



LA TRADITION

ET

LES SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE

OU

LE SEMI-RATIONALISME DÉVOILÉ.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A Besançon,	chez	Turbergue, libraire.
Lyon	—	Girard et Josserand, libraires.
—	—	Perisse frères, libraires.
—	—	Bauchu, libraire.
Montpellier	—	Séguin fils, libraire.
—	—	Malavialle, libraire.
Angers	—	Lainé frères, libraires.
—	—	Barassé, libraire.
Nantes	—	Mazeau frères, libraires.
Metz	—	Rousseau-Pallez, libraire.
—	—	Constant Loïez, libraire.
Lille	—	Lefort, libraire.
Dijon	—	Hémery, libraire.
Rouen	—	Fleury fils aîné, libraire.
Arras	—	Théry, libraire.
Nancy	—	Thomas, libraire.
—	—	Vagner, imprimeur-libraire.
Toulouse	—	Léopold Cluzon, libraire.
Le Mans	—	Gallienne, imprimeur-libraire.
Clermont-Ferrand	—	Veysset, imprimeur-libraire.
Rome	—	Merle, libraire.
Milan	—	Dumolard, libraire.
—	—	Boniardi-Pogliani, libraire.
Turin	—	Marietti-Hyacinthe, libraire.
Madrid	—	Bailly-Baillière, libraire.
Londres	—	Burns et Lambert, libraires, Portman street, Portman square.
Genève	—	Marc Mehling, libraire.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, Fils et Cie, rue Jacob, 56.

LA

TRADITION

ET

LES SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE

OU

LE SEMI-RATIONALISME DÉVOILÉ.

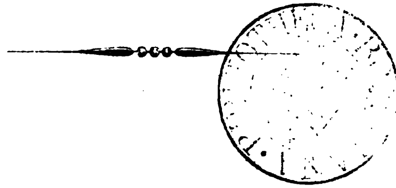
OUVRAGE RENFERMANT, EN DEHORS DE LA RÉFUTATION DE CE SYSTÈME,

De nouveaux et amples développements sur la nature et les forces de la raison; sur les principes des connaissances humaines; sur la loi naturelle; sur la nécessité de la tradition et de la révélation divine; et sur les funestes effets de l'enseignement philosophique actuel, dans les établissements dirigés par des rationalistes soi-disant catholiques.

PAR

LE T. R. P. VENTURA DE RAULICA,

Ancien Général de l'Ordre des Théatins, Consulteur de la Congrégation des Rites, Examinateur des Évêques et du Clergé romain.



PARIS,

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1856.

Deux fautes principales à corriger.

Pag. 211, nous ont charitablement, *lisez :* nous avez charitablement.

Pag. 276, le traditionalisme vient de nous faire, *lisez :* le semi-rationalisme vient de nous faire.

LES

SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE,

OU

LE SEMI-RATIONALISME DÉVOILÉ.

INTRODUCTION.

MOTIFS ET PLAN DE CET ÉCRIT.

§ 1. *Il n'est pas vrai que la Congrégation de* L'INDEX ait condamné le TRADITIONALISME. *La nécessité de constater ce fait est le premier motif du présent écrit. La nécessité de bien poser la question entre le* SEMI-RATIONALISME *et le* TRADITIONALISME *en est le second.*

TOUT chrétien à qui Dieu a donné du zèle et quelques moyens de défendre la vérité peut bien se taire tant qu'on n'attaque que sa personne; mais il ne peut pas, il ne doit pas se taire lorsqu'il voit qu'au nom de la vérité même on cherche à obscurcir, à fausser et même à calomnier la vérité.

Cela explique pourquoi nous qui, jusqu'à présent, n'avons pris aucune part à la controverse entre les *nouveaux semi-pélagiens* et les *traditionalistes;* nous qui, jusqu'à présent, n'avons opposé que le silence aux attaques fort peu loyales que nous a livrées le *rationalisme* soi-disant *catholique;* nous enfin, qui, jusqu'à présent, nous sommes contenté de combattre, dans tous nos ouvrages, le *rationalisme philosophique* et de *faire* du *traditionalisme,* au lieu de le discuter et de le défendre, maintenant descendons, nous aussi, le front découvert, dans l'arène, pour rompre quelques lances en faveur de la méthode traditionnelle; pour dire, nous aussi, notre mot dans la question.

A l'occasion de la publication de certaines propositions, et par un malentendu incompréhensible, les journaux ont dit et répété, avec une légèreté inouïe, que *Rome, le Saint-Siége, l'Église* (1) *ont*

---

(1) Voyez, en particulier, le *Journal des Débats* du 12 janvier 1856.

condamné le traditionalisme; ce qui était dire que l'Église catholique a condamné le principe fondamental du catholicisme (1) et s'est condamnée elle-même; car, au fond, le catholicisme n'est que la Tradition apostolique qui nous garantit même l'authenticité de l'Écriture et dont l'Église est la dépositaire fidèle et infaillible.

D'abord, des propositions que la congrégation de l'Index s'est bornée à déclarer EXEMPTES DE TOUTE CENSURE, et renvoyées en France *avec défense expresse* aux parties intéressées, *en voulant les publier, d'y ajouter des commentaires ou des interprétations d'aucune espèce*, ces propositions, disons-nous, ne sont pas, il s'en faut, un JUGEMENT DOGMATIQUE de *Rome*, du *Saint-Siége*, de l'*Église.* Il est de plus bien étrange que, parmi les personnes qui ont pris avec une si étonnante simplicité et un empressement si édifiant cette approbation de la part d'une Congrégation romaine comme *un jugement dogmatique de Rome, du Saint-Siége, de l'Église*, il s'y trouve de fougueux gallicans qui ne tiennent aucun compte des décisions des Congrégations romaines, et qui, à l'heure qu'il est, en sont encore à accepter comme un *jugement dogmatique*, et à s'y soumettre, la dernière Bulle du Chef de l'Église touchant l'IMMACULÉE CONCEPTION, faite à la sollicitation de l'Église, publiée en présence d'un si grand nombre de pasteurs de l'Église et reçue avec tant de joie et de bonheur par toute l'Église!

En second lieu, on n'a qu'à lire attentivement ces propositions pour se convaincre qu'il n'y a pas un seul mot ayant trait à une condamnation quelconque, moins encore à la condamnation qu'on a cru y trouver; et l'on ne comprend pas que des journalistes, ne pouvant point être suspectés de ne savoir lire, aient pu y apercevoir la condamnation dont ils sont si heureux, et les sectes les plus hostiles au catholicisme aussi!

Rien n'ayant donc été encore décidé par Rome sur la question entre le *semi-rationalisme* et le *traditionalisme*, d'une part la discussion est libre et rien n'empêche qu'on continue des deux côtés à y

---

(1) Un fervent et savant catholique anglais, M. le chevalier Acton, de retour d'un voyage qu'il a fait en Allemagne, vient de nous apprendre que les docteurs protestants de cette contrée, s'étant emparés avec empressement de la fausse interprétation que les journaux français ont donnée aux propositions dont il est ici question, disent tout haut : « Voici enfin l'Église romaine rendant « hommage, elle aussi, à la souveraineté de la raison, rétractant tout son passé « et faisant amende honorable d'avoir tant insisté sur le principe d'autorité! » Avis aux catholiques imprudents qui ont fait dire à ces propositions ce qu'elles ne disent pas!

répandre de nouvelles lumières capables de conduire à bien s'entendre les *vrais* défenseurs de la cause catholique, et d'amener entre eux une entente cordiale ; et, d'autre part, on ne peut pas, on ne doit pas tolérer que l'opinion publique, qu'une incroyable méprise a égarée, reste dans la persuasion erronée QUE ROME, qui n'a fait tout au plus que tracer des limites à la discussion (que les traditionalistes n'ont la moindre envie de franchir), AIT CONDAMNÉ *la méthode philosophique catholique, s'appuyant sur les traditions, sans contester à la raison la puissance de les discerner de l'erreur, d'en démontrer la vérité, de les défendre et de les affermir ;* méthode, par conséquent, que tous les Pères, les Docteurs, les apologistes de l'Église ont constamment suivie, et qu'à leur exemple et sur leurs traces nous avons suivie nous-même. Dans ce but, il est donc nécessaire qu'on proteste, au moins par le fait, contre une telle condamnation prétendue qui, faute d'être relevée par quelqu'un, peut devenir un fait elle-même. Il est nécessaire qu'on sache au juste ce que sont le *semi-rationalisme* et le *traditionalisme ;* il faut qu'on se persuade que, si celui-ci n'a pas été, n'a pu être condamné, celui-là aurait quelques titres à l'être, et que, si on le juge opportun, utile, peut-être il le sera. C'est le premier motif de cet écrit. En voici le second.

Sur la grande question politique qui s'agite depuis trois ans entre les puissances de l'Europe, après plusieurs mois de conférences diplomatiques, qui ont eu lieu l'année dernière, on a fini par déclarer *qu'on n'avait pu arriver à s'entendre sur les points en litige ;* et la guerre s'en est suivie, plus acharnée que par le passé. Il en a été de même sur la grande question philosophique qu'on discute depuis quinze ans en France, entre le *semi-rationalisme* et ce qu'on s'est plu à appeler le *traditionalisme.* On ne s'est pas assez souvenu qu'il fallait commencer par le commencement, c'est-à-dire par poser clairement et nettement la question; on s'est fourvoyé par rapport à la ligne à suivre ; on a pris des hypothèses pour des thèses, des sophismes pour des arguments, des probabilités pour des certitudes, des illusions pour des idées, des assertions gratuites pour des principes et même des fables pour des faits. On s'est exagéré la portée de certains mots ; on a donné à d'autres mots une signification qu'ils n'ont pas. On s'est attaché à poursuivre un but aussi faux que le point de départ qu'on avait choisi. De là la confusion des langues, qui a amené celle des idées. On ne s'est pas compris sur ce qu'on voulait ni sur ce qu'on disait, et la lutte a recommencé de plus belle, et les argumentations sont devenues plus acerbes, et la discussion a pris les formes de l'acharnement. Ainsi, ce qui a donné lieu aux débats philosophiques et religieux auxquels nous assistons entre des savants faits pour s'en-

tendre, c'est encore moins, nous aimons à le constater, l'amour du paradoxe, l'esprit de chicane, la passion pour l'erreur ou la mauvaise foi que le plus regrettable malentendu.

Mais cette question tient aux principes de toute controverse religieuse, aux bases mêmes de la religion et de la foi et au terrain sur lequel on doit se placer pour les défendre, pour les venger. Il est donc très-important de bien poser, de bien définir les mots et les choses, de bien préciser le point de départ et les tendances des deux systèmes qui y sont engagés. C'est aussi ce qui nous a décidé à publier ce travail, et c'est ce que nous nous proposons d'y faire; de manière à ne laisser rien à désirer à la bonne foi qui veut s'éclairer, et fermer toute échappatoire au sophisme, qui veut chicaner, et à l'hypocrisie, qui veut profiter de l'état de trouble et de confusion où se trouvent les esprits pour leur donner le change et pour calomnier.

§ 2. *Deux autres motifs pour lesquels on a entrepris cet ouvrage: Le désir de faire mieux connaître la philosophie catholique, dont on indique les succès; et la nécessité qu'il y a de combattre le* SÉMI-RATIONALISME *de préférence au* RATIONALISME ABSOLU *lui-même.*

Le troisième motif qui nous a fait entreprendre cet ouvrage, c'est notre désir de développer encore mieux et plus amplement les grands principes, les nobles et sublimes doctrines de la philosophie dite « scolastique, » et qu'on dirait mieux « chrétienne; » philosophie seule solide, seule vraie, seule en harmonie avec le dogme catholique; à laquelle nous travaillons depuis vingt-six ans et dont l'ignorance et l'abandon ont enfanté le chaos de la philosophie moderne, philosophie si pauvre, si stérile de tout résultat utile, si contradictoire, si absurde, malgré sa morgue et son orgueil, qu'elle a perdu tout droit à ce qu'on l'appelle « de la philosophie. »

En particulier, c'est un bonheur pour nous que la nature des doctrines que nous allons discuter ici nous fournisse l'occasion de revenir encore une fois sur la question capitale de l'*origine des idées*, que nous avons abordée, mais que nous n'avons pu épuiser dans notre ouvrage sur ce sujet (1); et de faire ressortir encore davantage la vérité, la magnificence et l'immense portée du système scolastique sur les idées.

Il en est de même de la « Raison. » La controverse que nous allons soutenir sur sa puissance nous mènera à en faire mieux connaître

(1) *De l'Origine des idées et du fondement de la certitude* (Paris, 1854, chez Vaton).

la nature : discussion importante pour le temps qui court, où, après qu'on a tant abusé de la raison, on a fini par ne plus raisonner, et où les semi-rationalistes en particulier, ces avocats improvisés de la raison, sont convaincus par leurs propres écrits de ne pas connaître le client qu'ils défendent ni la cause qu'ils plaident, moins par la science que par l'injure, moins par des raisons que par des cris ! D'ailleurs, développer de grandes théories dans des livres de controverse, c'est leur donner de la variété et de l'importance ; c'est leur assurer de la durée au delà du temps où la lutte aura cessé.

Qu'il nous soit permis ici de faire savoir aux amis du bien que, comme nous avons eu la satisfaction de l'apprendre par un grand nombre d'adhésions et de lettres les plus encourageantes et les plus flatteuses, qui nous sont arrivées de tous les points de la France et de l'Italie (1), la philosophie catholique, telle que nous l'avons formulée, a été très-bien accueillie dans les écoles vraiment catholiques de philosophie, et que bien des professeurs de cette science se sont hâtés de la substituer aux systèmes qu'ils avaient précédemment enseignés.

Il est vrai que l'un des plus savants et des plus zélés défenseurs de la méthode traditionnelle, et par cela même le *signe de la contradiction*, l'objet des attaques les plus virulentes et les plus acharnées de la part des rationalistes de toutes les nuances, l'honorable M. de Bonnetty, s'est donné le tort de se permettre une critique trop sévère de la philosophie scolastique, tout en respectant celle de saint Thomas. Mais il est vrai aussi qu'éclairé là-dessus par un de ses plus grands admirateurs et amis (*il y a* TROIS ANS *de cela*) il s'est empressé, avec la promptitude propre à la bonne foi ne cherchant qu'à faire triompher la vérité, de reconnaître ce tort. Il a adopté, sans aucune réserve, le système scolastique sur *les idées*, comme nous l'avons proposé (2) ; et depuis lors il n'a jamais dévié d'une seule ligne de la voie

---

(1) Au risque d'être soupçonné de céder à un mouvement de vanité, nous croyons, dans l'intérêt de la cause que nous défendons en cet écrit, devoir publier, à la fin de ce volume, au moins quelques-unes de ces lettres, ainsi qu'une longue réponse que nous avons faite à l'une d'elles. Ces lettres prouvent le bonheur, l'enthousiasme même avec lesquels la philosophie, seule chrétienne, de saint Thomas, que nous avons voulu réhabiliter, a été admise par des âmes d'élite, ayant, avec le vrai sens philosophique, le vrai *sens de Jésus-Christ*, dont parle saint Paul (I *Corinth.*) ; le bien que cette philosophie fait dans le présent, et le bien encore plus grand que, n'en déplaise aux rationalistes purs ou bâtards, elle fera dans l'avenir, quelques efforts que l'on fasse pour l'empêcher de se faire jour et de s'établir.

(2) Il a fait encore plus. Il a pris, *à notre insu*, notre défense contre des at-

que le plus grand philosophe du monde, saint Thomas, a tracée à tous les philosophes chrétiens, tenant à faire de la philosophie *qui puisse être avouée par la religion*. En sorte qu'à l'heure qu'il est il est de notoriété publique que tous les philosophes traditionalistes, sans exception, se sont déclarés pour la philosophie de saint Thomas, et, en particulier, pour son système sur l'*Origine des idées,* et qu'ils le professent comme l'unique doctrine vraie, raisonnable, solide sur cette importante matière (1).

Ce qui est encore plus consolant et plus flatteur pour nous, c'est de voir que même (des laïques se sont empressés d'abjurer toute autre philosophie, pour revenir à la philosophie de saint Thomas dès qu'ils l'ont connue rien que par les essais incomplets que nous en avons donnés dans plusieurs de nos ouvrages, et que, dans ce moment, ils rivalisent de zèle pour la répandre et la faire connaître aux autres.

Au risque de nous brouiller avec sa modestie, nous citerons parmi ces hommes de science et de foi le savant et catholique auteur d'importants écrits sur des questions d'archéologie historique et d'actualité, le chevalier G. des Mousseaux. On nous a rapporté qu'il a acheté bon nombre d'exemplaires de notre ouvrage sur l'*origine des idées*, et les a répandus parmi des étudiants de philosophie et dans certains séminaires. On nous a dit que plusieurs de ces étudiants, ravis de la belle doctrine de l'*Ange de l'École* qu'ils y trouvèrent sur *les idées*, y ont attiré l'attention de leurs consciencieux professeurs ; et que la philosophie chrétienne qui a fait la gloire de la Sorbonne et de toutes les universités catholiques pendant tant de siècles, va faire son entrée triomphale dans des établissements où se forment de jeunes lévites, et d'où on n'aurait dû jamais l'exiler pour lui substituer la philoso-

---

taques que nous n'avions pas provoquées et auxquelles nous avions dédaigné de répondre par respect de la corporation à qui leur auteur appartient et parce qu'elles ne pouvaient pas être excusées par l'ignorance et par la bonne foi.

(1) Voyez, en particulier, le savant et judicieux Opuscule de M. l'abbé Bensa, professeur de philosophie au grand collége de l'Assomption de Nîmes. L'article XI du premier chapitre de cet écrit, portant ce titre : *L'esprit humain doit nécessairement se former, par lui seul, ses premières idées intellectuelles*, ainsi que le reste du livre, est une profession de foi philosophique et un acte d'adhésion formelle au système scolastique *sur les idées* au nom *de toute l'école traditionaliste*. Enfin, les articles VIII et IX du IIIe chapitre sont une réfutation vigoureuse que l'illustre et courageux auteur a faite d'une incompréhensible critique de nos *Conférences,* au point de vue philosophique, encore à notre insu, et pour laquelle nous prions cet apologiste si distingué des vraies doctrines catholiques d'accepter ici l'expression publique de notre reconnaissance.

phie idéaliste du paganisme, à l'ombre de noms tels que ceux de Malebranche et de Descartes !

Il est bien touchant de voir des laïques frayer ce chemin de la vraie science à des prêtres, et des élèves y engager leurs maîtres ! Enfin, la bonne semence est jetée ; son produit, dans ce bon et beau terrain de l'esprit français, n'est qu'une question de temps. Mais, en attendant, c'est une bonne action que de travailler à ce que cette bonne semence germe au plus tôt ; et c'est aussi dans ce but que nous avons écrit ce livre.

Mais le quatrième motif en est encore plus grave. Que le rationalisme philosophique soit la grande hérésie du jour, c'est une triste vérité qui n'a pas besoin de démonstration. Et c'est pour cela que l'Église, qui a été chargée de la garde de l'ordre moral pour en prévenir tout bouleversement, de la tutelle de la science pour l'empêcher de se corrompre, de la surveillance de la raison pour l'arrêter dans ses écarts, du dépôt de toutes les révélations divines, de toutes les traditions et les croyances de l'humanité pour les conserver dans toute leur pureté et toute leur intégrité, n'a pas seulement usé d'un droit, elle a accompli un devoir lorsque, par l'organe de ses pasteurs, de ses docteurs, de ses apologistes, elle a condamné, elle a combattu le rationalisme. Et même ces interprètes de ses pensées, ces ministres de son action ne feraient rien de trop si, en mettant de côté toutes les autres questions du jour, ils concentraient tout leur zèle et tous leurs efforts pour faire une guerre obstinée, implacable à cette grande hérésie de notre temps, renfermant en elle-même toutes les hérésies; s'ils s'élevaient contre cette immense erreur, mère de toutes les erreurs, contre cette erreur par excellence. Car le rationalisme est l'erreur à la plus haute puissance, à l'apogée de l'erreur; c'est l'erreur ennemie de toute vérité, de toute science, de toute raison, de toute vertu, de tout ordre, et menaçant, si on la laisse faire, toute religion et toute société.

Mais, principe nécessaire, source empoisonnée de toutes les erreurs, le rationalisme philosophique n'a pas de place dans ce livre par la raison qu'il n'a pas de droit à la parole dans une question où il s'agit des moyens par lesquels l'homme peut arriver à la vérité. Erreur colossale, immense, grossie de toutes les erreurs, il est encore moins un système de philosophes qui raisonnent qu'un rêve insolent d'esprits malades qui délirent, un tour de force de la raison en démence, voulant, dans son aveuglement furieux, tout détruire, pour finir par s'ensevelir elle-même sous les ruines qu'elle aura amoncelées.

Donc, se réfutant lui-même rien que par ses propres excès, il n'a pas grand besoin que d'autres le réfutent. Et d'ailleurs nous l'avons toujours combattu, flétri dans nos écrits, en particulier dans nos Conféren-

ces, qui rien qu'à ce titre auraient dû, ce nous semble, être jugées avec un peu plus d'indulgence qu'on ne l'a fait de la part de personnes qui, comme elles s'en vantent, ne se proposent d'autre but dans leurs travaux que la réfutation des erreurs, le développement de la vérité et la défense de l'Église!

Mais il n'en est pas de même du semi-rationalisme, qui, tout en s'affublant du *voile* de l'intérêt de la foi, n'en est pas moins, comme on va le voir, l'allié, l'auxiliaire, le complice du rationalisme philosophique.

Sauf donc à en rappeler les principes et les doctrines lorsque ce sera nécessaire pour constater ses points de contact avec le semi-rationalisme, pour le moment nous mettrons de côté le *rationalisme philosophique*, afin de ne nous occuper que du rationalisme soi-disant *catholique*, et de montrer l'abus qu'il fait des autorités qu'il invoque; l'absurdité des principes sur lesquels il se fonde; la fausseté des données historiques sur lesquelles il s'appuie; le danger de ses sentences, les erreurs monstrueuses qui en sont le résultat logique; ses affinités réelles ou son identité avec le rationalisme philosophique; l'injustice enfin de ses attaques contre le traditionalisme.

Ainsi nous n'aurons pas affaire ici aux philosophes, mais à des catholiques combattant, contre toute raison, d'autres catholiques. Car le but principal que nous nous proposons dans cet écrit, c'est de venger la méthode traditionnelle (qui n'est au fond que la méthode catholique) moins contre les attaques auxquelles elle est en butte de la part des philosophes, et qui, à force d'être trop impotentes et insensées, peuvent n'être que fort peu dangereuses, au moins pour tout homme qui veut rester dans les conditions de l'humanité; moins, disons-nous, contre ces attaques que contre les coups qui lui viennent par des mains catholiques et qui sont d'autant plus regrettables et funestes qu'ils sont plus incompréhensibles. Car ils ne tendent à rien moins qu'à diviser, à distraire les forces des apologistes de la religion, qui devraient s'unir pour combattre l'ennemi commun.

Mais dès lors l'on voit combien il est important de demander compte de leurs doctrines à de tels adversaires; et l'on voit bien aussi que la question que nous allons traiter avec eux n'est pas une question de personnes et de passions, mais de principes et de doctrines, et que c'est même la question la plus grande, la plus intéressante, la plus capitale de toutes les questions qui se sont élevées entre les savants catholiques depuis l'origine du christianisme.

Nous avons, il est vrai, été prévenu dans cette grande besogne par l'intéressant opuscule de M. l'abbé Bensa (1).

(1) LE VRAI POINT DE LA QUESTION ENTRE TRADITIONALISTES ET SEMI-RATIONALIS-

Mais ce travail, quoique d'un mérite incontestable au point de vue de l'ordre, de la clarté, de la logique et de la vraie science, est trop restreint pour qu'on puisse le regarder comme une réfutation complète du semi-rationalisme et de celui qu'on salue comme son fondateur, son grand prêtre et son patriarche. Quelque chose restait donc encore à faire dans le même sens et dans la même voie, et c'est le désir de faire ce quelque chose qui nous a, en quatrième lieu, engagé à entreprendre cet écrit.

§ 3. *Dernier motif de ce livre : La nécessité de faire connaître pour ce qu'il vaut l'ouvrage intitulé :* DE LA VALEUR DE LA RAISON. *Influence de cet ouvrage dans la lutte actuelle entre les semi-rationalistes et les traditionalistes. Critique amère qu'en a faite un de ses panégyristes. Aperçus généraux sur sa valeur. C'est un acte de* CHARITÉ, *envers son auteur, que d'en faire la censure. Son danger et le besoin qu'il y a qu'il soit réfuté.*

Le cinquième motif de cet écrit est enfin la nécessité, bien sentie de toutes parts, de faire connaître au public de France et d'Italie qui s'intéresse à de telles questions la VALEUR de l'ouvrage publié en 1854 sous ce titre : *De la* VALEUR *de la raison humaine, ou ce que peut la raison par elle seule.*

Avant cette époque, il y avait malheureusement des *semi-rationalistes* çà et là; mais le *semi-rationalisme* n'existait pas, si ce n'est dans des journaux aussi différents par l'esprit que par le titre et n'ayant d'autre lien d'union entre eux qu'une haine commune contre les catholiques restés fidèles à la méthode *traditionnelle :* comme les différentes sectes protestantes ne sont unies entre elles que par une haine commune contre l'Église. Les articles mêmes de ces journaux, plus ou moins violents, plus ou moins dépourvus de sens et de raison, ne paraissant pas en vertu d'un mot d'ordre général, n'ayant pas un but bien déterminé, n'étant pas l'expression d'une pensée commune bien arrêtée d'avance, restaient dans le vague et frappaient dans le vide. Bien plus, ce que celui-ci réfutait, celui-là l'admettait. Pendant qu'on avançait d'un côté, on reculait de l'autre; ce qui avait été gagné la veille était perdu le lendemain. On défendait le pour et le contre sur le même sujet. C'était plutôt une conspiration secrète qu'une guerre régulière au grand jour contre la Tradition; et l'intrigue y jouait un plus grand rôle que le raisonnement. Le semi-ratio-

---

TES, ET LES FONDEMENTS DU VRAI TRADITIONALISME, *par M. l'abbé Bensa.* Paris, chez GAUME, rue Cassette, 4.

nalisme ne s'était pas encore assez nettement défini, ses adversaires ne savaient pas au juste ce qu'il voulait ou ce qu'il ne voulait pas, et ses partisans et ses patrons eux-mêmes ne le savaient non plus. Ils n'étaient point d'accord entre eux; ils ne s'entendaient pas sur la ligne à suivre, sur les combats à livrer. Leurs attaques, n'ayant donc ni unité ni intelligence, n'avaient pas, ne pouvaient avoir ni force ni portée. Ainsi on s'en inquiétait peu en France; et en Italie on n'y faisait attention point du tout.

Mais depuis l'apparition du livre *de la Valeur de la raison* les choses ont bien changé. Quelle que soit la nature et la fixité des principes de son auteur, ce livre s'est présenté aux adeptes du *rationalisme mitigé* comme un principe lui-même. La plèbe des semi-rationalistes a couru de toutes parts se ranger autour de lui, comme autour d'un point de ralliement, et s'est abritée derrière lui comme derrière un rempart. Les combattants épars l'ont embrassé comme un drapeau; se sont, sous sa protection, formés en bataillons serrés, en un corps compact et, sous des chefs dignes de lui, ont intrépidement marché contre le traditionalisme, comme un seul homme. Ce livre est aussi un arsenal où les troupiers paresseux de la phalange vont se pourvoir de boucliers tout faits, d'armes toutes trempées pour combattre l'ennemi, sans se déranger de beaucoup. Et, en effet, c'est de la publication de ce livre que date la recrudescence du combat entre le semi-rationalisme et le traditionalisme.

Encore, *la philosophie de Lyon,* ce triste et fade résumé de tous les égarements de Descartes, de tous les rêves dangereux de Malebranche; ce code du rationalisme, de l'illuminisme et de l'idéalisme, à l'usage de la jeunesse catholique, ainsi que cent autres cours de philosophie, coulés au même moule et calqués sur la même empreinte, qui se trouvaient depuis longtemps en possession pacifique de l'enseignement philosophique dans bon nombre de séminaires, battus en brèche, discrédités dans ces dernières années par les travaux des traditionalistes, allaient disparaître, et la consternation et le dépit étaient au comble dans le camp des rationalistes cartésiens. Mais le livre *de la Valeur de la raison* ayant paru, ces partisans du philosophisme soi-disant catholique, heureux de ce secours, d'autant plus précieux qu'ils l'attendaient moins du côté d'où il leur est arrivé, ont commencé à respirer à leur aise, à reprendre courage. Ils se sont confirmés dans leurs erreurs, et ont continué à les enseigner avec plus de hardiesse et avec plus de succès. Il est donc incontestable que le rationalisme païen, cette grande erreur de la science, cette grande plaie de la société moderne, grâce à cette publication incompréhensible et à d'autres qui l'ont suivie, rencontre de l'appui, de l'encouragement et presque

une plénière indulgence parmi certains membres du clergé. Ainsi voyez combien est-il important, est-il nécessaire de dévoiler, de faire connaître le semi-rationalisme dans cette nouvelle forme sérieuse qu'il vient de prendre, et de le combattre dans ce nouveau rempart où il vient de se retrancher !

Ce n'est pas que l'ouvrage *de la Valeur de la raison* soit singulièrement remarquable par la *valeur* des raisons. Il est vrai qu'un de ses bienveillants critiques l'a qualifié de *livre judicieux et aussi* LIBÉRAL POUR LA RAISON *qu'il pouvait l'être* (*Journ. des Débats* du 12 janvier). Mais tout le monde semi-rationaliste n'a pas eu le même courage. Une *Revue* célèbre, qui cependant partage et soutient à outrance toutes les doctrines du semi-rationalisme, n'a parlé de ce livre qu'en termes équivalents à ceux-ci : « c'est une production informe et dif- « forme d'un écolier, dans un style de collége (1). » Nous ne partageons guère cet avis. Nous voulons être juste même envers ceux qui ne l'ont pas été trop à notre égard. Nous nous plaisons donc à reconnaître qu'on rencontre dans ce travail de l'érudition et des pages très-bien écrites, lors même qu'elles ne sont pas trop bien pensées, et surtout de la bonne volonté. Mais nous devons à la vérité de reconnaître aussi, à notre grand regret, qu'on n'y rencontre pas toujours la science du savant, la charité du prêtre et la bonne foi de l'écrivain qui se respecte ; qu'on n'y rencontre pas trop de principes qui soient vrais, trop de conséquences qui soient légitimes, trop de citations qui soient à propos, trop d'interprétations des textes de l'Écriture et des Pères qui soient fidèles, et qu'il n'est pas facile non plus d'y rencontrer un argument qui ne soit pas un sophisme, une accusation con-

---

(1) Cette *Revue* (UNIVERSITAIRE, et par là bien loin d'être hostile à l'auteur d'un *livre libéral pour la raison*), après avoir loué ce livre comme une *tentative estimable* et une *protestation intelligente d'un membre du clergé contre des théologiens étranges*, s'est hâtée de faire amende honorable de ces louanges, déclarant « qu'ON NE PEUT LOUER, dans cet ouvrage, ni *la nouveauté des idées*, ni *l'originalité des arguments*, ni *la* SURETÉ *de l'érudition ;* que ce livre n'est qu'une *heureuse simplicité* du bon sens (rationaliste), qui, par *endroits*, s'allie à une *certaine vigueur de dialectique ;* qu'il y a beaucoup de *vague* et d'*indécision* dans une partie *considérable* de l'ouvrage ; qu'il est *confus et diffus ;* que dans une *bonne partie* ce sont *des notes et des matériaux de portefeuille*, et *que* CE N'EST PAS UN LIVRE. » Autant vaudrait dire que la *tentative* de son auteur n'est pas *estimable*, que sa *protestation* n'est pas *intelligente*, que sa *simplicité* n'a pas été *heureuse*, et que l'ouvrage n'est rien et ne vaut que ce qu'il est ! Voilà comment l'auteur de ce livre et son œuvre ont été traités par un écrivain *ami !* En voulant les critiquer, on ne pourra jamais dire rien qui équivaille à cet *éloge !*

tre ses adversaires qui ne soit pas une calomnie, une appréciation de leurs doctrines qui ne soit pas une impertinence.

On nous trouvera par trop sévère peut-être dans cette appréciation; mais le livre est là pour prouver qu'en parlant comme nous venons de le faire nous n'avons rien exagéré. Bien plus, si l'on désire se former l'idée vraie de ce livre par le livre lui-même, on n'a pas besoin de lire toutes les 558 longues pages qui le composent; ce serait acheter trop cher la satisfaction de ce désir. Il suffit de parcourir la *table des matières*. Les titres seuls des quatre parties et des chapitres du livre, l'ordre qu'on leur a donné révèlent à ceux qui savent lire le désordre et la confusion qui y règnent, accusent que ce livre entier n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long paralogisme, partant du sophisme, s'arrêtant à des banalités que rien ne rehausse, combattant des opinions que personne ne soutient, effleurant la calomnie pour aller s'enfoncer dans le niais et dans l'absurde. Nous dirions de jolies choses si nous voulions nous donner la peine d'analyser rien que la *table* de ce livre. Ce qui est hors de toute contestation, c'est que cet ouvrage, que les confrères de l'auteur ont approuvé et que les ennemis du catholicisme ont applaudi avec enthousiasme, n'est au fond, comme on l'a dit, qu'un ouvrage vraiment *libéral*, même généreux *pour la raison*, et très-peu courtois pour la Foi.

Pour nous, nous n'avons d'autre regret que celui de ne pas avoir, dans l'intérêt de la religion, fait connaître plus tôt cet étrange apologiste de la religion, et d'avoir peut-être, par le silence que nous avons constamment opposé à ses inqualifiables attaques, contribué, pour notre part, à lui faire croire que, parce qu'il écrit de longs articles et fait de gros livres, dont un tiers sont des citations, un autre tiers des répétitions et le reste des contradictions, il soit en état d'entamer une discussion sérieuse. Mieux donc tard que jamais. Il y a des esprits ainsi faits, auxquels, en ne leur disant rien, on finit par faire croire qu'ils sont une grande chose, ce qui les encourage à essayer des exploits plus hardis et plus aventureux, où ils finissent par se rompre le cou. Ce n'est pas toujours charitable de ne rien répondre à des personnes qui n'ont point un droit rigoureux à une réponse. Et dans l'espèce une admonition en règle aurait peut-être donné à réfléchir *au Système*. Il aurait compris qu'il pouvait, sans rien perdre, se passer de la gloire que ce nouveau grand homme lui procure; et dans l'intérêt bien senti de ne point voir s'augmenter le nombre de ses ennemis, ce dont il n'a pas besoin, il en aurait été alarmé, honteux, et il lui aurait retiré tout pouvoir.

Malgré tout cela, ce livre n'en est pas moins dangereux. Les suppositions les plus étranges et les plus gratuites, à la charge des parti-

sans de la méthode traditionnelle et de cette méthode elle-même, y sont présentées avec tant d'assurance et d'aplomb qu'on serait tenté de les croire des vérités. L'on n'a rien écrit jusqu'à ce jour de plus fort et de plus propre à donner gain de cause au rationalisme philosophique, à faire des dupes, à répandre la discorde parmi les philosophes catholiques et à faire retomber sur des hommes qui ne le méritent pas les plus graves accusations, un immense odieux et un immense ridicule. Qu'on juge donc combien il est opportun et même nécessaire de faire connaître, au moins en partie, cet ouvrage dans ce qu'il est et dans ce qu'il n'est pas.

Son auteur même a dit (*pag.* 22) : « Le moyen officiel pour juger « tout un système, c'est de l'étudier dans les écrits de son auteur, de « celui que tous les partisans du système reconnaissent pour leur « maître et pour le vrai fondateur de la doctrine. » Or, tel est incontestablement, pour le système semi-rationaliste, l'auteur de LA VALEUR DE LA RAISON; dans ce livre seulement le semi-rationalisme apparaît tout d'un bloc, ce qu'il est, *un* (de l'unité du désordre) et *indivisible* (de l'indivisibilité du chaos). Le noble auteur de *la Connaissance de Dieu* s'est contenté de *faire* du semi-rationalisme ; l'auteur de *la Valeur de la raison* est le seul qui l'ait érigé en doctrine, qui l'ait constitué en science (ce qui ne veut pas dire que c'est un tout, d'accord avec lui-même). Ce livre est le vrai formulaire, le code, le Coran des *vrais croyants* de la secte nouvelle; en effet, il a de commun avec le Coran l'ennui qu'on éprouve à le lire et l'absurde qui en fait les frais. Ce livre est tout le système; *son auteur est reconnu par tous les partisans du système pour leur maître et pour le vrai fondateur de la doctrine*. C'est donc dans *cet écrit que le système doit être bien jugé;* et avec la meilleure volonté du monde de mettre cet auteur hors de cause dans la présente controverse, il est impossible aux défenseurs de la tradition de le faire. Ainsi l'auteur du *Vrai point de la question entre traditionalistes et semi-rationalistes*, M. l'abbé Bensa, que nous avons cité plus haut, c'est à l'auteur de *la Valeur de la raison* qu'il s'est particulièrement attaché dans son savant travail.

Qu'on ne croie donc pas qu'en nous attachant à relever ici quelques-unes au moins des erreurs, des contradictions, des inconvenances de *la Valeur de la raison* nous cédons à un sentiment de rancune personnelle. La preuve sans réplique qu'un tel sentiment ne peut nous être attribué sans injustice, c'est que, tant que son auteur n'a été *que lui*, nous n'avons rien répondu aux provocations fort peu loyales qu'il nous a faites en faussant nos textes, en nous faisant dire ce que nous n'avions pas dit, en se taisant sur ce que nous avions dit en effet et *en nous présentant comme* un Lamennaisien *à l'endroit même où,* ainsi

que les *Annales de philosophie chrétienne* l'ont dit, *nous avions mieux que lui réfuté M. de Lamennais;* et nous l'avons laissé pour notre part respirer tranquille, *pendant cinq ans*, à l'ombre des lauriers que ses savants travaux, dans *le Correspondant*, lui avaient mérités. Mais maintenant qu'il n'est plus *lui seul*, mais toute une école, et bien osée et bien dangereuse, une école constituée en état de guerre permanente contre la Tradition, qui est le fondement de toute morale, de toute science, de toute religion, il nous est impossible de nous taire et de laisser cet ouvrage continuer à tromper les simples, sans lui opposer au moins une protestation bien explicite et énergique, et sans pousser bien haut le cri : « Prenez garde à vous. »

§ 4. *Les semi-rationalistes, en général, sont de bonne foi; mais ils se trompent dans leur attente; croyant défendre la raison, ils blessent la religion.* PLAN DE CET ÉCRIT. *On s'engage non pas à être impartial pour leurs erreurs, mais à les juger avec justice et vérité.*

Si tous les semi-rationalistes étaient pour nous des hypocrites, des ennemis cachés du catholicisme, prenant le masque d'un faux zèle pour la raison, dans le but de faire plus de mal à la religion, nous aurions intitulé cet écrit : *Le Semi-Rationalisme* DÉMASQUÉ. En l'intitulant simplement : *Le Semi-Rationalisme dévoilé*, nous donnons assez à entendre que, pour nous, les semi-rationalistes, à de rares exceptions près, sont des écrivains de bonne foi; que c'est dans les meilleures intentions qu'ils combattent les traditionalistes; et que, comme ils ne font illusion à leurs lecteurs et ne les trompent qu'après s'être fait illusion à eux-mêmes et s'être trompés eux-mêmes, nous voulons ici les *découvrir* à eux-mêmes aussi bien qu'aux autres. Car, pour nous, il est évident qu'ils ne se connaissent pas plus qu'ils ne sont connus, et que le mal qu'ils font n'est pas plus généralement senti par les autres qu'il n'est senti par eux-mêmes.

N'ayant, à ce qu'ils disent, d'autre but dans tout ce qu'ils écrivent que de réprimer les *exagérations dangereuses* des traditionalistes catholiques, en vérité ils ne font que *donner satisfaction* aux rationalistes philosophes, et, nous le répétons, ils les encouragent, ils les confirment dans leurs projets destructeurs, dans leurs opinions sacriléges.

En s'imaginant travailler à les attirer dans le giron de l'Église, ils ne voient pas qu'ils les éloignent toujours davantage de l'Église, puisqu'ils leur accordent qu'ils peuvent faire quelque chose de *suffisant* (1), en matière de religion, sans l'Église et hors de l'Église. En

(1) Sa Sainteté le souverain Pontife Pie IX n'est pas de cet avis; et il leur

ne voulant que délivrer le catholicisme de *l'odieuse responsabilité*, comme ils s'expriment, que font peser sur lui les partisans de la méthode traditionnelle, ils affaiblissent le catholicisme, ils reconnaissent au rationalisme des droits qu'il n'a pas, et se font ses apologistes. En croyant se placer dans un juste milieu, dans une position moyenne, et par conséquent la seule vraie, entre les excès du rationalisme et les écarts prétendus du traditionalisme, en fait, ils ne se trouvent que sur le terrain de l'incrédulité, faisant, *sans s'en douter*, cause commune avec elle et lui fournissant des armes qu'elle tourne contre les défenseurs de la foi. Toutes les attaques insensées qu'ils livrent à ceux-ci sont des victoires pour celle-là. Toutes les concessions imprudentes qu'ils font aux prétentions orgueilleuses de la raison humaine sont des injures qu'ils font à la révélation divine; et, semblables au guerrier de la mythologie, Diomède, qui, en croyant avoir affaire à un homme, se trouva aux prises avec une divinité, les semi-rationalistes, en s'imaginant venger la raison, portent de graves atteintes à la religion. Car derrière les traditionalistes, qu'ils combattent avec une violence si mal déguisée, comme des hommes compromettant la cause du catholicisme, il se trouve le catholicisme lui-même, il se trouve l'Église, il se trouve Dieu.

Nous pouvons donc leur renvoyer les reproches qu'ils nous font, et, parodiant leurs propres paroles (1), nous pouvons, à plus juste raison, leur dire : « *Votre but est louable sans doute, mais plein d'illusions et de périls.* Vous mettez *toute votre philosophie moins à étudier la* révélation *qu'à la déconcerter. C'est au profit* de la raison *que vous amoindrissez* la religion; vous *ne vous apercevez pas qu'en sacrifiant* la religion à la raison *vous sapez les fondements de l'une et de l'autre. La guerre que vous faites* à la tradition *est un outrage à son auteur. S'obstiner à la déconsidérer, à la calomnier* sous le nom de

---

a donné un démenti solennel dans ce remarquable passage que les nouveaux semi-pélagiens feraient bien de méditer : « Il faut montrer à ces hommes « qui exaltent outre mesure les forces de la raison humaine que c'est là se « mettre *en opposition directe* avec cette parole *si vraie* du Docteur des « nations : *Si quelqu'un croit être* QUELQUE CHOSE, TANDIS QU'IL N'EST « RIEN, *il se trompe lui-même.* Il est *constant* que, par la faute originelle « propagée dans tous les fils d'Adam, *la lumière de la raison* est *amoindrie* « et que le genre humain est misérablement déchu de l'ancien état de justice et « d'innocence. Cela étant, QUI PEUT CROIRE LA RAISON SUFFISANTE POUR ACQUÉRIR « LA VÉRITÉ (*Allocut.* du 9 décembre 1854) ? »

(1) Ces gentillesses de nos adversaires à notre adresse, et que nous leur renvoyons en protêt, se trouve aux pages XIV et XV de l'ouvrage *De la valeur de la raison.*

traditionalisme, *c'est mal servir* la raison, *c'est travailler à détruire sa base,* à la rendre folle, et *à attirer sur elle les sarcasmes et les dédains* des vrais savants, des vrais philosophes !

« Ainsi nous nous proposons de remplir à votre égard la même tâche que vous avez voulu remplir, que vous croyez avoir remplie à notre égard. *Les excès de vos opinions*, vous dirons-nous à notre tour, *sont le produit de votre système nouveau et tiennent à ses racines ; il faut donc une bonne fois descendre jusqu'à ces racines, et montrer combien elles sont* PROFONDÉMENT VICIÉES. *Il faut dépouiller* votre *système* (si tant est qu'il en ait un) *de son prestige, dissiper les ombres dont il obscurcit cette partie de la science, et montrer où est le vrai en* CETTE MATIÈRE. » Dans ce but, voici le plan de notre travail.

D'abord nous remonterons à l'origine, bien ancienne, du rationalisme, et nous indiquerons les causes et la nature du rationalisme moderne. Nous définirons le SEMI-RATIONALISME, qui n'en est qu'une branche bâtarde. Nous établirons aussi ce que c'est que le TRADITIONALISME; nous poserons, le plus nettement possible, l'état et l'importance de la question entre les *semi-rationalistes* et les *traditionalistes ;* et nous justifierons le titre de « semi-pélagiens de la philosophie » que nous donnons ici aux semi-rationalistes. Ce sera le sujet de notre premier chapitre.

Dans le deuxième chapitre, en nous attaquant au semi-rationalisme en particulier, nous exposerons sa conduite à l'égard du traditionalisme, ses sympathies très-prononcées par le *rationalisme philosophique ;* nous *découvrirons* les vrais principes sur lesquels il se fonde, les vraies doctrines qu'il professe, le vrai but qu'il poursuit et qu'il lui est seulement donné d'atteindre, et par là nous montrerons que le semi-rationalisme n'est au fond ni plus ni moins que le rationalisme déguisé.

C'est aussi dans ce même chapitre que nous tâcherons d'éclaircir encore davantage la question de l'*origine des idées ;* puis nous ferons connaître la solidité, la simplicité et la beauté du système de saint Thomas sur ce sujet; et nous ferons justice du système rationaliste des *idées innées*.

Le troisième chapitre renfermera la doctrine de la philosophie chrétienne sur la nature de la raison, sur les plus importantes fonctions de l'esprit humain, et contre l'opinion impie *de la possibilité d'une moralité* SANS DIEU. Ce sera une discussion de la plus haute métaphysique, qui nous conduira à constater les absurdités et les contradictions du semi-rationalisme.

Au quatrième chapitre, nous donnerons la vraie interprétation de différents passages de l'Écriture sainte et des Docteurs, que les semi-

rationalistes nous opposent; ce qui fera voir que leur talent d'expliquer l'Écriture et les Pères n'est pas merveilleux.

Comme les semi-rationalistes fondent aussi leur système touchant la puissance de la raison sur l'expérience de ce que la raison des philosophes anciens et modernes a été, en effet, capable de faire par rapport à la vérité, nous examinerons, au cinquième chapitre, cette expérience, et nous ferons voir qu'elle est entièrement contre ceux qui l'invoquent.

Le sixième chapitre sera consacré à l'examen des torts que les semi-rationalistes reprochent aux traditionalistes; et nous prouverons que, fondés sur de fausses données, sur des suppositions gratuites, sur la mauvaise volonté ou sur l'étourderie, ces torts n'ont pas plus de justice que de vérité.

Enfin, nous terminerons notre travail par un septième chapitre, où nous constaterons le danger, les résultats déplorables du semi-rationalisme pratique, ce qui achèvera de le *dévoiler* et de le faire connaître pour ce qu'il est.

Bref, nous voulons prouver que le semi-rationalisme,

1° Est le semi-pélagianisme philosophique;

2° Qu'il n'est que rationalisme déguisé;

3° Qu'il est logiquement absurde;

5° Qu'il est grossièrement obtus;

4° Qu'il est historiquement faux;

6° Qu'il est évidemment injuste;

7° Qu'il est pratiquement funeste.

Ce sera ensuite au lecteur à décider si tout cela aura été prouve.

Nous ne promettons pas à nos lecteurs cette impartialité menteuse que les patrons du système que nous voulons *dévoiler* ont promise aux leurs par les mots (1), et qu'ils n'ont pas toujours gardée par le fait.

L'impartialité et la tolérance doctrinales de l'erreur ne sont que l'indifférence, la négation, l'apostasie à l'égard de la vérité.

Nous ne nous engageons qu'à ne pas faire dire à nos adversaires ce qu'ils n'ont pas réellement dit; à ne les combattre que par leurs propres principes, par leurs propres aveux et par les conséquences qui nécessairement en dérivent, afin que, si ces philosophes improvisés se plaignent, on ait le droit de leur dire ce qui fut dit par son rival à ce prince qui avait passé du maniement du marteau de forgeron au maniement du sceptre impérial : « Ce couteau, c'est toi qui l'as forgé. »

---

(1) *De la Valeur de la Raison*, pag. xx.

PREMIER CHAPITRE.

LA QUESTION ET SON IMPORTANCE. LES SEMI-RATIONALISTES SONT LES SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE.

§ 5. *Origine du rationalisme pur. Il est la révolte de la raison contre la Révélation divine. Le péché des Anges et celui du premier homme ne fut que du rationalisme. Les Juifs de Capharnaüm et tous les hérétiques ont été des rationalistes. Qu'est-ce que le rationalisme philosophique de nos jours? Comment le semi-rationalisme s'est-il défini lui-même?*

Il y a des choses qui, nouvelles par le nom, remontent par le fond à la plus haute antiquité. Le *rationalisme philosophique* est dans cette catégorie.

La question entre le *rationalisme* et la *tradition* n'est en réalité que la question éternelle entre la pensée de la créature et la révélation du Créateur, entre le crime et le devoir, entre la révolte et l'obéissance, entre la raison de l'homme et l'autorité de Dieu. Elle n'est donc pas d'aujourd'hui ni d'hier; sous des noms différents, elle s'est toujours agitée dans le monde; on la trouve même à l'origine du monde.

Le péché des Anges n'a été que l'acte d'opposition de leur intelligence à la première *tradition* que Dieu accorda à ces créatures intelligentes ou à la révélation qu'il leur fit de la loi à laquelle elles devaient se soumettre, des moyens surnaturels par lesquels elles devaient se sauver. Leur péché fut donc du vrai *rationalisme*, autant qu'il peut se trouver dans la nature angélique.

Demander le *comment* et le *pourquoi*, en opposition à la parole de Dieu, c'est une invention diabolique, une pensée d'enfer. Ce fut Satan qui, le premier, prononça ce *comment* et ce *pourquoi* en matière de révélation divine, lorsqu'il dit à nos premiers parents: « *Pourquoi* « et de quel droit Dieu vous a-t-il défendu de manger indistincte- « ment de tous les fruits du paradis; CUR *præcepit vobis Deus ut* « *non comederetis de omni ligno paradisi* (Gen., III)? » « Dieu, « lui répondit-on, nous a permis de manger de tous les fruits des « arbres qui sont ici; il ne nous a défendu de manger que des fruits « de l'arbre qui est au milieu, et d'y toucher même, de crainte que « *peut-être* nous ne mourions; *Ne forte moriamur* (Ibid.); » et Satan de répondre: « Non non; ce n'est pas vrai; vous ne mourrez pas; « mais c'est que Dieu sait trop bien que, le jour où vous mangerez de

« ce fruit, vos yeux s'ouvriront à une lumière ineffable, vous connaî-
« trez, autant que lui, le bien et le mal, et vous deviendrez des dieux
« vous-mêmes; *Nequaquam morte moriemini; scit enim Deus quod,*
« *in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et*
« *eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Ibid.). »

En cédant donc à cette horrible suggestion, qui représentait Dieu comme un menteur, comme un maître injuste, comme un Dieu jaloux de se réserver le monopole de la science et de la divinité, nos premiers parents cédèrent à un mouvement d'orgueil de leur raison; ils cédèrent au désir de tout savoir par leur raison; ils cédèrent à l'envie d'émanciper leur raison et de l'opposer à la raison de Dieu; ils cédèrent à la prétention sacrilége de devenir des dieux dans leur raison, et de partager la raison, l'indépendance, la souveraineté de Dieu. Leur péché fut donc du *rationalisme* tout pur, *lui aussi,* du rationalisme élevé à sa plus haute puissance, poussé à ses derniers excès.

Ainsi c'est de cette époque, si funeste à la race humaine, que, sous l'inspiration de Satan, qui en est l'auteur, le rationalisme a fait son entrée dans notre monde et y a créé l'incrédulité. Car, comme l'a si bien remarqué saint Chrysostome, « Lorsqu'en matière de révélation divine on commence par douter et par chercher le *comment*, on finit par ne plus rien croire; *Quando subit quæstio :* QUOMODO ALIQUID FIAT, *simul subit et incredulitas;* » et saint Cyrille d'Alexandrie a dit : « Il est insensé que de demander le *comment* des choses que Dieu a révélées. C'est ne vouloir pas voir que ce mot est la source empoisonnée de tout blasphème et de toute erreur; *Illud* QUOMODO *stulte de Deo proferunt, quasi nescirent hoc loquendi genus omni scatere blasphemia.* »

Nous ne sommes pas de ceux qui ne trouvent rien de bon et qui trouvent que tout est mal dans les écrits des anciens philosophes. Nous nous plaisons à reconnaître, comme nous l'avons toujours fait, que ces écrits renferment d'admirables pages sur *Dieu,* sur *l'âme* et les *devoirs.* Mais, comme on le verra plus loin, leurs auteurs n'ont dit de belles et bonnes choses, sur ces graves sujets, que tant qu'ils sont restés fidèles aux traditions de l'humanité et qu'ils se sont faits les éloquents interprètes, nous dirions presque les évangélistes de ces traditions. Mais lorsque, comme nous l'avons toujours aussi remarqué, en mettant de côté la foi aux croyances universelles du genre humain, ils voulurent en savoir le *comment*, ils prétendirent les comprendre par leur raison, les soumettre à leur raison, les mesurer par leur raison, et ils se prirent à chercher par leur raison les vérités dont le monde avait été mis en possession par la tradition, ils ont tout perdu et n'ont rien conservé; et, comme nous l'a dit saint Paul, dans ces admirables pas-

sages qui résument en peu de mots l'histoire des égarements de l'ancienne philosophie, « Ils se sont évaporés dans la vanité de leurs pen-« sées. S'estimant les plus sages des hommes *et se figurant être des* « *esprits forts*, parce qu'ils cessaient de croire ce que Dieu avait ma-« nifesté à tous les hommes, ils sont devenus les plus sots des hom-« mes. S'épuisant à rêver toujours de nouvelles vérités par la raison, « au lieu d'employer la raison à dépouiller de la scorie de toute er-« reur les anciennes vérités, toute vérité leur échappa, et ils ne saisirent « que le mensonge et l'erreur; *Evanuerunt in cogitationibus suis. Di-* « *centes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. I). *Semper discen-* « *tes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (II Tim. III)! »

Ainsi ce fut encore le rationalisme qui enfanta l'idéalisme, le matérialisme, le panthéisme, l'athéisme et le scepticisme, toutes les erreurs, en un mot, dans lesquelles, après avoir tant scandalisé et effrayé le monde, alla s'engouffrer et se perdre l'ancienne philosophie.

A l'apparition du Fils de Dieu fait homme pour éclairer et sauver, PAR LE GRAND REMÈDE DE LA FOI, le genre humain qui allait périr par l'orgueil de la raison, ce fut encore le rationalisme qui, patronant tous les vices à la faveur de toutes les erreurs, se dressa contre ses révélations divines. La première hérésie, qui surgit à Capharnaüm, à l'occasion de la grande révélation du mystère de l'Eucharistie, ne fut qu'un acte d'orgueil de la raison des Juifs, demandant le *comment* était-il possible qu'une parole sortie de la bouche de la Vérité éternelle fût la vérité? et trouvant dur et insupportable le langage divin, parce qu'elle ne pouvait pas le comprendre: *Litigabant Judæi ad invicem dicentes:* QUOMODO *potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?... Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (Jean, VI, v. 53 et 61).

Ce fut donc le même mot satanique de la raison en démence, et qui, prononcé, la première fois, dans l'Éden, perdit la race humaine, qui plus tard, répété par les Juifs de Capharnaüm, enfanta le premier schisme; arracha des bras du divin Sauveur tous ses disciples; ne lui laissa que les douze Apôtres, et faillit tuer l'Église au berceau: *Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro, et jam non cum illo ambulabant. Dixit Jesus ad duodecim* (ibid., *v.* 67 et 68).

Dès lors la lutte, qui dure depuis dix-huit siècles, entre l'herésie et la vérité catholique est toujours commencée par le même sentiment; elle a toujours eu le même principe et la même cause. D'un côté ç'a été l'orgueil de quelques chrétiens isolés, prétendant mieux comprendre le christianisme à l'aide des Livres saints interprétés par la raison; et de l'autre côté c'était la foi de l'Église; c'étaient les pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX; c'étaient les conciles, depuis le concile de

Jérusalem jusqu'au concile de Trente; c'étaient tous les Pères et les docteurs de l'Église, depuis Tertullien jusqu'à Bossuet, en appelant toujours aux vraies sources de la foi et expliquant les Livres saints par la tradition.

Même de nos jours, la question entre les protestants et les catholiques n'est qu'une question entre le rationalisme et la tradition chrétienne; c'est une question entre l'orgueil de l'esprit particulier et la docilité de l'esprit général de l'Église. Tous lés hérétiques n'ont été que des *philosophes*, prétendant mettre leur raison au-dessus de la raison de l'Église, comme les anciens philosophes, en tant qu'ils se sont faits maîtres de toutes les erreurs, n'ont été que des hérétiques, prétendant mettre leur raison au-dessus de la raison de l'humanité. Mais les uns et les autres n'ont été que de vrais *rationalistes*; et le rationalisme a toujours été la vraie herésie, mère de toutes les hérésies; la vraie erreur, source de toutes les erreurs.

L'un des reproches que les apologistes catholiques, et Bellarmin, et Bossuet en particulier, ont adressés aux docteurs protestants, c'est que dans le principe du *libre examen*, qui sert au protestantisme de point de départ et de base, le protestantisme renfermait en germe toutes les erreurs et toutes les hérésies. On a repoussé ce reproche comme une calomnie; on a crié bien haut *à l'injustice*, *à l'intolérance*. Cependant l'histoire des Églises protestantes n'a pas tardé à démontrer qu'il était bien mérité; car il n'y a pas un seul des dogmes et des préceptes de l'Évangile, et même de ce qu'on a voulu appeler *la religion naturelle*, qui ait trouvé grâce auprès des innombrables sectes que la Réforme a enfantées, sous les yeux mêmes des premiers réformateurs; il n'y a pas d'hérésie qui n'ait été renouvelée, changée en dogme religieux par quelqu'une d'elles, toujours à la faveur et en vertu du principe du *libre examen*, sur lequel le protestantisme s'était assis.

De nos jours c'est l'histoire de la philosophie qui s'est chargée d'achever la démonstration de l'horrible fécondité du principe protestant, que l'histoire du *christianisme réformé* avait commencée. Les systèmes de la *raison pure* de Kant, du *moi pur* de Fichte, de l'*identité absolue du subjectif et de l'objectif* de Schelling et de l'*idéal absolu* de Hegel ne sont que le développement complet, l'ample commentaire du principe du *libre examen*, proclamé par Luther; et la philosophie protestante, que de pauvres petits esprits ont eu la malheureuse idée d'introduire dans les écoles catholiques, n'est au fond que le dernier mot que le protestantisme vient de prononcer en Allemagne, et dont le triste écho s'est répété en France. Car en France, aussi bien qu'en Allemagne, les philosophes antichrétiens sont tous d'accord à proclamer Luther comme leur patriarche et leur père; ils s'inclinent

devant lui avec un religieux respect, et, comme *au Dieu des sciences, à qui reviennent toutes les pensées* (Sap.), ils lui font honneur de tous leurs prétendus progrès philosophiques.

Or, cette philosophie, fille légitime et naturelle du protestantisme, se résume tout entière dans cette doctrine-ci : « La raison de chaque homme se suffit partout à elle-même. Elle n'a pas besoin de l'assistance d'aucune raison étrangère ou supérieure, elle n'a besoin que d'elle-même pour connaître parfaitement Dieu, l'homme, sa nature, ses rapports avec tous les êtres et sa destinée dernière. C'est-à-dire que l'homme naturel, par les seuls moyens qui lui sont propres, par le raisonnement et la réflexion en particulier, peut arriver à la connaissance de toutes les vérités essentielles, soit intellectuelles, soit morales; c'est-à-dire que par conséquent il peut, sur tous ces points, se passer de tout enseignement extérieur, de toute autorité; et qu'en se retranchant en lui-même il est capable de tout connaître par lui-même, au moins avec le temps et l'application. » C'est ce qu'on appelle LE RATIONALISME PUR, LE RATIONALISME PHILOSOPHIQUE, LE RATIONALISME ABSOLU.

Mais, s'il en est ainsi, si, par les seuls moyens qui lui sont propres, par le raisonnement et la réflexion, l'homme peut arriver à se formuler lui-même, d'une manière certaine et sans mélange d'erreur, *fixa certitudine, absque dubitatione et errore*, ses croyances et ses devoirs, c'en est fait, dit saint Thomas, de toute révélation (1).

En effet, à quoi bon une révélation positive, si l'homme se suffit à lui-même, pour arriver à connaître ce qu'il doit croire, ce qu'il doit pratiquer? Dans cette hypothèse, tout le monde a donc le droit de faire chœur avec les modernes rationalistes, et de répéter avec le sophiste de Genève : « Je n'ai pas besoin d'une religion *révélée;* je me contente de la religion *naturelle.* » Dans cette hypothèse, la révélation n'est qu'une superfluité, une superfétation, qu'il serait absurde d'admettre, puisqu'il n'y aurait aucune nécessité qu'elle eût eu lieu; et l'on nie, l'on rejette, sans tant de façons, toute révélation. Dans cette hypothèse enfin, le rationalisme seul est la raison même, il est toute raison, toute philosophie et toute religion, et c'est là que consiste essentiellement le rationalisme *philosophique* et *absolu*, qui, à de rares exceptions près, forme toute la philosophie moderne.

A côté de ce rationalisme, qui est *le vrai rationalisme*, il est à regretter que des philosophes catholiques, dans l'intention très-louable

(1) Si ratio humana sufficienter experimentum præbet, totaliter excluditur meritum fidei (22 qu. 2, ar. 20).

de le neutraliser ou de le combattre, aient inventé une espèce de rationalisme bâtard, qu'on a appelé le SEMI-RATIONALISME ou le *rationalisme mitigé*, et même tout bonnement le *rationalisme catholique*, mots qui hurlent de se trouver accouplés ensemble ! Car c'est comme si l'on disait le *catholicisme protestant* ou le *protestantisme catholique*. « Le rationalisme catholique, dit l'un de ses apologistes, n'est « pas le rationalisme philosophique. Celui-ci proclame l'indépendance « de la raison humaine, dont les forces naturelles suffisent, selon lui, « pour atteindre la vérité. Le rationalisme catholique, en reconnaissant « *l'aptitude de la raison à découvrir une partie de la vérité*, la dé- « clare incapable de trouver la vérité tout entière sans les lu- « mières de la foi (1). »

C'est vraiment là le résumé fidèle de la doctrine du rationalisme *mitigé*, telle, au moins, qu'elle se trouve exposée dans un ouvrage qui a fait tant de bruit (2) et qui a valu à son pieux et élégant auteur les éloges flétrissants des savants les plus suspects en fait d'orthodoxie et même des ennemis avoués du catholicisme, et telle qu'elle se trouve formulée et soutenue dans *la Valeur de la Raison*, ouvrage classique en cette matière !

Ainsi donc les partisans de ce système, en admettant qu'il y a des vérités que la raison humaine toute seule peut découvrir, reconnaissent qu'il y en a d'autres qui surpassent la portée naturelle de cette raison et dont la connaissance ne peut lui venir que d'une raison supérieure. Ils n'accordent à la raison qu'une puissance bornée, la puissance de trouver à elle seule non pas toutes, mais seulement *quelques vérités*, comme celles de l'existence de Dieu, de la création du monde, d'une loi morale et de l'immortalité de l'âme. Et pour ce qui concerne Dieu en particulier, ces rationalistes admettent qu'on peut le deviner, le rencontrer sur le chemin de la vie, parvenir à savoir qu'il existe, à le connaître d'une manière quelconque ; mais que, pour en avoir la connaissance complète et parfaite, la révélation est absolument nécessaire (3). C'est ce qu'on appelle le *rationalisme catholique*, le *rationalisme mitigé*, le *semi-rationalisme*, et qu'on appellerait mieux le *juste milieu philosophique*, qui, comme on va s'en convaincre bientôt, n'est ni plus solide ni plus sérieux par rapport à la philosophie et à la religion que le *juste milieu* politique ne l'a été par rapport à l'ordre social.

---

(1) M. RIGAULT, *Journal des Débats*, 12 janvier 1856.

(2) *De la connaissance de Dieu*, par M. L'ABBÉ GRATRY, *de l'Oratoire*.

(3) GRATRY, *Connaissance de Dieu*.

§ 6. *Exposition du système dit le* TRADITIONALISME. *Ses vrais principes et ses vraies doctrines. État de la question entre les* SEMI-RATIONALISTES *et les* TRADITIONALISTES.

Enfin, à quelques exagérations près, que nous n'avons garde de justifier, ce qu'on appelle le *traditionalisme* n'est tout bonnement que la méthode catholique que tous les docteurs de l'Église, depuis Tertullien jusqu'à Bellarmin, et tous les apologistes de la religion, depuis Arnobe et Lactance jusqu'à Bossuet et Bergier, ont constamment suivie dans leurs controverses avec les hérétiques de toutes les nuances, avec les philosophes et les incrédules.

S'appuyant sur l'autorité des Livres saints, les traditionalistes ont la simplicité de penser qu'en créant l'homme Dieu ne l'a pas condamné à l'ingrat et long labeur de se former lui-même, à l'aide du raisonnement, le symbole de ses croyances et la loi de ses actions, au risque de n'en venir jamais à bout; que Dieu se révéla lui-même, dès le premier instant, à l'œuvre de prédilection de son amour; qu'il l'instruisit lui-même de son origine, de sa nature, de sa destinée et des moyens de l'atteindre; qu'en disant que le PREMIER HOMME FUT FAIT EN AME VIVANTE; *Factus est homo in animam viventem* (Gen., II, 7) l'Écriture sainte a voulu nous apprendre que le Dieu créateur, *dont toutes les œuvres sont parfaites,* donna en même temps au père du genre humain la vie *physique*, consistant dans l'union de l'âme et du corps, et la vie *intellectuelle* consistant dans l'union de l'intelligence et de la vérité, comme aussi la vie morale, spirituelle, déifique, consistant dans l'union du cœur et de la grâce sanctifiante; qu'il lui donna, en un mot, toute espèce de vie en le comblant de toutes grâces, en lui révélant toutes vérités (1).

(1) Les matérialistes, qui font de l'homme l'œuvre de l'énergie de la matière, de la combinaison des atomes ou du hasard, ne font pas attention à ce grand fait, que presque tous les êtres vivants naissent pourvus de tout ce qu'il leur faut pour se conserver et pour grandir, tandis que l'homme est le seul être vivant qui naît dans un tel état de besoin et de dénûment qu'il ne peut pas vivre trois jours si quelqu'un ne le soigne. De deux choses l'une, dans l'hypothèse des matérialistes: ou l'homme n'est sorti qu'à l'état de germe ou d'enfant des mains de la matière et du hasard, et il est absurde de penser que, dans cet état, il se soit développé, nourri, conservé et qu'il ait grandi de lui-même; ou il en est sorti dans un état de développement complet, à l'âge plein et parfait de l'homme fait, et c'est une absurdité encore plus grande de penser que la matière et le hasard aient fait pour l'homme ce que pour les matérialistes Dieu n'a pu faire.

Les traditionalistes ont aussi la simplicité de penser que le premier homme a été créé non-seulement *raisonnable*, mais encore *raisonnant ;* non-seulement *pouvant parler*, mais encore *parlant* ; non-seulement *pouvant connaître*, mais encore *connaissant* en effet tout ce qu'il devait croire et tout ce qu'il devait pratiquer ; qu'ainsi il n'a retrouvé, lui, par le raisonnement, ni toutes les vérités ni même *quelques* vérités ; qu'il n'a découvert ni en tout ni *en partie* la vérité ; qu'il n'a pas plus inventé, lui, le langage et la raison qu'il ne s'est engendré lui-même, qu'il ne s'est donné la vie à lui-même; enfin que, comme c'est par ce premier homme *vivant* qu'ont vécu tous les hommes dans l'ordre corporel, c'est par ce même homme raisonnant, parlant et connaissant la vérité qu'ils ont appris à raisonner, à parler et à connaître la vérité. Car il est prouvé par l'expérience que l'homme à qui personne ne parle ne parle pas ; que l'homme avec qui personne ne raisonne ne raisonne pas ; que l'homme à qui personne ne fait connaître la vérité ne connaît aucune vérité, comme l'homme qu'on n'engendre pas ne naît pas ; il est prouvé par l'expérience que la vie intellectuelle et morale, comme la vie physique, se transmet, se reçoit, mais ne s'invente pas ; et que, comme par la génération de l'homme primitif la vie physique s'est propagée, de même par le langage et l'enseignement du même homme la vie intellectuelle et morale, le langage et la connaissance de toutes les vérités essentielles de l'ordre social et religieux se sont propagés et établis dans toute l'humanité.

Les traditionalistes ont toujours la simplicité de penser que le même Dieu qui a révélé ces vérités au premier homme et qui a disposé que le langage et la tradition les répandissent par tout le monde en a fait le patrimoine inaliénable du genre humain, les a, en quelque sorte, hypothéquées sur l'ordre établi par sa providence, par sa puissance et par sa bonté ; que conséquemment elles ont pu, quant à leur application pratique, être *diminuées parmi les enfants des hommes* (Psal.), être altérées, corrompues et même foulées aux pieds par leurs passions ; mais que, quant à leurs principes généraux, elles n'ont jamais pu être tout à fait détruites ni effacées de là surface de la terre ; que, plus ou moins obscurcies et défigurées, elles sont cependant restées toujours debout elles-mêmes, toujours rayonnantes d'une lumière que l'on n'a jamais pu entièrement éclipser, dans toute l'espèce humaine, comme le fondement de tout ordre, de toute société, comme les conditions indispensables de son existence et de sa durée. En sorte qu'il n'y a pas de

---

Ainsi, en abandonnant l'histoire génésiaque de la création de l'homme, sous prétexte qu'on ne la comprend pas, on est obligé d'admettre des hypothèses qu'on comprend encore moins, et de tomber en plein absurde.

nation, de peuple et même de famille, quelque barbare et sauvage qu'elle soit, où ne se trouve pas l'idée du Dieu suprême, Créateur et Maître de l'univers, et d'un culte dont il faut l'honorer; où ne se trouve pas l'idée d'une loi morale descendue d'en haut, de l'existence et de l'immortalité de l'âme, des punitions et des récompenses éternelles dans la vie future; c'est-à-dire que la révélation primitive, ou la religion que Dieu donna au monde dès l'origine du monde, quant à ses principes essentiels, n'a jamais cessé d'exister dans le monde et dans les différentes parties du monde; elle s'est trouvée toujours et partout assez accessible, assez reconnaissable pour qu'aucun homme n'en ait pu alléguer l'ignorance complète ni en excuser la violation.

Les traditionalistes ont enfin la simplicité de croire que la raison n'a pas été donnée à l'homme pour trouver de lui-même, avec le secours qu'elle lui prête, les vérités essentielles de l'ordre intellecuel et moral, dont la connaissance lui est indispensable dès le premier âge de la vie, parce que, quant à ces vérités, la providence de Dieu a disposé qu'elles lui soient révelées par la tradition sociale avant même qu'il ait commencé à raisonner, et comme pour former la base de sa raison même. En sorte que, sans qu'il y pense le moins du monde, dès l'instant même de son entrée dans la grande famille des êtres raisonnants, il trouve ces vérités dans la société où il est né, au foyer domestique où il a été élevé, non-seulement sans qu'il soit obligé d'aller les chercher loin de lui, au-dessus de lui, mais encore malgré lui. Pour les traditionalistes, la raison n'a été donnée à l'homme que pour dépouiller ces mêmes vérités que, sans les chercher, il a retrouvées autour de lui et qu'il a sous ses yeux, on dirait même sous sa main, que pour les dépouiller, dis-je, des erreurs dont elles pourraient avoir été altérées; que pour s'en rendre compte à lui-même et aux autres; que pour les défendre chez lui-même contre ses propres passions et s'y affermir; que pour les venger chez les autres contre leurs passions aussi, et les maintenir parmi eux; qu'en un mot, le rôle de la raison n'est pas d'inventer, de créer les vérités dont elle n'a pas aucune idée; mais de developper, de démontrer, d'expliquer les vérités connues par l'enseignement domestique et les traditions de l'humanité, qu'aucun homme ayant grandi dans la société ne peut ignorer; de guider ainsi par sa lumière naturelle, puisée à la société, l'homme à qui manque la lumière surnaturelle de la foi, et de l'y conduire : rôle bien grand, bien noble, bien élevé; celui qui n'en serait pas satisfait serait bien exigeant, bien difficile et même absurde.

Il est vrai qu'il s'est trouvé de nos jours un esprit très-distingué qui, en renouvelant l'erreur du savant évêque d'Avranches, Huet, a professé que l'homme ne peut être certain de rien en dehors de la ré-

vélation chrétienne et du témoignage des Livres saints (1). Mais, comme, nouveau Fénelon, il vient de l'annoncer lui-même dans une circonstance solennelle, avec une bonne foi et un éclat qui l'honorent, il a rejeté et réparé cette erreur (2). Et dans tous les cas ce savant ecclésiastique n'a jamais appartenu à l'école *traditionaliste;* en sorte que messieurs les *rationalistes* n'avaient pas plus le droit d'en faire une traditionaliste avant qu'il se rétractât qu'ils n'ont le droit d'en faire un rationaliste maintenant qu'il s'est rétracté. Quant aux vrais traditionalistes, nous n'en connaissons pas un seul qui ait soutenu « qu'il n'y a pas de certitude et de vérité hors de la révélation chrétienne; qu'en dehors de cette révélation l'homme ne peut, par le raisonnement, se *démontrer* avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité, la liberté et l'immortalité de l'âme, dont la société lui a fourni *la connaissance;* que ces mêmes vérités ne peuvent être l'objet d'une foi humaine avant d'être l'objet de la foi divine; et qui enfin ait nié la nécessité pour l'homme qui se trouve hors du christianisme d'admettre ces mêmes vérités préliminaires que saint Thomas appelle LES PRÉAMBULES DE LA FOI, *præambula ad fidem*, avant d'aborder la révélation biblique. Le seul tort qu'on peut reprocher à certains traditionalistes avec quelque raison, c'est, nous le répétons, de n'avoir pas distingué d'avance assez nettement la révélation primitive, dont l'humanité entière, elle aussi, est dépositaire, des révélations sacrées, extérieures, dont est dépositaire l'Église; la foi *naturelle*, par laquelle tout homme se trouvant en dehors du christianisme croit à l'enseignement traditionnel et social, et qui est un besoin de sa nature, de la foi *surnaturelle*, par laquelle l'on croit aux relations divines, et qui est l'œuvre de la grâce. Ce qui a fourni à leurs adversaires l'occasion ou le prétexte de leur attribuer la prétention insensée de vouloir ramener par l'Écriture l'athée, le rationaliste, qui n'admettent pas l'Écriture; et de les accuser d'ôter tout à la raison naturelle, à la raison humanitaire, pour donner tout à la foi surnaturelle, à la foi de l'Église.

Voilà ce que c'est que le traditionalisme dépouillé de tout ce qui

(1) Nous avions réfuté cette erreur en 1851; nous avions rangé ses partisans parmi les sceptiques *religieux* modernes. Voyez nos *Conférences sur la raison philosophique*, etc., prêchées et imprimées la susdite année; tome Ier, *Confér.* IIe, § 13, et *Confér.* IIIe, § 9.

(2) « J'ai contesté la puissance de la raison naturelle, j'ai péché par excès de « foi; mais l'Église, toujours sage, a redressé, je ne dis pas mon erreur, car je « cherchais la vérité, mais mon mauvais penchant. » (Discours de M. Bautin à la *Fête des écoles*. *Journal des Débats*, 5 décembre 1855.)

ne lui appartient pas et dont on s'est plu à l'affubler pour se donner le droit et la satisfaction de le combattre.

La question donc entre les *rationalistes* et les *traditionalistes* est celle-ci : *L'homme peut-il, à l'aide du raisonnement seul, s'élever à la connaissance de la vérité?*

Le rationalisme philosophique et absolu répond à cette question par un OUI *tranchant;* car, pour lui, l'homme peut, par sa raison et rien que par sa raison, arriver à connaître toutes les vérités essentielles de l'ordre intellectuel et moral qu'il lui importe de connaître.

Le rationalisme catholique et mitigé y répond par un OUI *timide*, par un oui *à moitié.* Car, pour ce rationalisme, l'homme peut bien, par ses seuls moyens, atteindre *quelques-unes* des vérités essentielles de cet ordre, mais non pas *toutes*, la connaissance complète de ces vérités ne pouvant s'obtenir que par la révélation.

Le traditionalisme enfin répond à la même question par OUI et par NON, mais sous des rapports différents; car, pour lui, l'homme social, tel qu'il existe et qu'il a toujours existé, peut certainement par sa raison atteindre beaucoup de vérités *de déduction;* il peut démontrer avec certitude et développer et appliquer ces vérités dont il a reçu la première notion, la première idée, le premier soupçon par la société; mais que l'homme idéal, l'homme hypothétique, l'homme factice, l'homme tel que la philosophie rationaliste l'a imaginé et tel qu'il n'existe pas et qu'à de très-rares exceptions près il n'a jamais existé, ne peut par le raisonnement (dont, dans cet état, il n'aurait pas même l'usage complet) atteindre des vérités dont il n'a la moindre notion, la moindre idée, le moindre soupçon. En un mot, la réponse du rationalisme à la question posée ci-dessus se résume dans ces termes : *L'homme devenu homme par la société peut se perfectionner lui-même; mais l'homme supposé brute ne peut se faire lui-même homme par le raisonnement.* Et puisque, d'accord, en cela, avec les rationalistes pur sang, les semi-rationalistes contestent aux traditionalistes la vérité de cette doctrine avec plus d'opiniâtreté que ceux-ci ne mettent à la soutenir, toute la question entre les semi-rationalistes et les traditionalistes se réduit à ceci : l'homme dépourvu de toute révélation, de toute tradition, de toute instruction domestiques, sociales, peut-il, OUI ou NON, par ses seuls moyens, s'élever à la connaissance même de *quelques* vérités de l'ordre moral et spirituel?

C'est ici, ce nous semble, le point de la controverse, exposé le plus nettement que possible et que nous voulons éclaircir. C'est le problème que nous essayerons de résoudre de manière, nous l'espérons, à ne laisser aucune échappatoire à l'esprit de sophisme et de calomnie, ni rien à désirer à la bonne foi voulant voir clair dans cette question

de la plus grande importance ; car elle tient intimement, nous le répétons, à la base de la raison et de la foi, les deux besoins innés de l'homme, les deux constitutifs essentiels de l'humanité.

Mais avant d'entrer en matière nous devons à nos lecteurs de justifier du titre de « semi-pélagiens de la philosophie » dont nous qualifions nos adversaires. Eh ! mon Dieu, ce ne sera pas difficile. Ce sont eux-mêmes qui se sont donnés pour tels. On va les entendre.

§ 7. *Un semi-rationaliste avouant que le semi-rationalisme n'est que le semi-pélagianisme philosophique. Admirable justesse de cet aveu, résultant du rapprochement des traits bien frappants de ressemblance entre les rationalistes et les pélagiens, entre les semi-rationalistes et les semi-pélagiens.*

L'un des plus ardents avocats de la doctrine semi-rationaliste, dans sa défense du plus illustre des maîtres de la même doctrine, s'est naguère ainsi exprimé : « Il n'accorde à l'homme que la faculté de connaître « et de démontrer *quelques vérités* SANS LA RÉVÉLATION, comme « *les théologiens* lui reconnaissent celle de pratiquer *quelques vertus*, « d'éviter *quelques péchés* SANS LA GRACE. » (FREPPEL, *Défense de M. M.*, ANNAL. DE PHILOS., févr. 1850, pag. 144). Nous prenons volontiers acte de cet aveu, si franc et si naïf. A part l'hérésie qui peut s'y trouver (1), le semi-rationalisme s'y est fidèlement peint lui-même. C'est nous dire lui-même qu'il y a des traits bien frappants de ressemblance entre les modernes *semi-rationalistes* et les anciens *semi-pélagiens*. C'est nous dire que les *semi-rationalistes* sont les vrais *semi-pélagiens* de la philosophie, comme les *semi-pélagiens* étaient les vrais *semi-rationalistes* de la théologie. C'est nous dire que le système semi-rationaliste est aussi faux, aussi erroné et aussi condamnable, au point de vue philosophique, que le semi-pélagianisme l'a été au point de vue théologique ;— car l'on sait que les semi-pélagiens ont été condamnés par l'Église. — Or rien n'est plus vrai.

Au point de vue théologique, l'hérésie de Pélage, d'après saint Augustin, se résumait généralement dans ces deux erreurs : 1° qu'elle

(1) L'Église a condamné ces propositions : *Pagani, Judæi, hæretici aliique hujus generis nullum accipiunt a Jesu Christo influxum. = Nullæ dantur gratiæ nisi per fidem. = Extra Ecclesiam nulla conceditur gratia*, etc. C'est donc en vertu de la grâce de Jésus-Christ, qui de l'Église se répand même hors de l'Église, que des hommes qui ne sont pas dans l'Église font quelquefois des œuvres de salut ; et les *théologiens* affirmant qu'*on peut pratiquer même* QUELQUES VERTUS se rapportant au salut *sans la grâce* ne se trouvent que dans l'école *pélagienne* et ses *dépendances*.

niait le péché originel, et 2° qu'elle niait la nécessité et même l'existence de toute grâce gratuite, intérieure et prévenant *tout acte et toute œuvre* ayant trait au salut. C'est précisément l'hérésie rationaliste au point de vue philosophique. Le rationalisme *absolu* nie lui aussi de la manière la plus explicite la chute de l'homme, affirmant que l'homme actuel c'est l'homme *naturel,* l'homme avec les imperfections essentielles de sa nature, l'homme tel qu'il a *toujours* été; et en même temps il nie la nécessité et même l'existence de toute révélation positive, extérieure de la part de Dieu à l'humanité, dans le but de lui apprendre ce qu'elle doit savoir pour atteindre sa destinée.

Pour les pélagiens, l'homme n'a besoin d'aucun secours surnaturel, d'aucune grâce; il se suffit à lui-même pour éviter le mal et faire le bien. Et pour les rationalistes aussi, l'homme n'a besoin d'aucune lumière lui venant extérieurement de Dieu, d'aucune révélation; il se suffit à lui-même pour éviter l'erreur et connaître la vérité.

Les pélagiens soutenaient que les forces naturelles du libre arbitre suffisent à elles seules pour que l'homme observe tous les commandements de Dieu, pour qu'il arrive à vaincre toute tentation, pour qu'il accomplisse les actes de toutes les vertus, et parvienne au salut éternel. Et pareillement les rationalistes soutiennent que les forces naturelles de la raison suffisent à elles seules pour que l'homme, connaissant toutes les vérités de l'ordre intellectuel et moral, évite toutes les sources des évidences fallacieuses, tous les sophismes, tous les égarements de la raison, pour qu'il accomplisse les actes de tous les raisonnements et parvienne au but naturel de sa destinée. Le rationalisme est donc le *naturalisme* complet par rapport à l'intelligence, comme le pélagianisme était le *naturalisme* complet par rapport à la volonté de l'homme.

Or, pendant les débats que les catholiques, saint Augustin à leur tête, livraient aux pélagiens et qui agitaient l'Église, il se trouva des théologiens *juste milieu,* des théologiens n'ayant ni la passion de l'erreur ni le courage de la vérité, des théologiens moitié pélagiens et moitié *augustiniens* qui, peut-être dans l'intention fort louable (au moins au commencement) de mettre une fin à ces tristes débats sur le terrain de la théologie, imaginèrent une espèce de transaction entre la doctrine de Pélage et la doctrine du grand évêque d'Hyppone, qui était la vraie doctrine de l'Église; entre l'erreur et la vérité. Ils accordèrent aux pélagiens que l'homme n'a besoin d'*aucune grâce prévenante*, mais qu'il lui suffit de son libre arbitre, des seules forces de sa nature pour faire *quelque* bien, pour éviter *quelque* mal dans l'ordre purement naturel et pour se disposer par là à recevoir infailliblement les secours surnaturels, la première grâce et les autres grâ-

ces intérieures, nécessaires à la pratique complète de *tout* bien, à la fuite de *tout* mal, à l'accomplissement des œuvres du salut; et par là même ils prétendirent être restés dans la vérité de la théologie catholique; car nous admettons, disaient-ils, la *nécessité* de la grâce intérieure affectant immédiatement la volonté de l'homme et l'aidant à pratiquer les œuvres indispensables pour se sauver.

De même, pendant la lutte qui de nos jours s'est engagée entre les rationalistes et les traditionalistes, il s'est trouvé des philosophes *juste milieu*, des philosophes n'ayant ni la passion de l'erreur ni tout le courage de la vérité, des philosophes moitié rationalistes et moitié traditionalistes qui, sans aucun doute dans l'intention louable de faire cesser cette lutte regrettable sur le terrain de la philosophie, mais pouvant devenir funeste à la foi, ont imaginé un système moyen, une espèce de transaction entre la doctrine des philosophes *naturalistes* et la doctrine des philosophes *catholiques*. Ils ont concédé aux rationalistes que l'homme livré à lui-même, l'homme isolé de tout commerce avec la société n'a besoin d'aucune révélation extérieure qui lui donne les notions premières de la vérité et qui *prévienne*, en quelque sorte, sa raison; mais qu'il lui suffit de son intelligence, des seules forces de sa raison pour s'élever à la connaissance de QUELQUES vérités, pour éviter QUELQUES erreurs et pour se disposer par là à recevoir la révélation surnaturelle, qui seule peut lui faire éviter *toute* erreur, le conduire à la connaissance complète et parfaite de *toutes les vérités* qu'il lui importe de connaître; et par là même ils prétendent rester dans la vérité de la philosophie catholique. Car nous admettons, disent-ils, comme les traditionalistes, la nécessité d'une révélation surnaturelle faite à l'homme pour arriver à la connaissance certaine et sans mélange d'erreur, à la connaissance complète de tout ce qu'il doit croire et pratiquer pour atteindre sa perfection.

A les entendre, par ce tempérament introduit par eux entre le rationalisme pur et le traditionalisme, les semi-rationalistes, eux seuls, accordent à la raison ce qu'on ne peut lui refuser sans l'anéantir, et maintiennent la révélation à la place qu'on ne peut lui contester sans l'annuler; eux seuls reconnaissent la puissance de la raison et la nécessité de la révélation; eux seuls sauvegardent les droits de la raison sans rien ôter à la révélation de son importance, et les droits de la révélation sans rien ôter à la raison de sa *valeur*; eux seuls s'inclinent devant la révélation sans déprécier la raison, et respectent la raison sans fouler aux pieds la révélation; eux seuls, enfin, honorent Dieu dans toutes ses œuvres; car la raison est, autant que la révélation, l'œuvre de Dieu. Ils se prétendent donc les seuls se tenant à une égale distance des erreurs des rationalistes et des exagérations des traditionalistes;

les seuls à qui tout le monde philosophique doit se rallier, afin qu'on parvienne à rétablir la paix dans les écoles!

Il en avait été de même des semi-pélagiens. A les entendre, par la position moyenne qu'ils avaient prise entre les pélagiens et les vrais catholiques, ils étaient les seuls qui accordaient au libre arbitre ce qu'on ne peut lui refuser sans l'anéantir, et à la grâce le concours qu'on ne peut lui contester sans l'annuler; eux seuls reconnaissaient en même temps la puissance du libre arbitre et la nécessité de la grâce, eux seuls sauvegardaient les droits de la nature sans rien ôter à la grâce de son importance, et les droits de la grâce sans rien ôter à la nature de sa *valeur;* et eux seuls s'inclinaient devant la grâce sans déprécier la nature, respectant la nature sans fouler aux pieds la grâce; eux seuls enfin honoraient Dieu dans toutes ses œuvres, car Dieu est autant l'auteur de la nature qu'il l'est de la grâce. Ils se prétendaient donc les seuls se tenant à une égale distance de l'hérésie de Pélage et des emportements des partisans de saint Augustin; les seuls à avoir raison; les seuls à qui tout le monde théologique devait se rallier, à fin qu'on parvînt à ramener la paix dans l'Église!

Ces traits de ressemblance des semi-rationalistes aux semi-pélagiens sont trop frappants pour être révoqués en doute. Le moyen donc, de leur part, de repousser le titre que, sur l'indication que nous en a donnée l'un de leurs adeptes, nous leur avons donné de SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE, et de nier qu'ils sont aux rationalistes philosophes dans le même rapport que les semi-pélagiens étaient aux pélagiens purs. Mais dès lors il est incontestable aussi que, malgré le *voile* dont ils se couvrent, les protestations qu'ils font, le langage de respect qu'ils tiennent en parlant de la révélation, ce ne sont que des rationalistes à moitié, des rationalistes bâtards et même de vrais rationalistes déguisés, comme les semi-pélagiens n'étaient que de vrais pélagiens masqués.

Cette accusation est certainement grave, mais bien méritée. C'est ce que nous allons maintenant prouver par leurs sympathies, par leur conduite à l'égard des rationalistes philosophes et par la profession de leurs mêmes principes et de leurs mêmes doctrines. Qu'on attende donc et qu'on lise jusqu'au bout; et l'on s'étonnera sans doute du portrait qu'ils ont tracé d'eux-mêmes, de leur propre main; mais on se convaincra que nous n'aurons fait que les *dévoiler*, et non pas les calomnier.

DEUXIÈME CHAPITRE.

TRAITS DE RESSEMBLANCE ENTRE LES RATIONALISTES CATHOLIQUES ET LES RATIONALISTES PHILOSOPHES. LE SEMI-RATIONALISME N'EST QUE LE RATIONALISME DÉGUISÉ.

§ 7. *Partialité du coryphée du semi-rationalisme envers les rationalistes philosophes; son injustice envers les traditionalistes, et son impudeur de leur proposer les rationalistes à imiter.*

La première preuve des sympathies du semi-rationalisme pour le rationalisme absolu nous est fournie par la manière dont l'auteur de *la Valeur de la raison*, le coryphée, le maître et en même temps le porte-étendard du semi-rationalisme, traite les rationalistes, ou les impies, et les traditionalistes, ou les vrais catholiques.

Au susdit ouvrage, cet auteur, pieux et excellent ecclésiastique autant qu'on peut l'être, s'est cependant ainsi exprimé : « Depuis plus « de trente ans une foule de penseurs, dans un but très-louable sans « doute, mais *plein d'illusion et de péril*, ont mis toute leur philo- « sophie moins à étudier la raison qu'à la *déconcerter*. C'était au « profit de la religion qu'ils prétendaient *amoindrir* la raison, et ils « ne s'apercevaient pas qu'en *sacrifiant* la raison à la religion ils « *sapaient les fondements de l'une et de l'autre* (p. 12). » Et, plus loin (p. 14), le même écrivain ajoute ceci : « Une confiance *excessive* « et *imméritée* dans les forces de la raison inspire une présomption « coupable, porte à *négliger*, à mépriser la révélation et les divins « enseignements, abandonne l'esprit humain, sans règle supérieure, « à tous les *dangers* d'erreurs et de ruine (grande et sublime décou- « verte) ! D'un autre côté, cette *guerre faite à la raison* est un *ou- « trage* à son Auteur (qui ne voit pas ici le poëte?). *S'obstiner à la « déconsidérer* et à la *calomnier*, c'est mal servir la religion, c'est « travailler *à détruire les preuves qui l'appuient* et attirer sur les « catholiques les sarcasmes et les dédains de l'incrédulité. »

On le voit donc, d'après cet auteur, les torts et les inconvénients du rationalisme philosophique au fond ne sont pas bien grands. Il n'est coupable que d'avoir une *confiance* tant soit peu *excessive*, et

pas tout à fait *méritée dans les forces de la raison*, et d'*inspirer une présomption* qui ne peut être sans péché. Il ne *porte* tout au plus qu'à *négliger*, à *mépriser* la révélation : ce qui est un grand péché sans doute, mais non pas une *négation ;* car bien des chrétiens *négligent* souvent et *méprisent* même les lois divines sans les nier. Ses résultats ne sont pas *des erreurs* et *des ruines*, mais simplement *des* DANGERS *d'erreurs et de ruine*, que le rationaliste, tout en restant rationaliste et en mettant de la modération dans ses rêveries, peut facilement éviter. Voilà dans quels termes douceureux et pleins d'égards un catholique, un prêtre, un religieux parle du rationalisme philosophique, la grande erreur, l'immense hérésie du jour, la mère funeste de toutes erreurs et de toutes hérésies !

Au contraire, pour le même auteur, le traditionalisme se propose un but *plein d'illusion* et *de péril*, *déconcerte et prétend amoindrir la raison*, et, en la SACRIFIANT *à la religion* SAPE LES FONDEMENTS DE L'UNE ET DE L'AUTRE. Les traditionalistes *en faisant la guerre à la raison* OUTRAGENT SON AUTEUR, et sont les *contempteurs*, les *calomniateurs* de la raison, et les mauvais *serviteurs*, les vrais DESTRUCTEURS de la religion ! ce qui, en d'autres termes, signifie que les traditionalistes sont les vrais ennemis cachés du catholicisme, des monstres tendant à le détruire sous prétexte de le servir ; et que le traditionalisme est la vraie hérésie, la vraie erreur du jour, le vrai danger pour la foi, la science et la société, qu'on ne peut pas se trop hâter de combattre. Aussi le zélé apologiste dit encore (page XV) : « Depuis même le concile d'Amiens, le traditio-« nalisme *continue ses errements*... D'ailleurs ces *excès* d'opinions « sont le produit naturel du système nouveau, et tiennent à ses ra-« cines. *Il faut* donc, une bonne fois, *descendre jusqu'à ces racines*, « et montrer combien elles sont PROFONDÉMENT VICIÉES. Il faut « dépouiller ce système de son *prestige*, dissiper *les ombres dont il* « *obscurcit* cette partie de la science et montrer où est le vrai en cette « matière » Or, il faut en convenir, on ne peut rien dire de plus fort, de plus sanglant et de plus amer contre une secte d'hérétiques, la plus hostile au catholicisme, que ce que cet écrivain catholique s'est permis de dire ici contre des catholiques ses frères qui, au fond, défendent sa même cause, comme ils partagent sa même foi !

Dans le cours de l'ouvrage, même partialité, mêmes égards pour le rationalisme et l'incrédulité, et mêmes invectives, et plus violentes encore, même injustice, même acharnement pour des écrivains catholiques et des hommes de foi ! Voyez, par exemple, comment ce prêtre catholique a-t-il traité M. de Bonald, l'une des plus grandes gloires du catholicisme en France dans ces derniers temps, malgré le

tort qu'il s'est donné et que nous lui avons reproché d'avoir voulu résoudre en dehors des principes de la philosophie catholique le grand problème de l'origine des idées et des connaissances humaines.

Après avoir attribué aux traditionalistes toute l'hypocrisie, toute l'obstination et toutes les ruses des jansénistes pour se rendre irréfutables (page 22), l'auteur de *la Valeur de la raison* continue ainsi: « Pour échapper à ces faux-fuyants il n'est qu'un moyen, pensons-« nous, moyen officiel, en quelque sorte, pour juger tout un système; « c'est de l'étudier dans les écrits de *son auteur,* de celui *que tous les* « *partisans du système* reconnaissent pour *leur maître* et pour *le* « *vrai fondateur de la doctrine.* OR, TEL EST INCONTESTABLE-« MENT M. DE BONALD, POUR LE SYSTÈME QUE NOUS « EXAMINONS. » C'est-à-dire que M. de Bonald a été la cause de tous les écarts du traditionalisme, comme Luther l'a été de toutes les erreurs du protestantisme; et que c'est lui, au fond, qui a fait à la raison et à la religion tout le mal que leur font les traditionalistes, ses disciples et ses enfants. Puis l'auteur poursuit dans ces termes, dont on aurait tort de révoquer en doute la sincérité : « En prononçant *ce* « *grand nom* (de M. de Bonald), nous éprouvons le besoin de nous « *recueillir*, et nous nous demandons si *le respect nous permet* de « soumettre à l'examen *quelques-unes des opinions* du GRAND ÉCRI-« VAIN. »

Mais il paraît que le critiqué n'a rien gagné à ce *recueillement* du critique, car le *respect* a *permis* à ce dernier non-seulement de soumettre à l'examen *quelques-unes des opinions* DU GRAND ÉCRIVAIN, mais encore de démolir pièce à pièce *toute* sa philosophie. Plus des deux tiers de l'ouvrage de *la Valeur de la raison* (TROIS CENT CINQUANTE PAGES) n'ont pour but que cette démolition. Le *fervent* semi-rationaliste ne pardonne rien à l'auteur de *la Législation primitive*, ne lui tient compte de rien, n'épargne pas un seul de ses nombreux ouvrages, où cependant, comme nous l'avons prouvé (1), on rencontre parfois du vrai, du nouveau et même du sublime. Il réfute même les deux magnifiques dissertations *sur l'impossibilité que l'homme ait inventé la parole et l'écriture*, productions les plus remarquables de M. de Bonald et les seules peut-être qui iront dire à la postérité son érudition, son sens philosophique, la vigueur de son raisonnement et son zèle pour la vérité. Non content de déprécier sans distinction *toutes les opinions*, toutes les doctrines et tout le fond des ouvrages

(1) Voyez l'éloge que nous avons fait de M. de Bonald et la justice que nous avons rendue à son talent, à son génie, à son caractère, dans notre opuscule *de la Vraie et de la fausse philosophie* (§ 4, *pag.* 10 *et suiv*).

de M. de Bonald, pénétré toujours du même *respect* pour son grand nom, notre auteur en attaque même le style et la forme. Pour cet inexorable censeur M. de Bonald est un philosophe que ses propres amis *n'ont point toujours trouvé rigoureusement* D'ACCORD AVEC LUI-MÊME (page 22); c'est un écrivain bien souvent *confus, obscur* (p. 34) et *embarrassé* des questions qu'il soulève lui-même (p. 138). Ce qui, en d'autres termes, est dire que le GRAND NOM de M. de Bonald rappelle de *grandes erreurs* et que LE GRAND ÉCRIVAIN était bien petit (1)!

Dans ce même ouvrage, M. Cousin n'est que l'ILLUSTRE CHEF *des rationalistes en France* (page 456). Ces mêmes RATIONALISTES ce sont des HOMMES DE GÉNIE (sic) (*ibid.*); ce sont des hommes dont les doctrines sont moins des erreurs colossales que des *rêves* (*passim*) (2), des peccadilles, dont la religion n'a point à s'alarmer ni la société non plus; ce sont enfin des hommes de vertu, dont le *courage à reconnaître leurs torts* et la docilité à *écouter la parole des conci-*

---

(1) Nous livrons cette critique, sévère jusqu'à l'injustice, aux respectables enfants du grand homme, dont la susceptibilité chatouilleuse et l'amour filial se sont tant émus à l'occasion de la critique que nous avons faite d'une *seule des opinions* du même philosophe. Mais il faut le dire, nous nous étions donné le tort de ne pas demander d'avance à ces illustres personnages la permission de critiquer leur père, tandis que l'auteur *de la Valeur de la raison*, comme il nous l'apprend lui-même (*p.* 32, *note*), a pris la précaution de se munir de cette permission, et en a obtenu, à ce qu'il paraît, carte blanche pour mettre en lambeaux le grand de Bonald, comme il l'a fait! Nous ajouterons ici qu'il n'a pas même pardonné à M. de Bonald la droiture de sa belle âme, qui le portait à rendre justice à ses adversaires lorsqu'il pouvait le faire sans blesser la vérité! Car, en parlant de Rousseau, M. de Bonald ayant dit : « Il ne s'est sauvé de cette « difficulté que par *la rectitude naturelle de son esprit* quand il n'est pas « poussé par la bizarrerie de son humeur, par l'orgueil de son caractère ou ses « préjugés de naissance et de pays; » l'impitoyable critique lui a fait un crime de ces paroles si justes et si mesurées; car il dit (*page* 187, *note*) : « C'est la « première fois que nous voyons un *écrivain catholique* relever dans J. J. Rous- « seau *la rectitude de son esprit!* »

(2) Plus loin, en citant l'ignoble et hideux passage d'Horace sur l'*origine brutale de l'homme*, le même auteur l'appelle simplement une *rêverie*. Et en effet rien n'est plus *innocent* qu'une telle hypothèse !!! Il l'appelle aussi *une fable d'Horace, de Lucrèce et d'autres épicuriens* ILLUSTRES (page 262). Ainsi, pour ce philosophe catholique, tous les philosophes antichrétiens non-seulement *rationalistes*, mais encore *épicuriens* sont des ILLUSTRES; il n'y a que les traditionalistes qui, tout en étant des philosophes eux aussi, quoique (!!!) catholiques, n'ont pas droit à l'*illustration*, mais seulement à la *compassion*.

les sont dignes d'être donnés en exemple à ces maudits traditionalistes si obstinés, si endurcis dans leur système et si récalcitrants à l'égard de cette même parole (1). Lecteur, ne vous étonnez pas de cette indulgence des *rationalistes catholiques* envers les *rationalistes philosophes*, les plus grands ennemis du *catholicisme*. Cette indulgence trahit, entre ces deux nuances du rationalisme, des rapports de parenté, résultant de la communauté des mêmes doctrines, comme du même nom ; elle prouve que ce ne sont que des membres de la même famille. Il est donc naturel que les *semi-rationalistes* traitent les *rationalistes purs* avec la bienveillance, la vénération et les égards des enfants envers leurs pères !

---

(1) La chose est si étrange qu'on ne voudra y croire que sur le témoignage des paroles précises du prêtre philosophe ; les voici donc : « L'école traditionaliste aussi « a entendu la voix des conciles ; ils ont *parlé d'elle* et *pour elle*. Ils l'ont aver-« tie de ses *écarts* et de ses exagérations *dangereuses*. Parmi les écrivains tra-« ditionalistes en est-il beaucoup qui aient eu *le courage de reconnaître leurs* « *torts*, ou seulement *de tempérer leurs exagérations* (les scélérats !) ? *Nous* « *offrons* à leur réflexion et *à leur émulation* le fait que voici. *Il n'est pas le* « *seul*, et la conséquence qu'on en peut tirer est que *la parole des conciles* « *n'a pas été prononcée en vain ; elle n'a pas été sans effet* SUR LES RATIO-« NALISTES *ou du moins sur leur langage* (pag. 456). » Voilà certainement de quoi se consoler... les conciles, et le Pape aussi !

En preuve de cela, l'indulgent critique cite M. Cousin, qui, dans le replâtrage d'un de ses anciens écrits *du Vrai, du Beau et du Bien*, aurait, d'après le même auteur, *notablement corrigé* et *souvent fondamentalement changé ses leçons*, QUOIQU'IL N'AIT PAS EU LA GÉNÉROSITÉ D'EN CONVENIR (pag. 457). Cependant le même critique ajoute « que *le doute ou l'espérance qu'il avait conçu que certaines paroles chaleureuses de M. Cousin* pussent être acceptées dans le sens d'un retour sincère de ce philosophe à la vraie doctrine, touchant les rapports entre la philosophie et la religion, *s'est bientôt évanoui ; qu'à ses premières paroles qui pouvaient paraître acceptables ou du moins tolérables* sur le même sujet M. Cousin *en a ajouté d'autres, on ne sait pas* SOUS QUELLE MAUVAISE *inspiration* (p. 460). » C'est ce qui est dire que M. Cousin au fond n'a rien retranché, rien *notablement corrigé*, rien *fondamentalement changé*, et que M. Cousin de 1856 est toujours le même M. Cousin de l'année de grâce de 1828 ! Et voilà l'exemple *unique*,— car, que nous sachions, *aucun* autre rationaliste ne s'est soumis, même *avec un égal courage*, à la parole des conciles,— voilà l'exemple unique que le zélé semi-rationaliste s'empresse d'offrir *à l'émulation* de ces hérétiques de traditionalistes ! Osez donc douter de sa volonté sincère et efficace de les convertir, de les sauver !

§ 8. *Encore de l'injustice manifeste avec laquelle les semi-rationalistes traitent les traditionalistes. Grand scandale de voir des catholiques muets devant les horribles ravages que fait le* RATIONALISME PHILOSOPHIQUE *et pleins d'acharnement à l'égard des partisans de la méthode traditionelle.*

Mais cet auteur n'est pas le seul de son école à traiter avec une partialité si choquante les ennemis, avec une si grande injustice les vrais amis du catholicisme. Tous les semi-rationalistes suivent la même ligne de conduite vis-à-vis de ces deux classes d'écrivains, et leur expriment les mêmes sentiments.

C'est vraiment, nous dirions « curieux, » si ce n'était révoltant, que de voir les égards avec lesquels les rationalistes dits catholiques ménagent les rationalistes philosophes, l'empressement avec lequel ils les cherchent, les marques d'estime qu'ils leurs témoignent, le bonheur, la joie avec lesquels ils les voient à leur table ou dans leur société! Mais quant aux traditionalistes, on est bien loin, dans l'école semi-rationaliste, de les placer sur la même ligne de considération et de respect! Pour les semi-rationalistes, des faiseurs de phrases, des fabricants de galimatias, des professeurs de philosophie ignorant ce que c'est et à quoi sert la philosophie, des écrivains du mérite le plus contestable et de l'orthodoxie la plus suspecte, de pauvres esprits, aussi vides de science que de religion, dès l'instant qu'ils se disent *rationalistes*, sont métamorphosés en *grands hommes* et *en grands philosophes;* mais, au contraire, pour les mêmes semi-rationalistes, disons-nous, des écrivains catholiques d'un mérite reconnu et d'une orthodoxie à toute épreuve et qui ont blanchi dans la défense de la foi, aussitôt qu'on les voit pencher pour la méthode traditionnelle, ne sont plus que des ignorants, des sots, des entêtés, des fanatiques, des *vendeurs de vieilleries surannées* (historique), étrangers à toute science, ennemis de tout progrès, dépourvus de tout bon sens et perdant tout droit à la compassion. Les mêmes hommes qui n'ont pas de phrases assez douces, assez flatteuses, assez humbles et même assez rampantes pour les ennemis de l'Église n'ont pas au contraire de paroles assez dures, de reproches assez sévères, d'insinuations assez défavorables, d'impertinences assez qualifiées pour les vrais amis de l'Église! Ce n'est que vis-à-vis des traditionalistes que ces rationalistes, soi-disant *modérés*, oublient toute *modération* et même toute justice et toute charité. Après avoir épuisé sur eux le dictionnaire des injures, on leur fait un crime même de leur zèle; on ne leur pardonne ni leur talent ni leurs vertus; on ne leur tient aucun compte des services qu'ils ont rendus à la cause de la

vraie foi ; on n'évalue pour rien le bien qu'ils ont fait et le bien qu'ils peuvent et veulent faire encore ; on blâme leurs actes ; on noircit jusqu'à leurs intentions.

On s'en défie, on les écarte, on les évite, on les dédaigne comme des personnes compromettantes ; on les déprécie par tous les moyens dont on dispose comme des êtres dangereux. En les attaquant, on tronque les passages de leurs écrits, on conteste la fidélité de leurs citations, on détourne le sens de leurs paroles, on leur prête ce qu'ils n'ont pas dit et même le contraire de ce qu'ils ont dit; on les calomnie, on les livre au ridicule. Ils seraient de nouveaux Luthers, de nouveaux Calvins qu'on ne pourrait pas tomber sur eux avec plus d'emportement. On les dénonce à Rome comme à Paris ; on les signale aux sarcasmes des incrédules comme à la détestation des fidèles. On cite contre eux des lois qui n'existent pas, des condamnations qui n'ont pas été prononcées; et après avoir amoncelé sur leur tête force accusations menteuses, insinuations perfides, ironies sanglantes, on bat des mains, et dans un enivrement de joie que l'hérésie et l'impiété partagent on s'écrie charitablement : « Ils ne sont plus ; nous les avons écrasés ! » (Historique.) (1)

En présence de cet odieux spectacle auquel nous assistons, en pré-

---

(1) Il n'en est pas de même partout. Au moment où nous livrons ceci à l'impression, on nous assure qu'un grand et généreux prélat vient d'embrasser et de faire asseoir à sa table les deux plus illustres défenseurs de la méthode traditionnelle, que les journaux semi-rationalistes, d'accord avec les journaux rationalistes, ont si maltraités ! Mais, s'il y a trêve, réconciliation de ce côté, la guerre ne se continue pas avec moins d'acharnement sur d'autres points. En même temps que cet illustre prélat pressait sur son grand cœur ces hommes comme faisant du bien, un autre prélat les signalait au monde comme ne faisant que du mal. En même temps que le premier de ces prélats, dans une pensée vraiment pastorale et catholique, veut mettre un terme à la discorde regrettable qui s'est glissée parmi les défenseurs du catholicisme, un savant professeur, dont nous estimons le caractère autant que nous déplorons ses écarts et la mauvaise voie où il s'est engagé, n'en dispose pas moins une nouvelle attaque contre la philosophie traditionnelle, dans un ouvrage auquel il travaille *sur l'accord de la raison et de la foi*, et qui n'est, à ce qu'on nous a dit, qu'un nouveau libelle contre la méthode de la foi, au profit de l'orgueil de la raison. On nous annonce aussi que d'autres écrivains semi-rationalistes préparent des travaux dans le même sens, pour lesquels ils se seraient mis d'accord avec l'ILLUSTRE CHEF DES RATIONALISTES FRANÇAIS ! Ainsi ce qui vient de se passer d'édifiant, quelque part, dans l'intérêt de la paix, n'empêche pas que le combat continue sur toute la ligne, et n'ôte rien de son à-propos et de son actualité à cet écrit. Donc nous persistons à le publier.

sence de cette haine avec laquelle les rationalistes catholiques s'acharnent contre les traditionalistes, en présence de la fureur avec laquelle on les tracasse, ne dirait-on pas que le plus grand danger qui menace en ce moment l'Église et la société n'est que du côté du traditionalisme? et que la religion et l'ordre sont sur le point de périr moins par les excès de l'incrédulité que par les excès de la foi?

L'impiété déborde de toutes parts; le protestantisme fait tous les jours d'horribles progrès en France et en Italie. Grand nombre de journaux, organes de l'incrédulité, tirés à soixante mille exemplaires et lus par des centaines de milliers d'hommes du peuple; un nombre non moins grand de romans et de livres, qu'on donne plutôt qu'on ne les vend, où le cynisme sacrilége n'est surpassé que par le dévergondage avec lequel on insulte aux mœurs, portent l'esprit d'irréligion et de désordre jusqu'au fond de la boutique, jusqu'aux mansardes et à la chaumière, pour y détruire ce qui reste encore de foi, d'habitudes et de traditions du catholicisme dans ces contrées, jadis si catholiques. Tous les jours on voit dans ces élucubrations sataniques, tracées aux lueurs de l'enfer, la religion et ses ministres, l'Église et ses pasteurs, l'Évangile, ses dogmes et ses lois traînés dans la boue; cependant en présence de si grands scandales, rappelant les jours les plus néfastes du dix-huitième siècle, on voit nos zélés rationalistes catholiques ne s'occuper qu'à vexer les traditionalistes, à leur interdire toute action pour la défense du catholicisme menacé dans sa base, comme si la phalange de ses défenseurs, bornée à la coterie semi-rationaliste, était assez forte à elle seule pour pouvoir se passer du concours des traditionalistes, de leur zèle, de leur science, de leur dévouement, de leur courage. En présence des rudes combats qu'un philosophisme impie livre à chaque instant, en plein jour, au christianisme (1), on voit ces étranges défenseurs du catholicisme, qui se disent « rationalistes catholiques, » demeurer muets, tranquilles, impassibles, n'élever leur voix

(1) On lit dans *l'Union* du 13 mars 1856 : « Il se manifeste, depuis quelque « temps, dans la presse démocratique, une recrudescence singulière d'animosité « contre le clergé. Ces invectives, pour ainsi dire quotidiennes, sont dirigées « notamment contre les évêques, et leur emportement contraste étrangement « avec le ton d'ordinaire assez calme et assez réservé de toute discussion et avec « le silence à peu près complet, volontaire ou obligé, de toute polémique. Selon « nous, *c'est là un symptôme grave* et d'une signification qui n'échappera à « personne. — Henri de Riancey. » Rien n'est plus vrai. Cependant cet écrvain distingué n'en consacre pas moins ses articles *philosophiques* presque exclusivement au triomphe du semi-rationalisme, et ne l'encourage pas moins par l'appui qu'il lui prête de son beau talent dans trois journaux !

que contre les partisans de la méthode traditionnelle, n'épuiser leur zèle qu'à les étouffer, à les perdre!

En vain, du haut de la Chaire éternelle, le souverain Pontife, sentinelle vigilante d'Israël, indique le rationalisme philosophique comme la vraie hérésie du jour, et crie que le vrai danger de la foi des peuples en Europe est là, et n'est que là; on ne fait pas assez attention à sa parole. On se berce de l'existence d'un mouvement de retour vers la foi (1), qu'une recrudescence visible, palpable et des explosions toujours plus affreuses de l'esprit d'impiété démentent à chaque instant. On s'endort du côté des ennemis de l'Église dans une sécurité parfaite, et l'on ne porte la vigilance et le zèle qui doivent animer tous les docteurs de l'Église que vers une portion des enfants les plus fidèles de l'Église pour les tracasser et les combattre! En vérité on ne com-

(1) Que ne payerions-nous pas pour pouvoir partager les douces illusions que de bons vivants, des optimistes se font sur ce sujet! Mais comment croire à ce retour du peuple à la religion en présence de tout ce qu'on voit et qui prouve aux plus aveugles que le peuple s'éloigne toujours davantage de la religion? Il est vrai que dans certaines localités on voit ce qu'on ne voyait pas depuis quarante ans, un grand nombre d'hommes pratiquant la religion et inondant les églises; mais il est vrai aussi que dans d'autres localités les églises sont tout à fait et toujours vides, que le mépris ou l'indifférence de la religion a gagné et gagne toujours davantage les dernières classes, et que des populations entières vivent comme si elles n'avaient pas de Dieu ni aucune religion. Il est également vrai que la jeunesse ne promet pas de donner au pays une société plus croyante, plus morale, plus sage et plus sérieuse. Il est également vrai, et toutes les statistiques et tous les journaux quotidiens sont là pour l'attester, que l'immoralité et les plus horribles crimes, le parricide, l'infanticide et le suicide en particulier, augmentent dans des proportions effrayantes. Il est également vrai enfin que la conspiration anticatholique vient de s'organiser sous des formes nouvelles, avec une haine furibonde, et sur une plus large échelle que par le passé. On nous assure que, dans toute une classe d'hommes publics, on vient de s'entendre pour combattre l'Église, *le catholicisme*, *jusqu'à son entière destruction en France*. Dans le phénomène auquel nous assistons de tant de personnes qui reviennent à la religion, tandis qu'un plus grand nombre l'abandonne et se dispose à la combattre, il ne faut donc voir que le fait exceptionnel qui se reproduit toujours à la veille des grandes catastrophes, le fait bien dessiné et s'accomplissant au grand jour de la séparation des bons et des méchants, et du resserrement, en corps compacts, des soldats du Christ et des satellites de Satan, se disposant pour un combat suprême. Ainsi le bien même que nous voyons se faire, autant que le mal que nous voyons s'accroître, nous disent, dans le langage le plus clair pour ceux qui veulent l'entendre, que le christianisme va encore se trouver exposé à de rudes épreuves, et que l'avenir est gros de tempêtes et de bouleversements!

prend rien à cet aveuglement, si ce n'est qu'il est le plus grand des maux pour le présent et le plus grand des dangers pour l'avenir !

Du reste, de quoi se plaignent-ils les traditionalistes? Ils ne recueillent que ce qu'ils ont semé, ils ne reçoivent que ce qu'ils ont mérité ! Les insensés ! ils ont le courage de croire et de soutenir qu'en créant l'homme Dieu lui a révélé toute vérité, lui a appris le langage de sa propre bouche, comme il façonna son corps de sa propre main ; que le soleil invisible de cette révélation primitive, ayant une fois rayonné dans le monde des intelligences, ne s'y est pas plus entièrement éclipsé que le soleil visible dans le monde des corps ; que la même Providence qui a mis sous la main de l'homme le pain pour la nourriture de son corps a mis sous ses yeux les vérités essentielles pour la nourriture de son âme ; qu'une première connaissance de la vérité, par un moyen étranger à la raison, est toujours nécessaire pour que la raison connaisse d'autres vérités, comme une première parole qui précède le langage est nécessaire pour apprendre la parole ; que le rôle de la raison n'est que de développer, de démontrer, de garder des vérités qui nous sont connues antérieurement à la raison ; que la révélation sociale, domestique, donnant à l'homme les premières notions des vérités les plus importantes, précède toujours la formation de la raison, comme la raison formée précède l'acceptation de la révélation théologique et l'acte de foi ; et que cette seconde révélation ne fait que compléter, perfectionner, achever ce que la première révélation a commencé. Voilà donc, par exemple, de la part des traditionalistes, des erreurs colossales, d'immenses extravagances, capables de renverser de fond en comble l'Église et la société ! ! !

Ce n'est pas tout. En présence des preuves de toute espèce de sa puissance à tout détruire, que la raison a accumulées depuis trois siècles et accumule de nos jours en Europe, ces imbéciles de traditionalistes ont encore le courage de nier la puissance de la raison à tout réédifier ! Au milieu du progrès toujours croissant que la raison fait faire à la morale, à la religion et à la philosophie, ils osent contester son efficacité, son aptitude à recomposer la morale délabrée, la religion en ruine, la philosophie anéantie ! Unissant la calomnie à l'outrecuidance, ils osent soupçonner d'hypocrisie les pontifes du rationalisme philosophique, dont on connaît la candeur, la franchise et la sincérité ! Ils osent leur attribuer d'avoir dit dernièrement : « Nous « sommes toujours les mêmes ; et si nous avons eu récemment l'air « de ménager le catholicisme, c'est pour n'avoir pas maille à partir « avec la prêtraille (historique). » Ils osent reprocher aux rationalistes de faire, dans leurs livres, de saint Augustin un cartésien, et de saint Paul un rationaliste ! Sous prétexte qu'ils ne la voient pas encore

et que personne ne la voit plus qu'eux, ils osent nier l'heureuse alliance qui vient de se former entre la science et la foi ; ils ont brouillé la religion avec la philosophie, qui ne se sont pas, il est vrai, entendues jusqu'ici, mais qui étaient presque sur le point de s'entendre ! Ah ils ont fait bien du mal à la religion et à l'État les traditionalistes ! A y regarder de près, ce sont eux la véritable cause, la cause unique de tous les malheurs qu'on souffre aussi bien que de toutes les erreurs dont on est le jouet. Le panthéisme, le scepticisme et le sensualisme, qui en est la dernière conséquence, sont leur ouvrage aussi bien que le socialialisme. Le rationalisme, si on l'avait laissé faire, aurait remédié à tout cela ; car il n'est tout cela que pour plaisanter ; du reste, il est si moral, tellement ami de l'ordre, si catholique et surtout si humble, si modeste et si pieux ! L'on ne se tromperait pas si on faisait retomber sur cette partie des traditionalistes la responsabilité de la guerre d'Orient, de l'augmentation des loyers, de la cherté des vivres, de la disette des denrées alimentaires, de la maladie de la vigne et des pommes de terre et même du choléra. Jugez donc si on n'a pas raison de leur en vouloir ! Ah ! si on voulait leur faire la justice qu'ils méritent, il n'y aurait pas assez de bûchers pour les punir !... Mais revenons à ce qui est sérieux.

§ 9. *Tout cela prouve évidemment qu'il existe une affinité réelle entre les semi-rationalistes et les rationalistes purs. Aveu remarquable d'un semi-rationaliste touchant ce même fait.*

Ce qui est évident, dans tout cela, c'est, nous le répétons, qu'on a aussi peu le droit de s'étonner et de crier « à l'injustice » de ce que les semi-rationalistes, indulgents jusqu'à l'excès à l'égard des rationalistes pur sang, ne réservent que pour les traditionalistes leur haine, leur colère et leurs emportements qu'on a peu le droit de s'étonner et de crier « à l'injustice » de ce que les protestants, tolérants jusqu'à l'indifférence à l'égard de toutes les religions, ne s'acharnent que contre le catholicisme. Que voulez-vous ? Le loup ne mange pas du loup ; mais tous les loups mangent de la brebis. Donc, dans leurs procédés à l'égard des traditionalistes, les semi-rationalistes, aussi bien que les protestants à l'égard des catholiques, en croyant n'obéir qu'aux mouvements du zèle, ne cèdent en réalité, comme nous venons de le remarquer, qu'à la puissance de l'esprit de caste, de parenté, de famille, à la force d'affinité, d'attraction secrète qui les entraînent du côté du rationalisme; et tout en s'appelant *rationalistes catholiques*, par les tendances de leur doctrines, de leurs principes, *au point de vue philosophique*, ils sont, sans *s'en apercevoir*, moins *catholiques* que *rationalistes !*

Cette affinité, cette parenté entre les rationalistes absolus et les rationalistes mitigés ont été, en termes aussi clairs, aussi formels que possible, signalées par l'apologiste courtois de ces derniers. « Per- « suadés, dit M. Rigault à l'endroit que nous avons cité plus haut, « persuadés que la raison humaine *est tout*, parce que, selon eux, elle « est en communication directe avec Dieu, les rationalistes *philoso-* « *phes* n'avaient pas à se mêler d'une polémique entre ceux qui ac- « cordent quelque chose à la raison (les rationalistes *catholiques*) et « ceux qui ne lui accordent rien (les traditionalistes tels que les ima- « gine le *Journal des Débats*). Mais leurs PRÉFÉRENCES NATU- « RELLES (des rationalistes *philosophes*) étaient POUR LES PRE- « MIERS (les rationalistes catholiques), parce qu'entre les rationalistes « *philosophes* et les rationalistes *catholiqnes* la différence n'est pas « une différence DU TOUT AU TOUT; ce n'est qu'une différence DU « PLUS AU MOINS. Ces deux sortes de rationalistes ne s'enten- « dent qu'à demi, mais enfin ILS S'ENTENDENT SUR QUELQUE « CHOSE; et, DE PLUS, ils ont CE CARACTÈRE COMMUN *de* « *ne pouvoir s'entendre* ni les uns ni les autres *avec le traditiona-* « *lisme; ils sont rapprochés* PAR LEURS IDÉES COMMUNES *et* « *par leur antipathie commune*. Il en résulte que, tout en restant en « dehors du débat, les rationalistes *philosophes* ONT APPLAUDI « AVEC PLAISIR à la victoire (imaginaire et menteuse) des rationa- « listes *catholiques*, parce qu'à leurs yeux c'est la *victoire du bon* « *sens*...Voilà ce que le Saint-Siége (qui n'a rien accordé) accorde aux « rationalistes catholiques et AUX RATIONALISTES PHILOSO- « PHES, QUI SE TIENNENT POUR SATISFAITS DE LA CON- « CESSION (1).

Ainsi, de par leur apologiste même, les rationalistes *catholiques* sont en parfaite communion de *caractère*, d'*idées*, d'*antipathie*, de *plaisir*, de *satisfaction* et de *victoire* avec les rationalistes *philosophes*; c'est-à-dire que, s'ils n'en sont pas les enfants ou les frères, ils en sont les alliés, les auxiliaires, les complices. Mais les traditionalistes ne leur ont pas reproché autre chose; seulement ils n'ont jamais été aussi explicites, aussi tranchants! Aussi les rationalistes catholiques ne se montrent pas médiocrement embarrassés toutes les fois qu'ils veulent repousser ce reproche que, bien plus que la polémique de leurs adversaires, LES APPLAUDISSEMENTS, LE PLAISIR ET LA

(1) Les heureux! ce sont du reste les ci-devant *satisfaits* de la politique, qui, forts de la faveur de certains catholiques, viennent de se transformer en *satisfaits* de la philosophie!

SATISFACTION de leurs bons amis confirment et leur jettent à la figure comme une flétrissure!

§ 10. *Premier trait d'identité des semi-rationalistes aux rationalistes purs sur le terrain* DES DOCTRINES. *Ils prennent, eux aussi, pour point de départ de leur système l'hypothèse ignoble et insensée des anciens épicuriens* SUR L'ORIGINE PRIMITIVE DE L'HOMME.

La variété des noms et des formes, le plus ou moins de *quantité* ne changent pas la *qualité* ou la nature des choses. Dévoilé ou masqué, jouant le rôle d'arlequin ou celui d'un roi, tout histrion est toujours le même histrion. Enfant ou vieillard, tout homme est toujours le même homme. A l'état d'arbrisseau ou d'arbre formé, toute plante est toujours la même plante. Régnant sur un petit peuple ou sur une grande nation, toute souveraineté est toujours la même souveraineté!

Or, on a entendu l'un des plus passionnés semi-rationaliste, M. Rigaut, nous dire « que la différence entre le rationalisme philosophi- « que et le rationalisme catholique n'est que DU PLUS AU MOINS. » Mais c'est nous dire que le rationalisme catholique ne diffère du rationalisme philosophique que par le *nom*, par la *forme*, par la *quantité*, par la grandeur; mais que, quant à leur *qualité* ou à leur nature, ces deux systèmes sont absolument identiques, et sont la même chose.

Donc, de par les semi-rationalistes eux-mêmes, le rationalisme catholique n'est que le rationalisme philosophique amoindri, plus petit, plus mesuré, plus timide, en un mot il *n'est que le rationalisme déguisé.*

Rien n'est plus juste ni plus vrai que cette appréciation que les semi-rationalistes ont faite eux-mêmes de leur propre système. En effet, ce système est identique au rationalisme *pur* non-seulement par l'identité des sympathies et des sentiments des partisans des deux systèmes que nous venons de constater, mais encore, ce qui est plus grave et plus déplorable, par l'identité de leurs doctrines, qui ne fait des deux systèmes qu'un même et unique système. Voyez d'abord cette identité de doctrines des semi-rationalistes et des rationalistes touchant leur point de départ.

Le point de départ d'une philosophie n'est que dans la manière dont on conçoit l'origine de l'homme et son développement. Or, en commençant par nier (en thèse, et non en hypothèse) que Dieu ait jamais parlé à l'homme, parce que, pour les rationalistes, l'homme n'a eu nullement besoin de recevoir des leçons par qui que ce soit, voici comment le rationalisme philosophique s'explique l'homme intelli-

gent, l'homme moral, l'homme religieux, l'homme social, l'homme artiste, l'homme philosophe, l'homme tel que nous le voyons.

A son état primitif, l'homme n'a été qu'un être sauvage, une bête féroce, marchant sur ses mains et sur ses pieds comme sur des pattes. A une plus grande perfection près de son organisme, il n'avait rien qui le distinguât des brutes, auxquelles il disputait les aliments et dont il partageait la félicité, imitant leur vie. Il avait bien de nobles *instincts ;* mais, quant aux idées, aux connaissances intellectuelles, à la raison, au sentiment, au langage, à la vertu, à la religion, à la science, à l'art, à l'industrie, quant, en un mot, à ce qui le fait homme, il n'en avait point du tout.

Ainsi jeté sur la terre, — on ne sait pas assez par quelle main, si ce ne fut celle d'une marâtre, — il y passa plusieurs siècles toujours à l'état de brute. Puis, un beau jour, s'étant aperçu qu'il avait l'*instinct de l'utile*, il voulut en tirer profit ; et avec son concours et sous son inspiration, *il créa les mathématiques.*

Plus tard, s'étant mieux reconnu et s'étant douté qu'il avait aussi l'*instinct du juste*, il se hâta de le réaliser ; et c'est par ce moyen qu'il *parvint à imaginer les lois* et *à établir la société.*

Presque en même temps il devina qu'il avait encore l'*instinct du beau;* et à son aide *il inventa les beaux-arts.*

Ce ne fut qu'à la quatrième époque de son existence que le genre humain, s'étant aperçu qu'il avait, par surcroît, l'*instinct religieux*, s'empressa d'y satisfaire, et il *inventa Dieu*, *l'âme, la vie future, les mystères, la religion.*

Mais, ô merveilles de la toute-puissance de l'homme! il n'a fait tout cela que n'étant encore qu'une brute. Il n'a été *mathématicien, législateur, moraliste, homme d'État, artiste* et *théologien* qu'avant d'avoir appris à parler et même à raisonner! car ce n'est qu'à la dernière époque et après le laps de quelques milliers d'années que, s'étudiant toujours mieux lui-même et se trouvant doué, pour complément de la perfection de sa nature, de l'*instinct du raisonnement*, l'envie lui prit d'en faire usage. Et ce fut alors, et ce ne fut qu'alors qu'il *se forma les principes de la raison*, *se donna la raison*, *inventa le langage ;* et que, voulant se rendre compte de toutes *ses créations*, particulièrement de la religion *qu'il s'était formée lui-même*, il créa enfin la science et fonda la philosophie.

Voilà ce que L'ILLUSTRE CHEF (1) du rationalisme français n'a pas rougi de professer tout haut, en *propres termes,* dans une école cé-

(1) M. COUSIN, *Cours de philosophie de 1828 ; XIIIe Leçon.*

lèbre et ce qu'il n'a pas encore désavoué, que nous sachions. Voilà ce qu'il n'a pas tremblé d'enseigner pendant plusieurs années à une jeunesse d'élite, qu'il était chargé d'instruire et d'éclairer! Voilà ce qui a été dit, imprimé, applaudi, récompensé touchant *l'origine de l'homme et le progrès de l'humanité*, dans cette métropole de la civilisation; et voilà ce qui a enfanté cette foule de rationalistes imberbes qui, par le cynisme de leur incrédulité et la corruption de leurs mœurs, déshonorent la civilisation française, et préparent à la France d'immenses malheurs!

Or, peut-on rien imaginer de plus honteux, de plus dégradant pour l'homme qu'une pareille explication de son origine, de sa nature, de son développement, de sa condition? Y a-t-il rien de plus absurde que cette doctrine: Que l'homme à l'état d'ignorance et de stupidité de l'âne ou du mouton ait pu inventer ce qu'il y de plus profondément philosophique, de plus grand, de plus sublime, de plus mystérieux, de plus incompréhensible en lui, la raison et la parole? Que l'homme à l'état de dégradation, de corruption, de férocité des bêtes fauves ait pu inventer la justice, le devoir, les lois, la religion; qu'il s'y soit spontanément soumis, et que par ses seuls moyens la brute *se soit faite homme*, et la barbarie même se soit convertie elle-même, par ses seuls efforts, en civilisation?

Mais nos rationalistes n'ont pas même le triste honneur d'avoir inventé, eux, de si colossales extravagances, de si grossières absurdités; ils ne les ont empruntées qu'à l'école épicurienne, dont le poëte qui se glorifiait du nom de POURCEAU DU TROUPEAU D'ÉPICURE (*Epicuri de grege porcum*) et Cicéron lui-même nous ont transmis la doctrine sur *l'état primitif de l'homme* et sur *l'origine de la société*.

« Les premiers humains, comme toutes les brutes, a dit Horace, « sont sortis des entrailles de la terre. Ils n'étaient alors qu'un trou« peau *muet et immonde*, privé de la raison et de la parole. Pour un « peu de gland et pour une tanière ils se faisaient mutuellement la « guerre. C'était, au commencement, une guerre à égratignures et à « coups de poing; ensuite on se battit avec des bâtons, et enfin avec « des armes artistement fabriquées. Plus tard ils *inventèrent eux-« mêmes la parole*, *formèrent un langage* pour exprimer les senti« ments de l'âme et trouver des noms qui indiquassent les choses. A « cette époque-là ils commencèrent *à bâtir des villes*, à les entourer « de murailles. Ils *firent des lois* qui prohibaient le vol, le meurtre et « l'adultère. Car, même avant Hélène, la femme a toujours été, dans « les anciens temps, une cause funeste de guerre parmi les hommes. « Adonnés, jusque-là, aux vagues jouissances de la chair, hors du ma« riage, comme les bêtes fauves, ils se disputaient la femelle et se l'ar-

« rachaient les uns aux autres par la force. Le plus vaillant en faisait « sa proie, comme, dans le troupeau, le taureau le plus fort finit par « s'approprier la génisse. Mais ces hommes-là sont morts, ne laissant « aucun souvenir d'eux, encore moins leur nom! Si donc l'on veut « fouiller les annales du monde, on sera obligé de croire que *ce n'est « pas la nature* qui a pu apprendre aux hommes *à discerner le bien « du mal*, *le juste de l'injuste*, *ce qui est permis de ce qui est dé- « fendu*, mais que L'UNIQUE SOURCE DU DROIT A ÉTÉ LA CRAINTE « DE L'OPPRESSION. » (SATYRAR. lib. I, sat. 3.)

Cicéron a dit de son côté : « Il y eut un temps où les hommes *vi- « vaient en vaguant dans les campagnes*, *tout à fait à la manière « des brutes*. Ils se nourrissaient des mêmes aliments que les bêtes « féroces. Ils ne se conduisaient que *d'après les instincts du corps*, et « non d'après les dictées de la raison. On ne professait alors *aucune « religion divine ; on n'observait aucune loi morale, aucun devoir.* « Le mariage légitime *était inconnu*. Les pères ne reconnaissaient pas « leurs propres enfants ni les enfants leurs propres pères. On ne « comprenait pas alors les avantages du droit et de l'équité. Tout « était ignorance et erreur, abus *des seules forces du corps ;* et c'était « à l'ombre de ces satellites horribles et funestes que s'assouvissaient « et régnaient en tyrans les plus aveugles et les plus audacieuses « passions. » (DE INVENT., I.)

On le voit donc, la manière dont les soi-disant philosophes spiritualistes du dix-neuvième siècle ont expliqué l'origine et le développement de l'homme, sauf un surcroît d'absurdité, est parfaitement la même que celle qu'avaient imaginée les philosophes matérialistes anciens. C'est dans la boue des jardins d'Épicure qu'ils sont allés ramasser cette ignoble fable et qu'ils ont fait de cette doctrine du *sensualisme* le plus abject la base de leur *rationalisme* et le point de départ de leur philosophie, le tout pour le plus grand honneur de l'homme, pour la plus grande gloire de la science et le plus grand bonheur de la société!

Or, tout en protestant contre cette fable ignominieuse et absurde, tout en la désavouant et en la flétrissant par *les mots*, c'est d'elle qu'en fait le semi-rationalisme prend, lui aussi, son point de départ; et c'est le chef, le maître lui-même du système qui, dans la théorie qu'aux grands applaudissements de toute l'école et aux éclats de rire de tous les incrédules il a formulée sur l'homme sauvage, nous apprend que le semi-rationalisme en est vraiment là sur le grave point de l'*homme primitif*.

Dans un passage aussi éloquent que bien pensé, que nous reporterons plus loin, il avait commencé par établir le fait *que la raison n'a*

jamais été livrée A ELLE SEULE ; *que dès l'origine du monde elle* A TOUJOURS MARCHÉ ET MARCHE TOUJOURS A LA LUMIÈRE DE LA TRADITION, *et que* TOUTE RAISON EST ENSEIGNÉE (sic).

Mais, quelques lignes plus loin, se mettant en contradiction flagrante avec ce *même fait*, si certain, si constant, si universel, si resplendissant, qu'il venait de reconnaître et de constater lui-même, le même auteur a ajouté ceci : « Nous *entreprendrons* de faire voir aux « traditionalistes la *raison agissant*, *au* moins quelque temps, *en* « *dehors* DE TOUTE RÉVÉLATION ET DE TOUTE TRADITION « (page 3) ; » et il a tenu parole... quant *à l'entreprise*; quant au *succès*, c'est tout autre chose ! Et voici de quelle manière il s'y est pris.

Il commence par regretter que l'imprudence des traditionalistes, M. de Bonald à leur tête, *l'ait engagé à les suivre sur un terrain qui n'est pas le sien*, *à discuter l'hypothèse d'une société* SANS TRADITION ou d'*une société presque en tout étrangère à la grande société ; sortie d'elle*, *mais n'ayant reçu d'elle que l'existence et la vie*, *et réduite à* ELLE-MÊME POUR TOUT INVENTER et TOUT DÉCOUVRIR (*ibid.*). Puis, ensuite, il se met sérieusement à prouver, en *soixante et onze* pages, 1° qu'*une telle société* (nous copions) *pourrait avoir des connaissances intellectuelles, morales, sociales et religieuses* (IIe partie, ch. II) ; 2° qu'une telle société *aurait d'abord le langage par signes* (chap. III) ; 3° qu'une telle société *aurait même la parole*, *la parole ayant pu être inventée par l'homme* (chap. IV) ; 4° qu'en effet *c'est l'homme qui s'est créé la parole* (chap. V) ; et 5° enfin que le genre humain, supposé, à son origine, dans l'état de la barbarie la plus complète, *a pu se civiliser lui-même ;* car *la civilisation* SPONTANÉE *du sauvage est possible.* Voilà ce que notre docteur semi-rationaliste a prétendu démontrer ; et par conséquent voilà ce qu'il pense *sur l'état primitif de l'homme.* Mais c'est en propres termes la fable hideuse *de l'origine brutale de l'homme et de son perfectionnement successif par ses propres moyens*, fable que le même auteur avait commencé par désavouer et par stigmatiser de la façon la plus énergique. Mais c'est, ni plus ni moins, le principe fondamental du *rationalisme philosophique*, du *progrès humanitaire*, du *panthéisme* et même de l'*athéisme*, de tous les systèmes extravagants et détestables de la philosophie moderne ; car, comme on vient de le voir, le point de départ de cette philosophie n'est précisément que la doctrine d'une SOCIÉTÉ PRIMITIVE EN DEHORS DE TOUTE RÉVÉLATION, DE TOUTE TRADITION, c'est-à-dire d'une société non-société, devenue société civilisée par le développement successif de ses forces naturelles !

Il est vrai que, controversiste habile, notre auteur n'a pas osé affirmer, d'une manière patente, que des hommes placés dans une telle société *pourraient s'élever, par leurs seuls efforts, à l'idée de Dieu, de l'âme, de la vérité, de la vertu.* Mais, ayant dit, avec une intrépidité sans pareille (page 273) : *Nous nous bornons à rappeler que le traditionalisme, soutenant que la chose est impossible, ne prouve pas ce qu'il avance,* ET QU'IL EST TOUJOURS PERMIS D'EXAMINER APRÈS LUI ; n'a-t-il pas assez montré le bout de l'oreille ? N'a-t-il pas affirmé d'une manière tortueuse et obscure *que la chose est possible?* D'autant plus qu'il a fini le premier chapitre consacré à cette discussion par ces remarquables paroles : « Munis de *ces pen-* « *sées, et de ces premiers éléments* DE TOUTE CONNAISSANCE, « on ne peut affirmer qu'ils (les hommes d'une société *sans tradi-* « *tions*) feront de *rapides progrès,* et qu'ils auront *avec succès cul-* « *tivé la science*; mais *il est impossible* aussi d'assigner à leur *déve-* « *loppement progressif* DES LIMITES DÉTERMINÉES, surtout « si on leur accorde *quelque* moyen de communication entre eux « et de féconder *ce* premier fond par le commerce de la pensée (page 274). »

Or, ces paroles dépouillées du galimatias qui les enveloppe, ou n'ont pas de sens, ou elles n'ont que ce sens-ci : « Tous les hommes ont en eux-mêmes *les premiers éléments* DE TOUTE CONNAISSANCE; ils ont aussi en eux-mêmes un principe *de développement successif dont il est impossible d'assigner les limites* — c'est-à-dire un principe *de développement progressif sans limite,*— par lequel ils peuvent s'élever A TOUTE ESPÈCE DE CONNAISSANCES ; qu'ils *peuvent s'inventer à eux-mêmes des moyens de communication,* par lesquels ils peuvent *mettre en commerce leur pensée* et *féconder ce premier fond de leur perfectionnement;* et par conséquent que, même supposés à leur origine dans un état de barbarie complète, dépourvus de *toute instruction et de toute tradition,* ils peuvent *progresser indéfinitivement,* quoique lentement, et *cultiver la science,* quoique sans beaucoup de succès. » Mais c'est, encore une fois, la doctrine rationaliste du *progrès humanitaire* dans toute sa hideur. Les rationalistes les plus avancés ne disent pas autre chose, et ne demandent point qu'on leur accorde autre chose. Voilà donc le semi-rationalisme en parfait accord avec le rationalisme pur sur la doctrine touchant la puissance de l'homme sauvage : *de se perfectionner et de se civiliser.*

Et qu'on ne dise pas « qu'entre ces deux écoles, il y a cette immense différence que l'école rationaliste admet comme une *thèse,* comme un *fait* l'origine brutale de l'homme, tandis que le chef de l'école semi-rationaliste n'admet cette ignoble fable que comme une *hypothèse,*

une fiction, que ces maudits traditionalistes lui ont fait un pénible devoir de discuter ! »

D'abord, comme avant d'affirmer qu'une chose EST il faut commencer par prouver qu'elle est *possible* ou qu'elle n'implique pas contradiction, les rationalistes commencent, eux aussi, par prouver qu'il est *possible* ou qu'il n'implique pas contradiction que le genre humain, à son origine, n'a été qu'*un troupeau de bêtes fauves*. Par conséquent, en prouvant, comme notre auteur l'a fait, qu'une telle origine pour une société humaine *est possible et n'implique pas contradiction*, l'école semi-rationaliste se place sur le même terrain, adopte le même principe, parle le même langage que l'école rationaliste, et fait chorus avec elle.

Ensuite, tout en avouant que la sauvagerie primitive du genre humain est une fable absurde, une *hypothèse* qu'il a été obligé d'examiner *malgré lui*, par un de ces tours de force qui lui sont si familiers, notre auteur, aussi bien que toute l'école, n'en admet pas moins en détail, d'une manière *positive* et comme une *thèse*, tout ce qui se rapporte à cette même fable, et en fait les frais.

Nous allons prouver cela, d'abord, par l'étrange théorie des semi-rationalistes *sur les idées*. Mais avant de les stigmatiser à ce sujet, et de montrer leur parfaite identité de doctrine avec les rationalistes purs, il est de toute nécessité d'exposer ici, dans tout leur jour, les différents systèmes faux et le système uniquement vrai, solide et sublime de la philosophie chrétienne sur la nature des *idées*, sur leur origine et sur leur formation.

§ 11. *Exposition de la doctrine des* IDÉES, *nécessaire à rappeler avant de constater l'identité de la doctrine du semi-rationalisme et du rationalisme sur le même sujet. Qu'est-ce que l'*IDÉE? *Les trois systèmes de la philosophie touchant l'*ORIGINE DES IDÉES. *Le système chrétien sur le même sujet; son importance et sa grandeur. Comment, d'après ce système, l'esprit se forme les idées et comprend l'universel par le particulier. La mémoire* SENSITIVE *et la mémoire* INTELLECTIVE. *Comment les choses intelligibles sont dans l'intellect qui les entend. La doctrine scolastique sur les* IDÉES *est la plus simple, la plus naturelle et la plus raisonnable.*

La plus grande question, la question capitale de la philosophie, à ses époques différentes, a été la question sur *l'origine des Idées*.

Sur cette question, comme sur toutes les questions qui en dépendent, le monde philosophique païen s'était toujours et partout divisé en deux grandes écoles, en deux grandes sectes : la secte *spiritualiste*, représentée, chez les Grecs, par Platon, et la secte *matérialiste*, personnifiée, chez le même peuple, dans Épicure.

L'Idée n'est que *la conception du particulier d'une manière universelle.*

L'homme ne perçoit, par les sens, que CE cheval, CE lion, CETTE maison, CETTE cause, CET effet, CE bien, CE mal *physique*, et il conçoit, dans son esprit, LE cheval, LA cause, LE lion, L'effet, LA maison, LE bien, LE mal de l'ordre matériel. Il n'apprend à connaître, par l'instruction domestique, que SON Dieu, SON âme, ou CE Dieu, CETTE âme, CET acte vicieux, CET acte vertueux, CE devoir ; et son esprit se trouve avoir la conception générale DE Dieu, DE L'ame, DU vice, DE LA vertu, DU devoir.

Et c'est là l'immense différence qui existe réellement entre l'intellect et le sens : Que l'intellect est la faculté de saisir l'UNIVERSEL, tandis que le sens ne peut s'élever au-dessus du PARTICULIER ; *Sensus et intellectus differunt realiter per* UNIVERSALE *et* PARTICULARE (S. Thom.).

L'homme ne reçoit, de l'*extérieur*, que la connaissance de CES objets, ou d'objets *particuliers, individuels*, particularisés, individualisés, déterminés par CE temps, par CE lieu, par CES formes, ou par ces conditions spéciales de leur existence; parce que tout ce qui existe physiquement et tout ce qui se fait n'est que particulier, individuel, déterminé, et non pas général ou universel; ce n'est que CET être, CETTE chose, et non pas L'être, LA chose.

Cependant CES mêmes objets particuliers, individuels, concrets, il ne les voit, *en lui-même*, que dépouillés de toutes les circonstances de l'individualisation ; il ne les voit que d'une manière *intentionnelle, abstraite, générale, universelle.* Et les *idées* ne sont, nous le répétons, que ces conceptions intentionnelles, abstraites, générales, universelles des choses *particulières* (1).

Cette manière différente d'exister des mêmes êtres, à l'extérieur et à l'intérieur de l'homme, est un fait trop manifeste et trop réel pour avoir pu échapper au génie de Platon. En même temps, il trouva impossible que ces sublimes conceptions universelles des choses, que l'esprit rencontre en lui-même, lui viennent du corps qui ne nous indique ces mêmes choses qu'à l'état particulier. Donc, pour s'expliquer cet étonnant phénomène, ce grand mystère de l'homme, il eut recours à l'action d'un Intellect unique, immense, tout-puissant, existant en dehors de l'homme ; il eut recours à Dieu ; il dit que c'est Dieu qui, possédant, dans sa nature infinie, ces conceptions, les communique et

(1) Voyez notre lettre à M. l'abbé Glaire, à la fin de ce volume, où cette doctrine sur *les idées* est encore développée.

les dépose directement et toutes faites dans l'esprit de l'homme. Et il enseigna que l'homme porte dès sa naissance, en lui-même et avec lui-même, toutes les *idées* des choses, cachées sous les replis de son intelligence, sauf à les en déterrer avec le temps, par la réflexion (1). C'est la doctrine des *Idées innées*.

Dans la grossièreté de son cerveau, Épicure (aussi bien que les philosophes qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi et le suivent encore) ne sut distinguer cette différence de l'existence des êtres : à l'état d'individualisme au dehors, et à l'état d'une universalité sans bornes au dedans de l'homme. Dans ces conceptions intentionnelles, abstraites, générales, universelles, des choses particulières, conceptions si fort au-dessus de l'activité des sens, il ne vit qu'un jeu des sens, et le résultat immédiat, direct des impressions matérielles sur l'organisation physique; et il dit que toutes les idées nous arrivent toutes faites par le corps, et ne sont que l'opération du corps. C'est la théorie des *idées acquises par les sens.*

C'est au milieu de ces deux systèmes opposés que le génie d'Aristote, moins brillant, moins élevé, moins poétique, mais plus positif, plus actuel, plus profond que le génie de Platon, vint jeter son système sur *l'intellect agissant, se formant lui-même les conceptions universelles des choses* ou les *idées à l'occasion de leurs fantômes particuliers que lui en transmettent les sens.* C'était, à quelques imperfections près, la vraie doctrine sur *l'origine des Idées.* Mais le prestige attaché à la philosophie de Platon et la séduction qu'exerçait la philosophie d'Epicure empêchèrent que cette grande doctrine du philosophe de Stagyre fût adoptée et même comprise; et sur ce grave sujet, le platonisme et l'épicurcisme continuèrent à se partager l'empire

---

(1) La cause de cette erreur de Platon et de tous ceux qui le suivent aveuglément sans le comprendre a été qu'il n'a pas compris lui-même le principe que saint Thomas a si bien établi, dans un passage qu'on lira plus loin, *Que toute forme, toute espèce, toute conception immatérielle d'une chose matérielle doit de toute nécessité se trouver réalisée au moins dans un individu matériellement existant.* De là Platon établit que les formes des espèces intelligibles, les abstractions des *quiddités* des choses sensibles, ou les idées, subsistent réellement en elles-mêmes, par elles-mêmes, sans matière, et séparées de toute matière. Ainsi il appelle, par exemple, la conception de la *quiddité*, de la nature, ou l'idée de l'homme, LE-PAR-SOI-HOMME (*per se hominem*); et l'idée du cheval, LE-PAR-SOI-CHEVAL (*per se equum*); et il soutient que ce sont des substances séparées de tout corps (Dieu et les esprits célestes) qui ont soin de glisser ces idées dans l'esprit de l'homme; et que c'est pour cela que nous les rencontrons toutes faites en nous-mêmes. Ce qui est moins de la philosophie que de la poésie, et même de la plus triste espèce!

du monde scientifique païen, jusqu'à ce que ces deux systèmes disparussent dans le sang et dans la boue.

Le christianisme s'établit dans le monde; et en proposant l'HOMME-DIEU en même temps à la foi, à l'adoration, à l'amour, à la méditation et à l'étude des hommes, il leur fit connaître *Dieu* et *l'homme* dans cet HOMME-DIEU et par cet HOMME-DIEU; et du sein de la vraie religion il fit jaillir la vraie philosophie.

A l'aide du mystère de l'incarnation, qui révéla en Jésus-Christ *une* individualité unique, ineffable, dans laquelle Dieu et l'homme sont *substantiellement* UNIS *dans l'unité de la personne du Verbe*, on parvint à comprendre que l'homme n'est *qu'un composé*, *dans lequel l'âme et le corps sont substantiellement unis dans l'unité de l'être de l'âme :* doctrine merveilleuse et d'une immense portée, qui renferme toute la vraie philosophie, aussi bien que toute la vraie théologie, et que saint Athanase renferma dans ces deux mots : « Comme « l'âme rationnelle et le corps n'est qu'*un* homme, de même Dieu et « l'homme n'est qu'un Jésus-Christ (*Symb. saint Athan.*). »

De même, à l'aide du mystère de l'auguste Trinité, qui révéla en Dieu une intelligence incréée, se contemplant de toute éternité elle-même et engendrant en elle-même son Verbe, Dieu lui-même, parce que le principe qui l'engendre est Dieu; à l'aide de ce mystère, disons-nous, on parvint à voir dans l'âme humaine une intelligence créée, commençant, dans un temps donné, à contempler en elle-même toutes les choses, et engendrant aussi sa pensée à elle, son verbe, *intelligible* lui-même, parce que le principe qui l'engendre est *intellect;* c'est-à-dire parce que ce principe est une intelligence concevant les choses d'une manière universelle, générale, comme il convient à la faculté intellectuelle de les concevoir et les connaître; en un mot, se formant les *idées* : doctrine non moins merveilleuse et d'une portée non moins grande, et que saint Augustin, suivi par saint Thomas (1), résuma dans cette profonde parole : » Le Verbe de l'homme EST LE FILS DE SON COEUR, *filius cordis.*

Dès ce moment, le grand problème *de l'origine des idées*, pour la solution duquel la philosophie païenne avait, pendant tant de siècles, épuisé en vain toute son activité, fut résolu; et, par là, l'on connut toute l'économie de la pensée et de la connaissance humaines.

---

(1) « Quicumque intelligit, ex hoc ipso quod intelligit, procedit aliquid intra « ipsum quod est conceptio rei intellectuæ, ex vi intellectiva proveniens, et ex « ejus notitia procedens; quam quidem conceptionem vox significat, et dicitur « *Verbum cordis*, significatum verbo vocis » (*S. Thomas*, 1. q. 188, a. 1). Sublime et magnifique pensée! Toute la vraie philosophie est là, aussi bien que toute la religion!

Le christianisme est la vraie religion, la religion que Dieu révéla au monde dès l'origine du monde, et qu'il perfectionna et *accomplit* par le Christ dans la plénitude des temps. Toute vérité qui, avant même son établissement, avait rayonné dans l'ancien monde est sortie de son sein, n'est qu'un reflet de sa lumière. Donc tout ce qui est vrai lui appartient de droit; c'est son partage, parce que c'est son inspiration et son œuvre; il peut le revendiquer comme sa propriété et le faire servir à son usage.

Or, la doctrine d'Aristote sur l'âme, exhumée par les Arabes au septième siècle, entrait dans cette catégorie; car son auteur l'avait empruntée ou volée aux Indous, c'est-à-dire à l'ancienne science, conservée, dans cette contrée, par la tradition. Ayant donc rencontré cette doctrine sur le chemin de son développement scientifique, le christianisme s'en empara, se l'appropria, et après l'avoir dépouillée de toutes les exagérations et les erreurs qui la défiguraient, il la constitua en une science harmonique avec la foi; il en fit la simple formule de l'explication du dogme chrétien. C'est la philosophie scolastique, dont les anciens Pères avaient jeté les fondements et que saint Thomas acheva et éleva à sa plus haute perfection. En sorte que ce n'est pas de la philosophie scolastique qu'est sortie la théologie catholique; mais c'est de la théologie catholique qu'est sortie la philosophie scolastique, que, par conséquent, à plus juste raison, on dirait « philosophie chrétienne. »

Nous demandons pardon à notre lecteur de cette digression sur l'origine et l'esprit de la scolastique. Cette digression est tout à fait dans l'intérêt de la cause que nous défendons. Bien plus, elle est cette cause elle-même. Car ce n'est que depuis que de prétendus savants, parmi les catholiques même, faisant, sans s'en douter, cause commune avec le protestantisme et l'incrédulité, ont pris à tâche, *même de nos jours,* de déprécier cette science, que, même parmi les philosophes catholiques, on ne s'entend plus sur les questions les plus importantes et les plus délicates, et surtout sur la méthode philosophique de parvenir à la vérité.

D'après donc la doctrine scolastique, à son entrée dans le monde l'âme humaine n'est qu'*une table rase où rien n'est encore écrit* (1),

(1) « Intellectus humanus, qui est ultimus in ordine intellectuum, et maxime « remotus a perfectione divini intellectus, est *in potentia* respectu intelligibi-« lium, et in principio est sicut tabula rasa, in qua nihil est scriptum, quod ma-« nifeste apparet ex hoc quod principio sumus intelligentes tantum *in poten-« tia;* postmodum autem efficimur intelligentes in *actu* (*S. Thom.*, 1, q. 79, « 2). »

c'est-à-dire qu'elle n'a en elle-même ni idées, ni connaissances, ni vérités d'aucune espèce, ni latentes ni cachées, ni à l'état de germe ni à l'état de développement. Mais, comme nous l'avons dit ailleurs (*de l'Origine des Idées*, p. 25), semblable au Fils de Dieu fait homme, qui, dans l'état de l'indigence la plus complète où il apparut dans ce monde, n'en portait pas moins SA PRINCIPAUTÉ SUR SON ÉPAULE, *Cujus imperium super humerum ejus*, et n'en eut pas moins en lui la puissance de conquérir le monde, l'âme humaine, malgré cet état de dénûment intellectuel complet où elle se trouve dans l'homme naissant à la vie, n'en porte pas moins sur son front l'empreinte du visage de Dieu même ; *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (Psal.) (1); elle n'a pas moins en elle-même cette faculté sublime de *l'intellect actif*, que l'âme de la brute n'a pas; *Quibus non est intellectus* (*ibid.*), et qui n'est qu'une certaine participation de la lumière divine; *Intellectus agens est participatio quædam luminis divini* (saint Thomas). C'est par elle que l'âme généralise le particulier, universalise le singulier, se forme elle-même les idées, et acquiert le droit de régner en reine dans le monde de la vérité. Venant immédiatement de Dieu, cette étonnante puissance n'a besoin d'aucun secours extérieur, d'aucun enseignement pour se mettre à l'œuvre. C'est, avons-nous dit, la *respiration de l'âme* qui *ne s'apprend pas plus* que la respiration du corps. Seulement, comme pour respirer le corps a besoin de l'air, qui est la cause matérielle de la respiration, de même l'intellect agissant a besoin du fantôme des choses extérieures, que les sens transmettent à l'imagination, et qui est la cause matérielle de la formation de l'idée.

Dès le moment donc où les sens de l'enfant ont atteint l'état de développement nécessaire pour distinguer les objets extérieurs et pour en soumettre fidèlement le fantôme à son imagination, son intellect agissant tout seul, par sa seule activité, indépendamment de toute instruction et avec la facilité et la rapidité avec lesquelles l'œil corporel résume en lui-même une immense variété d'objets sans leur matière, il dépouille ce fantôme de toutes ses conditions d'individualisation (*de hic et nunc*), en exprime et en constitue une conception intentionnelle universelle (*species expressa*), se la rend intelligible, et se forme l'idée.

C'est ainsi, dit saint Thomas, que les puissances sensitives préparent à l'intellect l'objet qui lui est propre, la connaissance de l'être com-

---

(1) C'est saint Thomas qui a donné à ces paroles du Prophète le sens que nous leur donnons ici.

mun : *Potentiæ sensitivæ præparant intellectui suum objectum. Ens commune est objectum proprie intellectus.* Et par là on comprend encore, ajoute l'Angélique, la nécessité qu'a notre âme intellective d'être unie au corps; car indépendante tout à fait du corps, par rapport à son *être*, elle a besoin du corps par rapport à son opération propre, qui est celle de comprendre, et par laquelle non la puissance, mais la matière, lui est fournie par le corps : *Maxime videtur corpus esse necessarium animæ intellectivæ ad ejus propriam operationem, quæ est intelligere : quia secundum esse suum a corpore non dependet.*

C'est la sublime et magnifique doctrine de la philosophie chrétienne sur l'*origine des idées* que, d'après saint Thomas, nous développons et défendons, en France, depuis sept ans, dans tous nos écrits (1).

Mais expliquons encore davantage, pour la plus grande satisfaction de nos lecteurs catholiques, cette même doctrine, si conforme aux principes du catholicisme, touchant la grandeur et la dignité de l'âme humaine.

Les choses sensibles, dit saint Thomas, se reçoivent en deux manières : d'une matière matérielle avec la matière, ou d'une manière intentionnelle sans la matière. La main qui, au contact d'une chose chaude ou odorante, devient chaude ou odorante elle-même reçoit la qualité de la chaleur ou de l'odeur avec leur matière. Mais la prunelle de l'œil qui perçoit le blanc ou le rouge sans devenir pour cela blanche ou rouge elle-même reçoit l'espèce du blanc ou du rouge d'une manière intentionnelle, abstraite, spirituelle sans leur matière (2). Et généralement l'œil qui voit un corps ne reçoit en lui que l'espèce intentionnelle de ce corps, et non matériellement le corps lui-même. C'est parce qu'en vertu de sa merveilleuse organisation, en présence d'un ou de plusieurs corps éclairés par la lumière, l'œil dépouille ces corps de leur matérialité, les spiritualise en quelque sorte, et s'en forme, lui, une espèce intentionnelle par laquelle et dans laquelle il les voit, dans toute leur immense variété malgré

(1) Voyez, en particulier, notre deuxième Conférence sur la philosophie chrétienne du moyen âge, au tome 1er de *la Raison philosophique ;* et nos écrits sur *la vraie philosophie* et sur *l'origine des idées,* etc.

(2) « Res sensibiles recipiuntur 1° immutatione naturali cum materia; et 2° immutatione *spirituali* (sine materia) : quando recipitur qualitas sensibilis secundum esse *spirituale*, id est species, seu inteutio qualitatis et non ipsa « qualitas : sicut pupilla recipit speciem albedinis, et tamen ipsa non efficitur alba ; sicut per primam immutationem manus fit calida vel odorifera « ex contactu rei calidæ vel odoriferæ (*Supplément*, q. 84, a. 2). »

son unicité, et dans toute leur grandeur naturelle malgré sa petitesse.

Ce n'est donc pas sans raison que, pour indiquer les phénomènes de vision *de l'esprit,* l'on emploie le même langage par lequel nous exprimons les phénomènes de la vision *du corps*, et que saint Thomas appelle la VUE LE *sens le plus cognoscitif et le plus intellectif.* Car rien ne nous représente mieux et ne nous fait mieux comprendre les opérations de notre intellect.

Seulement, tout en se formant l'espèce intentionnelle de la chose vue sans sa matière, l'œil ne la dépouille pas de ses conditions matérielles de l'ICI et du MAINTENANT (*de hic et nunc*) qui l'individualisent; et il voit toujours, par exemple, CETTE chaise, CETTE table, CE cheval, CETTE maison dans *ce moment* et dans *cet endroit*, tandis que l'intellect, en regardant les fantômes de ces mêmes objets que l'œil a fait passer et a imprimé dans l'imagination, ce fantôme, dégagé déjà de la matière de l'objet qu'il représente, il le spiritualise encore davantage, car il le dépouille *encore* des conditions matérielles susdites ; il généralise, par surcroît, ce que l'œil n'avait fait que spiritualiser: il y voit, nous le répétons, LA chaise, LA table, LE cheval, LA maison; il s'en forme la conception générale ou l'*idée*, et connaît la chose vue plus parfaitement que ne le fait l'œil corporel. Car toute vertu cognoscitive est d'autant plus parfaite qu'elle perçoit l'objet matériel d'une manière plus immatérielle; et rien n'est plus immatériel que l'UNIVERSEL (1).

A cette exception près, l'œil corporel est le témoin fidèle des opérations de l'intellect, l'œil de l'esprit; et il nous dit que, de même que sans aucune instruction, sans aucun enseignement extérieurs, préalables, mais en vertu de sa propre nature, il exécute, sans la moindre difficulté, en un instant, son immense et ineffable opération de spiritualiser la chose, en la dépouillant de sa matière, et de s'en former la conception intentionnelle, de même l'intellect, sans aucune instruction, sans aucun enseignement extérieurs, préalables, mais en vertu de la participation de la lumière de l'Intellect divin qui fait tomber sur lui un de ses rayons divins, exécute, sans la moindre peine et avec la rapidité de l'éclair, son opération encore plus immense et plus ineffable de généraliser le fantôme qui lui est présenté dans ses condi-

(1) « Quanto aliquid immaterialius habet formam rei cognitæ, tanto perfectius cognoscit. Unde intellectus qui abstrahit speciem, *non solum a materia,* sed etiam a materialibus conditionibus individuantibus, perfectius cognoscit quam sensus, qui accipit formam rei cognitæ, sine materia quidem, sed *cum conditionibus materialibus;* et inter ipsos sensus, visus est magis cognoscitivus quia est minus materialis (S. Thom., 1, q. 84, a. 2). »

tions matérielles, et de s'en former l'idée. Il nous dit que, de même que, pour ne pas nous rappeler l'opération transcendantale par laquelle nous avons, dans notre enfance, enrichi notre mémoire *sensitive* (1) de tant d'images (*fantômes*) des choses vues, il n'en est pas moins vrai que c'est NOUS qui les avons acquises par la vertu de notre *œil voyant;* de même, pour ne pas nous rappeler l'opération encore plus transcendante par laquelle, dans notre enfance aussi, nous avons enrichi notre mémoire *intellective* de tant d'*idées* des fantômes perçus, il n'en est pas moins vrai que c'est encore NOUS qui nous les sommes formées par la vertu de notre *intellect agissant* (2).

La raison de ce phénomène est que tout être ne peut en recevoir un autre que selon la capacité réceptive propre à sa nature. Or l'intellect reçoit en lui-même les choses extérieures qu'il connaît ou comprend. Car toute chose connue est dans celui qui la connaît, comme toute chose aimée est dans celui qui l'aime (3). Mais l'intellect étant une puissance essentiellement généralisatrice dont l'UNIVERSEL est l'objet naturel et propre, il est de la nature de l'intellect de n'appréhender que l'UNIVERSEL, de ne recevoir en lui-même les choses qu'il connaît ou comprend que d'une manière *universelle.*

Car comprendre l'universel, c'est, dit saint Thomas, comprendre la nature du genre et de l'espèce de la chose sans les individus, mais

---

(1) Les philosophes modernes, étrangers à la vraie philosophie, la philosophie chrétienne, et qui ne connaissent que confusément, et même grossièrement, les facultés de l'âme, ne distinguent pas assez les deux espèces de *Mémoires* qu'a l'homme; la mémoire *sensitive* ou la mémoire des *images* (*fantômes*), des choses corporelles, dont le réservoir est dans l'imagination (*in phantasia*), et qui nous est commune avec les brutes; et la mémoire *intellective*, ou la mémoire des *idées*, des principes, des notions des choses spirituelles, dont le réservoir est dans cette faculté de notre âme que les scolastiques appellent *intellect possible* et que les brutes ne partagent pas avec nous. Car pourquoi la brute aurait-elle un réservoir *des idées, des principes*, elle qui n'a ni principes ni idées, puisqu'elle n'a pas d'*intellect agissant* pour se les former : *Quibus non est intellectus?* Cependant la distinction de ces deux espèces de *mémoires* n'en est pas moins importante pour se rendre compte des sublimes fonctions de l'esprit humain.

(2) L'on comprend, par là, la portée de cette belle parole de saint Thomas : « Nous avons besoin de l'intellect agissant pour comprendre, par la même raison que nous avons besoin de la lumière pour voir; *Propter idem requiritur intellectus agens ad intelligendum, propter quod lumen ad videndum* (1. q. 79. a. 3). »

(3) « Omne cognitum est in cognoscente, sicut omne amatum est in amante. » (S. Th., pas.)

seulement par la conception intelligible que l'intellect agissant a extraite de la matière : *Intelligere universalia est intelligere naturam generis et speciei, sine individuis; per speciem intelligibilem abstractam a materia per intellectum.*

Ainsi la plante, n'ayant que la vertu *végétative*, ou la vertu de transformer la matière, reçoit en elle les objets extérieurs avec leur matière et ne les connaît pas. Car, en terme général, connaître n'est que *recevoir en soi ce qui est matériel* SANS *sa matière* (1). La brute, qui a par-dessus la faculté *sensitive*, ou la faculté de dépouiller les objets matériels de leur matière, reçoit en elle par les yeux le matériel sans sa matière; c'est-à-dire qu'elle n'en reçoit que l'image, le fantôme, et que dans cette image et dans ce fantôme elle *connaît* les choses matérielles.

Mais la faculté *sensitive*, étant une faculté dépendante des sens et n'opérant que par un organe corporel, n'aperçoit le matériel que toujours d'une manière *particulière;* car les sens ne rapportent pas à l'imagination LA chose, mais CETTE chose-CI, ou la chose *individuelle, particulière*. L'homme, ayant par-dessus tout cela la faculté *intellective*, ou la faculté de simplifier encore davantage les choses, de dépouiller l'image et le fantôme lui-même de tous les principes, de toutes les conditions qui l'individualisent, d'en abstraire l'espèce intelligible et de s'en former la conception universelle ou l'idée, reçoit en lui-même les choses extérieures d'une manière universelle, et ne les aperçoit, ne peut les apercevoir que de cette manière.

Il suit de là que l'espèce intelligible que notre intellect se forme en opérant sur le fantôme n'est pas et ne peut pas être une conception tout à fait ressemblante, mais une conception d'un ordre différent, d'un ordre supérieur au fantôme même. Et puisque l'intellect ne perçoit directement les choses que dans cette conception universelle, il s'ensuit aussi qu'il ne perçoit d'abord que l'espèce de la chose, et que c'est en second lieu, et *réflexivement*, qu'il perçoit la chose dont il s'est formé l'espèce. Il s'ensuit encore que notre intellect ne connaît pas, ne peut connaître directement les choses singulières; il ne les connaît qu'indirectement, d'une manière réflexe ; en sorte que ce n'est pas dans le particulier qu'il connaît l'universel, mais c'est, au contraire, dans l'universel qu'il connaît le particulier (2). Il s'ensuit

(1) « Oportet *materialia* cognita incognoscente existere *non materialiter*, « sed magis *immaterialiter*. Ratio *cognitionis* ex opposito se habet ad ratio« nem *materialitatis;* et ideo quæ non recipiunt formas nisi materialium « nullo modo sunt *cognoscitiva*, sicut plantæ (I, q. 84, a. 2). »

(2) « Intellectus noster speciem intelligibilem abstrahit a principiis individua-

enfin que la faculté de se former à lui-même les idées est pour l'intellect humain une nécessité de sa nature, qu'il n'est ce qu'il est qu'à la condition de pouvoir exercer une fonction pareille, et que lui refuser cette faculté, comme le font les partisans des *idées* INNÉES, anciens et modernes, comme le font les rationalistes de toutes les nuances, c'est le renier, c'est l'anéantir. Ce qui, du reste, n'est pas étonnant : ces faiseurs de romans ne savent pas un mot de cette profonde doctrine de la philosophie chrétienne, où se trouve cependant l'histoire véritable de l'esprit humain !

Lecteur, que dites-vous de cette doctrine, si sublime et en même temps si simple, si naturelle, si facile à comprendre, si plausible et si raisonnable? Car on ne saurait, sans tomber dans la contradiction, refuser à l'œil de l'esprit une activité plus grande et plus merveilleuse que celle qu'on est obligé de reconnaître à l'œil du corps. C'est cependant la doctrine de la philosophie chrétienne sur *l'origine des idées,* que nos nouveaux semi-pélagiens ont abandonnée pour s'attacher aux rêves de Platon (1) et de Malebranche sur le même sujet !

Or, tout cela étant établi, passons maintenant à voir la grossièreté, l'inconséquence de leurs doctrines *sur les idées,* et l'identité parfaite de ces doctrines à eux avec les doctrines des pélagiens de la philosophie, les rationalistes absolus, sur cette même question.

§ 12. *Étrange doctrine de l'auteur de* LA VALEUR DE LA RAISON *sur la question de* L'ORIGINE DES IDÉES *constamment condamnée par toutes les écoles catholiques et par l'Église. Analyse de cette doctrine. Conséquences fâcheuses qui en résultent pour la réputation scientifique et pour le caractère de son auteur.*

Quelle est donc la doctrine de nos adversaires les semi-rationalistes sur la vraie origine des idées? Celui qu'ils ont salué, celui qu'ils regardent comme leur champion et leur maître va nous l'apprendre.

Après avoir, tant bien que mal, exposé les trois systèmes que nous

---

« libus. Unde species intelligibilis nostri intellectus non potest esse similitudo « principiorum individualium; et propter hoc, intellectus noster non cognoscit « principium individuale primo, *sed reflexe*.... Res cujus species sive simili« tudo est in intellectu non intelligitur primo, sed reflexive (1. q. 14, a. 11, et « q. 85, a. 2). »

(1) Voyez, à la PREMIÈRE PARTIE, à la *question* 84, *articles* 3 et 4 de la SOMME de saint Thomas, comment ce grand génie a combattu, pulvérisé le système des *idées innées*; et vous aurez la mesure de l'esprit et du savoir des rationalistes et des semi-rationalistes, leurs enfants, s'attachant encore à ce système malgré son insuffisance, ses conséquences funestes et son absurdité !

venons à notre tour de mettre sous les yeux de notre lecteur, l'auteur de *la Valeur de la raison humaine* termine cette exposition par cet étrange et surprenant passage : « Tels sont les systèmes avoués de nos « jours sur *l'Origine des idées*... Il y a dans CHAQUE système (même « dans celui d'Épicure !) des preuves qui nous semblent SI PUISSAN- « TES que nous n'oserions ni en *rejeter* ni en adopter AUCUN. Il y a « d'ailleurs en faveur de CHACUN de ces systèmes, depuis l'origine et « dans toute la série des siècles, des noms si nombreux, si AUTO- « RISÉS et si IMPOSANTS par le CARACTÈRE et la SCIENCE que « *le respect seul* devrait nous arrêter. On nous a souvent pressé de nous « prononcer sur les *idées innées ;* mais qui *oserait* décider une question « examinée, discutée par les *penseurs* de tous les siècles, et *constam-* « *ment* résolue *en sens contraire* par les plus *grands génies* (1)? Qui « donc *se flatterait* d'avoir plus de génie que tous les siècles ensemble ? « Ce n'est pas que nous n'éprouvions, comme tout le monde, une *pré-* « *férence*, une *inclination ;* mais nous croyons le dissentiment *sur* « *cette matière* PERMIS, LÉGITIME, INÉVITABLE MÊME, et « nous *ne voyons pas* quelle *conséquence immédiate* il peut avoir pour « LA SOCIÉTÉ et pour la RELIGION (page 16). »

Mais, plaisanterie à part, est-il possible que de telles paroles, si humbles, si naïves et si réservées en apparence, mais si inconvenantes, si menteuses, si téméraires, si absurdes en réalité, malgré la bonne intention qui sans doute les a inspirées, soient tombées de la plume d'un prêtre catholique? C'est à ne pas en croire à ses yeux!

Nous ne nous arrêterons qu'un instant sur la confidence que l'auteur de ce morceau a bien voulu faire au public, en l'avertissant qu'on *l'a souvent pressé de se prononcer sur les idées innées ;* mais qu'il s'y est refusé par la raison que *personne* ne saurait *oser décider une question examinée, discutée* PAR LES PENSEURS *de tous les siècles et constamment résolue en un sens contraire* PAR LES PLUS GRANDS GÉNIES, et que personne ne saurait se *flatter d'avoir plus de*

(1) Du reste, il paraît que c'est un parti pris, parmi les semi-rationalistes, d'affirmer *que la question des idées est et sera toujours un incompréhensible mystère, et qu'elle n'a jamais été résolue ;* et cela afin de se dispenser d'admettre la solution qu'en a donnée la philosophie chrétienne. Car un autre semi-rationaliste que nous avons réfuté dans notre ouvrage *sur l'Origine des idées* (pag. 32 et suiv.) a parlé dans le même sens, et a fait usage presque des mêmes mots. Voyez ce que nous avons dit, à ce même endroit, sur l'hypocrisie de certains philosophes, affectant de trouver du mystère là où il n'y a pas de mystère, si ce n'est le mystère de leur aveuglement volontaire en présence de la lumière d'une grande vérité !

génie que tous les siècles ensemble; et nous nous bornerons à remarquer que ce modeste langage peut, sans injustice, se traduire ainsi : = « Dans la question *des idées*, ceux qui ont professé l'*idéalisme* ou le *matérialisme* ont été *des penseurs*, des *génies* de la même force que ceux qui ont professé la vraie doctrine sur la réalité et les fonctions de l'âme et du corps. = Saint Thomas, qui *a osé décider cette question*, et ceux qui, marchant sur ses traces, travaillent à accréditer cette décision sont coupables du crime du plus sot orgueil, parce que c'est, pour eux (*saint Thomas et ses disciples*), *se flatter d'avoir plus de génie que tous les siècles.* = L'auteur d'une pareille sentence n'a aucune idée arrêtée sur le point fondamental de toute philosophie, ne connaît pas au juste sur quelle base la philosophie repose; ce qui ne l'empêche pas de se poser en grand philosophe, investi de la haute mission d'*éclairer les traditionalistes*, *de les ramener par l'examen à la vérité*, et de défendre la vraie philosophie, etc., etc., etc. !!! »

Mais que les personnes qui (hélas!) *ont* en vain *pressé cet auteur de se prononcer sur les idées innées* se consolent d'avoir manqué un *pronuntiamiento* qui, de la part d'un philosophe si haut placé dans le monde scientifique, aurait été d'une immense portée en faveur de ce système. Il est vrai qu'appartenant à une corporation qui est obligée, par sa règle, à suivre la doctrine de saint Thomas, et qui, par l'organe de son supérieur général, a, dès son apparition, condamné la doctrine de Descartes et de Malebranche sur *les idées* (1), corporation dont les membres les plus distingués, depuis cette époque jusqu'à nos jours, depuis les PP. Daniel, Guérinois et Gaudin jusqu'au P. Perroni, n'ont jamais cessé de la combattre; il est vrai, disons-nous, qu'appartenant à une telle corporation notre philosophe n'a pu, par une déclaration éclatante en faveur *des idées innées,* se mettre en opposition ouverte avec saint Thomas, se dire « cartésien » et abjurer les traditions philosophiques de son ordre. Mais, si sa position ne lui a permis de se prononcer pour ce système *par les mots,* il n'a manqué aucune occasion de manifester *par le fait* que *ses sympathies* lui sont assurées. Son livre sur *la valeur de la raison,* en particulier, n'en est, d'un bout à l'autre, que le commentaire le plus ample et l'apologie la plus complète.

Mais voici des conséquences encore plus sérieuses qu'on peut déduire d'une pareille appréciation de *trois systèmes avoués* sur l'*origine des idées.*

1° D'abord, le système des *Idées innées*, affirmant que les idées n'ont

(1) Voyez ces condamnations au § XXX, *p.* 101 de notre ouvrage *sur l'Origine des idées.*

pas le moindre rapport aux corps et ne dépendent en rien du corps, rend inutile, incompréhensible l'union de l'âme avec le corps. C'est en effet sur ce système que se sont appuyés les platoniciens païens et chrétiens qui ont soutenu que l'âme n'est unie au corps qu'en punition de fautes commises avant son entrée dans le corps, et qui, même de nos jours, tiennent à la MÉTEMPSYCOSE (1).

2° Le système des *idées innées* se réduit, comme nous l'avons démontré alleurs (*Origine des idées*, § IX, p. 50), à ce principe d'Averroës, que saint Thomas a combattu de toute la force de son génie : *Qu'il n'y a qu'un seul intellect agissant dans l'univers*, *l'Intellect incréé ;* d'où il résulte que nul intellect créé n'a d'activité, d'individualité, de substance et d'existence spécifique et propre. Ce principe est donc le PANTHÉISME pur (2). Et en effet c'est de ce principe qu'ont pris leur point de départ tous les *panthéistes* sans exception, anciens et modernes, allemands et français.

3° Le système des *idées innées* anéantit la réalité subjective de nos connaissances, leur rapport nécessaire à notre propre corps et à toutes les choses corporelles que les sens nous représentent comme réellement distinctes de nous, et existantes en elles-mêmes hors de nous. C'est donc la négation de tout être corporel, de notre propre corps; c'est l'IDÉALISME et le SCEPTICISME dans toute leur crudité, dans toute leur rigueur. C'est pour cela que l'Église l'a toujours condamné: au moyen âge, dans la personne de Scot Érigène et de tous les *panthéistes*, de tous les *idéalistes* qui surgirent à de longs intervalles et qui tâchèrent de renverser la philosophie chrétienne par sa base; dans les derniers temps, dans les ouvrages de Descartes, de Malebranche et de Spinosa; et de nos jours enfin, dans les écrits de M. Cousin et de tous les *panthéistes* et les *idéalistes* allemands.

Quant au système *que les idées sont l'œuvre du corps*, c'est la négation de tout être spirituel et de Dieu lui-même; c'est donc le MATÉRIALISME et l'ATHÉISME.

4° Seul, le système scolastique, admettant que le corps concourt à la formation des idées comme cause *matérielle*, tandis que l'intellect

(1) Voyez en particulier l'ouvrage TERRE ET CIEL, *par M. Jean Reynaud*, chap. III, où cette erreur est, ainsi que le panthéisme, sérieusement soutenue, à l'aide du sophisme et d'un air de conviction religieuse qui rendrait ce lourd ouvrage très-dangereux si on pouvait avoir le courage de le lire jusqu'au bout.

(2) C'est pour cela que saint Thomas a tant insisté sur cette thèse : Qu'il n'y a pas un seul intellect, commun à tous les hommes, mais que l'*intellect humain se multiplie en autant d'intellects distincts entre eux*, selon la multiplication des corps humains (1, q. 79. ar. 2).

agissant en est la vraie cause, l'unique cause *efficiente*, explique la nécessité de l'union de l'âme humaine avec le corps, leur union *substantielle* dans l'unité du même être; laisse à l'âme son activité, son individualité, son existence propre, et au corps sa réalité; ce système explique tout l'homme, assure à Dieu la dignité de CAUSE PREMIÈRE et à l'intelligence humaine le rôle de *cause seconde;* et, vérité lui-même, tue dans l'ordre intellectuel toute erreur et y établit d'une manière solide toute vérité. C'est pour cela que l'Église, au concile œcuménique de Vienne, en a consacré la grande formule par ces paroles : *Si quis dixerit animam intellectivam non esse formam substantialem corporis humani, anathema sit;* et le concile de Trente l'a en quelque sorte canonisé tout entier, ayant accordé à la Somme de saint Thomas, qui le contient, l'honneur unique d'être placé vis-à-vis du livre des Évangiles.

Or, tout cela posé, que doit-on penser d'un prêtre catholique prétendant faire de la philosophie et ignorant ou faisant semblant d'ignorer tout cela? mettant sur la même ligne le système de Platon et d'Épicure et celui de saint Athanase, de saint Augustin et de saint Thomas; confondant dans les mêmes sympathies ou dans le même mépris la vérité et l'erreur; déclarant qu'il y a dans *chacun* de ces systèmes (même dans celui d'Épicure) *des preuves puissantes*, et *n'osant en adopter aucun*, pas même celui de saint Thomas, qui est le seul vrai, ni en *rejeter aucun,* pas même celui de Platon et d'Épicure, qui, tous les deux, sont faux (1)?

En second lieu, le système des *idées innées* a au moins eu pour lui un Platon parmi les philosophes anciens et un Leibnitz parmi les modernes; car, à cet endroit, Descartes, comme nous l'avons prouvé ailleurs (*Origine des idées,* p. 19), n'était pas tout à fait platonicien, et Bossuet était scolastique. Mais le système matérialiste *des idées œuvres du corps* n'a eu jadis pour lui qu'un Épicure et un Lucrèce, et dans ce dernier temps un Locke, un Hume, un Condillac, un Cabanis et les philosophes matérialistes du dernier siècle et du nôtre. Or, ces noms ne sont pas, que nous sachions, SI AUTORISÉS ET SI IMPOSANTS *par la science* ET PAR LE CARACTÈRE *que le respect* qu'ils inspirent doive empêcher un philosophe

---

(1) Cela est d'autant plus incompréhensible que le même auteur, ayant très-bien exposé ce système scolastique dans la page 9, qui est l'une des plus belles et des plus sensées de son livre, n'y a rien trouvé à reprocher, et que rien que par cet exposé fidèle qu'il en a fait il l'a présenté lui-même comme un système très-simple, très-clair et très-raisonnable! Il a donc passé à côté de la vérité; il l'a vue, l'a reconnue, a eu même l'air de la saluer; puis il lui a tourné le dos, comme si elle eût été l'erreur!

catholique de les désavouer, tandis que le système scolastique a, au contraire, été suivi par un saint Athanase, par un saint Augustin, par un saint Isidore de Séville, par un saint Bernard, par un saint Anselme, par un Albert le Grand, par un saint Thomas, par un saint Bonaventure; et, plus tard, par un Lainez, par un Salmeron, par un Suarez, par un Bellarmin, par tous les grands théologiens du moyen âge, par tous les Pères du concile de Trente, par tous les philosophes catholiques, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, c'est-à-dire par les seuls noms qui soient, dans cette matière, vraiment *autorisés et imposants par la science et le caractère*. Que doit-on penser donc d'un prêtre catholique affirmant *qu'il y a* également dans *chacun* de ces systèmes, et par conséquent jusque dans le système matérialiste, des noms *autorisés et imposants par la science et le caractère?*

En troisième lieu, il ne peut être douteux que pour celui qui ignore l'histoire de la philosophie que la grande question *sur l'origine des idées* avait été, comme on vient de le voir, heureusement résolue par le christianisme; que, sur ce point si grave, tout le monde catholique avait fini par être complétement d'accord à penser que le système *des idées résultant de l'activité prodigieuse de l'âme, avec le concours du corps,* était l'unique vrai système; qu'on l'avait constamment conservé et suivi pendant une douzaine de siècles; enfin que, pendant cette longue série de siècles, ce système avait régné pacifiquement dans les écoles orthodoxes, jusqu'à ce qu'il plût à d'imprudents catholiques, partageant la haine des protestants pour la scolastique, de restaurer, d'après Luther, Descartes et Leibnitz, le platonisme, et, d'après Bacon, Gassendi et Locke, l'épicuréisme, et de remettre en question ce qui depuis longtemps n'était plus une question. Que doit-on penser donc de l'érudition historique d'un prêtre philosophe venant nous apprendre, avec tant de sécurité, *que la question sur l'origine des idées, examinée, discutée par les penseurs de tous les siècles, a été* CONSTAMMENT *résolue dans un sens contraire par les plus grands génies*, c'est-à-dire que le monde catholique est *toujours* resté dans le vague, dans l'incertitude touchant un point si capital de la science philosophique?

Enfin, c'est un fait qui n'a pas besoin de démonstration, que tant que le système scolastique resta debout dans la philosophie le dogme théologique aussi, fort de l'appui qu'il en recevait, est demeuré inattaquable et inattaqué; que tout écart de la raison a été promptement réprimé, et que toute hérésie était étouffée à sa naissance. Mais depuis que Luther, en ressuscitant le platonisme, voulut en faire la base de la religion, un immense schisme s'ensuivit dans l'Église; car le protestantisme n'est que la doctrine *de la révélation directe de Dieu à*

toute âme humaine, ou la doctrine *des idées innées* appliquée au christianisme. Le protestantisme, qui au commencement s'en était tenu à nier quelques-uns des dogmes révélés, continuant à *protester* toujours, et se transformant en philosophisme au dernier siècle, puis en rationalisme dans le nôtre, a, particulièrement en Allemagne et en France, fini par nier toute vérité de l'ordre naturel, ainsi que toute religion; il a tout ébranlé, tout bouleversé, la société elle-même comme tout le reste. En sorte que ce n'est pas la faute de la raison divinisée par la science s'il reste encore en Europe quelque trace de christianisme et une ombre d'ordre social. Que doit-on donc penser d'un philosophe théologien disant que *le dissentiment sur la question de l'origine des idées*, question fondamentale de toute philosophie, *est* PERMISE, EST LÉGITIME ET MÊME INÉVITABLE (1), et qu'*il ne voit pas quelle conséquence immédiate ce dissentiment peut avoir pour la société et pour la religion*. N'est-ce pas dire qu'en philosophie il est également *permis* à tout chrétien d'être ou *idéaliste* avec Platon et Kant, ou *matérialiste* avec Épicure et Cabanis, ou *catholique* avec saint Thomas et Suarez; et que ce choix de la philosophie

(1) Voici comme saint Thomas a, en peu de mots, résumé cette grande doctrine philosophique sur l'origine des idées et son histoire : « Le principe de « notre connaissance, dit-il, nous vient des sens. Non pas que, d'après Aristote, « l'opération de l'intellect soit une communication du corps (comme le préten« daient les épicuriens), puisqu'une chose corporelle ne peut rien imprimer sur « une chose incorporelle. Ainsi, pour produire l'opération intellectuelle, la seule « impression des corps sensibles ne suffit pas; il faut quelque chose de plus noble. « Ce n'est pas non plus que l'opération intellectuelle soit causée par l'impression « de quelques êtres supérieurs, comme le pensait Platon ; mais cet agent supé« rieur et plus noble est ce qu'Aristote appelle l'*intellect agissant*, lequel, ayant « reçu des sens les fantômes, les images des choses, les rend actuellement « intelligibles par le moyen de l'abstration. Voilà pourquoi on dit que l'opéra« tion intellectuelle est causée par les sens en raison des fantômes ou images. « Mais, comme les fantômes ne suffisent pas pour produire l'idée intellectuelle, on « ne peut pas dire que la connaissance sensible soit la cause totale et complète « de la connaissance intellectuelle : elle est pour ainsi dire la matière qui sert « à opérer (1. q. 84, art. 6). » On le voit donc, on ne peut rien désirer de plus simple et de plus clair que cette exposition du docteur Angélique sur la question des idées; un enfant pourrait la comprendre. Il faut faire violence à la raison pour *dissentir* de saint Thomas à cet endroit. Tout ce passage porte en lui-même tous les caractères de la vérité. Notre auteur le connaît bien, puisqu'il l'a publié lui-même. N'est-il donc pas étonnant de l'entendre dire que *le dissentiment* sur une question si bien résolue par saint Thomas est non-seulement *permis*, mais *inévitable?* En vérité, notre philosophe semi-rationaliste est bien difficile!

entre ces trois systèmes est une chose bien *indifférente* pour la religion et pour la société? A-t-on jamais rien entendu de pareil?

Mais enfin notre auteur a compassion de ce pauvre monde philosophique, qui, pendant trois mille ans, a tant cherché la vraie *origine des idées* sans l'avoir jamais trouvée! Au risque donc d'encourir le même reproche qu'il a fait à saint Thomas et à tous les philosophes catholiques, d'avoir OSÉ *décider une question discutée par les penseurs de tous les siècles et résolue constamment en sens contraire par les plus grands génies*, et de s'être *flatté d'avoir plus de génie que tous les siècles ensemble*, voici que, pour le plus grand bien des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu, il décide modestement cette question que *les plus grands génies* n'avaient pas su *décider* jusqu'ici; et c'est un quatrième système tout nouveau et tout de son invention qu'il nous propose comme le seul vrai sur cette importante question. « Si nous *osions* dire, ajoute-t-il, *toute* notre pensée de ces opinions, « nous hasarderions un avis que *l'on pourra* regarder, *si l'on veut* « (merci de tant d'égard pour la liberté des opinions!), comme UNE « QUATRIÈME OPINION sur ce sujet. C'EST QUE CES TROIS ORI- « GINES ASSIGNÉES A LA PENSÉE HUMAINE SONT PEUT-ÊTRE ÉGA- « LEMENT POSSIBLES, sans qu'il nous soit jamais donné de savoir la- « quelle est la véritable (*pag.* 17). » Ainsi donc, pour cet auteur, il est également possible et que ce soit Dieu qui donne les idées toutes faites à l'âme (système de Platon et de Malebranche); et que les idées nous arrivent toutes faites par les sens (système d'Épicure et de Cabanis); puis enfin que les idées ne nous viennent toutes faites ni directement de Dieu ni directement des sens, mais que ce soit l'âme elle-même qui se les forme, à l'occasion des fantômes que lui transmet le corps (système d'Aristote et de saint Thomas). C'est-à-dire que l'idéalisme, le matérialisme et la doctrine scolastique, qui est également éloignée de ces deux erreurs, sont également possibles; c'est-à-dire que, dans le désespoir de *savoir laquelle de ces origines de la pensée est la véritable*, on n'a rien de mieux à faire que de les admettre toutes les trois; c'est-à-dire encore que ce replâtrage, cette confusion, cette *fusion* de trois systèmes contradictoires (dont un seul peut être vrai), ce mélange de vérités et d'erreurs est l'unique système raisonnable à suivre sur la question de l'*origine des idées;* enfin que le fondement de la vraie philosophie, c'est le chaos! Grande et sublime découverte, dont le semi-rationalisme doit être fier; car elle lui donne le droit de dire à ces incorrigibles traditionalistes, détracteurs de la *raison* et du progrès: « Voyez donc, la grande question *discutée* et *résolue constamment en sens contraire par les penseurs de tous les siècles*, la voici résolue enfin dans un sens *harmonique* par un modeste semi-rationaliste du dix-neuvième siècle!... »

§ 13. *Tous les reproches qu'on vient de faire à l'auteur de* LA VALEUR DE LA RAISON *s'adressent en même temps à tous les semi-rationalistes, parce qu'ils partagent tous la même doctrine sur l'*ORIGINE DES IDÉES. *Leur profession de foi sur cette matière est exprimée par l'organe de plusieurs, parmi leurs maîtres.*

Nous renonçons à la tâche pénible de relever davantage la fausseté et le ridicule de la doctrine de ce semi-rationaliste *sur les idées*. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de déclarer, pour être juste, que ces reproches, cet auteur mal inspiré les partage avec les affiliés du semi-rationalisme; car ceux-ci suivent exactement cette même doctrine, et la formulent à peu près de la même manière. Et c'est parce que, dans la personne de ce maître, nous avions devant nous toute l'école semi-rationaliste que nous nous sommes arrêté à l'incompréhensible passage que nous venons d'analyser plus longtemps que la position de son auteur ne semblait l'exiger. Seulement, n'étant pas obligés, par les mêmes raisons que l'auteur précité, à cacher leur opinion, les autres écrivains semi-rationalistes sont d'une naïveté, d'une franchise charmantes dans leurs aveux et dans leur affirmation touchant ce même sujet.

La *philosophie de Lyon*, dont nos semi-rationalistes font tant de cas et qu'on suit avec un enthousiasme aveugle dans l'enseignement philosophique d'un grand nombre de séminaires, dit : « Il existe des « *idées innées*. = DIEU SEUL EST LA CAUSE EFFICIENTE DE « NOS IDÉES. = Dieu produit aussi en nous des idées *factices*, à « l'occasion de notre volonté ou de toute commotion qui se fait dans le « cerveau. » Mais c'est la doctrine de toute l'école semi-rationaliste, si chère aux rationalistes philosophes ; c'est le panthéisme en germe, ou c'est Dieu *jouant à la lanterne magique avec l'homme!* Il est vrai qu'un autre semi-rationaliste vient de nous dire tout récemment que *l'hypothèse des* IDÉES INNÉES *est gratuite et inutile;* mais, pour ne pas se brouiller avec ses confrères, il a ajouté *que cette théorie ne peut pas être convaincue de fausseté.* Ainsi saint Thomas et tous les philosophes scolastiques à sa suite qui, jusqu'à la moitié du dernier siècle, ont évidemment démontré la fausseté et les conséquences funestes *de cette hypothèse* n'auraient rien prouvé contre elle, et ils auraient eu tort de la combattre!

Se fondant sur la même *théorie*, un autre docteur semi-rationaliste nous dit avec une certaine timidité : « On a de la peine à croire que « l'homme, privé *de toute instruction*, ne puisse avoir l'idée du juste « et de l'injuste, de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est pas. « L'Existence de Dieu est une *idée claire par elle-même* (saint Tho-

« mas a ajouté : *mais non par rapport à nous*), et dont la NATURE « même a imprimé la CONNAISSANCE CERTAINE *dans notre esprit* « (saint Thomas a prouvé le contraire) ; » ce qui est dire, avec les rationalistes, que la *Nature*, cette bonne et tendre mère de l'homme, n'a laissé rien à faire à la révélation et à la grâce, et même que l'homme peut bien se passer de *toute* révélation et de toute grâce !

Pour un troisième professeur de la même école semi-rationaliste, « La théorie de l'intuition de l'être absolu (*entis simpliciter*), « quoique non démontrée, est *admissible* comme hypothèse et *n'est* « *ni panthéiste ni illuministe.* » Ce serait bien rassurant si Schelling, Hegel, Fichte, Lamennais, Cousin n'avaient pas établi sur *cette théorie* si innocente le *panthéisme*, l'*illuminisme* et le rationalisme !

Écoutons maintenant un professeur qu'à cause de son beau talent et de son âme plus belle encore que son talent nous regrettons sincèrement de voir descendu dans des rangs où il n'est pas certainement à sa place. « Il y a, dit cet auteur, dans la raison, des PRINCIPES ÉTERNELS ET IMMUABLES ; » ce qui est affirmer, en d'autres termes, que la raison humaine est tout bonnement la raison même de Dieu ; c'est détruire toute distinction réelle entre l'intellect de l'homme et l'intellect de Dieu ; c'est établir le *panthéisme* ; et c'est pour cela que tous les philosophes *panthéistes*, allemands et français, ont à chaque instant sous leur plume et sur leurs lèvres cette même affirmation.

« Il y a, ajoute encore le même professeur, des vérités de conscience, « des vérités de raison, provenant de la révélation primitive que Dieu « accorda au monde à son origine. *Cette révélation se renouvelle* « TOUTES LES FOIS qu'un homme naît à la vie intellectuelle et « morale : aussi nous cherchons l'*origine* de ces vérités *dans la con-* « *science* et *dans la raison*, qui est *une révélation véritable*, mais « naturelle. Cette révélation EST ET SERA TOUJOURS IMMÉDIATE « ET DIRECTE. » Or, ces propositions renferment évidemment en elles-mêmes le malebranchianisme, l'illuminisme, le *protestantisme*, et par conséquent le *pur* rationalisme aussi. Car ce sont le commentaire de ce mot de M. Cousin : « La raison n'est que l'incarnation du Verbe ; et l'incarnation du Verbe n'est que la raison ! »

Le même auteur poursuit encore ainsi : « Dieu se révèle à nous *par* « *l'idée ;* Il NOUS PARLE dans le sanctuaire intérieur, au fond de « l'âme ; c'est là qu'il se *révèle à nous par l'idée* qu'il nous com- « munique de sa perfection. C'est donc dans *cette idée* que sera pour « nous *la source de la lumière*. Cette idée, méditée et approfondie, « nous révélera *toute la grandeur, toute la magnificence de l'Être* « *divin*. DANS CETTE IDÉE, comme sur un autre Sinaï, l'Éternel

« va nous apparaître, non plus entouré d'éclairs et de foudres, mais « paré de l'infinie bonté qui révèle la perfection souveraine. »

Ainsi, de par ce philosophe, Dieu fait *à chaque homme, par les idées*, une *véritable révélation*, quoique *naturelle;* il dépose dans la conscience et dans *la raison* de chaque homme l'*idée de sa propre perfection;* et cette idée est *une source de lumière*. Dans *cette idée*, l'Éternel se révèle à nous; en sorte que, pour retrouver Dieu, pour le connaître *dans toute la grandeur et la majesté de son être divin*, nous n'avons qu'à en demander des nouvelles *à notre âme*, puis à *méditer* et *approfondir* l'IDÉE qu'il nous a communiquée de sa perfection! Mais c'est là le système des *idées innées* DANS TOUTE SA SOMBRE SPLENDEUR, tel qu'il est admis par les rationalismes les plus prononcés, système d'après lequel ces derniers se croient autorisés à rejeter toute révélation. Car quel besoin a donc l'homme d'une révélation quelconque, extérieure et positive? Qu'est-ce que cette révélation pourrait lui apprendre *de plus complet*, puisque *dans l'idée*, et *par l'idée*, Dieu se *révèle* à lui *au fond de son âme*, DANS TOUTE LA GRANDEUR ET LA MAJESTÉ DE L'ÊTRE DIVIN? Et pourquoi irait-il, l'homme, demander au Calvaire une connaissance plus complète et plus parfaite de Dieu, qu'il trouve toute prête, et à si peu de frais, dans le *Sinaï* de son propre esprit, où Dieu se manifeste à lui, *paré de l'infinie bonté qui révèle la perfection souveraine?* Voilà donc le semi-rationalisme faisant lui-même bon marché de son principe spécifique qui le distingue du rationalisme pur, de ce principe « *que l'homme peut, par sa raison seule arriver à une « connaissance quelconque de Dieu*, sauf la *nécessité* qu'il éprouve « toujours de chercher dans la révélation le complément, la perfection « de cette connaissance! »

Mais ce qui dépasserait toutes les bornes de l'absurde et même de l'impiété, si ce bon docteur semi-rationaliste pensait vraiment ce qu'il dit, c'est ceci : « Il y a dans la pensée humaine quatre *idées mères* qui « enfantent une série de conceptions en harmonie avec elles. Ces idées « sont le PANTHÉISME, qui part de l'unité de la substance; le DUALISME, qui affirme *deux principes coéternels* et *nécessaires;* le « DÉISME, qui sépare Dieu du monde; enfin le CHRISTIANISME, « dont le point de départ est l'idée de la Trinité dans l'unité divine. « Tous ces principes engendrent une série de conséquences qui sou- « tiennent entre elles un *parallélisme absolu* (*sic*). » Ainsi, pour ce prêtre philosophe, le christianisme ne serait qu'une IDÉE de l'*âme humaine*, et par conséquent *une conception humaine:* c'est là précisément ce que disent les rationalistes! Ainsi le christianisme n'aurait pas plus de valeur et ne serait pas plus divin, dans sa source, que les trois monstruosités auxquelles on l'accouple, le PANTHÉISME, le DUALISME

et LE DÉISME ! et, de plus, ces monstruosités seraient aussi vraies que le christianisme ! Car comment des *idées mères* que nous livre la raison ne seraient-elles aussi *des vérités ?* Enfin, comme, pour ces messieurs, c'est Dieu qui dépose dans l'âme humaine toutes les idées, car les idées sont innées, c'est par conséquent Dieu qui la dote des *idées mères* du *panthéisme,* du *dualisme*, du *déisme*, aussi bien que du christianisme, ou des plus colossales erreurs conjointement à la vérité; et il lui laisse le soin de débrouiller, elle, ce chaos de *principes;* d'en tirer *une série* de *conséquences* et de les harmonier dans un *parallélisme absolu*, c'est-à-dire le soin de les classer de manière qu'ils restent tous également dans l'âme, comme des vérités. Il est impossible de renfermer dans un plus petit nombre de mots un plus grand nombre d'absurdités et de blasphèmes. Les panthéistes les plus prononcés ne parlent pas autrement. Voilà ce que le semi-rationalisme a enseigné avec la plus grande solennité. Cependant de telles énormités sont passées presque inaperçues !.....

Or, tous les écrits des semi-rationalistes catholiques, comme tous ceux des rationalistes philosophes, leurs pères, renferment ce même système. Les *idées innées* sont le point de départ commun à eux tous; elles sont le fondement même de toute leur doctrine touchant la connaissance et la conquête de la vérité. Voilà donc, à ce point de vue, le semi-rationalisme convaincu d'être le rationalisme pur, non *déguisé*, mais *dévoilé* par ses propres aveux !

§ 14. *Encore d'autres traits de ressemblance entre le rationalisme pur et le semi-rationalisme. L'auteur de* LA VALEUR DE LA RAISON *affirmant, contre le témoignage de l'Écriture et son propre témoignage, que la parole est une invention humaine. Impossibilité de cette thèse prouvée par le mystère sublime du langage. Les semi-rationalistes d'accord avec les rationalistes sur ce sujet.*

Il nous reste à constater plusieurs autres traits de ressemblance entre les semi-rationalistes et les rationalistes absolus au sujet des doctrines qui résultent de leur manière de penser et de s'exprimer, et qui sont tout à fait identiques dans les deux écoles, touchant l'origine du langage, le principe fondamental de ce qu'on appelle *la loi naturelle*, la première connaissance de Dieu et le dogme de la création. Le maître que nous combattons sera toujours notre premier guide dans cette comparaison.

A l'endroit *de l'origine du langage*, ce maître ne se contente pas de réfuter mot à mot, par de pitoyables sophismes, la belle, l'éloquente et irréfutable dissertation de M. de Bonald *sur l'impossibilité que l'homme ait inventé le langage*; il ne se contente pas de prouver, à sa façon, que le langage A PU être inventé par l'homme, mais il sou-

tient tout simplement que *c'est en effet* le premier homme qui a, LUI, inventé la parole (*pag.* 307-326). Pour soutenir une telle énormité, il s'appuie notamment sur deux longs passages de saint Augustin et de saint Grégoire de Nysse, qu'il n'a pas compris et qu'il ne craint pas de présenter comme donnant un démenti à l'Écriture sainte, et mieux encore comme donnant un démenti à lui-même; car il a dit, lui aussi (*pag.* 5) : « Le texte de la Genèse (1), interprété par la tra« dition, nous révèle qu'Adam et Ève furent créés *pensants* et PAR« LANTS. » Mais qu'on nous permette ici une importante remarque.

Que l'homme de la création, ayant appris de Dieu lui-même, par des moyens qu'il ne nous appartient pas de chercher à deviner, l'ineffable économie du langage, une langue complète, on ne sait pas au juste laquelle, et l'habitude de la parler, que cet homme ait pu, à l'aide de cette même langue, former *lui-même* d'autres mots, qu'il n'avait pas reçus immédiatement de Dieu, c'est là une chose non-seulement possible, mais qui a eu effectivement lieu. Car l'Écriture sainte nous dit que Dieu, ayant amené tous les animaux en présence d'Adam, lui ordonna de leur imposer, LUI-même, un nom, ce qu'Adam fit. Il n'y a donc pas de doute que le premier homme ait inventé, LUI, de nouveaux mots. Et d'ailleurs le moyen de refuser à l'homme, sortant des mains de Dieu dans la perfection de son organisme, dans la plénitude de son intelligence et riche des connaissances de tout genre dont Dieu lui avait fait don, la faculté de faire ce que tous les jours et sous nos propres yeux font les hommes les moins instruits. Car c'est partout le peuple, on le sait, qui, à l'aide de la langue qu'il possède déjà, transforme, *lui*, le peuple, cette même langue en une langue nouvelle, et l'enrichit des mots les plus heureux, des expressions les plus pittoresques, au grand étonnement des savants et des académies, qui n'ont jamais et nulle part su en faire autant.

Mais qu'est-ce que tout cela fait dans la question présente? De ce que le premier homme, créé dans les conditions exceptionnelles et sublimes que nous venons d'indiquer, ait pu, avec le secours de la langue qu'*il avait reçue*, inventer et qu'il ait inventé en effet de nouveaux mots, s'ensuit-il que des hommes, tels qu'on les suppose, à l'état

---

(1) Non-seulement la Genèse, mais l'Ecclésiastique aussi, dans l'admirable récit qu'il a fait des dons et des grâces dont Dieu enrichit nos premiers parents en les créant, a énuméré *le langage tout fait et la parole,* et le développement complet des organes pour pouvoir la parler et l'entendre, aussi bien que le développement de toutes les facultés de l'esprit pour la comprendre et du cœur pour la sentir : *Et linguam, et aures, et cor dedit illis excogitandi et disciplina intellectus replevit illos. Sensu implevit cor illorum* (Eccli., XVII).

d'une barbarie complète, *ne parlant aucune langue* et n'ayant pas la moindre idée de la possibilité d'en faire une, aient pu inventer le langage et une langue quelconque tout d'un bloc? Une pareille affirmation est-elle autre chose qu'un pur sophisme, une insulte au bon sens le plus vulgaire?

Et encore, *faire une langue, inventer le langage* de toute pièce, c'est une chose bientôt dite, mais ce n'est pas une chose bientôt faite. Sait-on assez ce qu'on affirme en affirmant un pareil fait? On affirme qu'une bande d'hommes, au dernier degré de l'abrutissement, pauvres de toutes connaissances positives et plus près de la bête que de l'homme, poussés par un aveugle instinct, ont pu s'élever tout seuls à la grande, à l'immense, à l'incompréhensible idée pour laquelle l'intelligence angélique elle-même ne serait pas assez forte, à l'idée de la *possibilité* que la pensée puisse être renfermée, nous dirions presque s'incarner dans la voix, afin de devenir sensible et de passer dans l'esprit des autres. C'est affirmer que de pareils hommes aient pu rencontrer, par un hasard heureux, cette partie mystérieuse du discours qui s'appelle le *verbe*, le verbe temporaire, qui est tout le discours de l'intelligence créée et dans lequel elle se reflète tout entière et se manifeste, comme le Verbe éternel est tout le discours de l'Intelligence Incréé, dans lequel elle aussi se reflète tout entière et se manifeste. C'est affirmer que, sans aucun enseignement supérieur, sans aucun exemple qui pût leur servir de guide et d'encouragement, ils ont, par un tour de force de leur esprit bien qu'engourdi et abâtardi dans les sens, inventé l'art le plus incompréhensible, l'art de former des sons articulés, fixés par un certain nombre de consonnes et de voyelles et contenant chacun une pensée, une idée! C'est affirmer que de pareils hommes, ayant les organes de la parole et de l'ouïe endurcis par l'âge, aient pu, sans maître et sans aucun secours extérieur, donner à leur langue la merveilleuse souplesse nécessaire pour articuler ces sons, qu'ils aient pu donner à leur oreille l'habitude de les entendre, à leur esprit la faculté de démêler, de saisir la pensée ou l'idée qui s'y cache! C'est affirmer que des hommes privés de tout moyen de communication aient pu communiquer entre eux et s'entendre pour former, pour fixer une langue commune; en d'autres termes, qu'ils aient eu à leur disposition la parole avant d'avoir inventé la parole (1). C'est

(1) L'auteur que nous combattons nous dit avec une naïveté charmante que des sauvages peuvent bien se former une langue et se civiliser, SURTOUT SI ON LEUR SUPPOSE UN MOYEN DE COMMUNICATION QUELCONQUE. C'est reconnaître, c'est avouer qu'un moyen de communication était toujours nécessaire aux hommes pour *inventer le moyen de communiquer entre eux;* ou, comme l'a

affirmer, en un mot, que des hommes placés en dehors de toutes les conditions de l'humanité, conditions nécessaires pour apprendre le langage *par d'autres*, aient appris le langage par eux-mêmes, c'est-à-dire que des sauvages, des hommes moins qu'hommes aient pu accomplir une œuvre divine! Or, affirmer de semblables choses, n'est-ce pas le comble du délire?

Au lieu donc de se mettre à réfuter M. de Bonald à cet endroit où il est irréfutable; au lieu de soutenir, à l'aide de la contradiction et du sophisme, cette immense absurdité: *que la parole est une invention humaine*; combien l'auteur de *la Valeur de la raison* eût-il mieux fait de laisser aux philosophes rationalistes, matérialistes et athées, qui ne reculent devant aucune extravagance, à soutenir une pareille thèse, base principale de tous leurs systèmes d'impiété! Qu'il eût mieux fait, dans l'intérêt de sa réputation de bon philosophe et de bon prêtre, de laisser tranquilles, au moins à ce sujet, les partisans de la méthode catholique et traditionnelle! Il ne serait pas tombé dans la contradiction inévitable pour tout homme qui se met à défendre le faux!

Et voulez-vous voir comment notre auteur a lui-même résumé, à la *table des matières*, le sujet de son cinquième chapitre sur cette question, lisez donc ceci (nous copions toujours): « La barbarie primitive « du genre humain, *réduit à inventer sa langue* et à progresser pé« niblement vers la civilisation, est une *utopie rationaliste*, aussi con« traire aux faits qu'elle est injurieuse à Dieu et aux hommes. — L'o« pinion que plusieurs individus réunis pourront, avec le temps, se « former un langage *sans l'avoir reçu de la société* n'a rien de dan« gereux, ni pour la science, ni pour la religion, ni pour la société « (*pag.* 533). »

Ainsi, pour notre grave auteur, cette opinion, que l'*homme primitif, à l'état de barbarie, a inventé sa langue, est une utopie rationaliste, aussi contraire aux faits qu'elle est injurieuse à Dieu et aux hommes;* mais quant à l'opinion que des hommes réunis et à *l'état de barbarie se soient, eux aussi, formé une langue*, non-seulement *ce n'est pas une utopie rationaliste, et cela ne fait de tort ni à Dieu ni aux hommes,* mais c'est la chose la plus simple et la plus innocente du monde, la chose qui *n'a rien de dangereux pour la science, la religion et la société!* Lecteur, que dites-vous de ces deux affirmations contradictoires et dans la même période, dans la même phrase? N'avions-nous donc pas raison de dire *qu'en ne se tenant qu'à l'analyse*

---

dit Rousseau avec tant de vérité, *que la parole était nécessaire pour inventer la parole.* Mais tout en l'ayant reconnue et avouée lui-même, cette grande vérité, notre intrépide auteur ne la combat pas moins comme un sophisme.

de la table des matières du livre DE LA VALEUR DE LA RAISON *on pourrait dire de jolies choses!*

Or, toute l'école semi-rationaliste partage l'*opinion* soutenue ici par ce docteur semi-rationaliste, *que l'homme non-seulement* A PU *inventer, mais* A EN EFFET *inventé,* LUI, *le langage*. Tous les livres, tous les *cours de philosophie* sortis de la même école et qui défendent les *idées innées* défendent aussi avec le même zèle l'*origine humaine de la parole*. La *Philosophie de Lyon,* l'un des livres classiques de la secte, après avoir prouvé par l'Écriture et la tradition que le premier homme a été créé PARLANT, n'en soutient pas moins *sérieusement* que des hommes privés de toutes les facultés humaines, « *Homines suis facultatibus dimissos*, peuvent, *au moyen de gestes,* « s'entendre entre eux, faire de longs discours et *convenir d'avance des* « *mots à donner* aux choses; qu'ils peuvent inventer, fixer une lan« gue, la parler, et que, par conséquent, il n'est pas entièrement im« possible, *quoique ce soit difficile à comprendre* (charmant aveu!), « qu'une société humaine, livrée à elle-même, invente une langue; « *Non ergo plane impossibile est, licet conceptu difficile, humanam* « *societatem sibi permissam idioma fingere* (1). » Mais, personne ne l'ignore, c'est là la thèse chérie du rationalisme matérialiste, athée; car rien que par elle, on peut très-bien se passer de Dieu, comme Créateur et maître de l'homme; c'est là l'une des bases de toute la moderne philosophie hostile au christianisme. Voilà donc, sur cette question capitale, le semi-rationalisme s'avouant lui-même en parfait accord avec le rationalisme! Voilà un nouveau trait bien marqué de ressemblance entre les deux systèmes!

§ 15. *Doctrine scandaleuse de l'auteur de* LA VALEUR DE LA RAISON, *d'une morale obligatoire pour la conscience de l'homme, indépendamment de toute intervention divine. Réfutation de cette doctrine, d'abord par le concile d'Amiens, que cet auteur a invoqué en sa faveur. Saint Thomas prouvant évidemment que la* LOI ÉTERNELLE, *qui est la raison de Dieu, est la source unique de toute moralité. Dieu étant le créateur de la nature humaine, tout ce qui résulte de cette nature ou qui lui est conforme n'a sa raison qu'en Dieu. Pitoyables contradictions et absurdités par lesquelles l'auteur semi-rationaliste a soutenu sa thèse, qui n'est qu'une thèse purement rationaliste.*

Mais le scandale est encore plus grand d'entendre des auteurs catholiques parler en vrais rationalistes philosophes, en vrais athées

(1) Tome I, pag. 29, édition de 1852. Voyez, aux notes que le savant et pieux M. Doney a ajoutées à cette édition, la note (c), à la fin du même tome, où cette pitoyable hypothèse est réfutée au moyen de douze vigoureux arguments.

au sujet de la loi naturelle. Écoutons d'abord, et encore une fois, le maître; nous entendrons ensuite les disciples.

En exhumant l'erreur de Grotius et des publicistes *rationalistes protestants* (ces mots sont synonymes), qui, en parlant de la loi naturelle, ont dit : « Cette loi serait vraie lors même que Dieu n'existerait pas; *Hæc vera essent etiamsi Deus non existeret;* » l'auteur de *la Valeur de la raison* a soutenu et soutient dans plusieurs de ses écrits *que la moralité des actes humains est indépendante* de *la volonté de Dieu.*

Dans son opuscule intitulé : *Les rationalistes et les traditionalistes,* en particulier, il s'est ainsi exprimé : « On demande si, *abstraction* « *faite de Dieu et de sa volonté,* la SEULE EXIGENCE DE LA NATURE « suffit pour créer un devoir, pour constituer une obligation morale. « En d'autres termes, *s'il y a une loi morale indépendamment de* TOUTE « *loi divine.* Cette *question délicate* a été trop souvent et trop vive- « ment soulevée pour n'avoir pas besoin d'une solution complète (LES « RATIONALISTES ET LES TRADITIONALISTES, *page* 41). »

Or la *solution complète* qu'il a donnée de cette *question délicate* n'est que le blasphème et l'absurdité purs et simples que les athées de tous les temps se sont permis sur cette matière, blasphème et absurdité répétés par lui avec une incroyable légèreté et, de plus, avec l'ignorance ou l'oubli de tous les principes. Car « le bien et mal, » a-t-il dit, lui aussi, « sont fondés sur la *nature* et l'*essence immuable* des « choses (*Ibid.*, page 40). *A part le précepte divin*, il y a donc TOU- « JOURS BIEN ET MAL ESSENTIEL, il y a l'*exigence de la nature* (*Ibid.*, « page 42). ANTÉRIEUREMENT *à la prescription* et A LA VOLONTÉ « DIVINE, IL Y A BIEN ET MAL MORAL, IL Y A OBLIGATION MORALE, « non aussi forte, mais RÉELLE, de faire ce qui est bien et d'éviter ce « qui est mal (*Ibid.*, page 43). Maintenant cette obligation morale, « *simple résultat de la nature des êtres*, l'appellerez-vous une *loi,* ou « lui refuserez-vous ce nom sous le *prétexte* que toute loi émane d'un « *supérieur?* Cette dispute de mots n'empêche pas qu'IL Y AIT TOU- « JOURS DEVOIR MORAL RÉEL quand on ferait ABSTRACTION DE « DIEU et de la religion (*Ibid.*, page 44). »

A l'appui de cette doctrine, l'auteur semi-rationaliste cite, en en faisant les plus grands éloges, le concile d'Amiens. Or voici le passage de ce concile sur cette question :

« Comme dans la controverse sur la raison humaine on a beaucoup « discuté sur la *loi naturelle*, et qu'on ne l'a pas toujours fait avec « exactitude, nous ajouterons aux avis que nous donnons à nos « professeurs une observation relative à la distinction de la LOI DI- « VINE NATURELLE et de la LOI DIVINE POSITIVE, distinction qu'il

« faut préserver de toute illusion et de toute ambiguïté. Il faut recon-
« naître que, suivant la doctrine commune des Pères et des théolo-
« giens, cette distinction doit être considérée sous deux rapports.
« Premièrement sous le rapport de l'*objet*, car les préceptes de la loi
« DIVINE NATURELLE expriment les relations essentielles de Dieu et
« de l'homme et des hommes entre eux, qui sont contenues dans la
« volonté nécessaire de Dieu, tandis que les préceptes de la LOI DI-
« VINE POSITIVE dépendent de sa volonté libre (C. XVI, n. 3). »

On le voit donc, à l'exception près des mots : *Préceptes de la loi divine positive contenus dans volonté* NÉCESSAIRE *de Dieu*, qui se rapportent évidemment, eux aussi, à la LOI DIVINE ÉTERNELLE, dont nous expliquerons dans un instant la nature et la portée, il n'est question, dans ce passage du concile, que de la *loi* DIVINE naturelle et de la LOI DIVINE POSITIVE, mais toujours de la loi *divine;* c'est-à-dire que, pour le concile d'Amiens, la loi naturelle étant *divine* elle aussi ou ayant sa raison dans la sagesse et la volonté de Dieu, sans Dieu il n'y a pas de moralité même naturelle, ressortant de la nature et de l'essence des choses. Voilà donc le semi-rationalisme condamné d'abord, à cet endroit, par l'autorité même qu'il invoque.

Mais *cette question*, que notre auteur se contente d'appeler « délicate, » est de la plus haute importance; car la *solution complète* qu'il vient d'en donner ici, d'après Grotius, n'est tout simplement que l'athéisme *moral*, se liant intimement à l'athéisme dogmatique. Nos lecteurs trouveront donc bien que nous la réfutions et que nous la fassions suivre d'une solution à nous, en leur laissant à décider laquelle des deux est la plus vraie et la plus *complète.*

Ce qu'il y a de plus étrange et de plus curieux dans la *solution complète* que l'auteur de *la valeur de la raison* a donnée de cette grave question, c'est d'abord qu'il n'appuie ses affirmations téméraires que sur quelques mots détachés, empruntés à Suarez et qu'il n'a pas l'air d'avoir bien compris, puisqu'il cite ce grand théologien, citant, lui à son tour, saint Thomas à l'endroit où l'ANGE de l'école a, dans les termes les plus formels, *décidé complétement cette question délicate*, mais dans un sens tout à fait contraire à celui de notre auteur.

Saint Augustin avait défini le péché : UNE PAROLE, UN FAIT, UN DÉSIR CONTRE LA LOI ÉTERNELLE ; *Dictum*, *factum*, *concupitum contra legem æternam.* Or, *pour prouver que cette définition est de la plus grande exactitude,* saint Thomas a employé l'article 6 tout entier de la question 71, première section de la deuxième partie de la SOMME. Voici cet article :

Tout péché est un *acte humain mauvais*. En tant qu'*acte humain*, il est *volontaire ;* en tant que *mauvais*, il n'a pas la mesure ou la conformité que tout acte humain doit avoir. La mesure ou la conformité d'une chose n'est que dans la comparaison de la même chose avec une certaine règle, en s'éloignant de laquelle la chose n'a plus ni conformité ni mesure. Cette règle, pour la volonté humaine, est double : l'une est immédiate et homogène, et c'est la raison humaine elle-même ; l'autre est la RÈGLE PREMIÈRE, c'est-à-dire la LOI ÉTERNELLE, qui est en quelque sorte LA RAISON DE DIEU. Or, dans sa définition du péché, saint Augustin a posé ces deux choses. En disant que le *péché est une parole*, *un fait*, *un désir*, il a indiqué ce qui appartient à la substance de tout acte humain et qui forme en quelque sorte la *matière* du péché ; puis, en ajoutant « contre « la loi éternelle, » il a assigné la raison de tout mal et ce qui est le constitutif *formel* ou essentiel du péché. Donc cette définition est exacte (1). »

Ainsi, d'après saint Thomas, pour qu'il y ait péché la raison est requise moins comme une règle que comme la condition nécessaire de tout acte humain (2) ; car il n'y a pas d'*acte humain* sans la volonté ni d'acte de volonté sans la raison. Et, d'après saint Thomas aussi, LA RÈGLE PREMIÈRE qui constitue le fond, le *formel* du péché ou de toute moralité n'est que la LOI ÉTERNELLE, qui est comme la RAISON DE DIEU : grande et belle pensée que la tradition avait répandue dans le monde, puisque Cicéron lui-même appelle la loi éter-

(1) « Peccatum est *actus humanus malus;* quod autem aliquis actus sit « humanus habet ex hoc quod sit *voluntarius*. Habet autem actus humanus « quod sit *malus* ex eo quod caret debita commensuratione. Omnis autem « commensuratio cujuscumque rei attenditur per comparationem ad aliquam « regulam, a qua si divertat incommensurata erit. Regula autem voluntatis hu- « manæ est duplex : una propinqua et homogenea, scilicet ipsa humana ratio ; « alia vero PRIMA REGULA, scilicet *lex æterna*, quæ est quasi RATIO DEI. Et « ideo Augustinus, in definitione peccati, posuit duo : unum quod pertinet ad « substantiam actus humani, quod est quasi *materiale in peccato*, quum dixit « *dictum, factum, concupitum ;* aliud autem quod pertinet ad *rationem mali*, « quod est quasi *formale* in peccato, quum dixit *contra legem æternam* (*In* « *Corp. artic.*). »

(2) Pour ceux qui ne sont pas initiés à de telles doctrines, nous rappelons que la théologie morale distingue dans l'homme deux espèces d'opérations : ses opérations physiques, qui n'impliquent pas le concours de la volonté et de la raison et qu'elle appelle *actes de l'homme*, et ses opérations morales, qui impliquent toujours le concours de la volonté et de la raison et qu'elle dit simplement *actes humains*.

nelle la RAISON DE JUPITER SUPRÊME, *Ratio summi Jovis* (1).

Il est vrai que la règle *immédiate, prochaine* de tout *acte humain* est la raison et la volonté; mais la raison et la volonté à leur tour n'ont pour leur RÈGLE PREMIÈRE, et par conséquent pour leur règle fondamentale, que la LOI ÉTERNELLE. Ainsi, pour saint Thomas, il n'y a pas deux *règles premières* de moralité : l'une *fondée sur l'essence immuable des choses*, et l'autre sur la volonté de Dieu. Il n'y a pas *de bien et de mal moral*, il n'y a pas d'*obligation morale* ANTÉRIEUREMENT *à la prescription de la volonté divine;* il n'y a qu'une seule RÈGLE PREMIÈRE, une seule règle fondamentale de toute moralité, de toute raison, de toute volonté, la LOI ÉTERNELLE ou la pensée, la raison, la volonté de Dieu.

En répondant à l'objection qu'on faisait contre la définition de saint Augustin, *que dans cette définition il n'est pas question* DE LA FIN, *qui cependant constitue la moralité de l'acte humain*, saint Thomas a dit encore ceci : « C'est la loi éternelle qui, PREMIÈREMENT ET « PRINCIPALEMENT, ordonne l'homme *à sa fin*, et qui par consé- « quent le met en harmonie avec tout ce qui a trait à cette fin. En di- « sant donc que le péché est un acte contre la loi éternelle, saint Au- « gustin a assez clairement indiqué l'*éloignement de la fin* et tous les « autres désordres du péché (2). »

Or, ou nous ne savons pas lire, ou ces paroles du Prince des théologiens sont d'une immense portée, et décident *complétement* la *question délicate* qui nous occupe.

A la différence du BEAU qui est ce qui nous cause de l'admiration et du plaisir, le BIEN ne consiste que *dans la conformité de la chose avec sa fin.* Un navire bâti de matériaux de prix, bien peint et bien orné, peut être *beau;* mais il n'est un *bon* navire qu'autant qu'il offre aux voyageurs un moyen de traverser la mer d'une manière *sûre* et *rapide*, car c'est là sa fin. De même, la *bonté* de tout acte humain, ou la moralité de nos actions, ne consiste que dans leur conformité avec la perfection et le bonheur de l'homme pendant la vie et après la mort; car c'est là la fin de l'homme. Or, c'est Dieu, c'est sa *loi éternelle* qui, en créant l'homme, lui a destiné cette fin; et qui, par conséquent, ordonne *premièrement* et *principalement* l'homme pour cette

(1) On trouvera plus loin, en entier, le passage où Cicéron avoue avoir puisé à la tradition cette belle manière de s'exprimer sur la LOI ÉTERNELLE.

(2) « Lex æterna PRIMO et PRINCIPALITER *ordinat hominem ad finem*; « consequenter autem facit hominem bene se habere circa ea quæ sunt ad « finem; et ideo in hoc quod (Augustinus) dicit « contra legem æternam » tan- « git aversionem a fine, et omnes alias inordinationes (Loc. cit. ad 3um). »

même fin; *Lex æterna primo et principaliter ordinat hominem ad finem.* C'est donc la loi éternelle qui est la vraie mesure, la règle naturelle de la moralité de ses actions (1).

Ce qu'on se plaît à appeler l'*exigence de la nature*, *l'essence immuable des êtres* n'est que la *conformité* de ces êtres avec la fin que Dieu leur a assignée, et c'est de cette conformité que leur nature et leur essence tirent leur moralité. Conséqmement, même tout devoir, toute obligation, qu'on appelle le simple résultat *de la nature des êtres,* relèvent, en dernière analyse, de la loi éternelle, de la pensée, de la volonté du Dieu créateur, qui a donné à tel être cette nature et non pas une autre, cette fin et non pas une autre; et il n'y a pas de devoir, il n'y a pas d'obligation morale ressortant de la nature des choses, *en dehors de la pensée et de la volonté de Dieu.*

Si Dieu n'existait pas, l'homme ne serait l'œuvre que de l'énergie de la matière ou des combinaisons fortuites des atomes, causes inintelligentes, stupides et qui, conséquemment, n'auraient pu lui assigner une fin; car ordonner les choses pour une fin, c'est l'acte de la sagesse qui suppose l'intelligence. L'homme n'aurait donc aucune fin déterminée, qu'il serait obligé d'atteindre par les exigences de sa nature; il n'aurait même pas de nature propre, car la nature de l'être est toute dans la fin de son existence. Créé par le hasard et par hasard, il ne serait qu'un être de hasard, un être vague, sans nature et sans fin, et par conséquent il n'y aurait ni bien ni mal moral pour lui; ses actions ne seraient que des mouvements sans moralité d'aucune sorte, puisqu'elles manqueraient de tout but final, de toute mesure, de toute règle, qui seules peuvent déterminer la moralité de ses actions. Nous verrons plus loin que, si Dieu n'existait pas et que par conséquent l'homme ne fût pas son œuvre, il ne pourrait exister aucun rapport *naturel, nécessaire* entre notre raison et les choses intelligibles, entre nos sens et les choses sensibles; qu'il n'y aurait donc pas de vérité logique; car la vérité logique n'est que l'équation entre la faculté cognoscitive et la chose cognoscible; *Veritas æquatio rei et intellectus;* et comme il ne saurait pas exister

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de témoigner ici notre étonnement de ce que notre adversaire, qui s'était donné la mission de *résoudre cette question le plus complétement possible*, n'ait cependant pas dit un seul mot de cette LOI ÉTERNELLE, que tous les publicistes admettent et qui est le point capital dans cette même question. Est-ce qu'il a ignoré ce principe, cette base de toute loi; ou bien est-ce qu'il a *voulu* l'ignorer, afin de donner le change au lecteur ignorant, et de lui faire accepter comme une *solution complète* de la question la solution déplorable qu'il en a donnée? Nous n'osons pas décider cette question *délicate.*

d'*équation* entre des choses qu'aucun rapport ne lie, il n'y aurait plus ni vérité ni erreur. De même, si Dieu n'existait pas et que l'homme ne fût pas son œuvre, il ne pourrait exister aucun rapport *naturel, nécessaire* entre notre volonté et notre fin; il n'y aurait pas de vérité morale; car la vérité morale n'est que l'*équation* entre l'être moral et sa fin; et comme pour un être moral, à qui une cause intelligente n'aurait pas assigné une fin, il ne saurait pas exister d'équation entre lui et sa fin, il n'y aurait plus pour lui ni bien ni mal, ni vice ni vertu. Ainsi la *solution complète* que l'auteur de *la Valeur de la raison* a donnée sur la question, en établissant une *double base de la moralité des actes humains*, n'est tout bonnement, nous le répétons, qu'une absurdité et un blasphème. Maintenant relevons encore quelques-uns au moins des sophismes sur lesquels il fonde sa thèse, car ils sont trop souvent invoqués par tous ceux qui, dans cette grande question, voient comme lui, qui n'y voit rien.

« Dieu, dit cet auteur semi-rationaliste, loin de décider *arbitrai-* « *rement* le bien et le mal, est, au contraire, *nécessité* par sa perfec- « tion même à défendre l'un et à vouloir l'autre (LES RATIONALISTES « ET LES TRADITIONALISTES, pag. 40). » Cela est très-vrai. Mais suit-il de là qu'il y ait deux sources *réellement distinctes* de la moralité, résultant, l'une de la nature des choses, l'autre du précepte positif de Dieu? Nullement.

Sans doute *Dieu ne décide pas arbitrairement* le bien et le mal; c'est-à-dire que Dieu n'impose pas à ses créatures raisonnables des lois arbitraires, n'ayant aucune raison dans leur nature, aucun rapport à leur fin. Nous avons prouvé ailleurs (*Confér.*, t. I; *Confér.* V^{e}, § 2, 3 et 4) que même les lois sublimes et parfaites de l'Évangile, ces lois qui établissent entre l'homme et Dieu des rapports transcendants et ineffables dont l'homme ne se serait jamais douté, et qui par conséquent ont dû être nécessairement *révélées;* que ces lois tout à fait surnaturelles, tant par le moyen surnaturel par lequel seulement elles peuvent être accomplies, qui est la grâce de Dieu, que par le terme surnaturel, lui aussi, qui en est le dernier but, à savoir la vision et la possession de Dieu; que ces lois, enfin, élevant l'homme, perfectionnant l'homme, facilitant à l'homme la consécution de sa fin, sont conformes à la nature de l'homme, ont des raisons intimes dans la nature de l'homme; et la raison, c'est que tout ce qui élève l'être, tout ce qui l'ennoblit, le perfectionne et lui facilite la consécution de sa fin est conforme, est homogène à sa nature; a des raisons intimes dans sa nature, tout être ayant une tendance naturelle à son élévation, à sa perfection et à sa fin; et par conséquent, *dans ce sens*, même les lois révélées et surnaturelles sont rationnelles et naturelles. A plus

forte raison les lois dites *naturelles*, expression des rapports les plus simples entre Dieu et l'homme, entre l'homme et les hommes, entre l'homme et l'homme même, ne sont-elles pas *arbitraires*, ne sont-elles pas sans raison; mais, étant fondées sur la nature et sur l'essence de Dieu et de l'homme, elles produisent une moralité naturelle et des devoirs naturels, abstraction faite de toute manifestation positive. Mais Dieu, le créateur de l'homme, ayant donné, lui, à l'homme telle nature, telle fin, telle destinée, et l'homme n'ayant cette destinée, cette fin, cette nature que par la volonté de Dieu, il est évident que tout ce qui découle nécessairement de cette nature et de cette fin et que tout ce qui s'y rapporte se résout dans la volonté de Dieu, dont la loi éternelle est l'expression; il est évident qu' il est faux et absurde qu'il y ait une *loi morale indépendamment de toute volonté divine !*

« Pour que Dieu ordonne ou défende, » dit encore notre adversaire, « il faut concevoir quelque chose à ordonner et à défendre. Le « bien n'est pas tel parce qu'il plaît à Dieu; de même le mal n'est « défendu de Dieu que parce qu'il est mal (p. 41). » C'est dire que le péché n'est pas un acte mauvais parce que Dieu le défend; mais que Dieu le défend parce que le péché est un acte mauvais en soi-même. Or, saint Thomas a fait encore justice de cette doctrine en ces termes : « Ce que vous appelez mauvais en soi par sa malice intrinsèque et indépendamment de la défense que Dieu en a faite ou de la loi de Dieu n'est mauvais en soi que parce qu'il est en contradiction avec le droit naturel; mais le droit naturel lui-même est premièrement renfermé dans la loi éternelle; donc tout ce qui est en contradiction avec le droit naturel est pareillement en contradiction avec la loi éternelle et défendu par la loi éternelle. Donc, en ne voulant pas considérer le péché dans son rapport avec le droit positif ou avec la défense expresse que Dieu en a faite, mais seulement dans son rapport avec le droit naturel, on peut dire toujours, en toute vérité, que tout péché n'est mauvais que parce qu'il est défendu (1). »

Il est si vrai, d'après le champion du semi-rationalisme, citant Suarez, « que tout acte humain peut être appelé mauvais ou coupable, abs- « traction faite de la loi proprement dite; et que cet acte ne fait que

(1) « Non omnia peccata sunt mala quia prohibita, sed quædam sunt prohi- « bita quia mala. Non ergo debuit poni, in communi definitione peccati, quod sit « *contra legem Dei*. RESP. Quum dicitur non omne peccatum ideo est malum « quia est prohibitum, intelligitur de prohibitione facta per jus positivum. Si « autem referatur ad jus naturale, QUOD CONTINETUR PRIMO IN LEGE ÆTERNA... « Hinc omne peccatum est malum quia prohibitum; ex hoc enim ipso quod est « inordinatum, juri naturali repugnat (4° et resp. ad 4um). »

« revêtir un caractère spécial de bien ou de mal, relativement à Dieu, « par l'intervention de la loi divine; que c'est ce que semble entendre « saint Thomas quand il dit que le péché peut être *considéré* en tant « qu'il est contre la raison et en tant qu'il est contre Dieu; et que « la philosophie le considère sous le premier rapport, et la théologie « sous le second (pag. 43). » Mais *saint Thomas ne semble rien entendre de tout cela*. Ce qu'on attribue ici à saint Thomas d'*entendre* n'est tout bonnement qu'une des *objections* qu'on faisait au saint docteur à l'occasion de la définition que saint Augustin avait donnée du péché, en le disant *un acte contre la loi éternelle;* définition que l'Ange de l'École veut qu'on tienne pour très-exacte et irréprochable. « Le péché, » est-il dit dans cette objection, « signifie un acte « mauvais de l'homme; mais la malice de l'acte mauvais de l'homme « est en cela que cet acte est contre la raison; donc, au lieu de dire « *que le péché est contre la loi éternelle*, il fallait dire qu'il est contre « la raison (1) »

Or, en réponse à cette objection, saint Thomas a dit: « Les théo« logiens considèrent le péché *principalement* en tant qu'il est une of« fense contre Dieu, et le philosophe moraliste le considère en tant « qu'il est contraire à la raison. *Raison de plus* donc pour qu'on « pense que la définition de saint Augustin est plus convenable, et « qu'il A MIEUX FAIT en fondant la définition du péché sur ce qu'il « est contraire à *la loi éternelle* plutôt que sur ce qu'il est contraire à « la raison; et cela par la raison toute particulière que la loi éternelle « est notre règle aussi dans plusieurs choses qui surpassent la portée « de la raison, telles que les choses de la Foi (2). »

Sur cette réponse, qu'on remarque d'abord qu'en disant que les théologiens *considèrent* PRINCIPALEMENT le péché comme une offense contre Dieu, et les philosophes moralistes comme un acte contraire à la raison, saint Thomas a reconnu un *fait* que son adversaire avait l'air de lui opposer, mais ne s'est pas prononcé sur ce fait, et moins encore a-t-il établi une doctrine. En second lieu, qu'on remarque qu'il n'y est

(1) « Peccatum significat malum hominis actum; sed malum hominis est « contra rationem esse; ergo potius dici debuit quod peccatum sit contra ratio« nem quam contra legem æternam (Loc. citat., object. 5). »

(2) « A theologis consideratur peccatum PRÆCIPUE secundum quod est offen« sio contra Deum; a philosopho autem morali secundum quod contrariatur « rationi; et IDEO Augustinus CONVENIENTIUS definit peccatum ex hoc quod « est contra legem æternam quam ex hoc quod est contra rationem; præcipue « quum per legem æternam regulemur in multis quæ excedunt rationem, sicut « in his quæ sunt fidei (Resp. ad 5[um]). »

question que de la manière différente dont le péché est *considéré*, non de la manière différente dont il est *apprécié* de la part des théologiens et des philosophes; et que, pour être *considérée sous des points de vue différents*, pour réunir en elle-même les côtés différents sous lesquels on la considère, une chose ne cesse pas d'être toujours la même chose. Conclure donc de cette manière différente dont les théologiens et les philosophes *considèrent* le péché qu'il y a une double source de la malice du mal, découlant l'une de son opposition à la raison, et l'autre de son opposition à la volonté de Dieu, c'est étrange et absurde : de même que, de ce que les théologiens *démontrent* principalement les perfections de Dieu par l'Écriture, et les philosophes par la raison, il serait étrange et absurde de conclure que les perfections de Dieu ont une double source, l'une dans l'Écriture et l'autre dans la raison.

Qu'on observe, en troisième lieu, que la réponse de saint Thomas n'a pas de sens, ou elle n'a que ce sens-ci : « C'est dans la loi éternelle (la raison de Dieu) que se trouvent également la raison de la nature de l'homme et la raison de la loi positive qui lui a été donnée. Considéré donc dans son opposition à la nature de l'homme, dont Dieu est l'auteur aussi bien que, considéré comme un acte de désobéissance à la loi positive que Dieu lui a imposée, tout péché est toujours en opposition à la loi éternelle. Cette loi aussi est, à elle seule, la règle universelle de tout ce qui tient à l'ordre de foi et à l'ordre de nature et de raison. En voulant donc définir le péché par son constitutif universel et essentiel, et d'une manière dont les théologiens pussent profiter aussi bien que les philosophes, saint Augustin ne pouvait rien faire de mieux que définir le péché *comme un acte contraire à la loi éternelle.* » Voilà ce que saint Thomas *n'a pas semblé entendre,* mais ce qu'il a effectivement entendu dans le passage en question (1). Mais

---

(1) Ailleurs saint Thomas a dit : « Comme l'ordre de la raison droite est de « l'homme, de même l'ordre de la nature est de Dieu lui-même. Par conséquent, « même dans les péchés contre la nature, par lesquels on ne viole que l'ordre « de la nature, on fait injure à Dieu, parce que c'est lui qui est l'ordonnateur « de la nature; *Sicut ordo rationis rectæ est ab homine, ita ordo naturæ* « *est ab ipso Deo. Et ideo in peccatis contra naturam, quibus ipse ordo* « *naturæ violatur, fit injuria ipsi Deo, ordinatori naturæ* (2.2. q. 54, *ar.* 12. « *ad.* 1). » Mais si, pour saint Thomas, indépendamment de toute LOI POSITIVE, on ne peut pécher contre la LOI NATURELLE sans offenser Dieu, qui est l'ordonnateur de la nature, il est évident que, pour saint Thomas aussi, même la moralité résultant de la nature, de l'essence de l'homme, en dehors de toute *loi positive,* a sa raison et son origine en Dieu, et qu'il n'y a pas de moralité sans Dieu.

c'est, de la part de saint Thomas, insister toujours sur le principe établi dans le corps de cet article : Qu'il n'y a pas deux sources différentes en elles-mêmes, mais qu'il n'y a qu'une source de l'obligation morale, pouvant être, il est vrai, *considérée* sous des points de vue différents, quoique restant toujours une et la même en elle-même : LA LOI ÉTERNELLE, la pensée et la volonté de Dieu (1).

« Dans la loi naturelle, » dit encore notre incompréhensible auteur, « telle que la manifestent la conscience et la raison, il faut distinguer « deux choses : 1° Le caractère du bien et du mal, c'est-à-dire ce qui « est conforme à la nature des êtres et à leurs rapports essentiels ; et « 2° l'intervention nécessaire du Maître de la nature, qui veut le bien et « qui défend le mal. D'abord l'*exigence de la nature*, ensuite le *pré-« cepte divin*, deux choses dictinctes, dont l'une est logiquement anté-« rieure à l'autre (2) (*ibid.*, pag. 41). » Or, si par ce passage il a entendu

---

(1) Nous ne pouvons pas nous empêcher de rappeler ici à nos adversaires le magnifique témoignage que Cicéron a rendu au dogme de l'origine divine de toute loi morale. Ils y verront que, pour ce philosophe, même la moralité qu'ils veulent faire découler uniquement de la nature et de l'essence des choses, n'a, en dernière analyse, sa raison qu'en Dieu ; ils s'apercevront que Cicéron a parlé tout à fait comme saint Thomas sur ce grand sujet, et ils rougiront peut-être de voir un païen ne sachant pas concevoir d'obligation morale sans Dieu, tandis qu'eux, catholiques et prêtres, font de déplorables efforts pour prouver au monde, qui a toujours regardé comme un blasphème la morale athée, qu'il existe une loi morale indépendante *de toute intervention divine*. Le voici ce beau témoignage : « RATIO PROFECTA A NATURA RERUM et ad recte faciendum « impellens et a delicto avocans... ORTA EST CUM MENTE DIVINA. Quam ob « rem *lex vera* atque *princeps* apta ad jubendum et ad vetandum RATIO EST « RECTA SUMMI JOVIS... Ergo est lex justorum injustorumque distinctio ad « illam antiquissimam et rerum omnium principem expressa naturam, ad quam « leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt, defendunt ac « tuentur bonos (*De Legib.*, lib. II, c. IV et V). »

(2) La distinction d'un double titre de moralité, comme d'une double sanction, peut et même doit être admise lorsqu'il s'agit des lois purement humaines ; car toute loi humaine (juste) oblige à un double titre, et par la volonté du législateur, et par sa conformité avec les rapports naturels des hommes en société. Lors même que le Code criminel ne les défendrait pas, le vol et le meurtre n'en seraient pas moins des crimes, parce que ce sont des actes contre la loi naturelle. Aussi on peut bien dire des *prohibitions* faites par ces lois : « Elles « n'en seraient pas moins justes et obligatoires même dans le cas où n'exis-« tait pas de pouvoir humain ; *Hæc vera essent etiamsi humana potestas non « existeret.* » C'est que le pouvoir humain, qui préside à une société d'hommes, n'est pas l'auteur de leur nature et que cette nature enfante des rapports moraux ou des obligations indépendamment de toute prescription humaine. Mais il

dire que l'*exigence de la nature* constitue une source d'obligation morale, réellement distincte de la source de la même obligation jaillissant *du précepte divin*, c'est, comme on vient de le voir, de l'absurde s'il a voulu nous dire que la raison de la loi est une chose bien différente de la loi elle-même, c'est du niais, du banal; car il n'y a pas d'élève en droit qui ignore cette distinction. Nous croyons qu'il a voulu dire les deux choses en même temps; et par conséquent le voilà convaincu d'avoir fait ici ce qu'il fait souvent avec une imperturbabilité qui étonne, c'est-à-dire du niais et du banal mêlé à l'absurde!

« Il est vrai » a-t-il dit aussi, « qu'*antérieurement* à la prescription « divine il y a obligation morale non aussi forte, mais réelle, de faire « ce qui est bien et d'éviter ce qui est mal, que cette loi est la raison « même de notre soumission à la volonté divine. Car enfin, si Dieu « ordonne ou défend, il faut qu'il y ait en nous une raison *antérieure* « d'accepter sa volonté et de la suivre (*Ibid.*, pag. 48). » Quelle manière de raisonner! Certainement il faut qu'il y ait en nous une raison pour nous soumettre à ce que Dieu nous ordonne et nous défend. Mais cette raison de notre soumission n'est pas, il s'en faut, dans la supposition chimérique et même impie que SANS DIEU *il y a obligation morale non forte, mais réelle, de faire ce qui est bien et d'éviter ce qui est mal.* Cette raison de notre soumission n'est que dans le droit que Dieu a de nous commander, étant notre maître, et dans le devoir que nous avons de lui obéir, étant ses sujets, aussi bien que dans la nature de l'être qu'il nous a donné et de la fin qu'il nous a assignée. Et dans l'accomplissement de ses lois il faut que nous ayons présente à l'esprit cette raison pour que, comme l'a remarqué saint Thomas, nos *actes* soient des actes vraiment *humains*, ayant la raison pour guide et non pas des actions purement machinales, des *actes de l'homme*. Donc, *antérieurement à la prescription divine* de la loi

---

n'en est pas, il ne peut pas en être de même par rapport à Dieu. Le même Dieu qui a fait des préceptes positifs aux hommes étant, lui aussi, l'auteur de leur nature et des rapports qui en résultent, toute moralité des actes humains n'a, au fond, de raison que dans la volonté de Dieu. On peut donc dire que la moralité des lois naturelles est fondée sur la volonté du Dieu créateur, et la moralité des lois positives est fondée sur la volonté du Dieu législateur. Ainsi on a eu bien raison d'appeler *légal* ce qui est conforme aux lois positives, et *légitime* ce qui est conforme aux lois naturelles, quoique cette distinction soit moins réelle que nominale et logique; mais toujours est-il que la LOI ÉTERNELLE est la source et la raison unique de toute moralité, et que le mot de Grotius, *Hæc vera essent etiamsi Deus non existeret*, n'est, à la vérité, nous le répétons, qu'un mot blasphématoire et absurde.

éternelle, *il n'y a pas d'obligation morale* ni *forte*, ni *faible*, ni *réelle* ni fantastique. Voilà ce qui est vrai, ce qui est clair, ce qui est simple, ce qui est naturel!

Plus loin, le même auteur croit écraser ses adversaires par ce singulier argument: « Dieu, a-t-on dit, est la source de la morale; donc « elle repose sur lui. Oui, Dieu est la source de tous les êtres, de « toutes les vérités, des vérités morales comme des vérités mathé- « matiques; cependant *ne peut-on prouver* les vérités mathématiques « sans avoir recours au dogme de l'existence de Dieu (*Ibid.*, pag. 45)? »

Mais de ce qu'on peut très-bien PROUVER *les vérités mathématiques sans avoir recours au dogme de l'existence de Dieu* il ne s'ensuit pas que Dieu ne soit point l'auteur de ces vérités; et de même de ce qu'on peut PROUVER même *les vérités morales sans avoir recours au dogme de l'existence de Dieu* il ne s'ensuit pas qu'il ne soit point l'auteur de ces vérités, qu'il ne soit point la source unique de la morale et que la morale repose ailleurs qu'en lui. Cet argument donc en faveur de l'*existence d'une morale sans Dieu* tiré de la possibilité de *prouver* cette morale sans y faire intervenir Dieu, n'est encore tout bonnement que du sophisme et toujours du sophisme! ce qui n'est pas honorable, il faut en convenir, pour un apôtre de la raison!

Fort de telles raisons qui ne raisonnent pas, de telles preuves qui ne prouvent rien, il est ridicule de l'entendre entonner l'hymne de la victoire sur les traditionalistes, et s'écrier: « Par conséquent il n'est « pas besoin d'une révélation pour connaître la volonté de Dieu sur « ce point *ni pour savoir ce qui est bien et ce qui est mal en vertu « de la loi naturelle*. Cette loi primordiale, gravée dans le cœur de « chacun de nous, est promulguée par la voix de la raison et de la « conscience (*loc. cit.*, *pag*, 40). » Car c'est à cette conclusion tout à fait *rationaliste* qu'il voulait en venir par son ennuyeuse et absurde apologie de la thèse de Grotius, « qu'il y aurait toujours une morale « obligatoire lors même que Dieu n'existerait pas; *Hæc vera essent « etiamsi Deus non existeret.* »

Nous ferons justice de cette étrange conclusion, au chapitre suivant, en prouvant de la manière, nous l'espérons, la plus évidente et la plus certaine que l'homme ne peut pas connaître la loi éternelle ni *savoir ce qui est bien ou ce qui est mal en vertu de la loi naturelle* à moins que quelqu'un ne lui révèle l'existence du monde spirituel, de ses êtres et de leurs rapports. En ce chapitre nous ferons voir que c'est parce qu'elle a été révélée à chacun de nous que *cette loi primordiale est gravée dans le cœur de chacun de nous*, et que *la voix de la raison et de la conscience qui la promulgue* en nous n'est que l'écho de l'instruction domestique qui nous en a parlé la première fois. Pour le

moment nous nous contenterons d'achever la réfutation du système rationaliste de cet ecclésiastique sur la loi naturelle, en relevant une dernière contradiction où il a fini par se réfuter lui-même. Quel-« ques lecteurs bienveillants » a-t-il dit, « ont paru craindre que nous « ne soyons tombé ici dans l'erreur du péché philosophique. Nous « devons les rassurer. La doctrine condamnée du péché philosophique « consistait à dire que l'on pouvait pécher contre la nature et contre « la raison sans offenser Dieu en même temps et sans violer son « commandement. Or, nous ne disons et ne pensons rien de sembla-« ble. L'obligation fondée sur la nature et la raison et celle que fonde « la loi divine sont deux obligations *distinctes*, elles ne sont pas *sé-« parées* (*pag.* 44, *note*). »

Charmante distinction! Les choses qui sont *distinctes* sans être *séparées* sont les choses qui reposent *sur le même principe* ou qui modifient de différentes manières *le même être*. Ainsi la faculté de comprendre et celle de vouloir ne sont deux facultés *distinctes* sans être *séparées* que parce que d'un côté elles accomplissent deux actes différents, et de l'autre elles se trouvent dans *la même âme*, et constituent le fond, l'essence même de tout l'être spirituel. De même, l'*obligation morale fondée sur la nature et la raison* et *celle que fonde la loi divine* ne sont deux obligations *distinctes* sans être *séparées* que par ce motif : c'est que d'un côté on peut, d'après l'expression profondément philosophique de saint Thomas, les *considérer* sous deux points de vue différents, et que de l'autre côté elles ont la *même source*, le même principe, dans le même Dieu, législateur de la loi positive et en même temps auteur de la nature et de la raison de l'homme.

Or, si ce n'est que dans ce sens que notre auteur a voulu distinguer les deux obligations, une pareille distinction n'est que logique et non physique, elle n'est que nominale et non *réelle ;* et dès lors, de par le même auteur, il est faux qu'il existe une moralité tellement connexe avec la nature et la raison, tellement en dehors de toute volonté et de toute loi divine qu'elle ne cesserait pas d'obliger quand même Dieu n'existerait pas. Et voilà le même théologien en contradiction flagrante avec lui-même, et son système renversé d'un seul mot par son propre auteur.

Cela rappelle cet original qui, croyant avoir oublié sa tabatière chez un de ses amis, où il venait de passer la soirée, et l'ayant retrouvée sur sa table au moment où il allait cacheter un billet qu'il avait écrit pour la réclamer : « Que faire? » se dit-il, « mon billet est fait, et je « ne dois pas perdre la peine qu'il m'a coûtée. » Et vite il y ajouta ce post-scriptum : « Ne tenez pas compte de ce que j'ai écrit ci-dessus, car « je viens de retrouver ma tabatière. » Puis il envoya de même son

billet. C'est ainsi que notre auteur, s'étant aperçu à la fin de son argumentation qu'elle ne pouvait pas tenir devant les principes catholiques, mais ne voulant point perdre son travail, il y a ajouté en note, par manière de post-scriptum, la susdite distinction, dont le sens est : « Ne tenez pas compte de ce qui précède. » Puis il a de même publié son livre.

C'est l'interprétation la plus bénigne et la plus charitable qu'on puisse donner de la distinction par laquelle cet auteur catholique a lui-même expliqué sa doctrine rationaliste touchant la loi naturelle ! Car si nous pouvions penser que par cette distinction il a entendu établir une distinction physique, réelle, tranchante entre l'*obligation morale résultant de la nature et de la raison et celle qui résulte de la loi de Dieu*, nous serions forcé de penser aussi que, pour lui, l'obligation naturelle subsistant toujours, lors même que Dieu n'existerait pas, on *peut pécher contre la nature et la raison sans offenser en même temps Dieu ;* nous penserions encore qu'il suit la doctrine *condamnée du péché philosophique*, et que l'assurance donnée par lui qu'il *ne dit,* qu'il *ne pense rien de semblable* ne suffit pas pour *rassurer ses lecteurs bienveillants qui ont paru craindre qu'il ne soit tombé dans l'erreur du péché philosophique !* C'est donc par une doctrine qui ne peut échapper à l'hérésie sans se renier elle-même, et qui ne peut se soutenir elle-même sans tomber dans l'hérésie, que notre auteur a cru avoir donné une *solution complète d'une question délicate*, *trop souvent et trop vivement soulevée*, c'est-à-dire une solution qui n'est pas complète et qui ne résout rien.

Enfin, pour s'excuser, toujours devant *ses bienveillants lecteurs*, « de ne pas avoir évité cette question difficile, qui n'était pas néces« saire à sa thèse, et d'avoir pris la tâche de *la résoudre le plus com« plétement possible* (*pag.* 44), » il a prétexté « tout ce que les ratio« nalistes et les traditionalistes ont écrit depuis vingt ans sur les « rapports de la morale et de la religion ; *les excès déplorables* (sic) « où l'on s'est porté *des deux côtés*, et la nécessité de montrer la « vérité entre *ces erreurs opposées* (sic) (*ibid.*). » Or, tout cela est complétement et évidemment faux.

D'abord, il n'existe pas un seul traditionaliste qui, tout en soutenant la vérité catholique, humanitaire et même de simple droit naturel de *la nécessité de l'origine divine de la morale*, n'ait pas soutenu en même temps que toute vérité morale peut être *démontrée* par la raison à ceux qui n'ont pas encore la foi.

Il est donc faux que dans tout ce que les traditionalistes ont écrit *depuis vingt ans* sur *la nécessité de donner à la morale une base divine* il y ait eu le moindre *excès*, la moindre exagération, moins encore

une *erreur opposée* à l'erreur que les rationalistes ont vraiment soutenue depuis vingt ans, et même depuis trois siècles, *de l'existence d'une morale sans Dieu.*

En second lieu, par la thèse qu'il a soutenue ici, *de l'existence d'une morale, et du devoir résultant de la seule nature des êtres indépendamment de toute intervention divine*, il a vraiment prétendu réfuter les *traditionalistes;* mais quant aux *rationalistes*, loin de les avoir combattus, il les a ménagés, il les a encouragés, il est allé à leur rencontre; il s'est déclaré, à cet endroit au moins, leur complice et leur compère; il a parlé leur langage, il a soutenu leur cause en défendant avec autant d'impudeur et d'obstination que les rationalistes eux-mêmes la thèse *d'une morale sans Dieu*, qui leur est si chère! Il est donc faux aussi qu'en entamant cette discussion il ait voulu réfuter *en même temps* ce que les rationalistes et les *traditionalistes ont écrit depuis vingt ans sur les rapports de la morale et de la religion,* arrêter *les excès déplorables où l'on s'est porté* DES DEUX CÔTÉS, et *montrer la vérité contre* DEUX ERREURS opposées. Ah! dans toute cette discussion pas un seul mot n'est dit *contre les rationalistes;* il n'a frappé que sur les *traditionalistes,* il n'a lancé ses invectives que de *leur côté;* il n'a flétri que leur prétendue *erreur*, que leurs prétendus *excès!* Il n'en a voulu qu'à la doctrine des philosophes catholiques: *qu'il n'y a pas de morale solide, sérieuse sans Dieu;* doctrine qu'il a eu le triste courage d'appeler une *erreur* aussi *réelle*, un *excès* également *déplorable* que l'erreur et l'excès des rationalistes, excluant *tout à fait* Dieu du domaine de la morale et de la religion. Il n'a pas *montré la vérité entre deux erreurs opposées*, il n'a travaillé qu'à établir *une* colossale *erreur* contre une grande et fondamentale vérité! Voilà comment il a été droit dans ses attaques, impartial dans son zèle, heureux dans la défense de la vraie doctrine!

§ 16. *Suite du même sujet. Magnifique doctrine de saint Thomas sur la* LOI ÉTERNELLE *et sur la* LOI NATURELLE, *et application de cette doctrine à la question qu'on discute ici. Profonde ignorance du semi-rationalisme touchant les principes de cette question. Athéisme et immoralité de son langage. Le protestantisme renouvelant le blasphème des anciens athées:* QUE LE JUSTE ET L'INJUSTE *sont une invention humaine: Puffendorff. En combattant cette erreur, les théologiens catholiques n'ont jamais exclu l'intervention divine sur l'origine de la morale. Le semi-rationalisme n'a rien compris à cette controverse, et de là ses pitoyables méprises sur le même sujet.*

Mais cette question est trop importante et le semi-rationalisme l'a traitée trop légèrement pour que nous ne croyions pas nécessaire d'en

rappeler les principes, que nos adversaires ont l'air d'ignorer, et pour que nous ne croyions pas nécessaire de l'éclaircir encore davantage.

Les philosophes et les théologiens catholiques définissent la loi : UNE ORDONNANCE DE LA RAISON QUI SE RAPPORTE AU BIEN COMMUN, ET QUI EST PROMULGUÉE PAR CELUI QUI PRÉSIDE A UNE COMMUNAUTÉ : *Ordinatio rationis, in bonum commune, promulgata ab eo qui curam communitatis habet.*

La loi se distingue en *loi éternelle*, en *loi naturelle* et en *loi positive*. La loi positive se distingue à son tour en *loi positive divine* et en *loi positive humaine;* et cette dernière se distingue encore en *loi ecclésiastique* et en *loi civile*. Il ne peut être question ici que des trois premières espèces de lois.

Saint Augustin avait dit : « La LOI ÉTERNELLE est la raison et la « volonté de Dieu, ordonnant qu'on conserve l'ordre naturel et pro« hibant de le troubler; LEX ÆTERNA *est ratio et voluntas divina « naturalem ordinem servari jubens, turbari vetans.* » Cependant, en général, la LOI ÉTERNELLE se définit : LA RAISON MÊME DU GOUVERNEMENT DES CHOSES, EXISTANT EN DIEU, COMME SOUVERAIN DE L'UNIVERS; *Ipsa ratio gubernationis rerum, in Deo, sicut in principe universitatis, existens.*

« La loi, dit saint Thomas, n'est que le dictamen de la raison pra« tique dans le prince qui gouverne une communauté parfaite. Or, « le monde étant, comme nous l'avons prouvé déjà (Ire *partie*), gou« verné par la providence de Dieu, il est évident que la communauté « entière de l'univers est gouvernée par la *raison divine;* et, par con« séquent, il est évident aussi que la *raison* même du gouvernement « des choses, existant en Dieu comme *principe de l'univers,* a la na« ture d'une loi. La raison divine ne conçoit rien avec le temps; mais « elle a la conception éternelle de tout ce qu'elle connaît. Par con« séquent encore il faut appeler cette loi « éternelle. » Les choses « existant en elles-mêmes n'existent pour Dieu qu'autant qu'elles « ont été connues et *préordonnées* par lui. Donc la conception éter« nelle de cette loi divine a la nature d'une loi éternelle en tant « qu'elle est ordonnée au gouvernement des choses qu'il a *précon« nues* (1). »

---

(1) « Lex nihil aliud est quam dictamen practicæ rationis in principe qui gu« bernat aliquam communitatem perfectam. Manifestum est autem, supposito « quod mundus divina Providentia regatur (ut in 1a p. positum est), quod tota « communitas universi gubernatur ratione divina, et ideo ipsa ratio gubernationis « rerum in Deo, sicut in principe universitatis, existens, *legis habet rationem;*

Mais tâchons de mieux expliquer cette belle doctrine de saint Thomas.

Dieu, dont l'être est de se comprendre essentiellement lui-même, se connaît de la manière la plus complète et la plus parfaite. Il se connaît non-seulement comme étant lui-même la plénitude de l'acte de sa propre connaissance, mais aussi comme pouvant, à cause de sa perfection infinie, être représenté au dehors de lui par des êtres créés par lui et participant à son être. Il se connaît donc comme capable d'être représenté d'une infinité de manières; et c'est cette connaissance qu'il a réalisée en créant une multitude d'êtres si nombreux et si variés, dont chacun représente quelqu'un de ses traits ou le représente d'une manière différente de l'autre.

Encore, comme, pris dans leur ensemble, tous ces êtres ne sont destinés à représenter qu'un seul et même être, l'Être divin et toutes ses perfections, ils n'ont qu'un être ordonné pour un seul et même but, ils n'ont tous qu'un but commun. Cette habitude et même ce rapport de tous les êtres à une seule et même fin, la représentation de l'Être divin, constituent l'ordre universel, objet de la sagesse divine. Mais Dieu, se connaissant parfaitement comme un être infiniment parfait, ne peut pas s'empêcher de s'aimer d'un amour infini; c'est ce qu'on appelle *la volition nécessaire à Dieu* ou la volition par laquelle il s'aime infiniment lui-même et qui est infiniment parfaite comme volition à cause de la perfection infinie de son motif et de son objet. Mais, par la même raison, Dieu doit se complaire infiniment en cette habitude des essences, en cet ordre admirable qui résulte de l'harmonie de tous les êtres conspirant à le représenter; il doit par sa volonté *approuver* cet ordre, objet de sa sagesse. Or, l'approbation par Dieu d'un ordre permanent est une loi; et puisque tout est éternel en Dieu, la connaissance de cet ordre et son approbation sont éternelles. « On a donc eu raison, dit saint Thomas, d'appeler LA LOI ÉTERNELLE la RAISON *même du gouvernement des choses existant en Dieu comme étant le Souverain de l'univers;* et d'appeler PROVIDENCE *le gouvernement des mêmes choses exercé de la part de Dieu* en la même qualité; car le gouvernement des choses ou leur direction à

« et quia divina ratio nihil concipit ex tempore, sed habet æternum conceptum, « inde est quod hujusmodi legem oportet dicere *æternam*. Ea quæ in seipsis « sunt apud Deum existunt in quantum sunt ab ipso cognita et præordinata. « Sic igitur æternus divinæ legis conceptus habet rationem *legis æternæ*, se- « cundum quod a Deo ordinatur ad gubernationem rerum ab ipso præcognita- « rum (1. 2. q. 91, ar. 4). »

leur fin appartient à Dieu, et se trouve en Dieu, aussi bien que la raison de ce gouvernement. La Providence ressort donc de la loi éternelle, comme une conclusion des principes.

De cette loi éternelle de Dieu, dont toutes les choses portent l'empreinte, jaillit ce qu'on appelle LA LOI NATURELLE, qui, par cela même, se définit : LA PARTICIPATION DE LA LOI ÉTERNELLE PAR RAPPORT AUX HOMMES; *Participatio legis æternæ in hominibus.* Écoutons là-dessus encore saint Thomas.

« Ce qui est réglé ou mesuré par une loi, dit-il, doit nécessaire-« ment participer à quelque chose de cette loi ; car rien n'est mesuré « qu'en tant qu'il participe en quelque manière à la règle ou à la « mesure. Or, toutes les choses soumises à l'action de la divine Pro-« vidence sont réglées par la LOI ÉTERNELLE, parce que c'est par la « force de cette loi qu'elles ont une inclination à leurs actes et à leurs « fins; il est donc évident que toutes les choses participent en quelque « manière à la loi éternelle.

« Mais, parmi toutes les choses créées, la créature intelligente est « sujette à la Providence divine d'une manière plus excellente que « toutes les autres choses, parce qu'elle seule est une espèce de pro-« vidence pour elle-même et pour les autres, et, tout étant soumise à « la Providence, elle participe en quelque sorte au pouvoir de la Provi-« dence même. Par cette même raison elle participe encore d'une ma-« nière plus excellente que toutes les autres choses à la LOI ÉTERNELLE, « qui lui communique l'inclination par laquelle elle est poussée à ses « actes convenables et à sa fin. Et c'est cette participation à la loi éter-« nelle de la part de la créature rationnelle qui s'appelle LOI NATU-« RELLE. C'est pourquoi le Psalmiste ayant dit : — *Sacrifiez le sacrifice* « *de la justice;* comme il lui semblait que quelqu'un lui demandât : « *Quelles sont les œuvres de la justice, et qui pourrait nous les mani-* « *fester?* Il répondit : *La lumière de votre visage, Seigneur, a été im-* « *primée sur notre front.* — C'est comme si le prophète eût dit que « la lumière de la raison naturelle (de l'intellect agissant), par laquelle « nous nous formons l'idée du bien et du mal (ce qui est la base de la « loi naturelle), n'est autre chose que l'impression de la lumière divine « en nous. Il est donc évident que LA LOI NATURELLE n'est autre « chose *que la participation de la* LOI ÉTERNELLE *de la part de la* « *créature rationnelle* (1). »

« (1) « In quantum participat aliquid de regula et mensura, sic regulatur et « mensuratur. Unde quum omnia quæ divinæ Providentiæ subduntur a LEGE « ÆTERNA regulentur et mensurentur, manifestum est quod omnia participant

Pour mieux comprendre cette profonde doctrine du docteur angélique, il est à remarquer qu'en vertu de la LOI ÉTERNELLE Dieu ne dirige et ne gouverne point toutes les créatures de la même manière. Les créatures irrationnelles sont seulement dirigées dans leurs propres actes par les affinités ou par l'instinct, et ne se dirigent pas *volontairement* elles-mêmes. Il n'y a que les créatures rationnelles qui pourvoient à elles-mêmes et aux autres par un acte de leur volonté que dirige la raison. Elles seules connaissent les rapports des moyens aux fins particulières, les rapports de tous les moyens entre eux et ceux de tous les êtres à leur dernière fin. Il n'y a qu'elles que Dieu dirige par la lumière de leur intellect, qui n'est que sa propre lumière ; et Dieu les dirige, lui, de manière à ce qu'elles se dirigent encore elles-mêmes, en tant qu'elles seules se proposent en concret une fin à elles-mêmes, connaissant et choisissant les moyens aptes à cette fin. Par conséquent cette participation de la nature rationnelle à la LOI ÉTERNELLE, qui forme l'essence de la LOI NATURELLE, n'est nulle part plus noble et plus parfaite que dans cette même nature.

Toute loi divine positive n'est qu'une règle que Dieu a imposée à l'homme pour lui *préciser* ses obligations, résultant de sa nature primitive ou de sa nature réparée, une règle le conduisant à une perfection plus ou moins grande et à l'acquisition de ses fins dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Toute loi divine *positive* a donc sa raison plus ou moins directe dans la LOI NATURELLE.

En outre, la loi divine *positive* ne nous oblige qu'en tant que nous sommes les créatures, les serviteurs de Dieu, et que Dieu est notre créateur et notre maître ; en tant que nous sommes naturellement et essentiellement subordonnés à Dieu. Si Dieu n'était pas notre créa-

---

« aliqualiter legem æternam in quantum, scilicet, ex impressione ejus habent « inclinationes in suos actus et fines. Inter cætera autem, rationalis creatura « excellentiori quodam modo divinæ *Providentiæ* subjacet in quantum ipsa fit « Providentiæ particeps, sibi ipsi et aliis *providens*. Unde et in ipsa participa- « tur ratio æterna, per quam habet naturalem inclinationem ad debitum actum « et finem. Et *talis participatio* LEGIS ÆTERNÆ *in rationali creatura* LEX « NATURALIS dicitur. Unde quum Psalmista dixisset (Psal. 4) : *Sacrificate sacri-* « *ficium justitiæ*, quasi quibusdam quærentibus : *Quæ sunt justitiæ opera?* « *Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona?* Respondens dicit : *Signatum est* « *super nos lumen vultus tui, Domine ;* quasi lumen rationis naturalis, quo « discernimus quid sit bonum et quid sit malum, quod pertinet ad naturalem « legem, nihil aliud sit quam impressio divini luminis in nobis. Unde patet quod « lex naturalis nihil aliud est quam participatio legis æternæ in rationali creatura « (1. 2. *qu.* 91, ar. 2). »

teur et notre maître, il n'aurait aucun droit de nous dicter des lois ni nous n'aurions aucune obligation de nous y soumettre; c'est ce qui a fait dire, avec toute raison, à notre adversaire : « Si Dieu ordonne « ou défend, il faut qu'il y ait en nous une raison antérieure d'ac- « cepter sa volonté et de la suivre. » Or, c'est par la loi naturelle que nous sommes placés sous l'autorité de Dieu, et tout ce qui est en nous est placé sous la direction de la raison; car c'est en vertu de l'ordre naturel que tout ce qui est inférieur est subordonné à ce qui lui est supérieur. Si donc toute obligation de notre part d'*accepter la volonté de Dieu et de la suivre* résulte de notre infériorité naturelle à Dieu, en tant que nous sommes les créatures et les serviteurs de Dieu, toute *obligation d'accepter la loi divine et de la suivre* résulte de LA LOI NATURELLE.

De ces principes, connus et admis par tous les théologiens catholiques, les semi-rationalistes exceptés, probablement parce qu'ils les ignorent, il résulte d'abord que mettre Dieu de côté dans la question dont il s'agit, c'est mettre de côté toute capacité des êtres créés de représenter l'Être increé, toute fin commune à tous les êtres et toute aptitude de leur part à cette même fin; c'est mettre de côté toute nature déterminée, toute essence propre, fixées par leur Auteur à tous les êtres dans un dessein digne de sa sagesse et de sa bonté; et conséquemment, aussi, c'est mettre de côté la *raison* du gouvernement des choses existant dans un Être souverain de l'univers; en un mot, c'est mettre de côté la LOI ÉTERNELLE.

La LOI NATURELLE, à son tour, n'étant que la participation de la LOI ÉTERNELLE dans la créature intelligente, mettre de côté la loi éternelle, c'est mettre de côté la loi naturelle elle-même.

La loi divine positive, aussi, n'ayant sa base que dans la loi naturelle, mettre de côté la loi naturelle, c'est mettre de côté, aussi, toute loi positive, et toute obligation qui en résulte.

Mettre donc Dieu de côté, dans cette grande question, c'est mettre de côté toute loi divine positive, toute loi naturelle, toute loi éternelle, toute nature et toute essence, toute fin déterminée des êtres, toute raison d'obligation morale et de devoir. N'est-ce donc point le comble de l'impiété et de l'absurde que de vouloir faire sans Dieu une obligation morale résultant dès lors de la nature et de l'essence des êtres? nature et essence que les êtres n'auraient pas sans Dieu; ou résultant d'une loi simplement naturelle, qui n'existerait pas sans la loi éternelle, qu'on ne peut concevoir sans Dieu? Que le ciel nous garde d'attribuer à nos adversaires des intentions impies; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils deviennent absurdes et qu'ils sont convaincus d'ignorer la haute métaphysique des lois, lorsqu'ils font du *droit naturel* :

comme ils sont convaincus d'ignorer la haute métaphysique de l'esprit lorsqu'ils font de la *raison naturelle*.

« On demandera, » a dit notre auteur avec l'assurance qui lui est propre lorsqu'il prononce une erreur (dont il ne se doute pas), « on « demandera quelle est la force de cette obligation (indépendante de « *toute intervention divine*) et quelle est sa sanction ? La raison nous « dit que tout être, ou au moins tout être raisonnable, doit agir con« formément à sa nature et aux rapports essentiels qui le lient aux « autres êtres, sous peine, en allant contre sa nature, de marcher à « la contradiction, au désordre, à la destrcution : VOILA LA LOI. « Or, qui va à la destruction et à la souffrance doit la trouver : VOILA « LA SANCTION (p. 43). »

Mais Bayle, en voulant établir la possibilité d'une société d'athées et d'une législation morale sans Dieu, n'a point parlé autrement. « Dès « là qu'un athée, a-t-il écrit, peut s'apercevoir que les vérités de mo« rale sont fondées sur la nature même des choses, et non pas sur « les fantaisies de l'homme, il se peut croire obligé aux idées de la « droite raison comme à une règle du bien moral distinguée du bien « utile (*Continuat. des Pens.*, § 132). » Les athées et les rationalistes de nos jours s'expriment tous de la même manière. Voilà donc notre étrange apologiste du catholicisme convaincu de parler, ni plus ni moins, le langage des athées et de partager les doctrines insensées par lesquelles ils travaillent, depuis deux siècles, à faire des lois n'ayant besoin d'aucune *sanction* divine, des lois athées et une société sans Dieu !

Remarquez encore la profonde immoralité de cette morale fondée sur l'existence d'un ordre sans Dieu et n'ayant d'autre SANCTION que *la souffrance !* Car, suivant cette morale, l'homme n'aurait plus la Vérité infinie, le Bien infini, il n'aurait plus Dieu ; il n'aurait que la vérité finie, le bien fini, il n'aurait que lui-même pour sa fin, même naturelle, et il ne devrait chercher que dans ce monde sa félicité. Mais dès lors son *ordre* à lui, sa morale, sa loi ne sauraient être que l'obligation d'éviter toutes *souffrances* et de se procurer toutes les satisfactions qu'il peut obtenir sans s'exposer à de nouvelles souffrances ; en un mot, l'obligation de se livrer au désordre et d'échapper à la punition. D'où, en voulant être conséquent, son ordre, à lui, sa morale, sa loi ne seraient que le sensualisme le plus effréné et le plus abject. Aussi cet écervelé jeune homme dont il sera question plus loin et qui, il n'y a que quelques mois, a effrayé la France par l'impiété cynique de ses doctrines a été horriblement logique en établissant que *l'unique devoir de l'homme c'est de se procurer toutes les jouissances matérielles possibles*. Il avait com-

mencé par dire *que Dieu n'est que la raison humaine élevée à sa plus haute puissance*, c'est-à-dire par nier Dieu. Or, l'homme qui n'a d'autre symbole que l'athéisme ne peut raisonnablement avoir d'autre morale que le plaisir. Voilà donc le système qu'un prêtre catholique n'a pas eu crainte de *sanctionner* par ses absurdes doctrines et d'appuyer de sa main sacrée !

Maintenant, pour *compléter*, à notre tour, *notre solution* sur cette question d'un si haut intérêt, nous avons à expliquer comment le semi-rationalisme s'y est trompé d'une manière si grossière et est tombé dans des erreurs si déplorables.

Archélaüs, maître de Socrate, Démocrite, Aristippe, Anaxagoras, Pirrhon, Épicure, Carnéade et généralement tous les anciens philosophes sceptiques, matérialistes et athées enseignaient que ce sont les hommes qui ont inventé le *juste* et l'*injuste*, la *vertu* et le *crime*, et que la moralité des actions humaines n'est pas dans la nature, mais dans l'opinion. On a entendu Horace nous dire, au nom de la secte épicurienne, dont il était membre, que ce furent les hommes qui, après avoir inventé la raison et le langage, bâtirent des villes et établirent les lois qui prohibaient le vol, l'assassinat et l'adultère; *Oppida cœperunt munire et ponere leges.=Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.* Nous avons aussi entendu Cicéron le philosophe qui, se mettant en contradiction avec Cicéron le théologien et l'interprète des traditions, nous affirme, lui aussi, au nom de la secte stoïcienne, que le *droit*, le *juste* et l'*honnête* ne sont que des inventions des hommes, sortant par leurs propres efforts de l'état sauvage où ils se trouvaient à leur origine. En sorte qu'à de rares exceptions près les *sages* du paganisme étaient d'accord à enseigner *qu'il n'y a pas de bien et de mal en soi; qu'une chose n'est bonne que parce qu'elle est prescrite, n'est mauvaise que parce qu'elle est défendue; et enfin que le bien et le mal, en morale, ne dépendent que des lois et des institutions humaines ou des préjugés des hommes.*

Avec toutes les erreurs des anciens hérétiques du christianisme, le protestantisme a renouvelé aussi toutes les erreurs des anciens philosophes du paganisme et, parmi ces erreurs, jusqu'à celle qui nie l'existence d'une moralité indépendante de la loi humaine. La secte des *frères de Rose-Croix*, l'une des branches des anabaptistes, aussi bien que la secte des *machiavélistes*, des *athées* et des *libertins*, qui, du vivant de Calvin, comme il nous l'atteste lui-même, étaient très-nombreuses, professaient cette même doctrine. Hobbes, Spinosa, Bayle et tous les libres penseurs du protestantisme, ainsi que tous les philosophes matérialistes et athées du dernier siècle et du nôtre, n'ont point donné d'autre base à la morale. Seulement, par un reste de pudeur et

pour ne pas se placer tout à fait hors du christianisme, le protestant Puffendorff, tout en soutenant, lui aussi, l'*indifférence naturelle et absolue* des actes humains, a fait grâce à la *loi positive* de Dieu, et a enseigné sérieusement que le blasphème, le vol, le meurtre, l'adultère ne sont pas prohibés parce que ce sont des péchés, mais que ce sont des péchés parce que Dieu les a prohibés.

Mais en ôtant toute honnêteté, toute justice ressortant du *droit naturel* on ôte toute obligation de la loi divine positive; car, ainsi que nous venons de le démontrer, cette loi positive ne nous oblige qu'autant que nous sommes placés sous l'autorité de Dieu par la loi naturelle, et en tant que la raison de cette subjection précède la loi positive. Il est donc de toute nécessité qu'avant cette loi on admette quelque chose d'obligatoire, qu'on admette le bien et le mal ressortant de la nature de l'homme et de ses rapports naturels avec ses fins et avec tous les êtres.

L'on comprend donc combien il était important de réfuter cette doctrine de la philosophie païenne, que le christianisme philosophique ou le protestantisme avait restaurée. Et c'est ce qu'ont fait tous les philosophes et les théologiens catholiques, depuis Suarez jusqu'à nos jours. Dans l'intérêt de la loi *divine positive*, ils ont tous démontré l'existence d'une *loi naturelle*, d'une justice naturelle, antérieure à toute loi positive humaine et même divine.

Mais, en défendant la préexistence de la loi naturelle à la loi positive, ils n'ont jamais dit, ils n'ont jamais pensé ce que leur fait dire le semi-rationalisme de nos jours, qui, par cela même, donne à voir qu'il n'a rien compris à cette controverse; ils n'ont jamais dit, ils n'ont jamais pensé que cette loi naturelle N'A AUCUN RAPPORT A DIEU, ET QUE LA MORALE NATURELLE SERAIT TOUJOURS OBLIGATOIRE QUAND MÊME DIEU N'EXISTERAIT PAS : *Hæc vera essent etiamsi Deus non existeret.* Pour les docteurs catholiques, cette moralité de la loi naturelle elle-même, servant de support et de base à l'obligation de la loi positive de Dieu, ne résulte que de la conformité ou du désaccord des actions humaines avec une autre loi. Et cette loi est la LOI ÉTERNELLE, ou la *raison de la divine sagesse*, qui a donné une nature déterminée à l'homme et qui a établi des rapports essentiels et immuables entre les actions de l'homme et les fins qu'elle lui a fixées. « A cette loi, ont-ils dit, sont subordonnées toutes les choses nécessaires ou contingentes. Donc même ces actions qu'on appelle *naturellement honnêtes* ne sont telles que par leur conformité à cette loi, dont la participation par la nature rationnelle fait la loi naturelle. Car, d'après la sublime doctrine de saint Thomas, comme tout ce qui EST est vrai, parce qu'il imite la Vérité éternelle, en tant

que cette Vérité, qui est l'essence de Dieu, a en elle-même les idées archétypes de toutes choses, de même tout ce qui se FAIT de juste par l'homme n'est juste que parce qu'il imite la Sagesse éternelle, en tant qu'elle a en elle-même la règle suprême des choses. Comme donc toutes les choses existantes expriment, par leur essence, la vérité divine, de même toutes les bonnes actions expriment, par leur essence aussi, la sagesse divine ou la raison éternelle de la sagesse divine. Comme les choses existantes sont *vraies* avant toute révélation qui en atteste la vérité, de même toutes les bonnes actions sont bonnes avant que toute loi positive en indique la bonté. Mais, encore une fois, cette vérité, résultant de l'essence même des choses, n'a sa raison que dans la loi éternelle, qui est la raison même de la sagesse divine, d'après laquelle Dieu veut tout ce qu'il veut. Et par conséquent, enfin, on ne saurait le répéter assez, la base et la raison de toute moralité n'est qu'en Dieu; et Dieu mis de côté, comme il n'y a plus ni vrai ni faux dans les choses existantes, de même il n'y a plus ni bien ni mal dans les actions de l'homme. »

A l'occasion de cette argumentation des philosophes et des théologiens catholiques, qui par sa beauté est à la hauteur de sa sublimité et de sa solidité, les philosophes et les théologiens protestants leur reprochaient de faire un cercle vicieux: « Car toute votre argumentation, leur disaient-ils, se réduit à ceci: qu'il n'y a des actions honnêtes et des actions honteuses que parce que celles-là sont prescrites, et celles-ci sont défendues par la loi naturelle, et que celles-là ne sont prescrites par la loi naturelle que parce qu'elles sont honnêtes, et celles-ci ne sont défendues que parce qu'elles sont honteuses. »

« C'est précisément le contraire, leur répondaient nos docteurs, qui résulte de notre argumentation. Nous disons, il est vrai, que certaines actions ne sont honnêtes et d'autres honteuses que parce qu'elles sont prescrites ou défendues par la loi naturelle. Mais si l'on nous demande encore : Pourquoi sont-elles prescrites ou défendues par la loi naturelle? Nous ne disons point : Parce qu'elles sont honnêtes ou honteuses en elles-mêmes. Nous disons qu'elles ne sont affectées de moralité ou d'immoralité par la loi naturelle que parce qu'elles sont conformes ou contraires à la raison éternelle de la sagesse divine, à la LOI ÉTERNELLE, dont la loi naturelle est la participation. Et si l'on nous demande encore : Pourquoi certaines choses sont-elles conformes ou contraires à la raison divine, à la LOI ÉTERNELLE? Nous répondons que toutes choses, en tant qu'elles *existent* et en tant qu'elles *sont ordonnées* pour une fin, procèdent et doivent procéder de la sagesse divine. Car toute chose vraie doit nécessairement et essentiellement procéder, *par création*, de l'Être infini qui produit tout par

son intellect infiniment ordonné. Où donc est ici le *cercle vicieux* et la *pétition de principe?* »

Voilà la vraie doctrine des écoles catholiques sur cette grave matière; et le semi-rationalisme est convaincu de ne la pas connaître ou de la connaître sans la comprendre lorsque, à l'occasion de la thèse que ces écoles ont soutenue *de l'existence d'une morale naturelle précédant toute loi positive*, il en a conclu que *les docteurs catholiques ont admis une morale athée, existant sans Dieu et pouvant se passer de Dieu.* En attribuant cette conclusion aussi absurde qu'impie aux docteurs catholiques, le semi-rationalisme n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir que, d'après la doctrine unanime de ces docteurs, cette *morale naturelle*, ainsi que toute bonté intrinsèque et essentielle des actions humaines, dérive de sa conformité avec la LOI ÉTERNELLE, qui est la raison de la sagesse de Dieu, et que sans Dieu il n'y a pas de bien ni de mal dans les actions humaines. Le semi-rationalisme n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir que là où il n'y a pas de fin il n'y a pas de moyens; que là où il n'y a pas de règle il n'y a rien de réglé, et que par conséquent, en mettant de côté la loi éternelle, qui est, en dernière analyse, la fin et la règle de l'homme, il n'y a plus d'obligation morale pour l'homme; enfin que la doctrine semi-rationaliste sur ce sujet, en favorisant l'athéisme moral, ouvre la porte à l'athéisme dogmatique!

Nos lecteurs ont maintenant sous les yeux la solution de cette grande question que nous avons cru, à notre tour, devoir leur donner, en opposition à celle que le docteur semi-rationaliste a cru devoir donner aux siens. C'est, nous le répétons, à eux de juger laquelle des deux est la plus vraisemblable, la plus catholique et la plus *complète*.

§ 17. *L'auteur de la Valeur de la raison condamné par l'université de Louvain à cause de sa doctrine d'une morale sans Dieu. Cette doctrine est commune à toute l'école semi-rationaliste, et c'est pour cela qu'on l'a combattue ici. La doctrine des semi-rationalistes est parfaitement identique à la doctrine des rationalistes absolus touchant la loi naturelle, la première idée de Dieu et la création. Le semi-rationalisme n'est que le rationalisme voilé au sujet des doctrines.*

Mais nous ne sommes pas le seul à voir de l'hérésie dans la doctrine de ce théologien catholique sur cette grave matière. Pour ne rien dire de l'opposition qu'à cause de cette doctrine il a rencontrée en France, énonçons que l'Université catholique de Louvain l'a combattu et l'a condamné à ce même endroit. Les censures de ce respectable corps de savants sont d'autant plus imposantes que cette université, parfaitement étrangère à la lutte existante entre les semi-rationalistes et les traditionalistes de France, est tout à fait désintéressée dans la question.

Voici comment l'un des plus éminents professeurs de cette université célèbre, M. U..., s'est exprimé, *au nom de ses illustres collègues*, à ce sujet, dans une lettre récente (du 14 janvier 1856) à l'un de ses amis, à Paris. On nous a permis de la copier : « Quant à la proposition « du R. P. C., MES COLLÈGUES *et moi* nous l'avons combattue avant « qu'elle fût répétée par son auteur, ET NOUS NE CESSERONS *de* « *la combattre* maintenant qu'elle a été reproduite *si légèrement* par ce « Père. Quoi ! *une morale sans Dieu et sans religion!* une loi sans « législateur ! une obligation réelle sans base et sans sanction morale! « une morale sans dogme ! C'est *la morale de Kant*, c'est *la morale* « *de Cousin* et de SON ÉCOLE NATURALISTE ! Mais voir au- « jourd'hui UN CHRÉTIEN, UN PRÊTRE, UN THÉOLOGIEN « avancer une telle proposition, C'EST INCONCEVABLE. Lorsque « des théologiens graves ont dit que la différence du bien et du mal « *dépend de la nature des choses ou des êtres*, ils entendaient parler « non de la nature des êtres ou des êtres abstraits, mais *de celle de* « *Dieu et des créatures raisonnables*, ou bien des êtres concrets, « *tels qu'ils sont réellement en rapport avec Dieu.* Je ne sais ce que « Leibnitz dit dans *ses pensées*, que je n'ai pas sous la main en ce « moment; mais je pense qu'au lieu de citer *ses pensées*, qui quelque- « fois *ne sont que des phrases tronquées par Émery*, on ferait bien « de *méditer*, au sujet de la présente question, ce que Leibnitz dit « dans sa *Théodicée* (*Part.* 2, *N.* 104) : on y trouverait plus que l'au- « torité de Leibnitz ; on y rencontrerait une *vérité profonde*, qui s'é- « tend encore plus loin que la question dont il s'agit. DU RESTE, « CE N'EST PAS LÀ LA SEULE PROPOSITION ERRONÉE DU « P. C. »

Voilà donc le chef du semi-rationalisme, soi-disant catholique, convaincu par une université vraiment catholique d'avoir donné à la morale la même base que Kant et Cousin, les chefs du rationalisme moderne, et de professer des doctrines erronées!

Mais, pour être juste encore ici, nous devons remarquer que cet auteur n'a pas tiré de son cru, mais qu'il a emprunté aux écrivains de l'école dont il s'est fait le chef cette doctrine, et qu'il l'a répétée d'après leur autorité en toute simplicité de conscience, sans en soupçonner le moins du monde le scandale et l'absurdité. Cette même doctrine *sur la loi naturelle* se trouve formulée dans presque tous les cours et les livres de philosophie de l'école semi-rationaliste (1). Et c'est pré-

(1) C'est par respect pour la position que leurs auteurs occupent que nous n'indiquons pas ici les titres et les pages des cours et des livres où se trouve cette

cisément parce qu'elle est la doctrine non d'un seul écrivain, à qui on aurait pu, sans inconvénient, ne faire la moindre attention, mais la doctrine très-répandue de toute une école, que nous nous sommes donné la peine de la réfuter dans tous ses détails. Voici, en effet, comment les principaux chefs de la même école s'expriment sur cette importante matière.

Un élève d'un maître célèbre, voulant faire quelque chose qui lui valût son diplôme de bachelier ès sciences dans l'école semi-rationaliste, a fait à ce maître l'honneur de lui attribuer *d'avoir fondé la morale sur le dictamen* IMPÉRIEUX *de la conscience.* Ce maître malheureux, qui, par le tour regrettable, tour plus poétique que philosophique, qu'il a donné à son enseignement, a fourni à ses adversaires et même à ses amis le motif ou le prétexte de lui supposer des opinions peu orthodoxes ou au moins très-mal sonnantes, avait dit en effet ce qui suit (ici nous ne traduisons pas du latin, nous *copions* du français) :

« AU MILIEU DE MA CONSCIENCE s'élève une voix QUI ME « PRESCRIT, à l'égard de Dieu, l'adoration et l'obéissance; à l'égard « de mes semblables le respect de leurs droits; à l'égard de moi-même « de *tendre à* TOUTE la perfection dont *ma nature* est susceptible. « Je déduis de ces principes tout ce qu'ils *paraissent* renfermer; je « combine ces idées *de toutes les manières possibles;* je *tâche* de « mettre dans toutes mes déductions ce lien d'identité *qui fera leur* « *force* et QUI LEUR DONNERA DE L'AUTORITÉ AUX YEUX « DE MA PROPRE RAISON. »

Voilà donc cet heureux semi-rationaliste trouvant *au milieu de sa conscience* et par *la voix* qu'elle lui fait entendre la connaissance complète, la source, la règle, la force, l'autorité, la sanction de tous ses devoirs. Il est vrai que la clarté avec laquelle cette voix lui parle, pour lui apprendre toute la *perfection dont sa nature est susceptible,* ne le dispense pas de la *dure* besogne *de déduire des principes* qu'elle lui prêche *ce qu'ils* PARAISSENT *renfermer* (car, à ce qu'il *paraît*, ces principes sont loin d'être clairs). Il est vrai que, malgré la force de la même voix et les déductions de ces mêmes principes, il lui reste toujours la pénible tâche de les *combiner de toutes les manières possibles.* Mais il est vrai aussi qu'une bonne fois ayant réussi *à mettre dans toutes ses déductions ce lien d'identité* (comprenne cela qui peut!) QUI FAIT LEUR FORCE, et *qui leur donne de l'autorité aux*

---

scandaleuse doctrine; mais elle ne s'y trouve pas moins, telle qu'on va la voir dans les propositions qu'on va lire. Nous espérons qu'on nous tiendra compte de cette réserve, et qu'on ne nous forcera pas à y renoncer.

yeux de sa propre raison, il en a assez, et il n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs, dans une révélation positive, la précision, le complément de ses connaissances morales et l'*autorité* de leur obligation! Donc, pour ce semi-rationaliste au moins, l'homme, en ne suivant que sa raison, peut heureusement atteindre non-seulement *quelques* vérités, mais *toutes* les vérités morales! C'est précisément la marche que les rationalistes philosophes indiquent à l'esprit de l'homme pour se créer une loi en dehors de Dieu! Mais voici d'autres assertions dans le même genre, et plus immorales et plus blasphématoires encore.

Dans un cours de philosophie semi-rationaliste qu'on fait suivre à de jeunes lévites on trouve ces propositions, que nous traduisons fidèlement du latin : « On entend par *loi naturelle* l'obligation imposée à l'homme et *découlant de la nature des choses elles-mêmes* par laquelle nous sommes *obligés* de faire ce qui est *essentiellement* bon, et à nous abstenir de ce qui est *essentiellement* mauvais. — Il existe entre le bien et le mal moral une *différence essentielle*, provenant *de la nature des choses elles-mêmes*. — *Il est certain* que c'est de l'existence de *cette différence essentielle* entre le bien et le mal que RESSORTIT L'OBLIGATION D'AGIR selon la nature des choses. — L'existence de la loi naturelle s'établit INDÉPENDAMMENT DE L'EXISTENCE DE DIEU.—Pour *créer l'obligation* IL SUFFIT DE LA RAISON NATURELLE, et il n'est NULLEMENT NÉCESSAIRE de reconnaître l'EXISTENCE D'UN ÊTRE SUPÉRIEUR A L'HOMME, *ordonnant à l'homme d'obéir à la raison.* »

Dans un autre *des cours* de la même école la même doctrine est exposée dans ces termes : — L'obligation naît PRINCIPALEMENT, ET AVANT TOUT, *de l'honnêteté elle-même.* — La loi naturelle est la loi dont les préceptes dérivent *de la nature même des choses.* — LA SEULE VOLONTÉ DE DIEU NE PEUT PAS ENFANTER L'OBLIGATION. (Pauvre divinité!) — La différence entre le bien et le mal *doit être cherchée* dans la nature même des choses. »

Ainsi donc, pour ces étranges professeurs catholiques, *l'existence de la loi naturelle est indépendante de l'existence de Dieu;* et, tandis *que la raison naturelle suffit pour créer l'obligation*, LA SEULE VOLONTÉ DE DIEU NE PEUT PAS ENFANTER CETTE MÊME OBLIGATION. C'est, comme on le voit, la répétition imprudente et impudente, avec commentaire, du mot absurde et même impie de Grotius : *Hæc vera essent etiamsi Deus non existeret.* Et, ce qui est plus déplorable encore, ce langage, tout à fait pélagien et matérialiste, ôtant à la loi naturelle toute sanction divine, détruisant toute obligation sérieuse, renversant les vraies bases de toute morale, n'est que le développement et l'apologie de la pensée fondamentale et sacrilége du rationalisme philoso-

phique; pensée n'ayant d'autre but que de placer dans l'homme même le principe de toute loi, de toute religion, de tout progrès; de chasser Dieu du monde scientifique, du monde moral, du monde social, afin de pouvoir le chasser aussi du monde physique, c'est-à-dire de tout l'univers, puis de proclamer l'athéisme comme l'unique et vraie religion du monde!

Attribuant ainsi à l'homme isolé, *en dehors de toute révélation et de toute tradition*, la puissance de se créer la morale, il n'est pas étonnant que, par l'organe du professeur célèbre cité plus haut, le semi-rationalisme ait aussi attribué à l'homme, dans la même condition, la puissance de se *créer* Dieu.

On se souvient de ce fougueux rationaliste allemand, Fichte, disant un jour à ses élèves : « Je vous invite à venir demain entendre com« ment l'homme crée Dieu : » car, tandis que le catholicisme se contente de *recevoir* la vérité, de s'expliquer ce qu'il a reçu et d'essayer de s'en rendre compte, le rationalisme a la prétention de se *faire*, lui, les vérités, de les créer, de les fabriquer; *Fabricatores errorum* (*Isa.*, XLV, 16)! Or notre professeur semi-rationaliste a eu l'air de faire la même invitation à ses élèves aussi; car un jour il leur dit ceci : « Nous allons demander Dieu à l'âme; nous voulons nous élever à la « *pure conception* de la divinité; sans jamais espérer de *comprendre* « Dieu, nous voulons le *concevoir*. »

Mais il paraît que, du premier abord, il n'a pas été très-heureux dans cette *fabrication* artificielle, dans cette *conception pure de la divinité*, et que, sommée de lui révéler Dieu, *l'âme* lui a répondu d'une manière bien confuse. Car il nous raconte que, « s'étant, dans le silence « de la méditation, élevé à la *conception* de l'unité, de la simplicité, de « l'infinité divines, il s'est trouvé en *présence* d'une *existence indéter« minée* où il vit que TOUTE *perfection* est comprise et où cependant « il n'en put *discerner* AUCUNE; et par conséquent l'infini ne fut plus « pour lui qu'une *abstraction*, un *mot*, une *lettre morte*, un *néant* « *d'être*. C'est, dit-il, que lorsque nous voulons fixer les yeux *de* « *notre raison* sur *l'essence infinie*, nous nous sentons pris comme « *d'un vertige*; et qu'incapables de soutenir longtemps cette contem« plation, nos pensées se troublent et les mots nous manquent. » Mais ayant fait bonne contenance, il finit par se *créer* « la vraie *conception* de Dieu, » et par « envisager *face à face* l'Infini. » Car il ajoute : « Ce« pendant, malgré ces défaillances (de la raison *prise par le vertige*), « nous avons vu l'ÊTRE dans *toute sa pureté*. La face de notre Dieu « s'est un instant *dévoilée* à nos yeux étonnés. »

Or, est-il possible qu'un homme sérieux, un théologien catholique ait pu sérieusement débiter en public de telles extravagances, et pré-

senter comme des faits et des *visions* dont il aurait vraiment été gratifié de tels mots, vides de sens, jurant de se trouver ensemble, et que seule une imagination *prise de vertige* a pu mettre sur ses lèvres? Cependant un tel langage n'en est pas moins tout à fait *rationaliste*, autant par la forme que par le fond! Ceux des rationalistes qui font à Dieu l'honneur de l'admettre sont parfaitement d'accord à affirmer qu'ils n'ont connu Dieu que par un procédé tout à fait semblable et expriment de la même façon leur vision de Dieu, dans l'intention de constater qu'on n'a pas besoin de Dieu pour connaître Dieu!

Enfin la doctrine panthéiste elle-même, le résultat le plus logique du rationalisme, a trouvé approbation et écho à l'école du semi-rationalisme, toujours par l'organe du même professeur, qu'elle a applaudi sans restriction. Ici nous devons féliciter d'abord ce professeur semi-rationaliste. Vraiment, sa conscience et sa raison sont des mines inépuisables, où il trouve des richesses toujours nouvelles. Nous venons de l'entendre se glorifiant d'y avoir puisé les quatre *idées mères* du *panthéisme*, du *dualisme*, du *déisme* et du *christianisme*, et d'y avoir entendu une *voix* lui apprenant tous ses devoirs. Maintenant le voici qui nous assure y avoir rencontré d'autres idées encore. « Je « trouve, nous dit-il, dans le fait primitif de la connaissance humaine « trois faits, *trois idées fondamentales* DANS MA CONSCIENCE, DANS « MA RAISON : L'idée du MOI, l'idée du monde, l'idée de Dieu. En « comparant ces trois idées, je ne tarde pas à m'apercevoir qu'elles « sont unies dans des rapports NÉCESSAIRES; j'affirme que Dieu est « cause, cause intelligente. » Heureuse trouvaille! Mais voulez-vous savoir comment ce théologien s'est expliqué la création, après *s'être aperçu qu'entre les idées du moi, du monde et de Dieu il y a des* RAPPORTS NÉCESSAIRES et après avoir pu *affirmer que Dieu est cause*, écoutez encore.

Dans son *Esquisse d'une philosophie*,—qu'il aurait mieux nommée *Esquisse du panthéisme et de toutes les erreurs réunies*,—M. Lamennais, combattant le dogme de la création tel que la foi catholique le professe, s'était exprimé ainsi (Tom. I, pag. 114 et 117) :

« La création n'est que la manifestation extérieure de Dieu ou la « réalisation des pensées, dont l'ensemble forme, sous le rapport par- « ticulier où nous l'envisageons en ce moment, *l'intelligence divine* « qui, dans son unité, représente intelligiblement l'être infini. Il s'en- « suit que la création, considérée dans son type divin, est *une* et *in-* « *finie* COMME DIEU MÊME. Ici les graves *inconvénients* (inconvé- « nients prétendus du système catholique sur la création) disparaissent « dès qu'on se représente la création comme *la manifestation pro-* « *gressive de* TOUT CE QUI EST EN DIEU et dans le *même ordre* qu'il

« EXISTE EN DIEU. Car il est évident alors que tout ce qui PEUT « ÊTRE DEVAIT ÊTRE ; il n'y a pas même lieu d'imaginer *un choix*. »

On le voit donc, c'est ici la théorie panthéiste, formulée dans les termes les moins équivoques et telle que le rationalisme philosophique la professe. Eh bien, notre professeur semi-rationaliste, en citant cette théorie, non-seulement n'y a trouvé rien à blâmer ou même à corriger ; mais, après l'avoir adoptée lui-même, il l'a proposée, comme acceptable, à ses auditeurs ; et, contre l'avis de son propre auteur, M. de Lamennais, qui a voulu l'opposer à la foi catholique, il a déclaré que la foi catholique aurait tort de s'en alarmer et de la rejeter ; car il a fait suivre cette citation du prêtre apostat par ces étranges paroles :

« Dans cette hypothèse Dieu *ne choisit pas* un monde *entre les* « *mondes possibles ;* mais il réalise, dans l'infini de l'espace et du « temps, *tous les mondes possibles*. Dieu manifeste *tout ce qui peut* « *être manifesté ;* tout ce *qui doit naître* naît au moment marqué « par l'éternelle sagesse... Si cette hypothèse vous paraît plus sa« tisfaisante (que la croyance catholique), je ne vois pas de raison « *tirée des nécessités de la foi* qui puisse vous *forcer à la rejeter*. »

Voilà donc le semi-rationalisme, tout ayant l'air de combattre le rationalisme, adoptant, professant tous ses principes, toutes ses doctrines, toutes ses hypothèses, toutes ses théories ; marchant dans sa même voie, suivant ses mêmes inspirations, parlant son même langage ; se déclarant par le fait non-seulement son allié, mais son parent ; descendant de la même souche, tendant au même but et donnant le droit à tout homme qui réfléchit de l'appeler le vrai rationalisme ! le rationalisme philosophique, affublé du voile, bien transparent d'ailleurs, du catholicisme !

§ 18. *Dernière preuve de la parfaite identité entre le semi-rationalisme et le rationalisme : le* RATIONALISME *soi-disant* CATHOLIQUE, *à moins qu'il ne se résolve dans le* RATIONALISME PHILOSOPHIQUE ET ABSOLU, *n'est qu'une ineptie, un non-sens et une déception.*

Nous avons prouvé, dans nos Conférences, que la philosophie chrétienne, — dans ces derniers temps, si discréditée, si calomniée et dont on s'est moqué avec tant d'outrecuidance et de mauvaise foi sous le nom de *philosophie scolastique*, — ne consistait pas, comme on s'est plu à le faire croire, dans ce qu'on a appelé *le jargon des formes*, mais bien dans le *choix des doctrines*. Nous avons établi que, toute erreur n'étant qu'une vérité défigurée ou mutilée et nul système d'erreur ne pouvant exister sans renfermer en lui une portion de vérité, la

philosophie chrétienne était un véritable *éclectisme*, choisissant et réunissant dans un même système ce qui se trouvait de vérité dans les deux systèmes opposés d'erreurs qui se partagent ordinairement les esprits adonnés aux grandes questions philosophiques, religieuses et politiques. Enfin, nous avons prouvé que, la vérité consistant dans un *iustemilieu* entre deux erreurs opposées, comme la vertu consiste dans un *juste milieu* entre deux vices contraires, *In medio consistit virtus*, la philosophie chrétienne, par cela même qu'elle prenait toujours la place moyenne et qu'elle *choisissdit* le vrai entre des systèmes également faux, avait résolu toutes les grandes questions de la philosophie, avait constitué une science vraie et était elle-même la vraie philosophie (*Tom.* I, *Conférence* II, § 11).

Or, dans la question qui nous occupe on a osé, on ose dire que les *rationalistes catholiques* en ont agi de même; qu'ils se sont placés entre les prétentions absurdes et sacriléges du *rationalisme absolu* et les exagérations des *traditionalistes*, qu'on a, avec tant de politesse, appelés *des insensés*. On ose dire qu'ils ont accordé à la raison ce qui lui revient de droit, en vertu de sa *nature*, sans rien ôter à la révélation touchant sa *nécessité;* qu'ils ont sauvegardé les droits du raisonnement et ceux de la foi, qu'ils les ont conciliés, harmoniés, et ont amené cette alliance, cette entente cordiale si désirées, si nécessaires, si précieuses entre la science et la religion!

Mais rien n'est plus illusoire ni plus faux que tout cela.

Les scolastiques ne faisaient leur *choix* que dans deux systèmes également erronés. Ils prenaient ce qu'il y avait de vrai dans tous les deux, et le réunissaient dans un système moyen, qui par cela même était vérité et toute vérité. C'est ainsi qu'en fouillant dans l'*idéalisme* et le *sensualisme*, dans le *dogmatisme* et la *catalepsie*, systèmes également erronés, ils ont résolu les plus graves questions de la philosophie, et qu'ils ont établi le vrai système touchant la *Nature de l'homme*, l'*Origine des idées* et le *Fondement de la certitude*. (Voyez aux *Conférences*, tom. I, pag. 144 et suiv.); tandis que les rationalistes catholiques font leur *choix* entre le *rationalisme philosophique*, qui n'en est pas moins une erreur et tout erreur, quelles que soient les couleurs dont il se pare, et la *méthode traditionnelle*, qui n'en est pas moins une vérité et toute vérité, malgré le défaut de précision et de clarté qu'on a pu quelquefois reprocher avec raison à ses expositeurs.

Or, entre deux opinions, entre deux systèmes dont l'un est radicalement faux et l'autre radicalement vrai, il n'y a pas de transaction, de conciliation, d'entente possibles, et le système prétendu *juste milieu* n'est au fond que l'un d'eux, devant finir par s'évanouir, par se perdre dans l'un ou dans l'autre, selon qu'il penche davantage vers l'un ou

vers l'autre ; c'est un système qui embarrasse les deux parties belligérantes au lieu de les réconcilier; qui confond la question au lieu de la résoudre; qui prolonge la lutte au lieu de la terminer; et par conséquent ce n'est qu'un leurre et un *non-sens*, ce n'est qu'un malheur de plus et une déception. C'est l'histoire du *rationalisme* soi-disant *catholique*.

Car de deux choses l'une, ou les partisans de ce système reconnaissent réellement à la raison entièrement isolée, à la raison qui n'est nullement la raison, à la raison, enfin, étrangère *à toute révélation* et à *toute tradition* la puissance de s'élever à la connaissance de Dieu, de l'âme, de la loi morale; et les voilà, ni plus ni moins, assis sur le principe même qui est la base et le point de départ du *rationalisme philosophique absolu;* les voilà des *rationalistes philosophes*, des *rationalistes absolus* eux-mêmes. Ou bien ils n'accordent cette grande puissance qu'à la raison telle qu'elle existe partout, à la raison formée déjà et développée dans la société et par la société, quelle qu'elle soit, à la raison initiée aux traditions et aux croyances de l'humanité, à la raison n'ignorant pas, ne pouvant pas ignorer *tout à fait* ces premières vérités; et dès lors ils ne reconnaissent à cette raison que la puissance de dégager ces mêmes vérités de la scorie des erreurs à laquelle elles peuvent se trouver mêlées, de les prouver, de les développer, de les appliquer (ce qui est *démontrer* et non pas *inventer* ou *créer* la vérité) ; les voilà par là même rentrés sur le terrain de la méthode traditionelle; les voilà de vrais traditionalistes eux-mêmes. Ils n'ont donc qu'à bien définir, à bien préciser ce qu'ils veulent et ce qu'ils disent; ils n'ont qu'à être francs et sincères, comme il convient à de vrais savants de l'être, et bientôt ils ne seront plus que de vrais *rationalistes* ou de vrais *traditionalistes*. Ils ne seront plus rationalistes ET catholiques, ils ne seront que catholiques OU rationalistes; ils ne formeront plus une école moyenne, une école à part; mais ils devront se ranger dans l'une ou dans l'autre de ces écoles extrêmes et s'y perdre; ils ne seront plus rien.

Encore, de ces deux autres choses l'une, ou les vérités quelconques que l'homme peut découvrir par sa raison *isolée* lui suffisent, ou elles ne lui suffisent pas. Dans le premier cas, la révélation n'est qu'une *superfluité;* car quel besoin peut avoir l'homme d'une révélation extérieure si les vérités qu'il peut découvrir lui-même, en lui-même, lui *suffisent?* Dans le second cas, la puissance de la raison n'est plus qu'une *plaisanterie;* car qu'est-ce qu'une *puissance* de la raison dans l'homme *si elle ne peut découvrir* rien qui *suffise* à l'homme? Dans le premier cas les rationalistes catholiques nient, par le *fait*, la *nécessité de la révélation*, qu'ils admettent par les *mots ;* dans le se-

cond cas, en accordant *quelque* puissance à la raison, ils ne lui reconnaissent, au fond, aucune puissance réelle et sérieuse; ils ne lui accordent rien. Dans le premier cas, ils ont l'air de se moquer de la révélation; dans le second, ils se moquent en toute vérité de la raison. Cela nous explique la défiance qu'ils inspirent aux rationalistes philosophes aussi bien qu'aux traditionalistes. Ceux-là, en les entendant parler de *la nécessité de la révélation*, disent : « Mais ce sont des catholiques masqués, des jésuites à robe longue ou à robe courte. » Ceux-ci, en les voyant célébrer la *puissance de la raison*, disent à leur tour : « Mais ce sont des rationalistes s'arrêtant à mi-chemin; » et ils se trouvent en butte aux attaques des uns et des autres.

Il est vrai que les rationalistes philosophes ne les détestent que dans l'intimité de leur cœur; qu'ils ne les frappent qu'en les caressant, qu'ils ne les combattent qu'en leur adressant des éloges. Mais cette circonstance n'est ni à leur avantage ni à leur gloire. Cette circonstance encore prouve que, s'ils sont quelque chose, ils ne sont que des *rationalistes jouant à la révélation*, et que, par rapport à *leurs doctrines philosophiques*, ils ont plus de parenté, plus d'affinité avec les philosophes qu'avec les catholiques.

Et qu'on ne dise pas « qu'en ne reconnaissant à la raison *isolée* que la puissance de s'élever non pas à *toutes*, mais seulement à *quelques* vérités, les rationalistes *catholiques* mettent un abîme entre eux et les rationalistes *philosophes*. » Aussitôt qu'ils reconnaissent à la raison *isolée* une telle puissance par rapport à *certaines* vérités, ils n'ont plus le droit de lui refuser cette même puissance par rapport à *toutes* les vérités *essentielles de l'ordre intellectuel et moral*, QUI NE SONT PAS AU-DESSUS DE LA PORTÉE DE LA RAISON NATURELLE. En souscrivant, en partie, au principe du rationalisme philosophique : *que l'homme, originairement à l'état de brute, s'est par ses seuls efforts élevé à la dignité et à la perfection de l'homme*, ils n'ont plus le droit de rejeter ce même principe dans toute son affreuse intégrité. Ils sont donc de vrais *rationalistes philosophes*, et ne se distinguent de ces derniers, comme ils l'ont dit eux-mêmes, que par la différence DU PLUS AU MOINS, mais non par la différence *du tout au rien*. Ils ne sont que de vrais rationalistes philosophes, avec la franchise de moins et avec de fallacieuses apparences, avec l'inconséquence et la contradiction de plus, car ils reculent devant des conséquences qu'ils ont adoptées dans leurs principes.

Le *plus* ou le *moins* de la chose, nous le répétons, n'en altère pas la nature. De même donc que les protestants, qu'ils s'appellent luthériens ou calvinistes, évangéliques ou anglicans, sont toujours protestants, soit qu'ils appliquent le principe du LIBRE EXAMEN, qui leur

est commun à tous, à toutes les vérités révélées, soit à *quelques-unes* seulement, de même les rationalistes, qu'ils s'appellent *philosophes* ou *catholiques*, sont toujours de vrais rationalistes, soit qu'ils appliquent le principe qui leur est commun à tous, DE LA PUISSANCE NATURELLE DE LA RAISON A CRÉER LA VÉRITÉ, à *toutes* les vérités naturelles, soit à *quelques-unes* seulement.

Le nom que les gens se donnent, nous le répétons encore, ne change rien à leur condition. Libre aux Grecs non unis de s'appeler *orthodoxes;* ils n'en sont pas moins une Église *schismatique*, que de déplorables erreurs ont défigurée. Libre aux modernes *naturalistes* et aux socialistes de continuer à s'appeler *chrétiens;* ils n'en sont pas moins de vrais *déistes*, niant la divinité de Jésus-Christ, fondement du christianisme. De même, libre aux semi-rationalistes de s'appeler des *philosophes catholiques;* ils n'en sont pas moins des *philosophes rationalistes*. En sorte que, tout bien considéré, le semi-rationalisme, quelle que soit la variété de ses formes, la tortuosité de ses allures et même la simplicité de ses intentions, N'EST AU FOND QUE LE RATIONALISME PHILOSOPHIQUE DÉGUISÉ !

Mais nous n'avons jusqu'ici levé qu'un coin du voile dont le semi-rationalisme s'envelpppe par pudeur, et nous l'avons surpris partageant les mêmes principes, les mêmes doctrines et la même nature que le rationalisme absolu. Osons encore lever le coin de ce voile qui cache sa figure, et nous le reconnaîtrons logiquement absurde dans ses affirmations. Ce sera curieux de découvrir dans ce système, soi-disant *vengeur des droits de la raison*, un criminel convaincu de l'attentat de *lèse-raison*, et dans ceux qui le suivent des raisonneurs ne raisonnant pas.

TROISIÈME CHAPITRE.

LES DÉRAISONNEMENTS ET LES CONTRADICTIONS DU SEMI-RATIONALISME. LE SEMI-RATIONALISME EST LOGIQUEMENT ABSURDE.

§ 19. *Le siècle du rationalisme est le siècle qui ne raisonne pas. Qu'est-ce qu'on entend par la « Raison » dans cette discussion? La connaissance des principes condition* SINE QUA NON *pour que la raison puisse raisonner. Tout homme se forme lui-même les principes à l'aide desquels il peut raisonner sur les choses de l'ordre matériel. Étude sur l'enfant au premier âge. Preuve qu'indépendamment de toute instruction il s'est formé, qu'il possède ces principes et en fait usage, lors même qu'il ne sait pas encore les formuler. La « Raison » n'est la raison que lorsque l'enfant a aussi appris, par l'instruction sociale, les notions qui doivent lui tenir lieu de principes pour raisonner aussi sur les choses de l'ordre spirituel et invisible. On propose la question* DE L'IMPOSSIBILITÉ QUE L'HOMME SE FORME LUI SEUL CES NOTIONS AVANT QUE CET ORDRE LUI SOIT RÉVÉLÉ.

L'UN des plus curieux phénomènes de notre siècle, ce qui un jour sera le sujet de l'étonnement et même de la risée de la postérité, c'est que ce siècle de *libéralisme* est le siècle qui, moins que tous les siècles qui l'ont précédé, comprend la liberté, réalise la liberté, jouit de la liberté; c'est qu'il est le siècle qui en abuse le plus.

Il en est de même par rapport à la raison. Ce siècle du *rationalisme* par excellence, où l'on prétend tout faire, tout créer, tout constituer par la raison; ce siècle où l'on veut que tout soit raisonnable, que tout soit établi sur l'autorité de la raison, que rien ne soit admis qui ne soit la conquête de la raison, l'œuvre de la raison, est cependant, à y regarder de près, le siècle où l'on raisonne le moins et où l'on déraisonne le plus. Il est le siècle où la raison publique a le plus baissé, aussi bien que les mœurs publiques; il est le siècle où on ne s'entend plus sur le terrain de la raison et où on a été obligé de remplacer partout par la raison de la force la force de la raison; il est même le siècle où l'on connaît le moins la raison, où l'on comprend le moins ce que c'est que la raison et où l'on abuse le plus de la raison. En sorte que le rationalisme n'est que la contre-partie, que l'ennemi de la raison, comme le libéralisme n'est que la contre-partie, que l'ennemi de la liberté.

Et ce qui est bien plus singulier encore, si l'on rencontre toujours

quelque part la raison, le bon sens et la sagesse, qui ne sont que la traduction de la raison dans la pratique, ce n'est que dans les classes les moins instruites, les plus étrangères aux études philosophiques; c'est chez les militaires, chez le peuple, chez les femmes et même chez les enfants, qui, jaloux de la foi, ne sont nullement égarés par la raison. C'est, au contraire, au sein des corporations savantes, c'est chez les personnages sérieux, c'est chez les apôtres du rationalisme à différents degrés, c'est chez les maîtres, les prôneurs, les panégyristes de la raison que l'on se trouve le plus rarement en présence de la raison, ou qu'on cesse absolument de l'apercevoir (1).

Tout cela est, nous le répétons, bien singulier, bien extraordinaire; mais tout cela est. Ainsi nos nouveaux semi-pélagiens, les semi-rationalistes, et à plus forte raison les purs rationalistes, leurs pères, tout en faisant de gros livres sur *la valeur de la raison*, tout en se posant en vengeurs des droits de la raison, ne connaissent en réalité point la raison; et par conséquent ils argumentent sans conclure, ils discutent sans raisonner, ou ils ne raisonnent qu'à rebours; en un mot, ils sont absurdes. On va le voir. Mais d'abord il faut que nous établissions la vraie doctrine sur la raison, sur la manière dont elle se forme et sur les principes dont elle se constitue; et cela pour l'instruction et l'édification de nos adversaires, aussi bien que dans l'intérêt de notre cause. Ces braves gens ont tant besoin de l'une et de l'autre

(1) On se souvient de cet homme d'État qui naguère, voulant se glorifier d'avoir été ministre, n'a trouvé rien de mieux à faire que de rappeler devant un public d'élite qu'il avait été l'un de ces *vieux nochers qui avaient dirigé le vaisseau de l'État au milieu des écueils* et qui, on le sait, l'avaient fait sombrer! Dernièrement, un autre homme d'un grand savoir dans les sciences économiques, voulant prouver l'avantage et la nécessité d'abandonner l'ancienne routine en matière d'échange, s'est appuyé sur l'exemple de la Dame de la fable, celle pour qui l'abandon de ses anciens vêtements, sur l'indication d'un magicien, avait été la cause d'une série de malheurs sans fin. Tout naguère, pour engager les hommes politiques à rester fidèles à leurs principes, on a mis sous leurs yeux le panégyrique de Fox, l'homme qui, à la fin du dernier siècle, a impudemment abjuré tous ses principes. Nous sommes inondés de livres de tout genre, mais de la même force, par rapport au raisonnement. Dans presque tout ce qu'on publie, ce qu'on lit, ce qu'on exalte de nos jours, on trouve parfois de l'élégance, du style, de l'éloquence, de la grâce, de l'esprit, du sentiment en abondance, mais du bon sens, de la *raison*, de la logique fort peu ou point du tout. Ce qui fait dire à un publiciste distingué, dont nous admirons le talent et dont nous aimons le caractère, sans partager ses opinions : « En vérité, les hommes *de* « *logique* sont exposés à de grandes perplexités quand ils cherchent à com« prendre ce qu'on écrit et ce qu'on fait autour d'eux (*Gazette de France*, « 9 mars 1856). »

chose ! et ils ont tant fait pour nous instruire à leur tour et pour nous édifier !

Dans la présente discussion, le mot « Raison » ne signifie, de part ni d'autre, le *raisonnement ;* il signifie la faculté de l'âme qui juge et qui raisonne, ou l'intellect parvenu au degré de développement complet, revêtu des conditions nécessaires pour pouvoir juger et raisonner et pour, — en termes scolastiques, — passer de l'état où il n'était raisonnable qu'en *puissance* à l'état où il est raisonnable *en acte*. Et cela est logique ; car, comme l'a remarqué saint Thomas, dans ce sens, la Raison, l'Intellect et l'Esprit ne sont qu'une seule et même puissance, une seule et même faculté. Seulement on l'appelle « Intellect » lorsqu'il est question de sa fonction de pénétrer intimement la vérité des choses (*intus legere*), et « Raison » lorsqu'il s'agit de sa fonction de chercher la vérité par le discours (1).

« Comprendre (*intelligere*) » n'est que saisir simplement la vérité intelligible. « Raisonner, » c'est procéder d'une chose comprise à une chose qu'on ne comprend pas encore. Les Anges, qui, en vertu de la perfection de leur nature, possèdent parfaitement la connaissance de la vérité intelligible, n'ont pas besoin de procéder d'une chose connue à une chose inconnue ; ils saisissent simplement et sans DISCOURIR la vérité des choses. Mais les hommes ne parviennent à la connaissance de la vérité intelligible qu'en procédant, ou DISCOURANT, du connu à l'inconnu ; et c'est pour cela qu'on les appelle *rationels* (2).

Le raisonnement est donc *le mouvement* de l'esprit, c'est-à-dire qu'il est à l'*intellection* ce que le mouvement est au repos. En effet, comme tout mouvement procède toujours d'un état d'immobilité et se termine à l'état de repos, de même tout raisonnement humain, se dirigeant à l'acquisition ou à l'invention de quelque vérité, commence toujours par certaines choses simplement comprises, telles que *les premiers principes ;* puis de là, par voie de jugement, résolvant ses

(1) « Ratio et Intellectus et Mens sunt una potentia ... *Intellectus* nomen « sumitur ab intima penetratione veritatis ; nomen autem *Rationis* ab inqui- « sitione et discursu (I. 2ª ; q. 49, *a.* 4). »

(2) « Intelligere est simpliciter veritatem intelligibilem apprehendere ; ra- « tiocinar ; autem est procedere de uno intellectu ad aliud, ad veritatem intel- « ligibilem cognoscendam. Et ideo Angeli, qui, secundum modum suæ naturæ, « perfecte possident cognitionem intelligibilis veritatis, non habent necesse pro- « cedere de uno ad aliud, sed simpliciter et absque discursu veritatem rerum « apprehendunt. Homines autem ad intelligibilem veritatem cognoscendam « perveniunt procedendo de uno ad aliud, et ideo *Rationales* dicuntur (1, *q.* « 83, *a.* 4). »

conclusions dans ces principes, afin d'examiner ce qu'elle a trouvé, la raison revient à ces principes mêmes, s'y arrête et s'y *repose* (1).

Le premier de ces principes, dans l'ordre spéculatif, c'est *qu'une même chose ne peut pas être et n'être pas, en même temps*, ou que *ce qui est est;* et dans l'ordre pratique *qu'on doit suivre le bien et fuir le mal* (2). Les autres sont : *Le tout est plus grand que la partie; tout effet a une cause; deux choses qui sont pareilles à une troisième sont pareilles entre elles*, etc..

Ce qui appartient aussi à la catégorie des principes, c'est la conception *générale* et *abstraite* du *passé*, du *présent* et du *futur;* c'est la conception de l'*un* et du *multiple;* du *tout* et de la *partie;* de la *cause* et de l'*effet;* de l'*espèce* et de l'*individu;* de la *substance* et des *accidents;* de l'*être par soi* et de l'*être par un autre être;* de la *qualité* et de la *quantité;* c'est la conception de la chose qui ne se voit pas, servant de support à la chose qui se voit; de la *ressemblance* et de la *diversité;* du *mouvement* et du *repos;* de la *persistance* et du *changement;* de la *constance* et de la *variété,* etc.

De cette théorie de la raison il résulte évidemment que, sans les principes, l'intellect ne peut faire un pas et ne peut même commencer le mouvement qui lui est propre, le *discours;* il ne peut arriver au repos de sa nature, à la connaissance de la chose inconnue, à la vérité intelligible, et ne peut s'en rendre compte. C'est dire que, sans ces principes, l'intellect ne peut raisonner; qu'il est raisonnable *en puissance* (qualité innée en lui, qu'il tient de sa nature), mais qu'il n'est pas raisonnable *en acte*, qu'il n'est pas la « RAISON, » et qu'il n'y a pas de raisonnement, qu'il n'y a pas de raison sans les principes.

Or c'est, nous le rappelons encore, dès son premier âge, c'est dès l'instant où, au moyen des sens suffisamment développés et affermis, il peut distinguer, connaître les objets extérieurs dans toute leur précision, dans toute leur réalité que l'homme, à l'aide de *son intellect agissant*, commence à se former ces *conceptions universelles des choses particulières*, ces idées qui lui tiennent lieu des principes dont il a besoin pour raisonner.

---

(1) Ratiocinari comparatur ad intelligere, sicut moveri ad quietem; et ideo, « quia motus semper ab immobili procedit et ad aliquid quietum terminatur, « inde est quod ratiocinatio humana, secundum viam acquisitionis vel inventio- « nis, procedit quibusdam simpliciter intellectis, quæ sunt prima principia, et « rursus, in via judicii, resolvendo, redit ad prima principia, atque inventa exa- « minat (*Ibid.*). »

(2) « Primum principium, in speculativis, est : *Idem non posse simul esse « et non esse;* in practicis autem : *Bonum est prosequendum, malum fugien- « dum* (1, 2. *q.* 94, « *a.* 4). »

Il est vrai qu'avant d'avoir complétement appris le langage l'enfant ne sait énoncer ces principes d'aucune manière, et moins encore peut-il les formuler lui-même ou les comprendre lorsqu'ils lui sont proposés dans le langage scientifique. Mais, si leur expression lui fait défaut, il n'en a pas moins en lui-même la pensée; et s'il ne sait pas les articuler par la langue, il ne les a pas moins dans son esprit, et ne les réalise pas moins par ses actes.

Étudiez un enfant de deux ou trois ans dans ses mouvements, voyez ce qu'il fait et comme il le fait, et vous saurez ce qu'il pense. Il fait, par exemple, une chose pour arriver à une autre. Il caresse sa mère pour en avoir des dragées; il monte sur une chaise pour saisir un objet haut placé. Il refuse la partie du gâteau, et il trépigne des pieds pour avoir le tout. Il court dans les bras de celui qui lui présente des bonbons, et se sauve à l'approche de tout ce qui lui fait peur. Il range sur une même ligne des objets égaux, et un instant après il les confond; il détruit ce qu'il voit, dans les objets qui lui tombent sous la main, pour saisir ce qu'il n'y voit pas intérieurement et qui les fait jouer. Il cache dans un endroit une chose pour l'y trouver au besoin; il préfère le nombre à l'unité, le grand au petit, ce qui est doux à ce qui est amer, ce qui est beau à ce qui est laid, ce qui est brillant à ce qui est terne, etc. Il a donc les idées de la Cause et de l'Effet, du Tout et de la Partie, de l'Etre et du Non-Être, du Mouvement et du Repos, du Temps et du Lieu, de la Qualité et de la Quantité, du Visible et de l'Invisible, de ce qui est à l'extérieur et de ce qui est à l'intérieur d'une chose, de l'Ordre et de la Confusion, de l'Individu et de l'Espèce, du Bien et du Mal physiques, enfin de la Convenance de chercher l'un et d'éviter l'autre. Il a, en un mot, toutes les idées, tous les principes qui sont les conditions indispensables de la raison. Car, à la différence de la brute, qui n'agit que sous l'empire d'un instinct aveugle, L'ENFANT N'AGIT QUE SOUS L'EMPIRE D'UNE IDÉE. C'est ce qui le distingue de la brute, et ce qui trahit en lui l'intellect que la brute n'a pas; *Quibus non est intellectus*.

Mais, qu'on le remarque bien, tant que l'enfant est livré à lui-même, qu'on ne l'instruit d'aucune manière, qu'on ne lui apprend pas le langage des mots ou des signes (sourds-muets), et que par le langage et avec le langage on ne lui révèle pas l'existence d'un monde spirituel, moral, invisible, il peut bien se former les idées ou les *conceptions universelles*, au fur et à mesure qu'il connaît les objets *particuliers ;* car, pour accomplir cette noble et sublime fonction, son intellect n'a pas besoin d'instruction, il n'a besoin que des sens et de lui-même. Mais, observez-le bien, ces idées ne se rapportent qu'au monde corporel, matériel, visible; et ce n'est que dans ce monde qu'il en use, qu'il les fait jouer, qu'il y conforme ses mouvements et ses

opérations. Ce n'est qu'après que l'instruction domestique lui a découvert le monde des esprits et des devoirs qu'il en prend connaissance, qu'il transporte, qu'il applique aux objets de ce nouveau monde, à leur manière d'exister, à leurs rapports et au bien et au mal moraux les idées qu'il s'est formées, celles qu'il possède déjà sur les objets du monde des corps. Ce n'est qu'après qu'on lui a fait connaître ce monde spirituel qu'il est en état de s'y promener par son esprit, d'en discourir, d'en raisonner; ce n'est qu'alors que sa Raison est la Raison. En effet, avant cette époque, l'enfant n'ayant pas la raison complète, la raison formée, la raison raisonnante, on ne lui impute aucune culpabilité, on lui pardonne toute espèce d'étourderie; « que « voulez-vous ? dit-on, il n'a pas encore l'usage de la raison. »

Mais est-il possible que, comme le prétendent les semi-rationalistes, en suivant les rationalistes leurs maîtres, l'homme, à quelque âge qu'il soit arrivé, SANS QUE PERSONNE LUI EN DISE UN MOT, parvienne, par ses propres moyens, à deviner l'existence du monde invisible, du monde spirituel, à soupçonner Dieu, l'âme, le devoir; à en *discourir*, à en raisonner, comme il le fait par rapport aux objets du monde corporel et visible ; et que par là il parvienne à compléter lui-même sa raison ? Car là est toute la question. NON, disons-nous, cela n'est pas possible : par deux raisons, l'une résultant des conditions de l'esprit humain pendant qu'il est uni au corps, et l'autre de la nature même des objets du monde spirituel. Développons ces deux raisons, toujours avec le secours et sur les traces de saint Thomas.

§ 20. *Première preuve* DE L'IMPOSSIBILITÉ OU EST L'HOMME DE SE FORMER AUCUNE NOTION DES CHOSES DE L'ORDRE SPIRITUEL ET INVISIBLE AVANT QUE CET ORDRE LUI SOIT RÉVÉLÉ, *preuve tirée de la condition de l'esprit humain dans cette vie. Tout ce qui existe, même dans l'ordre spirituel et invisible, n'est que particulier. De même que l'*INTELLECT AGISSANT *ne peut se former aucune idée des choses matérielles avant que les sens lui révèlent les* INDIVIDUALITÉS *de l'ordre sensible, de même il ne peut se former aucune notion universelle des choses immatérielles avant que l'instruction lui révèle les* PARTICULIERS *de l'ordre invisible. Réponse à une objection. Les* IDÉES *et les* CONNAISSANCES. *L'intellect se forme les idées par* ABSTRACTION *et les connaissances par* ADDITION.

A la différence de la puissance infinie, de la puissance incréée de Dieu, qui seul peut donner même l'être à ce qui n'est pas et par conséquent qui peut faire les choses de rien (1), la puissance finie, la

(1) Cette doctrine a été développée par nous au IIe volume des *Conférences* ; quinzième conférence, *preuves rationnelles du dogme de la Création*, § 7, pag. 591.

puissance créée de l'homme ne peut donner qu'un autre mode d'être, une autre forme à ce qui *est* déjà ; mais elle ne peut donner à rien l'être premier, le fond de l'être ; et, dans l'ordre purement intellectuel aussi bien que dans l'ordre physique, elle ne peut rien faire de rien.

Semblable au statuaire, avons-nous dit ailleurs (1), qui, quel que soit son talent, ne peut former des statues sans avoir de l'argile, ou du plâtre, ou du marbre, ou du bois, ou un métal à sa disposition, l'intellect humain ne peut se former l'idée, ou la *conception générale* d'une chose, sans avoir dans l'imagination le fantôme ou l'image de la même chose.

Les choses immatérielles, par cela même qu'elles ne sont réalisées dans aucune matière et dans aucun corps, ne forment, il est vrai, ni fantôme ni image d'elles-mêmes, par elles-mêmes : *Incorporeorum*, dit saint Thomas, *non sunt phantasmata.* Mais il n'est pas moins vrai que l'intellect ne peut se former la conception *générale* ou l'idée de ces mêmes choses immatérielles, ni s'en rendre intelligible la *quiddité* ou la nature si ce n'est dans le *particulier*. Car tout ce qui existe, même dans le monde spirituel et moral, n'est que particulier. Dieu lui-même n'est pas un être indéterminé, un être logique, un être de raison, une abstraction, une idée, un mot (ce serait le Dieu des rationalistes, des panthéistes ou des athées). Dieu est une réalité absolue, une individualité actuelle, nécessaire, complète, éternelle, infinie, parfaite. Et quoiqu'il ne soit pas dans le genre, *Deus non est in genere* (S. Thom.), étant seul et unique de sa nature et par sa nature, et quoiqu'il n'ait jamais été en *puissance* d'être, mais toujours *en acte*, — la puissance d'être se confondant en lui et n'étant qu'une même chose avec l'être, — cependant nous pouvons, par une opération de notre esprit, distinguer en lui ce qu'il lui convient d'être de ce qu'il est, nous pouvons considérer sa *quiddité* ou sa nature séparément de son existence, et nous en former l'idée. Pour le reste des choses du même ordre spirituel et moral, il est évident qu'elles n'existent pas dans l'abstraction et dans le général, mais dans le concret et dans le particulier. L'ange n'existe pas, il n'existe que DES anges; L'âme n'existe pas, il n'existe que DES âmes; comme dans l'ordre corporel L'homme n'existe pas, il n'existe que DES hommes ; LA brute n'existe pas, il n'existe que DES brutes; LA plante n'existe pas, il n'existe que DES plantes ; comme dans le même ordre encore la COULEUR, le SON, la SAVEUR n'existent pas, et il n'existe que des corps *colorés*, des corps *sonores*, des substances *savoureuses*. De même, dans l'ordre moral et scientifique, la vertu et le vice, la science, l'art, l'industrie n'existent pas ; il n'existe

(1) *Conférences*, tom. I, II[e] *confér.*, § 12.

que des actes ou des hommes vertueux ou criminels, que des savants, des artistes ou des industriels. Quant à L'ange, à L'âme, à LA vertu, AU vice, à LA science, à L'art, à L'industrie, aussi bien qu'à L'homme, à LA brute, à LA plante, à LA couleur, AU son, à LA saveur, ils n'existent que dans notre intellect, qu'à l'état logique, intentionnel, à l'état de conception mentale, à l'état d'idée qu'il s'en est formée lui-même, et non pas à l'état physique et selon sa nature; *Res intellecta est in intellectu, secundum speciem ejus, non secundum propriam naturam* (S. Thom.).

Mais comme il est impossible que l'intellect se forme la conception générale, l'idée de la *quiddité* de la nature d'une chose corporelle à moins qu'il n'en ait présent le fantôme ou l'image, de même il est impossible que l'intellect se forme la conception *générale*, l'idée de la *quiddité* de la nature d'une chose spirituelle ou morale à moins qu'il n'en ait présent le *particulier*.

Or, comme le fantôme ou l'image des choses corporelles n'est fourni à l'intellect que par les sens, de même le *particulier* des choses spirituelles et morales ne lui est fourni que par l'enseignement. Comme donc il n'y a pas de *fantôme* de la chose corporelle sans la sensation, de même il n'y a pas de *particulier*, par rapport à la chose incorporelle, sans l'instruction.

Lorsqu'un sens nous manque, nous ne pouvons pas avoir de fantôme ou d'image des choses qui sont du ressort de ce sens, ni nous ne pouvons nous en former aucune idée. Ainsi l'aveugle-né qui ne peut pas apercevoir des corps colorés et qui ne peut pas en avoir en lui le fantôme ou l'image ne peut pas se former l'idée de la couleur (1). Il en est de même du sourd-muet de naissance par rapport à l'image ou au fantôme causé par un corps sonore (2); il ne peut pas se former l'idée du son; et de même, lorsqu'une partie de l'instruction nous manque, nous ne pouvons connaître le *particulier* que cette partie de l'ins-

---

(1) « Deficiente aliquo sensu, deficit scientia eorum quæ apprehenduntur « secundum illum sensum, sicut cæcus-natus nullam potest habere scientiam de « coloribus (*S. Thom.*, I, q. 84, *a.* 3). »

(2) Qu'on remarque bien ici qu'en sonnant le corps sonore produit, lui aussi, dans notre imagination, avec moins d'éclat, mais non pas avec moins de réalité et de précision, le fantôme ou l'image de *son* son, comme le corps coloré y produit le fantôme ou l'image de sa couleur. La preuve en est qu'on peut se rappeler *tel* son qu'on a entendu aussi bien que *telle* couleur qu'on a vue, et que c'est à l'aide des fantômes ou des images des différents sons reçus des corps sonores et de leurs gradations, dans son imagination, que le musicien compose des airs et les fredonne intérieurement dans son esprit, sans les articuler.

truction pouvait seule nous donner, ni nous en former la moindre idée. Ainsi l'homme à qui on a révélé le vrai Dieu, les anges et les âmes peut bien se former l'idée DE Dieu, DE L'ange, DE L'âme; mais il ne pourra se former l'idée de la vertu et du vice si l'instruction lui a fait défaut à cet endroit et ne lui a pas révélé le *particulier* de la vertu et du vice, ou ne lui a pas dit que *tel* acte est vertueux et tel autre vicieux.

Que voulez-vous? l'intellect humain est ainsi fait qu'il ne peut pas opérer sur le néant. C'est bien lui, nous le répétons pour sa gloire (que les semi-rationalistes nous accusent d'anéantir), c'est bien lui qui se forme les idées, ou les conceptions générales, qui lui rendent intelligible la quiddité de la nature des choses, mais à la condition d'avoir présent, en lui-même, comme matière de son opération, le *fantôme*, — par rapport aux choses corporelles, — qui lui est fourni par les sens, et le *particulier*, — par rapport aux choses incorporelles, — qui lui est fourni par l'instruction.

Pour qu'on ait une statue de marbre le marbre est aussi nécessaire, comme *cause matérielle,* que le talent de l'artiste l'est comme *cause efficiente* de cette statue; et il est aussi impossible que l'artiste forme cette statue sans le marbre qu'il l'est que le marbre devienne statue sans l'artiste. De même, pour qu'on ait une idée quelconque, le fantôme, ou le particulier, sont aussi nécessaires comme *causes matérielles* que l'intellect agissant l'est comme *cause efficiente* de cette idée. Et, puisque le fantôme de la chose matérielle ne nous arrive et ne peut nous arriver que par les sens, de même le *particulier* de la chose spirituelle, comme on le verra tout à l'heure, ne nous arrive et ne peut nous arriver que par l'instruction. L'instruction, par rapport à la formation des idées des choses incorporelles, nous est donc aussi nécessaire que la sensation par rapport à la formation des idées des choses corporelles. Est-ce clair? Mais développons encore davantage cette importante théorie.

Il est vrai que c'est l'intellect agissant qui opère sur le fantôme pour le généraliser et se former l'idée, comme c'est le statuaire qui opère sur le bloc de marbre pour le dégrossir et former la statue. Mais il est incontestable aussi que cette vertu généralisatrice des idées ne vient pas plus du fantôme à l'intellect que le talent du statuaire de faire la statue ne lui vient du marbre. L'intellect ne doit pas plus à un organe corporel quelconque l'exercice de sa faculté que le statuaire ne doit à une chose matérielle quelconque l'exercice de son talent. Conséquemment, dit saint Thomas, si l'intellect n'avait besoin d'aucune chose dépendante de l'organe corporel pour *matière* de son action, il pourrait toujours se former des idées, se les rappeler et raison-

ner, quel que fût l'état de ses sens, de son imagination et de toutes les facultés de la partie sensitive de son être; de même que, si le statuaire n'avait pas besoin de certaines qualités de pierre ou de bois pour matière de son opération, il pourrait faire également de belles statues avec toute espèce de pierre ou de bois et même sans avoir à sa disposition, le moins du monde, de la pierre ou du bois; mais c'est le contraire qui a lieu. Car nous voyons que, toutes les fois que la faculté *imaginative* est empêchée de fonctionner à cause d'une lésion quelconque de son propre organe (comme il arrive dans les fous), et que toutes les fois aussi que la faculté *mémorative* est dérangée dans son acte (comme il arrive à ceux qui sont tombés en léthargie), l'homme est empêché de comprendre *actuellement* (*in actu*) même les choses qu'il avait connues et comprises autrefois. Loin de pouvoir se former des idées nouvelles, il est empêché de se souvenir de celles qu'il s'était déjà formées, et par le croisement ou le désordre des fantômes dans son imagination il est empêché de bien raisonner par son esprit.

Il est donc de toute évidence, conclut saint Thomas, qu'afin de pouvoir actuellement (*in actu*) comprendre non-seulement ce qu'il peut connaître de nouveau, mais aussi ce dont il a déjà acquis la connaissance, l'intellect humain a toujours besoin que l'imagination et toutes les autres facultés sensitives poursuivent régulièrement leurs actes; il a besoin de la présence du fantôme et de le contempler (1).

« La seconde preuve de ce besoin peut se déduire, ajoute l'Angélique, de ce que chacun éprouve en lui-même. Car n'est-il pas vrai que, lorsque nous faisons des efforts pour bien saisir la vérrité de quelque chose, nous nous formons nous-mêmes des fantômes dont nous nous servons comme d'exemples pour comprendre ce que nous voulons comprendre (2)? »

---

(1) « Quum intellectus sit vis quædam *non utens organo corporali*, nullo « modo impediretur in suo actu per læsionem alicujus corporalis organi, si non « requireretur ad ejus actum actus alicujus potentiæ utentis organo corporali : « utuntur autem organo corporali sensus et imaginatio et aliæ virtutes pertinen- « tes ad partem sensitivam. Unde manifestum est quod, ad hoc quod intellectus « *actu* intelligat, non solum accipiendo scientiam de novo, sed etiam utendo « scientia jam acquisita, requiritur actus imaginationis et ceterarum virtutum « (sensitivarum). Videmus enim quod impedito actu virtutis *imaginativæ*, « per læsionem organi, ut in freneticis, et similiter impedito actu virtutis *me- « morativæ*, ut in lethargicis, impeditur homo ab intelligendo in actu etiam ea « *quorum scientiam præaccepit* (1, *q*. 84, *a*. 7). »

(2) « Secundo, quia hoc quilibet in seipso experiri potest, quod, quando ali- « quis conatur aliquid intelligere, format sibi aliqua phantasmata, per modum « exemplorum, in quibus quasi inspiciat quod intelligere studet (*Ibid.*). »

« En outre, il est de la nature même des *quiddités* et des natures inséparables de la matière corporelle de devoir exister dans quelque individu. Et en effet il est de la nature de la pierre qu'elle soit au moins dans *une* pierre, dans *cette* pierre, comme il est de la nature du cheval de se trouver au moins dans *un* cheval, dans *ce* cheval, et ainsi du reste. Il est donc impossible de connaître vraiment et complétement la nature de la pierre ou de toute autre chose matérielle, ou de s'en former la conception universelle, de s'en former l'idée à moins qu'elle ne se trouve existant dans quelque individualité, dans quelque particulier. Or, nous n'apercevons l'individu, le particulier que par les sens et par l'imagination, à laquelle les sens en transmettent le fantôme ou l'image. Donc, afin que l'intellect comprenne actuellement (*actu*) la quiddité des choses sensibles, qui est son propre objet, et s'en forme ou s'en rappelle l'idée, il est de toute nécessité qu'il se tourne constamment vers leurs fantômes, vers leurs images, afin d'en découvrir la nature *universelle,* qui en existe dans le particulier (1). »

De cette profonde doctrine, dont il est impossible de contester la vérité et la solidité, il résulte évidemment ces trois choses :

1° Qu'il est de toute impossibilité que l'homme comprenne la *quiddité*, ou la nature d'une chose matérielle, ou qu'il s'en forme la conception *générale* ou l'idée à moins qu'il n'en ait présent à l'esprit l'image ou le fantôme.

2° Qu'il est également impossible que l'homme comprenne la *quiddité*, la nature des choses spirituelles ou qu'il les connaisse à moins qu'il n'en ait présent à l'esprit quelque chose de corporel qui la lui indique ou la lui rappelle, et dans laquelle il puisse la voir comme dans une image ou dans un fantôme.

3° Que la présence de ce fantôme, de cette image dans l'esprit est *nécessaire* non-seulement afin que l'intellect se forme la première fois l'idée de la chose matérielle, et comprenne et connaisse la première fois la chose spirituelle, mais aussi afin qu'il puisse se souvenir dans la suite de ces mêmes choses, y penser, en discourir, en raisonner.

(1) « De ratione autem hujus naturæ est quod in aliquo individuo existat « quod non est absque materia corporali, sicut de ratione naturæ equi est quod « sit in hoc equo, et sic de aliis. Unde natura lapis vel cujuscumque materialis « rei cognosci non potest *complete et vere* nisi secundum quod cognoscitur est « *in particulari existens.* Particulare autem apprehendimus per sensum et « imaginationem. Et ideo necesse est, ad hoc quod intellectus actu intelligat « suum objectum proprium, quod convertat se ad phantasmata, et speculetur « naturam *universalem* in *particulari* existentem (*Ibid.*). »

Or, si notre intellect ne peut pas comprendre les choses spirituelles, invisibles, dont il a eu d'ailleurs la connaissance, *Etiam quorum scientiam* PRÆACCEPIT; s'il ne peut pas y penser sans regarder aux fantômes, desquels il a extrait les idées qu'il applique à ces mêmes choses invisibles, spirituelles, à plus forte raison a-t-il besoin d'un fantôme quelconque pour obtenir la *première notion* de ces choses. Et puisqu'elles ne produisent pas de fantômes par elles-mêmes, *incorporeorum non sunt phantasmata;* puisque rien dans la nature physique ne nous parle d'elles, ne nous les indique et ne peut nous les indiquer réalisées dans une individualité corporelle, *in corporali materia*, il est de toute nécessité que le fantôme qui nous en donne la première notion nous soit fourni par la nature morale, qui, à cet endroit, n'est que l'instruction, l'enseignement, la révélation domestique, sociale. C'est ce qui arrive en effet. Par l'instruction de sa mère ou de son instituteur, l'enfant reçoit non-seulement la notion du *particulier* des choses de l'ordre immatériel, mais la notion du particulier renfermée elle-même dans un fantôme; car la parole, qu'elle soit articulée par la voix ou exprimée par l'écriture ou par le geste, en passant par l'oreille ou par les yeux (sourd-muet), va se loger elle-même en fantôme dans l'imagination. Et c'est en regardant en même temps au *particulier* que la parole indique et au fantôme où elle est renfermée que l'intellect se rend intelligible la chose immatérielle, qu'il s'entretient d'elle avec lui-même, qu'il la regarde dans ses conditions universelles, qu'il en discourt et en raisonne. Le moyen donc, pour l'homme, de se passer de l'instruction, afin de connaître les choses immatérielles et d'en raisonner!

Mais « saint Paul et saint Thomas lui-même, » nous oppose le semi-rationalisme, « n'ont-ils pas dit que l'intellect, par son seul essor, indépendamment de toute instruction extérieure, peut s'élever des choses visibles aux choses invisibles, des choses corporelles aux choses spirituelles? » Nous examinerons plus loin les passages de ces grands génies auxquels le semi-rationalisme fait allusion ici. Pour l'instant, afin de répondre à cette objection, il nous suffit d'observer qu'il y a une grande différence entre la manière dont notre intellect se forme les idées de la quiddité des choses matérielles et la manière dont il se forme, lui aussi, les idées et saisit la quiddité des choses immatérielles.

L'enfant voit *cette* chaise, *cette* table, *ce* cheval. Par cette sensation, il trouve tracé dans son imagination le fantôme de ces objets; il le dépouille des conditions qui l'individualisent et le particularisent; il s'en forme la conception universelle, l'idée, et il se rend intelligible la *quiddité*, la nature de LA chaise, de LA table, DU che-

val. Mais il en agit tout autrement pour se rendre intelligible la *quiddité*, la nature des choses incorporelles. Sa mère ne lui révèle pas *Dieu*, mais CE Dieu (vrai ou faux); elle ne lui révèle pas L'âme, mais SON âme et LES âmes des autres; elle ne lui révèle pas LA vertu ou LE vice, mais elle lui dit qu'une TELLE action est vertueuse et qu'il faut la faire; qu'une TELLE autre est vicieuse et qu'il faut s'en abstenir. Or, que fait-il, l'intellect de l'enfant, en présence de ces révélations? Il n'opère pas sur elles par *soustraction* comme il opère sur les fantômes des choses matérielles, parce que les choses immatérielles ne créent pas d'elles-mêmes des fantômes proprement dits: *Incorporeorum non sunt phantasmata;* mais il opère sur elles par *addition*. Il a déjà, car c'est son premier travail et sa première conquête, il a déjà en lui les idées de la cause et de l'effet, du grand et du petit, du tout et de la partie, de la quantité bornée et de la quantité sans bornes saisissables par l'œil. Il applique ces idées AU Dieu dont on lui a parlé, et se rend intelligible la nature de Dieu autant qu'on peut la comprendre. Il a les idées de certaines choses invisibles cachées dans des choses visibles, leur servant de support et de cause de mouvement, ainsi que d'autres choses qu'on sent sans pouvoir les voir ou les saisir, comme l'air et la lumière. Il applique ces idées à L'âme, AUX âmes dont on l'a entretenu, et se rend intelligible la nature de l'âme. Il a enfin les idées du bien et du mal physiques, car il court au-devant du premier et évite le second. Il applique donc ces idées à des actes qu'on lui a représentés comme bons ou mauvais, et se rend intelligible la vertu ou le vice, l'obligation et le devoir. En sorte qu'au sujet des choses immatérielles il ne se forme pas des *idées* proprement dites(1) en abstrayant le général du particulier; mais il se forme des

(1) L'on comprend par là pourquoi chez les scolastiques, particulièrement chez saint Anselme et saint Thomas, il n'est *jamais* question de l'*idée* de Dieu, mais de la *connaissance* de Dieu (*notitia, cognitio Dei*); et pourquoi nous aussi avons tant insisté, dans nos ouvrages philosophiques, sur la distinction importante entre les *idées* et les *connaissances*. Les *idées*, avons-nous dit, ce sont les conceptions générales que nous nous formons nous-mêmes du particulier; les *connaissances* sont les notions dont nous recevons les principes des autres. Les modernes confondent constamment ces deux termes, et de là la confusion qu'ils ont introduite même dans les *idées;* et par là aussi la philosophie moderne est convaincue d'ignorer non-seulement les choses, mais encore le langage de la vraie philosophie. Nous connaissons bien des philosophes de nos jours qui, dans les revues, dans les salons et même dans les chaires, se donnent de grands airs de maîtres de cette science et qui ne feraient pas mal de retourner au collége pour y recommencer leurs études philosophiques! Car, dès qu'on les entend, ils font vraiment pitié!

connaissances plus ou moins exactes des choses particulières de l'ordre immatériel en y *additionnant* les conceptions générales qu'il s'est déjà formées à l'occasion des fantômes des choses de l'ordre matériel. Nous avons puisé cette théorie dans saint Thomas; et voici sa doctrine sur ce sujet :

« Par rapport aux choses sensitives corporelles, il suffit que les sens en transmettent les fantômes à notre imagination pour que notre intellect agissant, en les généralisant, s'en forme l'idée et en comprenne la *quiddité* ou la nature. Mais par rapport aux choses spirituelles et invisibles, Dieu, l'âme, le devoir, qui, par cela même qu'elles sont invisibles et spirituelles, ne se présentent pas ni ne peuvent se présenter à notre esprit dans un fantôme, nous ne nous en formons pas l'idée en les abstrayant du fantôme qu'elles n'ont pas; mais nous en obtenons la connaissance en les comparant aux *choses sensibles*— qui sont capables d'être représentées, *elles*, par un fantôme. — Ainsi, par exemple, nous ne connaissons pas Dieu en en abstrayant l'idée d'un fantôme; mais nous connaissons Dieu, comme cause, et en éloignant de lui tout ce qui est matériel et imparfait, et en élargissant à l'infini son être, sa manière d'être et toutes ses perfections (1). »

« Toute puissance cognoscitive, dit encore saint Thomas, est toujours proportionnée à la chose qu'elle est destinée à connaître. Ainsi l'intellect angélique, séparé entièrement, par sa nature, de tout corps, étant destiné à connaître, comme l'objet qui lui est propre, les substances *sans* la matière, est formé de manière à ce qu'il puisse connaître ces substances *indépendamment* de toute matière. Mais l'intellect humain, uni substantiellement au corps, étant destiné à connaître, comme l'objet qui lui est propre aussi, les *quiddités* ou les natures existantes *dans* la matière corporelle, est formé, lui aussi, de manière à ce qu'il ne puisse connaître ces *quiddités* ou ces natures que *dans* la matière. D'où il suit que, tandis que l'Ange, par l'intelligible *immatériel*, connaît les choses *matérielles*, nous, au contraire, ce n'est que par la connaissance des *quiddités* ou des natures des choses *visibles* que nous pouvons nous élever *en quelque sorte* à la connaissance des choses *invisibles* (2). » Voilà donc la manière dont, selon l'An-

---

(1) « Incorporea, quorum non sunt phantasmata, cognoscuntur a nobis per « comparationem ad corpora sensibilia, quorum sunt phantasmata... Deum « cognoscimus ut causam per excessum et remotionem (*Loc. cit.*). »

(2) « Potentia cognoscitiva proportionatur cognoscibili. Unde intellectus An- « geli, qui est totaliter a corpore separatus, objectum proprium est substantia « *a corpore separata*, et per hujusmodi intelligibile materialia cognoscit. In- « tellectus autem humani, qui est conjunctus corpori, proprium objectum

gélique, l'esprit humain se sert des idées qu'il s'est formées des choses corporelles pour se rendre intelligibles les choses spirituelles. Or, cette manière n'exclut pas, mais elle suppose au contraire, pour l'intellect, la notion, reçue par l'instruction, des individualités, des particuliers existant dans le monde invisible, comme base et matière de ses opérations dans ce nouvel ordre d'êtres.

On peut donc dire que, dans la formation de ses idées sur les natures matérielles, l'intellect agit par un procédé *analytique,* en tant qu'il dépouille le fantôme de toutes les conditions d'individualisme, et se forme la conception universelle de la chose, tandis que dans la formation des idées des natures immatérielles il agit par un procédé *synthétique*, en tant qu'il emprunte à lui-même les conceptions universelles qu'il s'est formées dans l'ordre matériel, et les applique aux individualités, aux *particuliers* de l'ordre immatériel. Dans le premier cas, il procède du particulier à l'universel; dans le second cas il procède de l'universel au particulier. Mais toujours est-il que, comme il ne peut pas extraire l'universel du particulier matériel à moins que ce particulier ne lui soit présenté par les sens, de même il ne peut appliquer l'universel au particulier immatériel à moins que ce particulier ne lui soit révélé par l'instruction. Toujours est-il qu'il ne peut opérer sur le néant, et que quelque chose lui venant du dehors et servant de matière à son opération lui est toujours et aussi nécessaire pour appliquer la conception universelle au particulier que pour extraire du particulier la conception universelle. Et puisque le particulier immatériel ne lui est fourni que par l'instruction, comme le particulier matériel ne lui est fourni que par les sens, toujours est-il, enfin, que l'instruction pour qu'il se rende intelligible les choses spirituelles lui est aussi nécessaire que la sensation pour qu'il se rende intelligibles les choses corporelles. N'est-ce pas bien clair?

Mais cette nécessité résulte non-seulement de la condition de l'esprit humain durant cette vie, comme on vient de le voir, mais encore de la nature même des choses immatérielles; nous allons le prouver.

§ 21. *L'impossibilité où est l'homme de se former sans l'enseignement extérieur la moindre idée des choses spirituelles prouvée encore par la nature de ces mêmes choses. Comme l'homme ne se forme de monstruosités physiques que sur des objets connus par les sens, il ne se forme de monstruosités intellectuelles ou des erreurs que sur des objets connus par*

« est quidditas, sive natura *in materia* corporali existens, et per hujusmodi na« turas visibilium rerum etiam in invisibilium rerum *aliqualem* cognitionem « ascendit (*Ibid.*). »

l'enseignement. Comment l'existence de Dieu est une vérité CONNUE PAR SOI. *Doctrine de saint Thomas sur l'impossibilité où est l'homme de connaître Dieu sans la révélation sociale. La même doctrine admise par les semi-rationalistes et même par tous les incrédules.*

Dans l'ordre de la nature les substances immatérielles sont au-dessus de nous ; *Substantiæ separatæ sunt in ordine naturæ supra nos* (*S. Th.*). Ce qui est *au-dessus de nous* est loin de nous. Les choses immatérielles sont donc, par rapport à nous, dans les mêmes conditions que les choses *éloignées* de nous. Or, même de l'ordre corporel nous ne connaissons, ne pouvons connaître les choses éloignées de nous que par le témoignage qui nous en révèle l'existence. Avant, par exemple, que des personnes de retour du Nouveau Monde eussent appris aux habitants du monde ancien qu'ils avaient rencontré dans le continent américain *tels* animaux, *telles* plantes qui ne se trouvent pas dans le continent européen, il nous aurait été impossible de nous former aucune idée des *espèces* de ces animaux et de ces plantes. Si Dieu n'avait créé qu'une seule espèce d'animaux, les quadrupèdes, par exemple, jamais personne ne se serait douté de l'existence des volatiles, des reptiles, des aquatiques ; jamais personne n'aurait pensé que la vie *sensitive* pût être diversifiée en un si grand nombre d'*espèces*, si variées et si parfaites. Il en aurait été de même par rapport à la vie *végétative* si Dieu n'avait créé qu'une seule *espèce* de plantes. Et cependant dans cette hypothèse il se serait agi d'inventer, d'imaginer des êtres du même genre, sinon de la même espèce ; car, à deux pattes ou à quatre pattes, à cent pieds ou sans pieds du tout, avec des ailes ou avec des nageoires, les animaux sont toujours des êtres du même genre, des âmes sensitives unies à des corps organisés. On peut dire la même chose des plantes. A plus forte raison l'homme n'eût jamais pensé à un monde invisible, à des êtres spirituels, liés entre eux par des rapports moraux si quelqu'un ne lui en eût dit un mot, puisque ce monde, ces êtres et ces rapports n'ont rien de semblable dans la nature corporelle et visible qui eût pu en faire soupçonner l'existence, puisqu'ils sont si en dehors, si au-dessus de toutes les conceptions de l'ordre matériel ; puisqu'ils sont séparés des êtres de ce dernier ordre par un abîme, par la distance infinie qui sépare la matière de l'esprit, les lois physiques des lois morales, l'homme de Dieu ; *Substantiæ separatæ sunt in ordine naturæ supra nos.*

Toute erreur, comme on l'a si bien dit, *n'est qu'une vérité transformée*, et bien souvent le crime lui-même *n'est qu'une vertu exagérée*. Les erreurs ne sont donc que les monstruosités de l'esprit dans l'ordre logique ; les crimes ne sont que les monstruosités du cœur dans

l'ordre moral, comme les monstruosités que l'homme se forme par sa faculté *imaginative* ne sont que les erreurs, les égarements de son imagination dans l'ordre corporel. Il a l'idée de la femme, du cheval, du poisson; il réunit dans un être de sa fabrication les membres différents de ces êtres existants, et il se forme le monstre d'Horace, qui n'existe pas, à figure de jolie femme, au cou de cheval et à queue de poisson. De même l'homme étant formé par la société à la connaissance de Dieu, des esprits et de leurs rapports moraux, aussi bien que des corps et de leurs rapports physiques, bien souvent il réunit les différentes qualités de ces êtres réels, et à l'aide de son imagination pervertie par ses passions il se fabrique des êtres qui n'ont pas une réalité propre. Il affuble Dieu de toutes les passions de l'homme et l'homme de toutes les perfections de Dieu; il attribue à l'esprit les qualités de la matière et à la matière les qualités de l'esprit; il décerne au vice les prérogatives de la vertu et à la vertu les torts du vice; et tantôt il se forme un Dieu *tout*, — et un *tout*—Dieu; tantôt il fait de l'homme, de la brute, de la plante même un Dieu, ou bien il ne voit que Dieu dans l'homme, dans la brute, dans la plante; il imagine enfin l'âme corporelle ou le corps spirituel; il fait du crime un devoir et de la vertu un crime. Mais ces erreurs, ces monstruosités de l'ordre logique et moral, aussi bien que les monstruosités physiques qu'il se fabrique, — dans l'ordre corporel, — ne sont que d'étranges accouplements, que des mélanges bizarres qu'il fait des choses qu'il connaît. Ce ne sont point des créations, des inventions, des découvertes de choses qu'il ne connaissait point du tout. En sorte que, comme, avant que les sens lui attestent l'existence des corps, loin de pouvoir se former des idées justes sur leur nature et sur leurs rapports, l'homme ne peut même pas s'en former des idées fausses et se créer des monstres, de même, avant que l'instruction lui atteste l'existence des esprits, loin de pouvoir se former des idées justes sur leur nature et sur leurs rapports et inventer des vérités, il ne peut même pas s'en former des idées fausses, et se créer des erreurs.

Cette impossibilité est encore plus frappante lorsqu'il s'agit de la connaissance de Dieu, que saint Thomas appelle *le dernier degré, le degré suprême, de la connaissance humaine, et le terme, le but de toutes les études, de toutes les connaissances de la philosophie* (1).

Qu'est-ce, en effet, que connaître Dieu? C'est connaître qu'il existe

---

(1) « Propter hujusmodi veritatis *profunditatem*... *Summus gradus* humanæ « cognitionis in cognoscendo Deo consistit... *Totius* fore *philosophiæ consideratio* ad Dei cognitionem ordinatur (SUM. CONT. GENTIL., lib. I, c. IV). »

un être incorporel, éternel, infini, tout-puissant, principe et cause de tous les êtres et lui seul principe de lui-même; un être que personne ne voit, ne sent nulle part, et qui cependant est partout, qui voit tout, qui gouverne tout, qui pénètre les pensées les plus intimes de l'homme ainsi que ses sentiments les plus cachés, et en tient compte; c'est connaître qu'on doit honorer ce grand Être par l'adoration, la prière, le sacrifice et par l'accomplissement fidèle de toutes ses volontés. Or, ne faut-il pas avoir renoncé à la raison pour croire que l'homme à qui personne n'eût jamais rien dit de l'existence d'un pareil Être, d'un Être si au-dessus, si en dehors de tous les êtres corporels puisse, par les seuls efforts de la raison, le découvrir et avoir la connaissance certaine de son existence?

Pour l'homme ayant reçu déjà par l'instruction sociale une idée quelconque de Dieu, pour l'homme ayant dès sa naissance rencontré dans la société cette idée de Dieu qu'aucune société n'ignore, il est possible, — quoique, d'après saint Thomas (*loc. cit.*), ce ne soit pas facile, — de dépurer par la raison cette idée, de la grandir en lui-même par la considération du spectacle de la nature, de la pénétrer, de la comprendre encore davantage, de la démontrer et de s'y affermir; *Intellecta conspiciuntur*, comme saint Paul l'a dit (1). Mais que l'homme tel que que nos adversaires le supposent, que l'homme qui n'aurait jamais entendu un seul mot de Dieu, qui jamais n'en aurait reçu la moindre connaissance, la moindre idée, fût-elle incertaine et obscure, qu'un tel homme puisse par ses seuls moyens s'élever à une telle connaissance, à une telle idée, voilà ce qui est non-seulement difficile, mais encore impossible. C'est attribuer à l'homme isolé la faculté de se transporter, d'un bond, du monde corporel dans le monde spirituel, mondes que l'infini sépare; c'est lui attribuer de pouvoir découvrir ce qu'il ne saurait même pas soupçonner; c'est lui attribuer de se former une conception *générale* d'une chose dont il ne connaît pas le *particulier*; c'est enfin, comme nous l'avons dit déjà, lui attribuer la faculté de bâtir sans matériaux, d'opérer sur le néant.

A-t-on jamais vu quelqu'un se mettre à la recherche d'un trésor dont il n'a pas la moindre connaissance, le moindre soupçon, et sans savoir seulement le lieu approximatif où il devrait se trouver? De même on peut affirmer qu'il ne s'est jamais trouvé, qu'il ne se trouvera jamais personne, dans l'humanité, qui se soit mise ou se mette à la recherche du plus grand de tous les trésors, la croyance en Dieu; per-

(1) Le passage de saint Paul auquel on fait allusion ici et dont les semi-rationalistes abusent sera expliqué plus loin.

sonne qui se soit décidé ou qui se décide à s'en rendre compte, à s'en démontrer la nécessité, sans en avoir eu d'avance une connaissance quelconque ou du moins une conjecture, un soupçon (1).

Il est vrai que l'existence de Dieu *est une vérité cognoscible par elle-même;* mais, comme l'a remarqué saint Thomas, c'est une vérité cognoscible par elle-même *par rapport à elle-même*, en tant que dans cette proposition « Dieu est » ce qu'on affirme de Dieu est Dieu lui-même, Dieu étant son propre être. Mais, ajoute saint Thomas, ce n'est pas aussi une vérité cognoscible par elle-même *par rapport à nous;* car, ne sachant pas ce que Dieu est, NOUS AVONS BESOIN QU'IL NOUS SOIT D'ABORD DÉMONTRÉ (2).

Et voyez de quelle admirable manière ce grand docteur explique cette distinction : « Il est incontestable, dit-il, que nous avons dans l'âme une inclination, un penchant naturel à connaître que Dieu est; mais cette inclination, ce penchant ne nous porte à connaître Dieu que d'une manière implicite, confuse et mêlée à quelque chose que nous connaissons déjà, savoir au sentiment de notre béatitude, qui nous est naturel, parce que Dieu est la béatitude de l'homme et que l'homme est porté à connaître naturellement ce qu'il désire naturellement. Mais ce n'est pas là connaître précisément et distinctement *que Dieu est;* de même qu'en regardant de loin quelqu'un s'approcher de nous nous voyons que c'est quelqu'un qui s'avance vers nous, mais nous ne

(1) Cette impossibilité qu'isolé et *en dehors de toute révélation* et *de toute tradition* l'homme puisse connaître Dieu est du reste reconnue par le législateur lui-même du semi-rationalisme. « Nous sommes TRÈS-CONVAINCU, dit-il (*Va-* « *leur de la raison*, pag. 69), que la connaissance de Dieu n'est point une des « premières vérités que l'enfant POURRAIT ACQUÉRIR par sa seule réflexion si la « société, dès *ses premiers moments*, ne se hâtait de lui *révéler* cette grande « vérité. » Ces paroles, pour le dire en passant, renferment toute la doctrine, et rien que la doctrine du traditionalisme. Elles sont donc la réfutation la plus complète de l'ouvrage où elles se trouvent. L'auteur s'est par elles démoli lui-même.

(2) « Hæc propositio : « Deus est, » quantum *in se est*, per se nota est, « quia prædicatum est idem cum subjecto; Deus est enim suum esse. Sed quia « nos nescimus de Deo *Quid est*, NON EST PER SE NOTA, SED INDIGET DEMONS- « TRARI (I, q. 2, a. 1). » En répondant à cette objection : *Dieu est la vérité même, et la vérité est connue par elle-même*, saint-Thomas a dit encore : « Que la vérité en général existe, c'est une chose connue par elle-même; mais « que la Première Vérité *est*, ce n'est pas une chose connue par elle-même, « PAR RAPPORT A NOUS; *Dicendum quod veritatem esse in communi, est per* « *se notum : sed Primam Veritatem esse, non est per se notum* QUOAD NOS « (*Ibid.*) »

savons pas, nous ne distinguons pas que c'est Pierre, par exemple, qui vient à nous, quoique ce soit vraiment lui (1).

Il est vrai aussi, dit toujours l'Angélique, que l'âme n'a pas besoin d'instruction pour avoir la conscience d'elle-même, pour comprendre son MOI. Par l'acte même par lequel elle comprend les autres choses et qui est son acte propre, elle connaît sa propre vertu et sa propre nature. Mais, ni par ce moyen ni par la connaissance d'autres qualités qu'on trouve dans des choses matérielles, elle ne peut connaître d'une manière précise la vertu et la nature des substances immatérielles; car les qualités de celles-là n'ont rien de commun avec les qualités de celles-ci (2).

Et remarquez bien, concluait saint Thomas, que cette théorie n'a trait qu'aux substances immatérielles *créées;* car, quoique entre ces substances immatérielles et les substances matérielles il n'y ait, il ne puisse y avoir aucun rapport de ressemblance *dans le genre naturel*, il y a au moins un rapport dans le *genre logique*, puisque ces substances immatérielles sont, autant que les substances matérielles, dans la catégorie des substances; leur *quiddité* est logiquement séparable de leur être et n'est pas leur être. Mais Dieu n'a rien de ressemblant aux substances matérielles, *ni dans le genre naturel, ni dans le genre logique*, parce que Dieu est l'unique être dans lequel la quiddité et l'être sont la même chose; le seul être qui n'a rien qui lui ressemble sous aucun rapport, le seul *qui n'est dans aucun genre.* Nous pouvons donc, par la ressemblance des choses matérielles, connaître affirmativement quelque chose touchant les anges, selon la manière d'exister *qui leur est commune avec les autres êtres* (étant tous des êtres créés), *quoique nous ne puissions jamais rien connaître d'eux selon la manière particulière de leur espèce.* Mais *touchant Dieu*, nous ne pouvons le connaître d'AUCUNE MANIÈRE (3).

(1) « Cognoscere Deum esse in aliquo *communi*, sub quadam *confusione* est « nobis naturaliter insertum : in quantum, scilicet, Deus est hominis beatitudo; « homo enim naturaliter desiderat beatitudinem, et quod naturaliter desideratur « ab homine naturaliter ab eo cognoscitur. Sed hoc *non est simpliciter cognoscere Deum esse*, sicut cognoscere venientem non est cognoscere Petrum, « quamvis veniens sit Petrus (*Ibid.*). »

(2) « Anima humana intelligit seipsam, per suum intelligere, quod est actus « proprius ejus, perfectè demonstrans virtutem ejus et naturam. Sed *neque per* « *hoc*, neque *per alia*, quæ in materialibus inveniuntur, perfecte cognosci po- « test immaterialium substantiarum virtus et natura; *quia hujusmodi non* « *adæquant earum virtutes* (I, q. 88. a. 2). »

(3) « Sed Deus non convenit cum rebus materialibus, neque secundum genus « naturale, neque secundum genus logicum : quia Deus nullo modo est in genere.

Saint Thomas nous parle d'un philosophe arabe nommé Avampace, vrai rationaliste de son temps, qui, voulant se débarrasser de la nécessité de toute révélation, soutenait, lui aussi, qu'en suivant les vrais principes de la philosophie et par l'intelligence des substances matérielles l'homme peut arriver à comprendre les substances immatérielles. « C'est une erreur, » lui disait le saint docteur. « Cela serait possible si les mêmes substances immatérielles étaient en même temps, comme le croyaient les platoniciens, les formes et les espèces des substances matérielles. Mais une fois qu'on rejette une telle absurdité, et qu'on admet, au contraire, que les substances immatérielles sont *d'une nature tout à fait différente* des quiddités ou des idées que nous nous formons des choses matérielles, notre intellect aura beau faire : quelque effort qu'il fasse pour abstraire le plus que possible les quiddités matérielles de leur matière, en faisant toujours des abstractions nouvelles des abstractions mêmes qu'il a déjà faites, il n'arrivera jamais à quelque chose qui approche même de loin des substances immatérielles. Il est donc impossible que, par l'intelligence des substances matérielles, nous arrivions jamais à comprendre d'une manière parfaite les substances immatérielles (1). »

Par les choses matérielles nous pouvons, poursuivait saint Thomas, nous élever *à quelque connaissance*, mais non pas à la connaissance complète des choses immatérielles, parce que, pour en obtenir cette dernière espèce de connaissance, la simple comparaison des choses matérielles avec les immatérielles ne suffit pas ; et qu'au contraire, si nous pouvons apercevoir *quelques traits* de ressemblance entre ces deux différents ordres de choses, ces traits seraient toujours tellement dissemblables qu'ils ne pourraient nous servir beaucoup pour *comprendre* les choses immatérielles (2).

« Unde, per similitudines rerum materialium aliquid affirmative potest cognosci « de angelis, secundum rationem communem, licet non secundum rationem « speciei. DE DEO AUTEM NULLO MODO. » (*Ibid.*)

(1) « Quidam (*Avampace*) nomine posuit quod per intellectum substantia« rum materialium pervenire possumus, secundum veræ philosophiæ principia, « ad intelligendum substantias immateriales. Quod quidem efficaciter diceretur « si substantiæ immateriales essent formæ et species substantiarum materia« lium, ut platonici posuerunt. Hoc autem non posito, sed supposito quod « substantiæ immateriales sint *omnino alterius rationis* a quidditatibus ma« terialium rerum ; *quantumcumque intellectus noster abstrahat quiddita« tum rei materialis a materia*, NUNQUAM PERVENIRET AD ALIQUID SIMILE « SUBSTANTIÆ IMMATERIALIS ; et ideo per substantias materiales *non possumus* « perfecte substantias immateriales intelligere (1, q. 88, a. 2). »

(2) Ex rebus materialibus ascendere possumus IN ALIQUALEM COGNITIONEM *im-*

Ces raisonnements de l'*Ange de l'école*, pour être tirés des profondeurs de la vraie métaphysique, n'en sont pas moins clairs et ne tranchent pas moins, par leur racine, tous les sophismes de l'école semi-rationaliste. Pour saint Thomas, l'homme, même tel que le supposait le philosophe arabe, l'homme philosophe, instruit, avancé *dans les vrais principes de la philosophie* et sachant en bien user; cet homme, s'i n'a puisé *ailleurs* une notion quelconque de Dieu, ne pourra jamais, par le procédé des abstractions, s'en former, lui, aucune espèce de connaissance; NULLO MODO. Ayant, par les idées qu'il s'est formées des choses corporelles, des conceptions spirituelles de ces mêmes choses; ayant l'idée d'êtres sans un corps visible, et philosophant toujours, il pourra arriver à se douter, à soupçonner qu'il existe des substances sans corps, et par conséquent il pourra arriver à UNE CONNAISSANCE QUELCONQUE, *ad aliqualem cognitionem*, des esprits. Il peut alors affirmer quelque chose touchant leur existence; *aliquid affirmative cognoscere*; mais il ne peut jamais arriver à connaître leur nature, *leur espèce*, leur manière d'exister et de vivre. C'est-à-dire qu'il pourra arriver à les connaître dans leur genre *logique*, mais non dans leur genre naturel; à les connaître comme étant logiquement possibles, mais non comme naturellement existant, avec leurs qualités spécifiques et tels qu'ils sont en eux-mêmes. Quant à Dieu, il n'est nullement possible à l'homme, qui ne le connaît pas du tout par le témoignage, d'avoir de lui, par les seuls procédés philosophiques, même cette connaissance *logique* si vague, si incertaine, si stérile et si imparfaite qu'il peut atteindre touchant les substances sans corps; il ne peut s'en former l'idée d'aucune manière; *de Deo autem*, NULLO MODO.

A plus forte raison, ce même homme, étant supposé (ce qui n'est pas possible) comme n'ayant point la moindre notion d'une loi morale, ne pourrait se former à lui-même l'idée d'une loi morale descendue d'en haut et créant l'obligation et le devoir. D'abord comment pourrait-il se douter même de l'existence d'une telle loi, puisqu'il lui est impossible d'en connaître, d'*aucune manière*, le législateur suprême et universel, Dieu, qui seul a pu l'imposer à l'homme? Ensuite quelle ressemblance peut-il se trouver entre les rapports des êtres corporels et les rapports des êtres spirituels? entre le bien et le mal physiques et le bien et le mal moraux? entre la vie présente, où tout s'use et périt, et la vie future, où rien ne meurt jamais? C'est particulièrement ici le cas

---

« *materialium rerum*, non tamen perfectam, quia non est *sufficiens comparatio* rerum materialium ad immateriales; sed *si quæ* a materialibus percipiuntur, ad immaterialia intelligenda sunt MULTUM DISSIMILES (*ibid.*). »

de dire que ce sont des choses d'une nature absolument différente des abstractions logiques que nous faisons des substances matérielles: *Sunt alterius rationis a quidditatibus materialium rerum;* que ces abstractions renouvelées et multipliées à l'infini ne peuvent pas, *elles seules,* nous amener à la moindre chose approchant des notions morales; *Quantumcumque intellectus noster abstrahat, nunquam perveniret ad aliquid simile substantiæ immaterialis;* c'est le cas de dire qu'entre les raisons, les natures, les notions des choses de l'ordre immatériel et celles de l'ordre matériel toute comparaison est insuffisante; *Non est sufficiens comparatio rerum materialium ad immateriales;* et enfin qu'il n'y a pas d'équation possible entre la vertu, entre la nature des unes et celles des autres; *Quia harum virtutes et naturæ non adæquant illarum virtutes.* Voilà ce qu'a dit saint Thomas, voilà comment la doctrine des traditionalistes se trouve confirmée par la doctrine de saint Thomas. Avant donc de combattre les traditionalistes, on ferait bien de commencer par faire mettre à l'INDEX saint Thomas!

Bien plus; dans cette profonde et vigoureuse argumentation de saint Thomas en faveur de notre thèse il n'a été question que de la raison de l'homme *philosophe.* Si donc même un tel homme ne peut, *par ses seuls moyens*, s'élever, par la considération des choses visibles, à connaître, à croire comme existant *dans toutes ses sublimes réalités* l'ordre spirituel, l'ordre moral et invisible, qu'on nous le dise, l'homme enfant, l'homme sans connaissances scientifiques d'aucune sorte, l'homme presque à l'état d'ignorance et de stupidité de la brute le pourrait-il? Que les semi-rationalistes nous répondent!

Mais ils nous ont répondu déjà, par ces mots de leur maître: « L'enfant *ordinaire* (1) est instruit et formé PAR LA SOCIÉTÉ. « C'est un fait qui n'a pas besoin de preuves (2). Privé de *toute espèce* « de culture sociale, *si on suppose qu'il puisse vivre,* IL RESTERA « IMMANQUABLEMENT *dans un état de pauvreté intellectuelle et* « *d'imperfection contraire à sa destinée.* C'est ce que certains ratio« nalistes pourraient seuls (3) contester. C'est ce que les traditiona« listes ont rendu de plus en plus évident et INCONTESTABLE (4),

---

(1) Nous serions curieux de savoir où se trouve, où s'est jamais trouvé *l'enfant* EXTRAORDINAIRE, si ce n'est dans le cerveau des matérialistes!...

(2) Pourquoi avez-vous donc écrit un livre de 556 pages pour combattre ce fait?

(3) Vous êtes de ce nombre; car vous aussi vous avez soutenu qu'en *dehors de toute révélation et de toute tradition* l'homme peut s'élever à la connaissance de Dieu et de ses lois.

(4) Ce qui ne vous a pas empêché de les dénoncer au monde catholique comme

« c'est une justice que nous aimons à leur rendre (*pag.* 47). »

Enfin tous les incrédules, tous les impies rendent, eux aussi, à chaque instant hommage à cette doctrine. En disant : *Nous ne croyons pas en Dieu, parce que Dieu ne se voit pas. = Nous n'admettons pas la vie future, parce que personne n'est venu de l'autre monde nous en apporter des nouvelles ;* ils nient que Dieu se soit laissé voir par une révélation primitive et immédiate à l'esprit de l'homme et lui ait appris l'existence d'une vie future ; ce qui est un grand blasphème. Mais en même temps, par ce même langage, ils reconnaissent, ils avouent que Dieu ne peut être connu s'il ne daigne se révéler lui-même ; que l'homme ne peut être certain, ne peut même se douter de l'existence de la vie future, à moins qu'il n'en soit instruit par une raison supérieure, par une raison de l'autre monde qui, s'étant manifestée dès l'origine du monde, est restée dans le monde pour éclairer le monde ; ce qui est une grande vérité !

Par des raisons tirées de la plus haute métaphysique, de la nature de l'esprit humain, de la condition des choses spirituelles et invisibles elles-mêmes, aussi bien que par les aveux les plus formels et les plus explicites de nos adversaires eux-mêmes, il est donc incontestable, il est évident qu'à moins que quelqu'un ne lui en parle d'avance l'homme ne peut se former la plus petite notion de l'existence du monde spirituel, moral, invisible ; l'homme ne peut s'élever à l'idée de Dieu, ni du culte qui lui est dû, ni de ses lois et de leur obligation, ni des âmes et de leur immortalité, ni de la vie future et de ses conditions. Voilà donc le système semi-rationaliste renversé par sa base.

§ 22. *Conséquences des doctrines exposées prouvant combien le semi-rationalisme est absurde. L'auteur de* LA VALEUR DE LA RAISON *réfutant lui-même le titre de son livre et son livre tout entier. Un autre écrivain semi-rationaliste affirmant que la foi et la révélation doivent servir la raison. Le semi-rationalisme en contradiction avec lui-même, et convaincu d'absurdité par cela même qu'il tient à la théorie des idées innées.*

En interrogeant la nature et la raison elle-même, nous avons établi, dès le commencement de cette importante discussion, que,

---

les destructeurs de la base de la raison et de la religion, précisément pour avoir rendu évident et incontestable ce fait pour lequel vous *aimez à leur rendre justice !* Vous ne vous êtes donc pas assez rendu compte du véritable état de la question, et vous n'avez pas vu que ceux sur lesquels vous avez tiré à boulets rouges n'étaient pas les gens que vous deviez combattre, mais les gens que vous deviez embrasser !

la raison n'étant que l'esprit lui-même, pourvu de toutes les conditions nécessaires pour *discourir* et pour raisonner, elle ne peut ni raisonner ni discourir, à moins d'avoir des principes et des idées formant la base de ses raisonnements et de ses discours. Nous avons établi que l'intellect, pouvant se former, se formant en effet lui-même ces principes et ces idées touchant les êtres corporels et visibles, ne peut les appliquer aux êtres incorporels et invisibles pour s'en former des notions précises et certaines, pour en discourir, pour en raisonner, à moins que l'existence de ces êtres ne lui soit révélée; et que, par conséquent, avant d'avoir reçu cette révélation, ne pouvant raisonner que des choses matérielles et non pas des choses spirituelles, la raison n'est que la raison incomplète, la raison à moitié, la raison qui n'est pas encore la raison.

Donc, en affirmant qu'*en dehors de toute instruction*, *de toute révélation*, *de toute tradition* la raison peut découvrir même *quelques* vérités de l'ordre spirituel, moral, invisible, le semi-rationalisme affirme, au fait, que la raison incomplète est la raison; que la raison raisonne avant d'avoir atteint toutes les conditions nécessaires pour raisonner; il affirme que la raison opère avant d'être ce qu'elle doit être pour opérer; que la raison, qui n'est pas encore la raison, peut accomplir toutes les hautes fonctions de la raison; en un mot que la raison est et n'est pas en même temps, ce qui est grossièrement absurde.

On peut juger par là combien ce titre de *la Valeur de la raison*, mis en tête de l'ouvrage classique du semi-rationalisme, est peu raisonnable. Nous pourrions remarquer d'abord que, comme on peut s'en convaincre en consultant le *Dictionnaire de l'Académie*, le mot *valeur* tantôt signifie *ce que* VAUT *une chose*, *suivant la juste estimation qu'on en peut faire*, et tantôt signifie *bravoure*, *vaillance*, *vertu qui consiste à s'exposer courageusement à tous les périls de la guerre*. Mais il ne signifie guère *puissance* ou *force;* en sorte qu'on dit, en effet, la *valeur* d'une terre, d'un cheval, d'une marchandise, d'une lettre de change, d'une pièce de monnaie et même la *valeur* de l'âme, pour indiquer le prix de l'âme; ou bien, on dit la *valeur* d'un soldat, d'une armée; mais on ne dit pas la *valeur* de l'esprit, la *valeur* de la raison pour exprimer leur *force*, leur *puissance*, leur *capacité*. Et par conséquent, dans ce sens, qui est évidemment celui qu'on a voulu lui donner dans le titre *De la Valeur de la raison*, *ou ce que* PEUT *la raison*, le mot *valeur* n'a pas été heureusement choisi, n'est pas français et n'a pas de sens. Mais nous ne devons pas nous occuper des torts que notre savant semi-rationaliste s'est donnés vis-à-vis de la grammaire, mais des torts qu'il s'est donnés vis-à-vis de la raison même, dont il s'est fait le champion quand même. Or, d'après la doc-

trine que nous venons d'exposer sous ce dernier rapport, ce titre est en pleine révolte avec la logique.

La raison complète, on ne peut pas le répéter assez, la raison pouvant raisonner n'est que la raison ayant reçu déjà la révélation de l'existence du monde matériel par les sens et la révélation de l'existence du monde spirituel par l'instruction sociale. Il est donc évident que la raison complète, la raison *pouvant raisonner* n'est jamais ELLE SEULE; et que, SEULE, elle n'a pas de *valeur*, et n'est même pas la raison; *elle n'est pas*. Ces mots : *Valeur de la raison, ou ce que peut la raison* PAR ELLE SEULE, doivent donc se traduire ainsi : « *Valeur de ce* QUI N'A PAS DE VALEUR; *puissance de ce* QUI N'A PAS DE PUISSANCE; *être de ce* QUI N'EST PAS, *ou ce que peut* LE NON-ÊTRE PAR LUI SEUL. » Mais ce sont là des *non-sens* et des absurdités.

Or, lorsque l'auteur d'un ouvrage de philosophie commence par être absurde, même par *le titre* de son livre; lorsqu'il commence par trahir, même par le titre, un oubli complet des premiers éléments de la science dont il prétend s'occuper, on peut fermer le livre, le mettre de côté, et être sûr qu'on n'aura rien perdu.

Mais ce qui est plus pitoyable encore, c'est que, par ce titre qu'il a donné à son livre, l'auteur de *la Valeur de la raison, ou ce que peut la raison* PAR ELLE SEULE, s'est mis en contradiction manifeste avec lui-même. Car c'est lui qui, au commencement de ce même livre, a écrit ces belles et éloquentes paroles : « La révélation existe dans « le monde; elle y a existé dès l'origine. Elle a pris la raison *à son* « *début* et l'a *aussitôt* éclairée de lumières surnaturelles, *sans lui* « *donner le temps* d'expérimenter ce qu'elle *aurait pu* PAR ELLE « SEULE et par ses forces naturelles (1). Les enseignements divins *n'ont* « *jamais été complétement perdus pour le genre humain;* leurs ef- « fets *ont accompagné partout la raison;* et alors qu'elle y avait re- « noncé, *elle en recevait encore une lointaine influence. La société* « *lui transmettait* avec la vie *plusieurs vérités reçues;* et SANS JA- « MAIS L'ABANDONNER A ELLE SEULE, elle lui communiquait

(1) Quel dommage! Pourquoi donc la Révélation s'est-elle tant hâtée! Par cet empressement que rien ne justifie (!) elle a privé les philosophes de la satisfaction de savoir au juste *ce que la raison aurait pu par elle seule.* Mais que les philosophes s'en consolent! Ce qu'ils n'ont pu savoir sur ce sujet, par la faute de la révélation divine *s'étant trop pressée* et n'ayant pas laissé à l'homme *le temps* de se reconnaître, l'auteur de *la Valeur de la raison*, comme on le verra bientôt plus loin, le leur a appris dans son livre, et ils n'ont rien perdu pour attendre!

« *toujours* une part de *ce qu'elle avait conservé elle-même.* AINSI « EN A-T-IL TOUJOURS ÉTÉ. *Il n'y a point dans le monde de* « *raison abandonnée à elle seule;* et TOUTE RAISON EST ENSEI- « GNÉE. Nous puisons TOUS, *depuis notre enfance*, DANS LA « TRADITION; et ses leçons viennent se confondre à notre insu « avec ce que nous tirons de notre propre fonds (*pag.* 2). »

A la bonne heure! C'est l'*histoire véritable*, même des *temps fabuleux* de l'humanité. Là-dessus les traditionalistes sont parfaitement d'accord avec les semi-rationalistes. Ce grand fait, tel que leur adversaire le plus acharné vient de le formuler, est même tout le fond de leur doctrine; ils n'ont jamais dit, ils ne disent pas autre chose. Mais en attendant, on le voit, pour notre auteur, la même raison qui, au titre du livre est SEULE, peut marcher SEULE, a *de la valeur*, PEUT faire de grandes choses PAR ELLE SEULE; cette raison, dans le livre même, n'a *jamais été un seul instant* SEULE, et n'est *nulle part seule;* elle marche toujours en *compagnie de la tradition*, et ce sont les *leçons de la tradition* qui la font agir à *son insu!* En sorte que, PAR ELLE SEULE, au fait, la raison n'a pas de *valeur*, ne PEUT rien, et n'est qu'un *sans-valeur,* parce qu'il N'Y A PAS DANS LE MONDE DE RAISON NON ENSEIGNÉE, parce que cette marâtre cruelle, la révélation, l'ayant saisie à son *debout*, l'a mise sous sa tutelle, l'a assujettie à son pouvoir despotique, en a fait son esclave; et, la scélérate! l'a *sitôt éclairée de ses lumières* qu'elle *ne lui a pas laissé le temps d'expérimenter ce qu'elle peut par ses forces naturelles;* enfin parce qu'elle ne lui a plus permis de se passer des *enseignements divins*, dont elle l'a voulu *faire partout accompagner* et *surveiller*, et qu'elle *ne l'a jamais un seul instant* ABANDONNÉE A ELLE SEULE. Voilà donc une contradiction manifeste, flagrante, par laquelle le simple et naïf auteur non-seulement a complétement réfuté le titre de son livre par le livre, mais encore son livre tout entier par une page de son livre, et, bref, s'est complétement réfuté lui-même. C'est ainsi que raisonnent les semi-rationalistes, c'est-à-dire qu'ils ne cherchent à prouver la *valeur*, la puissance de la raison que par la déraison, la contradiction et l'absurde.

Mais ces contradictions, ces absurdités du semi-rationalisme lui sont communes avec le rationalisme pur; en voici d'autres qui lui sont propres.

Vrais *semi-pélagiens* de la philosophie, comme on l'a vu, les *semi-rationalistes* se contentent de dire « que l'homme, par sa raison seule, étrangère à *toute révélation*, *à toute tradition* même naturelle et sociale, ou bien par la raison, qui, d'après notre démonstration, n'est pas la raison, peut parvenir à la foi; » et ils reconnaissent l'infériorité

de l'ordre naturel par rapport à l'ordre surnaturel, de l'ordre de raison par rapport à l'ordre de foi. Mais toute l'école semi-rationaliste ne se tient pas dans ces bornes. Un de ses chefs a dit tout simplement ceci : « *L'autorité et la foi* N'ONT DE PRIX qu'autant qu'elles préparent l'homme A LA RAISON. » Aucun, parmi les rationalistes philosophes, n'a, que nous sachions, osé dire rien de pareil. Bien plus, en rapportant tout à la raison, en établissant que tout doit commencer par la raison et finir à la raison, dans l'affaire de la vérité, les rationalistes philosophes mettent tout à fait de côté l'*autorité et la foi*, mais au moins ils ne les subordonnent pas à la raison, ils ne les humilient pas. Il était réservé à un docteur catholique de dire que la foi et l'autorité n'ont qu'*une valeur relative*, en tant qu'elles peuvent servir *à préparer l'homme à la raison*, qu'en elles-mêmes elles ne *valent* donc rien, ne servent à rien, ne sont rien ! Il était réservé à un prêtre de placer la raison humaine au-dessus de la foi et de l'autorité divine, l'homme au-dessus de Dieu !

Mais, si l'on veut donner à ces mots un sens plus benin et les interpréter dans notre sens, alors, en cessant d'être sacriléges, dans la bouche d'un semi-rationaliste, ils paraîtront absurdes. Le dogme fondamental du semi-rationalisme est *que la raison*, *indépendamment de toute* FOI, *de toute* AUTORITÉ, *même naturelles*, *mêmes humaines*, *peut*, *par elle seule*, *parvenir à découvrir* QUELQUES *vérités ;* et voici maintenant la même école nous apprenant, par l'organe d'un de ses plus illustres membres, que la foi et l'autorité ne sont nécessaires que *pour préparer l'homme à la raison;* que la raison, comme nous venons de le prouver, pour être la raison, a besoin de la foi et de l'autorité, et que le semi-rationalisme est un système contradictoire, absurde. Mais ne nous arrêtons pas en si bon chemin.

On vient d'entendre quelques-uns parmi les semi-rationalistes, l'auteur de *la valeur de la raison* à leur tête, mentir à l'histoire de la philosophie, et nous dire que la question sur l'*origine des idées, examinée, discutée par les penseurs de tous les siècles, ayant été* CONSTAMMENT *résolue en sens contraire par les plus grands génies*, *ne saurait être décidée;* en d'autres termes, que cette question est insoluble, que c'est un mystère que personne ne saurait ni expliquer ni comprendre. Voilà donc, pour ces modestes semi-rationalistes, la raison humaine convaincue d'impuissance pour résoudre une question qui tient au principe même des connaissances humaines. Mais pour ces mêmes rationalistes la raison seule n'en est pas moins puissante pour découvrir, pour saisir et connaître avec certitude *quelques vérités* de l'ordre spirituel. Les voilà donc admettant que la raison seule, qui ne peut se connaître elle-même, peut connaître ce qui

est à une distance infinie d'elle, le monde spirituel, les êtres et les rapports des êtres qui, le composent. Les voilà admettant que la raison, qui n'a jamais su, qui ne saura jamais connaître le principe même de ses connaissances et de ses opérations, peut opérer sur un monde nouveau avant que rien lui en révèle l'existence, et y acquérir des connaissances nouvelles. Les voilà admettant que, — mystère incompréhensible à elle-même, — la raison peut deviner des mystères par elle-même, comme celui de l'Être infini, ou de plus incompréhensibles encore. Les voilà, après avoir constaté eux-mêmes l'impuissance, la faiblesse de la *raison seule* pour découvrir une première vérité, venant nous vanter sa puissance, sa force et, comme ils s'expriment, *sa valeur* pour découvrir d'autres vérités. Les voilà, ces mêmes hommes qui ont fait à la raison le tort de ne savoir résoudre une première question, lui attribuant l'honneur de pouvoir résoudre tant d'autres questions qui s'y rattachent ! Les voilà soutenant en même temps qu'*impuissante* pour ce qui est moins, pour ce qui est en elle la raison seule est toute-puissante pour ce qui est plus, pour ce qui est au-dessus d'elle; en un mot, que la raison est impuissante et puissante dans la même ligne des fonctions, sur les mêmes sujets, ce qui est évidemment absurde.

La majorité des semi-rationalistes ne souscrit pas à l'opinion *que la question des idées n'a jamais été décidée.* Ils savent bien que, si la question des idées n'a pas été décidée, il n'y a plus de philosophie, saint Augustin ayant dit « que telle est l'importance des idées que ce-« lui qui ne sait pas à quoi s'en tenir sur ce sujet n'est pas, ne peut « pas être un philosophe; *Tanta in ideis vis constuitur ut, nisi his « intellectis, sapiens esse nemo possit.* » Donc, pour ces semi-rationalistes, Platon d'abord, depuis quelque deux mille ans, et Leibnitz, Malebranche et Descartes, depuis bientôt deux siècles, l'ont tranchée par leurs systèmes des *idées innées ;* et l'on a entendu ces mêmes semi-rationalistes, en bons cartésiens et malebranchiens, jurant pour ce système comme pour leurs dieux *pénates,* et y tenant quand même, quoique ne s'entendant pas entre eux sur la manière de l'entendre ! Eh bien, par cela même, cette nuance de semi-rationaliste est, elle aussi, dans l'absurde.

Si le système des *idées innées* est vrai; si Dieu se *révèle à la raison par l'idée qu'il lui communique de sa perfection ;* si, par cette idée, il *parle à la raison dans le sanctuaire intérieur*, *au fond de l'âme;* cette raison ne découvre donc rien, ne retrouve rien *par elle-même* touchant Dieu; mais elle reçoit toute faite, de Dieu lui-même, la connaissance de Dieu ; et dès lors il est niais, il est contradictoire, il est absurde de dire *que la* RAISON ISOLÉE *s'élève, elle,*

par ses seules forces, jusqu'à la connaissance de Dieu, puisque c'est Dieu seul, puisque c'est Dieu lui-même qui, sans que la raison se donne la moindre peine, la prend par la main et la fait tout doucement monter au *Sinaï*, et là lui *apparaît paré de sa bonté infinie*. Il est niais, il est contradictoire, il est absurde de dire *que la raison seule parvient à atteindre* QUELQUES *vérités*, mais non pas TOUTES les *vérités*, puisque même ces *quelques vérités*, ces vérités de germe et d'initiation sont l'œuvre de la *révélation véritable, naturelle, directe*, que, selon nos adversaires, Dieu fait à *chaque homme*, et non pas l'œuvre des efforts de la raison. Et dès lors, aussi, l'illuminisme, le protestantisme, le platonisme seront de vrais systèmes philosophiques, et tout le système des semi-traditionalistes, renversé par le principe même qui lui sert de base, s'écroule et n'est plus qu'une grande extravagance.

Bien plus encore, en suivant le système de saint Thomas *sur l'origine des idées*, les traditionalistes reconnaissent à l'âme humaine, dès le moment où l'homme vient au monde, la sublime faculté de l'*intellect agissant*, par laquelle elle peut se former et se forme en effet elle-même les idées. Ils lui reconnaissent des ailes à l'aide desquelles elle s'élève bien haut dans la région intellectuelle, puisqu'elle parvient à saisir l'*universel*, qu'une distance infinie sépare du *particulier*. Ils auraient tort et grand tort, comme nous venons de le prouver, et ils seraient même absurdes, eux aussi, de conclure de là qu'elle peut se former *quelques idées* des choses spirituelles sans que quelqu'un lui en révèle l'existence et lui en fournisse le fantôme qui est la cause matérielle, la cause indispensable de toute idée; cependant, en attribuant à l'âme la grande puissance de l'*intellect agissant*, qu'elle ne partage qu'avec les anges et avec Dieu lui-même, ce tort ne serait pas grand, et cet absurde aurait l'apparence d'une conséquence légitime. Mais on ne peut pas en dire autant des semi-rationalistes, pour qui le système des idées innées est le vrai et unique système sur l'origine des idées. Ce système est la dégradation de l'âme, il est l'âme essentiellement passive, par rapport à la fonction spécifique de son être, *intus legere;* il est la raison n'ayant d'ailes d'aucune espèce pour s'élever au-dessus d'elle-même; il est la raison n'ayant point la *force*, la *puissance* réelle en elle-même de se *former* les idées, mais ayant seulement la *capacité* de les *recevoir* d'une puissance supérieure. Il est donc absurde, de leur part, d'affirmer que la raison, supposée par eux si impuissante à son origine et si dépourvue de tout moyen pour faire le moindre mouvement ascensionnel, puisse s'élever par elle-même à saisir *quelques* vérités. Autant vaudrait dire qu'on peut voler sans ailes, marcher sans pieds, voir sans lumière, bâtir sans fondement, faire des nombres sans unités.

Ainsi, par cela même qu'il est fondé sur la théorie des idées innées, ou sur la théorie de la *passivité* absolue, de l'impuissance originaire de la raison, le semi-rationalisme est contradictoire, absurde. Ainsi, avant de se poser en champion de la raison, messieurs les semi-rationalistes ne feraient pas mal de commencer par respecter un peu plus la raison, par bien établir l'origine de ses droits et les titres de sa dignité; ainsi, avant d'essayer de nous amener à nous accorder avec eux, ils ne feraient pas mal non plus de commencer par s'accorder avec leurs propres principes et avec eux-mêmes; car il n'est jamais permis à des philosophes d'être absurdes.

§ 23. *Une dernière preuve de l'absurdité du semi-rationalisme tirée de ce que, sans la foi au Dieu auteur de la raison, on ne peut rien affirmer comme certain sur l'autorité de la raison. Belle doctrine de Descartes sur ce sujet. La méthode traditionnelle échappant seule à l'absurde, et conciliant les procédés de la raison avec les exigences de la foi. Combien elle est logique de commencer par la foi. Le semi-rationalisme obligé de commencer par la foi, lui aussi. Parallèle entre la méthode traditionnelle et la méthode semi-rationaliste. Sujet du chapitre qui suit.*

Mais nous ne sommes pas au bout des absurdités du semi-rationalisme; car elles sont si nombreuses qu'un gros livre ne suffirait pas à les constater toutes et à les réfuter en détail. Nous en ferons donc grâce à nos lecteurs; mais, avant d'en finir sur ce triste sujet, nous ne pouvons nous empêcher d'en indiquer encore une seule qui, pour être fort peu relevée, n'en est pas moins frappante et moins grossière.

Sur quel fondement l'humanité a-t-elle toujours cru, croit-elle encore et croira-t-elle à jamais que *le témoignage de la raison droite*, pour tout ce qui est du ressort de la raison, et que *le témoignage des sens sains et bien appliqués*, pour tout ce qui est du ressort des sens, sont des indices, des signes, des critériums certains de la vérité? si ce n'est parce que l'humanité a toujours cru, croit encore et croira à jamais *que l'homme est l'œuvre de Dieu; que Dieu est essentiellement véridique, ne voulant et ne pouvant tromper personne; que*, par conséquent, *en donnant à l'homme la raison et les sens, il n'a pu les lui avoir donnés que comme des moyens* PROPRES, APTES à saisir la *vérité des choses, et non comme des moyens d'illusion et d'erreur;* et *que* par conséquent encore *il a dû établir, il a établi en effet* un RAPPORT NATUREL, NÉCESSAIRE ENTRE LA RAISON ET LES CHOSES *intellectuelles, entre les sens et les choses corporelles et sensibles.*

De même que la sentence d'un magistrat n'a de *valeur légale* qu'autant qu'on est certain qu'il a été établi par le souverain et qu'il est vraiment juge compétent sur les matières où il a jugé, de même le

témoignage de la raison et des sens n'a de *valeur logique* qu'autant qu'on est certain qu'ils ont été établis par le Dieu créateur, et qu'ils sont vraiment des juges compétents des vérités qu'ils attestent.

La compétence, la sincérité, la vérité du témoignage de la raison et des sens ne reposent donc, ne peuvent donc reposer que sur la foi sociale du Dieu essentiellement véridique, créateur de l'homme et auteur de sa raison et de ses sens. De même qu'il est impossible de faire des nombres sans unités, de même est-il impossible, sans cette foi, d'avoir la moindre confiance dans le témoignage de la raison et des sens, et de leur reconnaître la moindre capacité naturelle de nous dire la vérité.

« Pour moi, disait Descartes, je comprends qu'avant de m'être as-« suré que Dieu existe, qu'il n'est pas trompeur, qu'auteur de ma rai-« son il ne peut pas me tromper par ma raison — je ne puis passer « outre dans la recherche de la vérité; car, tant que j'ignore encore « cette première vérité, je m'aperçois que je ne puis être certain de « rien; *Hac re ignorata, non videor de ulla alia re me posse esse* « *securus* (1). » Et en s'adressant à l'athée : « Je te défends, lui di-« sait-il, de rien affirmer, de rien croire (2). »

C'est que dès l'instant où l'on nie que l'homme est l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire d'une *cause souverainement intelligente et spirituelle*, qui, *seule*, a pu établir entre la raison, les sens de l'homme et les objets extérieurs les rapports et l'aptitude qui doit se trouver entre le connaissant et le cognoscible, on est forcé d'admettre que l'homme est l'œuvre du hasard ou des atomes, c'est-à-dire de causes *souverainement stupides et matérielles*, qui, opérant aveuglément, n'ont pu établir de rapports d'aucune espèce entre leurs œuvres. Affirmer le contraire, ce serait se jeter dans la contradiction et l'absurde; ce serait faire de ces causes stupides et matérielles des causes souverainement intelligentes et spirituelles; ce serait en faire des dieux; ce serait admettre, ce qu'on aurait commencé par nier, *que l'homme est l'œuvre de Dieu*.

Or, l'athée, se fondant sur cette négation et en faisant son point de départ philosophique, ne saurait rien rencontrer qui l'assure *qu'entre les sens et les objets matériels et corporels* il y a vraiment un rapport naturel et nécessaire, l'obligeant à croire que les sens, en lui apprenant l'existence de la matière et des corps et leur

(1) Voyez aux *Conférences*, tome II, pag. 160 et suiv., l'exposition de la belle doctrine de Descartes sur ce sujet.

(2) Ce passage très-remarquable de Descartes se trouve rapporté et analysé à l'endroit cité ci-dessus.

qualité, ne lui font pas illusion et ne le trompent pas. Il ne peut être certain que la matière et les corps, que les sens lui attestent comme existants existent réellement; il ne peut rien affirmer comme étant vrai et certain touchant les êtres matériels et corporels; et le voilà en plein IDÉALISME.

Il en est de même par rapport à la raison, lui attestant comme existant les esprits et la réalité de leurs rapports avec les autres êtres. Il ne peut être nullement certain de cette existence et de cette réalité. Il ne peut rien affirmer comme étant vrai et certain touchant les choses de l'ordre intellectuel, spirituel et moral. Il est obligé de douter de tout, de la vérité *objective* autant que de la vérité *subjective*, et le voilà en plein SCEPTICISME. En effet, les vrais athées ne sont tout bonnement que des *idéalistes*, que des *sceptiques* de première force, avouant qu'en dehors du MOI tout leur échappe, tout leur est inaccessible, incompréhensible, inadmissible; avouant qu'en dehors de leur propre existence rien n'existe pour eux qu'à l'état d'illusion et de rêve, et que le moi humain est la seule réalité, le seul *absolu*, la seule substance, le seul Dieu. Les divers écrits des athées et des rationalistes sont remplis de pareilles affirmations, de pareils aveux, et rien, il faut le dire, n'est plus logique.

Car, comme nous l'avons démontré dans l'ouvrage cité ci-dessus, sans la croyance au Dieu créateur et auteur de la raison et des sens de l'homme, les sept arguments que Cicéron et tous les autres sceptiques, d'après lui, font valoir en faveur du scepticisme sont insolubles, et le scepticisme lui-même est irréfutable et inévitable.

Cela posé, revenons aux semi-rationalistes. D'après ce qu'ils nous en ont dit eux-mêmes, tout leur système se résume dans cette proposition : *Par sa raison* SEULE, *l'homme peut parvenir à la connaissance non pas de toutes les vérités, mais de* QUELQUES-UNES *de celles qu'il lui importe le plus de connaître ;* et parmi ces vérités se trouve celle de l'existence de Dieu, créateur et maître de l'univers.

Il est vrai que les semi-rationalistes avouent que par la raison *seule* l'homme ne peut s'élever qu'à une connaissance incomplète et imparfaite de Dieu ; car, quant à la connaissance complète et parfaite de ce souverain Être, de tous ses attributs, de toutes ses perfections, l'homme, ajoutent-ils, ne peut l'obtenir que par la révélation biblique. Mais enfin il est évident que connaître une chose sans qu'on soit certain de l'objet de cette connaissance ce n'est point la connaître du tout. En affirmant que, par la raison seule, l'homme peut parvenir à connaître au moins que Dieu existe et qu'il est le créateur et le maître de l'univers, les semi-rationalistes sont donc forcés d'admettre que, si l'homme ne peut, par sa raison seule, parvenir qu'à cette connaissance incomplète et im-

parfaite de Dieu, au moins il peut en *avoir la certitude.* Mais ils n'ont pas fini d'articuler ces derniers mots, que Descartes, pour qui ils ont plus *que du respect*, leur crie : « Vous ne savez pas ce que vous dites ; je sais bien, moi, ce que je dis en affirmant qu'avant d'avoir connu d'une *manière certaine* que Dieu est l'auteur de la raison on ne peut être certain de rien par la raison; *Hac re ignorata, de nulla alia re possumus esse securi.* Ils ne font, il est vrai, aucune attention à cette grave observation du MAÎTRE, et ils persistent dans leur affirmation; mais c'est admettre qu'on peut connaître *certainement* Dieu par la raison avant d'avoir établi sur une base solide le titre par lequel *la raison est un moyen de certitude;* c'est se placer sur le terrain même des athées, et perdre tout droit de rien affirmer sur l'autorité de la raison; c'est attribuer à la raison, incertaine elle-même, la puissance de créer la certitude; c'est vouloir faire de la certitude avec les éléments du scepticisme; c'est être absurde.

Il n'y a que la méthode traditionnelle qui puisse mettre la raison à l'abri de pareils inconvénients. D'après cette méthode, tout homme trouve dès sa naissance, dans la société où il est né, la connaissance du Dieu créateur, maître de l'homme et auteur de sa raison, connaissance que la *tradition* a propagée et maintient dans toute société. Dès les premiers pas qu'il fait dans le chemin de la vie, il y rencontre cette grande et importante vérité sans qu'il se donne et avant qu'il puisse se donner la peine de la chercher. C'est par ce moyen si simple et si naturel de la tradition sociale, dont elle est l'auteur, que la *divine Sagesse va à la rencontre de l'homme comme une mère qui s'honore d'instruire ses enfants* (Sap.), *et éclaire tout homme venant dans ce monde* (Joan., I). Sur l'autorité de cette révélation humaine, qui n'est que l'écho prolongé de la révélation divine que Dieu fit à l'humanité à l'origine du monde, l'homme croit à l'existance d'un rapport naturel qu'aurait établi son divin auteur lui-même entre la raison et les choses intellectuelles, comme entre les sens et les choses sensibles ; il croit à la compétence de la raison bien raisonnante pour décider de la vérité; il croit à l'aptitude de la raison formée par la société pour se rendre compte des connaissances divines qui l'entourent, pour les dépouiller des exagérations ou des erreurs auxquelles elles peuvent se trouver mêlées par l'imperfection ou par la faute du moyen purement humain qu'elles auront traversé; il y croit enfin pour conclure à la nécessité d'une révélation plus pure, plus complète et plus parfaite, pour se disposer à la recevoir par la bonne foi, à la solliciter par le désir ou par la prière et pour parvenir enfin au christianisme, où seulement se trouve une telle révélation, que la bonté de Dieu ne refuse jamais à la créature intelligente qui l'attend de lui et

la lui demande. Et c'est par ces *préambules* d'une foi naturelle, d'une foi humaine qu'elle arrive à la foi surnaturelle et divine, qui seule lui fournit la vérité pure, la vérité entière, la vérité certaine d'une certitude absolue.

Et qu'on ne se scandalise pas de ce que, d'après la méthode traditionnelle, la raison, sans démonstration préalable, prend son point de départ dans la croyance au Dieu créateur et auteur de la raison, c'est-à-dire dans la foi. Car, d'après la méthode semi-rationaliste elle-même, la raison est obligée de subir la même loi, de se soumettre à la même condition. On ne peut rien démontrer qu'en partant d'un principe qui ne se démontre pas, qu'on admet sans démonstration, comme un fait dont on ignore la raison intrinsèque, en un mot comme un principe de foi. En effet, en affirmant que la raison seule, *en dehors de toute révélation et de toute tradition*, peut parvenir à une connaissance quelconque de Dieu, créateur et auteur de la raison, les semi-rationalistes ne peuvent pas, comme on vient de le voir, appuyer sur la foi du Dieu créateur et auteur de la raison la compétence, l'aptitude de la raison à saisir avec certitude cette grande vérité, parce que, pour eux, cette connaissance ne précède pas la raison, mais c'est le résultat des efforts, c'est la conquête de la raison. Ils sont donc obligés de fonder sur la raison elle-même cette compétence, cette aptitude de la raison à saisir la vérité. Ils sont donc obligés d'admettre cette compétence comme un fait *indémontrable* et *indémontré*; ils sont obligés de l'admettre comme un principe de foi, à laquelle la raison ne peut se soustraire, sous peine de marcher quelque temps à tâtons et d'aller expirer dans le doute. Et c'est parce que les sceptiques se refusent d'admettre sans raison cette compétence, cette aptitude de la raison qu'il n'y a pas moyen de raisonner avec eux, et que, se retranchant sur ce terrain, ils sont irréfutables.

Donc, si cette grande parole du prophète : « Il faut commencer « par croire pour arriver à comprendre; *Nisi credideritis, non intel- « ligetis*, » est une loi de l'intelligence humaine; si, dans tous les systèmes, dans toutes les méthodes, la croyance à une chose non démontrée est le principe, la condition *sine qua non* de toute démonstration; si, enfin, la foi doit toujours précéder la connaissance, de quel droit le semi-rationalisme reprocherait-il au traditionalisme de prendre son point de départ dans la foi, puisque son point de départ, à lui, c'est encore et toujours la foi ?

D'ailleurs le point de départ que le traditionalisme assigne à la marche de l'esprit humain n'étant que dans la foi au Dieu créateur et auteur de la raison, sur le témoignage et sur l'autorité de la société, c'est un point réel, certain, solide, puisque le semi-rationalisme lui-même

reconnaît avec une naïveté admirable que la tradition *précède toujours et partout la raison ;* que *la raison n'est jamais seule ; qu'elle est toujours et partout accompagnée des lumières de l'enseignement divin,* et *que* TOUTE RAISON EST ENSEIGNÉE, tandis que le point de départ que le semi-rationalisme assigne à la marche de l'esprit humain, en se mettant en contradiction avec lui-même, étant la raison *seule*, et la raison dépourvue de toute connaissance positive lui venant du dehors, c'est-à-dire la raison n'ayant aucun droit d'avoir foi en elle-même, son point de départ est frêle, incertain, chimérique. En sorte que le traditionalisme a la foi sociale pour base, tandis que le semi-rationalisme n'a d'autre base que le doute individuel, le néant. L'un fait de la certitude par la foi, l'autre par le doute ; l'un se comprend, l'autre ne se comprend pas ; l'un est simple, naturel, l'autre est factice et en dehors de toutes les conditions de la nature ; l'un est cohérent, l'autre est contradictoire ; l'un est raisonnable, l'autre absurde.

Logiquement absurde par ces principes et par ces doctrines, le semi-rationalisme ne peut pas compter non plus sur les autorités qu'il invoque et qui, loin d'être pour lui, sont contre lui. C'est ce que nous allons prouver. Mais qu'on ne s'attende pas à nous voir réfuter toutes les interprétations étranges qu'il donne aux passages des auteurs à qui il est allé demander la protection et le secours qu'il ne trouve pas en lui-même. D'abord ce serait faire acheter trop chèrement à nos lecteurs la conviction qui, à l'heure qu'il est, doit être bien avancée dans leur esprit, que le semi-rationalisme, manquant de base, manque aussi d'appui. Ensuite les explications que nous allons donner de quelques-uns seulement de ces passages suffiront, et au delà, pour faire croire qu'il s'est grossièrement abusé dans la manière dont il a interprété tous les autres : *Crimine ab uno disce omnes.*

QUATRIÈME CHAPITRE.

LES PRINCIPAUX PASSAGES DE L'ÉCRITURE ET DES PÈRES QUE LE SEMI-RATIONALISME OPPOSE AU TRADITIONALISME. LE SEMI-RATIONALISME EST GROSSIÈREMENT OBTUS.

---

§ 21. *Passage de saint Paul sur lequel se fonde le semi-rationalisme pour se dire* CATHOLIQUE. *Vrai sens de ce passage résultant des conditions des personnes auxquelles il a trait. Dans ce passage l'Apôtre dit tout le contraire de ce que les semi-rationalistes prétendent lui faire dire. Prise qu'ils donnent par là à leurs adversaires ; ils se font soupçonner être fort ignorants ou de mauvaise foi.*

Au premier chapitre de son admirable *Épître aux Romains*, l'Apôtre des gentils a dit : « La colère de Dieu se révèle du ciel sur toute « l'impiété et l'injustice *de ces hommes qui retiennent la vérité de* « *Dieu dans l'injustice*, parce que *ce qui est connu de Dieu* est mani- « feste en eux ; car Dieu le leur a manifesté. Car ce qu'il y a d'invisible « en lui *conçu*, depuis la création du monde (selon le texte grec), par « les choses qui ont été faites, est devenu visible : sa puissance éternelle « et sa divinité : de sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'*ayant* « *connu Dieu*, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ou ne lui ont « point rendu grâces ; mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et « leur cœur insensé s'est endurci. Se disant sages, ils sont devenus « fous (v. 18-22). » Or, c'est sur ce texte que s'appuient les nouveaux semi-pélagiens pour conclure « que rien n'est plus vrai ni plus conforme à la doctrine catholique que le système qui reconnaît *à la raison seule* la puissance d'atteindre *certaines* vérités premières, puisque, d'après saint Paul, la raison *isolée* de tout homme, indépendamment de toute révélation extérieure, et par ses seuls efforts, rien qu'en considérant les œuvres de la création, peut s'élever à la connaissance des principaux attributs de Dieu (CH. *de la Valeur de la raison*). » Mais rien n'est plus évidemment faux que ce raisonnement. Quelques remarques suffiront pour faire justice de cette prétention, attribuant à saint Paul une affirmation qui n'a pas de sens ou un raisonnement qui est absurde.

Il est clair d'abord que, dans ce remarquable passage, saint Paul ne parle pas *de l'homme en général,* mais de CERTAINS HOMMES en particulier, *Eorum hominum*, dont l'*impiété* et l'*injustice* retenaient la vérité de Dieu injustement cachée. Il est clair qu'il ne parle pas non plus *des gentils en général*, mais de ces *gentils en particulier* qui, après avoir manifestement connu l'unité, la puissance et l'éternité de Dieu, de manière à ne pouvoir s'excuser nullement sur leur ignorance invincible, lui ont refusé l'hommage de leur esprit et de leur cœur, qui lui était dû; se sont évaporés dans l'excès de leur orgueil; se sont endurcis dans leur impiété, et, en se disant DES SAGES, SONT DEVENUS FOUS; *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* C'est-à-dire que saint Paul parle ici des philosophes païens, principalement de la Grèce et de Rome; car saint Paul écrivait alors de la Grèce à Rome; et qu'ainsi que nous l'apprend l'histoire de la philosophie ancienne elle-même un tel tableau ne peut convenir qu'à ces philosophes. Aussi c'est l'opinion de tous les interprètes.

En second lieu, ces philosophes étaient nés à Athènes ou à Rome, aux centres de l'ancienne civilisation païenne, où, — comme nous le prouvent les écrits des poëtes qui avaient précédé les écrits de ces mêmes philosophes, — les mots de Dieu créateur, de Dieu maître et gouverneur du monde et de ses perfections étaient dans la bouche de tout le monde, aussi bien que les idées renfermées dans ces mots et qui avaient été transmises, répandues et maintenues par le langage et la tradition étaient dans l'esprit de tout le monde. Ces philosophes connaissaient donc Dieu et ses principaux attributs par la révélation domestique et sociale avant d'en faire le sujet de leurs spéculations philosophiques; ils jouissaient de l'usage complet de la raison avant d'avoir commencé à en raisonner! Et, par conséquent, leur raison n'était pas, comme le supposent gratuitement les semi-rationalistes, la raison *isolée,* la raison n'ayant aucune notion de Dieu, de l'âme, de la loi, la raison n'étant pas encore la raison; mais c'était la raison à l'état de son développement complet, la raison enrichie de toutes les notions, de toutes les idées que toute raison trouve naturellement et même nécessairement dans toute société, même barbare, et à plus forte raison dans toute société civilisée.

En troisième lieu, ce fait se trouve confirmé d'une manière péremptoire et placé en dehors de toute contestation par l'aveu formel qu'en ont fait ces philosophes eux-mêmes. Car, comme on va les entendre tout à l'heure, ils ont tous déclaré, avec une admirable franchise, que ce n'est pas par le raisonnement ni par la considération des créatures, mais par la tradition et par l'enseignement de leurs ancêtres qu'ils ont obtenu les premières notions du Créateur, et que c'est au foyer

domestique qu'ils ont appris à connaître Dieu et les vérités premières de la morale et de la religion. Et le semi-rationalisme peut bien croire, sans le moindre scrupule, que des hommes pour qui l'humilité n'était pas une vertu de prédilection, en parlant de cette manière, n'ont pas menti !

En quatrième lieu, saint Paul distingue évidemment, dans ce même passage, deux espèces de connaissances de Dieu ; la connaissance générale, naturelle, historique de ce grand Être, qui est donnée à tout le monde, qui est accessible à tout le monde (car les mots CE QUI EST CONNU DE DIEU, *Quod notum est Dei*, ne signifient et ne peuvent signifier que *ce que tout le monde connaît ou peut connaître touchant Dieu*), et la connaissance de Dieu *acquise*, *réfléchie*, la connaissance *plus exacte*, la connaissance rationnelle, philosophique, qui est le résultat de la réflexion, du raisonnement et de l'étude sur les créatures visibles, où sont tracés à grands caractères les attributs du Dieu invisible.

Enfin, étendre, comme le font les soi-disant rationalistes mitigés, à *l'homme en général*, à l'humanité entière ce que saint Paul dit ici seulement des *philosophes*, c'est lui attribuer d'avoir dit que le genre humain n'avait aucune idée de Dieu avant de s'être appliqué à la contemplation des choses créées et d'y avoir découvert Dieu par les procédés du raisonnement et de la science, qui sont des procédés si au-dessus de la portée de l'immense majorité des hommes. C'est mettre saint Paul en contradiction avec Moïse et l'Ecclésiaste, nous représentant les premiers hommes connaissant Dieu par la révélation que Dieu leur avait faite de lui-même, l'adorant, le servant ou l'offensant avant qu'aucun deux se fût donné la peine de chercher à le deviner, à le décourir par l'étude de la nature. C'est attribuer à saint Paul une hérésie et une énorme extravagance.

« Mais c'est gratuitement, nous dit-on, que vous affirmez tout cela ; et saint Paul n'en a rien dit. » « C'est vrai, répondons-nous, saint Paul n'a pas dit explicitement cela ; mais il l'a assez donné à entendre. Et d'ailleurs pourquoi saint Paul aurait-il dit ce qui est si simple, si naturel à supposer ; ce qui est reconnu, admis, avoué par tout le monde, et, ce qui est encore plus étonnant, par les philosophes eux-mêmes ? Car nous les verrons bientôt donner, à cet endroit, un démenti solennel à leurs fanatiques panégyristes en affirmant *qu'ils n'ont connu Dieu que par le moyen par lequel Dieu est connu par tout le monde, par l'instruction domestique et par la tradition, et non par leur raison !*

La *Philosophie de Lyon* elle-même, ce répertoire du semi-rationalisme cartésien et malebranchien, avait fait la même remarque sur ce

même passage de saint Paul : « Par la contemplation des choses « créées, dit-elle, de l'admirable structure de ce monde visible et « de l'harmonie de toutes ses parties, nous pouvons, il est vrai, *dé-* « *montrer invinciblement* qu'il existe un Dieu suprême, nous pou- « vons nous former dans notre esprit une idée plus vive du Créateur. « Mais la considération des choses sensibles, même les plus parfaites, « et toute réflexion qu'on ferait sur elles NE SUFFIRAIENT PAS pour « nous donner cette belle notion de Dieu, si elle n'avait pas été pré- « cédemment écrite dans notre esprit par la main toute-puissante de ce « même Créateur qui y est représenté. Nous percevons Dieu non « seulement sous l'idée générale de Cause première et universelle, « mais aussi sous la notion plus propre de Dieu, d'un Être infini dans « ses perfections de tout genre, absolument séparé de toute matière, « existant de toute nécessité, immuable, tout-puissant, indépendant, « éternel, etc. Or, AUCUNE CONTEMPLATION DES CHOSES FINIES ET « SENSIBLES NE POURRAIT JAMAIS FOURNIR LA CONNAISSANCE DE « TELS ATTRIBUTS (1). »

A l'exception près de l'affirmation que *l'idée de Dieu est écrite en nous par la main de Dieu même*, affirmation qui tient au système des *idées innées*, que la *Philosophie cartésienne de Lyon* soutient *mordicus* contre Descartes lui-même, le passage de cette *philosophie* qu'on vient de lire est admirable de sens et de vérité. Ainsi la divergence entre les semi-rationalistes et les traditionalistes est que pour ceux-là l'idée première de Dieu est *innée*, et que pour ceux-ci elle nous arrive par l'enseignement social. Mais quant à la doctrine que cette idée ne s'obtient pas, ne peut pas s'obtenir par la contemplation de la nature, et que le texte de saint Paul a trait à la connaissance *démonstrative*, *scientifique* de Dieu, et non à sa *notion première*, c'est une doctrine bien établie et formellement reconnue et

(1) « Ex mirabili hujus mundi aspectabilis compage, partiumque omnium « concentu *invicte quidem demonstratur* existere supremum aliquod Numen, « rerumque creatarum contemplatione in mente vividior fit ipsius Creatoris « idea; sed rerum sensibilium vel maxime perfectarum intuitus *non sufficeret* « ad præclaram hanc notionem, ope reflexionis adquirendam, nisi ipsa Creatoris, « quem repræsentat, omnipotenti manu mentibus nostris inscripta fuisset. « Deum percipimus non tantum sub idea generica Causæ primæ et universalis, « sed etiam sub ratione magis accurata Entis in omni perfectionum genere in- « finiti, ab omni prorsus materia secreti, necessario existentis, immutabilis, « omnipotentis, æterni, etc. *Hæc autem attributa nullius rei sensibilis et* « *finitæ contemplatio exhibere potest* (*Metaphys. special.*, p. II, *disser-* « *tat.* II). »

avouée par l'école semi-rationaliste toute entière (1). Il est donc évident qu'en nous opposant ce texte cette école est en pleine contradiction avec elle-même, et fait bon marché de ses propres principes et de ses propres doctrines !

Mais quel besoin avons-nous d'aller demander à l'école semi-rationaliste la preuve que notre manière d'interpréter ce passage de l'Apôtre est la vraie ? puisque nous avons pour nous l'autorité de saint Thomas. C'est pour prouver que l'existence de Dieu est une vérité qui peut être DÉMONTRÉE, *Utrum Deum esse sit* DEMONSTRABILE, que le Docteur angélique a cité ce texte de saint Paul. « Si l'existence de Dieu, dit-il, ne pouvait pas être DÉMONTRÉE, il ne serait pas vrai, — ce que l'Apôtre a affirmé, — que les attributs invisibles de Dieu peuvent être clairement compris par les choses créées ; *Sed contra est quod Apostolus dicit : Invisibilia Dei*, etc. *Sed hoc non esset, nisi per ea quæ facta sunt possit* DEMONSTRARI *Deum esse*. Donc,

---

(1) Un savant semi-rationaliste a reconnu lui aussi cette vérité. « De graves « écrivains, dit-il, mettent en avant ce principe que, d'après les divines Écri- « tures, nous connaissons Dieu par l'intermédiaire de la création et des créa- « tures ; *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*, « nous dit le grand Apôtre. — Ici des distinctions importantes sont nécessaires. « Il est certain que nous nous élevons à Dieu par le spectacle de la création. « C'est là un procédé de l'esprit humain, qui nous donne des *preuves admira-* « *bles* de l'existence et des perfections de Dieu. Mais dans ces considérations, « dans TOUTES CES PREUVES, si belles et si certaines, L'IDÉE DE DIEU « N'EST-ELLE PAS SUPPOSÉE ? L'idée de Dieu n'est-elle pas ANTÉRIEURE « A TOUS LES RAISONNEMENTS par lesquels JE ME DÉMONTRE son exis- « tence ? » Ainsi il est reconnu par le semi-rationalisme lui-même que, d'après saint Paul, nous pouvons, par le spectacle de la nature, nous *démontrer* d'une manière certaine l'existence de Dieu, avoir des *preuves admirables* ou la connaissance *scientifique* de cette vérité ; mais que la *notion première* de cette même vérité ne s'obtient guère par ce moyen, mais est toujours *supposée*. Seulement, à cet endroit, cet auteur semi-rationaliste se contredit et se réfute lui-même. Car il emploie deux pages à prouver que cette *notion première*, qui est *supposée* avant que nous en cherchions la *preuve* dans la création, nous l'obtenons par *d'autres raisonnements* que nous faisons en nous-mêmes ; tandis qu'il a dit que cette notion (ce qui est vrai) *est antérieure à tous les raisonnements*. Il se serait tiré d'affaire en reconnaissant que cette notion première, *toujours supposée et antérieure à tous les raisonnements*, nous vient de l'enseignement social. Mais alors il aurait donné raison à ces insensés traditionalistes et porté atteinte à la *dignité de la raison* (comme il l'entend). Plutôt donc la contradiction et l'absurde, s'est-il dit, que commettre de telles scélératesses ! O les consciences délicates ! O les âmes généreuses ! sacrifiant tout à la dignité de la raison, même l'honneur de leur propre raison !

pour saint Thomas, saint Paul n'aurait pas affirmé, dans ce passage, que l'homme peut, par le spectacle de la nature, s'élever à l'idée de Dieu, dont il n'aurait eu aucune idée; mais saint Paul aurait affirmé que, par ce moyen, l'homme peut se DÉMONTRER invinciblement l'existence du Dieu d'ailleurs connu. Ce que personne ne conteste, et les traditionalistes moins que toute autre sorte de philosophes. Mais poursuivons.

Tout homme, nous l'avons démontré dans nos Conférences (tom. I, conf. Ire, et tom. III, *passim*), entrant dans ce monde, vivant au sein d'une famille, au milieu d'un peuple, connaît, voit les vérités essentielles qu'il a reçues par l'éducation et le commerce avec ses semblables aussi naturellement, aussi nécessairement qu'il aspire l'air et est éclairé par la lumière. En disant donc que *les* PHILOSOPHES *païens ont connu les perfections invisibles de Dieu par l'étude des créatures visibles*, saint Paul a certainement supposé que ces philosophes avaient eu déjà, dans la société et par la société où ils étaient nés et avaient grandi, la connaissance *historique* de Dieu et de ses lois; par conséquent la connaissance que, d'après saint Paul, ils ont pu tirer de la contemplation de la nature n'est pas la connaissance *première*, qu'ils avaient en commun avec le genre humain tout entier, mais une connaissance *secondaire*, plus explicite et plus développée. En effet, elle s'appuyait, par surcroît, sur la *démonstration*, la réflexion, le raisonnement et l'étude, par lesquels *ce qui est connu de Dieu par tout le monde*,—*Quod notum est Dei*, — devient plus clair, plus certain, plus démontré, devient *manifeste* pour le philosophe faisant un usage légitime de sa raison ; *Manifestum est in illis*.

Cela posé, le passage de saint Paul, dont abusent tant les semi-rationalistes, apparaît d'une clarté resplendissante et confirme la doctrine traditionaliste, au lieu de l'ébranler. Car, dans ce passage, saint Paul a affirmé d'abord qu'outre la révélation générale et traditionnelle de Dieu, qui est le partage de tout le monde, DIEU avait accordé aux anciens philosophes, étudiant la création et ses œuvres, une révélation particulière, la révélation rationnelle, par laquelle *ce qui était connu de Dieu par tout le monde* et conséquemment *par eux aussi* était devenu par eux *manifeste*, incontestable; *Quod notum est Dei manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit*. Ce qui est confirmé, du reste, par l'histoire de la philosophie, nous apprenant qu'en effet par l'existence des effets particuliers Platon *démontra* l'existence d'une Cause universelle; par l'existence du mouvement des êtres secondaires Aristote *démontra* l'éternité d'un Moteur premier; et par le fait de l'ordre universitaire Cicéron *démontra* la puissance et la sagesse d'un Ordonnateur suprême. Donc saint Paul a pu conclure en-

suite que ces philosophes ont été tout à fait inexcusables d'avoir refusé au Dieu unique, tout-puissant et éternel l'adoration qui lui est due et qui n'est due qu'à lui, puisqu'ils l'avaient si *manifestement* connu par une double révélation; d'avoir préféré les doutes de leurs pensées orgueilleuses à la certitude résultant de ce double témoignage; d'avoir *retenue captive* en eux-mêmes la vérité qu'ils avaient si évidemment connue, au lieu de la prêcher à tout le monde; d'avoir, avec la plus flagrante impiété, avec la plus révoltante injustice, persisté dans le culte sacrilége de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux et même des serpents (*V.* 23); d'avoir transformé la vérité de Dieu en mensonge, et *adoré* et *servi* la créature plutôt que le Créateur (*V.* 25); d'avoir non-seulement fait eux-mêmes des choses abominables, mais approuvé ceux qui les faisaient après avoir connu que, selon la justice de Dieu, ceux qui font de telles choses sont dignes de mort (*V.* 32, selon le grec). « C'est pourquoi, dit encore saint Paul, Dieu les a livrés aux désirs impurs de leur cœur, par lesquels ils se sont outragés eux-mêmes dans leurs corps (*V.* 24); il les a abandonnés à des « passions d'ignominie et à un sens réprouvé; de sorte qu'ils fissent « avec indifférence des turpitudes contre nature dont tout le monde a « horreur (*V.* 26 et 28); et c'est ainsi que, jouets de toutes les « erreurs par rapport à l'esprit, ils sont tombés dans tous les crimes par rapport au cœur; et ceux qui se disaient les plus savants « et les plus *sages* sont devenus les plus insensés et les plus scélérats « des hommes (*V.* 27, 28, 30, 31, 32). » Voilà ce qu'a dit saint Paul, et nous défions qui que ce soit de donner un autre sens, qui soit clair, plausible, raisonnable, à ces paroles du grand Apôtre.

Loin donc de prouver que, par la raison *isolée* et complétement étrangère à toute révélation directe et indirecte de Dieu, l'homme puisse s'élever à la connaissance de Dieu, ce passage de saint Paul prouve, au contraire, que même la raison formée par la société, même la raison éclairée et connaissant Dieu, par la révélation sociale et la considération du spectacle de la nature finit toujours par s'évaporer et par se perdre aussitôt qu'elle renonce à toute foi sociale et naturelle, aussitôt qu'elle se réduit à elle-même et se retranche en elle-même. Elle finit alors par méconnaître le Dieu qu'elle avait connu, par tomber dans l'athéisme et dans l'idolâtrie. Est-ce donc par ignorance ou par mauvaise foi que les semi-rationalistes n'ont rien trouvé de tout cela, qui cependant se trouve réellement dans ce passage de saint Paul, et qu'ils y ont trouvé ce qui ne s'y trouve pas? Nous n'osons pas le décider, et nous nous bornons à dire : Voilà le bel usage que ces Messieurs font de leur raison et de leur science biblique en citant ce passage à l'appui de leur doctrine et en s'y arrêtant avec un air de triomphe!

§ 22. *Autre passage de saint Paul que les semi-rationalistes tournent en leur faveur; on l'explique dans son sens véritable avec le secours de saint Thomas. Manière manifestement fausse et absurde dont les semi-rationalistes l'entendent. Ils font de saint Paul le véritable auteur de l'hérésie de Pélage. Ils abusent de ce texte de la manière la plus déplorable.*

Ils ne sont pas plus heureux lorsqu'ils citent dans le même but et avec la même assurance cet autre passage de saint Paul : « Quiconque a péché sans *la loi* périra sans *la loi*, et quiconque a péché « sous la *loi* sera jugé par la *loi*. Parce que les gentils, qui n'ont pas « la loi, font *naturellement* ce qui est selon la loi; n'ayant pas la loi « (selon le grec), ils sont à eux-mêmes la loi, et montrant l'œuvre de la « loi écrite dans leurs cœurs, leur conscience leur rendant témoignage « de leurs pensées s'accusant et se défendant l'une l'autre (*Rom.*, II, « *v*, 12, 14 et 15). » Or, là-dessus les semi-rationnalistes ont argumenté ainsi : « D'après saint Paul, les gentils, étrangers à toute loi, font *naturellement* ce qui est *selon la loi*; ils périssent s'ils ne le font pas; car ils ne peuvent pas alléguer d'ignorance, puisque, d'après le même Apôtre, ils sont à eux-mêmes la loi, et montrent en connaître les devoirs comme étant écrits dans leurs cœurs, suggérés par leur conscience et punis par les remords. Or, si cela est vrai, les gentils *étrangers à toute loi*, et, comme le remarque saint Thomas en commentant ce passage, ÉTRANGERS A TOUT ENSEIGNEMENT EXTÉRIEUR DE LA LOI, *absque exteriori lege*, n'ont pu acquérir que par leur propre raison et par leur étude sur eux-mêmes la connaissance de cette loi, dont ils montrent avoir le sentiment dans leurs cœurs. Donc, d'après saint Paul, l'homme isolé, étranger à toute révélation de la loi peut, par ses seuls moyens, parvenir à la connaissance de la loi aussi bien qu'à la connaissance de Dieu, auteur de la loi. Donc les traditionalistes, ne reconnaissant d'autre principe de la connaissance première de Dieu et de la loi que la tradition et la révélation, sont en contradiction manifeste avec saint Paul, et leur doctrine n'est pas la vérité. »

Voilà la manière d'argumenter des semi-rationalistes sur ce passage de saint Paul, et que, loin de l'avoir affaiblie, nous avons réduite en forme et présentée avec la clarté et la précision qu'elle n'a pas dans le livre qui la contient (CH. *Valeur de la raison*), afin de ne lui rien ôter de sa force.

Cet argument est en effet très-solide. Il n'a qu'un petit inconvénient, c'est de n'être établi que sur une ignorance complète, vraie ou affectée, des circonstances où saint Paul a ainsi parlé et du vrai sens des mots dont il a fait usage. Par conséquent cet argument a le petit inconvénient de n'avoir que le sophisme pour base. On va le voir.

D'abord (comme l'a remarqué le même saint Thomas, dont les semi-rationalistes invoquent le témoignage en faveur de l'interprétation qu'ils ont donnée du passage en question) l'Apôtre n'y parle pas non plus des gentils *en général*, mais tout bonnement des gentils *qui venaient de se convertir à la foi chrétienne* (1). Ensuite la *loi* dont il s'agit dans ce passage n'est que *la loi de Moïse*, que les gentils n'avaient pas reçue, parce qu'elle n'avait été donnée qu'aux Juifs (2), et dont les Juifs devenus chrétiens, eux aussi, mais fiers de cette révélation que Dieu leur avait faite par ses Prophètes, se faisaient un sujet de vanité et une raison de mésestimer les chrétiens venus du paganisme. Loin donc d'avoir parlé des gentils privés de toute la connaissance de Dieu et de ses lois, qu'ils avaient eue et dû avoir par la tradition sociale, il y parle des gentils devenus chrétiens, ayant reçu déjà les révélations divines de l'Évangile, c'est-à-dire des gentils qui, *sans avoir jamais appris par un témoignage extérieur* LA LOI DE MOISE proprement dite, en accomplissaient tous les préceptes moraux, qui sont au fond toujours les mêmes, dans la loi dite naturelle, et à plus forte raison dans la loi évangélique.

Quant aux mots : ILS FONT NATURELLEMENT CE QUI EST SELON LA LOI, *Naturaliter ea quæ legis sunt faciunt*, saint Paul n'a pu vouloir dire *que les nouveaux convertis accomplissaient la loi à l'exclusion de tout secours de la grâce*. Ç'aurait été prêcher le pélagianisme. « Le mot *naturellement*, dit encore saint Thomas, doit « donc être entendu dans ce sens : Que les gentils chrétiens accom-« plissaient la loi par la *nature réformée par la grâce;* car il ne parle « que des gentils convertis au christianisme, qui avaient reçu le bap-« tême et commencé déjà à observer les préceptes moraux par le « secours de la grâce du Christ. Ou bien ce mot *naturellement* « signifie, dit toujours saint Thomas, que les gentils chrétiens ob-« servaient ces préceptes en vertu *de la loi naturelle* (qu'ils connais-« saient avant de se faire chrétiens) et qui leur indiquait ce qu'on doit « faire; mais le mot *naturellement* n'exclut pas la nécessité de la grâce, « mouvant le sentiment et l'inclination à l'observance de la loi (3). »

Par ces explications, fondées sur le texte lui-même, le sens de ce texte encore devient très-clair. De même que dans le premier chapi-

(1) « Loquitur de gentilibus ad fidem conversis (In Epist. ad Romanos, cap. II, sec. 3). »

(2) « Dicit legem divinam quam gentes non acceperunt; non enim gentilibus « data est lex, sed Judæis, secundum illud (Eccles., XXIV, 23) : *Legem mandavit* « *Moyses et hæreditatem domui Jacob et Israel promissiones* (IDEM, *Ibid*). »

(3) « Unde exponendum est *naturaliter*, idest *per naturam gratia refor-* « *matam ;* loquitur enim *de Gentilibus ad fidem conversis*, qui auxilio *gra-*

tre de la Lettre *aux Romains* saint Paul a voulu, comme on vient de le voir, réprimer la petite vanité que les païens convertis au christianisme tiraient du savoir des philosophes, leurs maîtres, pour ne pas se croire inférieurs aux néophytes venus du judaïsme; de même dans le second chapitre de la même Lettre saint Paul a voulu réprimer la petite vanité que les juifs chrétiens tiraient des révélations de Moïse, leur législateur, pour mépriser les néophytes venus du paganisme. Il leur disait donc : « Vous n'avez aucune raison de vous préférer à vos frères chrétiens ci-devant idolâtres. Car s'ils n'ont pas eu la révélation *mosaïque*, qui fait votre gloire, ils ont eu la révélation de la loi naturelle (*per legem naturalem*), qui leur a appris les mêmes préceptes moraux que vous avez appris par la loi de Moïse; et quoiqu'ils eussent été étrangers à l'enseignement extérieur de CETTE LOI (*absque exteriori auditu* LEGIS. Saint Thomas), ils n'en connaissent pas moins ces mêmes préceptes par des moyens *très-naturels* (*naturaliter*), c'est-à-dire par la tradition sociale, par l'enseignement domestique, moyens perfectionnés, agrandis, raffermis par la révélation évangélique. Et avec le secours de la grâce ils n'en observent pas moins ces préceptes; ils n'en possèdent pas moins, écrite dans leurs cœurs, cette même loi narelle que vous vous glorifiez de posséder écrite sur des tables de pierre; ils n'en sont pas moins instruits par leur conscience que vous par les livres de la loi; ils n'en sont pas moins une loi vivante à eux-mêmes; ils n'en participent pas moins aux avantages que vous avez perçus de la circoncision (S. Paul, chap. II, v. 26); ils n'en sont pas moins de vrais enfants d'Abraham (v. 28).

Voilà ce qu'a dit saint Paul dans ce passage. Il faut donc être bien hardi pour se flatter d'y avoir trouvé ce que le grand saint Thomas n'a pu y trouver, et pour faire de saint Thomas, à cet endroit, le fauteur de l'opinion rationaliste. Il faut être bien intrépide pour affirmer que, par ce passage, saint Paul a supposé que *l'homme isolé*, *l'homme étranger à toute révélation sociale*, *à toute connaissance de Dieu et de ses lois* (que tout homme venant dans ce monde trouve dans la société) peut, par ses seuls moyens, s'élever à cette connaissance; et qu'indépendamment de toute instruction préalable, — seul moyen qui lui apprend le langage et en même temps lui donne les premières notions des vérités de l'ordre intellectuel et moral, — il peut se former lui-même ces notions et devenir à lui-même sa propre loi; c'est-à-dire pour affirmer que saint Paul était *rationaliste* pur sang. Car cette

« *tiæ Christi* cœperunt *moralia* legis observare. Vel Potest dici *naturaliter*, « id est per *legem naturalem*, ostendens eis quid sit agendum... et tamen « non excluditur quin necessaria sit gratia ad movendum affectum (*Ibid*). »

doctrine de l'homme, ne demandant qu'à lui-même toute vérité et toute loi et se faisant lui-même sa loi et sa vérité, est, comme on l'a vu, le rationalisme pur, le rationalisme philosophique et absolu.

Et qu'on remarque encore que ces mêmes gentils dont saint Paul a dit que, *sans avoir la loi, ils font naturellement ce qui est selon la loi et sont une loi à eux-mêmes sont justifiés devant Dieu, selon saint Paul aussi, quoique n'ayant jamais entendu parler de la loi* (v. 13); ils sont préférables aux Juifs eux-mêmes qui, tout ayant reçu la circoncision de la loi, n'observent point la loi, et un jour ils seront aussi leurs juges (v. 25, 26, 27). Or si, comme le prétendent les semi-rationalistes, saint Paul n'a point parlé dans ce passage des gentils chrétiens, n'ayant pas appris *la loi de Moïse*, mais des gentils à l'*état purement naturel*, des gentils étrangers à toute notion de Dieu — avant de s'en être forgé une à eux-mêmes — et même de la loi naturelle avant de l'avoir trouvée eux-mêmes en eux-mêmes, saint Paul aurait enseigné, dans les formes les plus explicites, que l'homme, livré à lui-même, non seulement aurait découvert *certaines vérités* morales, mais *toutes les vérités* morales, — ce que les semi-rationalistes n'osent pas soutenir; — il aurait affirmé que l'homme non-seulement aurait deviné la loi et se serait fait lui-même une loi, indépendamment de tout enseignement extérieur, mais qu'il aurait pu accomplir la loi divine, se *justifier* et se sauver sans le moindre concours de la grâce. Mais c'est là non-seulement le rationalisme le plus absolu, mais le pélagianisme tout pur. Voilà donc, de par messieurs les semi-rationalistes, saint Paul ayant préludé, comme l'observe saint Thomas (1), à la grande hérésie de Pélage. Voilà saint Paul pélagien lui-même. Voilà saint Paul, l'évangéliste, l'apologiste, le panégyriste de la grâce, niant la nécessité de la grâce pour l'accomplissement entier de la loi, pour arriver à la justification et au salut. Voilà saint Paul hérétique et s'étant mis en contradiction flagrante avec lui-même!

Cela est extrêmement grave, et plus grave qu'on ne le pense. Nous sommes loin de soupçonner les semi-rationalistes de pélagianisme et de les croire eux-mêmes entachés de cette erreur colossale, dont, sans s'en douter, ils affublent saint Paul lui-même. Mais il est impossible à tout homme sérieux et logicien de ne pas entrevoir dans les doctrines de ces imprudents catholiques quelque chose de faux, de téméraire, quelque chose de conforme aux doctrines des pélagiens,

(1) « Sed quod dicit *naturaliter* dubitationem habet, videtur enim *patrocinari* Pelagianis, qui dicebant quod homo, *per sua naturalia*, potest omnia « præcepta legis servare. Unde exponendum est *naturaliter*, id est per naturam « gratia reformatam (*Loc. cit.*). »

des semi-pélagiens, des jansénistes; quelque chose servant de support et d'encouragement aux erreurs de ces sectaires et leur donnant gain de cause contre les catholiques; quelque chose enfin qui justifie la qualification que nous leur avons donnée de SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE.

Il est donc bien entendu que, dans le passage que nous venons d'examiner, saint Paul n'a parlé que des gentils *chrétiens*, et que les semi-rationalistes l'y font parler des gentils *païens*; que saint Paul n'a parlé que de la loi de *Moïse*, et que les semi-rationalistes l'y font parler de la loi *naturelle*; que saint Paul n'y a parlé qu'au sens *moral*, et que les semi-rationalistes l'y font parler au sens *philosophique*; il est entendu que saint Paul n'y a parlé que de la spontanéité, de la facilité avec lesquelles, aidés par la grâce, les gentils même étrangers au mosaïsme peuvent accomplir les lois morales données *aux Juifs*, et se sanctifier et se sauver aussi facilement que les Juifs, tandis que les semi-rationalistes l'y font parler de la possibilité, de la facilité avec lesquelles tout gentil, tout homme peut, par sa raison *seule*, *trouver la loi* et *l'accomplir sans la grâce*. Enfin saint Paul y a parlé en disciple de Jésus-Christ, et les semi-rationalistes l'y font parler en maître de Pélage et de M. Cousin. Jamais, il faut en convenir, on n'a fait un tel abus de la Parole inspirée. Jamais on n'a plus complétement faussé les textes bibliques. Tous les autres textes de l'Écriture que les rationalistes citent en leur faveur sont interprétés par eux avec la même légèreté et mis en avant avec le même aplomb. Est-ce, nous le demandons encore, de l'ignorance ou de la mauvaise foi? N'y aurait-il pas un peu de l'une, un peu de l'autre? Nous nous abstenons encore cette fois de nous prononcer. Nous rappellerons seulement que M. Rigaut a appelé *un livre judicieux et libéral* POUR LA RAISON l'informe rapsodie, le livre lourd et indigeste qui renferme de telles énormités! Passe pour le mot *libéral pour la raison*; mais pour le mot *judicieux*, on ne saurait le prendre au sérieux.....

§ 23. *Fausse interprétation que le semi-rationalisme donne encore d'un passage de saint Thomas touchant l'homme élevé dans les bois. Le grand Docteur a dit dans ce passage tout le contraire de ce que le semi-rationalisme lui fait dire. Deux classes de* SAUVAGES *et leur condition au point de vue philosophique et théologique. Même* LE GUIDE DE LA LUMIÈRE NATURELLE *nous vient de la société. La manière dont le Traditionalisme explique l'*HOMME SAUVAGE *est la seule raisonnable. Réponse à cette objection: « Les Pères et les Docteurs parlent de la raison comme d'un* « DON DE DIEU, *et non comme d'un* RÉSULTAT DE L'INSTRUCTION. »

Ayant attribué des hérésies à saint Paul, il n'est pas étonnant que le semi-rationalisme ait attribué des contradictions à saint Thomas.

« Dans un traité spécial sur la foi, » dit l'auteur de *la valeur de la raison*, « saint Thomas prend en considération l'hypothèse d'un homme « nourri, élevé dans les forêts au milieu des loups et des animaux sau- « vages, privé de tout enseignement, et même DEPUIS SA PREMIÈRE « ENFANCE isolé de toute société humaine; car il suppose qu'il n'a eu « aucun moyen humain d'apprendre aucune vérité de la foi. Eh bien! « d'après le saint docteur, que peut savoir cet individu dans ces con- « ditions? Il peut avoir, d'après saint Thomas, la *lumière de la raison* « *naturelle*; il peut avoir l'usage de la raison, *ductum rationis;* il « peut, enfin, avoir la connaissance de ce qui est bien et de ce qui est « mal, puisqu'il peut et doit faire l'un et éviter l'autre. VOILA CE QUE « RECONNAIT FORMELLENENT SAINT THOMAS (*pag.* 81 et 82). »

Or, à l'endroit ici cité, *saint Thomas ne reconnaît* FORMELLEMENT *rien de tout cela.*

Dans la question *de Fide*, c'est-à-dire *de la foi* THÉOLOGIQUE, SURNATURELLE, DIVINE, où il soutient que l'homme doit de toute nécessité croire explicitement au moins quelques vérités surnaturelles pour être sauvé, ce grand docteur s'est trouvé en présence de cette objection de la part de ses adversaires : « Il est possible qu'un homme soit élevé « dans les bois, ou au milieu des loups, et que, par conséquent, il se « trouve, sans la moindre faute de sa part, dans l'impossibilité « d'avoir connaissance de la révélation chrétienne. Or, si personne ne « peut être sauvé sans la foi explicite à quelques-uns des articles de « cette révélation, un tel homme serait donc nécessairement damné « sans sa faute, ce qui est inadmissible; *Possibile est aliquem nutriri* « *in sylvis, vel inter lupos; et sic erit aliquis homo qui de necessitate* « *damnabitur, quod est inconveniens* (*Quæst. de Fide, art.* 11.) »

A quoi saint Thomas fait cette réponse : « SI un homme, se trouvant « dans une situation pareille, suit le guide de la raison naturelle dans « le désir du bien et dans la fuite du mal, on doit tenir *pour absolu-* « *ment certain* que, soit par une inspiration intérieure, soit en lui en- « voyant quelque prédicateur de la foi, comme il envoya Pierre à Cor- « neille, Dieu révélerait à cet homme ce qu'il doit nécessairement croire « pour être sauvé; *Si aliquis, taliter nutritus, ductum naturalis ra-* « *tionis sequeretur, in appetitu boni vel fuga mali*, CERTISSME *est* « TENENDUM *quod ei Deus, vel per internam inspirationem revela-* « *ret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei præ-* « *dicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium* « (*Resp. ad* 2). »

On le voit donc, 1° saint Thomas *n'a pas pris le moins du monde en considération l'hypothèse d'un homme nourri dans les forêts au milieu des loups;* il a *pris* cette hypothèse comme on l'avait proposée

dans l'*objection*, sans la discuter le moins du monde, parce qu'une telle discussion aurait été étrangère à la question, et il n'a rien décidé ni pour ni contre touchant la possibilité ou l'impossibilité de cette hypothèse.

2° Dans l'objection même, on suppose bien un homme *n'ayant aucun moyen humain d'apprendre aucune vérité de la loi;* mais on n'y suppose pas un homme *privé de tout enseignement*, *et même*, DEPUIS SA PREMIÈRE ENFANCE, *isolé de toute société humaine*. Ces détails ne se trouvent pas dans l'objection; l'auteur que nous réfutons les y a gratuitement ajoutés de son fond, et a rendu l'objection absurde. Car, comme il l'a *formellement* reconnu lui-même, il est impossible qu'un ENFANT abandonné *dans une forêt au milieu des loups* puisse vivre trois jours, et moins encore y grandir jusqu'à l'âge de la raison.

3° L'objection suppose, au contraire, que l'homme en question ne s'est trouvé *isolé de toute société humaine* qu'après y avoir assez grandi pour apprendre à se conserver, et après y avoir acquis assez de force et d'adresse pour lutter contre les loups et les animaux sauvages. Elle lui suppose, par conséquent, un âge assez mûr pour qu'il ait atteint le développement complet de sa raison, pour qu'il ait *connu le bien et le mal* dont la connaissance se trouve dans toute famille et dans toute société, formant, comme on l'a vu, l'une des conditions nécessaires de la raison raisonnant, de la raison formée.

4° Dans le passage dont il s'agit la question est celle-ci: « Étant posé « en principe que la foi explicite dans quelques vérités surnaturelles soit « absolument nécessaire pour le salut, comment peut-on absoudre « d'injustice Dieu condamnant aux enfers un homme qui, par des « circonstances étrangères à sa volonté, se trouve dans l'impossibilité « de connaître ces vérités? » Mais la question n'est pas de savoir si un enfant laissé au milieu des bois et des loups peut, par ses seuls moyens, *en dehors de tout enseignement*, non-seulement conserver sa vie physique, mais encore atteindre le complément de sa vie intellectuelle et morale jusqu'à *connaître le bien et le mal* et se *conduire d'après les lumières de la raison?* La question est purement théologique; elle n'est nullement philosophique, et n'a pas le moindre rapport à la question entre le semi-rationalisme et le traditionalisme. Ne faut-il donc pas être bien osé pour affimer, avec tant d'assurance, que dans ce passage saint Thomas *a* FORMELLEMENT RECONNU que *l'homme*, *isolé depuis sa première enfance de toute société humaine et de tout enseignement, peut arriver au développement complet de sa raison au point de pouvoir connaître le bien et le mal moraux, et se conduire selon les lumières de la raison?*

Il n'a pas fallu moins de courage au même auteur pour embrouiller, par *vingt-deux* longues pages de la discussion la plus ennuyeuse, la question si simple d'une douzaine d'hommes qui, dans la suite des siècles, ont été rencontrés vivant isolés de toute société humaine, au milieu des bois, à la manière des brutes. Quelques-uns de ces individus se sont montrés dans un état de sauvagerie complète, et y sont restés, malgré tous les soins qu'on a pris pour les rendre hommes; les autres ont donné à voir qu'ils avaient des instincts de moralité et une idée vague de Dieu. C'est pourquoi on a réussi à leur apprendre le langage, à les instruire, à les humaniser. Eh! mon Dieu, rien n'est plus facile que l'explication de pareils phénomènes.

Il est incontestable, — et l'expérience de ce qui arrive en Chine et dans toutes les contrées où l'on expose les enfants en bas âge, ne le confirme que trop, — qu'abandonné à cet âge dans un bois, au milieu des animaux, l'homme ne peut pas y vivre. Il est donc incontestable aussi que les sauvages, dont il est question dans ce moment, n'ont pu être délaissés par leurs parents qu'entre leur troisième et leur dixième année, c'est-à-dire avant ou après avoir appris à parler et avoir atteint *l'âge de la raison* par le développement complet des sens, qui leur eût découvert les individualités du monde corporel, et par l'instruction maternelle, qui leur eût révélé les particuliers du monde spirituel. Ainsi il est bien simple, il est bien naturel et aisé de comprendre que ceux d'entre eux dont les soins les plus assidus et les plus dévoués n'ont pu vaincre la brutalité et qui, ramenés au milieu de la société, n'ont jamais pu y apprendre l'usage de la parole et de la raison ont dû être délaissés avant d'avoir appris au foyer domestique à parler et à raisonner; que ceux, au contraire, à qui on a réussi à enseigner le langage et la religion ont été détachés de la famille à une époque plus avancée de la vie, à savoir à l'âge où ils parlaient déjà, où ils raisonnaient et avaient reçu des notions de Dieu, de l'âme et du devoir. Par conséquent encore il est facile de comprendre que pour ceux-là, les organes de la parole s'étant endurcis avant qu'ils eussent appris la parole, et leur raison ne s'étant ni formée ni complétée à l'âge où se forme et se complète la raison par l'instruction, il a dû devenir impossible de leur apprendre la parole (1) et les plus petites notions des êtres spi-

(1) Il est prouvé par l'expérience que, si l'on n'apprend pas à l'homme pendant son enfance à se tenir debout et à marcher, on ne peut plus parvenir à le lui apprendre à l'âge mûr. Il en est de même de la parole : l'homme qui n'a pas appris à parler étant enfant ne l'apprendra jamais lorqu'il est devenu homme. C'est que les organes de la parole, qu'on a négligé de mettre en jeu lorsque, par leur souplesse, ils étaient aptes à se plier à toutes les inflexions de la voix, contractent,

rituels. Mais pour ceux-ci, qui avaient contracté avant leur séparation de la société l'habitude de parler et qui avaient reçu des notions des choses de l'ordre invisible, il n'a pas été difficile de les ramener à reprendre l'usage interrompu des facultés dont ils avaient atteint le développement complet dans leur enfance.

Pour ceux de la première catégorie de ces êtres malheureux, l'on comprend aussi, dit le P. Sarti, en s'appuyant sur saint Thomas, qu'ils ont pu grandir, atteindre le développement complet de l'homme physique sans sortir de l'enfance en tant que personnes morales et spirituelles; et qu'ils sont restés à l'état d'une enfance perpétuelle, *In statu perpetuæ infantiæ*. Ils n'ont donc été que de grands enfants durant le reste de leur vie jusqu'à leur mort. Au point de vue théologique, ils ont été dans les mêmes conditions que les enfants mourant avant l'âge de la raison, avant de pouvoir répondre à Dieu et à la conscience de la liberté et de la moralité de leurs *actes;* enfants qui, baptisés, se sauvent malgré leur barbarie; et non baptisés courent le sort de ceux qui meurent avant le baptême et sans le baptême.

Pour ceux de la seconde catégorie, c'est bien différent. Ils ont reçu dans la famille, où ils sont nés et où ils ont grandi jusqu'à l'âge de leur double développement complet, les connais-

---

avec le temps, une rigidité indomptable qui les rend incapables d'articuler les sons différents, d'où résulte la différence des mots et le mécanisme du langage C'est à quoi n'ont pas fait attention les philosophes qui ont soutenu l'immense et dangereuse absurdité que l'homme *ait pu* inventer le langage; ils n'ont pas pensé que, si l'homme avait eu à l'âge mûr l'idée d'inventer une langue, il lui aurait physiquement été impossible de la parler. Nous n'avons donc pas lu sans un étonnement mêlé de regret ces paroles d'un autre savant semi-rationaliste : *Equidem sic existimo, ad absolutam possibilitatem quod attinet, hominem* PER SE POTUISSE, *ex ipsa propensione et facultate loquendi quam accepit, determinatum sensum vocibus quibusdam tribuere, et sic sponte sua efformare sermonem* (LIBERATORE, *Institut. Logic.*). C'est, comme on le voit, décider *ex cathedra*, d'une manière trop tranchante, une question dont ce philosophe ne s'est pas rendu assez compte et dont il n'a pas compris les plus simples données. Aussi l'auteur de *la Valeur de la raison*, son confrère, a cru devoir le désavouer, au moins en partie, par ces mots : « Sur l'invention de la parole, le « P. Liberatore va plus loin que nous. Nous ne l'en blâmons pas; *mais nous ne « voulons pas aller aussi loin* POUR LE MOMENT (pag. 329). » Quant à ce dernier mot, c'est malheureux ! Il pourrait faire concevoir aux rationalistes purs la folle espérance qu'entraîné par la force de ses principes cet auteur, semi-rationaliste *pour le moment*, puisse un jour devenir un rationaliste achevé : *Quod Deus omen avertat !*

sances de Dieu, de l'âme, d'une loi morale et de la vie future qui se trouvent dans toute famille, qui complètent la raison et constituent la lumière, le guide de la raison naturelle, *Ductum naturalis rationis*. Donc de deux choses l'une: ou avec le secours de la grâce, à laquelle ont part même les infidèles, ils règlent leur vie d'après ce *guide* et *cette lumière*, et ils peuvent être sauvés, Dieu leur faisant très-certainement connaître, par l'un des moyens indiqués par saint Thomas, ce qui est nécessaire à connaître et à croire explicitement pour obtenir le salut. Ou bien ils foulent aux pieds cette lumière et se révoltent contre ce guide, et ils se perdent, non pour avoir ignoré les principaux mystères du salut, qu'ils ont été dans l'impossibilité de connaître, mais parce qu'ils se sont mis en état de révolte contre leur raison et leur conscience, qui n'abandonnent pas et ne cessent d'éclairer tout homme parvenu à *l'âge de la raison* par le fait d'une instruction sociale suffisante.

C'est ainsi que le traditionalisme explique tous les phénomènes de l'être moral humain, de l'homme dans tous les états, dans toutes les conditions où il se trouve en effet et où on veut le supposer. Mais le semi-rationalisme et le rationalisme absolu, n'expliquant pas ces phénomènes ou ne pouvant les expliquer que par des hypothèses chimériques et absurdes, les rendent tout à fait inexplicables et incompréhensibles.

Nous n'avons donc nul besoin de suivre pas à pas l'auteur de *la Valeur de la raison*, entassant encore contre nous force autorités, tirées de saint Chrysostome, de saint Augustin et d'autres docteurs. C'est toujours l'ignorance ou l'oubli de ce qui est vraiment la raison et de la manière dont elle se forme qui est la cause des fausses interprétations que lui, ses adeptes et ses confrères ont données aux passages de ces grands hommes.

« On le voit, » nous disent-ils, « ces auteurs sont très-explicites, « très-formels à affirmer qu'indépendamment de toute instruction, de « tout avertissement extérieur l'homme connaît le devoir par sa « conscience et par sa raison; donc pour ces auteurs l'homme *peut*, « *par sa raison seule*, parvenir à découvrir *quelques vérités*. »

Nous distinguons l'antécédent de cet enthymème, et nous en nions la conséquence. Et voici ce que nous disons : Que par sa raison et sa conscience, —*formées*, *complétées* par l'instruction extérieure *préalable*, qui précède nécessairement la *formation* et le *complément* de toute conscience et de toute raison,—l'homme connaît le devoir, sans avoir besoin d'une instruction extérieure *subséquente;* nous *le concédons*. Mais que la raison puisse se *former*, se *compléter* sans recevoir aucune instruction *préalable* qui lui révèle le monde moral et spirituel,

nous *le nions*. Et par conséquent nous nions aussi que, sans une instruction *préalable* quelconque, non-seulement l'homme peut atteindre *quelques* vérités par sa conscience et par sa raison, mais encore qu'il puisse avoir la lumière, le guide de la conscience et de la raison, la conscience et la raison complètes, la conscience en état de juger et la raison en état de raisonner. Car, ainsi que nous l'avons évidemment démontré, ce nous semble, la faculté de raisonner avant d'avoir atteint les conditions par lesquelles elle est et peut se traduire en *acte* n'est qu'en *puissance* et ne peut pas s'actualiser. Elle *peut* donc être, mais pour l'instant elle *n'est pas*, ni la conscience non plus.

La première de ces conditions c'est que l'intelligence connaisse d'une manière claire et distincte les objets particuliers, afin de pouvoir s'en former la conception universelle, intelligible, ou l'IDÉE.

Pour les choses matérielles, tout homme, par les sens arrivés à leur développement complet, peut les apercevoir comme elles sont en elles-mêmes; et par la seule force, que saint Thomas appelle *divine*, de son entendement, il peut en extraire l'espèce intelligible, les généraliser, et s'en former l'*idée*, indépendamment de toute instruction et de tout enseignement extérieur. Mais pour les choses intellectuelles, il n'en peut pas connaître, il n'en peut pas même soupçonner l'existence, et moins encore s'en former aucune *idée*, à moins que quelqu'un ne les lui révèle.

Donc une révélation quelconque, mais intellectuelle, qui lui apprenne l'existence des choses spirituelles et morales, de manière à pouvoir les généraliser et s'en former une *idée*, lui est aussi nécessaire qu'une révélation physique qui lui découvre l'existence des choses physiques et corporelles. Cette révélation-ci, il la reçoit par les sens; celle-là, il la reçoit par la famille et par la société. Comme il ne peut, par l'activité naturelle de l'intellect, se former aucune idée des choses matérielles avant que les sens lui en aient transmis les fantômes, de même il ne peut se former aucune idée des choses intellectuelles avant que l'instruction sociale lui en ait donné la connaissance.

Avant que la faculté de raisonner ait donc reçu cette *double* révélation, elle n'est pas *dans les conditions nécessaires pour exercer ses fonctions*; elle est en *puissance*, mais elle ne peut se traduire en *acte*; elle *n'est pas*.

A l'aide de cette distinction et de cette doctrine, dont nous défions la raison la plus *vaillante* de contester la nécessité, l'homogénéité et la vérité, tous les passages des auteurs et même ceux de saint Thomas qu'on nous oppose et où il est question de la *raison naturelle pouvant connaître et démontrer certaines vérités sans avoir besoin*

d'instruction (1) deviennent clairs et harmoniques avec d'autres passages où les mêmes auteurs ont l'air d'affirmer le contraire. Car, d'après cette belle parole que l'écrivain que nous combattons a laissé tomber de sa plume sans en comprendre l'immense portée, sans s'apercevoir que c'est à elle seule la réfutation complète de tout son système et de tous ses livres; d'après cette belle parole : « TOUTE RAISON EST ENSEIGNÉE, » la RAISON NATURELLE n'est que l'esprit ENSEIGNÉ par les idées qu'il se forme lui-même à l'occasion des individualités du monde corporel que lui présentent ses sens et par les notions qu'il se forme, lui aussi, à l'occasion des *particuliers* du monde incorporel que lui révèle l'instruction. A l'aide de cette distinction et de cette doctrine, toutes les interprétations que le semi-rationalisme a données des passages de tant d'auteurs sont convaincues de faussetés et d'absurde; toutes les conséquences qu'il en tire contre nous n'ont pas de sens. Ce sont des bulles de savon qu'un souffle fait disparaître et résout en une goutte d'eau sale. A l'aide de cette distinction, enfin, toutes les doctrines du semi-rationalisme se trouvent réfutées en masse, et nous n'avons pas besoin de les réfuter en détail.

Et qu'on ne nous dise pas que les saints Pères, les docteurs, les théologiens et jusqu'à l'auteur du *Catéchisme de Trente*, que nous

(1) Ces observations peuvent servir aussi de réponse à l'objection que nous fait notre adversaire, tirée d'un chapitre de saint Thomas ainsi intitulé : *De l'opinion de ceux qui disent que l'existence de Dieu est connue par la foi et qu'elle ne saurait être démontrée;* objection qu'il accompagne de cette remarque d'un goût exquis : « Il paraît que dès lors il y avait, au moins sur ce point, « des *révélationistes* ou *traditionalistes !* » Saint Thomas a bien raison de qualifier d'*erreur*, comme il le fait vraiment à cet endroit, l'opinion que l'existence de Dieu *ne saurait être démontrée par la raison, et qu'elle n'est reçue que par la seule voie de la foi et de la révélation*. Car rien n'est plus certain que la possibilité de *démontrer* invinciblement l'existence de Dieu par le raisonnement et la possibilité d'avoir la *notion* de Dieu par d'autres moyens que celui de la révélation théologique chrétienne, que saint Thomas appelle ici LA FOI. Aussi, comme on le verra plus loin, jamais et nulle part aucun traditionaliste n'a professé une doctrine contraire. D'ailleurs saint Thomas comme tous les Pères et les théologiens qui tiennent le même langage, en parlant de la possibilité qu'a la raison *de démontrer Dieu* et de s'élever à la connaissance scientifique et certaine de cette grande vérité, indépendamment de la révélation, parlent toujours de la raison *formée*, de la raison développée déjà dans la société et par la société, de la raison *en acte* de raisonner, et par conséquent de la raison ayant reçu déjà, par l'instruction domestique, la *notion* de l'existence du monde spirituel et de Dieu, qui en est le maître; connaissance que, ainsi qu'on l'a vu (§ 18), d'après saint Thomas lui-même, l'homme ne peut pas atteindre par les idées seules qu'il s'est formées du monde matériel.

opposent les semi-rationalistes, « parlent tous de la raison comme « nous ayant été *donnée de Dieu*, et non comme *s'étant formée en « nous par l'instruction domestique et sociale.* » Car il est certain que l'homme naît *raisonnable*, mais non pas *raisonnant*; que la raison ne commence à poindre en lui qu'entre la sixième ou huitième année de son âge, lorsque son esprit s'est formé, lui, les idées des choses matérielles et immatérielles, idées qui lui tiennent lieu des principes sans lesquels on ne peut pas raisonner, sans lesquels sa raison n'est pas *acte* et sans laquelle il n'a pas de raison. Il est certain aussi que, comme c'est à l'occasion des *fantômes* des individualités matérielles qui sont transmises par les sens que l'intellect se forme les conceptions universelles ou les idées des choses matérielles, c'est aussi à l'occasion des *notions* des particuliers immatériels qui lui sont fournies par l'enseignement que l'intellect se forme les conceptions universelles ou les idées des choses immatérielles. Comme donc, pour s'accomplir avec le *secours des sens*, et ne s'accomplir qu'à cette condition, la faculté par laquelle l'intellect se forme les idées des choses matérielles n'en est pas moins, selon l'expression de saint Thomas, une PARTICIPATION DE LA LUMIÈRE DIVINE, une faculté divine et un don direct et immédiat de Dieu, de même, quoique ne s'accomplissant qu'*avec le secours de l'enseignement*, et ne s'accomplissant qu'à cette condition, la faculté par laquelle l'intellect se forme aussi les idées des choses immatérielles n'en est pas moins, elle encore, une PARTICIPATION DE LA LUMIÈRE DIVINE, une faculté divine, un don direct et immédiat de Dieu. Conséquemment, la raison résultant de cette double opération d'une faculté divine n'en est pas moins divine; elle n'en est pas moins un don du Dieu créateur elle-même. Et les conditions du concours des *sens* et de l'*enseignement*, auxquelles seulement cette opération peut s'accomplir, et la vérité de cette belle parole de notre adversaire : TOUTE RAISON EST ENSEIGNÉE par l'instruction domestique aussi bien que par les sens, n'ôtent rien à la divinité de son origine et de sa nature. Donc ces expressions des auteurs qu'on a cités contre nous : — la raison est un don de Dieu ; — par la raison que Dieu a donnée à chaque homme il peut connaître bien des vérités; — ces expressions, disons-nous, n'excluent pas plus la nécessité, pour l'intellect, que l'enseignement lui révèle les particuliers du monde immatériel que la nécessité où il est que les sens lui découvrent les individualités du monde matériel. Ces expressions ne prouvent rien contre le traditionalisme. Il n'est que des esprits obtus et ignorant les éléments et la nature de la raison qui puissent les invoquer, avec tant de confiance, en qualité d'objections contre ce système !

27. *Magnifique argumentation de saint Thomas en faveur de la nécessité de la révélation. Les semi-rationalistes, en la traduisant en faveur de leur système, donnent à voir qu'ils n'y ont rien compris. De quelle qualité d'hommes y parle saint Thomas, et ce qu'il entend par « les Vérités accessibles à la raison. » Le traditionalisme se trouve au contraire confirmé et consolidé par cette argumentation.*

Mais nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter quelques instants à un magnifique passage de saint Thomas, que notre auteur semi-rationaliste (page 416) et le docteur le plus distingué de cette école à sa suite se sont plu à citer en leur faveur et qui est évidemment contre eux. Car c'est la condamnation la plus frappante de leur système et la confirmation du nôtre.

Au chapitre quatrième du premier livre de sa *Somme contre les Gentils,* le Docteur angélique a argumenté dans ces termes : « La vérité par rapport aux choses divines intelligibles, est de deux espèces : l'une est celle que les recherches de la raison peuvent atteindre; l'autre est celle qui surpasse toute portée de la raison humaine. Or *il a été convenable* que non-seulement la vérité de ce second ordre, mais aussi celle du premier fût proposée à la croyance de l'homme *comme une révélation divine.* Car, si cette même vérité des choses divines *accessibles à la raison* était laissée à atteindre aux seules recherches de la raison, trois inconvénients s'ensuivraient (1).

« Le premier de ces inconvénients serait celui-ci : *Qu'il n'y aurait qu'un très-petit nombre d'hommes ayant la connaissance de Dieu,* parce que l'étude et la recherche de la vérité ne sont pas possibles à l'immense majorité des hommes, par trois raisons :

« La première de ces raisons, c'est que la plus grande partie des hommes n'a pas assez d'esprit et d'aptitude naturelle pour la science. Quelles que fussent donc leurs études et leur application, ils ne pourraient jamais parvenir, par cette voie, *à la connaissance de Dieu* QUI EST LE DERNIER ET LE PLUS SUBLIME DEGRÉ DE LA SCIENCE HUMAINE. La seconde raison, c'est la constitution de la société humaine qui oblige le plus grand nombre aux travaux de la terre, des métiers et des arts pour gagner leur vie; de sorte qu'il n'y a qu'un très-petit nombre

(1) « Duplici veritate divinorum intelligibilium existente, una ad quam ra« tionis inquisitio pertingere potest, altera quæ omne ingenium humanæ ratio« nis excedit : utraque *convenienter* divinitus homini credenda proponitur. « Sequerentur enim tria inconvenientia si *hujusmodi* veritas *solummodo ra« tioni inquirenda* relinqueretur. »

d'hommes assez libres de soins domestiques et assez riches de moyens pour s'adonner tranquillement à la contemplation et aux recherches scientifiques, et s'élever par là *à la connaissance de Dieu*, qui EST LE POINT CULMINANT DES CONNAISSANCES INTELLECTUELLES. La troisième raison, c'est enfin la paresse qui détourne de l'application à des études longues et sévères même le petit nombre de ceux qui en ont les moyens. Pour parvenir à la connaissance même *des simples idées de Dieu que la raison peut saisir il faut avoir parcouru toute la carrière du savoir humain;* car la connaissance de Dieu est presque l'unique but de la science philosophique. Des travaux sérieux seraient donc nécessaires pour *commencer la recherche* D'UNE SI GRANDE ET SI SUBLIME VÉRITÉ. Or, on ne pourrait trouver qu'un très-petit nombre d'hommes qui voulussent bien se résigner à des travaux si pénibles et si obstinés.

« Le second inconvénient qu'on ne pourrait éviter et qui ne serait que la suite du premier (s'il n'y avait d'autre voie que les recherches de la raison pour obtenir même les plus simples idées de Dieu), ce serait que les hommes même, et en petit nombre, qui ont naturellement assez d'esprit et assez d'énergie de volonté pour entreprendre la découverte D'UNE SI GRANDE VÉRITÉ pourraient à peine y parvenir après de *longues années* et à un *âge très-avancé*. C'est d'abord parce que la *connaissance de Dieu est si difficile et si profonde qu'on ne peut y arriver, par la voie du raisonnement, qu'après un exercice très-long des choses intellectuelles*. C'est ensuite parce que, comme on vient de le voir, les connaissances préliminaires et indispensables pour entamer une pareille recherche ne peuvent s'obtenir qu'après un temps considérable. C'est enfin parce que pendant la jeunesse l'âme, agitée, distraite par l'emportement des passions, n'est pas capable de s'appliquer sérieusement à l'étude d'UNE SI HAUTE VÉRITÉ. S'il n'y avait donc, pour l'homme, d'autre moyen de connaître Dieu que celui du raisonnement particulier, à l'exception d'un très-petit nombre d'hommes qui après de longs et de pénibles travaux parviendraient à deviner quelque chose de Dieu, LE GENRE HUMAIN ENTIER SERAIT CONDAMNÉ A RESTER AINSI DANS LES TÉNÈBRES DE L'IGNORANCE LA PLUS COMPLÈTE PAR RAPPORT A DIEU (1), et par conséquent il n'aurait pas de morale;

(1) Les rationalistes eux-mêmes, ces grands panégyristes de la puissance et des gloires de la raison, sont cependant de ce même avis de saint Thomas touchant la difficulté que trouverait la raison (même formée, même philosophique) d'arriver à la connaissance de Dieu. M. Saisset, l'un des *illustres chefs* du rationalisme français, a dit : « Tout grand ouvrage veut du temps. Il est chimé-

car il n'y a ni bonté ni perfection pour l'homme qu'autant qu'il connaît Dieu.

« Le troisième inconvénient enfin, qui résulterait du défaut d'une révélation divine touchant la connaissance de Dieu même, ce serait la facilité où serait l'homme de tomber dans l'erreur, et l'incertitude où il resterait par rapport à cette même vérité. Notre entendement est si faible dans le jugement qu'il porte des choses! Car, à cause de sa faiblesse naturelle, notre entendement jugeant des images des choses matérielles qui se mêlent aux conceptions intellectuelles, la raison humaine rencontre dans ses investigations plus souvent l'erreur que la vérité. Lors même que nous arrivons à bien démontrer une thèse quelconque, n'apercevant pas toujours la force de cette démonstration et voyant que d'autres soutiennent précisément le contraire de ce que nous soutenons, nous sommes obligés de douter de la vérité même des choses démontrées. D'ailleurs il n'arrive que trop souvent qu'on mêle au vrai qu'on démontre le faux qu'on ne démontre pas et qui n'est appuyé que sur une improbabilité ou sur un sophisme, qu'on prend pour une démonstration.

« Ainsi, afin qu'elle se trouvât assise sur la base d'une certitude inébranlable, la vérité dont il s'agit *a dû absolument*, elle aussi, être présentée aux hommes *par voie de révélation*. Voilà donc dans quel dessein salutaire la Clémence divine a ordonné que *même les choses les plus accessibles à la raison* fussent admises et crues *comme des sujets de foi*. C'est parce que c'était là l'unique moyen par lequel *tous* les hommes peuvent participer d'une manière *facile*, *certaine* et *sans mélange d'erreur* à la connaissance de Dieu. »

« rique de croire que le dogme d'un Dieu unique et spirituel soit un don inné, « naturel et *primitif* de la raison... Ce dogme ne date que de l'époque de So- « crate et de Xénophane (*Christian. et Philosoph.*, pag. 306.) » En citant ce passage, notre adversaire se montre scandalisé de ce que M. Saisset, « partisan « *souvent exagéré* des droits de la raison (il n'a d'autre tort hors celui-là!!!), ait « pu affirmer que la raison avait eu besoin de trois ou quatre mille ans pour « percer ses ténèbres *natives*. » Mais le partisan exagéré des droits de la raison a été, au moins ici, très-logique et a paru connaître mieux que son critique la *valeur de la raison*. Ce rationaliste suppose qu'il n'y a pas eu *de révélation primitive;* et en cela il a tort. Mais, en disant que, *dans cette hypothèse*, « la « raison a eu besoin de trois mille ans avant de percer ses ténèbres natives, » et de connaître le Dieu unique, il n'a fait que répéter ce que l'Ange de l'École avait dit il y a six siècles; à savoir, que si Dieu ne s'était lui-même révélé à l'homme, le *genre humain entier serait resté dans les ténèbres par rapport à la connaissance de cette importante vérité*. Voilà donc le semi-rationalisme rappelé à l'ordre par le rationalisme lui-même, qu'il tient tant à ménager!

Afin de mieux sentir la force de cette magnifique argumentation de l'Ange des écoles et son à-propos dans la question qui nous occupe, qu'on remarque d'abord que ce grand docteur y parle de la raison en état de faire des investigations: *Rationi inquirenda*, de la raison *formée*, et non pas de la raison *à former*. Il y parle de l'homme en état de se livrer aux recherches de la science, aux méditations contemplatives propres aux philosophes : *A fructu studiosæ inquisitionis. Indispositi ad sciendum. In otio contemplativæ inquisitionis.* Il y parle de l'homme vivant dans une société où l'on possède déjà les connaissances préliminaires de la connaissance de Dieu, où l'intelligence humaine est apte aux longs exercices de la philosophie et où les études de la philosophie se trouvent établies ; *Non nisi post longa exercitia intellectus humanus idoneus inveniri. Multa præcognoscere oportet. Totius philosophiæ consideratio ad Dei cognitionem ordinetur.* Il y parle de l'homme sachant déjà démontrer, et conversant au milieu de plusieurs savants qui enseignent des doctrines contraires aux siennes; *Quæ sunt verissime demonstrata. Quum videant a diversis diversa doceri.* Il y parle enfin de l'homme social, et non pas de l'homme isolé ; de l'homme civilisé, et non pas de l'homme sauvage.

C'est-à-dire que saint Thomas a posé la question précisément dans la même hypothèse et dans les mêmes termes qu'on la pose aujourd'hui. Car, en soutenant que l'homme peut, par sa raison seule, s'élever à la connaissance de *quelques vérités*, évidemment nos rationalistes modérés n'entendent parler que de l'homme pouvant raisonner déjà et raisonnant en effet; de l'homme dont la raison est complétement développée et par conséquent vivant en société. Car c'est dans la société et par la société que l'homme se forme homme raisonnant, et atteint au développement complet de sa raison. Ils entendent parler même de l'homme né et élevé dans une société civilisée, où l'on cultive la science et la philosophie. Ils entendent parler de ces prétendus esprits forts qui se trouvent dans toutes les grandes sociétés païennes, et même dans toutes les sociétés chrétiennes, qui, parvenus à un certain âge et passant par certaines écoles pour y apprendre la science, y laissent la foi qu'ils ont sucée avec le lait au sein maternel, et qui, abjurant toutes les croyances sociales, ne deviennent ni plus ni moins que des athées. C'est de tels hommes, c'est d'hommes placés en de telles conditions que les rationalistes dont il s'agit prétendent qu'ils peuvent, par les seuls efforts de leur raison et sans qu'il soit nécessaire de se soumettre d'avance à l'autorité d'une révélation, arriver à une connaissance *quelconque*, à une connaissance incomplète et imparfaite de Dieu, sauf la nécessité

de recourir plus tard à la révélation pour obtenir cette connaissance complète et parfaite de Dieu que seule la révélation peut donner. Mais de tels hommes, placés dans de telles conditions, sont des hommes qui ont, *depuis leur enfance,* en secret et en public, entendu à chaque instant nommer Dieu autour d'eux, malgré eux. Car il n'y a pas de société, même barbare, même nomade, même sauvage, où Dieu ne soit pas nommé, ne soit pas connu. Ce sont donc des hommes ayant une notion quelconque de Dieu, notion qu'ils ont pu combattre sans avoir pu l'effacer entièrement en eux-mêmes. Ce sont des hommes ayant pu chasser Dieu de leur cœur (1) sans avoir pu réussir à le chasser complétement de leur esprit. Or, aucun philosophe traditionaliste n'a jamais nié que de pareils hommes puissent revenir à Dieu par la voie du raisonnement avant même d'être amenés à ses pieds par la foi.

La question posée en ces termes (les seuls raisonnables) n'en est plus une; ou, si elle est encore une question dans laquelle on ne s'entend pas sur les choses et l'on confond les choses, ce n'est que parce que c'est une question où l'on ne s'entend pas sur les mots, où l'on confond les mots.

Pour de pareils hommes, arriver à connaître Dieu par le raisonnement, ce n'est pas rencontrer un Dieu nouveau, mais c'est revenir au Dieu ancien qu'ils avaient abandonné. Ce n'est pas retrouver le Dieu qu'on ne connaissait point du tout, mais c'est constater l'existence de Dieu dont ils avaient déjà la notion. Ce n'est pas créer en eux par le raisonnement l'idée de Dieu, idée sublime, transcendante, immense, qu'ils n'auraient eu d'aucune manière, mais c'est se *démontrer* la vérité de cette même idée qu'ils avaient déjà, l'ayant puisée dans la société. Par conséquent il n'est pas vrai que selon saint Thomas, comme le prétendent les semi-rationalistes, l'homme n'ayant préalablement la moindre idée, le moindre soupçon de Dieu puisse par le raisonnement tout seul s'élever à la connaissance de Dieu. Ce qui est vrai et ce que personne ne conteste, c'est que, suivant saint Thomas, l'homme raisonnant, l'homme complet, l'homme social, l'homme ayant une notion quelconque de l'Être suprême qu'on appelle Dieu, notion qu'il rencontre partout malgré lui, peut se prouver à lui-même cette notion par le raisonnement, par le spectacle de la nature, et, comme l'a dit saint Paul, cesser d'en douter et s'y affermir.

En second lieu, de ce que, dans le beau passage qu'on vient de lire, saint Thomas a dit qu'il y a un ordre de vérités, touchant la connaissance de Dieu, que les recherches de la raison peuvent atteindre; *Al-*

---

(1) « Dixit insipiens in CORDE SUO non *est Deus* (Psal.). »

tera veritate divinorum intelligibilium existente ad quam rationis inquisitio pertingere potest, on ne saurait conclure, sans faire violence au texte du saint docteur et lui prêter une absurdité, qu'il reconnaisse, qu'il admette d'une manière absolue la possibilité que l'homme en dehors de la société et étranger à tout développement social, à toute notion, à toutes connaissances, à tout perfectionnement de la raison puisse par sa seule raison s'élever à la science de Dieu. Car ainsi qu'on vient de le voir, saint Thomas a parlé dans l'hypothèse de l'homme social, de l'homme complété, perfectionné par les connaissances, par le degré de civilisation existant dans toute société; de l'homme, en un mot, tel que le suppose la tradition, tel qu'il existe et a toujours existé.

Qu'on remarque enfin que, même dans cette hypothèse, pour saint Thomas, la connaissance de Dieu par la raison ne saurait être le partage que de quelques esprits d'élite qui n'en pourraient prendre possession qu'après avoir étudié, discuté pendant de longues années; *Cognitio Dei nonnisi quibusdam paucis etiam post temporis longitudinem perveniret*; et que, — ce qui est bien plus fâcheux encore, — ils ne pourraient obtenir cette même connaissance que mêlée à des erreurs; ils ne pourraient s'y arrêter qu'en doutant, qu'en tremblant, rien ne pouvant les assurer de la vérité de leurs démonstrations les plus exactes, de la certitude de leurs résultats les plus logiques; *Veritati plerumque falsitas admiscetur; in dubitatione remanerent ea quæ sunt verissime demonstrata. Non absque dubitatione et errore.* Or, une pareille connaissance d'une vérité quelconque n'en est pas une. Connaître une vérité d'une manière incertaine et sans pouvoir la dégager des sophismes et la distinguer de l'erreur, c'est ne point la connaître du tout. Saint Thomas a donc eu bien raison d'en venir à cette grande conclusion, si nette, si péremptoire et si accablante pour les semi-rationalistes : Que s'il n'y avait d'autre moyen que celui de la raison de chaque homme pour connaître les vérités divines les plus accessibles à la raison, ces vérités divines elles-mêmes seraient restées cachées à la raison malgré tous les efforts de la raison et de la philosophie. Le monde les aurait complétement ignorées; et le genre humain tout entier serait même aujourd'hui plongé dans les ténèbres les plus épaisses par rapport aux principaux attributs et même à l'existence de Dieu; *Remaneret igitur humanum genus*, SI SOLA RATIONIS VIA AD DEUM COGNOSCENDUM PATERET, IN MAXIMIS IGNORANTIÆ TENEBRIS. Les traditionalistes ne disent pas autre chose!

L'histoire de la philosophie ancienne et moderne nous apprend, à son tour, que, comme on l'a vu plus haut et comme on va mieux encore le

voir bientôt, toutes les fois qu'après avoir refusé d'admettre Dieu sur le témoignage des traditions et des croyances constantes et universelles de l'humanité l'homme a prétendu le connaître par les seuls efforts de sa raison, il n'est parvenu qu'à s'en former les idées les plus étranges, les plus erronées, les plus grossières et les plus absurdes, ou à douter même de l'existence de ce grand Être, sinon à le nier tout à fait. Ainsi la vérité de la démonstration logique de saint Thomas, démonstration si simple et si claire et en même temps si forte et si tranchante, se trouve confirmée par ce commentaire lugubre qu'y a ajouté l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Voilà donc la raison *isolée* convaincue d'impuissance complète à saisir, par ses seuls moyens, d'une manière, précise, certaine, même les *quelques* vérités qui ne *surpassent* pas la portée de la raison. Voilà le rationalisme mitigé solennellement, et condamné comme un système insuffisant, dangereux et même inconcluant ou inepte par l'Ange de l'école, et démoli, écrasé par une argumentation dont toutes les chicanes des semi-rationalistes ne pourraient obscurcir la lumière ni ébranler la solidité. Et voilà à quoi se réduisent les témoignages de l'Écriture, des Pères et des docteurs catholiques que le semi-rationalisme invoque en sa faveur. Loin de rien prouver pour lui, ils sont tous contre lui. Il n'est pas rare que les témoins assignés devant le jury à décharge d'un prévenu se convertissent en témoins à charge. C'est un malheur; mais, dans notre cas, où c'est le semi-rationalisme lui-même qui a fait le choix, pour sa défense, de ces témoins qui se sont tournés à sa condamnation, c'est plus qu'un malheur; c'est de l'étourderie, c'est une faute; et par conséquent ce pauvre semi-rationalisme est convaincu d'être en même temps logiquement absurde, et grossièrement obtus. Nous allons voir maintenant qu'il est aussi historiquement faux.

CINQUIÈME CHAPITRE.

DES PREUVES DE LEUR SYSTÈME QUE LES SEMI-RATIONALISTES PUISENT DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. LE SEMI-RATIONALISME EST HISTORIQUEMENT FAUX.

§ 28. *Le semi-rationalisme affirme d'un ton trop tranchant que les anciens philosophes ont trouvé, au moins, quelques vérités. Tout ce qui se trouve de sublimes vérités dans leurs écrits, ils l'ont volé aux Juifs, et ne l'ont pas découvert par leur raison. Le semi-rationalisme est d'accord avec les Pères de l'Église à établir ce fait. Insolente sortie de sa part contre le traditionalisme. Les anciens philosophes n'ont pas même découvert, par la raison, les vérités les plus simples et les plus vulgaires. Première preuve de cette assertion : « Les vérités ont été, toujours et partout, connues « par la tradition, et c'est par ce moyen que les philosophes les ont con- « nues, eux aussi. » Témoignages du semi-rationalisme lui-même confirmant cette preuve.*

« Nous n'avons pas besoin, nous disent encore les semi-rationalistes, de prouver par le raisonnement la puissance de la raison à retrouver *quelques* vérités sans le moindre secours de la révélation et de la tradition : c'est un fait que l'histoire de la philosophie ancienne et moderne atteste. Elle nous apprend que les philosophes qui, par le malheur de leur naissance (les philosophes païens), ou par le désordre de leur esprit et de leur volonté (les phiosophes chrétiens), n'ont pris pour guide que la raison dans leurs recherches philosophiques se sont trouvés, il est vrai, *en dehors de toute révélation et de toute tradition*, et sont tombés dans de déplorables et grossières erreurs, mais qu'à côté de ces erreurs ils sont parvenus à connaître beaucoup de vérités de l'ordre intellectuel et moral. Voilà donc notre système de l'impuissance de la raison *seule* à éviter *toute* erreur et de sa *valeur* à atteindre *quelques* vérités solennellement confirmé par l'histoire de la philosophie. »

C'est là ce que nous répètent, à chaque instant, les sémi-rationalistes dans tous leurs écrits, avec une assurance parfaite ; et ils ne se doutent pas le moins du monde que l'histoire de la philosophie ancienne et moderne atteste précisément le contraire de ce qu'ils se vantent d'y avoir trouvé. Ils ne voient pas que ce dernier argument en faveur de

leur thèse n'est, lui aussi, qu'un pitoyable sophisme contre lequel tout proteste, jusqu'aux philosophes rationalistes eux-mêmes!

En effet, quant aux philosophes païens, car il faut commencer par eux, personne ne conteste qu'on ne trouve dans leurs écrits des vérités sublimes, ou plutôt des vérités communes, exprimées dans un style très-élevé, et des vérités vulgaires accessibles à la raison et connues par tout le monde. Or, nous soutenons qu'ils n'ont pas puisé en eux-mêmes, mais au dehors d'eux-mêmes ces deux espèces de vérités.

Pour les vérités de la première catégorie, il n'est pas douteux qu'ils les ont volées aux Juifs. Nos adversaires eux-mêmes en conviennent avec une franchise qui les honore, mais qui les met en contradiction avec eux-mêmes. Et le moyen pour des écrivains catholiques de ne pas en convenir en présence du témoignage accablant des anciens Pères de l'Église, qui, en comparant les écrits des anciens savants et de Platon en particulier avec les livres de Moïse et des Prophètes, ont surpris les philosophes païens la main dans le sac, et leur ont unanimement reproché d'avoir pris, sans en montrer de reconnaissance, chez les Hébreux et de s'être approprié les plus beaux de leurs dogmes (1). « Les plus distingués parmi les philosophes anciens, nous « dit l'auteur de *la Valeur de la raison*, trouvèrent une source plus « pure et plus certaine dans la lecture des livres hébreux et dans l'en« tretien des Juifs instruits. Les Juifs, en effet, étaient très-répan« dus; ils étaient dans l'Égypte, dans la Grèce, à Rome et même dans « tout l'Occident. Ils se montraient fort zélés pour faire connaître « leurs livres et leur religion; et, de leur côté, les philosophes n'é« taient pas moins désireux de s'instruire, mettant à profit tout ce « qu'ils rencontraient. C'est pourquoi les Pères de l'Église *s'accor« dent* à les appeler *des voleurs impudents* qui avaient pillé les saintes « Écritures, et Y AVAIENT PRIS TOUT CE QUE LEURS LIVRES REN« FERMENT DE VRAI ET DE BEAU (pag. 373). »

Plus loin, le même auteur continue dans ces termes (pag. 376 et 377) : « En quoi consistent ces larcins d'après les Pères? Ils ont ap« pris dans ces communications avec les Juifs beaucoup de choses « qu'ils ignoraient, et ce qu'ils connaissaient déjà d'une manière quel« conque (ce *d'une manière quelconque* est impayable), ils l'ont trouvé « chez ce peuple si nettement formulé, si clairement affirmé que l'on « peut dire *que c'est là qu'ils l'ont puisé*, parce que *jamais*, SANS CELA,

---

(1) Voyez en particulier S. JUSTIN, *Cohortat. ad Græc.;* EUSÈBE, *Preparat. Évangél.*, et surtout Clément d'Alexandrie, qui, dans ses *Stromates*, a mis les plus beaux passages de Platon et des autres philosophes grecs en regard des morceaux de la Bible sur les mêmes sujets, et en a constaté le vol.

« ils *n'auraient sur ces matières des notions si précises et si complètes.*»

« Du reste, il est à remarquer que, d'après les saints Pères, ce que « les philosophes ont emprunté aux Juifs, ce sont moins les *vérités* « *premières* sur Dieu et sur le monde que certaines manières de s'ex- « primer qui offrent un rapport frappant avec les expressions de nos « Livres saints, et certaines pensées sur les mêmes notions si précises « et si semblables aux nôtres qu'on voit facilement qu'ils ont connu « ce que nos livres en disent. C'est ainsi qu'Eusèbe, comparant les « passages de l'Écriture sainte et ceux de Platon sur Dieu et sur la « définition de Dieu par l'être, sur son essence immuable, sur son unité, « sur sa bonté, etc., sur la nature de l'âme, sur sa ressemblance avec « Dieu, sur la résurrection des morts, sur le jugement après la mort, « sur le paradis, sur l'origine du monde, etc., etc., y trouve des analo- « gies nombreuses qui attestent que les doctrines judaïques n'étaient « pas inconnues du philosophe grec. »

Ainsi, de l'aveu du semi-rationalisme lui-même, il est certain que les notions sublimes sur l'unité, la nature et la bonté de Dieu, sur le Verbe, sur la création, sur le jugement, sur la résurrection et sur l'éternité des peines de l'enfer et des joies du paradis, qu'on rencontre parfois dans les écrits des anciens philosophes, ne leur appartiennent en propre ni *par le fond*, ni *par l'expression;* il est certain que, leur raison n'ayant été pour rien dans la découverte de ces vérités, la connaissance qu'ils en ont eue ne prouve rien en faveur de la *valeur de la raison* à atteindre *par elle seule* la vérité. Reste donc à voir si, au moins, c'est par leur raison seule que les anciens philosophes sont parvenus à découvrir les vérités de la seconde catégorie, les vérités communes, les vérités vulgaires qu'on rencontre aussi dans leurs écrits.

Pour notre savant auteur il en a été précisément ainsi; car voici ce qu'il nous dit encore avec une profondeur de jugement qui étonne (Pag. 377) : « Mais on ne trouvera nulle part que Platon ou que « les autres philosophes aient puisé chez les juifs, et n'aient puisé que « là, la première idée de Dieu, les notions élémentaires sur l'âme hu- « maine, sur la morale et sur les plus simples devoirs de la morale na- « turelle. Jamais les saints Pères ne le donnèrent à entendre. » Puis, pour prouver que Platon et les autres philosophes n'ont compris ces vérités *premières* et *élémentaires* que par leur raison toute seule, le fervent semi-rationaliste nous cite saint Justin, disant *que les stoïciens, du moins en morale, ont dit parfaitement juste à cause de cette semence de raison qui est dans tous les hommes;* et Tertullien estimant, lui aussi, que si *les philosophes ont pensé quelquefois d'une manière conforme à la nôtre, c'est par hasard, c'est par un bonheur aveugle, ou bien parce que nombre de choses nous sont suggérées par la*

nature et par ce sens, commun à tous, que Dieu a daigné mettre dans l'âme. Et enfin, pour flétrir le traditionalisme et assurer exclusivement à la raison seule des philosophes l'honneur d'avoir trouvé ces vérités, l'auteur de *la valeur de la raison* a écrit le morceau suivant, si admirable de bon sens par le fond et de politesse par la forme (pag. 382 et 383) :

« On dira peut-être, et on l'a dit assez depuis quelque temps (et on le « dira toujours; prenez-en votre parti), que les philosophes ne devaient « point à eux-mêmes les *premières notions* sur toutes ces choses, mais « qu'ils les devaient à la société au sein de laquelle ils vivaient; et que « le bon sens public, source première de toutes leurs connaissances, « était aussi leur règle, qu'ils n'auraient jamais dû abandonner. Aussi, « ajoute-t-on, les saints Pères, pour les confondre, montrent-ils souvent « que sur beaucoup de points ils ont été moins sages que le vulgaire lui- « même, et qu'ils se sont déshonorés par une foule d'absurdités igno- « rées ou repoussées du peuple. C'est pour cela qu'ils leur reprochent « si fréquemment de n'avoir écouté que leur raison individuelle, et « qu'ils attribuent leurs erreurs à leur indépendance de jugement. « C'est pour cela, enfin, qu'ils enseignent que la raison humaine était « incapable de connaître la vérité, et qu'ils proclament tous la nécessité « d'un enseignement divin.

« C'est là, comme on le voit, la thèse bien reconnaissable inventée « contre la raison individuelle, la thèse du sens commun, de l'autorité « générale, de la tradition universelle, et finalement de la révélation « comme source et règle unique de toute connaissance.

« Que les philosophes aient été *sur certains points, moins sages et « moins raisonnables que la foule ignorante,* nous le reconnaissons « volontiers. *Hélas!* ce malheur n'est pas exclusivement celui des « philosophes païens! Il est si facile, dès qu'on se met à raisonner, « de se laisser égarer par les plus vaines chimères (et l'auteur en est « lui-même un exemple, *hélas!*). Mais que conclure de là? Que la « raison individuelle est incapable de toute certitude; que le sens « commun, ou la tradition, est la seule règle du vrai? Il n'y a que les « Lamennistes qui aient tiré cette conclusion! »

Qui donc, en lisant cette page de l'écrivain rationaliste, ne s'écriera: « Quel aplomb! quelle logique! quelle lumière! Pauvres traditionalistes! Ils auront bien de la peine à se relever d'un si terrible coup de massue. » Cependant nous ne désespérons pas de leur salut.

Nous ne nous arrêterons pas, pour l'instant, à la *conclusion* qu'on leur attribue et dont ils sont parfaitement innocents : *Que la raison individuelle est incapable de toute certitude;* car la question de la certitude Lamennaisienne n'a rien à faire ici. Nous ferons ailleurs jus-

tice de ce reproche. Cela dit, nous acceptons de bon gré, au nom des traditionalistes que nous défendons, la doctrine qu'on leur attribue ici : *Que les philosophes ne devaient point à eux-mêmes les premières notions sur Dieu, l'âme et les devoirs, mais à la société au sein de laquelle ils vivaient*, etc. C'est vraiment la doctrine des traditionalistes, et nous croyons que, loin d'en rougir, ils ont de bonnes raisons pour y tenir toujours malgré les anathèmes dont le semi-rationalisme les accable, malgré les malheurs dont sa colère les menace. Et voici quelques-unes de ces raisons :

D'abord les philosophes ont nécessairement connu et même cru ces vérités dès leur enfance ; ils ont donc pu s'en rendre compte et les développer ; mais, à coup sûr, ils ne les ont point découvertes par leur raison.

Nous reconnaissons bien avec Lactance, dont on nous oppose l'autorité, « qu'il n'y avait aucune école assez égarée, aucun philosophe « assez misérable pour ne pas avoir quelque vérité, et que la vérité uni« verselle se trouvait dispersée chez les différents philosophes et dans « les différentes écoles de philosophie. » Mais nous soutenons que ces vérités qui se trouvent répandues dans les écrits des philosophes et dans les écoles de philosophie n'étaient qu'un reflet plus ou moins vivace des traditions et des croyances de la société au sein de laquelle vivaient ces philosophes et existaient ces écoles, et non pas des découvertes des philosophes et de la philosophie.

L'histoire nous apprend que l'humanité entière connaissait, croyait, adorait un Dieu unique, suprême, éternel, créateur du ciel et de la terre, maître et père de tous les anges (les dieux) et de tous les hommes, gouvernant le monde par sa providence, nourrissant l'homme par sa bonté. Elle nous apprend aussi que l'humanité entière a admis l'existence d'une loi morale, et l'a suivie ; qu'elle a admis les dogmes de l'immortalité de l'âme, et y a conformé ses actions ; la vérité de l'éternité des peines, et en a eu peur ; celle de l'éternité des récompenses, et y a espéré. L'histoire nous apprend enfin que l'humanité entière a, toujours et partout, cru à la religion, pratiqué le sacrifice et la prière pour honorer Dieu, pour attirer ses bénédictions et ses grâces sur les vivants et pour soulager les morts. Et tout cela avant que la philosophie ait hasardé un seul mot sur ces mêmes sujets (1).

(1) « La religion, dit un savant de premier ordre, fut la même chez tous les » peuples dans les premiers temps ; elle consistait dans la croyance d'un Dieu « auteur de toutes choses, rémunérateur des bons et juge sévère des méchants ; « à cette croyance était jointe la pratique du culte qu'il avait lui-même pres« crit. Cette religion ne fut point altérée aussi promptement que quelques-uns

Les temples au DIEU SOUVERAINEMENT BON ET SOUVERAINEMENT GRAND, *Deo optimo maximo*, ont partout existé avant les écoles de philosophie. Les poëtes, ces chroniqueurs des croyances humanitaires, ont toujours et partout devancé les philosophes ; et, tout en ayant alteré ces croyances quant aux formes par la licence de leur imagination, ils en ont mieux conservé le sens, et présentent des pensées plus vraies, plus justes, plus complètes, plus arrêtées que les philosophes eux-mêmes sur les attributs de Dieu, sur l'origine du monde (1), sur la destinée de l'homme, sur la vie future, sur le culte, sur la prière, sur la Providence et sur les devoirs. Or les philosophes, nous le répétons toujours, ne sont pas nés dans les forêts, mais dans des sociétés plus ou moins civilisées par l'influence secrète de la vaie religion, laquelle fut plus ou moins altérée par rapport à ses formes et à ses applications ; dans des sociétés où la connaissance de Dieu, de l'âme et d'une loi morale, c'est-à-dire en un mot la révélation primitive, malgré le débordement de l'idolâtrie, était restée debout dans la conscience universelle. Il n'y avait pas de famille, et par conséquent il n'y avait pas d'individu né et élevé en famille qui pût l'ignorer et rester étranger à sa lumière. C'est dans ce milieu où ils étaient nés, c'est au foyer domestique où ils ont été élevés que les philosophes ont appris, eux aussi, qu'il y a un Dieu créateur et maître du ciel et de la terre, qu'il y a une loi morale pour règle des actions humaines, qu'il y a une vie nouvelle après la mort, et que, selon qu'il aura été bon ou méchant dans ce monde, l'homme sera heureux ou malheureux dans l'autre. Les philosophes l'auraient voulu, qu'ils n'auraient pu s'empêcher d'avoir ces connaissances, pas plus que de parler la langue de leur pays natal. Ils ont connu Dieu et les principes de la religion et de la morale par le même moyen, et aussi naturellement, aussi nécessairement qu'ils ont parlé grec ou latin.

« se le sont persuadé. L'histoire du monde et celle de la conduite de Dieu sur les « hommes suffisaient pour la transmettre, et les faits qui composaient cette « histoire n'étaient point en assez grand nombre pour ne pouvoir être facile- « ment retenus... Cette tradition avait jeté de si profondes racines parmi les « descendants de Noé que les corruptions successivement introduites dans le « culte n'empêchent point qu'on n'en trouve des vestiges assez marqués soit dans « les dogmes, soit dans les pratiques (MIGNET, *Mém. de l'Ac. des inscript.*, « tom. LXI, pag. 240). »

(1) Notre adversaire lui-même en a fait la remarque : « On peut assurer, dit- « il, que les *idées des philosophes sur la création sont moins saines et moins* « *justes* que celles qui sont exprimées dans la fable de Prométhée (*De la Va-* « *leur*, etc., pag. 372). »

« Nous soutenons, » dit le P. Baltus, à qui notre critique, son confrère, a emprunté une trentaine de pages pour les tourner contre nous, « nous soutenons, avec les Pères de l'Église, que tous (les phi- « losophes) *ont reçu* quelque connaissance ou quelques étincelles de « la vérité et *qu'on en trouve quelque chose* dans leurs livres. Ce qui « montre la force de cette même vérité qui ne peut jamais être en- « tièrement étouffée et l'*aveuglement étrange* de ces philosophes qui, « avec ce secours, se sont *toujours écartés* du but et éloignés *beau- « coup* de cette vérité (pag. 336). » Notre adversaire lui-même a dit: « Les philosophes et les savants avaient sous les yeux des monuments, « des usages et des récits antiques (pag. 371). » Ainsi donc, pour ces semi-rationalistes, les philosophes *ont reçu* la vérité et ne l'ont pas inventée ni découverte par leur raison. Cette vérité existait avant eux, autour d'eux, sous leurs yeux, dans des *monuments*, des *usages*, et des *récits antiques;* elle y était si vivace et si éclatante qu'ils *n'ont pu entièrement l'étouffer*. Elle les frappait si fort de sa lumière qu'avec la plus mauvaise volonté du monde ils n'ont pu s'empêcher de la regarder en face, d'en reporter *quelques étincelles* et les déposer dans *leurs livres;* par leur *aveuglement étrange* ils ont pu s'en *éloigner beaucoup*, mais ils n'ont pu l'ignorer! Eh bien! nous ne disons pas autre chose *avec les Pères de l'Église*.

Ce sont ces *monuments*, ces *usages*, ces *récits*, c'est cette *lumière* de la vérité, frappant les plus aveugles malgré eux et que nos critiques ont évoquée si mal à propos que saint Augustin appelle *les mines de la Providence, dans lesquelles et par lesquelles cette aimable Providence s'est montrée partout*, qu'elle a mis à la disposition de tous, et desquelles, d'après le même docteur, les philosophes anciens ont tiré tout ce qui est *or* et *argent* dans leurs écrits, tout ce qui s'y trouve de *vrai touchant Dieu*, et qui, conséquemment, ne peut pas être dit une INVENTION DE LEUR RAISON (1). Ce sont aussi ces *monuments*, ces *usages* et ces *récits* que, dans deux passsages, cités par notre adversaire contre nous, Tertullien appelle le *sens public*, que, par un don particulier de la bonté de Dieu, toute âme partage. C'est ce qu'il appelle la *nature parlant à tous* et *suggérant* à chaque homme les croyances communes de l'humanité (2); c'est ce qu'enfin il appelle les

(1) « Apud philosophos multa vera de Deo inveniuntur, tamquam aurum et « argentum, quod NON IPSI INSTITUERUNT, sed de quibusdam quasi me- « tallis divinæ Providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt (*De Doctrin. « christian.*, cap. XXX). »

(2) « Sed et natura plerumque suggeruntur, quasi de publico sensu, quo ani- « mam Deus donare dignatus est (*de Anima*, II). »

lois de la nature (car les vérités universellement connues, universellement admises sont les lois, les conditions immuables sur lesquelles repose tout l'ordre moral, comme l'ordre physique repose sur les lois immuables de la dynamique); lois de la nature, dont encore Tertullien a dit que les philosophes n'ont fait autre chose que de s'en emparer, de se les approprier et quelquefois de les débiter avec une imperturbable effronterie, comme étant leur œuvre (1).

Ces traditions et ces connaissances, les philosophes les avaient donc trouvées partout, autour d'eux, sous leurs yeux, on dirait presque sous leur main, et non-seulement hors d'eux-mêmes, mais aussi en eux-mêmes, où l'éducation première les avait déposées. Ce fut donc à l'aide de ces connaissances premières qu'ils s'élevèrent à d'autres connaissances. Ce fut à l'aide de ces vérités qu'ils connurent d'autres vérités. Ce fut à l'aide de ces connaissances qu'ils *avaient reçues* et de ces vérités qui leur avaient été *révélées* au foyer domestique par l'enseignement et dans la société même par la loi pratique des peuples au milieu desquels ils vivaient qu'ils arrivèrent à la *démonstration* d'autres connaissances et d'autres vérités. En sorte que, comme saint Thomas l'a si bien remarqué, par la lumière de la raison naturelle ils parvinrent à se rendre compte, à *se démontrer* les principaux attributs de Dieu; mais ils ne les ont pas découverts, ils ne les ont pas inventés; et leur science, leur philosophie furent une science, une philosophie de *démonstration*, et non pas d'*invention* (2). Rien n'est donc plus clair.

« Plusieurs philosophes, dit Lelande, ont enseigné l'immortalité de « l'âme et un état futur de récompenses et de peines; mais ils n'ont « point enseigné ce dogme *comme une opinion qu'ils eussent inventée*, une production de *leur raison*, une *découverte* de *leur génie* « *phiosophique*, MAIS COMME UNE ANCIENNE TRADITION « qu'ils avaient adoptée, et qu'ils *appuyaient des meilleurs argu*« *ments que leur fournissait la philosophie*. (NOUV. DÉMONSTR. « ÉVANG., T. III, c. IV, § 6). » Rien n'est plus vrai. C'est savoir lire les anciens philosophes. C'est, en peu de mots, l'histoire de l'ancienne philosophie. Heureux ce savant littérateur de ne pas avoir vécu de nos jours! Rien que pour avoir écrit ces lignes, nos semi-rationalistes l'auraient appelé un Lamennaisien pur sang, et l'auraient peut-être encore tracassé comme tel! Ils sont si zélés pour la saine doctrine, les semi-rationalistes, et surtout si justes et si charitables!

---

(1) « Philosophia leges naturæ opiniones suas fecit (*Ibid.*). »

(2) « Philosophi de Deo multa DEMONSTRATIVE docuerunt, ducti naturali « lumine rationis. »

Enfin, notre antagoniste n'a pas reconnu, n'a pas dit lui-même que *la raison n'a jamais été livrée à elle seule;* que, *dès l'origine du monde elle a toujours marché et marche toujours à la lumière de la tradition*, et que *toute* RAISON EST ENSEIGNÉE. (Voir ci-dessus, *pag*. 166). Rien donc n'est plus certain, plus clair, plus évident que ce fait historique : que la raison des philosophes, ENSEIGNÉE, elle aussi, autant que l'est la raison de tout autre homme, n'a pas trouvé elle-même, mais a reçu par les *traditions*, par la société, par la famille même les vérités les plus simples et les plus naturelles de l'ordre immatériel et invisible. Les traditionalistes ne sont donc pas aussi insensés que les semi-rationalistes veulent le faire croire en tenant si fort à ce fait, attesté par l'histoire de l'esprit humain et récemment avancé par leurs adversaires EUX-MÊMES.

§ 29. *Deuxième preuve : Que les anciens philosophes n'ont trouvé aucune vérité, par leur raison, tirée du fait éclatant et avoué par le semi-rationalisme lui-même : Qu'ils ont, au contraire, détruit toutes les vérités qu'ils avaient connues par la tradition, et ne les ont remplacées que par toute espèce d'erreurs.*

La seconde raison pour laquelle les traditionalistes pensent que les philosophes *ont reçu* par l'enseignement domestique les vérités dont il est question, c'est que, loin de les avoir trouvées, eux, avant de les connaître, ils n'ont su les conserver, ils les ont même détruites après les avoir connues.

Ce fait déplorable a été d'abord constaté par saint Paul à l'endroit que nous avons cité et expliqué plus haut. « Les philosophes, a-t-il dit, « ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont « évanouis dans leurs pensées; et, se disant sages, ils sont devenus « des insensés (*Rom*. 1). » Or, avoir connu Dieu et l'avoir méconnu dès l'instant où l'on s'est arrêté et livré à ses propres pensées; perdre toute vérité, au point de devenir insensé, après avoir trop présumé dans sa propre sagesse, c'est évidemment avoir saisi la connaissance de Dieu et de la vérité par des moyens communs, simples, ordinaires, naturels, et l'avoir laissée tomber de ses mains par les chicanes du sophisme et la licence de la raison !

Ce même fait a été constaté ensuite par les Pères de l'Église. Saint Augustin a dit : « Il paraît que les anciens philsosophes ont concentré tous leurs efforts dans le but de trouver la règle de bien vivre pour arriver au bonheur. Mais pourquoi, dans cette importante question, vit-on leurs disciples n'être pas d'accord avec leurs maîtres ni entre eux-mêmes? si ce n'est parce qu'étant *des hommes* ils n'ont cherché

la vérité sur ce sujet qu'à l'aide *du sens humain, des raisonnements humains;* et, quelques efforts qu'il fasse, il n'est pas possible que le malheur humain parvienne au bonheur; il ne saurait pas même en trouver le chemin, à moins que l'*Autorité divine ne le conduise* (1). » Saint Prosper s'exprime de la même manière : « Personne n'ignore, dit-il, combien les écoles de la Grèce, le prince de l'éloquence romaine et les esprits les plus élevés de tout le monde ont fait des études obstinées, ont enduré de travaux pour l'acquisition du SOUVERAIN BIEN. Cependant personne n'ignore non plus qu'ils *n'ont rien retrouvé, rien obtenu*, et que l'unique résultat de leurs démarches n'a été que le délire de leur esprit, l'endurcissement et l'aveuglement de leur cœur. Et pourquoi? si ce n'est parce que, dans une affaire d'une si grande importance, *ils n'ont voulu d'autre guide* QU'EUX-MÊMES (2)! »

Or, les philosophes païens n'eurent pas les Livres saints pour leur servir de règle de conduite dans la recherche du Bonheur de l'homme. Quelle est donc cette *autorité divine* que saint Augustin leur reproche d'avoir dédaigné de prendre pour guide? si ce ne sont les traditions et les croyances universelles et constantes de l'humanité, dans lesquelles, précisément à cause de leur constance et de leur universalité, ils avaient eux-mêmes reconnu quelque chose de divin. Qu'est-ce que s'égarer pour n'avoir pas fait usage seulement *du sens humain, du raisonnement humain* et pour n'avoir voulu *d'autre guide que soi-même?* si ce n'est que le sens humain tout seul, le raisonnement humain tout seul, l'homme tout seul, ou la *raison humaine* PAR ELLE SEULE, et se mettant *en dehors de toute tradition et de toute révélation*, n'aboutissent qu'à l'erreur. Nous défions le semi-rationaliste le plus intrépide de trouver d'autre sens plausible que celui-ci dans les passages de ces grands docteurs, qu'on a eu le courage de

(1) « Philosophi qui non videntur laborasse in studiis suis nisi ut invenirent « quomodo vivendum est accommodate ad beatitudinem capessendam, cur dis« senserunt et a magistris discipuli, et inter se condiscipuli? Nisi quia, ut ho« mines, *humanis sensibus et humanis ratiocinationibus ista quæsierunt?...* « Quid agit? Aut quo vel qua, ut ad beatitudinem perveniatur, humana se por« rigit infelicitas, si divina non ducit auctoritas (*De Civitate Dei*, lib. XVIII, « c. XLI)? »

(2) « Neque enim ignotum est quantum Græcæ scholæ, romana eloquentia « et totius mundi inquisitio circa inveniendum Summum Bonum, acerrimis « studiis et excellentissimis ingeniis laborando, *nihil egerint*, nisi ut *evanes« cerent in cogitationibus suis, et obscuraretur cor insipiens eorum*, quia « ad cognoscendam veritatem SEMETIPSIS DUCIBUS UTEBANTUR (*Avers. Collet.*, « c. XII). »

citer avec un air de dédain et sans y attacher la moindre importance (*De la valeur*, pag. 373-377).

Mais notre adversaire lui-même en a pensé de la même manière. Après avoir dit que *les anciens philosophes avaient sous les yeux des monuments, des usages, des récits antiques*, il poursuit ainsi : « Le « malheur est, dit le P. Baltus, que loin de s'arrêter *devant ces restes « vénérables*, loin de s'appliquer *à les distinguer* et à les suivre, ils « ont contribué *plus que tous les autres à les ruiner et à les faire « disparaître* par la licence effrénée qu'ils se donnaient *d'inventer « tous les jours*, d'après leur tête, de nouveaux systèmes de morale et « de religion et de *détruire tout ce qui leur était opposé*. » Puis le même critique, avec une simplicité étonnante, ajoute encore ceci : « Si bien que, méprisant les récits poétiques et *populaires*, POUR SE « LIVRER A LEUR ESPRIT PROPRE *et à leurs* INVENTIONS HASAR- « DÉES, ils se trouvèrent souvent plus loin de la vérité *que le peuple « et les poëtes* (page 371). »

Or, de la part d'un écrivain qui parle ainsi du triste rôle que la raison des anciens philosophes a joué par rapport aux vérités connues, qui ne s'attendrait pas à une déclaration franche et formelle sur l'impuissance de la raison *seule* à saisir la vérité ? Il n'en est rien cependant, et c'est le contraire qu'il affirme. « Ces philosophes, a-t-il dit, si dénués « de secours, *ont su* néanmoins *découvrir* et enseigner plusieurs vé- « rités importantes. Et si, par une lâcheté honteuse ou par une cri- « minelle apostasie, ils n'osèrent professer tout ce qu'ils connurent, « s'ils retinrent la vérité de Dieu captive dans l'injustice, comme les « en accuse saint Paul, cela prouve leur crime, et non leur ignorance. « S'ils cachèrent leurs connaissances, il ne faut pas dire qu'ils n'en « eurent aucune et qu'ils ne surent *rien découvrir* ; car plusieurs ont « *découvert de belles et de grandes choses* (pag. 363). » — Lesquelles ? s'il vous plaît, mon respectable Père. Pour ce qui regarde *les belles et grandes choses* qui se trouvent dans leurs livres touchant la nature et les attributs de Dieu, la création, la vie future, la résurrection des morts et la récompense de la vertu, ils ne les ont pas *découvertes ;* mais ils les ont *volées* aux Juifs, ainsi que vous en êtes convenu vous-même. Pour ce qui regarde les vérités les plus simples et les plus communes de la morale et de la religion, vous avez reconnu qu'ils *les ont eues sous les yeux*, les ayant trouvées *dans les monuments*, *dans les usages et dans les récits antiques*. Ils ne les ont donc point *découvertes* non plus. Au contraire, vous avez *reconnu volontiers* que, par rapport à ces mêmes vérités, *les philosophes ont été moins sages et moins raisonnables* QUE LA FOULE IGNORANTE (Voir ci-dessus, *pag*. 178) ; et qu'*en méprisant les récits poétiques et populaires*, POUR SE LI-

VRER A LEUR ESPRIT PROPRE *et à leurs inventions hasardées*, *ils se trouvèrent plus loin de la vérité* QUE LE PEUPLE ET LES POËTES. Vous avez avoué encore, d'accord avec votre confrère le P. Baltus, que, *loin de s'arrêter devant les restes vénérables des monuments*, *des usages et des récits antiques*, *loin de s'appliquer à les distinguer et à les suivre*, *ils ont contribué* PLUS QUE LES AUTRES *à les ruiner et à les faire disparaître*. Il est donc évident que, d'après vous, ils n'ont pas découvert les simples vérités que les *monuments*, les *usages* et les *récits antiques* avaient placées *sous leurs yeux*. Car vous ne voudriez pas soutenir, pensons-nous, que les philosophes, après avoir saisi ces vérités *par leur* raison, aient voulu les abandonner, et que par conséquent ils s'en soient pris à leur propre *découverte*, qu'ils aient voulu *détruire* et *faire disparaître* leur propre ouvrage, et renoncer à leur propre conquête. Et d'ailleurs quel besoin avaient-ils, les philosophes, de découvrir par leur raison des vérités connues par tout le monde? car la *foule ignorante et le peuple connaissaient même mieux* que les philosophes ces vérités, les ayant vues dans les *monuments*, les *usages* et les *récits*, en un mot dans la tradition. Seulement, *plus sages*, *en cela*, *et plus raisonnables que les philosophes*, la foule et le peuple les avaient conservées malgré les philosophes!

Nous vous le demandons donc encore une fois, illustre et zélé maître des simples : Quelles sont *les belles et grandes choses* que les philosophes auraient *découvertes?* Soyez assez bon pour venir en aide à notre ignorance, et veuillez nous en indiquer *une seule*. La chose ne doit pas vous être difficile, puisque, foi de semi-rationaliste, vous nous assurez qu'ils en ont découvert un si grand nombre que vous seriez embarrassé s'il vous plaisait d'en faire l'énumération. Désignez-nous une seule des vérités, même les plus vulgaires, qui, inconnue tout à fait au genre humain et étrangère dans le monde, ait été *découverte* par les philosophes, ait été apprise par eux au genre humain et ait obtenu, à l'ombre de leur autorité, droit de cité dans le monde. Ah! vous ne l'essayerez même pas; car vous savez que ni vous ni tous les rationalistes du monde n'y réussiriez pas. Vous pourriez bien nous indiquer plusieurs vérités, et même toutes les vérités de l'ordre intellectuel et moral, comme ayant été connues et admises dans un temps par la tradition et comme ayant été dans un autre temps obscurcies ou effacées par la raison; mais vous ne pouvez pas en citer une seule qui, cachée à la tradition, ait été *découverte* par la raison.

En effet, c'est des écoles que le dualisme, le panthéisme, l'athéisme, l'idéalisme, le matérialisme, le sensualisme et le scepticisme sont sortis; c'est de là qu'ils ont fait irruption dans les temples; mais ce n'est pas des

temples qu'ils sont sortis et ont fait irruption dans les écoles. C'est la prétendue science des philosophes qui, PLUS QUE TOUT AUTRE,—vous venez de nous le dire,—a *ruiné* les *monuments*, les *usages*, les *récits antiques* de la foi des peuples; ce ne sont pas les superstitions des peuples qui ont entraîné les philosophes dans ces déplorables erreurs. C'est la raison voulant marcher *seule* qui a *fait disparaître* les traditions; ce n'est pas la tradition qui a égaré la raison. Et toutes les erreurs qui ont bouleversé le monde et failli tuer l'humanité entière ont été moins l'œuvre d'une foi trop crédule que d'une raison audacieuse et intempérante! On connaît même au juste quand et par qui les dogmes de Dieu, de l'âme, de la loi, de la vie future ont été *niés*; mais on ne connaît pas, on ne connaîtra jamais quand et par qui ils ont été *inventés*, si ce n'est à l'origine du monde, de la part de Dieu lui-même, qui les a révélés. La croyance de la vérité a toujours et partout précédé sa négation, comme l'innocence a toujours et partout précédé le crime, la vertu le vice, l'ordre le désordre, la civilisation la barbarie.

En parcourant l'histoire de la philosophie, on y surprend la raison humaine souvent développant, démontrant, mais plus souvent encore rejetant et combattant la vérité connue; observons toutefois qu'on ne l'y rencontre jamais *inventant* la vérité ignorée. Et cette histoire est bien moins l'histoire de l'affirmation et de la restauration que du doute et de la négation de la vérité. C'est l'histoire des grandes et lamentables ruines que la raison humaine, retranchée en elle-même, a toujours créées et amoncelées dans le monde.

On trouvera peut-être qu'en parlant ainsi nous exagérons l'impuissance de la raison *seule* et les torts qu'elle s'est donnés vis-à-vis de la vérité. Eh bien! notre critique lui-même est parfaitement de notre avis. Pour réfuter tout ce qu'il a avancé, avec tant de courage, touchant les *découvertes*, en fait de vérités morales et religieuses, que, selon lui, la raison seule des anciens philosophes se livrant à elle-même aurait faites, nous n'avons qu'à mettre sous les yeux de nos lecteurs l'horrible réquisitoire qu'il a tracé contre cette raison. Le voici : « Assurément les philosophes païens n'ont manqué ni d'étude ni de génie, ni de temps ni de moyens humains de tout genre. « L'expérience fut assez longue, assez générale, assez solennelle. « Eh bien! quel fut le résultat? Nous n'avons aucun besoin de dissimuler ou d'atténuer ce qu'ils ont dit de vrai, de beau et de grand. « Nous avouerons volontiers que l'on trouve dans leurs ouvrages « des aperçus justes, admirables sur les principaux objets des connaissances humaines; on y trouve de magnifiques *lambeaux* de vérités; mais *presque partout* ce sont des vérités *incomplètes*, *défi-*

« *gurées* souvent par le mélange *des plus bizarres conceptions.* Où « trouver un ensemble de notions un PEU *suivies*, un PEU *com-« plètes sur ce qu'il importe de plus de connaître* : sur l'origine de « ce monde et sur les créations; sur la nature du Dieu unique, sur « la Providence et la part qu'il prend aux actions humaines; sur les « rapports qui unissent Dieu et les hommes et sur les devoirs qui en « découlent; sur l'origine, la nature et la destinée de l'âme humaine, « sur le but de notre existence et la direction que nous devons don-« ner à tout notre être; sur la fraternité qui nous unit tous et nous « oblige tous; sur l'égalité de tous les hommes devant Dieu, etc., etc.? « Où est le philosophe, *où est l'école qui ait formulé sur tous « ces points une doctrine saine et parfaitement liée?* Où est *le sym-« bole de la philosophie?* où est le *code de religion et de morale « sanctionné par elle?*

« Les philosophes païens ont connu Dieu. Mais ils l'ont connu si « faiblement, si imparfaitement *qu'on peut dire qu'ils ne l'ont pas « connu.* Quelques-uns, sans doute, ont reconnu un Dieu suprême, « unique, incorporel; mais ont-ils jamais parlé du culte qui lui est « dû? et *n'ont-ils pas constamment supposé l'homme sans rapport « avec lui?* N'ont-ils pas permis et *approuvé* que leurs contempo-« rains portassent leurs hommages, leurs adorations et leurs sacrifices « à d'infâmes divinités ?

« Nous serions infini si nous voulions rapporter *leurs crimes et « leurs absurdités*, si nous voulions montrer comment *ils ignoraient « toujours l'origine du mal, la nature du Bien* et le véritable carac-« tère de la vertu ; ne corrigeant un vice, la plupart du temps, que par « un autre vice.

« En *morale* surtout et en religion, si la vérité apparaît *quelque-« fois* dans leurs écrits, elle y apparaît *comme noyée dans une mer « d'erreurs.* La vérité surprend dans les philosophes païens comme « l'erreur dans les philosophes chrétiens, *tant les uns et les autres « sont peu faits pour nous y habituer!*

« Les philosophes païens ne savent ni partir de *principes certains* « ni prouver avec ordre et rectitude pour arriver à la vérité; on « dirait qu'ils *la rencontrent par hasard.* Et encore, quand ils la « rencontrent, *sont-ils incapables de la saisir avec force, de la for-« muler avec netteté;* c'est une *lueur vague* au milieu d'une *nuit « profonde.* C'est la plupart du temps une *conjecture* plutôt qu'une « *certitude.* S'ils affirment, nous n'en sommes guère plus avancés; « car *ils affirment du même ton le faux et le vrai, le raisonna-« ble et l'absurde!*

« Ce mélange *de toutes les vérités et de toutes les erreurs*, de

« toutes les opinions et de toutes les conjectures eut pour *seul* « *résultat* d'*augmenter la confusion* et de *décourager les esprits.* « Après plusieurs siècles de dispute, l'*incertitude fut plus grande* « *qu'au commencement;* si bien qu'à la fin *les plus sages* n'eurent « rien de mieux à faire que *de se réfugier dans le scepticisme*, tan- « dis que les autres se plongeaient dans un vain mysticisme, ou s'a- « bandonnaient aux extravagances de la superstition (*De la Valeur* « *de la raison,* pag. 416-420). »

Voilà ce que l'auteur de *la Valeur de la raison, ou de ce que peut la raison par elle seule* a dit sur les exploits de la raison *seule* dans les temps anciens. D'après ce morceau, si éloquent parce qu'il est plein de vérité, la raison seule des anciens philosophes, marchant même *pendant longtemps* à la lueur du *génie*, aurait montré ne *pouvoir rien par elle seule*, et n'aurait prouvé *de valeur que pour la destruction.* Non-seulement elle n'aurait rien *découvert de nouveau*, *de vrai*, *de solide*, *de certain*, *de complet*, mais elle n'a fait que défigurer, obscurcir, mêler à d'immenses erreurs et rendre tout à fait méconnaissables les anciennes vérités. Elle n'a su se créer ni une règle sûre ni des principes fixes; elle n'a connu Dieu, l'âme, les devoirs que comme si elle ne les eût pas connus; elle n'a su créer que les ténèbres profondes de toutes les erreurs, la corruption de tous les crimes. Après avoir tout nié, elle a fini par se nier elle-même; elle a fini par se lancer dans le gouffre du scepticisme ou par se noyer dans les eaux bourbeuses de la superstition! « Il n'y a rien de plus propre, ajoute le « même auteur, pour confondre à jamais l'orgueil de l'esprit humain. « Il est triomphant, il est tout-puissant dans les arts et dans les scien- « ces purement humaines, et il *n'a aucune force pour régler la vie* « *de l'homme.* C'est au moment de la plus haute culture intellectuelle « et artistique *qu'apparaît la plus profonde dégradation morale et* « *religieuse.* C'est alors que les peuples, abjurant toute dignité hu- « maine, s'abandonnent eux-mêmes et s'endorment dans la volupté « aux pieds de leurs idoles immondes. *Peuples et* PHILOSOPHES, *tous* « *sont sans lumière et sans force;* il se fait une nuit et une corrup- « tion universelles. » « Il est donc *prouvé,* » conclut le docteur du semi-rationalisme « que *la raison humaine*, qui a su élever à leur plus haute « perfection les arts et plusieurs sciences utiles, *s'est montrée incapa-* « *ble de se suffire à elle-même en morale et en religion* MÊME NATU- « RELLE (*pag.* 424). »

Cela est très-vrai; mais cela nous donne le droit de conclure, nous, à notre tour : *Il est donc prouvé*, par les aveux du semi-rationalisme lui-même, que la raison des anciens philosophes n'a rien découvert *en morale et en religion même naturelle;* que tout ce qu'elle a bégayé

de vrai sur ces matières, elle l'avait emprunté aux traditions qu'elle a *méconnues* et *ruinées;* que la raison *seule est incapable de se suffire à elle-même en morale et en religion même naturelle;* qu'à cet endroit les traditionalistes ont complétement raison; que le semi-rationalisme, citant d'un côté, en sa faveur, les *découvertes* de la raison philosophique ancienne, et de l'autre côté ayant tracé lui-même un si affreux tableau de l'impuissance de cette raison, est en contradiction flagrante avec lui-même et s'est réfuté lui-même.

§ 30. *Troisième preuve que les anciens philosophes n'ont rien découvert par leur raison, mais qu'ils ont reçu de la tradition sociale les premières vérités de la morale et de la religion :* LEUR PROPRE CONFESSION. *Confucius, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, etc., établissant* LA CROYANCE A LA TRADITION *comme la règle générale pour connaître les plus importantes vérités. Les rationalistes absolus et modérés solennellement démentis, à cet endroit, par ceux même qu'ils adorent.*

Voici une troisième et dernière raison en faveur de l'opinion des traditionalistes, *que les anciens philosophes n'ont reçu que par la tradition le peu de vérités qu'ils ont connues et dont ils ont fait un si triste usage;* et cette raison est sans réplique, elle est péremptoire; car elle est tirée de ce qu'un tel fait a été avoué par les philosophes eux-mêmes avec une franchise et une sincérité que leurs fanatiques admirateurs feraient bien d'imiter !

« Confucius, le plus grand philosophe et le plus célèbre moraliste « des Chinois, ne prétendait pas (nous dit l'historien Navarrette) *avoir « tiré de son propre fonds* les excellents préceptes de morale qu'il en- « seignait : *il reconnaissait en être redevable aux sages de l'anti- « quité*, surtout au fameux Pung, qui vivait près de mille ans avant « lui, lequel faisait lui-même profession *de suivre la doctrine de ses « prédécesseurs* (*Histoire de la Chine*). »

Tous les princes de la philosophie indienne, persane, égyptienne ont fait la même profession de foi et presque dans les mêmes termes. Mais écoutons les chefs les plus célèbres de la philosophie grecque et romaine.

Socrate s'écriait : « Nous déclarons tout haut que *ce sont les an- « ciens*, meilleurs que nous, parce qu'ils étaient plus rapprochés des « dieux, *qui nous ont transmis ces vérités sacrées* annoncées par « nous (1); que *c'est sur le témoignage de nos pères* que nous croyons

(1) « Prisci, nobis præstantiores, diisque propinquiores, *hæc nobis oracula « tradiderunt* (*Phileb.*, tom. IV, *Opp. Plat.*, edit. Bip.). »

« ce monde gouverné par un certain ordre d'une sagesse et d'un esprit « merveilleux (1); que nous n'osons pas penser et parler *autrement* « des choses touchant la religion (2); que tout ce qui *a été affirmé* « *par nos ancêtres, nous le reconnaissons pour être la vérité même*; et « qu'enfin non-seulement nous sommes persuadés qu'il *est dangereux* « *de professer une doctrine différente de la leur,* mais que nous « sommes prêts à subir, en leur compagnie, les reproches que des « hommes durs et insolents, qui pensent tout le contraire, nous pour- « ront adresser (3). »

Fidèle écho de cette doctrine de son maître, Platon disait lui aussi : « Sur l'existence des génies *il faut absolument s'en tenir à ce que* « *les anciens nous ont transmis.* Car engendrés immédiatement des « dieux, comme ils nous l'ont dit eux-mêmes, ils connaissaient « bien leurs parents. *Il nous est donc impossible de ne pas ajouter* « *foi aux fils des dieux.* » Et qu'importe *que quelquefois leur ensei- gnement ne paraisse pas fondé sur des raisons solides ou vraisem- blables?* Ils nous ont assuré qu'ils n'ont dit touchant les choses sacrées que ce qu'ils connaissaient très-bien et dont ils avaient été eux-mêmes les témoins. *Cela nous suffit; nous croirons* A TOUT PRIX *à leur temoignage.* Et en nous conduisant ainsi, NOUS NE FAISONS QUE SUIVRE LA LOI COMMUNE (4).

Dans le traité *des Lois*, Platon s'est encore exprimé ainsi :

« Dieu, *comme l'enseigne encore l'ancienne tradition* (5), ayant « en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, « fait inviolablement ce qui est bien selon la nature. Toujours il est « accompagné de la justice qui punit les violateurs de la loi divine. « Quiconque veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette jus- « tice et lui obéit avec une humble docilité. Mais celui qui s'élève

---

(1) « Dicendum *quemadmodum majores nostri senserunt* universum hoc « ordine quodam mentis et sapientiæ mirabilis gubernari (*Ibid.*). »

(2) « Neque unquam de iis *aliter* loqui aut sentire ausim (*Ibid.*). »

(3) « Quod *a priscis assertum est*, nos item confiteamur hæc ita sese ha- « bere... Nec modo putamus *alia sine periculo proferri non posse*, verum etiam « cum illis vituperationis periculum subeamus, si quando vir aliquis durus ac « vehemens ille non esse contenderit (*Ibid.*). »

(4) » Priscis in hac re credendum est, qui, diis geniti, ut ipsi dicebant, pa- « rentes suos optime noverant. *Impossibile sane deorum filiis fidem non ha-* « *bere*, licet nec *necessariis* nec *verosimilibus rationibus* eorum oratio con- « firmetur. Verum, quid de suis ac notis rebus loqui se affirmabant, nos, LEGEM « SECUTI, *fidem præstabimus* (*In Timæo*, tom. IX, opp.). »

(5) Deus, sicut *antiquus* quoque *sermo* testatur (*De Legib.*, lib. IV, t. VIII, « *Opp.*). »

« avec orgueil, celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une inso- « lente profanation, comme s'il n'avait besoin ni *de souverain ni* « *de maître*, Dieu l'abandonne volontairement. Qu'est-ce donc qui « est agréable à Dieu et conforme à sa volonté? Une seule chose, « *selon la parole ancienne et invariable* (1), qui nous apprend qu'il « n'y a d'amitié qu'entre les choses semblables et qui s'éloignent de « tout excès. Or, AINSI QU'ON LE DIT, la souveraine mesure de « toute chose doit être pour nous Dieu bien plus qu'aucun homme, « *quel qu'il soit* (2). Le service de Dieu est léger, celui des hommes « est dur et pesant. Dieu est la loi de l'homme sage; la volupté est « celle de l'intempérant. »

Enfin, on trouve aussi chez Platon ce touchant passage :

« Je ne m'afflige pas de mourir; mais j'ai bon espoir qu'il y aura une destinée pour les hommes après leur mort, et qu'elle sera meilleure pour les bons que pour les méchants, SELON LA LOI ANTIQUE DU GENRE HUMAIN (3)... Il FAUT TOUJOURS S'EN TENIR A CE QUI EST DÉCLARÉ DANS LE TEXTE ANCIEN ET SACRÉ, savoir que notre âme est immortelle, et qu'en sortant de ce corps elle trouve des juges devant lesquels elle a à subir un grand jugement (4). Il faut ajouter foi à cette ANCIENNE et sainte doctrine (5) »

Aristote, à son tour, a, en différents endroits de ses nombreux ouvrages, professé la même doctrine; nous nous contenterons d'en citer un seul passage qui se trouve dans son traité *Du monde*(chap. VI): « *C'est donc bien certainement une tradition ancienne*, » dit-il, « TRANSMISE PARTOUT DES PÈRES AUX ENFANTS (6), que c'est Dieu « qui a tout fait et que c'est lui qui conserve tout. Il n'est point « d'être au monde qui puisse se suffire à lui-même et qui ne périsse « s'il est abandonné de Dieu; CE QUI A FAIT DIRE A QUELQU'UN « DES ANCIENS (7) que tout est plein de Dieu, discours qui convient à « la puissance de Dieu plutôt qu'à sa nature. Oui, Dieu est vérita- « blement le générateur et le conservateur de tous les êtres, quels « qu'ils soient, dans toutes les parties du monde; mais il ne l'est pas

(1) « Unam rationem antiquam habens atque præcipuam (*Ibid.*). »

(2) « Multo magis quam quivis homo, UT FERUNT (*Ibid.*). »

(3) Platon d'Astius, traduc. de Cousin, tom. I, pag. 198.

(4) *Ibid.*), tom. IX, pag. 568.

(5) *Ibid.*, tom. XIII, pag. 88.

(6) « Certe igitur sermo et antiquus est a Patribus transmissus omnibus homi- « nibus. »

(7) « Propter quod ab aliquibus antiquorum dictum est. »

« à la manière du faible artisan dont l'effort est pénible et doulou-
« reux; il l'est par sa puissance infinie. »

Si de la Grèce nous passons à Rome, nous y trouverons que la sagesse de l'Occident parle tout à fait comme la sagesse de l'Orient touchant l'origine et l'autorité des connaissances philosophiques sur Dieu et la religion. Dans les trois livres *de la Nature des Dieux*, de Cicéron, au nom de la vraie philosophie romaine, Hortensius s'exprime à chaque instant ainsi que Platon sur ce sujet. Il déclare que ce n'est pas par le raisonnement, mais *par la tradition* qu'il sait tout ce qu'il sait sur le culte et sur la morale; que c'est sur ce témoignage qu'il y croit; que l'argumentation de son adversaire, loin d'affermir l'autorité de ce témoignage, ne peut que l'ébranler, et que conséquemment, sur de telles matières, il préfère croire à l'enseignement des ancêtres plutôt qu'aux raisonnements des philosophes du jour. Cicéron lui-même avoue, pour sa part, qu'il n'a « appris qu'à *l'école*
« *de la tradition des plus savants parmi les anciens* sa magnifique
« et sublime doctrine sur LA LOI ; que c'est par ce moyen qu'il a
« connu que la loi n'est pas une invention de l'esprit humain ni
« une institution récente des peuples, mais que c'est quelque chose
« d'éternel, gouvernant l'univers entier par la sagesse de ses préceptes
« et de ses prohibitions. Car *ce sont ces mêmes savants*, ajoute-t-il, et
« ce n'est pas moi, qui affirment que cette loi même, cette loi fonda-
« mentale n'est au fond que l'intelligence même de Dieu, qui n'or-
« donne rien et ne défend rien qu'avec raison ; et que c'est de cette
« loi éternelle qu'est sortie la loi que les dieux (les anges dont parle
« saint Paul) ont donnée au genre humain (1). »

Ailleurs, en traitant de l'*immortalité de l'âme*, Cicéron parle ainsi à son interlocuteur : « Afin d'appuyer l'opinion dont vous me de-
« mandez à être convaincu, j'ai à vous alléguer de *fortes autorités*,
« ESPÈCE DE PREUVES QUI, DANS TOUTE SORTE DE CONTESTATIONS,
« EST ORDINAIREMENT D'UN GRAND POIDS. Je vous citerai d'abord
« l'ANTIQUITÉ; plus elle touchait de près l'origine des choses et la
« race divine, *mieux elle connaissait la vérité des choses* (*Quæst. Tuscul*, lib. I, cap. 12). »

Enfin, le père d'Horace disait à son fils étourdi, qui n'en profita

---

(1) « Video SAPIENTISSIMORUM FUISSE SENTENTIAM legem NEQUE HOMINUM
« INGENIIS EXCOGITATAM, nec scitum aliquod esse populorum, sed æter-
« num quiddam quod universum mundum regit, imperandi prohibendique
« sapientia. Ita principem legem illam et ultimam mentem *esse dicebant* om-
« nia ratione cogentis aut vetantis Dei, ex qua illa lex quam dii humano generi
« dedere (*De Legib.*, lib. II, c. IV). »

guère : « Mon fils, c'est au philosophe à vous expliquer le *pourquoi* « des choses : pourquoi il faut faire le bien et éviter le mal. Pour « moi, je serai content si je puis vous apprendre à observer les « mœurs *et la conduite que nous ont transmises nos ancêtres*, et pré- « server votre honneur tant que vous serez sous ma direction (HORAT., « *Satyrar.* lib. I, *Satyr.* IV). »

Que dites-vous donc, messieurs les semi-rationalistes, de ces déclarations, de ces aveux des anciens philosophes? Pouvaient-ils s'expliquer en termes plus formels, plus clairs, plus énergiques pour apprendre à leurs admirateurs aveugles que le moyen commun, la règle générale de l'humanité, — dont on ne peut s'écarter sans tomber dans l'erreur, — c'est que la connaissance des premières vérités de l'ordre moral et religieux ne s'obtient point par le raisonnement, mais qu'elle s'obtient par la parole des ancêtres, transmise aux hommes par l'enseignement domestique et social? Pouvaient-ils, avec plus d'abnégation, s'effacer eux-mêmes devant l'autorité et la sagesse de l'enseignement traditionnel, pour laisser croire que, dans l'affaire de leurs connaissances des premières et plus importantes vérités sur la religion et les devoirs, leurs recherches, leurs efforts, leurs raisonnements, la considération du spectacle de la nature n'ont été pour rien; qu'ils n'ont pas demandé à leur parole intérieure, à leur âme, mais qu'ils ont reçu de la parole extérieure, de la société la connaissance de Dieu, de ses lois, de l'origine et de la destinée de l'homme pendant la vie et après la mort; enfin qu'ils ont appris tout cela par la croyance aux traditions? Pouvaient-ils plus nettement distinguer l'ordre de la foi et l'ordre de la conception? Pouvaient-ils être plus explicites à affirmer que le rôle de la philosophie n'est pas d'atteindre le *quoi*, mais le *pourquoi* des choses; qu'il n'est pas de trouver les plus importantes vérités, mais de s'en rendre compte et de les développer? Pouvaient-ils refuser, avec plus de solennité, au nom de leur raison, comme ne leur étant point due, la gloire que vous leur décernez d'avoir, eux, retrouvé, inventé la vérité par leur raison? Pouvaient-ils vous donner d'avance un démenti plus éclatant au sujet de vos affirmations sur l'origine de leurs connaissances religieuses et morales? N'est-il donc pas évident qu'en faisant honneur à la raison des philosophes d'avoir trouvé, *par elle seule*, tout ce qu'elle a connu de vérités les plus essentielles vous donnez à voir que vous n'avez pas compris ces mêmes philosophes que vous nous opposez; que vous êtes en contradiction flagrante avec leurs déclarations et leurs aveux, et qu'à cet endroit votre système est historiquement faux?

§ 31. *Digression sur un curieux reproche que le semi-rationalisme fait au traditionalisme* DE NE PAS ADMIRER LES PHILOSOPHES PAÏENS. *Les traditionalistes sont dignes d'excuse de ne pas* ADMIRER *des hommes qui, d'après saint Paul, les saints Pères, les interprètes et un docteur semi-rationaliste lui-même, étaient des monstres d'impudicité et d'orgueil, n'ayant fait que du mal à la religion et aux peuples. Le même docteur est digne de partager, lui aussi, les* CHAÎNES *et la* PRISON *dont il veut gratifier les traditionalistes.*

Avant de quitter les anciens philosophes, nous avons à régler un petit compte avec le semi-rationalisme, touchant une singulière querelle qu'il nous cherche à leur sujet. Il ne pardonne pas *à la Tradition*, comme il appelle notre système, de ne point partager son engouement païen pour ces philosophes. Au même endroit où, comme on vient de l'entendre, il a réduit à des proportions *si minimes* la vérité qui se trouve dans leurs livres, l'auteur de *la Valeur*, etc., les recommande à notre admiration, comme ayant enfin connu Dieu, sa toute-puissance, sa providence et sa justice, s'exerçant sur l'homme par les remords de la conscience et par les peines et les récompenses de l'autre vie. Il nous les vante, comme ayant saisi et enseigné la loi naturelle et ses obligations, ainsi que bon nombre d'autres vérités morales et religieuses, « quoique, ajoute-t-il, elles soient déparées, dans leurs écrits, *par* « *mille erreurs et mille absurdités.* » Il réclame notre enthousiasme au nom des anciens Pères de l'Église et de saint Augustin en particulier, qu'il nous cite comme ayant professé dans sa jeunesse un enthousiasme absolu pour Platon et son école et comme ayant eu toute sa vie une grande estime, une sincère et légitime admiration pour ce philosophe. Enfin, du haut du piédestal qu'il s'est élevé à lui-même, il lance contre contre nous un anathème philosophique en règle, dans ces termes : « Assurément, nous serions fort embarrassé pour dresser le tableau « des vérités que les philosophes *ont découvertes* (il a prouvé que *les* « *philosophes* n'en ont *découvert* aucune) et pour relever tout ce qu'ils « ont dit de vrai, de beau et quelquefois d'admirable. Mais nous pou- « vons affirmer ceci sans crainte d'être démenti *par toute la Tradi-* « *tion* : Celui qui n'a pas admiré souvent les philosophes grecs et ro- « mains, celui-là n'est pas digne de parler de philosophie (pag. 356). » Et plus loin, s'associant à un théologien connu par ses sympathies pour les auteurs païens, il pousse son rôle de vengeur de la gloire des *philosophes grecs et romains* jusqu'à nous décréter *les chaînes et la prison* (sic) (pag. 360) !

Heureux saint Paul de ne pas se trouver encore sur cette terre ! De par le semi-rationalisme, il lui eût été interdit *de parler phi-*

losophie, et il n'aurait pas échappé, lui non plus, aux chaînes et à la prison dont nous sommes menacés !

Car cet imprudent apôtre non-seulement a eu le malheur de ne pas *admirer* les philosophes grecs et romains, mais il s'est oublié au point d'en faire l'horrible portrait que voici, dont nous avons plus haut (page 148) indiqué seulement quelques traits : « Ayant connu « Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ou ne lui ont point « rendu grâces; mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur « cœur égaré s'est obscurci. Se disant sages, ils sont devenus fous. Ils ont « changé la gloire du Dieu incorruptible à la ressemblance de l'image « de l'homme corruptible, et des oiseaux, et des quadrupèdes, et des « reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs impurs de leur « cœur, s'outrageant eux-mêmes dans leur corps, eux qui ont trans- « formé la vérité de Dieu en mensonge, et adoré et servi la créature « au lieu du créateur. *Fœminæ eorum immutaverunt naturalem « usum in eum usum qui est contra naturam. Similiter autem mas- « culi, relicto naturali usu fœminæ, exarserunt in desideriis suis in « invicem, masculi in masculos turpitudinem operantes*. C'étaient des « hommes remplis de *toute iniquité*, de malice, de fornication, d'ava- « rice, de méchanceté, pleins d'envie, de meurtre, de contention, de « fraude, de malignité; susurrateurs, détracteurs, haïs de Dieu, vio- « lents, superbes, arrogants, *inventeurs de toute sorte de mal* (voilà « de vraies *découvertes* de leur part), désobéissants à leurs parents, « *insensés*, dissolus, sans affection, sans lien, *sans miséricorde*, etc. »

Ailleurs saint Paul, revenant à ces mêmes philosophes, a dit : « Prenez garde que quelqu'un ne vous abuse par le moyen de la phi- « losophie et par de vaines déceptions, qui sont selon la tradition des « hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ. » Or, apparemment, celui qui s'exprimait d'une manière si violente contre les philosophes ne les *admirait* pas. Mérite-t-elle donc la *tradition* chrétienne *les chaînes et la prison* si, au sujet de ces mêmes hommes, elle ne fait que partager les sentiments de saint Paul ?

A ces témoignages accablants de la part du plus grand des apôtres contre la philosophie ancienne *in globo* et contre les philosophes grecs et romains en particulier notre auteur oppose l'autorité de Thomassin affirmant « que, dans ces endroits, saint Paul n'a pas condamné la bonne, « mais la mauvaise philosophie ; qu'il *paraît* excepter le platonisme et « ne sévir que contre le stoïcisme comme autorisant l'idolâtrie, et con- « tre l'épicuréisme comme décernant des honneurs divins à la volupté. » Mais cette opinion de Thomassin n'a aucune valeur en présence de l'autorité des interprètes de saint Paul, disant le contraire, et de Cornélius à Lapide tout spécialement. Cet interprète — dont notre auteur

aurait dû préférer, ce semble, l'opinion à celle de Thomassin, et parce qu'il est l'une des plus grandes et légitimes gloires de sa corporation et parce que c'est le plus grand des commentateurs modernes des Livres saints, — cet interprète affirme positivement et prouve que Socrate, qui sacrifiait aux dieux, et en particulier à Esculape, que **Platon**, qui a fait profession de rendre un culte aux cieux, aux astres et aux démons, et que Cicéron, qui prêchait la vénération des divinités de Rome, étant de vrais idolâtres, ont été à *juste titre* compris, eux aussi, dans l'anathème par lequel saint Paul a tonné si fort contre les philosophes (1).

D'ailleurs, et d'après le même interprète, appuyé sur des témoignages nombreux et irrécusables, les mœurs de Socrate, de Platon et de ses disciples étaient aussi abominables que leurs doctrines étaient erronées. Bien plus, cette école prétendue spiritualiste était particulièrement atteinte de la maladie de la superbe. Ces philosophes, pendant que l'école d'Épicure se livrait à la volupté, qui est l'orgueil des sens, s'abandonnaient à l'orgueil, qui est la volupté de l'esprit; ils *s'évanouissaient dans leurs pensées,* et tenaient à passer pour les *plus sages des hommes*. Et c'est pour les punir de leur orgueil que Dieu les livra à tous les désordres des sens.

« Alcibiade, dit ce grave auteur, était, d'après Laërce, les délices de Socrate. Selon Aristippe, Platon lui-même s'était épris de Dion et de l'astrologue nommé « Étoile. » Aristote fit de honteux sacrifices à Nermie. Saint Chrysostome affirme que ces philosophes (ainsi que Cicéron et Plutarque le donnent à entendre) prêchaient le crime infâme autant par leurs préceptes que par leurs exemples, et qu'ils en avaient fait un noble amusement, interdit aux esclaves et propre seulement aux gens libres et à l'aristocratie de la naissance et du savoir. »

Pour les saints Pères, l'auteur de *la Valeur* lui-même a dit : « Nous « savons avec quelle force, avec quelle insistance les Pères et les Doc« teurs de l'Église ont condamné *la philosophie païenne* et avec quel « soin ils se sont appliqués à prémunir les fidèles contre les dangers « de cette philosophie (page 350). » Quant à Platon en particulier, les Pères non-seulement ne l'ont pas plus épargné que saint Paul, mais ils l'ont flétri nominativement. Tertullien l'a appelé LE PATRIARCHE DE TOUS LES HÉRÉTIQUES, *Patriarcham omnium hæreticorum* (*contra Hermog.*, I). L'ancien apôtre des Gaules, saint Irénée, l'a dit L'ASSAISONNEMENT DE TOUTES LES HÉRÉSIES, *Condimenta-*

(1) « Socrates diis gentium sacrificavit, et inter alia gallum Esculapio. Plato, « in Epinomide, divinum cultum tribuit cœlis, astris et dæmonibus. Cicero simu« lacra colenda docuit. Ita ut merito IN EOS hic ita detonet apostolus. » (A LAPIDE, « *in cap.* I, v. 23, *ad Roman.*)

rium omnium hæreseon (*de Hæresib.*). Nous entendrons plus loin saint Augustin regretter amèrement, dans sa vieillesse, les louanges que, dans sa jeunesse, il avait données à Platon, à son école et aux académiciens, et appelant tout cela, en masse, des hommes impies dont les doctrines sont les plus opposées aux dogmes chrétiens (1).

Rien n'est donc moins fondé et plus gratuit que l'opinion semi-rationaliste « que, dans sa terrible accusation contre les philosophes païens, saint Paul ait voulu épargner le platonisme. » C'est triste à voir nos adversaires se trompant grossièrement toutes les fois qu'ils cherchent à exploiter en faveur de leur système et à tourner contre nous l'histoire de la philosophie. Mais c'est la juste punition de leur injustice à l'égard de la Tradition!

Après avoir stigmatisé Socrate, Platon et Aristote au sujet du dévergondage de leurs mœurs, le même et grand commentateur de la Bible stigmatise, au même titre, les principaux philosophes païens leurs successeurs et leurs imitateurs; et il fait précéder par ce *Kyrie* cette affreuse litanie des saints de la philosophie : « Afin de voir que rien « n'est plus juste ni plus vrai que cet arrêt de saint Paul, et que les « philosophes anciens étaient LES PLUS IMPUDIQUES ET LES PLUS « *immondes* DES HOMMES, considérez, lecteur, les portraits, par sé« rie, qu'en a faits Diogène Laërce, et l'horrible emblème par lequel « chacun s'est distingué (2). »

L'arrêt apostolique auquel on fait ici allusion est ainsi conçu: « Comme ils *réprouvèrent* la connaissance légitime de Dieu, Dieu les « livra à leur sens *réprouvé*, et les laissa commettre des choses incon-

(1) Quant à l'objection qu'on nous pourrait faire: « Que bien des anciens Pères « ont beaucoup recommandé la philosophie, » notre antagoniste y a catégoriquement répondu pour nous dans ces termes : « On ne peut s'autoriser du lan- « gage des premiers Pères de l'Église, qui ne donnaient point au mot philosophie « le même sens qu'on lui donna universellement depuis. Pour Justin, Origène, « Eusèbe, et même pour saint Augustin (il aurait pu ajouter saint Basile et saint « Chrysostome), la philosophie est la recherche du divin, tel qu'il se trouve « exposé dans le christianisme. Selon Clément d'Alexandrie, la vraie philosophie « ne vient que du Fils de Dieu. Il est évident que la philosophie, qu'ils *enten- « daient opposer à la philosophie grecque*, était généralement la *vérité chré- « tienne*, l'ensemble des enseignements du Christ, la doctrine nouvelle, la véri- « table GNOSE, dit saint Irénée. Ce langage, ce nom général donné à la philoso- « phie était compris alors, il était accepté et n'offrait aucun danger. (CH. *Les Traditionalistes*, etc, p. 99). »

(2) « Ut videas verissimam esse hanc apostoli sententiam, atque philosophos « FUISSE IMPURISSIMOS ATQUE SPURCISSIMOS, audi ex uno Laertio seriatim eorum « hac de re emblemata (*Loc.* cit.) »

« venantes; *sicut non* PROBAVERUNT *Deum habere in notitia, tradi-* « *dit illos Deus in* REPROBUM *sensum, ut faciant ea quæ non conve-* « *niunt.* » Remarquez bien, dit sur ce point le même illustre interprète, la relation philosophique (plus frappante encore dans le grec) qui existe entre ces deux mots de saint Paul : *Reprouvèrent* la connaissance, et le Sens *réprouvé*. L'apôtre a voulu opposer ici *réprobation* à *réprobation ;* il a voulu nous faire comprendre, comme l'a observé saint Grégoire, que la vraie connaissance de Dieu est la grande règle des actions de l'homme, et qu'en *réprouvant* cette règle spéculative rien n'est plus juste que l'abandon de la part de Dieu au sens *réprouvé* qui nous fait errer dans la pratique; *Qui errant in Dei cognitione juste traduntur ut errent pariter in agendis;* il a voulu nous enseigner que la conduite profondément immorale des philosophes a été la chose la plus logique dès l'instant qu'ils se formèrent une idée profondément erronée de Dieu, et que la corruption de leur jugement, qui les poussa à attribuer la divinité à l'homme et aux brutes, dut produire en eux la corruption de leur règle morale qui les entraîna à approuver et à pratiquer, comme des choses honnêtes et permises, les plus grandes scélératesses. Mais rien n'est plus important ni plus à propos, dans cette discussion, que le lugubre et grave épiphonème par lequel le savant et zélé interprète termine l'explication de ce passage de saint Paul. « Maintenant, dit-il, que nos politiques et nos naturalistes viennent, s'ils en ont le courage, nous représenter comme des hommes de bien les anciens philosophes et canoniser, comme des bienheureux et des saints, ces mêmes hommes qu'Asmodée a dominés et a relégués dans l'enfer, comme des esclaves de l'impudicité la plus inouïe! Qu'ils écoutent ces belles paroles que saint Bernard a prononcées contre Pierre Abélard, s'étant tant passionné pour Platon : « *Par cela même qu'il a fait tant d'efforts d'éloquence pour faire de Platon un* CHRÉTIEN, le malheureux Abélard nous prouve que lui-même n'est qu'un PAIEN (1). »

---

(1) « Eant nunc politici et naturalistæ nostri, philosophos hosce ut viros probos « prædicent, eosque ut sanctos et beatos canonizent, quos infandæ Veneris man- « cipia Asmodæus auctoravit, Orcoque addixit. Præclare Bernardus contra Pe- « trum Abelardum platonizantem (Epistol. 109 ad Innoc. pontific.) : Ubi, inquit, « dum multum sudat quomodo Platonem faciat christianum se probat, ethnicum (ALAP. *in* I. *s. Pauli ad Rom.*) ».

Nous prions le savant semi-rationaliste qui, tout récemment, est venu nous parler des *grandes vertus des philosophes*, comme si c'étaient des saints, de vouloir bien réfléchir à cette grande parole de saint Bernard. Ah! rien n'est plus vrai! Les grands panégyristes de la morale des païens ont, sans s'en douter,

Quant à la triste influence que les philosophes païens ont exercée sur la foi des peuples, un savant de premier rang nous en a dit assez dans ces deux mots : « La philosophie, surtout celle des Grecs, était « plus capable d'ôter au peuple toute idée de religion et d'effacer « entièrement jusqu'aux moindres traces des anciennes traditions « que de lui donner de vrais principes et de rectifier des erreurs sur « les points les plus importants du dogme et de la pratique (LALAND., « *Nouvel. Démonstr.*, p. 1, c. XI). »

Ainsi, si la *Tradition* n'a pas de l'*admiration*, mais de la compassion pour des hommes si détestables et si funestes, son crime n'est pas grand ; et dans tous les cas ce crime lui est commun avec saint Paul, avec les Pères et les docteurs de l'Église. Et si, à ce titre, elle doit s'interdire de *parler philosophie* et se résigner à subir les *chaînes* et la *prison*, elle se trouvera, du moins, en très-bonne compagnie !

Mais ce qui est encore plus piquant, c'est que l'auteur lui-même, qui reproche à la *tradition* sa froideur et son indifférence pour les philosophes grecs et romains, ne paraît pas les avoir, lui non plus, en grande estime, et moins encore en opinion de sainteté ! Non content de s'être exprimé plus haut d'une manière très-sévère sur leur compte, il a aussi tracé ces lignes, qui ne respirent pas le plus grand enthousiasme pour ses protégés : « Bien plus, a-t-il dit, les philosophes anciens se firent en- « tre eux une *guerre continuelle* et eurent les uns pour les autres un « *dédain* moins *injuste* (1) encore que funeste. Chaque école *affecta* « *de se distinguer* des autres écoles, chaque philosophe de tous les « philosophes ses devanciers ou ses contemporains. Résolus de *ne* « *rien devoir à autrui*, même au génie, ils furent pleins d'*une con-* « *fiance aveugle en eux-mêmes;* et chacun, se croyant *capable de tout*, « s'abandonnait à ses raisonnements et à ses rêves. *C'est là ce que* « *leur reproche l'apôtre :* En se croyant sages, ils sont *devenus in-* « *sensés*. C'est par suite de *cet orgueil* qu'ils trahirent LE GÉNIE que « Dieu leur avait réparti (2) et qu'ils n'en tirèrent point les connais-

---

quelque chose de païen en eux-mêmes. C'est le sens païen qui n'a rien de commun avec le sens de JÉSUS-CHRIST, ce sens que, d'après saint Paul, ont tous les vrais chrétiens : *Nos autem sensum Christi habemus*. Les écrits de tous les incrédules du dernier siècle et du nôtre, et des rationalistes en particulier, ne le prouvent que trop. Il est donc facile de voir que les semi-rationalistes, partageant tous de pareilles sympathies, laissent soupçonner qu'ils ont des rapports secrets de ressemblance avec tous les rationalistes absolus et tous les incrédules !

(1) Ce mot est impayable. Le *dédain* que les philosophes se renvoyaient mutuellement était de la *justice* qu'ils se rendaient les uns aux autres. Se connaissant, ils se traitaient en conséquence.

(2) Ces hommes de génie ne furent que Platon et Aristote. Ainsi voyez le

« sances utiles qu'il était destiné à produire, parce qu'ils s'attachè-
« rent à poursuivre *moins la vérité que la célébrité*, toujours plus
« dociles aux *sollicitations de la vanité qu'à la voix de la conscience*
« *et de la raison* (*pag.* 385). »

Il est vrai que, plus loin, le même auteur a consacré un chapitre entier à nous prouver l'*utilité providentielle* de la science païenne, et a dit : « En fait de vérité religieuse et morale, la *philosophie pouvait* « TOUT, la *philosophie ne pouvait* RIEN, c'est la double erreur du « rationalisme et du traditionalisme (*pag.* 422). » Mais tout cela a été solennellement rétracté par lui dans le passage suivant, où il reconnaît dans les termes les plus explicites, comme une vérité certaine, ce qu'il venait de reprocher au traditionalisme comme une *erreur*, à savoir que la science païenne n'a été d'aucune utilité, et qu'*en fait de vérité religieuse et morale la philosophie* n'a rien fait, parce qu'elle NE POUVAIT RIEN. Voici ses paroles : « Chaque philo-
« sophe possédait sans doute quelque vérité. Mais quelle autorité son
« enseignement *pouvait-il avoir* sur la population ? Ce ne sont pas des
« arguments et des démonstrations savantes qu'il faut au peuple,
« c'est un enseignement positif, dont l'autorité lui est garantie d'a-
« vance. Or, les philosophes *n'en avaient aucune*. Ils en avaient d'au-
« tant moins que chacun d'eux *était contredit* par les autres. Com-
« ment le peuple *aurait-il pu* choisir entre eux ? Les sages *méprisaient*
« *assez* le peuple pour l'abandonner à toutes ses misères intellectuelles
« et morales. Aussi n'a-t-on JAMAIS pu citer un *peuple*, une *bour-*
« *gade* qui ait été *instruite* et *convertie par les philosophes*. Bien
« loin de là, les philosophes, au lieu d'arracher les peuples à l'erreur,
« les y CONFIRMÈRENT PAR LEURS LEÇONS ET PAR LEURS EXEMPLES.
« Tout le monde sait QU'ILS MIRENT TOUTE LEUR SCIENCE AU
« SERVICE D'UNE RELIGION DÉTESTABLE (*pag.* 421-423). »

Or, à coup sûr, celui qui, se faisant, lui aussi, l'écho *des chrétiens exaltés des premiers siècles* et de saint Paul même, a osé parler avec si peu de révérence des philosophes *grecs* et *romains*, et a déclaré en des termes si énergiques que leur philosophie *n'a été d'aucune utilité morale pour les païens, et qu'elle fut pour eux un présent d'enfer*, *n'a pas dû admirer souvent*, lui non plus, ces philosophes ! Allons donc, mon révérend père, reconnaissez que vous n'êtes *pas digne* non plus, vous,[1] *de parler philosophie*, et, en voulant être juge, venez, venez partager les *chaînes* et la *prison* qui vous nous sont si charitablement décernées. D'autant plus qu'au crime qui vous est commun

---

même auteur avouer ici ce qu'il avait nié plus haut : que saint Paul n'a pas excepté de son anathème Platon et son école !

avec nous vous en avez ajouté un autre, dont nous sommes innocents : c'est le crime d'avoir ici encore menti à l'histoire et à vous-même !

Mais revenons à la preuve que le semi-rationaliste prétend tirer en sa faveur des prétendues découvertes de la philosophie incrédule.

§ 32. *Insolent reproche adressé au traditionalisme, et réfuté par le semi-rationalisme. Les philosophes modernes aussi impuissants que les anciens à découvrir la plus petite vérité morale et religieuse par leur raison. Horribles tableaux de leurs erreurs exécuté d'une main semi-rationaliste.*

La philosophie moderne fait également défaut au semi-rationalisme. L'exemple sur lequel il s'appuie des philosophes du jour, *ayant*, selon lui, *découvert quelques vérités par leur raison seule et en dehors de toute révélation et de toute tradition chrétienne*, n'en prouve pas moins que l'exemple des anciens philosophes, invoqué par lui, que la base historique du système semi-rationaliste est fausse, autant que, comme on l'a vu, sa base logique est absurde.

« Nous ne sommes pas de ceux, nous dit-il dans un épanchement « touchant de sa charité; nous ne sommes pas de ceux qui enseignent « que le rationaliste et l'incrédule sont incapables de *découvrir par « eux-mêmes et d'établir aucune vérité religieuse*, *morale*, *intellec- « tuelle* (1). Nous ne sommes point de ceux qui disent qu'à moins de « s'appuyer sur la révélation et sur la tradition on aboutit, comme « nécessairement et par le poids de la raison, à l'erreur, au pan- « théisme, au scepticisme. Ce sont là des *exagérations qu'il faut « laisser à un traditionalisme extrême*, en *déplorant* que des exa- « gérations semblables, aussi fausses en elles-mêmes qu'*injurieuses à « la raison et à Dieu, son auteur*, soient venues trop souvent étonner « ceux qui sont encore loin du christianisme *et les éloigner de plus « en plus de la vérité !*

« Oui, un *penseur*, *incroyant peut découvrir par la raison* et con- « naître et démontrer la vérité dans l'ordre naturel. Et certes qui « oserait dire qu'*aucun penseur de notre époque n'a découvert*, PAR « LUI-MÊME *et par le travail de son esprit*, *aucune des vérités* qu'il « expose dans *ses cours* ou dans ses livres ? L'assurer ne serait-ce pas

(1) Nous le savons bien. Vous avez eu la bonté de nous le dire sur tous les tons, et tant de fois que vraiment nous ne concevons pas pourquoi vous vous donnez encore la peine de nous le répéter! Ainsi nous nous garderons bien de vous attribuer de telles énormités et des sentiments si intolérants!

« révolter gratuitement la conscience *de savants distingués* (1)? Nous « ne connaissons rien de plus fort pour rebuter quelqu'un que de lui « contester ce dont il a la conscience intime (VALEUR DE LA RAISON, « *pag.* 446). »

Mais affirmer que c'est un crime impardonnable *de lèse-raison* et de *lèse-Divinité*, — dont le *traditionalisme extrême* est seulement capable, — *d'oser dire qu'aucun penseur de notre époque n'a découvert par* LUI-MÊME *et par le travail de son esprit aucune des vérités qu'il expose dans ses cours*, c'est affirmer, d'une manière tranchante, que les *rationalistes* et les *incrédules de nos jours* non-seulement *ont été capables de découvrir*, mais qu'ils ont *découvert* en effet *quelques vérités religieuses, morales, intellectuelles dans l'ordre naturel.* Ne nous est-il donc pas permis, à nous esprits aussi chagrins et aussi difficiles qu'*exagerés*, de demander encore une fois ici qu'on nous indique *une seule au moins* de ces vérités qui, inconnues auparavant, ont été *découvertes, connues, démontrées* par nos *penseurs incroyants* à l'aide de leur raison et sans avoir puisé à *la tradition* et à *la révélation* (2)?

Mais le semi-rationalisme ne répond pas, n'a jamais répondu, ne répondra jamais à un pareil défi, par la raison bien simple qu'il ne peut pas y répondre; puis, encore, parce que quelqu'un a dit que

---

(1) Coup d'encensoir, à ce qu'il paraît, à l'adresse de M. Cousin... En vérité, on ne saurait être plus poli... *pour les penseurs incroyants!* Mais qu'on ne s'en scandalise pas; c'est pour... les convertir! Et si, au contraire, le même auteur traite si durement les *penseurs croyants*, c'est que ceux-ci n'ont pas besoin de conversion, ou, ce qui est encore plus probable, ils n'en sont pas capables! Les malheureux!

(2) Nous avons d'autant plus le droit de faire une telle question que, les *penseurs incroyants* n'ayant pas l'habitude de venir se confesser à nous et ne se confessant qu'aux semi-rationalistes, leurs patrons, dont ils connaissent par expérience l'indulgence, la facilité et la charité, nous ne savons pas au juste ce qui se passe dans l'intérieur de leur âme, et que par conséquent, si nous les *rebutons en contestant ce dont ils ont la conscience intime*, c'est, — et nous le jurons par ce que la tradition a de plus sacré, — moins par méchanceté que par ignorance invincible de notre part. Il est vrai que, bien souvent, les confesseurs semi-rationalismes n'en savent pas plus que nous. Dernièrement un philosophe mourant montra quelque velléité de *voir* un prêtre. On lui en proposa un, digne *de sa confiance*, semi-rationaliste classique, couronné comme tel. Le philosophe l'accepta. Mais... pour causer. Il ne se confessa pas. Ses *amis*, les philosophes, ont, à ce qu'on dit, empêché ce digne ecclésiastique d'arriver à temps jusqu'à lui. Il est mort comme il avait vécu; et les mêmes amis de se presser d'aller déposer chez un notaire la déclaration que ce *malheureux est mort en philosophe!*

dans tout ce que l'historien semi-rationaliste vient de nous assurer ici, au nom de la *conscience intime* des *penseurs incrédules*, ses clients, il n'y a pas un seul mot de vérité. Mais qui est ce *quelqu'un* assez insolent pour avoir osé dire cela et pour avoir donné un tel démenti à un ecclésiastique si respectable? Eh! mon Dieu, c'est lui-même. Ainsi, pour le réfuter, à cet endroit, nous ne dirons rien de nous-même; nous resterons, l'arme au bras, spectateur malin de la défaite complète qu'il s'inflige lui-même. Car c'est lui-même qui, immédiatement après nous avoir tant édifié sur la *valeur de la raison* et sur la droiture de la *conscience des penseurs incrédules*, a ajouté ce qui suit. Écoutons-le. Il n'a jamais été plus franc ni plus intéressant!

« Il est utile de le répéter, nous dit-il, les rationalistes *qui se pri-* « *vent du secours surnaturel de la révélation* PEUVENT TOUJOURS, « *dans l'ordre naturel*, *connaître et* DÉCOUVRIR *plusieurs vérités* « *intellectuelles*, *morales et religieuses;* mais peuvent-ils, comme ils « le prétendent, acquérir de ces vérités *une somme suffisante* et *suf-* « *fisamment pure?* Peuvent-ils, *par la raison seule*, obtenir, sur ces « matières, une science *à peu près* complète? En un mot, *la raison* « aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, se suffit-elle à elle-même, *du* « *moins dans l'ordre naturel?* Nous avons vu que les philosophes « païens *n'ont jamais pu réaliser cette espérance*, et qu'au sein « de la civilisation la plus brillante qui ait été *ils ne surent rien* « *fonder de satisfaisant en morale et en religion* (1). Or, les « *païens de nos jours* (2) n'ont pas sans doute plus de génie que So- « crate, Platon et Aristote (*Ibid.*, pag. 447). » Donc il est évident que, pour notre auteur, *les païens de nos jours* n'ont, pas plus que *Socrate*, *Platon et Aristote*, su rien *fonder de satisfaisant en morale et en religion.* En d'autres termes, ils n'ont pas plus que Socrate, Platon et Aristote DÉCOUVERT, par leur seule raison, *la moindre vérité religieuse*, *morale*, *intellectuelle*, *même dans l'ordre naturel.*

Mais le modeste auteur, ne voulant pas qu'on le croie sur parole, en appelle au fait de l'expérience et à l'expérience du fait. « Qui ne « connaît pas, ajoute-t-il, les aberrations de la philosophie moderne « au sein des plus vives lumières du christianisme? Et en quel autre « temps la *faiblesse de la raison* (c'est l'auteur de LA VALEUR *de la* « *raison* qui parle ainsi) se montra-t-elle plus évidente (*page* 450)? »

(1) Oui, vous avez prouvé victorieusement ce fait... mais après l'avoir nié et avoir voulu persuader à vos lecteurs que les philosophes avaient *découvert* bien des vérités.

(2) Cette qualification ne saurait être plus exacte.

Puis il se met à tracer le tableau le plus affreux et le plus navrant des extravagances, des erreurs et des blasphèmes qu'ont accumulés, au dernier siècle et au nôtre, en Angleterre, en Allemagne et en France, les esprits qui se disent *indépendants dans la recherche du vrai* et les prétendus *sages qui, méconnaissant et niant sans pudeur les titres incontestables d'une religion visiblement divine, n'ont pris que* LEUR RAISON POUR GUIDE (*pag.* 450-453). Nous nous contenterons de reproduire ici la partie de ce tableau qui a trait à la raison philosophique française de nos jours.

« En France, poursuit-il, qu'avons-nous vu depuis vingt-cinq ans? « Et, dans ce pays de bon sens lucide, précis, positif, quelles erreurs « et quelles extravagances n'ont pas été professées, propagées par de « nombreux et *puissants* esprits, QUI NE PRENAIENT QUE LA « RAISON POUR GUIDE? Ne parlons pas des théories sociales, « qu'on nous a fait entendre, les plus étranges, les plus sauvages et les « plus subversives de toute société. Ne parlons pas de cet infortuné « (le pauvre homme!) qui s'est mis à crier pendant quelques jours : « *Dieu, c'est le mal; la propriété, c'est le vol; le gouvernement, c'est* « *l'anarchie*. Ne parlons pas même de ce vieux dogme du matéria- « lisme, qu'un petit groupe (1) de *savants* isolés (2) entreprend de « réhabiliter sous le nom de *philosophie positive*. Parlons des *sages* « et de leurs théories étudiées; parlons des *philosophes* et des *pro-* « *fesseurs les plus célèbres* (3).

« Qu'ont-ils enseigné pendant vingt-cinq ans et qu'avons-nous vu « dans les uns et dans les autres? Ne récriminons pas (4), mais cons- « tatons le mal passé pour qu'il ne revienne plus (5). La divinité du « christianisme *astucieusement* (6) écartée ou formellement mécon- « nue, et cette religion sainte présentée comme *l'œuvre de la raison*

---

(1) Il n'est pas si petit que vous le pensez.

(2) Ce n'est pas exact non plus, car ils sont en très-bonne et très-nombreuse compagnie. Ils ont des journaux à soixante mille abonnés!

(3) Cela paraît s'adresser particulièrement à l'ILLUSTRE CHEF *du rationalisme français*.

(4) Quelle charité! Pourquoi saint Paul n'a-t-il vécu de nos jours? Le semi-rationalisme lui aurait appris qu'on doit des égards aux savants, lors même qu'ils empoisonnent la jeunesse pendant vingt-cinq ans; et nous n'aurions pas à gémir des terribles invectives que le trop ardent apôtre s'est permises contre les philosophes!

(5) Ne craignez rien, il ne reviendra pas,... parce qu'il n'est pas encore parti.

(6) C'est vraiment le mot.

« et du génie, du progrès et du temps. Ses dogmes, ses mystères *ex-* « *pliqués philosophiquement* et ramenés au niveau des *conceptions* « *vulgaires*. La révélation divine rangée au nombre des figures de rhé- « torique. La distinction de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel « traitée de chimère. Les preuves même de l'existence de Dieu infir- « mées ou contestées. Un Dieu non distinct de l'univers et se trans- « formant sans fin; un Dieu dont tous les êtres et nous-mêmes ne « sommes que des évolutions successives. Le monde créé non de rien, « mais de l'être de Dieu, par une création nécessaire, fatale. La ques- « tion de la spiritualité de l'âme et de son immortalité ajournée « comme présentement insoluble. La raison de l'homme impersonnelle « à l'homme, et simple émanation de la raison absolue. La certitude « toujours et nécessairement incomplète, toute affirmation étant en « partie fausse et en partie vraie. Le dogme païen de la métempsy- « cose présenté de nouveau au monde. Les sentiments de la morale « ébranlés ou audacieusement déplacés. *Presque* (1) point de vertu qui « n'ait pas été mise en question; *presque* (2) point de vice qui n'ait son « excuse ou sa glorification : apologie du suicide, apothéose du succès, « réhabilitation de *tous* (3) les penchants mauvais, etc., etc.

« Telles sont les erreurs capitales, désastreuses dont chacune fut « enseignée par quelqu'un *de nos libres penseurs*, avec ce prestige « *d'habileté* et de *savoir* (4) que tout le monde leur reconnaît... Com- « bien de *bons esprits* ont *pu* (5) être séduits, vaincus par ces affirma- « tions *perfides*, à commencer par leurs auteurs eux-mêmes (6). Où « l'indépendance de la pensée (7) eût-elle conduit la science si le « monde n'avait eu aucune règle supérieure et immuable (page 455)? »

En parlant des horribles exploits de la raison philosophique, ayant voulu marcher *seule*, en Allemagne, notre auteur avait fini ses observations par ces énergiques et éloquentes paroles : « *Jamais* les sophis- « tes grecs ou païens s'étaient-ils à ce point *évanouis dans leurs pen-*

---

(1) Cet adverbe est de trop.

(2) *Idem.*

(3) A la bonne heure !

(4) Passe pour l'*habileté*, ou plutôt pour la *perfidie*. Quant au *savoir*, *le monde ne leur en connaît pas*, à moins qu'on n'entende par ce mot de l'érudition païenne et de la littérature de mauvaise aloi, relevées par... l'ignorance complète du catéchisme.

(5) Est-ce que vous en douteriez, par hasard ?

(6) *Bons esprits*, eux aussi, quoique auteurs d'*affirmations perfides* ! Logique semi-rationaliste.

(7) Que vous favorisez cependant et encouragez de votre mieux.

« *sées?* Nous ne comprenons pas qu'il soit donné à l'esprit humain « *d'aller plus loin* dans *l'absurde et l'extravagant.* En *fait de chaos*, « l'Allemagne est un type. Depuis un siècle on y voit les esprits errer « sans boussole au milieu de cette *confusion générale*, et, n'ayant plus « *aucun point fixe*, se porter aveuglément aux extrémités les plus « opposées, tantôt dans les régions d'une spéculation nébuleuse, tan« tôt dans un *matérialisme pratique et abject*, tantôt dans *l'idéa-* « *lisme* le plus vain, le plus futile, tantôt dans la démagogie et le socia« lisme le plus *sauvage* (Arnold-Ruge, Feuerhach, Stirner, H. Heine). » Or, personne n'ignore que des sophistes français, voulant devenir grands philosophes à peu de frais, sont allés chercher en Allemagne tout ce que ce pays a enfanté de plus diaboliquement blasphématoire et de plus grossièrement absurde, et l'ont importé en France; qu'aussi peu patriotes qu'ils étaient peu chrétiens ils ont déshonoré ce sol de bon sens et de foi en y implantant toute espèce de délires et d'impiétés exotiques; ils ont profané, en la prostituant au service de l'erreur, la langue universelle que saint Bernard, saint François de Sales, Bossuet et Bourdaloue avaient sanctifiée et consacrée au service de la vérité. Tous les scandales donc et tous les malheurs que notre auteur vient de signaler comme les conséquences d'un si grand dévergondage de doctrines en Allemagne, moins *sauvages*, si l'on veut, par la forme, mais exactement les mêmes par le fond, se sont reproduits en France. Voilà les seules *découvertes* de la raison des philosophes modernes qui ont dédaigné la tradition pour guide : le monde n'en connaît pas d'autres!

§ 33. *Autre docteur semi-rationaliste insultant, lui aussi, la Tradition, et la vengeant lui-même de cette insulte. Idées fausses de ce docteur sur l'origine et le but de la vraie philosophie redressées. Le même auteur appréciant de la même manière que son confrère la nullité, les erreurs, les ravages de la philosophie ancienne et moderne. Hymne de gloire entonné par lui à l'eprit philosophique, finissant en une triste oraison funèbre. Le panégyrique des philosophes païens, condition* sine qua non *aujourd'hui pour passer pour philosophe. Étranges éloges adressés aux anciens philosophes et rétractés par leur auteur. Le culte de Socrate. L'humanité aux pieds de Platon. Idées poétiques démenties par le poëte. Conclusion désolante que cet écrivain tire des erreurs du jour contre ce qu'il a affirmé sur la puissance de la raison à trouver la vérité.*

Mais écoutons encore le plus savant et le plus illustre d'entre les docteurs semi-rationalistes, parlant tout à fait dans le même sens et nous convainquant que se mettre en contradiction avec l'histoire, mentir ouvertement à l'histoire ce n'est pas, pour les semi-rationalistes,

le péché actuel d'un individu, mais que c'est là le péché originel de l'espèce, une nécessité du système, un article du règlement de l'école ou un mot d'ordre de l'armée.

Cet auteur établit, lui aussi, que rien que l'exemple des anciens philosophes qui, étrangers à la révélation, ont cependant connu bien des vérités théologiques et morales est une démonstration sans réplique de la puissance de la raison à découvrir, par elle seule, la vérité.

« On se montre très-souvent injuste, nous dit-il, envers les philo-« sophes et la raison elle-même. Les variations, les contradictions, les « erreurs de la philosophie sont seules ou presque seules signalées : « les *grandes vérités qu'elle a professées,* démontrées, *découvertes* « sont laissées dans l'ombre et omises. *On attribue à la tradition* « *seule* le petit nombre de vérités qu'on est forcé d'accorder à la phi-« losophie, et on oublie que les philosophes ne possédaient qu'une « tradition altérée, corrompue, presque entièrement méconnaissable, « *que c'est surtout par la force de leur génie*, *par la puissance de* « *leur réflexion* qu'un Socrate, qu'un Platon *se sont élevés aux* « *grandes vérités* qu'ils ont enseignées. Ces vérités ont été par consé-« quent de *vraies conquêtes,* de *vraies découvertes.* »

Pardon, monsieur ; ce que vous dites là n'est nullement exact ; et notre injustice, dont vous vous plaignez tant, *envers les philosophes et la raison elle-même* n'est pas aussi criante que vous le pensez. Vous venez d'entendre votre collègue ; vous venez d'entendre les philosophes anciens eux-mêmes reconnaissant et avouant *que le petit nombre de vérités qu'on est forcé d'accorder à la philosophie doit être attribué à la tradition*, et *seulement* à la tradition particulière des Juifs ou à la tradition universelle de l'humanité. Vous venez donc de les entendre les uns et les autres vous donnant d'avance le démenti le moins équivoque et le plus formel à l'occasion de votre assertion : *que les vérités qu'on trouve chez les anciens philosophes sont pour eux de* VRAIES CONQUÊTES ET DE VRAIES DÉCOUVERTES. Ainsi nous ne vous dirons plus rien sur ce sujet. — Et que pourrions-nous vous en dire qui soit plus décisif et plus efficace que ce qu'en ont dit vos amis et vos clients eux-mêmes ? — Nous allons d'ailleurs écouter la démonstration que vous daignez nous donner de votre thèse, démonstration qui, comme celle que votre collègue a donnée de la même thèse, n'en est qu'une réfutation complète, telle que nous-même n'aurions su la faire.

Avec cette magie et cette abondance de style qui ne lui font jamais défaut, il commence par faire le tableau le plus sombre des erreurs et des turpitudes des religions antiques, — celle des Juifs exceptée, — sur Dieu, l'âme, la loi. Il nous les représente altérant tout, corrompant tout, dégradant tout sur ces points essentiels, accordant à tout la di-

vinité, même aux animaux, même aux plantes, et proposant à l'adoration de l'homme l'homme lui-même dans ce qu'il a de plus ignoble, ses vices et ses passions. Il achève enfin cette triste peinture par cette remarque, que font du reste tous les grands écrivains chrétiens, qu'on ne peut pas soupçonner de lamennianisme : « Au milieu de toutes ces « erreurs religieuses, dit-il, il existait *des débris de vérités divines*. « A l'origine, ces religions étaient *pures* et *divines*, puisqu'elles n'é« taient que la loi naturelle *et la révélation première données au* « *monde ; elles en ont toujours conservé quelques traits*, *quelques* « *restes*. LES TRADITIONS SAINTES N'ÉTAIENT PAS TOUT A FAIT « PERDUES. Tout dans ces religions n'était pas mauvais, absurde, « bizarre, corrompu. La conscience et la raison n'étaient pas éteintes. « Ces bonnes parties de la nature humaine réagissaient contre les er« reurs dominantes. » C'est ce que disent tous les traditionalistes aussi ; et c'est à ces *débris*, à ces *traits*, à ces *restes de vérités divines*; c'est à ces TRADITIONS SAINTES, *qui ne se sont jamais perdues*, qu'ils attribuent la connaissance des vérités les plus essentielles qu'ont reçues tous les philosophes et qui se sont toujours trouvées dans toute société. En sorte que le fait important qui sert de base au *traditionalisme* est admis par tout le monde, et par ses adversaires eux-mêmes. Seulement ceux-ci en font une application fausse et en contradiction avec l'histoire. Nous ne sommes donc pas étonné d'entendre notre savant semi-rationaliste continuant ainsi :

« Les erreurs et les superstitions du polythéisme ont dû nécessaire« ment frapper *les bons esprits*. Ils ont dû naturellement chercher « une autre voie pour arriver au vrai. La spéculation rationnelle s'est « offerte ; ils y sont entrés : la philosophie a pris naissance. Alors a « commencé ce long, ce pénible voyage de l'humanité à travers les « siècles, pour récupérer ce bien nécessaire de la vérité perdue.

Or, cette odyssée de l'*humanité* à la recherche de la *vérité perdue* n'est que de la poésie. Et cette origine qu'on assigne ici à la philosophie sent trop l'ignorance complète de ce qu'est la philosophie et de son usage pour que nous ne nous y arrêtions point quelques instants.

Nous avons remarqué plus haut (§ 17, p. 112) que, de nos jours, les rationalistes de toutes les nuances sont ceux qui connaissent le moins la raison. Eh bien ! l'on peut dire aussi que les philosophes sont ceux qui connaissent le moins la philosophie.

Comme l'homme social, avons-nous dit ailleurs (*Conf.*, t. I, *Conf.*, t. II, § 5), éprouve deux besoins, le besoin d'obéir et le besoin d'être libre, de même l'homme intellectuel éprouve deux besoins, le besoin de croire et celui de raisonner. Il ne suffit pas à l'homme intellectuel de savoir, d'une manière *historique*, que Dieu existe et qu'il est l'auteur

et le maître du monde, que l'âme est immortelle et qu'après la mort elle rencontrera le sort qu'elle aura mérité par sa conduite morale pendant la vie, ni que telles actions sont prescrites et telles autres défendues par la loi divine naturelle; il veut se rendre compte de ces vérités; il veut en connaître les raisons et les causes : *Et rerum cognoscere causas.* Il veut en avoir les preuves; il veut les développer, les défendre; il veut, en un mot, en avoir la connaissance *scientifique.* Et c'est là la véritable origine, le vrai but de la philosophie (1). Cette discipline est donc naturelle à l'homme, elle est née avec l'homme; elle est aussi ancienne que le monde.

Aussi le livre de Job, par exemple, le livre le plus ancien qu'on connaisse, car il y a des interprètes qui pensent qu'il a été écrit avant même le Pentateuque, n'est qu'une magnifique exposition, une éloquente défense des dogmes de la Création, de la Providence, de l'Immortalité de l'âme, de la Vie future, de la Chute de l'homme et de son Rachat futur. Il en est de même du livre des Psaumes et des livres Sapientiaux. Tous les dogmes et tous les préceptes moraux de la vraie religion y sont développés, inculqués, défendus avec une élévation de pensées, avec une sublimité, une richesse d'expressions qu'on chercherait en vain dans les livres de la science purement humaine. Indépendamment donc de leur inspiration divine, ce sont des ouvrages de la plus haute et de la plus vraie philosophie.

Pour être libre, dans l'ordre social, l'homme doit commencer par

(1) Ce n'est donc pas celui de *chercher* et de *découvrir la vérité.* En lui assignant ce but, on en fait une science vaine lorsqu'elle n'est pas dangereuse. C'est, trompé par des maîtres ignorants qui lui persuadent que par la philosophie on *retrouve,* on *découvre* la vérité, que le jeune imberbe, en abordant cette science, se trouve ébranlé dans les croyances qu'il a déjà, et conçoit la folle idée de les recouvrer ou de s'en former de nouvelles par sa raison d'un jour. Comme par l'étude de la théologie on n'apprend pas une seule vérité de plus et que le vulgaire des fidèles ne connaisse, mais seulement on apprend les raisons, les preuves, les sources, en un mot la *science* des vérités *révélées*, de même par l'étude de la philosophie rationnelle on n'apprend pas une seule vérité que le vulgaire des hommes ne connaisse déjà, mais seulement on apprend les raisons, les preuves, les sources, en un mot la *science* des vérités *naturelles.* Si l'on commençait par faire bien comprendre cela aux jeunes élèves en philosophie, on les mettrait sur la bonne voie; on proposerait un but aussi vrai, aussi réel que raisonnable et solide à leurs études philosophiques, et l'on n'aurait pas à déplorer le désastreux phénomène qui se renouvelle à chaque instant, le phénomène de tant de collèges, même les plus accrédités au point de vue de l'orthodoxie, vomissant sur la société un plus grand nombre d'incrédules que de philosophes.

obéir. Et de même, pour bien raisonner, pour bien comprendre, dans l'ordre intellectuel, il doit commencer par croire. Point de liberté sans l'obéissance, qui est *la foi du cœur;* et point d'intelligence, point de raisonnement sans la foi, qui est *l'obéissance de l'esprit.* En séparant la liberté de l'obéissance on a l'anarchie, le vrai scepticisme social. De même, en séparant le raisonnement de la foi on aboutit au scepticisme, la vraie anarchie intellectuelle.

C'est ce qui est arrivé aux anciens philososophes. Il n'est pas vrai que la philosophie ne soit sortie du sein de l'*humanité* que par la nécessité où se trouvèrent les *bons esprits de recouvrer la vérité perdue.* Il n'est pas vrai non plus qu'en Grèce, en Égypte, à Rome, on ne s'y attacha que comme à *une voie nouvelle, pour arriver au vrai.* La vérité se trouvait partout, dans les *débris*, les *traits*, les *restes des vérités divines* que *les traditions saintes* avaient conservées. Les philosophes l'avaient sous leurs yeux, sous leur main, comme le reste des hommes. Ainsi, comme tous leurs écrits le prouvent à ceux qui les savent lire, ils n'ont pas cherché la vérité cachee; mais ils ont voulu se rendre compte de la vérité connue et crue par tout le monde, et la comprendre. Saint Paul nous dit qu'ils n'ont pas poursuivi la connaissance historique, mais la connaissance scientifique de la vérité, car c'est cette connaissance qui forme la sagesse et le sage; *Sapientiam quærunt, semper discentes.* Seulement, comme l'a très-bien remarqué l'auteur de *la Valeur de la raison*, « Ils ne s'appli« quèrent point à discerner ce qu'il y avait de vrai dans les traditions » et les institutions religieuses de leur pays (on croirait entendre un « traditionaliste achevé en lisant ceci); ils les négligèrent toutes *dé« daigneusement* et *n'en tinrent* AUCUN COMPTE dans leurs théories « sur l'origine des choses. Ils n'écoutèrent point assez LA SIMPLE « RAISON DES PEUPLES, et ne s'arrêtèrent JAMAIS devant les récla« mations *du bon sens public* (*page* 385). » « Ils s'évanouirent dans « leurs pensées, » dit saint Paul; c'est-à-dire qu'ils voulurent tout comprendre, tout mesurer, tout constituer par leur raison; en un mot, ils séparèrent leur raisonnement de la raison traditionnelle. Et dès lors toute vérité leur échappa, toute certitude leur devint impossible. Ils ne surent créer que le scepticisme; et, comme l'a dit encore saint Paul, le résultat de leur long apprentissage ne fut que l'ignorance; la conquête de leur science ne fut que la sottise: *Semper discentes, nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. Græci sapientiam quærunt, et stulti facti sunt.* C'est, du reste, ce que le savant semi-rationaliste à qui nous avons affaire dans ce moment va confirmer par l'appréciation qu'il nous oppose lui-même de l'ancienne philosophie, appréciation aussi solide par le fond qu'elle est fantastique par la forme.

« De quelle admiration mêlée de respect n'est-on pas saisi, dit-il, « quand on se transporte aux premiers jours de la philosophie; quand « on pense à l'amour de la vérité qui animait les Pères de cette sa« gesse; quand on réfléchit à leurs recherches, à leurs travaux, à « leurs voyages, au sérieux de leur vie, aux sacrifices qu'ils faisaient à « cette science pour la suivre sans relâche! Ce spectacle est beau! il est « grand! Gloire à l'esprit humain, qui donne, même au milieu de ses « égarements, des preuves de sa puissance et de la noblesse de ses « destinées! »

Passe pour les *recherches*, pour les *travaux* et pour les *voyages* des philosophes anciens; mais quant à l'*amour de la vérité qui animait leur sagesse*, quant au *sérieux* de leur vie et aux sacrifices qu'ils faisaient à cette science, nous ne pouvons admettre rien de tout cela que sous la plus grande réserve. L'histoire de la philosophie ne nous montre-t-elle pas de la manière la plus frappante que, dans la balance de leurs affections, l'intérêt de leur vanité l'emportait sur l'intérêt de la vérité? Cette histoire ne nous apprend-elle pas que, toujours dans l'intérêt de leur vanité, ils faisaient facilement bon marché de toute vérité par leurs contradictions et par leurs disputes? Cette histoire ne justifie-t-elle pas pleinement les sanglantes ironies dont la satire grecque et romaine les a flagellés? Ne justifie-t-elle pas les Pères de l'Église de les avoir appelés des *animaux de gloire* et *des malades de l'indigestion de la science et de l'orgueil*? Cicéron lui-même n'a-t-il pas fini par avouer, au nom de *cette même sagesse*, que, pour ceux qui la cultivaient, elle était moins une étude *sérieuse* du vrai qu'un sujet d'amour-propre, un amusement de l'esprit et une occupation pour l'oisiveté? On nous parle du *sérieux de leur vie!* On oublie donc que *les vies des anciens philosophes par* un des leurs, DIOGÈNE LAERCE, nous les représentent moins comme des sommités de la science et des maîtres de la sagesse que comme des personnages de comédie, que comme les corrupteurs de la morale publique, autant par la licence de leurs doctrines que par le cynisme de leurs mœurs? Ces *vies* ne nous révèlent-elles pas que tous ces fanfarons de vertus, que même Socrate, même Platon, le *divin Platon!* que même Aristote étaient entachés de ce vice contre nature qu'une plume chrétienne rougit même de nommer? Ces *vies* sont-elles autre chose que le hideux martyrologe des héros du vice dont l'immense ridicule ne disparaît que devant le dégoût et l'horreur qu'ils inspirent? Ces vies sont-elles enfin autre chose que la honte éternelle des philosophes et le scandale de la philosophie? Ah! *quand on se transporte aux premiers jours de la philosophie*, quand on en lit l'histoire avec un esprit dépouillé de ces préjugés classiques que Pascal a stigmatisés et qui font aux esprits les plus sérieux une loi et un devoir de s'extasier

quand même devant l'antique, *on est saisi* moins d'un sentiment d'*admiration mêlée de respect* que d'un sentiment de compassion mêlée de mépris. Loin de trouver le *spectacle beau* et *grand*, on le trouve bien laid et bien petit. Loin de s'écrier : *Gloire à l'esprit humain donnant des preuves de sa puissance et de la noblesse de sa destinée*, on est forcé de gémir sur l'ignominie, sur la faiblesse et la condition pitoyable de l'esprit humain livré à lui-même.

Mais que voulez-vous? comme au dernier siècle c'était un préliminaire indispensable, une condition obligatoire pour tout philosophe chrétien aspirant à se faire lire de commencer par un coup de pied à la scolastique et par quelques coups d'encensoir à l'*immortel Bacon* et au *sage Locke*, de même dans notre siècle,—depuis surtout que, par la traduction qu'on en a donnée et les larges commentaires qu'on en a faits, on a habillé Platon à la française et l'on en a fait le père et le maître de Descartes, —de même, disons-nous, c'est encore un préliminaire indispensable, une condition obligatoire pour tout philosophe en soutane, s'il veut se faire remettre par le rationalisme le péché de toucher de sa main de prêtre à la philosophie, de commencer, avant tout, par une critique plus ou moins téméraire de la philosophie chrétienne, par un pompeux éloge de la philosophie païenne, par le panégyrique de *saint* Socrate, du *divin* Platon, du *grand* Descartes et du *sublime* Malebranche. Donc ces sentiments d'*admiration mêlée de respect*, cet hymne de gloire à l'esprit humain,—dont on nous parle au sujet de ses *conquêtes* et de ses *découvertes*,—ce sont l'impôt de l'octroi philosophique qu'on doit à l'esprit du temps, en voulant introduire un système quelconque dans la métropole du savoir. Ou bien ce sont des lois de convention et de bienséance dont on ne peut pas s'affranchir si on ne veut pas se faire mettre à la porte des salons de la philosophie. Mais ce sentiment et cet hymne n'ont rien de solide, rien de sérieux. Aussi entendez le même auteur les rétracter et en faire amende honorable dans ces termes : « Mais lorsqu'on pèse « les résultats de toutes ces spéculations, lorsqu'on se demande s'ils « ont fait avancer beaucoup la connaissance de Dieu et de l'homme, « et s'ils ont essentiellement amélioré l'âme humaine, une *tristesse* « *profonde* s'empare du cœur, et l'on est obligé de s'avouer l'*insuffi-* « *sance de l'homme et de ses efforts.* » A la bonne heure!

Il ne cache pas, en parlant de la création, que Thalès a attribué l'origine du monde à la matière éternelle étant à l'état de fluide et à un principe intelligent, que Pythagore fut le père du panthéisme et de la métempsycose et que Parménide avait formulé l'idéalisme panthéiste et le septicisme. C'est donc pour satisfaire à l'impôt, pour accomplir les lois susindiquées qu'après nous avoir peint sous de si tristes couleurs ces philosophes le même respectable auteur a bravé

la contradiction et le ridicule en disant : « L'*humanité* honorera « toujours la *sagesse* de Thalès, elle *admirera l'élévation* de Pytha- « gore et la *sublimité* de Parménide (*sic*). » Car on ne peut pas supposer qu'un esprit si élevé ait voulu prendre pour *l'humanité entière*, qui y est parfaitement étrangère, l'école rationaliste, chez laquelle seulement de tels sentiments de culte et d'admiration ont cours. Aussi le voici s'exprimant en vrai traditionaliste et justifiant lui-même cette pauvre *humanité* de s'être montrée complétement indifférente à l'égard de ces philosophes ; car il ajoute : « Mais elle (l'humanité) *sera forcée* d'a- « vouer qu'aux premiers jours de la philosophie *tous les grands sys-* « *tèmes d'erreurs* se développèrent, le DUALISME, le MATÉRIALISME, « le PANTHÉISME, l'ATHÉISME ; que ces tristes systèmes eurent pour « *fondateurs* ou pour *patrons* les maîtres *de la science*, et que ces « graves erreurs, en obscurcissant l'idée de Dieu, jetaient des *ombres* « *funestes* sur la science des devoirs et des destinées de l'homme, et « ôtaient AUX NOBLES VÉRITÉS CONSERVÉES PAR LA TRADI- « TION, ou acquises par la réflexion, *une partie* (dites donc « *tout* ») « de leur éclat, de leur force, de leur efficacité. »

Après avoir constaté, par cet aveu, que la philosophie des anciennes écoles d'Italie et d'Élée n'avaient rien produit qui fût digne de commander le *culte* et l'*admiration* de l'humanité, passant à la réforme intellectuelle et morale que le scepticisme et la corruption des sophistes avaient rendue nécessaire, le noble auteur dit : « Socrate *reçut* LA « MISSION d'accomplir cette réforme (le voilà donc *apôtre !*). Le suc- « cès des enseignements de Socrate fut immense ; de ce sage date un « *mouvement régénérateur de l'esprit humain*, et l'époque qui suivit « la mort de ce MARTYR de la philosophie fut l'apogée de cette « science ; a-t-elle jamais eu des maîtres plus illustres que Platon et « Aristote ? » Lecteur, gardez-vous bien de prendre tout ceci sérieusement ; gardez-vous bien de penser que l'ecclésiastique distingué qui a écrit ceci ait la moindre envie qu'on mette Socrate au calendrier, qu'on institue une fête en son honneur et qu'on lui rende un culte religieux, sous le rite *double de première classe*, par la messe et l'office du commun des *apôtres et des martyrs*. Ce serait un jugement téméraire, faisant tort à sa science incontestable aussi bien qu'à sa solide piété. Il sait bien que celui qui avait continuellement à la bouche cette maxime : « Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas, *quod* « *supra nos nihil ad nos*, » au fond ne croyait pas en Dieu, et se moquait de toute vérité, ce qui lui mérita, au témoignage de Cicéron, le sobriquet de BOUFFON DE L'ATTIQUE, *scurram atticum*, de la part de Zénon et des stoïciens, les plus sérieux d'entre tous les philosophes de l'antiquité. Il sait bien, car Laërce, Cicéron, Cornélius Népos,

Lucien, Plutarque, Pline le Jeune le lui ont appris, que Socrate aimait trop les jeunes garçons et s'était trop familiarisé avec les démons (1) pour en avoir voulu faire un *apôtre* de la vérité et un *martyr* de la vertu! Mais que voulez-vous, encore une fois? C'est la triste condition des temps! Il faut parler ainsi pour se faire pardonner le rabat et apprivoiser cette bête ombrageuse, la philosophie du jour! Aussi, après avoir, et toujours par la même raison, affirmé, sans y tenir beaucoup, que « Platon *a mérité la* RECONNAISSANCE DE L'HUMANITÉ (*sic*); « qu'il traça la route qui peut *nous* conduire là où *nous* trouvons les « types éternels du *Vrai*, du *Beau* et du *Bien*, et que sa théorie de la « connaissance humaine, malgré *ses imperfections* et *ses erreurs* (*sic*), « restera comme un des plus beaux monuments du génie de l'homme, » le même auteur a renié lui-même ces éloges, y ajoutant ceci: « Mais, triste témoignage de la *faiblesse* de notre esprit! Platon, *le* « *divin Platon*, est *dualiste!* Une *matière éternelle*, un Dieu qui ne « paraît pas *avoir sa lumière en lui-même* et qui certainement *n'était* « *pas Créateur*, mais organisateur du monde, telles sont *ses plus* « *hautes* doctrines (jugez quelles ont été ses doctrines plus *basses!*). « Puisqu'il y a dans Platon DE TELLES ERREURS *théologiques*, « les *autres erreurs morales* et *politiques* qu'on lui reproche A « JUSTE TITRE ne doivent pas vous étonner. » C'est nous dire qu'ayant défiguré, par les erreurs les plus grossières dont le peuple ignare aurait eu honte, les quelques vérités qu'il avait empruntées aux traditions le *divin Platon* a, en vérité, ruiné *la théologie, la morale* et *la politique;* qu'il a fait oublier la *route qui pourrait nous conduire là où se trouvent les types éternels du Vrai, du Beau et du Bien;* que sa théorie de la connaissance, étant *imparfaite* et *comblée d'erreurs*, n'est pas le moins du monde un *monument du génie,* mais qu'elle est un monument de la folie *de l'homme*; enfin que Platon n'a, au fond, aucun droit à la *reconnaissance de l'humanité*. Voilà pour la preuve que le semi-rationalisme a prétendu tirer *du mouvement régénérateur de l'esprit humain* et de *l'époque de l'apogée de la philosophie* en faveur de la puissance de la raison!

Les époques postérieures *de cette science* n'ont donc pu lui rien fournir de plus heureux. Aussi notre excellent adversaire s'écrie en gémissant: « A la suite de cette *grande* époque, après tous les *efforts* « de Platon, d'Aristote et de Zénon pour *constituer la science*, nous

(1) Aussi les deux premiers crimes dont on l'accusa et qui lui valurent la ciguë furent, d'après Laërce (*in vita Socr.*), d'avoir voulu introduire de *nouveaux démons* dans le culte et d'avoir été le *corrupteur de la jeunesse*.

« voyons de nouveau commencer une ère de *décadence*. » Rien n'est, en effet, plus certain que cette nouvelle et étrange *décadence* d'une science que les plus nobles *efforts* de la raison n'avaient jamais pu *constituer*. Car le même auteur nous parle de la raison d'Aristote (l'un de ces grands pouvoirs *constituants*) comme admettant l'éternité de la matière, comme niant la Providence et l'immortalité de l'âme. Il flétrit la raison d'Épicure, « s'efforçant de faire descendre au niveau « le plus bas la philosophie, que la raison de Platon *élevait si haut* (comme on l'a vu !). Il dit anathème à la raison de Zénon « pour avoir « perpétué l'école panthéistique, pour avoir donné au fanatisme une « force nouvelle » et pour avoir coopéré, avec la raison d'autres philosophes, au rétablissement du scepticisme, « qui finit par dévorer l'école « principale et dominante de Platon. » Il tombe de tout le poids d'une juste indignation sur le néo-platonisme alexandrin, qui ne fit que constituer « un vaste panthéisme, que mêler ensemble et restaurer les su- « perstitions païennes pour résister au christianisme. » Puis il finit cette intéressante revue de la philosophie ancienne par les lignes suivantes, où le lecteur ne sera pas médiocrement surpris d'entendre parler des *découvertes*, des *progrès*, des *gloires* de cette science au moment même où l'on constate sa *misère*, ses *défaites* et ses *ignominies*, ainsi que l'impuissance radicale de l'esprit humain à rien découvrir, « à « rien établir dans le royaume de la vérité. » Voici ces lignes :

« Au terme d'une carrière de mille ans, remplie par tant de recher- « ches et de travaux, de talent, de goût, *de gloire*, la philosophie se « retrouvait *au point même d'où elle était partie*, dans les anciennes « écoles d'Italie et d'Élée. Elle se retrouvait au point même où, dès « la plus haute antiquité, la spéculation rationnelle l'avait placée. Et « sans contester aucune *des découvertes* (lesquelles? s'il vous plaît) « faites successivement dans l'empire de la vérité, sans nier aucun « *des progrès partiels réalisés* (qui a jamais vu cette réalisation?) « on peut affirmer que la connaissance de Dieu, de l'homme, de son « principe, de sa fin et de sa loi *n'avaient pas fait un pas essen- « tiel et décisif* (voilà ce qui est incontestable). C'est ainsi que l'es- « prit humain a donné dans l'antiquité *la mesure des forces* qu'il pos- « sède pour rétablir l'intégrité de la vérité *naturelle*. »

Le tableau que le même auteur nous trace de la philosophie moderne est encore plus sombre, et les conclusions qu'il en tire contre la faiblesse et l'abjection de la raison, s'isolant de la révélation et de la tradition, en même temps qu'il en exalte la puissance et la dignité, ne sont ni moins tranchantes ni moins décisives. Il nous fait assister ici au navrant spectacle du rationalisme le plus effrénée du dix-septième siècle, naissant du protestantisme, ébranlant toutes les vérités ré-

vélées et même toutes les vérités naturelles, les combattant toutes au dix-huitième siècle, les noyant toutes dans le sang; il nous fait assister aux horribles saturnales de la révolution, se signalant, dans notre siècle, par toutes les monstruosités et les folies de l'erreur et aboutissant au panthéisme, à l'athéisme, à l'indifférence, au scepticisme, à l'individualisme et au matérialisme le plus abject. Nous y apercevons, en particulier, la raison de Hobbes, de Spinosa, de Hume et de tous les philosophes du dernier siècle qui les ont suivis, chacun professant ces erreurs; la raison de Kant demandant à l'homme de renoncer à sa raison; la raison de Fichte, de Schelling et de Hegel prétendant tirer du néant positif l'univers, niant tout être divin existant comme substance distincte du monde et ne l'apercevant que dans l'essence des choses, que dans les phénomènes de la nature, dans la personnalité et la conscience de l'homme. Nous y voyons la raison de Feuerbac voulant reconstituer l'adoration de l'homme par l'homme et les cultes idolâtres dans leur horrible et immonde prosaïcisme; enfin la raison de Stirne s'indignant contre cet *Humanisme*, qui ne décerne qu'à l'humanité les honneurs divins, et établissant la divinité et le règne de chaque homme dans toute la puissance de son individualité et de son égoïsme. Nous y contemplons la raison de toutes les écoles françaises qui, en partant,—à l'imitation de la raison des écoles allemandes,—du *principe de l'unité de substance*, a importé en France le panthéisme, l'athéisme, l'anthropothéisme, l'anthropolâtrie des Hégeliens avec toutes leurs conséquences aussi fatales qu'immorales. Nous frissonnons en présence de la raison de Prudhon, proclamant d'une façon plus monstrueuse encore la doctrine des deux principes manichéens; car, pour ce philosophe, c'est l'homme qui est le bien, et Dieu *n'est que le mal,* il n'y a, selon lui, qu'une seule religion, un seul devoir pour l'homme, la négation et la haine de Dieu!... Nous y rencontrons enfin la raison d'autres philosophes qui, pour toute consolation de la raison confondue, de la conscience saisie d'horreur devant un pareil délire, n'a trouvé autre chose à leur dire que ceci: « Il n'y rien de fixe, de stable, d'infini, de parfait. Tout est mobile, passager, fugitif, phénoménal. Il n'y a que des êtres finis, misérables, ne sortant du néant et n'apparaissant pendant quelques instants sur ce théâtre du monde que pour rentrer sans cesse dans le néant. » Doctrine horrible! dont les conséquences nécessaires sont l'*insocialisme*, le misanthropisme, le désespoir et le suicide.

Ce tableau achevé, voici comment le savant auteur le résume, et voici l'éloquente inscription qu'il y appose: « Les *prodigieux efforts,* « dit-il, de la science et du talent du dernier siècle et du nôtre *n'ont* « *abouti qu'à ressusciter des erreurs* vieilles comme le monde. *Ces* « *faits sont irrécusables* et écrits en caractères ineffaçables dans

« voyons de nouveau commencer une ère de *décadence*
en effet, plus certain que cette nouvelle et étrange
science que les plus nobles *efforts* de la raison
constituer. Car le même auteur nous parle d
(l'un de ces grands pouvoirs *constituants*) co
de la matière, comme niant la Providence
flétrit la raison d'Épicure, « s'efforçant
« le plus bas la philosophie, que la r
(comme on l'a vu !). Il dit anathème
« perpétué l'école panthéistique,
« force nouvelle » et pour avoir c
phes, au rétablissement du sc
« principale et dominante de
juste indignation sur le né
tituer « un vaste panthé
« perstitions païennes
intéressante revue d
où le lecteur ne s
découvertes, d
même où l'on
que l'impui
« rien été
« Au
« che
« r
«

s ar ec at- nes ex- ...ix-huit
... ont souillé l'en-
...ues *formes nouvelles* et
...e dualisme, le panthéisme, l'a-
...olâtrie la plus hideuse *renaissent* et
...u christianisme, qui déjà une fois a relevé
...*profonde décadence où ces doctrines l'avaient con-*
...ELLE LEÇON POUR L'ESPRIT HUMAIN, FIER DES PROGRÈS
... RAISON ET DE LA SCIENCE ! »

Il est donc évident, d'après cette manière si juste et si vraie dont les chefs du semi-rationalisme eux-mêmes ont constaté les travaux et les succès de la philosophie rationnelle, que cette philosophie, toujours et partout assez puissante pour créer ou pour évoquer toute erreur, n'a jamais pu découvrir, elle, ni établir aucune vérité, mais que seulement elle a pu obscurcir et effacer toute vérité. Il est évident que le semi-rationalisme, en affirmant *que les découvertes des philosophes anciens et modernes prouvent la* VALEUR *de la raison à atteindre* PAR ELLE SEULE *quelques vérités*, a menti à l'histoire, a menti à lui-même !

§ 31. ***La distinction entre l'ordre*** **LOGIQUE** ***et l'ordre*** **HISTORIQUE*****, pour évaluer au juste la puissance de la raison, n'a été introduite par le semi-rationalisme que pour échapper aux conclusions accablantes, contre la puissance de la raison, qui résultent de l'histoire de la philosophie.*** *Les théories logiques ne sauraient rien prouver sur ce sujet contre la constance et l'universalité des faits. La question du rationalisme n'est pas abstraite, mais concrète. La distinction alléguée est un nouvel aveu que l'histoire de la philosophie ne prouve que l'impuissance et la misère de la raison, et que le semi-rationalisme ment en s'y appuyant.*

Mais voici une autre importante remarque par laquelle le semi-

...sme s'est donné lui-même un éclatant démenti et a confirmé ...rine au point de vue philosophique. Dans un de ses Opus... de *la Valeur*, etc., a dit ce qui suit :

... examine la *puissance de la raison humaine*, il faut ...soin l'*ordre* purement *logique* suivant lequel l'hom... ...ances, ses besoins, ses facultés et ses lumières na... ...sairement pouvoir arriver au vrai* sur les ...*ordre pratique, historique*, où l'on considère ...re qui viennent lui rendre la *découverte du* ... *généralement* TRÈS-DIFFICILE... Si, d'a... ...on possède la faculté *absolue* de décou... ...s naturelles, dans l'*ordre historique* ... MORALEMENT IMPOSSIBLE ...LE A UN RÉSULTAT SATIS... ...jamais séparer ces deux ordres, ni les ...ut.

...nalistes n'envisagent que la *puissance absolue* de la ...son, et prononcent qu'elle *se suffit à elle-même*. Les traditiona« listes ne voient que l'expérience, et protestent qu'elle n'est propre « *à enfanter que des erreurs et des vices*. Ce sont *deux excès* « *également condamnables*. L'homme peut connaître les vérités na« turelles qui lui sont indispensables, mais *avec les difficultés dont,* « *pour l'ordinaire, il ne parvient pas à triompher complétement.* « Un esprit *solide* pourrait, absolument, découvrir et se procurer un « certain nombre de théorèmes mathématiques; néanmoins *sans un* « *livre, un maître qui l'enseigne* quel progrès fera-t-il dans cette « science ? ET QUE SERAIT-CE S'IL S'AGISSAIT D'UNE SCIENCE MO« RALE ? (LES TRADITIONALISTES, pag. 52). »

Ainsi donc, pour ce docteur semi-rationaliste, il est hors de toute contestation que, dans l'*ordre pratique et historique*, la *raison seule* rencontre *des obstacles* de tout genre, et que POUR L'ORDINAIRE *elle ne parvient pas à triompher* COMPLÉTEMENT *de toutes les difficultés;* que la découverte du vrai lui devient sinon impossible, GÉNÉRALEMENT TRÈS-DIFFICILE, ET QU'IL LUI EST MORALEMENT IMPOSSIBLE D'ARRIVER PAR ELLE SEULE A UN RÉSULTAT SATISFAISANT ; et enfin que, si même un esprit solide *ne peut se passer d'un maître qui l'enseigne* pour faire des progrès dans la science mathématique, à plus forte raison l'universalité des hommes *ne peut-elle se passer d'un maître qui l'enseigne lorsqu'il s'agit d'une science morale*. Mais, mon Dieu ! nous ne disons pas autre chose! Seulement, en disant que l'homme *doit nécessairement pouvoir arriver au vrai par lui seul*, notre auteur établit comme certain ce qui est en ques-

tion. Seulement, avec la pétulance d'un enfant, il ose affirmer que la méthode traditionnelle, qui, d'après l'avertissement de l'Évangile, juge *de la nature de l'arbre par ses fruits*, de la puissance de la raison par les faits ordinaires et universels de la raison, *est un excès aussi condamnable que le rationalisme*, la grande hérésie du monde, *ce rationalisme qui*, sans tenir aucun compte de l'expérience des siècles et de sa propre expérience, *prononce que la raison se suffit à elle-même.* Seulement, de la même plume avec laquelle il a tracé l'affreux tableau des mécomptes et des forfaits de la raison voulant marcher seule et *n'ayant enfanté que des erreurs et des vices*, il ose encore accuser les traditionalistes comme s'ils étaient des insensés, parce qu'en consultant — la *réalité*, *malgré la théorie et l'histoire*, *malgré la logique* que lui-même a consultée, — ils disent que la raison voulant marcher seule *n'est propre à enfanter que des erreurs et des vices.* Seulement il nous parle de ce que peuvent des *esprits solides* dans des cas *extraordinaires*, tandis que la question est de savoir ce que peuvent, *pour l'ordinaire*, tous les esprits, même les plus *ordinaires.* Car il s'agit de ce que peut *l'homme*, et non de ce que peut le philosophe, comme lui, par exemple. A part ces petites absurdités que cette remarque renferme, c'est un nouvel aveu, c'est un aveu complet, éclatant, par lequel le semi-rationalisme proclame l'impuissance de la *raison seule* à découvrir même *quelques vérités :* impuissance que l'*histoire* de la philosophie ancienne et moderne ne prouve que trop.

L'illustre auteur qui s'est récemment posé en champion du semi-rationalisme et en adversaire décidé du traditionalisme a fait la même distinction. Mais, possédant plus de science et de sens droit, il en a fait l'application avec plus de franchise et de vérité. Il s'est surtout bien gardé de placer sur la même ligne de reprobation le traditionalisme et le rationalisme. « C'est la puissance *logique* de la raison, « a-t-il dit, que nous voulons établir, et non son développement *his*« *torique.* Nous *voudrions savoir ce que la raison peut* ABSOLU« MENT, si on n'envisage que la nature de l'esprit humain et les « principes; et ce qu'elle peut *relativement* lorsque les circonstances « sont favorables. La question de savoir si la raison a besoin d'un se« cours *étranger* et divin, etc., se trouve réservée. Nous arriverons « aujourd'hui à un *résultat* plutôt *abstrait* que *réel*, plutôt *logique* « qu'*historique*, et cependant *très-important pour nous former une* « *idée juste* DE LA PUISSANCE DE LA RAISON (1). » C'est nous dire

(1) Plus loin il a dit encore ceci : « Il y a un autre écueil que nous éviterons; ce sera de transformer *en loi de l'esprit humain, en nécessités*

d'avance que cette discussion est complétement inutile et fort maladroitement entamée.

La question dont il s'agit n'est pas *de savoir* ce que la raison *serait*, ou *pourrait être*, dans des circonstances exceptionnelles plus ou moins poétiquement imaginées; elle est de savoir ce que la raison EST dans ses opérations *constantes, universelles, ordinaires*. Si vous *voulez savoir*, Monsieur, *ce que la raison peut* ABSOLUMENT, nous ne nous en soucions guère, ni le genre humain non plus. Nous voulons savoir ce que la raison peut RELATIVEMENT à son état actuel dans l'homme. La question qui nous intéresse tous n'est pas la question que vous traitez ici, mais celle que vous avez *réservée* pour la traiter plus tard, c'est-à-dire la question de savoir si la raison a besoin d'un secours

---

« *logiques, en tendances nécessaires de la raison* certaines erreurs, comme « le scepticisme ou le panthéisme, qui se reproduisent *avec régularité* et qui « *viennent toujours clore les grandes époques de la philosophie.* On peut *dé*« *montrer* que ces erreurs n'étaient point inévitables. » Or, ces mots nous montrent le grand embarras qu'éprouve le semi-rationalisme dans la fausse position où il s'est placé. D'un côté, il lui est impossible d'admettre en principe que *certaines erreurs, comme le scepticisme et le panthéisme, soient des lois de l'esprit humain, des nécessités logiques, des tendances nécessaires de la raison*, en un mot que ces erreurs soient *inévitables*. Et il a raison, parce qu'admettre cela ce serait admettre que Dieu se serait joué de l'homme en lui donnant, pour éviter l'erreur, une raison qui l'entraînerait nécessairement dans l'erreur. De l'autre côté, il lui est également impossible de nier un fait bien triste, mais constant, universel, incontestable, le fait que *le scepticisme et le panthéisme se reproduisent avec régularité, et viennent* TOUJOURS *clore les grandes époques de la philosophie*. Comment concilier ces deux impossibilités contradictoires, l'une logique et l'autre historique; l'une de droit, l'autre de fait? La chose ne lui aurait pas été bien difficile s'il eût voulu reconnaître que la philosophie, — à la suite de laquelle *le scepticisme et le panthéisme se sont reproduits avec régularité, pour en clore toujours les grandes époques*,—n'est pas la philosophie des juifs ni la philosophie des chrétiens, qui se sont inspirés des traditions et ont marché aux divines lueurs de la foi, mais qu'elle est la philosophie païenne ancienne et moderne, qui s'est isolée des traditions et des croyances de l'humanité et qui a voulu marcher, selon une expression du divin sauveur, *à la lumière de ses ténèbres*. (*Si lumen quod in te est tenebræ sunt.* MATTH.) A l'aide de cette distinction il aurait pu, sans scrupule, *transformer en lois de l'esprit humain, en nécessités logiques, en tendance nécessaire de la raison la chute de la raison dans les plus* déplorables erreurs lorsqu'elle rejette toute tradition, toute foi. Il aurait pu affirmer, au contraire, la possibilité, pour la raison, d'éviter ces erreurs en consentant à être *enseignée* et à croire. Alors la contradiction aurait cessé et le grand problème aurait été résolu. Mais c'eût été là tomber en plein traditionalisme. C'est ce qui l'a effrayé. Voilà l'*écueil qu'il a voulu éviter ! Modicæ fidei, quare dubitasti?*

étranger ou divin non-seulement pour *opérer*, mais pour *être*. Nous n'avons rien à faire de votre *résultat* plutôt *abstrait que réel, plutôt logique qu'historique*. La question n'est pas *abstraite*, mais *réelle ;* elle n'est pas *logique*, mais *historique*; et c'est un résultat *réel* et *historique* qu'il nous faut. Un résultat *abstrait* et *logique*, qui serait démenti par la *réalité* et par l'*histoire* des choses, ne nous servirait à rien; et loin d'être *très-important*, il *n'importe rien*, il ne vaut rien *pour nous former une idée juste* DE LA PUISSANCE DE LA RAISON. Merci donc de tout cet échafaudage d'idées et de principes, sur la nature de l'esprit humain, plus ou moins solides, plus ou moins arbitraires, et ramassés à l'aide d'une imagination aussi hardie que riche et brillante. Tout cela ne fait pas faire un seul pas à la question, dont on sollicite la solution de toute part, à la question *de la puissance* RÉELLE, PRATIQUE ET HISTORIQUE DE LA RAISON.

En outre, toute puissance n'est jamais mieux connue que par son *acte*. C'est par les phénomènes des êtres que nous en devinons la nature. L'homme ou particulier ne se connaît que par ses œuvres: *operibus credite*. Voulez-vous savoir ce que c'est que la raison, ce que *peut la raison*, regardez à ce qu'elle fait, à ce qu'elle a toujours fait. C'est par un procédé *analytique*, plutôt que par un procédé *synthétique*, que vous pouvez la bien connaître. Il faut interroger ses annales, il faut la considérer à l'œuvre, il faut la prendre sur le fait, si on ne veut pas courir le risque de voir toutes les observations, toutes les hypothèses psychologiques qu'on s'est formées à son égard renversées par des *réalités historiques*.

Du reste, avec cette droiture d'esprit et de cœur qui le distingue, le même auteur a fini par convenir de tout cela, malgré ce qu'il avait dit précédemment dans un sens contraire; car c'est lui qui a tracé ces belles lignes : « Si on veut être *complétement dans le vrai*, ce n'est « pas la raison prise d'une *manière* ABSOLUE et *ramenée à ses* « *seules conditions logiques* qu'il faut seulement étudier ; c'est surtout « *l'homme historique, réel, vivant*, l'homme que nous sentons en « nous et que nous apercevons dans les autres *qu'il faut considérer*. « C'est en lui qu'il *faut considérer la raison*, dans ses ignorances né« cessaires, dans ses *erreurs séculaires*, ses préjugés héréditaires et « ses défaillances individuelles. C'est ainsi qu'après avoir loué bien « haut la raison il conviendra, par le tableau *de sa propre histoire*, « de la rappeler à la modestie et au sentiment de *son indigence* et « *de sa misère*. »

Très-bien dit cette fois, parce que c'est très-vrai. Mais c'est là reconnaître, c'est avouer que tout ce qui a été dit quelques pages plus haut sur la *puissance logique de la raison* n'est que du roman, que de la poésie

dont il ne faut tenir aucun compte, qu'il faut considérer comme non dit et comme étant seulement propre à nous cacher *l'indigence* et *la misère de la raison*, loin de l'être à nous donner *une juste idée de sa puissance*. Voilà de la candeur philosophique, chose si rare aujourd'hui!

Ainsi nos lecteurs n'auront pas le droit de s'étonner en voyant, tout à l'heure, ce même auteur entraîné par la force de ces principes jusqu'à devenir le plus éloquent apologiste de la méthode traditionnelle qu'il a eu l'air de combattre; nos lecteurs ne devront point s'étonner de le voir nous prouver que, s'il s'éloigne parfois du sentier du vrai, il y est aussitôt ramené par une heureuse nécessité de sa bonne nature; ils ne s'étonneront point s'il nous apprend ce que nous savions déjà, que le semi-rationalisme ne peut combattre la *tradition* qu'en attirant la discussion sur le terrain des *abstractions* logiques, en méconnaissant la *réalité* et en mentant à l'histoire!

§ 35. *Autres conclusions accablantes que le semi-rationalisme a tirées lui-même, contre ses principes, de l'histoire de la philosophie. Illusion qu'il se fait en croyant à une restauration de la philosophie spiritualiste. Les philosophes spiritualistes sont tombés dans la matière. Les* ÉTUDES PHILOSOPHIQUES *de M. Dollfus. Grande infamie de ce livre, et infamie plus grande encore des éloges qu'on en a faits.*

Dans un autre ouvrage que nous avons cité plus haut, l'auteur de *la Valeur*, etc., après avoir constaté, *à sa manière*, la puissance de la raison *seule* à découvrir de nouvelles vérités, se contredisant lui-même, a écrit ces lignes si frappantes de sens et de justesse: « Il est vrai que contre cette doctrine il s'élève, dans l'histoire, une « objection formidable. Si telle est la puissance de la raison humaine, « pourquoi *toutes les fois qu'elle fut abandonnée à elle-même* mon« tra-t-elle une FAIBLESSE SI DÉPLORABLE? Si il est un fait incontes« table, immense, c'est que *tous les peuples* de l'antiquité, à mesure « qu'ils *ont perdu davantage les traces de l'enseignement divin*, « *sont tombés dans les erreurs les plus grossières* sur Dieu et le culte « qui lui est dû, sur la nature de l'homme et la règle morale de ses « actions. Plus la civilisation se perfectionnait sur les autres points, « *plus la religion et les mœurs se dégradaient, s'avilissaient*.

« L'esprit humain, dans les temps modernes, *ne s'est pas montré* « *plus capable* LORSQU'IL A VOULU REPOUSSER L'ENSEIGNEMENT « DIVIN POUR NE SUIVRE QUE SES LUMIÈRES SUPERBES. Au grand « siècle de la science et de la civilisation, on a vu les philosophes « *ressusciter la plupart des erreurs païennes*; et, SI LE FLAMBEAU DE « L'ÉGLISE S'ÉTAIT ÉTEINT POUR NOUS, NOUS RETOURNIONS A LA « BARBARIE. Pour un moment qu'il parut s'éclipser, quel chaos! On « prétend que la raison, aujourd'hui virile et parvenue au terme de

« son éducation, peut marcher seule et se passer de la religion. Quel « est donc le pays où elle se montra *si puissante* (LES TRADITIONA- « LISTES ET LES RATIONALISTES, pag. 51)? » Et ici l'auteur trace un tableau, bien plus sombre encore que celui qu'on vient de contempler, des aberrations, des erreurs, des énormités, des traits de démence et d'impiété de la philosophie de nos jours, particulièrement au delà et en deçà du Rhin. Nous ne connaissons aucun écrivain traditionaliste qui ait peint avec plus de fidélité et d'éclat que ce semi-rationaliste les écarts et les ravages de la raison humaine dès l'instant où elle a secoué ce qu'elle *appelait le joug de l'autorité de la révélation et de la tradition*. Cet auteur est éloquent et fort toutes les fois, — ce qui, hélas! ne lui arrive pas trop souvent, — qu'il est dans le vrai. C'est une justice que nous aimons à lui rendre. Puis il continue ainsi: « Telles sont les erreurs dangereuses, fondamentales dont chacune « est enseignée, par quelques-uns des penseurs actuels, avec le pres- « tige de la science et de l'habileté que tout le monde leur connaît; « de sorte que l'on pourrait dire encore aujourd'hui ce que l'on « disait d'une autre époque : *Il n'est point d'absurdité qui ne soit « enseignée par quelque philosophe*. On ne prouve donc pas *que la « raison soit plus forte de nos jours qu'elle n'était autrefois; on « prouverait plutôt le contraire*. Et nous ne savons, en vérité, où les « sages modernes seraient capables d'aller *si la religion n'était là « pour leur servir* DE GARDE-FOU, et le bon sens public, nourri « par elle, pour les empêcher de se trop déshonorer. » Et enfin l'excellent docteur termine par ces étonnantes paroles : « Sur la *puissance* « de la raison, malgré la théorie, voilà la réalité; malgré la logique, « voilà l'histoire, il faut bien se garder de la nier (LES TRADITIONA- « LISTES, etc., *pag*. 53). »

Or, conçoit-on, d'abord, que le même auteur qui a qualifié indistinctement les *sages modernes*, les *penseurs actuels*, les philosophes incrédules comme des esprits à l'état de démence complète et inguérissable à l'égard de la vérité et dont il est impossible de prévoir les excès *si la religion ne leur servait de* GARDE-FOU, conçoit-on que le même auteur ait pu affirmer qu'*en dehors de toute croyance à la révélation et à la tradition* l'homme puisse atteindre *quelques vérités?* Conçoit-on qu'en présence d'une *telle réalité malgré la théorie; d'une telle histoire, malgré la logique*,—qu'il recommande tant *de ne pas nier*,—réalité et histoire constatées, proclamées par lui-même et démontrant l'*impuissance de la raison seule*, le même auteur ait écrit un livre sur *la valeur de la raison et de ce que peut la raison par elle seule?* Le semi-rationalisme, il faut en convenir, est bien aveugle et malade lui-même; *et nous ne savons pas, en vé-*

rité où il serait capable d'aller si la religion n'était là pour lui servir de GARDE-FOU !

En second lieu, qu'on compare ce hideux portrait que le semi-rationalisme vient de nous tracer lui-même de la laideur, de la monstruosité, des bizarreries, des ravages de la raison philosophique moderne, qu'on le compare avec le portrait également hideux que le semi-rationalisme nous a tracé de la laideur, de la monstruosité, des bizarreries, des ravages de la raison philosophique ancienne, et l'on aura la démonstration la plus rigoureuse et la plus éclatante de ce triste fait :

Que toutes les fois que la raison philosophique, se plaçant en *dehors de toute révélation et de toute tradition* et abjurant toutes les croyances religieuses et morales de l'humanité, a prétendu marcher seule à la conquête de la vérité, elle n'a jamais pu obtenir *une somme suffisante et suffisamment pure, une science à peu près complète de vérités intellectuelles, morales et religieuses ; elle n'a jamais rien fondé de satisfaisant en morale ni en religion;* enfin que, loin d'avoir jamais découvert une seule vérité nouvelle et de l'avoir assise sur la base d'une certitude inébranlable, elle n'a réussi qu'à obscurcir, à rendre incertaines, à détruire toutes les vérités connues déjà avant elle et sans elle, et que ce n'est pas sa faute si quelques vérités ont surnagé au-dessus de cet horrible naufrage de toute vérité! Que l'on compare ces deux portraits hideux, dans lesquels le semi-rationalisme a eu le talent et la bonne foi de résumer lui-même l'histoire de la raison philosophique ancienne et moderne, et l'on aura la mesure la plus précise et la plus exacte *de la valeur de la raison, ou de ce que peut la raison par elle seule.* De là nécessité d'avouer que, semblable à un homme ivre ou frénétique, la raison n'a de puissance que pour le mal et pour la destruction, et que le semi-rationalisme, prétendant que la raison privée du secours de la tradition et de la révélation peut découvrir, — même dans l'ordre naturel,—*quelques vérités* intellectuelles, morales ou religieuses, est en contradiction avec lui-même, et qu'il est convaincu par lui-même de mentir à l'histoire de la philosophie.

Pour se consoler de l'horrible désarroi dans lequel est tombée la philosophie de nos jours, un honnête semi-rationaliste, ne voyant les choses qu'à travers le prisme de la bonté de ses désirs et de la candeur de son âme, vient de se féliciter lui-même et de féliciter son pays et son siècle d'un mouvement, selon lui, bien marqué, de retour aux doctrines spiritualistes dans les écrits des *libres penseurs.* Illusion ! C'est le contraire qui est vrai. Lors même qu'on pourrait accorder que le matérialisme, dernière conséquence du rationalisme, est moins que par le passé dans les doctrines, malheureusement on ne pourrait accorder encore qu'il est moins que par

le passé dans les mœurs. Demandez-le donc à la police correctionnelle, aux cours criminelles, aux statistiques, aux feuilles judiciaires et même aux journaux quotidiens, et ce qu'ils vous diront c'est que les crimes de toute espèce, qui augmentent toujours davantage dans des proportions effrayantes, n'ont leur cause que dans des désirs effrénés de jouir et de dominer et dans la fureur de s'enrichir, qui ont gagné toutes les classes.

Mais le fait est que le matérialisme n'a point cédé au spiritualisme un seul pouce, même sur le terrain des doctrines; le fait est qu'il règne encore à l'école aussi puissamment qu'au cabinet, au salon, à l'atelier, à la boutique, au hameau, et que c'est parce qu'il est plus que jamais vivace dans les idées qu'il se traduit d'une manière toujours plus éhontée par les actions. Seulement, d'après la loi du *progrès*, par cela même qu'il est devenu plus universel, il saute moins aux yeux, il choque moins, et l'on est devenu plus tolérant ou plus indifférent à son égard; mais voilà tout. Loin d'avoir rien gagné, les doctrines spiritualistes ont beaucoup perdu et perdent toujours davantage jusque dans l'estime des philosophes. Ceux même qui en avaient fait l'objet de leur culte les ont abandonnées comme des pagodes dont on n'a plus de faveurs à espérer, et sont allés demander au *positivisme humanitaire* de quoi les remplacer. Ainsi nous voyons bien des esprits, désillusionnés du vide, de la vanité, de l'impuissance de leurs systèmes métaphysiques, se ravaler jusqu'à faire de la *physique* de bas étage; nous les voyons, au lieu de s'occuper des grandeurs de l'Être infini, ne s'occuper qu'à faire revivre le souvenir de femmes qui n'ont été grandes que par les prétentions de leur orgueil et la légèreté de leurs mœurs. Nous voyons d'austères platoniciens pensant s'honorer à faire l'apologie de l'adultère et de la vie facile d'Épicure. Nous voyons le philosophe devenu romancier et feuilletoniste à l'usage des plus basses passions. Nous voyons, en un mot, la philosophie tombée en quenouille (1).

---

(1) Voici comment le savant et zélé évêque de Poitiers a jugé cette transformation de la philosophie-de-l'esprit en philosophie-de-la-chair : « C'est un « triste spectacle, a-t-il dit, de voir à quel point des hommes qui se font un « mérite d'avoir ressuscité le spiritualisme dans les régions philosophiques « trahissent la cause de la *morale et de la pudeur* dans leurs ouvrages his- « toriques et littéraires, trop souvent accueillis avec éloge par des chrétiens « aussi peu précautionnés contre le mal que contre l'erreur! Le *sensualisme y* « *coule à pleins bords*. Ce n'était pas la peine d'afficher le puritanisme doctri- « naire ni de se targuer d'une austérité semi-stoïcienne et demi-janséniste pour « en venir à ces *descriptions lascives*, à ces raffinements *d'un pinceau volup-* « *tueux*. Certes, il n'y a là rien de platonique; tout cela est né de la chair et du

L'ouvrage de l'école rationaliste qui, à la fin de l'an dernier, a fait le plus de bruit n'est qu'une production infâme, c'est le mot; et, sous le titre modeste d'*Études philosophiques*, l'auteur y étale au grand jour et pousse au delà de Lucrèce et de tous les écrivains matérialistes du dernier siècle le dévergondage de l'épicuréisme et le cynisme de l'impiété. Veulez-vous savoir quel est le Dieu de ce jeune insensé? (*Insipiens.* Psal.) Son bienveillant critique (1) va nous le dire : « Le Dieu « qu'il conçoit, nous a-t-on dit, et *auquel il rend un culte* n'est pas ce« lui que les hommes ont fait à leur image; *il n'est honoré ni repré« senté dans aucun temple;* il n'est ni païen, ni juif, ni mahométan, « ni *catholique*, ni *prostestant;* son Dieu c'est celui qui se révèle à « la raison pure, un Dieu dégagé de toute forme et de *toute manifes« tation sensible*, un, universel, absolu. Le jeune philosophe nous « le dit nettement : *Dieu n'existe pas en dehors de l'homme*, en « dehors *du monde et de la création même;* il est l'*idéal de la rai« son et de la conscience humaine*, il est l'HOMME ÉLEVÉ, POUR « AINSI DIRE, A SA PLUS HAUTE PUISSANCE : il est NOTRE « ÊTRE SUPRÊME. En dehors de l'homme, Dieu, *c'est la loi*, *l'ensem« ble des lois qui gouvernent l'univers.* »

Les idées de ce savant improvisé sur l'immortalité de l'âme et sur la morale sont au niveau de ses idées sur Dieu. Écoutons encore son panégyriste : « Ce qui, dit-il, *nous étonne et nous embarrasse un « peu plus*, c'est le langage du jeune philosophe sur la croyance à une « autre vie. Ici point d'équivoque. M. Dollfus (c'est le nom de ce « philosophe à robe courte qu'on dirait ne s'être glissé dans les sa« lons qu'en sortant des jardins d'Épicure) enseigne, *sur le ton du « triomphe et de l'enthousiasme,* que *la foi dans un autre monde est « le plus grand obstacle au progrès de celui-ci;* que *la terre est le « seul bien*, LA SEULE ESPÉRANCE DE L'HOMME; que *son devoir*,

« sang (*Instruc. synod. de mons. l'év. de Poitiers*; *sec. edit.*, p. 69). » Ici l'illustre prélat ajoute la note suivante, empruntée à une plume non suspecte, à un philosophe du *Journal des Débats* : « Pour moi, dit ce journaliste, je ne « puis me faire à l'idée de voir le traducteur de Platon, le restaurateur de l'é« clectisme devenu *le Plutarque des dames* et le continuateur amendé, per« fectionné de *Brantôme*. Il me semble que dans ces jours d'*amères* épreuves « pour la philosophie les philosophes devraient être les premiers sur la brèche, « et ne pas la quitter. Je souffre (le brave homme!) de les voir gaspiller dans « l'archéologie des ruelles et *des boudoirs,* dans les détails de la chronique *moi« tié galante* et *moitié dévote* les mâles qualités d'un talent qu'ils devraient « consacrer à des travaux plus dignes d'eux (*Nov.* 1854). »

(1) M. L. Alloury, dans le *Journal des Débats* du 30 novembre 1855.

« c'est d'y concentrer *toutes ses pensées, tous ses désirs* et de ne « plus songer *à des cieux imaginaires*; que l'*enfer et le paradis* « *sont sur la terre*, dans la conscience de chacun de nous, et non « ailleurs..... » Quand on lit les articles de ce nouveau code religieux, on y rencontre des dogmes tels que ceux-ci : « Ce n'est *plus l'abné-* « *gation*, c'est la *jouissance* qu'il faut prêcher. *Ne refuse pas les* « *jouissances* qui fleurissent sur ton chemin; cueille-les. *Ce n'est* « *pas un crime*, C'EST UN DEVOIR; si elles ont des parfums, « c'est pour toi! »

Voilà ce qu'un jeune homme de vingt ans, sentant encore le banc du collége, a osé imprimer dans la métropole du royaume très-chrétien! Mais ce qui révolte, ce qui effraye le plus dans cette publication, triste écho des doctrines qui depuis deux siècles ravagent le monde et peuplent l'enfer, ce n'est pas qu'il se soit trouvé une imagination de vingt ans capable d'insulter de cette façon, *sur le ton du triomphe et de l'enthousiasme*, à toutes les croyances constantes et universelles, à toutes les idées, à tous les instincts, à toute raison et à tout sens moral de l'humanité. Il y a longtemps que l'enseignement païen de certains colléges nous a accoutumés à de pareils écarts de la part de la malheureuse jeunesse, que des lois homicides avaient livrée aux vrais bourreaux des âmes. Et, d'ailleurs, qui ne sait pas ce que peuvent produire, chez de petits écervelés, le délire de l'orgueil, l'arrogance du jeune âge et la présomption naissant de l'ignorance complète de ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir? Ce qui révolte, ce qui effraye le plus à propos de cette publication, c'est qu'il se soit trouvé pour y applaudir des esprits se prétendant sérieux, au lieu de stygmatiser, au lieu de flétrir de la manière la plus énergique cet abus du talent, cette prostitution de la parole humaine, ces blasphèmes tels que la soupape de l'enfer n'en fit jamais transpirer de plus éhontés ni de plus hideux. Voyez! après leur avoir opposé les objections les plus mitigées et les avoir moins châtiés que caressés, ils ont battu des mains, ils ont encensé, glorifié leur auteur d'avoir nié Dieu et l'espérance d'une autre vie avec *hardiesse* et *dans un style élégant*; ils ont demandé au goût littéraire des honneurs et des couronnes pour cet épicurien de vingt ans, qui blesse toute morale en prêchant la volupté (1).

(1) Voici, en effet, comment l'organe précité de la presse soi-disant conservatrice s'est exprimé au sujet de ce monstre précoce d'impiété et de sensualisme et de son infernale production : « *D'autres* s'indigneront et crieront au blas« phème. *Le seul sentiment* qu'un pareil langage (insultant Dieu et les hommes) « fasse naître en nous est *celui de l'étonnement*... QUEL QUE SOIT *le juge-* « *ment que l'on porte* sur M. Charles Dollfus comme philosophe, il *ne peut* « *manquer d'être* VIVEMENT *apprécié, comme écrivain*, par *tous* ceux qui

Ces témoignages solennels d'indifférence et de mépris de la vérité, joints aux témoignages du plus sot engouement et même de l'idolâtrie pour les lettres, lorsqu'ils passent sans exciter une indignation générale, sont d'horribles symptômes; ils sont de sombres et funestes augures! Ils annoncent que le sceptre de l'opinion, cette reine du monde, est tombé dans les mains de la rhétorique et de la pédanterie athées. Ils annoncent que le sophisme a remplacé le raisonnement et le scepticisme la foi. Ils annoncent un grand abaissement dans la raison et dans le sens public. On en était là à l'époque qui précéda la chute de l'empire romain?

Voilà les exploits de la raison voulant marcher *seule* en dehors de toute révélation et de toute tradition. Pour toute compensation, elle n'a laissé à la société qu'elle a ravagée que la fureur pour les affaires, pour les places, l'or et les plaisirs, que le culte idolâtrique des lettres,—et quelles lettres!—elle n'a laissé que l'indifférence complète en matière de religion: fléaux qui ont envahi cette pauvre société de haut en bas et qui en achèveront la ruine! La raison moderne a démoli tout ce qui lui est tombé sous la main de vrai, d'honorable, de vertueux; assise enfin sur ces immenses débris, elle n'aspire qu'à s'endormir dans les bras de la volupté!

Or, en présence de tels arguments, de telles preuves, qu'admet, qu'avoue et développe même avec tant de force et d'éloquence le semi-rationalisme lui-même et d'où ressort la puissance de la raison, mais seulement à tout détruire, ainsi que son impuissance à rien édifier

---

« liront ses *Études*. Nous les avons lues, *quant à nous*, AVEC UN VÉRITABLE « PLAISIR. M. Dollfus *réunit les plus rares et les plus* PRÉCIEUSES *qualités* « *qui font l'écrivain*. Il a l'indépendance et la hardiesse de la pensée, la force, « la *candeur* et la sincérité des convictions. *Il a la délicatesse et la pureté* « *du goût*. Son style est *d'une fraîcheur et d'une grâce exquises*. En somme, « nous avons la *meilleure opinion* de ce début littéraire, où l'auteur semble « avoir mis *toute son âme avec tout son talent*. Nous lui *savons gré de l'a-* « *mour vif et ardent qu'il professe pour les lettres*, LES SCIENCES et les « arts, et de l'*enthousiasme* avec lequel il parle du rôle que l'*intelligence et le* « *génie* (...du mal) *sont appelés à jouer* DANS NOTRE SCIÈCLE. *Rare et vraie* « *distinction* dans un temps comme le nôtre et dans un jeune homme que la « *fortune a comblé de ses faveurs*. L. ALLOURY. » On le voit donc, le scandale de M. Dollfus, d'avoir fait un livre qu'on ne peut regarder que comme une mauvaise action, n'est plus qu'une peccadille en présence du scandale que donne M. Alloury lorsqu'il en fait l'œuvre du génie. Cela dépasse toutes les bornes: c'est à ne pas en croire ses yeux. On n'a jamais été, je crois, plus stupide ni plus dévergondé à louer l'ignorance, à flatter l'orgueil, à encourager le crime, à faire l'apologie de l'impiété. Lorsqu'on pense que de tels hommes ont, en quelque sorte, le monopole des honneurs littéraires, et qu'ils travaillent à saisir celui des places de l'État, il y a de quoi trembler pour l'avenir de la société...

touchant les vérités de l'ordre intellectuel, moral et religieux, le semi-rationalisme ne devrait-il pas être plus réservé dans ses vanteries *sur la valeur de la raison, et sur ce que la raison peut par elle seule* dans la découverte de ces vérités? Mais point du tout; il persiste dans ses affirmations, même après en avoir démontré lui-même le néant et la contradiction! Ce qui nous donne le droit de persister, nous, à notre tour, dans notre affirmation que le semi-rationalisme est historiquement faux par rapport à l'histoire du présent aussi bien que par rapport à l'histoire du passé; et que, par surcroît, il est volontairement aveugle, et ne se comprend pas lui-même!

§ 36. *Objection contre le traditionalisme tirée de ce qu'*ON TROUVE DES VÉRITÉS DANS LES ÉCRITS DES INCRÉDULES, *et réfutée par le semi-rationalisme lui-même. Les incrédules n'ont pas découvert par leur raison, mais ils ont reçu par la tradition chrétienne les quelques vérités qu'on rencontre dans leurs livres. Ces philosophes méritent bien le titre de* PAÏENS DE NOS JOURS, *dont le semi-rationalisme les a gratifiés.*

« Mais enfin, nous oppose-t-on, vous ne pouvez pas nier qu'au milieu de la boue de doctrines si corrompues et si abjectes on ne trouve souvent, dans les écrits de nos libres penseurs, quelque petit morceau de l'or de la vérité. Et ces hommes qui se sont placés en dehors de toute révélation et de toute tradition ne peuvent l'avoir découvert que par le travail de leur esprit et par la puissance de leur raison. Voilà donc encore une preuve que *la raison, par elle seule, peut bien découvrir quelques vérités.* »

Nous ne nous chargeons pas de réfuter cet argument; le semi-rationalisme l'a réfuté lui-même, et d'une manière bien plus frappante que nous n'aurions jamais su le faire. Ainsi nous le laisserons parler seul, et l'on verra qu'il fait mieux nos affaires que ne pourrions les faire nous-même. On n'a qu'à l'écouter.

« *Nous savons, nous autres chrétiens*, a-t-il dit, que Dieu, dès « l'origine, s'est montré généreux envers l'homme, sa créature de « prédilection, en l'élevant à une destination supérieure à toutes les « exigences de sa nature, en lui faisant connaître cette fin surnatu« relle et tous les moyens d'y arriver; il lui enseigna en même temps « les principales vérités qui sont du ressort de sa raison; et ces vé« rités, du moins les plus élémentaires, se sont conservées et perpé« tuées dans la société (1). Cependant, comme elles s'oblitéraient

(1) Mais c'est le *traditionalisme* pur. Pourquoi le combattez-vous donc? Est-ce que vous ne *savez* plus rien de tout cela? Est-ce que vous n'êtes même plus *chrétien* quand vous avez affaire à vos confrères dans la foi? Pensez-y bien.

« insensiblement et tendaient à disparaître, Dieu a voulu, à diverses « époques, en renouveler l'éclat par de nouvelles révélations. Mais « on demande si, sans le secours de la révélation, l'homme, avec « les facultés dont il jouit, aurait pu connaître ces vérités, et, « par conséquent, si la raison en a toujours la *puissance radicale.* « Là est le point précis de la question; mais là aussi apparaît, dans « toute sa force, la difficulté d'une solution catégorique. Pour ju« ger de ce que nous pourrions sans l'enseignement divin, il fau« drait nous mettre en dehors de ce même enseignement. Or, il « existe dans le monde, *il remplit le monde*, et il *ne dépend pas de « nous que nous ne soyons pas enseignés de Dieu. Dans cette con« dition qui nous est faite* (quel dommage!) *toutes les connaissan« ces dont l'humanité s'honore peuvent être attribuées ou à la « raison, ou à cet enseignement primitif*, sans qu'il paraisse un « moyen de *faire la part de l'une et de l'autre.* Et nous voilà, ce « semble, dans *une impasse* (LES TRADITIONALISTES, pag. 22). »

Mais il paraît qu'à l'aide du temps et de la réflexion le semi-rationalisme est enfin parvenu à se débarrasser de cette difficulté, à sortir de cette *impasse.* Car deux ans après, et précisément dans l'ouvrage *de la Valeur de la raison*, et à l'endroit même où il a fait l'horrible réquisitoire qu'on vient de lire à la charge des savants incrédules, ses protégés, le semi-rationalisme s'est d'abord exprimé de manière à faire croire que pour lui, dans la *condition*, — dure condition ! — *qui nous est faite* de ne *pouvoir nous soustraire à l'enseignement divin qui remplit tout*, et de ne pouvoir *nous empêcher d'être enseignés de Dieu*, il n'est pas difficile de distinguer parmi *les connaissances dont l'humanité s'honore* celles qui peuvent être *attribuées* à *la raison* de celles qui sont du ressort *de l'enseignement divin, et de faire la part de l'une et de l'autre.* Et de fait, pour le semi-rationalisme, les vérités morales et religieuses que nos incrédules ont l'air de connaître encore, ils les doivent moins à leur raison qu'à l'action que l'enseignement divin exerce sur eux et malgré eux, par le moyen de l'instruction domestique, des croyances sociales et des traditions.

Il est vrai qu'il a commencé par dire qu'au sein de la civilisation moderne, fruit incontestable du christianisme, l'esprit de *chaque homme* (*sic*, même d'un paysan ou d'un cantonnier) est plus propre qu'autrefois à *découvrir* par lui-même la vérité *sans prendre pour guide la révélation* et *l'enseignement de l'Église* (VALEUR, etc., *pag.* 449). Mais, d'abord, c'est par complaisance qu'il a dit cela, et pour ne pas renoncer tout à fait à sa phraséologie chérie. Car il a aussitôt ajouté ces lignes, bien belles, parce qu'elles sont bien vraies : « Mais ignore-t-on que, vivant au milieu d'une société dont le sens moral et

intellectuel est *nourri et formé par l'enseignement divin*, TOUS PROFITENT, A LEUR INSU, D'UN PAREIL MILIEU; et que les intelligences se trouvent, pour ainsi dire, portées sans efforts et *soutenues au niveau commun?* LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE ENTRETIENT DANS LE MONDE COMME UNE ATHMOSPHÈRE LUMINEUSE. ON PROFITE DE LA LUMIÈRE DU SOLEIL MÊME EN LUI TOURNANT LE DOS. Depuis le christianisme, la *raison publique est si fortement constituée* et si sagement maintenue *par la règle vivante de la vérité* que les *libres penseurs* ne pourraient extravaguer ouvertement sans se voir déshonorés devant leur siècle. (*Ibid.*) »

Deuxièmement, ne l'avons-nous pas entendu, il y a un instant, s'écrier avec l'accent d'une trop légitime douleur : « Où l'indépen« dance de la pensée eût-elle conduit la science si le monde n'avait « eu une règle supérieure et immuable? Si le flambeau de l'Église s'é« tait éteint pour nous, nous retournions à la barbarie. *Pour un mo« ment qu'il s'est éclipsé*, QUEL CHAOS ! » Eh ! n'est-ce pas là nous dire que si quelque vérité reste encore debout dans un esprit, aussi bien que dans une société où l'incrédulité a promené son marteau démolisseur, cette vérité n'y a pas été *découverte par la raison*, mais qu'elle s'y est maintenue par la force de l'enseignement divin social *malgré la raison* et en dépit de tous les efforts qu'a faits la raison pour s'en débarrasser ?

Enfin nous avons aussi entendu, plus haut, le semi-rationalisme nous avouer, par l'organe du même auteur, avec une admirable candeur, « que, la révélation existant dans le monde dès l'origine du monde, les « enseignements divins n'ont jamais été complétement perdus pour « le genre humain; que leurs effets ont accompagné toujours la raison, « et que lors même qu'elle y avait renoncé elle en recevait une lointaine « influence; que la société n'a jamais abandonné la raison à elle seule; « qu'elle lui communiquait toujours une part de ce qu'elle avait con« servé elle-même; qu'il n'y a point, dans le monde, de raison aban« donnée à elle seule; que *toute raison est enseignée*, que nous pui« sons *tous*, depuis notre enfance, dans les traditions; que ses leçons « viennent se confondre, à notre insu, avec ce que nous tirons de « notre propre fonds, ET QU'IL EN A ÉTÉ TOUJOURS AINSI ? » Mais s'il *en a été toujours et partout ainsi*, à plus forte raison *en est-il ainsi* dans les sociétés chrétiennes, éclairées depuis seize siècles par les plus vives lumières du christianisme.

Nés et élevés dans ces sociétés, nos penseurs incroyants ont reçu, eux aussi, malgré eux, une connaissance plus ou mois complète des dogmes et de la morale du christianisme. Tout leur rappelle, à chaque instant, cet enseignement divin : les personnes avec lesquelles ils conver-

sent, les temples qu'ils voient, les ecclésiastiques qu'ils rencontrent, les fêtes qu'ils sont forcés d'observer, et même le code qui les gouverne, et même la langue qu'ils parlent, et même l'air qu'ils respirent. Quelques efforts qu'ils fassent, leur raison ne peut pas se cacher aux rayons que lui darde partout le soleil de la vérité : *Non est qui se abscondat a calore ejus*. Elle ne peut se soustraire aux leçons de la tradition chrétienne, *qui ne l'abandonne jamais à elle seule, qui la suit partout, qui l'accompagne partout, qui lui fait partout éprouver ses influences* et sentir son empire, lors même qu'elle y a renoncé. Leur raison *puise toujours dans cette tradition, et les leçons de cette tradition viennent se confondre, à son insu, avec ce qu'elle croit tirer de son propre fonds*. En sorte qu'ils ne doivent qu'à ces leçons les quelques traits de lumière qui, de temps en temps, déchirent les ténèbres de leurs systèmes et laissent entrevoir, dans leur langage ou dans leurs écrits, quelques vérités au milieu de la nuit de leurs rêves (1).

Voilà ce qui est reconnu, avoué, constaté par le semi-rationalisme lui-même. Il a donc été bien inspiré, comme nous venons de l'en louer, en appelant nos libres penseurs les PAÏENS DE NOS JOURS. A la différence près que nos libres penseurs sont les incrédules de la religion révélée, et que les anciens philosophes furent les incrédules de la religion qu'on nomme *naturelle*; à la différence que ceux-là se révoltent contre toutes les croyances chrétiennes et ceux-ci se révoltèrent contre toutes les croyances humanitaires. Du reste, les uns et les autres ont suivi le même procédé *païen*, que saint Cyrille, cité plus haut (page 19), ap-

---

(1) Le Concile d'Amiens, que le semi-rationalisme ne cesse de citer contre nous, a fait cependant la même remarque touchant l'enseignement de la philosophie dans les écoles catholiques. Pour ce Concile, l'unité, la vérité, la certitude de l'enseignement philosophique, qu'on ne rencontre que dans ces écoles, ne sont pas le résultat des découvertes et de la puissance de la raison, mais de l'influence, mais de l'action qu'y exerce la religion. « Les professeurs, dit-il, « ont, dans la doctrine catholique, une règle qui leur indique les thèses à rejeter et qui les avertit en outre que tel ou tel raisonnement renferme quelque « chose de vicieux par cela même qu'il est conduit à des conclusions contraires « aux dogmes. De là vient que, dans les écoles catholiques, il y a un parfait et so- « lide accord sur plusieurs vérités, démontrées par des arguments philosophi- « ques, vérités sur lesquelles on ne trouve que le doute (ou la contradiction et « la confusion) dans les écoles AUXQUELLES LA LUMIÈRE DE LA FOI NE SERT PAS DE « FLAMBEAU.

« Il y a plusieurs notions sur Dieu et ses attributs, sur l'origine de l'univers, sur « la Providence, la religion, les vertus, sur la fin de l'homme, que les philosophes « *chrétiens, après qu'ils les ont apprises de la révélation*, prouvent par leurs « arguments, *mais qui n'ont pas été inventées par la philosophie humaine*.»

pelle *diabolique*, c'est-à-dire le procédé de vouloir comprendre par leur raison l'incompréhensible, de ne vouloir rien admettre sur la raison de l'autorité, mais de vouloir faire dépendre leur croyance de l'autorité de leur propre raison; le procédé de s'adorer, de s'idolâtrer eux-mêmes, dans leur propre raison, et de s'y évaporer et s'y perdre; le procédé, enfin, de vouloir combattre, effacer,— loin d'en établir de nouvelles,— toutes les vérités existantes dans la société où ils ont vécu, après avoir puisé, à *leur insu*, non pas dans leur propre esprit, mais les uns dans l'enseignement divin dont était dépositaire l'humanité, et les autres dans l'enseignement divin dont est dépositaire l'Église les *quelques vérités* qu'on rencontre dans leurs livres. Ainsi, selon le semi-rationalisme lui-même, les choses auraient toujours procédé de la même manière dans le monde ancien et dans le monde moderne. Les *païens de nos jours* auraient suivi exactement la même voie que les païens d'autrefois, la voie du mépris de toute révélation et de toute tradition; ils auraient abouti au même résultat, le doute au lieu de la certitude, et la folie au lieu de la sagesse; *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Ne faut-il donc pas dire que le semi-rationalisme, qui, en convenant de tout cela, n'en affirme pas moins que les philosophes incroyants anciens et modernes ont découvert *quelques vérités* par leur raison, ment à l'histoire, ment à lui-même, et s'aveugle volontairement lui-même sur ce qui s'est toujours passé, sur ce qui se passe, et sur ce qui se passera toujours dans la raison humaine voulant *par elle seule découvrir la vérité?*

§ 37. *Étrange dithyrambe de l'école semi-rationaliste en l'honneur de la puissance de la raison. Les semi-rationalistes s'abusent pitoyablement en attribuant à leur raison inculte les grandes pensées sur Dieu qu'ils ont empruntées à la philosophie et à la théologie. Qu'est-ce qu'ils sauraient de Dieu s'ils étaient nés parmi les infidèles ou dans les dernières classes de la société, là où ils n'auraient pu cultiver leur raison par de longues et sérieuses études?*

Mais il n'est pas étonnant que les semi-rationalistes s'aveuglent d'une manière si pitoyable sur ce qui se passe dans la raison des autres, puisqu'ils s'aveuglent d'une manière bien plus pitoyable encore sur ce qui se passe dans leur propre raison! Certaines salles résonnent encore de l'hymne par lequel ils ont célébré en style de dithyrambe l'excellence, la magnificence, la puissance sans bornes, les exploits glorieux, les clartés éblouissantes (*sic*) de leur propre raison! Et voici ce qu'ils ont appris au monde, qui ne s'en doutait pas, comme s'étant vraiment passé dans leur esprit. En dehors de toute révéla-

tion et de toute tradition, ils auraient tiré des *profondeurs de leur nature* (excellente et riche nature!) les idées d'unité et de cause. Une fois en possession de ces idées *puisées en eux-mêmes*, ils les auraient transportées au monde extérieur, et le monde leur aurait apparu alors comme *une* série de *causes* et d'*effets*. En joignant à ces idées les idées d'être et de substance, ils auraient conçu que les existences placées hors d'eux sont des êtres et des substances; et, par différentes *combinaisons de leur raison*, ils auraient trouvé (toujours *dans leur raison*) six caractères propres à ces êtres et à ces substances: la Contingence, la *Temporalité*, la Mutabilité, la Relativité, l'Imperfection et la Dépendance, en un mot, le *Fini*. La raison n'étant que *la plus vaine des choses si elle n'arrive qu'au fini*, et sa grandeur naturelle, le caractère divin qui est en elle étant *de ne pouvoir concevoir* le Contingent, le Temporel, le Variable, le Relatif, l'Imparfait, l'Être dépendant, le Fini sans *concevoir en même temps* le Nécessaire, l'Éternel, l'Immuable, l'Absolu, le Parfait, l'Être par soi, l'Infini, ils en auraient aussi trouvé les idées toutes faites *dans leur raison*. Et ces idées ne s'expliquant pas par elles-mêmes et restant invariables dans leur esprit, *ils seraient parvenus, sur la foi de ces idées, à affirmer l'existence de cet Infini*, à affirmer le DIEU VIVANT. L'idée de l'être, pure et dégagée de toute détermination particulière, *leur aurait représenté l'Être infini de toute manière, l'Infini infiniment infini, possédant toutes les perfections dans une seule perfection, qui est son essence et sa vie* (1). Car dans l'idée de l'Être infini ils auraient saisi celle de la substance infinie, qui en est comme le support et à laquelle appartiennent des attributs également infinis (*sic*).

« La raison pure, ont dit encore ces vaillants semi-rationalistes, est cette faculté qui *conçoit* l'INFINI (*sic*); *c'est là sa fonction propre.*

---

(1) Saint Thomas a fait la remarque que les plus grands philosophes de l'antiquité, tout en admettant l'unité de Dieu, n'ont jamais soupçonné, par leur raison, *que Dieu est l'être au-dessus duquel on ne saurait rien concevoir de plus parfait*, et que cette idée complète et parfaite de Dieu n'a été transmise à l'homme que par la révélation : *Non omnibus dicentibus Deum esse unum Deus est id quo nihil perfectius cogitari potest.* Mais, comme le semi-rationalisme va nous le dire tout à l heure, est-ce que saint Thomas a rien compris à la vraie philosophie? Et d'ailleurs est-ce que la raison humaine n'a pas fait d'étonnants progrès depuis saint Thomas? Rien donc de plus simple que cette conquête de la raison moderne, que la raison du moyen âge, hébétée par la scolastique, ne put atteindre; cette conquête de la raison, d'avoir atteint, *par elle seule* et sans le moindre secours de la révélation, à l'*idée complète et parfaite de Dieu*.

Elle est la faculté du Nécessaire, de l'Éternel, de l'Absolu, de l'Immuable, du Parfait, de l'Infini, du Divin, et là se trouve sa grandeur.» Ils conviennent, il est vrai, que toutes les vérités marquées au sceau de l'Infini, *qui se trouvent dans notre intelligence*, ne peuvent provenir d'elle ni lui appartenir; *qu'elles sont de Dieu et qu'elles sont à Dieu;* mais ils ajoutent que « de même que nous affirmons l'existence « du monde sur le témoignage de nos sens, nous affirmons celle de Dieu « ET SA PERFECTION sur LE TÉMOIGNAGE DE NOTRE RAI« SON (*sic*) (1). »

C'est là le dithyrambe que des semi-rationalistes, auxquels on ne peut certainement pas refuser d'avoir du talent, de l'érudition et même du génie comme écrivains, ont composé et chanté en l'honneur de la raison! Oui, le *dithyrambe;* c'est le mot; car un pareil langage ne peut être inspiré que par l'ivresse et l'aveuglement des préjugés rationalistes. En parlant ainsi, les semi-rationalistes confondent évidemment le procédé de la raison éclairée déjà par la révélation chrétienne, de la raison formée par de fortes études aux déductions philosophiques et voulant démontrer l'existence et les perfections du Dieu qu'elle connaît avec le procédé de la raison étrangère à toute révélation, à toute tradition, à toute étude des sciences sérieuses et d'elle-même. Ils n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir que la raison, dans ce second cas, dans cette condition d'ignorance de tout, la raison telle qu'on la suppose dans la présente discussion ne fait rien, n'a jamais rien fait, ne fera jamais rien de tout ce qu'ils attribuent ici à leur raison comme ayant été fait par elle.

Nos semi-rationalistes ont, du reste, emprunté aux rationalistes absolus, leurs pères, cet étrange procédé d'attribuer à la raison le fait de la tradition. Avec le ton tranchant et propre à ces philosophes, lorsque, trop confiants dans l'ignorance de leurs lecteurs, ils énoncent une fausseté historique ou une grande absurdité, M. Cousin avait dit ceci en 1845 : « Qui a montré aux hommes, par delà les limites et « le voile de l'univers, un Dieu caché, mais partout présent?... Qui « leur a inspiré cette touchante et solide espérance que, cette vie ter« minée, l'âme immortelle sera recueillie par son auteur?... Je le de« mande, qui a enseigné tout cela à tant de millions d'hommes avant « la venue de JÉSUS-CHRIST, sinon cette *lumière naturelle* qu'on « traite aujourd'hui avec une si haute ingratitude?... Et cette légis-

(1) Dans ce cas, la révélation n'est plus nécessaire pour connaître parfaitement Dieu. Voilà donc le semi-rationalisme se dévoilant lui-même et professant le rationalisme le plus absolu! En lisant ces choses, qui ne croirait avoir un livre *de l'illustre chef des rationalistes français* entre les mains?

« lation romaine qui, pendant de si longs siècles, a donné au monde « le *gouvernement le plus équitable qui fut jamais* (!!!), qui l'a ins- « pirée? qui l'a soutenue? Apparemment encore la *raison naturelle.* » Or voici la réponse qu'un journal non suspect ni hostile à M. Cousin (*la Gazette de l'instruction publique* du 10 novembre 1845) fit alors à cette incompréhensible tirade du philosophe rationaliste, et voici les paroles par lesquelles il le rappela à l'ordre : « Ceux *qui connaissent l'histoire* de la philosophie et de la religion (1) n'*ignorent* pas que *toutes ces vérités* sont DES VÉRITÉS DE TRADITION, empruntée aux sages de l'Égypte et de l'Inde, qui eux-mêmes les avaient reçues d'ailleurs. Dieu, qui institua les sociétés, pour leur donner des moyens de se conserver, *leur révéla toutes ces vérités* qu'on appelle *naturelles* et que j'appellerais *providentielles* (très-bien). Chez les Juifs les prophètes, chez les païens les philosophes accomplirent presque la même mission (2) en RAPPELANT aux hommes les vérités *que Dieu lui-même avait promulguées*, comme *législateur de la loi primitive*. Quant à ce qu'ajoute M. Cousin sur les législations, qu'il montre aussi *comme un des résultats de la philosophie*, qu'on lise l'ouvrage de M. Troplong *sur l'influence du christianisme dans la législation romaine*, et l'on verra combien l'action du christianisme fut puissante dans cette partie de la civilisation. M. Cousin, par cette apologie *sans réserve ni mesure*, s'expose à ce qu'on lui rappelle la poétique image d'un de ses confrères de l'Institut (M. Victor Hugo), en le comparant à un homme qui voit des étoiles à travers les branches d'un arbre, et les prend pour des fruits de ses rameaux. »

Cette image est très-jolie, parce qu'elle est très-vraie. Tous nos adversaires en sont là vraiment; ils prennent les étoiles de la révélation et de la tradition, qu'ils voient à travers leur raison, pour les œuvres de leur raison.

Ils sont vraiment curieux, étranges, et même absurdes les semi-rationalistes! Quelques-uns au moins, parmi eux, sont de fortes têtes qui ont blanchi dans les recherches théologiques, qui ont à leur disposition une série d'idées que la révélation leur a fournies, que la philosophie a développées dans leur esprit, et une langue qu'ils ma-

(1) M. Cousin est donc convaincu *de ne pas connaître cette histoire*. Il est bien désagréable de recevoir de pareils soufflets de la main de ses propres écoliers! *Tu quoque Brute, fili mi!*

(2) Avec la *petite* différence que les prophètes ont *rappelé* et que les philosophes ont failli *détruire toutes les vérités naturelles* parmi les peuples, ainsi que le semi-rationalisme vient de nous l'apprendre.

nient très-bien pour les exprimer. Forts de ces avantages exceptionnels,—et qui, par conséquent, sont bien loin de se trouver au service de la raison de *chaque homme,* de la raison humaine,—ils analysent leurs idées, ils les composent, ils en déduisent de magnifiques conclusions pour *démontrer* invinciblement l'existence et les perfections du Dieu qu'ils connaissent ; puis ils viennent vous donner toutes ces opérations si abstraites, si compliquées et si difficiles comme l'opération la plus simple, la plus naturelle de *toute raison*, ignorant tout et s'ignorant elle-même, dans la recherche du Dieu qu'elle ne connaît pas encore ! Ces étonnants résultats, que seule peut atteindre une raison corroborée par tout ce que la révélation enseigne de plus sublime et par tout ce que la science fournit de plus élevé, une raison, dis-je, exercée aux plus hautes abstractions métaphysiques, ils vous les offrent pour les résultats que peut obtenir toute raison n'ayant rien reçu de l'extérieur, ne pouvant rien emprunter aux travaux des autres et à ses propres travaux et ne pouvant disposer que d'elle-même. Ils vous présentent les conquêtes de la raison des théologiens et des philosophes consommés comme les conquêtes auxquelles la raison de tout homme le plus ignorant et le plus grossier peut aspirer, et là-dessus de s'écrier : « Voilà de quoi la raison *elle seule est capable !* Voilà la puis« sance, la grandeur, la divinité de la raison humaine ! »

Mais, nous le demandons au simple bon sens, n'est-ce pas fabriquer le roman de la raison, au lieu d'en tracer l'histoire qu'ils avaient promise à leurs adeptes ? N'est-ce pas faire de la poésie au lieu de faire de la philosophie ? N'est-ce pas *imaginer* au lieu de raisonner ? N'est ce pas là l'abus le plus criant de la logique et du langage humain ? N'est-ce pas se prévaloir de leur position, de leur talent, de leur caractère pour faire partager aux autres les hallucinations de leur esprit égaré par le fanatisme de la raison ? Et, tranchons le mot, n'est-ce pas tromper leurs lecteurs après s'être trompés eux-mêmes ? Cela s'explique cependant.

L'auteur semi-rationaliste que nous avons si souvent combattu dans cet écrit a dit quelque part : « Quand on parle trop longtemps « dans le sens *d'une supposition*, on finit par admettre et par croire « la chose comme on la suppose. On finit surtout *par la faire ad« mettre aux autres*, d'autant plus sûrement qu'on attire sur elle « leur attention, et *qu'ils y croient* et qu'ils s'y attachent *presque « sans s'en apercevoir, par la seule habitude de la supposer comme « vraie*. Nous signalons ce danger à *tous* les écrivains et *professeurs « de l'Université*, nous le signalons à *tous* les catholiques, et spécia« lement à la vigilance du clergé (Les TRADITIONALISTES, etc., « pag. 67). »

Mais il paraît que cette judicieuse remarque, qui renferme l'histoire véritable du semi-rationalisme, n'a profité ni à *tous ceux* à qui elle a été adressée ni même à celui qui l'a faite. Car il n'a pas, plus que ses adeptes, évité lui-même *le danger qu'il avait signalé* aux autres. Les chefs du semi-rationalisme *ayant parlé trop longtemps dans le sens de cette supposition :* Que ce que peut la raison éclairée par la foi et par la science, la raison *par elle seule*, la raison privée de ces ressources le peut aussi ; *ils ont fini par admettre et par croire la chose comme ils l'avaient supposée ; ils ont fini, surtout, par la faire admettre aux autres, d'autant plus sûrement qu'ils ont attiré sur elle leur attention, et qu'ils y croient et qu'ils s'y attachent presque sans s'en apercevoir, par la seule habitude de la supposer comme vraie !* De là cet amas d'idées les plus extravagantes, exprimées dans le langage le plus enthousiaste, que des maîtres, fanatisés par *la supposition*, débitent avec l'assurance et l'aplomb qui ne convient qu'aux choses sérieuses et dont leurs élèves se repaissent avec la facilité et le bonheur auxquels la vérité seule a droit. De là, enfin, cet engouement pour la *valeur* et la *dignité* de la raison au berceau, et même de la raison encore à naître, encore à se former, de la raison étonnée elle-même de se voir attribuer une puissance qu'elle ne se connaît pas et des conquêtes qui lui sont parfaitement étrangères, même par le nom !

Ah ! si messieurs les semi-rationalistes étaient nés aux beaux jours, — qu'ils regrettent tant, — de la philosophie païenne d'Athènes et de Rome ! Comme on peut supposer, sans leur faire le moindre tort, qu'ils n'auraient pas eu plus de génie que Platon, Aristote et Cicéron, il est plus que probable qu'ils ne seraient jamais parvenus à se former de Dieu l'idée qu'ils ont maintenant de Dieu, l'idée d'un être réunissant en lui toutes les perfections, et qu'ils prétendent *s'être formée par leur raison.* Ils en seraient au dieu de Platon, à la figure ronde et assujetti à la fatalité d'idées existantes hors de lui ; ou bien au dieu d'Aristote, co-existant avec la matière éternelle; ou enfin au dieu de Cicéron, se fourvoyant tantôt par défaut de prévoyance et tantôt par défaut de liberté. Et comme ces philosophes encore, ne consultant que leur raison dans leurs créations touchant Dieu, la morale et la raison, nos semi-rationalistes auraient été aussi *moins sages, moins raisonnables* que le peuple lui-même, qui ne consultait que les traditions.

Sans doute, s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu, tout autant que ces philosophes encore, éviter ces malheurs. Mais, à en juger par ce qu'ils sont maintenant, des rationalistes voilés, combattant la tradition et la révélation, l'on peut croire *qu'après avoir connu Dieu ils*

ne l'auraient pas non plus glorifié ; qu'ils *se seraient, eux aussi, évanouis dans leurs pensées*, et qu'ils auraient mérité cette épitaphe humiliante que saint Paul a, de sa main inspirée, écrite sur le tombeau de tous les anciens philosophes : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Que si, au contraire, ils étaient nés en Chine ou dans l'Inde moderne, au lieu du Dieu nécessaire par soi, éternel, indépendant, absolu, infini et parfait, qu'ils veulent nous faire croire avoir découvert par leur raison, il y a toute probabilité que leur raison ne se serait point élevée au-dessus du Dieu-tout, ou du panthéisme des Bramines, ou du dieu des Budistes, se révélant aux hommes par des incarnations toujours nouvelles. Il y a toute probabilité qu'ils n'auraient rien trouvé de plus raisonnable que de plier, pendant leur vie, le genou devant les fétiches de Fô, de Xaca et de Bouda, et d'espérer, comme le comble du bonheur, de passer dans le corps d'une vache après leur mort; et qu'ils n'auraient pas écrit sur le vrai Dieu ces pages si belles et si chaleureuses qui nous édifient tant dans leurs écrits.

Si enfin, tout en naissant en France, dans *ce pays de bon sens lucide* et dans ce temps où la raison publique *se trouve si fortement constituée* par la séve qu'elle puise à la révélation chrétienne, ils n'avaient cependant pas été appelés à l'état ecclésiastique, et n'avaient guère développé leur raison par de fortes études ; si, au lieu d'être théologiens et philosophes, ils n'étaient que des simples laboureurs, des ouvriers, des cochers de fiacre ou des balayeurs des rues, très-certainement qu'ils n'auraient jamais rencontré dans tous les êtres créés les six caractères de la Contingence, de la Temporalité, de la Mutabilité, de la Dépendance, de l'Imperfection et du Fini, qu'ils nous assurent y avoir découverts par leur raison ! Très-certainement qu'en fouillant dans leur esprit ils n'y auraient guère trouvé non plus les idées du Nécessaire, de l'Éternel, de l'Immuable, de l'Être indépendant, de l'Infini et du Parfait que, dans leurs conditions exceptionnelles, ils se vantent d'y avoir trouvées. Ils auraient cru tout bonnement à Dieu sur le témoignage de leur catéchisme, si on le leur avait appris; mais ils ne seraient jamais parvenus *à affirmer l'Être infini, le Dieu vivant, sur la foi de leurs idées.* Ils ne se seraient jamais rencontrés, comme ils veulent le donner à croire, face à face avec l'Essence infinie, ni ne se seraient extasiés devant le miroir de ses perfections. Leur raison, cette faculté *qui conçoit l'Infini*, n'aurait pas même pas conçu le fini ; elle ne se serait point conçue elle-même. Elle ne serait qu'une raison lourde, grossière, impuissante, ne découvrant rien, ignorant tout, jusqu'à ses propres fonctions et à son *caractère divin*, et obligée de mendier le pain de la vérité aussi bien que la vérité du pain auprès du premier venu! Et assurément ils ne déploieraient tant de suffisance conjointe,

à ce que disent les mauvaises langues, à tant de fatuité et à tant d'orgueil !

Donc toutes ces merveilles qu'ils nous assurent avoir opérées par leur raison, et rien que par leur raison, et qui, selon eux, révèlent la puissance, la grandeur et la dignité naturelles de la raison, toutes ces visions claires, toutes ces intuitions directes, toutes ces ascensions sublimes, toutes ces trouvailles heureuses de leur raison ne sont que des contes, que des rêves, des jeux d'imagination, des mots vides de sens, des illusions, que des extravagances par lesquelles, dupes eux-mêmes de la vanité et de l'incohérence de leurs pensées, ils font tant de dupes parmi les esprits légers et irréfléchis, parmi les ignorants et les niais ! En voici une preuve sans réplique que nous choisissons entre mille.

§ 38. *Continuation du même sujet. Un savant semi-rationaliste qui, ayant affirmé avoir, dans ses visions, découvert d'étranges choses en Dieu, quatre ans après est venu dire au public qu'à la vérité il n'avait rien vu en Dieu de toutes ces choses. Ce sont des avertissements de bons amis qui lui ont fait changer les prétendues découvertes de sa raison contre un acte de foi. Les semi-rationalistes s'imaginant que leur raison porte leur foi, au lieu que c'est leur foi qui porte leur raison, comparés à des enfants à califourchon sur des roseaux. Une cavalcade semi-rationaliste sur des bâtons.*

Notre lecteur doit se souvenir de ce savant semi-rationaliste si distingué, — nous aimons à lui rendre cette justice, — par l'élévation de son esprit et par la droiture de son caractère qui, plus haut, voulant édifier le public sur la puissance de la raison, l'a mis dans le secret de ce qui s'était passé dans sa propre raison, et lui a appris qu'un beau jour, s'étant, « dans le silence de la méditation, élevé à la con« ception de l'unité, de la simplicité, de l'infinité divines, il s'est trouvé « en présence d'une *existence indéterminée* où il voyait que *toutes « perfections* étaient comprises *sans en pouvoir cependant déter« miner aucune;* que, tant qu'il n'eut conçu aucune des propriétés « divines, il fut pris de *vertige*, l'Infini ne fut pour lui qu'*une abs« traction, un mot, une lettre morte;* » en un mot qu'il ne rencontra en Dieu que le Dieu des athées. Cela se passait en l'an de grâce 1844. Mais en 1849, ayant publié une seconde édition de l'ouvrage où il avait consigné cette étrange vision, le même auteur a dit encore au public, avec une franchise qui l'honore, qu'en vérité, dans cette même vision, les choses s'étaient passées bien autrement qu'il l'avait dit dans sa première édition. Car, en s'élevant, toujours *dans le silence de la méditation, à la conception de l'unité, de la simplicité, de l'infinité divines,* il ne s'était pas trouvé du tout en présence d'une *existence indéterminée, d'une abstraction, d'un mot, d'une let-*

tre morte, mais « d'une *affirmation absolue*, renfermant en elle-même *toute perfection*, d'une *façon si claire* qu'il put *les discerner toutes*, aussi bien que tous les attributs et les propriétés de la nature divine ; » en un mot, qu'il avait été assez heureux pour découvrir en Dieu le Dieu des chrétiens !

En 1844, il avait dit aussi à ses lecteurs qu'il avait surpris en Dieu, « comme la première des propriétés de l'Être infini, le pouvoir-être « (*sic*), *avant d'être*, une force, une énergie première, une activité, « *une causalité* (*sic*) soutenant cet être, et le portant et le réalisant « sans cesse ; en *un* mot *une puissance réalisant* en *Dieu la substance*. » Mais en 1849 il les a détrompés, ayant l'air de leur déclarer que, cinq ans avant, il n'avait dit cela que pour plaisanter ; qu'en effet il n'avait jamais rien vu, dans le miroir de Dieu, de ces étranges choses que des hérétiques rationalistes et des rationalistes hérétiques seuls ont pu y voir ; mais que lui, prêtre catholique, n'y avait vu que ce que la théologie et la philosophie catholiques y ont toujours vu : « L'être néces- « saire, seul existant par lui-même, jamais à l'état de pure puissance, « mais toujours en *acte ;* l'être dans lequel la puissance d'être ne pré- « cède pas l'être, mais en qui l'être et la puissance sont la même chose, « et se confondent dans une réalité toujours subsistante, nécessaire, « absolue. »

En 1844, il avait assuré à ses auditeurs que, dans une de ses visions philosophiques (qui n'ont rien à faire, comme on le voit, avec les visions des Saints), il lui avait été donné de découvrir « trois facultés « nécessaires, trois principes coéternels, distingués entre eux et exis- « tant dans la divinité. » C'est-à-dire la Trinité persane ou indienne. Car trois *principes coéternels*, *distingués entre eux dans la même nature* ne sont, ni plus ni moins, que trois dieux. Mais en 1849, il se hâta de les avertir que, la première fois, il s'était mal exprimé. Car il avait réellement rencontré en Dieu, au lieu de trois *facultés nécessaires*, trois propriétés fondamentales, et, au lieu de trois *principes coéternels*, un seul principe, une seule nature en trois personnes, c'est-à-dire ni plus ni moins que ce que voit en Dieu l'enfant qui vient de passer son examen de catéchisme.

Or, comment s'est-il opéré dans cet esprit si distingué un si étonnant changement de scène ? Comment, à quatre ans de distance, toujours à l'aide de sa raison, n'a-t-il plus vu dans l'Être divin ce qu'il y avait vu auparavant ? Et quant aux choses qu'il avait vues vraiment en Dieu, comment les a-t-il vues ensuite d'une manière aussi différente que la vérité diffère de l'erreur et la fiction de la réalité ? Est-ce que le regard de sa raison avait acquis avec le temps quelques degrés de plus de puissance, de clarté et de pureté ? Ou bien est-ce qu'il n'avait pas

encore découvert dans sa raison les idées qui, cependant pour lui, s'y trouvent nettement dessinées : les idées du Nécessaire, de l'Éternel, de l'Immuable, de l'Absolu, du Parfait, de l'Infini, *sur la foi desquelles* il vient de nous assurer *d'avoir pu affirmer le Dieu vivant?*

Rien de tout cela. Mais c'est que des laïques lui firent observer que, même en ne voulant pas qualifier comme des hérésies et des absurdités formelles certaines expressions de la première édition de son ouvrage, cependant on ne pouvait s'empêcher de les considérer au moins comme malsonnantes et frisant l'hérésie et l'absurdité. Et l'excellent auteur, dont les intentions sont si pures et l'amour du vrai si généreux, n'a pas hésité un instant, dans la seconde édition de ce même ouvrage, à changer, à modifier ou à supprimer tout à fait ces expressions. Mais ç'a été nous dire tout bas à l'oreille, avec une noble franchise, qu'au fait il n'a eu, ni avant, ni depuis, *de visions d'aucune espèce;* qu'*il ne s'est pas élevé du tout, par son propre esprit*, *dans le silence de la méditation*, à la conception de l'unité, de la simplicité, de l'infinité divines; qu'il n'a vu Dieu ni à l'état d'être contingent, ni à l'état d'être nécessaire, ni à l'état de lettre morte, ni à l'état d'être vivant; qu'il n'a découvert, *lui*, ni trois principes, ni trois personnes dans la divinité, et que ce sont là des formes poétiques, mal choisies, si l'on veut, mais qu'il avait adoptées dans l'intention louable de revêtir de ces formes des pensées trop abstraites pour les rendre plus intelligibles. Ç'a été nous apprendre que tout cela n'est, comme nous l'avons remarqué nous-même, que de l'ode ou du roman, rendant la vérité méconnaissable; qu'en tout cela l'auteur n'a fait qu'emprunter à la théologie catholique les plus pures notions de Dieu, et les altérer en les alliant à une philosophie de mauvais aloi; que s'il s'est élevé quelquefois au-dessus de lui-même, c'est en tant que théologien, et non pas en tant que philosophe; c'est sur les ailes de la foi, et non pas sur les ailes de la raison; et que dans tout cela la raison n'est que pour avoir failli blesser la foi et le philosophe pour avoir failli compromettre le théologien. Ç'a été, enfin, nous prouver lui-même, de la manière la plus éclatante, qu'en vérité la raison *elle seule* et par *elle seule* ne découvre rien, n'invente rien touchant les premières notions de Dieu et de ses lois ; mais que tout vient à l'homme du dehors, de l'entourage qui l'a environné à son berceau et des études qu'il a faites dans sa jeunesse.

Ce Dieu donc que les semi-rationalistes affirment devoir à la *conscience* et *à la raison*, ils ne le doivent qu'à l'enseignement divin qui, d'après eux, *se trouve partout*, *remplit tout*, qui est dans toute société et par lequel *toute raison est nécessairement enseignée.* S'ils étaient nés sourds et aveugles, c'est-à-dire dans un état où il leur eût été impossible de participer à cet enseignement, ils auraient eu beau

demander Dieu et sa loi à leur conscience et à leur raison, elles ne leur auraient rien répondu. Toutes les fois que la raison et la conscience répondent quelque chose à l'homme qui les interroge sur ces matières, leur voix n'est que l'écho de la tradition qui est arrivé jusqu'à lui et de l'instruction de la société où il a reçu le jour. Si, interrogées par nos rationalistes, la raison et la conscience ne leur indiquent que le Dieu des chrétiens, c'est parce que la société où cette raison a éclos, où cette conscience s'est formée est elle-même chrétienne. Et lorsqu'ils veulent faire croire que c'est leur raison qui les a conduits à la première connaissance de Dieu, — tandis que c'est au contraire cette connaissance de Dieu, leur étant arrivée par la société, qui conduit leur raison, — ils mentent à eux-mêmes et aux autres, ils faussent l'histoire de la raison et de la philosophie.

Cela nous rappelle ce genre d'amusement des enfants, qui était en usage dès le temps d'Horace, de jouer quelquefois au cheval, se mettant à califourchon sur un long roseau : *Equitare in arundine longa.*

Considérez l'un de ces étranges cavaliers. Un maréchal de France n'est pas plus fier sur un beau coursier arabe superbement caparaçonné que cet enfant sur sa frêle monture. C'est lui qui avance ou recule, qui court ou s'arrête, qui trotte ou galope, qui piaffe, qui secoue la tête, qui hennit, qui imite de son mieux les allures et les mouvements du cheval fougueux ou rétif, pesant ou léger. C'est lui, en un mot, qui ne conduit pas seulement, mais qui porte son chétif bidet; et cependant c'est ce bidet qui est censé faire tout cela et porter son cavalier.

Voilà la figure la plus propre, la plus fidèle de ce qui arrive à nos adversaires. Le roseau, plante dont le vide n'est interrompu que par des nœuds et qui plie à tout vent, exprime très-bien, ainsi que l'Évangile et saint Paul semblent l'insinuer, la triste condition de la raison livrée à elle-même, dont le vide naturel n'est coupé que par les nœuds de l'erreur et qui, par sa légèreté, est facilement agitée dans tous les sens, misérable jouet du premier imposteur et de tous les vents des mauvaises doctrines (1). Et l'enfant portant et promenant le

---

(1) En parlant de saint Jean, de la solidité de sa foi et de ses autres vertus, le Sauveur du monde a dit : Dans la personne de Jean au désert, vous n'êtes pas allés voir un ROSEAU AGITÉ DU VENT; *Cœpit Jesus dicere de Joanne : Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam* (*Matth.* XI)? Et saint Paul a dit que ce n'est que par l'unité de la foi, et de la connaissance du Fils de Dieu, et par la vérité réalisée par les œuvres que nous pouvons éviter le malheur de *flotter comme des enfants emportés çà et là par tout vent de doctrine*, jouets (selon le grec) des hommes dont l'astuce nous engage artificieusement dans

roseau, au lieu d'être porté et promené par le roseau, exprime admirablement, lui aussi, l'action souveraine de la vraie foi, dirigeant et *enseignant* la raison, au lieu d'être dirigée et enseignée par la raison. Tous les rationalistes donc, philosophes ou catholiques, absolus ou mitigés, en nous racontant les mouvements, les marches, les progrès, la puissance, l'élan de leur raison dans la découverte de la vérité, s'abusent de la manière la plus étrange et la plus regrettable. Ils croient avoir tiré *de leur propre fonds les vérités* qu'ils *doivent à la tradition* et aux croyances de la société où ils vivent. Ils prennent pour des ascensions de leur raison élevant leur foi les ascensions de leur foi élevant leur raison. Ils pensent que leur foi est éclairée, *conduite* et *supportée* par leur raison, tandis qu'au contraire c'est leur raison qui est éclairée, *conduite* et *supportée* par leur foi. Ce sont de véritables enfants, jouant au cheval au moyen du roseau de leur raison; et cette raison, si la foi cessait de la soutenir, tomberait à l'instant dans les ténèbres de toutes les erreurs, dans le désespoir de toute vérité, comme le roseau dont l'enfant a fait sa monture, lâché par lui, tomberait à l'instant sur le sol pour y rester à l'état d'une complète immobilité. Mais ce sont de véritables enfants jouant au cheval, avec cette grande différence que l'enfant chevauche sur le roseau pour s'amuser, qu'il ne se trompe pas et ne trompe personne, tandis que nos philosophes-enfants se mettent sérieusement à califourchon sur leur raison, ont l'air de se bien tenir sur leur raison et aspirent à tromper tout le monde après s'être pitoyablement trompés eux-mêmes!

Mais ne disons pas cela trop haut, de peur d'être entendu par le *Charivari* ou par le *Journal pour rire*. Ces méchantes feuilles, qui n'épargnent rien et pour lesquelles rien n'est sacré, pas même les philosophes, ces prêtres de la Raison, seraient bien capables de s'emparer de cette idée, et, sous le titre : *Une cavalcade de Rationalistes de toutes les nuances*, elles seraient assez irrévérencieuses et assez hardies pour exposer à la risée publique, dans une gravure *à l'eau forte*, une foule d'individus respectables, hommes et femmes (1), appar-

---

l'erreur; et que ce n'est qu'en faisant la vérité par l'amour que nous pouvons croître en toutes choses en Jésus-Christ, qui est notre chef : « *Donec occurramus* « *omnes in unitatem fidei et agnitionem Filii Dei... Ut jam non simus* « *parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ, in nequitia* « *hominum, in astutia, ad circumventionem erroris; veritatem autem fa-* « *cientes in charitate, crescamus in illo per omnia qui est caput, Christus* « (*Ephes.*, IV, 13 et 14). »

(1) A la page 105 de son ouvrage, l'auteur de *la Valeur de la raison* nous

tenant à l'enseignement, à la presse périodique, à l'Académie, au barreau, et même au clergé. En vérité, ce serait bien curieux de voir tout ce monde marchant pêle-mêle, la tête haute, avec l'air de conquérants de la vérité, inspiré par la même pensée, mais dans une si grande variété d'habits de toutes couleurs, de chapeaux de toutes formes, de costumes de toutes classes et de toilettes de toutes heures, monté sur des bâtons de toutes les espèces. Mais ce serait cruel, ce serait sanglant. Le semi-rationalisme en a bien assez d'être historiquement faux; il n'a pas besoin d'être tourné en ridicule!

---

a appris, sur l'autorité d'une *Revue universitaire*, qu'une femme d'esprit du faubourg Saint-Germain a fait un jour, *dans un salon*, la réfutation complète du traditionalisme... *en dix mots*. Il ne nous appartient pas d'évaluer au juste la puissance du génie de ce philosophe en jupon. Il ne nous appartient pas non plus de chercher à savoir si le traditionalisme, qui dans cette arène a si honteusement succombé de la main d'une femme, était en chair et en os, ou bien simplement en effigie. Ce que nous voulons conclure de cette révélation qu'on a bien voulu nous faire, c'est d'abord qu'il y a des femmes affiliées au semi-rationalisme, comme il y en d'affiliées au jansénisme, au maçonisme et au voltérianisme; et ensuite que, si notre grave adversaire a pu, sans compromettre le sérieux de son ouvrage, égayer ses lecteurs en présentant à leur admiration une femme en chaire, on ne peut s'étonner que nous ayons voulu égayer aussi les nôtres en les faisant assister en esprit à une *cavalcade d'enfants*. L'une de ces choses vaut bien l'autre!

SIXIÈME CHAPITRE.

ACCUSATIONS QUE LES SEMI-RATIONALISTES FORMENT CONTRE LES TRADITIONALISTES. LE SEMI-RATIONALISME EST SOUVERAINEMENT INJUSTE.

PREMIÈRE ACCUSATION.

LES TRADITIONALISTES SOUTIENNENT QUE L'ENSEIGNEMENT TRADITIONNEL EST NÉCESSAIRE POUR PENSER.

§ 39. *Toute erreur est injustice. Tout système erroné est en trois manières injuste à l'égard de la vérité. On commence à montrer le semi-rationalisme injuste d'après la première manière à l'égard de la tradition : en lui attribuant des doctrines qui ne sont pas les siennes. Preuves que les traditionalistes n'admettent pas* LA NÉCESSITÉ DE L'ENSEIGNEMENT POUR PENSER, *et de l'injustice du semi-rationalisme à ce sujet. Réfutation du reproche fait aux traditionalistes de se trouver en désaccord avec saint Thomas, qu'ils protestent de suivre, touchant l'origine de la pensée. Le chef le plus illustre du semi-rationalisme professant lui, au contraire, dans les termes les plus formels, la nécessité de la parole pour penser.*

L'erreur n'est que l'injustice de l'esprit, comme l'injustice n'est que l'erreur du cœur. Mais, comme l'esprit et le cœur tendent mutuellement à se mettre à l'unisson l'un de l'autre, l'erreur, tôt ou tard, finit par corrompre le cœur et par y produire l'injustice, de même que l'injustice, tôt ou tard, finit par égarer l'esprit et y engendrer l'erreur. Il y a donc liaison, rapport secret, mais nécessaire, entre l'erreur et l'injustice. En sorte que toute erreur doit, tôt ou tard, se traduire par des actes injustes, comme toute injustice doit, tôt ou tard, se manifester par des doctrines erronées.

On vient de voir que le semi-rationalisme est un système reproduisant le semi-pélagianisme dans la philosophie, se trouvant en parfaite harmonie de principes avec la grande hérésie du jour, le rationalisme, et que, par-dessus le marché, il est lui-même un système logiquement absurde, grossièrement obtus, historiquement faux.

Tout système d'erreur n'est injuste que dans la mesure où il est

erroné. Erroné donc sous tous les rapports, le semi-rationalisme est et doit être injuste de toutes les manières.

Ce n'est qu'en trois manières que tout système d'erreur est injuste à l'égard des disciples de la vérité : 1° En leur attribuant des doctrines qui ne sont pas les leurs ; 2° en leur faisant un crime, à eux, de professer des doctrines qu'il avoue et soutient lui-même ; puis 3° en présentant leurs vraies et propres doctrines comme des doctrines condamnées et faisant tort à la religion et à la raison.

Or, c'est précisément en toutes ces trois manières que le semi-rationalisme a signalé son injustice envers le traditionalisme : IL EST DONC SOUVERAINEMENT INJUSTE. C'est ce qu'on va voir par l'énumération que nous allons faire, dans ce chapitre, des principaux griefs allégués par les semi-pélagiens de la philosophie comme prétextes de querelle contre les philosophes de la foi et par la réfutation que nous allons faire de ces griefs. Sous ce rapport, ce chapitre est peut-être le plus intéressant de tout cet ouvrage.

Ceux qui ont parcouru les ouvrages des grands apologistes anciens et modernes en faveur du christianisme contre le philosophisme ou en faveur du catholicisme contre l'hérésie savent bien que ces grands chrétiens n'ont jamais menti en *attribuant à leurs adversaires des doctrines qui n'étaient pas les leurs*. C'est que la vérité n'a pas besoin du mensonge ; elle se suffit à elle-même pour se défendre. Mais il n'en est pas, il n'en peut être de même de l'erreur. Mensonge elle-même, ne vivant que du mensonge et ne s'imposant que par le mensonge, elle ne peut être vraie, elle ne peut être juste envers les défenseurs de la vérité sans se détruire elle-même. Elle a donc toujours commencé par leur imputer des doctrines fausses, *des doctrines qui ne sont pas les leurs*. C'est, on le sait, la tactique des protestants contre les catholiques et des philosophes incrédules contre les chrétiens, et c'est aussi la tactique dont le semi-rationalisme a d'abord fait usage contre le traditionalisme.

« Le nouveau système, » dit l'auteur de *la Valeur de la raison*, « a pris pour devise générale : NÉCESSITÉ DE L'ENSEIGNEMENT TRADITIONNEL POUR PENSER (page 21). » Et plus loin le même auteur a dit encore : « L'IMPOSSIBILITÉ DE PENSER SANS PAROLE, « voilà le pivot du nouveau système, le grand principe du traditionalisme (page 90). » Le dernier et le plus distingué parmi les ardents adversaires de la Tradition a dit, lui aussi : « La nouvelle école veut « expliquer l'intelligence *par la magie des mots*. Sa première maxime « est que la parole fait naître les idées dans l'esprit, elle en est la « cause réelle et efficiente. » M. Rigaut, à l'endroit indiqué plus haut (page 44), fait au traditionalisme le même reproche. C'est donc un

mot d'ordre commun à toute la phalange semi-rationaliste et même à la phalange rationaliste pure que d'imputer à la méthode traditionnelle, pour la rendre ridicule, la grande extravagance : *Que l'homme ne peut nullement* PENSER, *ne peut avoir aucune idée sans la parole, et que la parole seule résout le problème de la connaissance humaine.* Or, il n'y a rien de plus injuste qu'une pareille imputation et un pareil reproche.

On vient de voir ci-dessus (§ 11) quelle est notre doctrine sur les conditions nécessaires *de la pensée* et sur *l'origine des idées.* D'après cette doctrine à nous, qui n'est que la doctrine pure et simple de saint Thomas, la pensée n'est que *l'entretien de l'esprit avec lui-même*, et l'homme n'a pas plus besoin de l'instruction ni de la parole pour commencer à *s'entretenir avec lui-même* que pour commencer à respirer. Car nous avons appelé RESPIRATION DE L'AME la noble fonction par laquelle notre esprit *pense et se forme les idées.* D'après cette doctrine, nous le répétons, dès l'instant où l'enfant est en état d'apercevoir d'une manière claire et distincte les objets extérieurs, il extrait, par la faculté innée de son esprit, par *l'intellect agissant*, *l'espèce expresse* du fantôme que la sensation en a déposé dans sa *phantasie ;* il tire la conception universelle du particulier, et se forme l'idée ; et tout cela avant d'avoir appris un seul mot du langage humain, avant d'avoir reçu le moindre enseignement.

Nos adversaires, sous le même mot *penser,* confondent ici, comme toujours, — car le vague et le sophisme sont leurs armes de prédilection, — deux opérations très-distinctes de notre esprit, l'opération par laquelle notre esprit *perçoit* le PARTICULIER *extérieur* et l'opération par laquelle il *s'en forme la conception générale* ou l'idée ; confondent la cause *matérielle* avec la cause *formelle* et *efficiente* de la pensée. Sans doute l'enfant a, comme nous l'avons prouvé (§ 19), autant besoin de l'instruction pour connaître les *particuliers* du monde *invisible* qu'il a besoin des sens pour connaître les *particuliers* du monde *visible.* Mais, pour généraliser ces notions (*notitias*) particulières, ces *fantômes* de l'un et l'autre monde, que les sens et l'instruction lui ont transmis, il n'a pas plus besoin de la parole ou de l'instruction qu'il n'a besoin d'aucun organe corporel. Pour cette sublime fonction il se suffit à lui-même. Et c'est là le caractère divin de l'esprit humain, le vrai titre de sa noblesse et de sa dignité. Ainsi, pour nous, l'homme a vraiment besoin de l'enseignement extérieur pour être initié à la connaissance du monde des esprits, comme il a besoin des sensations pour être initié à la connaissance du monde des corps. Mais il n'a besoin ni de l'une ni de l'autre chose pour *opérer intellectivement* sur les objets de ces deux mondes, pour *penser.* Nous

ne soutenons donc pas, nous n'avons jamais soutenu nulle part l'énorme grossièreté que nous attribue le semi-rationalisme : *Que l'homme ne peut guère* PENSER *sans l'instruction et sans la parole.*

Nous ferons remarquer encore que nous n'avons pas attendu les criailleries de nos adversaires pour professer cette doctrine. Aucun de ces messieurs n'avait pas encore fait parler de lui dans aucun sens lorsqu'IL Y A VINGT-SEPT ANS, dans les *Observations* que nous adressâmes de Rome en France au CORRESPONDANT de ce temps-là touchant le sujet de notre ouvrage *De methodo philosophandi*, nous avons, sur le mécanisme, — qu'on nous passe ce mot, — de la pensée humaine et sur l'origine des idées (1), formulé précisément cette même doctrine Thomistique que nous venons de développer ci-dessus (§ 11) dans tous ses détails. Et postérieurement nous avions exposé la même doctrine dans nos Conférences (tom. I, pag. 165 et suiv.), dans notre livre DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE (§ 30), et dans notre ouvrage SUR L'ORIGINE DES IDÉES (§ X). Ainsi nos bienveillants critiques, qui connaissent au moins ces derniers de nos écrits, puisqu'ils nous ont attaqué à cette occasion, ne peuvent pas prétexter l'ignorance de nos doctrines pour excuser l'impertinence de nous attribuer d'*avoir pris pour devise générale : la* NÉCESSITÉ *de l'enseignement traditionnel* POUR PENSER.

Il est aussi de notoriété publique que, par nos travaux philosophiques, qui précédèrent notre arrivée en France, nous contribuâmes, ainsi qu'on l'a dit si souvent, en Italie et en France même, à remettre en cours l'ancienne et précieuse philosophie de l'Ange de l'école (2).

Mais, quelle que soit la part par laquelle nous avons coopéré à rappeler la philosophie de saint Thomas de l'injuste ostracisme auquel le cartésianisme triomphant et le philosophisme impie du dix-huitième siècle l'avaient condamnée, il est incontestable que depuis bien des

---

(1) Voyez OSSERVAZIONI SULLE OPINIONI FILOSOFICHE DEI SIGNORI DE BONALD, DE MAISTRE, etc., INDIRIZZATE ALL' EDITORE DEL CORRESPONDANT, DAL P. D. G. VENTURA ; § 10, Roma, 1829, presso Perego-Salvioni, Piazza di St-Ignazio.

(2) A propos de notre ouvrage de *Methodo*, la QUOTIDIENNE nous fit, dans le temps, l'honneur, dont nous sommes très-fiers, de nous proclamer tout haut comme le RESTAURATEUR DE LA PHILOSOPHIE DE SAINT THOMAS AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Un pieux et savant ecclésiastique français (l'actuel monseigneur évêque de Tripoli), étant venu à Rome en 1841, nous a dit, nous nous le rappelons bien, de la part et par commission de M. Cousin, que, grâce à nos écrits philosophiques, ce philosophe avait commencé à étudier sérieusement saint Thomas. Mais il paraît que ce philosophe n'a pas poursuivi cette étude, et qu'il ne l'aurait pas même commencée !

années le traditionalisme français sympathise avec cette philosophie, et que, — comme nous l'avons constaté au commencement de cet écrit (*pag.* 5), — il lui a ouvert les portes des séminaires et des colléges et s'empresse de l'adopter. Or, cette philosophie, on le sait, n'est fondée que sur ce principe : *que l'intellect humain pense et se forme les idées par sa propre vertu.* Par conséquent les traditionalistes français sont bien loin de faire *de la nécessité de la parole pour penser,* ainsi que le semi-rationalisme le prétend, *le pivot et le principe général de leur système.*

Les chefs reconnus, avoués de ce système en France sont l'archevêque de Reims, la plus grande gloire des cardinaux français, les pieux et savants évêques d'Amiens (aujourd'hui archevêque d'Auch), de Montauban, d'Arras et les deux grands et zélés apologistes laïques du catholicisme, MM. Bonnetty et Nicolas. Or, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en particulier, par les actes du concile d'Amiens, quant aux deux premiers de ces chefs vénérés, et quant aux autres par leurs importants et précieux écrits, nul parmi eux, ni de près ni de loin, n'a jamais soutenu *que l'homme ne peut penser sans la parole.* Nul, parmi eux, n'a jamais dit ni écrit un seul mot qui pût autoriser qui que ce soit à leur attribuer une telle énormité. Ils ont même tous, le saint et docte évêque de Montauban en particulier, défendu la doctrine opposée. La preuve évidente de cela c'est que le semi-rationalisme, en imputant au traditionalisme cette erreur, n'a pas cité, — parce qu'il ne l'a pas pu, — un seul passage, une seule phrase tirée des écrits de ces respectables chefs à l'appui de cette imputation. Mais il est resté dans les généralités et dans le vague ; il s'est contenté, avec l'insolence propre à l'erreur, de les accuser de tenir à cette opinion, sans se donner la moindre peine de justifier son accusation. Voilà comment il a été juste envers le traditionalisme, en affirmant *que ce système a pris pour devise* GÉNÉRALE: *la nécessité de l'enseignement traditionnel pour* PENSER ; *et qu'il a voulu expliquer l'intelligence et l'origine de la pensée par la magie des mots.*

Dans son opuscule: *Les rationalistes et les traditionalistes*, cité avec éloge par ses confrères de la *Civiltà cattolica* de Rome, l'auteur de *la Valeur* avait reproché au traditionalisme en général, et à M. Bonnetty en particulier, de soutenir « qu'il est impossible d'avoir une pensée « avant toute révélation, et après la révélation de découvrir une vérité « nouvelle qui n'ait pas été donnée de Dieu ou par ceux qui la tiennent de Dieu. » Or, voici les termes, bien vifs, dans lesquels ce zélé Rédacteur des *Annales de philosophie chrétienne*, l'un des chefs les plus prononcés du traditionalisme, a repoussé cette attaque au nom

de tous ses confrères. « Voilà encore, a-t-il dit, une exposition *contre laquelle nous protestons de toutes nos forces.* Oui, nous défions le P. C., nous défions la *Civiltà* de citer *le traditionaliste qui a soutenu cette proposition.* C'est là une *accusation fausse*, et nous la qualifierons telle jusqu'à ce que le P. C. *ait désigné le livre où elle se trouve.* Cette proposition est née dans son cerveau, ou bien elle est une conséquence de quelques propositions qu'il a détournées de leur sens. Nous gémissons de voir une revue grande, savante et jouissant d'une réputation comme celle de la *Civiltà* venir lancer une telle accusation contre *tous les traditionalistes,* sans autre garantie que l'*assertion gratuite* du P. C., et contre *les réclamations et les textes* précis de *tous* les adversaires qu'elle combat (*Annales*, etc., nov. 1854). »

Ailleurs, le même docteur semi-rationaliste dit : « *Tous* les tradi- « tionalistes, *sans exception*, soutiennent que les *premières idées*, ou « les premières vérités,—ils ne disent *jamais* lesquelles,—doivent être « données par l'instruction. C'est là le grand principe, le principe fon- « damental de la nouvelle école. Et elle le défend par cette raison : *que la « pensée est impossible sans l'expression* (pag. 129). » Or, on vient de le voir, il est faux que la *nouvelle école* croie que *la pensée est impossible sans l'expression.* Il est donc faux, aussi, qu'elle ait pour *grand principe*, pour *principe fondamental* que les *premières* idées, ou les premières vérités, doivent être données par l'instruction. Pour nous, au moins, on sait déjà depuis longtemps ce que nous *soutenons* touchant les premières idées ou les premières vérités. On sait que, pour nous, l'esprit de l'enfant se forme, lui, les *premières idées*, qui sont ses *premières connaissances*, indépendamment de *toute instruction;* car l'intellect ne connaît que par les idées. On sait que, pour admettre que l'enfant ne peut pas plus se former des idées des objets *éloignés* du monde invisible avant qu'ils lui soient révélés par l'enseignement qu'il ne peut se former des idées des objets *présents* du monde visible avant qu'ils lui soient révélés par les sens, nous ne pouvons pas être censés *soutenir* que *les premières idées sont* DONNÉES par l'instruction. On sait que la *nouvelle école* partage, elle aussi, cette doctrine. Il est donc faux que *tous les traditionalistes, sans exception,* soutiennent la doctrine qu'on leur impute ici. Enfin, dans nos Conférences, que l'auteur a lues puisqu'il les a attaquées, non moins que dans cet écrit-ci, nous avons *dit*, en termes très-clairs, *lesquelles de nos premières idées* ne nous *sont* pas *données,* mais sont formées par nous-mêmes. On le voit donc, autant de mots, autant de faussetés, et par conséquent autant d'injustes accusations dans ces quatre lignes du savant semi-rationaliste !

« Les traditionalistes d'aujourd'hui, dit encore le même auteur, ne

« sont pas moins embarrassés pour dire comment l'instruction donne « la *première idée*. Les uns en appellent volontiers à la toute-puis- « sance de Dieu. D'autres continuent à soutenir que la parole donne « la *première pensée;* mais ils se refusent à examiner comment cela « se fait, et ils prétendent n'y être point obligés (pag. 212). » Nouvelles imputations aussi gratuites que toutes les précédentes. N'admettant pas du tout ce phénomène : *que l'instruction donne la première idée*, nous ne *sommes* ni plus ni *moins embarrassés*, et nous n'en appelons pas à la toute-puissance de Dieu pour expliquer comment ce phénomène s'opère. Par la même raison, *nous nous refusons*, prétendant n'y être point obligés, *à examiner* comment se fait une chose qui, pour nous, ne se fait pas. Et les traditionalistes d'aujourd'hui sont en cela en plein accord avec nous. La logique de cette attaque est donc à l'unisson de sa justice !

Mais nous ne pouvons nous empêcher de relever, avant de terminer ce paragraphe, un trait de gentillesse toute particulière du semi-rationalisme à notre égard. Après les paroles que nous venons de réfuter, l'auteur de *la Valeur de la raison* a continué ainsi : « Les « traditionalistes, en admettant que la présence des corps, ou la sensa- « tion, suffit pour donner à l'enfant l'idée particulière de chaque objet « sensible, *prétendent* que, pour lui donner après cela des idées abs- « traites, générales ou intellectuelles, *il faut l'enseignement par la* « *parole* ou par des signes quelconques; tandis que, suivant la grande « école péripatéticienne, l'esprit de l'enfant, ayant reçu par la sensa- « tion les images des objets sensibles, produit par lui-même, et par lui « seul, des abstractions, des idées générales et intellectuelles. C'est là « la fonction propre qu'ils assignent à l'*intellect agissant*. Ainsi d'un « côté saint Thomas et les péripatéticiens attribuent à l'activité in- « tellectuelle la formation et la naissance des premières idées généra- « les et universelles, *et les traditionalistes nient formellement que* « *cette activité de l'esprit suffise pour une telle opération; ils exi-* « *gent le secours indispensable de l'enseignement extérieur, et la* « *transmission traditionnelle de ces idées et de ces connaissances.* « Peut-on concevoir entre ces deux systèmes une contradiction *si* « *manifeste?* Et imagine-t-on que la *nouvelle école* s'autorise de saint « Thomas et des péripatéticiens, en citant leurs paroles et en se re- « tranchant derrière leur doctrine (*Valeur*, etc., pag. 90) ? »

Or, ce nouveau réquisitoire, de la part de l'avocat général du semi-rationalisme, n'a été lancé que contre nous. Sans nous indiquer, c'est nous qu'il a voulu particulièrement atteindre. Car, comme on vient de le voir, c'est à nous qu'on a fait l'honneur d'avoir rappelé en France la philosophie Thomistique, que nous avions inaugurée en Italie; et,

avant nos travaux sur ce sujet, il n'était pas plus question parmi les traditionalistes que parmi les semi-rationalistes de la *grande* que de la petite *école péripatéticienne de saint Thomas.*

Mais où notre adversaire a-t-il trouvé, dans nos ouvrages, qu'il a eu entre les mains, un seul mot qui ait pu lui servir de prétexte pour affirmer *que nous avons* FORMELLEMENT *nié que l'activité que saint Thomas attribue à l'intellect de se former les premières idées générales suffit pour cette opération*, *et que nous exigeons le secours indispensable de l'enseignement extérieur*, *et la transmission traditionnelle de ces* IDÉES *et de ces connaissances?* N'avons-nous pas, au contraire, *formellement déclaré et constaté*, par les preuves tirées de l'expérience, que l'esprit de l'enfant, aussitôt qu'il reçoit les images des objets matériels par les sensations, et les notions des objets immatériels par l'instruction, s'en forme *lui*, et *lui seul*, sans avoir besoin d'aucun enseignement, les conceptions générales ou les idées?

Cette doctrine, ne l'avons-nous pas formulée, expliquée, défendue de la manière la plus claire, la plus frappante, dans tous nos écrits, depuis 1829? Tout le monde en Italie, en France, en Belgique, en Allemagne ne sait-il pas que c'est là, depuis *vingt-sept ans*, notre doctrine, toujours uniforme et invariable? N'est-ce donc pas le comble, nous ne voulons pas dire de l'impudeur, mais de l'oubli de toute justice et de toute vérité, de la part de notre antagoniste, de fausser notre vraie doctrine sur les idées, et de nous attribuer une doctrine tout opposée et que nous avons constamment combattue? N'est-ce pas le comble de l'oubli de toute justice et de toute vérité de dissimuler nos vrais principes sur les opérations de l'esprit humain, si universellement reconnus, si solennellement constatés et par ceux qui ont bien voulu en faire des éloges (1) et par ceux qui les ont violemment attaqués? N'est-ce pas le comble de l'oubli de toute justice et de toute vérité de nous prêter ses propres principes, ses propres contradictions, afin de se donner la pieuse et charitable satisfaction de nous dénoncer au monde comme étant tombé dans *une contradiction manifeste*, et comme nous étant donné le tort *inimaginable de citer à faux les paroles de saint Thomas* et *de nous retrancher hypocritement derrière son autorité?*

Quant aux savants catholiques qui, il y a vingt ans, combattaient encore sous le drapeau de M. de Bonald, ceux, parmi eux (ils sont en très-petit nombre), que la foi religieuse et l'imposante autorité de ce grand homme avaient complétement égarés et rendus fanatiques de ses doctrines y sont restés attachés avec la ténacité, pour user d'une

(1) Voyez notre correspondance philosophique, à la fin de cet Écrit.

expression de Cicéron, *avec laquelle les cétacés s'accrochent à un écueil sous-marin*, et n'ont jamais rien compris ou voulu comprendre aux sublimes théories de saint Thomas. Ceux au contraire, parmi les mêmes savants, qui, amis de M. de Bonald, étaient cependant BIEN PLUS LES AMIS DE LA VÉRITÉ, *amicus Plato, sed magis amica veritas*, sont revenus, plus ou moins promptement, à ces théories; ils ont fait cause commune avec nous; et, comme on va le voir tout à l'heure, ils ont entièrement rejeté des doctrines plus spécieuses que vraies auxquelles ils s'étaient arrêtés, faute de mieux, sans en être satisfaits. Et ce sont eux qui forment à eux seuls, à présent, l'*école traditionaliste*. En sorte que, s'il y a encore de ceux qui tiennent à la *doctrine de l'impossibilité de la pensée sans la parole*, ils ne tiennent pas du tout à la doctrine de saint Thomas de l'*intellect agissant*, et ILS ne sont NULLEMENT DE L'ÉCOLE TRADITIONALISTE. Et, au contraire, les membres de cette école qui ont tout bonnement embrassé la doctrine de l'*intellect agissant* ne sont pas le moins du monde pour la doctrine *de la nécessité absolue de la parole pour penser*. Si donc l'auteur de *la Valeur de la raison* a vraiment voulu comprendre dans le reproche qu'il vient de nous adresser *toute l'école traditionaliste*, il n'a pas été moins injuste. Car il est matériellement et notoirement faux que cette école admette en même temps deux doctrines opposées; et la *contradiction manifeste*, de principes et de conduite, dont le bienveillant docteur semi-rationaliste l'accuse avec une légèreté sans pareille, n'a jamais un seul instant existé en dehors du cerveau poétique de ce même docteur.

Mais voici quelque chose de plus piquant et qui révèle encore davantage l'injustice du semi-rationalisme à l'égard de la Tradition. Le chef le plus distingué de l'école semi-rationaliste, dans le même ouvrage où il a si durement réprimandé la Tradition d'admettre que l'*homme ne peut pas penser sans la parole*, s'est lui-même déclaré, dans les termes les plus formels, partisan de cette doctrine, que la Tradition ne suit pas. « Dès le moment, dit-il, où l'enfant répète le mot « avec intention, intelligence, réflexion, l'*idée prend corps dans sa* « *pensée*, et elle acquiert un degré de clarté et de fermeté qu'elle n'a- « vait pas auparavant... Quoique les idées soient antérieures aux mots, « et, *jusqu'à un certain point*, indépendantes d'eux, il n'est pas « moins évident *que les mots et le langage sont nécessaires* à la dis- « tinction, à la clarté, à la persistance des idées, qu'ils aident à la ré- « flexion et *en sont* peut-être *la condition essentielle*.

« Une idée sans expression serait vague, confuse, fugitive, et *lais-* « *serait à peine une faible trace dans l'esprit*. Tout le monde con- « vient que les mots sont nécessaires à la comparaison, au jugement, au

« raisonnement (1). Dans ces opérations l'homme emploie une *parole* « *mentale*, se parle à lui-même. Une dernière conséquence de tous les « faits que nous venons de rappeler, c'est qu'il n'y a pas *de vie intel-* « *lectuelle*, morale, sociale un *peu formée et développée*, suffisamment « formée et développée pour que l'homme ait la *conscience de lui-* « *même* et de sa destinée *sans l'usage* MENTAL *et extérieur de la pa-* « *role*, sans que l'homme *se parle à lui-même* et aux autres, sans « qu'il PENSE *sa parole* et parle sa pensée (*Maxime* de M. de Bo- « nald). Quoiqu'elle soit une simple condition, un instrument docile « de l'esprit, la parole cependant n'en est pas moins nécessaire à la « *vie intellectuelle, morale et sociale.* »

Mais ou nous ne savons pas lire, ou c'est dire en propres termes qu'on ne peut pas connaître les idées, qu'on ne peut s'entretenir soi-même avec ses propres idées, qu'on ne peut pas vivre la vie de l'esprit, qui est la pensée, et qu'*on ne peut pas penser sans la parole.* C'est là par conséquent la doctrine de M. de Bonald dans toute sa rigueur, dans toute sa crudité. Ce n'est pas seulement la même pensée, ce sont encore les mêmes expressions. Que penser donc de la justice d'un auteur tonnant de toute la colère d'un zèle outré contre une doctrine que ses adversaires repoussent et qu'il professe hautement lui-même? Que penser d'un auteur vomissant tant d'invectives contre M. de Bonald pour avoir dit ce qu'il a dit lui-même, à savoir *qu'il n'y a pas d'idées sans mots* (2)?

---

(1) C'est faux. L'enfant de deux ans, ainsi qu'il le donne à entendre par ses opérations, non-seulement se forme des idées, mais fait de *vrais raisonnements* avant d'avoir appris le langage. Voilà donc notre auteur semi-rationaliste admettant, même jusqu'à l'absurde, la doctrine *de la nécessité de la parole pour penser ?*

(2) Cet auteur avait commencé sa carrière philosophique par la profession pure et simple des doctrines de M. de Bonald. Car, au sujet des idées, il s'était exprimé ainsi : « Comme dans notre condition terrestre les idées ne sont pour « notre esprit qu'*autant que nous en possédons l'expression*, et qu'une idée in- « nommée est pour nous *comme si elle n'était pas*, il suit encore que la pa- « role nous a été donnée avec les idées, et qu'elle est révélée comme elle. » Plus tard il déclara dans les journaux qu'il ne tenait plus à cette doctrine de M. de Bonald ; et aujourd'hui il s'est mis à la combattre, comme on l'a vu, dans un endroit de son ouvrage, puis à la soutenir dans un autre. Donc, d'abord profession de la doctrine sans déclaration de vouloir la suivre ; ensuite déclaration de ne vouloir pas la suivre, mais sans la réfuter ; enfin profession et réfutation de la même doctrine dans le même livre. Voilà du progrès... dans la contradiction. Mais c'est moins la faute de la personne que la condition du système. On serait bien simple de s'étonner qu'un semi-rationaliste ne soit pas cohérent à lui-même !

DEUXIÈME ACCUSATION.

TOUS LES TRADITIONALISTES SUIVENT LES FAUSSES ET DANGEREUSES DOCTRINES DE M. DE BONALD SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET LA PASSIVITÉ DE L'AME.

§ 40. *Il n'est que trop vrai que certaines doctrines de M. de Bonald sont fausses et dangereuses. Il y a vingt-sept ans que le traditionalisme les a combattues comme telles. Fourberie insigne du semi-rationalisme, affublant de ces doctrines les traditionalistes, qui les repoussent, dans l'impossibilité où il se trouve, sans cela, de les calomnier avec une apparence de raison.*

Aussi ancienne que le monde, aussi vraie que la religion, la méthode traditionnelle, bien entendue, ne donne pas, ne peut pas donner prise à une censure sérieuse de la part des philosophes catholiques qui se respectent. La meilleure preuve entre mille en est que, dénoncée aux conciles provinciaux en France et aux congrégations à Rome, avec le zèle le plus ardent, avec l'empressement le plus vif, — qu'on eût bien mieux fait d'employer contre le rationalisme, — ni à Rome ni dans les conciles, comme on va le voir bientôt, on n'a rien décidé contre elle. Le moyen donc, si on l'eût laissée ce qu'elle est vraiment en elle-même, de la combattre avec succès et de la faire passer pour une *nouveauté* et une *erreur?*

Malheureusement certaines doctrines de M. de Bonald donnent réellement lieu à cette double critique. Elles sont *nouvelles*, et, de plus, elles sont *erronées* en elles-mêmes, elles ont de secrètes affinités avec les erreurs les plus dangereuses. Heureux de cette découverte, dans laquelle il a été aidé d'ailleurs par le traditionalisme lui-même, le semi-rationalisme n'en a pas voulu davantage. « Voilà une bonne fortune, s'est-il dit. Dans ma lutte avec le traditionalisme, qui me gêne, si je puis parvenir à le faire passer pour du *Bonaldisme* tout pur et à le rendre solidaire des torts trop réels de ce système, par cela seulement j'en aurai raison à peu de frais, mon affaire est faite, ma victoire est assurée. » Et il s'est mis à l'œuvre.

Ceci vous explique la persistance qu'il a mise et qu'il met toujours à présenter tous les philosophes catholiques qui ne partagent point ses principes et ses sympathies rationalistes comme *des Bonaldiens*, et même comme des Lamennaisiens. On a entendu plus haut (*pag.* 35), l'auteur de *la Valeur de la raison* affirmer que M. de Bonald *est incontestablement l'auteur du système traditionaliste, et que c'est lui que* TOUS *les partisans de ce système reconnaissent pour* LEUR *maître et pour le vrai fondateur de la doctrine.* Ce qui est affirmer,

en propres termes, *que* TOUS *les traditionalistes sont des Bonaldiens.* En vingt endroits de ce même ouvrage, l'auteur s'exprime toujours de la même manière (1). Le plus récent, parmi les antagonistes de la méthode traditionnelle, parle tout à fait dans le même sens, et tous les écrivains semi-rationalistes, sans exception, aussi.

Cette tactique, que, du reste, le semi-rationalisme emprunte au rationalisme absolu et aux ennemis les plus acharnés du christianisme, est bien habile. Une fois qu'on est parvenu à faire croire, une fois qu'on a établi que le traditionalisme n'est ni plus ni moins que le Bonaldisme, on n'a qu'à montrer, — ce qui n'est pas difficile, — que ce dernier système n'est qu'une *nouveauté dangereuse ou suspecte*, pour en conclure qu'il en est absolument de même du tradionalisme.

En effet, comme nous l'avons remarqué plus haut (*pag.* 35), l'ouvrage de *la Valeur de la raison* n'est, dans ses deux tiers, qu'une réfutation perpétuelle et détaillée des doctrines de M. de Bonald. La dernière production du semi-rationalisme n'est, elle aussi, ou à peu près, au point de vue philosophique et théologique, qu'une critique sévère des mêmes doctrines. Il ne sort rien de la presse semi-rationaliste où, sous de menteuses apparences de respect pour l'auteur *de la législation primitive*, sa philosophie ne soit en butte aux plus violentes attaques, ne soit honnie, bafouée et traînée dans la boue. Ce n'est pas que le semi-rationalisme se préoccupe vraiment de cette philosophie qui, morte avant son illustre auteur, est devenue fort innocente, et ne peut inspirer à personne des inquiétudes sérieuses. Mais c'est qu'ayant commencé par confondre le vrai traditionalisme avec les

---

(1) L'injustice de ce semi-rationaliste de nous attribuer des doctrines *que nous n'avons jamais professées* est un fait si patent qu'il n'a pu échapper l'œil, très-bienveillant d'ailleurs, du *rationalisme* lui-même. Voici comment une revue *rationaliste*, qui ne lui est pas hostile, il s'en faut, s'est exprimée sur son savoir et sur sa *justice* : « L'auteur de *la Valeur de la raison*, dit-elle, « a des intentions *excellentes ;* il voudrait fixer avec précision les rapports de la « Raison avec la Foi. Malheureusement, pour une telle entreprise, la bonne vo- « lonté ne suffit pas ; il faut une *science bien sûre d'elle-même* et *un grand* « *sens philosophique*. La science du P. C. est *confuse*, et, dans son ardeur à « traiter les questions métaphysiques, il a oublié la méthode. On pourrait croire « aussi qu'*il ne se soucie guère de la charité et de la bonne foi ;* mais non ; « *quand il attribue à ses adversaires des opinions* QU'ILS N'ONT JAMAIS « PROFESSÉES, ce n'est pas en lui le fait d'un esprit *haineux*, c'est encore « *ignorance et précipitation* (*Revue des Deux-Mondes*). » Voilà donc un certificat d'*ignorance* et de *mauvaise foi*, sur papier doré, délivré à notre auteur par une plume amie !

opinions particulières de M. de Bonald, combattre ces opinions, les rendre odieuses et même ridicules, c'est combattre, c'est rendre odieux et ridicule le traditionalisme lui-même.

Mais, pour être très-habile, cette tactique n'en est pas moins injuste. Les opinions particulières de M. de Bonald ne sont pas plus le vrai traditionalisme que les opinions particulières de certains théologiens catholiques ne sont le vrai catholicisme; et loin de les suivre et de les défendre, le vrai traditionalisme les désavoue, les rejette et les combat.

Quant à nous, d'abord, il n'est pas, il ne peut être douteux pour personne que nous ne sommes pas Bonaldien. Car c'est nous qui, le premier, avons dénoncé, auprès des philosophes catholiques, l'auteur de la *législation primitive* comme s'étant donné le tort de se poser en fondateur d'une philosophie nouvelle, dont le monde ne se serait pas douté avant lui, au lieu de se faire le continuateur de l'ancienne philosophie chrétienne en en reprenant la chaîne à l'anneau où le protestantisme, suivi du cartésianisme, l'avait brisée (*Conférences*, tom. I, pag. 162). C'est nous qui, le premier, avons reproché à M. de Bonald d'avoir complétement ignoré la philosophie de saint Thomas, de l'avoir traitée avec un injuste dédain, et d'avoir abordé les questions les plus importantes et les plus délicates sur la nature et les opérations spécifiques de l'esprit humain sans en avoir compris le premier mot (*Ibid.*). C'est nous qui, le premier, avons découvert les nombreuses contradictions du système bonaldien, ses exagérations et ses absurdités (*De la vraie philosophie*, pag. 89-92). C'est nous, enfin, qui avons montré que, sur la question de l'*origine des idées*, en combattant Locke, et le sensualisme, M. de Bonald paraît, sans s'en douter certainement, leur avoir donné raison; qu'à l'exception près que, pour Locke, les idées nous arrivent par tous les sens, et que, pour M. de Bonald, elles nous arrivent seulement par l'ouïe ou par la vue, la doctrine, quant au fond, est la même, c'est-à-dire *que les sens sont la source unique de toutes les idées;* que, pour M. de Bonald comme pour Locke, l'entendement humain, avant d'avoir *senti*, n'est pas seulement une *table rase*, ce qui est vrai; mais qu'il est privé de *toute vertu active*, ce qui est radicalement faux; et que, par cela même, M. de Bonald, en méconnaissant l'intellect de l'homme, le ravale jusqu'à la brute et l'anéantit (*Conférences*, tom. I, pag. 165-168). On ne le sait que trop, c'est là ce qui a soulevé contre nous les susceptibilités des parents, des amis, des admirateurs aveugles du noble vicomte. Ils sont tous tombés sur nous de tout le poids de leur sentiment froissé; ils ont traduit leur colère contre nous par une avalanche d'injures, aussi peu chrétiennes qu'elles étaient peu philoso-

phiques, et qui ont failli compromettre bien plus sérieusement ceux qui se les sont permises que celui qui en a été l'objet (1).

Et afin qu'on ne croie pas que c'est par esprit d'opposition, et seulement depuis notre arrivée en France, que nous nous sommes pris à combattre la philosophie de M. de Bonald, nous rappellerons ici le jugement que nous en avions prononcé en 1829 dans notre opuscule cité ci-dessus.

A propos de la définition de l'homme par M. de Bonald : *Une intelligence servie par des organes*, que nous avions louée dans notre jeunesse (en 1822), nous avons dit ceci sept ans après : « M. de Bonald « a combattu avec un véritable succès les systèmes des modernes matérialistes touchant l'âme. Mais il est bien loin d'avoir restauré la « vraie psychologie chrétienne. C'est pourquoi, après y avoir beau« coup et sérieusement réfléchi, nous nous sommes cru obligé de nous « éloigner un peu de sa définition de l'homme, qui, à notre avis, *est « plus belle que vraie*, pour nous attacher, sur ce sujet, à la doctrine « scolastique que l'Église a en quelque sorte consacrée (*Observa« tions adressées au* CORRESPONDANT, etc., pag. 8). »

C'est de cette même époque que date notre opinion sur les tendances sensualistes de la théorie bonaldienne sur l'*origine des idées par la parole*. Car voici ce que nous avons dit dans le même opuscule : « Cette doctrine, au fond, est vraie et ancienne ; c'est un ample com« mentaire de ces paroles de saint Thomas : *Intellectus humanus, in « statu præsentis vitæ, nihil videt sine phantasmate*. Mais n'ayant

(1) Dernièrement un savant semi-rationaliste a fait, presque dans les mêmes termes, à la doctrine bonaldienne, sur les idées, exactement le même reproche *de donner raison au sensualisme*. « S'il faut prendre à la lettre, a-t-il dit (et « pourquoi *ne les prendrait-on pas à la lettre?*), les textes où M. de Bonald « semble attribuer à la parole l'origine des idées, n'est-on pas conduit à une « doctrine qui *se rapproche* BEAUCOUP *du sensualisme?* Ce système place « l'origine de l'intelligence dans un fait *sensible ;* mais la parole n'est-elle pas « un fait extérieur et *sensible?* n'est-elle pas une *sensation?* » Mais vous allez voir qu'on laissera tranquille cet auteur, comme on a laissé tranquille l'auteur de *la Valeur de la raison*, qui a bien autrement foulé aux pieds M. de Bonald. Vous verrez qu'on ne lui demandera pas compte le moins du monde d'avoir fait, lui aussi, de la théorie de M. de Bonald sur la parole une théorie tendant la main à la théorie de Locke. C'est que cet auteur est bon Cartésien, et, par surcroît, Malebranchiste pur sang. Il est donc aussi de la famille, et certaines libertés lui sont permises. Quant à nous, étranger, scolastique et Romain, c'est différent ! Voilà encore de la justice semi-rationaliste ! Ces messieurs, — tous leurs écrits ne le prouvent que trop, — ont une justice à part, comme une logique et une politesse à part, que nous n'avons pas l'honneur de partager.

« pas reproduit tout entière la belle théorie de ce sublime docteur « sur l'entendement humain, la doctrine bonaldienne a paru à quel- « qu'un la reproduction de l'opinion cartésienne qui fait de l'intellect « une puissance purement *passive* dans sa sublime fonction de com- « prendre, et l'*humilie* et le *dégrade* en le réduisant à *recevoir* « toujours sans *opérer* jamais. D'autres ont aussi remarqué que la « parole elle-même, en venant par les sens et avec les sens, et notre « esprit recevant nécessairement, d'après M. de Bonald, l'idée qui y est « renfermée, cette doctrine bonaldienne *paraît raffermir le sensua- « lisme de Locke*, qu'elle eut d'abord l'air de combattre. On croit donc « qu'elle *n'a pas de base solide*, qu'elle n'explique pas, mais obscurcit « toujours davantage le problème de l'origine des idées; qu'*elle ne « détruit aucune erreur et ne développe aucune vérité* (*Observa- tions*, etc., § 6, pag. 15). » Voilà comment nous étions Bonaldien il y a vingt-sept ans; et depuis nous ne l'avons pas été davantage. Car tout ce que nous disons en France, depuis 1831, contre la philosophie de M. de Bonald n'est que la répétition et le développement de la même et sévère opinion que nous avions émise en 1829 sur cette philosophie (1).

---

(1) L'auteur du *Vrai Point de la question entre Traditionalistes et Semi-Rationalistes* a consacré le sixième et le huitième article de cet intéressant livre (pag. 12-25) à l'analyse complète de tous les griefs que nous avons formulés contre la philosophie de M. de Bonald. C'est un travail consciencieux et exact, dont nos amis nous sauront gré, peut-être, de lire ici au moins quelques lignes. Après une introduction que nous n'osons pas reproduire, parce qu'elle est trop flatteuse pour nous, le savant professeur, peut-être trop bienveillant, s'exprime ainsi : « Le P. Ventura, reconnu pour un des chefs principaux de l'école tradi- « tionaliste, ne s'est pas contenté de formuler des assertions contraires aux « doctrines de M. de Bonald; il a attaqué de front ce système tout entier quant « aux opinions qui lui sont propres; il l'a écrasé de tout le poids de sa terrible « logique, et il a développé, avec la force et l'évidence qui accompagnent tous « ses raisonnements, les preuves qui en démontrent la fausseté et le danger. « Il a réduit en poussière les quelques raisons qui semblent venir à l'appui de « ce système... Aucun écrivain, même des écoles rationalistes ou semi-rationa- « liste, ne l'avait encore attaqué avec autant d'énergie et de persistance, avec « autant de lucidité et d'efficacité... La seule note sur le système de M. de Bo- « nald, ajoutée par le P. Ventura à la seconde conférence du premier tome, a fait « plus de mal à ce système que ne pourraient lui en faire cent volumes de la force « de celui que M. Bonnetty a appelé *une œuvre informe* (l'œuvre de *la Valeur*). « Que dirons-nous, ensuite, de la réfutation plus large que le R. P. Ventura a faite « de ce système dans son livre *de la Vraie et de la fausse philosophie?* C'est « là qu'il le saisit avec toute la force irrésistible de... c'est là qu'il le retourne en

Quant aux très-honorables chefs du traditionalisme que nous venons de nommer, comme l'a victorieusement prouvé le docte professeur de philosophie à Nîmes, dans le livre cité à la note précédente (ch. I, art. III, IV et V), ils ne sont pas plus bonaldiens que nous. Pour eux aussi, les doctrines du noble vicomte ne sont depuis longtemps qu'une *lettre morte*, une théorie enterrée, dont ils ne se préoccupent pas plus que si elle n'avait jamais existé.

L'excellent M. Bonnetty, ce vétéran des apologistes du catholicisme en France, ce zélé et habile controversiste, en combattant avec tant de persévérance et de courage les erreurs et les impertinences du semi-rationalisme, — ce qui lui a valu qu'une conspiration puissante se soit formée de ce côté pour le perdre, — n'a jamais pensé à s'abriter derrière l'autorité de M. de Bonald; et, comme nous l'avons remarqué plus haut, il est depuis plusieurs années tout entier à saint Thomas et pour saint Thomas.

Le plus récent parmi les écrivains semi-rationalistes, — et bien plus sérieux et plus savant que tous ceux qui l'ont précédé dans cette carrière,—a reconnu, lui aussi, le même fait, quoique à moitié et à regret, comme on devait s'y attendre, du reste, de la part du plus acharné adversaire de la méthode traditionnelle. Car il dit qu'aujourd'hui « *une* « *partie* des traditionalistes abandonnent *presque* entièrement M. de « Bonald, et pensent fonder une *nouvelle* école au sein de l'ancienne. » Et avec ce noble sentiment d'équité qui lui est propre, quoique toujours avec la même timidité et la même réserve, il rend justice « aux « hommes honorables et profondément catholiques qui se sont montrés « favorables au traditionalisme, » en affirmant qu'il lui *paraît certain* que ces traditionalistes *n'ont jamais reconnu ni avoué* les conséquences extrêmes du traditionalisme absolu, *tel qu'on a cru le trouver dans les écrits de M. de Bonald.*

Il *est* donc *absolument certain*, puisque cela *paraît certain* au semi-rationalisme lui-même, qu'au moins la *nouvelle école* traditionaliste n'a rien de commun avec l'imperceptible nombre de ceux dont l'opinion est toujours inféodée aux doctrines bonaldiennes, et qu'elle y est complétement étrangère. Mais, en présence de ce fait si patent, si certain, n'est-ce pas un fait aussi patent et aussi certain que les semi-rationalistes calomnient impudemment leurs adversaires en s'obstinant à les faire passer *tous* pour des entêtés, regardant *tous* M. de Bonald comme *leur maître*, le vénérant comme *leur fondateur* et *leur chef* et tenant à ses doctrines philosophiques quand même? Et n'est-

« tous sens, qu'il le met en pièces, qu'il le broie, qu'il l'anéantit comme un lion « acharné sur sa proie (BENZA, *Le Vrai point de la question*, pag. 22). »

ce pas encore un fait patent et certain que les semi-rationalistes ne font de leurs adversaires des Bonaldiens que parce que ce n'est qu'à ce titre, ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent les combattre avec une certaine raison, et les rendre odieux et absurdes?

Si l'on retranche, en effet, de tous les écrits des semi-rationalistes tout ce qui, dans leur polémique contre les traditionalistes, ne se rapporte qu'aux doctrines exagérées ou erronées de M. de Bonald, dont ces derniers sont tout à fait innocents, il n'y reste presque plus rien qui puisse les atteindre. Dépouillés de cet habillement étranger, de ce costume de forçat, dont elle ne veut en aucune manière, la méthode traditionnelle devient invulnérable, et même inattaquable. On ne peut avoir raison d'elle que par les mêmes moyens et dans les mêmes conditions par lesquels et dans lesquelles l'erreur a quelquefois raison de la vérité, c'est-à-dire par le mensonge, par la calomnie, et auprès des ignorants, des imbéciles ou des hommes qui trouvent leur compte à s'associer à tout ce qui blesse la vérité!

Dans sa dernière levée de bouclier contre le traditionalisme, et sous la clause: *conséquence philosophique du nouveau système*, le semi-rationalisme lui adresse aussi ces graves reproches :

1° Que la doctrine traditionaliste qui présente la parole comme la cause productrice des idées est une *nouveauté* non-seulement inconnue aux plus grands philosophes et aux plus grands docteurs du christianisme, mais encore en opposition directe avec leur enseignement positif.

2° Que cette doctrine, en établissant exclusivement dans la parole le principe et le caractère de la connaissance humaine, et même de l'idée, change tout à fait ce principe et ce caractère, qui, jusqu'ici, pour tous les philosophes sans exception, n'est que dans les objets d'une part, et dans l'activité de l'esprit de l'autre.

3° Que, loin que la parole engendre l'idée, l'idée préexistante seule pouvant rendre intelligible la parole, cette doctrine rend incompréhensible la formation des idées.

4° Que tout le système traditionaliste (*sic*) étant dans la maxime que la parole engendre l'idée, ce système tend la main au sensualisme et à un nouveau nominalisme, qui en est la conséquence.

5° Enfin, que le traditionalisme absolu de M. de Bonald déplace le principe de la certitude, mène tout droit à la doctrine de M. de Lamennais sur ce sujet, et que toutes les objections élevées contre cette doctrine retombent sur le traditionalisme absolu; car la parenté entre ces deux doctrines a été reconnue, avouée par ces deux philosophes eux-mêmes.

On le voit donc, c'est toujours la doctrine de M. de Bonald, et ce

n'est que cette doctrine qui est mise en scène dans cet odieux procès intenté par le semi-rationalisme au traditionalisme. Malheureusement (ainsi que nous le constatons, nous aussi, depuis vingt-sept ans, et nous en avons même le premier donné l'éveil aux semi-rationalistes, qui ne s'en doutaient pas) la doctrine de M. de Bonald mérite vraiment de tels reproches. Mais, on vient de le voir, les opinions de M. de Bonald ne sont pas les doctrines des traditionalistes, et il est aussi injuste de dire que les traditionalistes professent les erreurs de M. de Bonald qu'il serait injuste de dire que les semi-rationalistes professent les erreurs de M. Cousin. Si l'on avait donc assez de pudeur et de bonne foi pour décharger le traditionalisme de doctrines qu'il désavoue, n'est-il pas évident qu'au point de vue philosophique il ne resterait pas un seul grief contre ce système, et que la guerre qu'on lui fait n'aurait plus de sens?

Il en est de même des trois cent trente pages que l'auteur de *la Valeur de la raison* a consacrées à réfuter M. de Bonald, dans l'intention de combattre le traditionalisme. Si cet auteur avait voulu être assez juste pour ne pas faire de *tous* les traditionalistes des disciples et des partisans de M. de Bonald, toute cette partie de son ouvrage aurait porté à faux; tous ces coups redoublés seraient tombés dans le vide, et il ne lui serait même resté aucune raison de faire un si gros livre!

Ainsi presque toute la tactique du semi-rationalisme se réduit à ceci: Que, n'ayant rien de solide et de sérieux à reprocher au traditionalisme tel qu'il est en lui-même, il l'affuble du Bonaldisme pour avoir un titre légitime de le combattre. C'est le loup ne pouvant reprocher à l'agneau aucune faute personnelle, et le chargeant de la faute d'autrui pour avoir un prétexte de le dévorer. C'est donner le nom et les habits d'un mort qui était coupable à un vivant à qui on ne peut rien imputer, afin de pouvoir s'en débarrasser avec une apparence de justice. M. de Bonald, à jamais vivant par son grand talent, par ses vertus chrétiennes et par la noblesse de son caractère politique, est philosophiquement autant que physiquement mort, bien mort et enterré; et nous ne sommes pas fâché d'avoir été pour quelque chose, à ce qu'on dit (1), dans cette mort et dans cet enterre-

(1) « Le système de M. de Bonald a péri sous la terrible massue du P. Ventura. « Comment donc se fait-il que de modestes combattants viennent encore, en 1854, « attaquer les opinions de M. de Bonald, sans faire la moindre mention des « victoires remportées sur elles, en 1851 et en 1832, par le P. Ventura ? Com- « ment ose-t-on combattre, *sous le nom de traditionalisme*, des principes que « les chefs traditionalistes ont combattus mieux que personne (BENSA, *Le vrai point*, etc., page 22.)? »

ment philosophiques, qui ont débarrassé la religion d'un apologiste ayant lui-même besoin d'apologie et dont les écarts métaphysiques, d'autant plus dangereux que son nom était plus grand et ses intentions plus pures, ont engagé bien des catholiques dans une fausse voie, et ont, comme on le voit, fourni aux ennemis du catholicisme tant de prétextes de le combattre ! Laissez-le donc en paix ; ne troublez pas le repos des morts pour livrer des chances aux vivants. Et, si vous voulez être injustes envers ceux-ci, respectez au moins ceux-là !

TROISIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME, AFFIRMANT QUE LA FOI DOIT PRÉCÉDER LA RAISON, NIE LES PRÉAMBULES DE LA FOI, ET EST EN OPPOSITION AVEC L'ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE.

§ 41. *Mauvaise foi du semi-rationalisme, prenant dans le sens théologique le mot* FOI, *que le traditionalisme n'emploie que dans le sens philosophique. Nouvelle exposition de la méthode traditionnelle, dans ses rapports avec la marche de la raison, pour arriver au christianisme. « Que la foi « théologique doit précéder la raison, et qu'on n'est certain de rien que « par la révélation religieuse, » ce sont des erreurs des modernes partisans d'*HUET, *que le traditionalisme regarde comme des sceptiques et a réfutés comme tels. La tradition n'a jamais donné dans ces folies. Injustice du semi-rationalisme de les lui attribuer.*

Mais voici un autre grief que le semi-rationalisme a formulé à la charge du traditionalisme, indépendamment de la prétendue communion de doctrines entre ce dernier système et celui de M. de Bonald, communion dont nous venons de faire justice. Ce grief est bien grave. Il serait capable de brouiller sérieusement la Tradition avec l'enseignement catholique. On y reproche aux traditionalistes de nier, ni plus ni moins, la possibilité pour l'homme de rien connaître certainement touchant Dieu, l'âme, la vie future et la loi en dehors de la révélation chrétienne. C'est-à-dire « de nier la possibilité pour l'homme de connaître certainement les *motifs de crédibilité*, les *préambules de la foi* avant de professer la foi ; » et à ce titre on les dénonce au monde catholique comme des hérétiques condamnés déjà par le concile d'Amiens et dernièrement même par l'Église.

« C'est des vérités préliminaires, dit l'auteur de *la Valeur de la « raison*, de ces vérités qui servent de *préambules à la foi*, que l'on « demande si la raison est capable de les connaître et de les établir « avant de croire à la révélation, avant tout exercice de la foi. Car, « nous avons aujourd'hui UNE ÉCOLE qui vient *jeter la perturbation « dans les intelligences et déconcerter leurs esprits sur la religion*

« en affirmant que *l'esprit doit commencer par la foi, et que régulièrement la foi précède la raison.* M. de Lamennais disait : *Il n'y a de certain que ce qui est de foi.* Aujourd'hui on change de formule, et l'on dit : *L'homme ne peut rien sans la foi, il ne comprend quoi que ce soit s'il ne croit d'abord. Nisi credideritis, non intelligetis.* Ce qui conduit à dire que l'homme *ne peut rien connaître* avant de croire à la révélation, soit directe, soit transmise par la tradition. Voilà une manière de dire que ne connurent jamais ni les théologiens ni les apologistes (page 466). »

Le noble athlète du semi-rationalisme, descendu dernièrement dans l'arène pour combattre le monstre à sept têtes, le traditionalisme, ne s'est pas exprimé moins sévèrement à son égard. Pour cet auteur, d'après la méthode traditionnelle, « *toute puissance d'acquisition* des vérités naturelles, des vérités fondamentales de l'ordre religieux et moral *serait refusée à la raison laissée à ses* seules conditions. L'homme ne pourrait pas, par lui-même, s'élever à la connaissance de Dieu et des principaux devoirs. Cette nouvelle conséquence, essentiellement liée au principe fondamental du traditionalisme absolu, est contre l'enseignement de la théologie, d'après lequel nous pouvons arriver, par la lumière naturelle de la raison, à la connaissance de l'existence de Dieu, de ses principaux attributs, de notre fin et de nos devoirs fondamentaux ; elle est contre l'unanimité des théologiens, qui, tous, admettent des vérités éternelles, bases de l'ordre religieux et moral, comme certaines par elles-mêmes, logiquement antérieures à la foi et lui servant de *préambules.* »

Voilà, nous le répétons, une accusation bien grave ! Heureusement la tradition ne la mérite pas. Elle ne soutient pas, elle n'a jamais soutenu de pareilles extravagances, qui, à force d'être absurdes, finissent par être souverainement ridicules. Nous disons, il est vrai, que la *révélation* et la *foi précèdent régulièrement la raison, sont logiquement antérieures à la raison et à l'exercice de la raison, et que l'homme ne reçoit que par l'enseignement de la tradition* les premières notions de Dieu, de l'âme, de la vie future et des principaux devoirs. Mais, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par l'exposition exacte que nous avons donnée plus haut (§ 6) de la doctrine traditionaliste, et comme il est clair par la nature même de la question qui s'agite entre les semi-rationalistes et les traditionalistes, question purement *philosophique* et se rapportant d'abord à l'origine *naturelle, logique* de la connaissance humaine, nous n'entendons parler que d'une révélation, d'une foi purement *naturelles et humaines*, qui n'ont rien à faire avec la révélation chrétienne et surnaturelle, que l'Église seule conserve dans toute son intégrité et dans toute sa pureté, non plus qu'avec la foi *théologi-*

que, surnaturelle elle aussi, parce que c'est une vertu théologale et un don de la grâce du Saint-Esprit. Nous entendons parler de ces manifestations que, même en dehors de toute communion chrétienne, tout homme né et élevé parmi les hommes reçoit dès son premier âge par ses parents. Celles-ci, comme les sens lui révèlent le monde des corps et de leurs rapports, lui révèlent le monde des esprits et des devoirs, dont il ne se serait jamais douté par lui-même, et qui, pour être des manifestations purement humaines, n'en sont pas moins de vraies révélations. Nous entendons parler de cette promptitude, de cette facilité avec lesquelles tout enfant adhère à tout ce que ses parents lui enseignent, et qui, pour être une adhésion purement naturelle à un témoignage lui-même purement humain, n'en est pas moins un acte de foi.

Ces manifestations et cette adhésion ne sont pour nous que des *conditions* nécessaires, indispensables à l'esprit humain pour se former des idées du monde spirituel et moral, de même que les manifestations qu'on reçoit par les sens et l'adhésion à leur témoignage sont des conditions nécessaires, indispensables pour qu'il se forme des idées du monde corporel et physique. Ces manifestations et cette adhésion ne sont pour nous que des conditions nécessaires, indispensables pour qu'en se formant des idées sur ces deux mondes, des idées qui lui tiennent lieu de principes sans lesquels il n'y a pas de raisonnement possible, l'esprit humain devienne raisonnable en acte, devienne la raison raisonnante, la raison complète, la raison formée, la *raison naturelle*. Car la *raison naturelle* n'est et ne saurait être que l'esprit humain entré en possession de toutes les *conditions* nécessaires pour raisonner.

Une fois la raison formée, développée, arrivée à sa maturité, elle peut bien et, dans certains cas, elle doit même rappeler ces notions premières sur Dieu, sur l'âme, sur les devoirs qu'elle a apprises par l'instruction sociale; elle doit examiner si ces notions, apprises par ces moyens, sont pures et raisonnables, ou bien si elles sont altérées par des éléments impurs, fantastiques, absurdes, que trop souvent l'orgueil et l'ignorance mêlent au *courant traditionnel;* et par cet examen elle peut arriver à s'en former des idées plus conformes à la vérité. Dans ce cas, c'est la *raison naturelle,* c'est l'homme naturel qui s'élève, par lui-même, aux principes fondamentaux de l'ordre naturel, religieux et moral, aux *préambules de la foi;* c'est lui qui s'en rend compte, qui y adhère d'une manière plus complète, et s'y affermit.

D'après la méthode traditionnelle, nous le répétons, la révélation du monde spirituel et moral par l'instruction sociale n'est nécessaire à l'homme qu'afin qu'il sache qu'en dehors d'un monde qui se voit il existe un monde qui ne se voit pas, et qu'il puisse s'en former des

idées, de même que la révélation du monde corporel et physique par les sens ne lui est nécessaire que pour qu'il sache qu'en dehors de son propre corps et de sa propre nature il y a tout un monde de natures et de corps différents, et qu'il puisse aussi s'en former des idées. Mais, comme, aussitôt que, sur la révélation du monde visible, obtenue par les sens, il s'est formé des idées sur ce monde c'est encore lui qui commence à raisonner sur ce même monde et à se rendre compte des phénomènes physiques, de même, aussitôt que, sur la révélation du monde invisible, obtenue par l'instruction, il s'est formé aussi des idées sur ce monde, c'est encore lui qui commence à raisonner sur ce même monde et à se rendre compte des phénomènes spirituels et moraux.

Les différentes religions, à y bien réfléchir, ne sont que des manières différentes, plus ou moins pures, plus ou moins raisonnables, plus ou moins autorisées, par lesquelles s'est transmise à l'homme la révélation primitive de la religion. Une fois initié, par l'enseignement domestique, à la connaissance du monde spirituel et moral, à la connaissance de l'existence d'un Dieu, de la spiritualité et l'immortalité de l'âme, des lois et du culte, il peut et, dans certains cas, nous le répétons, il doit comparer entre elles ces manières différentes dont la révélation primitive a été transmise de génération en génération, s'est propagée et établie dans le monde, et est arrivée jusqu'à lui. Il peut, en raisonnant, arriver à connaître avec certitude que la religion catholique est évidemment l'enseignement le plus pur, le plus complet de la révélation primitive, le seul qui en renferme tous les articles, qui en montre toutes les promesses réalisées, toutes les prophéties accomplies; le seul qui explique et concilie, dans tout ce qu'elles ont de commun, de constant et de perpétuel, les traditions et les croyances de l'humanité; le seul qui a pour lui les motifs les plus puissants de crédibilité, ceux qui le rendent le plus autorisé et par conséquent le plus croyable, le plus vrai et le plus certain. Il s'attache donc à la révélation divine; il se fait chrétien, et commence à croire au catholicisme par une foi surnaturelle, mais après avoir été ramené à lui par une foi naturelle et par le raisonnement humain.

Pour nous, la religion catholique a l'évidence de crédiblilité la plus grande et la plus complète qu'il soit possible d'avoir. C'est à ce point qu'il est impossible de lui refuser un assentiment ferme, impossible de la nier ou de la révoquer en doute sans se mettre en état de rébellion avec la raison de l'évidence et l'évidence de la raison. Mais ce consentement qu'on prête aux motifs de crédibilité, ou l'acte par lequel on croit à la révélation divine du christianisme, précisément à cause de ses motifs de crédibilité, n'est qu'un acte de prudence humaine, prescrivant de croire tout ce qui est évidemment croyable et digne d'un

assentiment ferme. C'est aussi un acte nécessairement présupposé et antérieur à l'acte de foi divine, qui est l'acte par lequel nous croyons aux choses que Dieu a révélées par la raison que c'est Dieu même qui les a révélées. Les motifs de crédibilité sont la raison pour laquelle on accepte le catholicisme, mais ils ne sont point la raison formelle d'y croire avec *une foi divine*. Les seules choses qu'on croit avec une foi divine sont les différents articles de la doctrine révélée et le témoignage de Dieu, qui les révèle. Et ce sont ces deux choses, les choses révélées et le témoignage de Dieu, qui révèle, qui forment l'objet *matériel* et l'objet *formel* de la foi.

Une telle doctrine ne laisse-t-elle pas à la raison son rôle naturel par rapport aux préambules de la foi et aux actes purement rationnels qui précèdent nécessairement l'acceptation de la foi? N'est-elle pas en parfaite conformité avec la doctrine de la théologie catholique touchant ce grave sujet? Sur quel fondement le semi-rationalisme ose-t-il donc reprocher à la méthode traditionnelle le tort d'admettre *que la foi à la révélation divine doit précéder l'admission des motifs de crédibilité et même toute connaissance humaine?* et le tort *de jeter la perturbation dans les intelligences et de déconcerter leurs efforts vers la religion?* Où trouver un seul mot dans les écrits des traditionalistes qui puisse servir même de prétexte pour articuler contre eux de pareilles accusations? De ce qu'ils disent que l'enseignement social est aussi nécessaire à l'homme pour avoir les premières notions du monde spirituel et moral que les sensations lui sont nécessaires pour avoir les premières notions du monde matériel, s'ensuit-il qu'ils admettent la nécessité de la *révélation supernaturelle* pour que la raison puisse saisir des vérités *naturelles?* De ce qu'ils disent que la foi naturelle à l'enseignement domestique, qui aide la raison *à se former* dans l'ordre spirituel, lui est aussi nécessaire que la foi naturelle au témoignage des sens, qui aide la raison à *se former* dans l'ordre corporel, s'ensuit-il qu'ils admettent la nécessité de la foi divine *surnaturelle*, théologique pour que la raison *formée* puisse raisonner et atteindre des certitudes *naturelles?*

Attribuer aux traditionalistes de pareils torts, n'est-ce donc pas fausser leurs doctrines et leur imputer des doctrines qu'ils n'ont jamais professées et que même ils ont combattues?

En exposant, dans nos Conférences, la doctrine de la philosophie chrétienne sur la *certitude*, nous avons établi que les *dogmatistes*, ou ceux qui placent la certitude exclusivement *dans* l'homme, selon les trois moyens de connaissances que l'homme possède, se distinguent en trois catégories : 1° les *dogmatistes rationnels*, pour qui l'évidence de la raison est l'unique criterium de la certitude ; 2° les *dog-*

matistes sensualistes, pour qui toute certitude est dans le témoignage des sens; et 3° les *dogmatistes fanatiques*, qui ne croient qu'au témoignage de sentiment intime. Mais nous avons établi, aussi, que les académiciens, les acataleptiques, les sceptiques, ou ceux pour qui la certitude n'existe exclusivement qu'en *dehors* de l'homme, selon les trois témoignages que l'homme trouve hors de lui, se subdivisent en ces trois classes : 1° les *Sceptiques civils*, qui pensent qu'on doit douter de tout, excepté des institutions de la société (Hobbes et Bayle); 2° les *Sceptiques humanitaires*, pour lesquels les seules croyances de l'humanité sont certaines (Buffier et Lamennais); et 3° les *Sceptiques religieux*, qui croient que la certitude ne se trouve que dans ce que la révélation chrétienne enseigne (Huet et un grand savant de nos jours qui a abjuré son erreur). Il y a donc eu, et nous ne saurions dire s'il y en a encore, de ceux qui soutiennent qu'*il n'y a de certain que ce qui est de foi*, et que la raison ne peut être certaine de quelque chose que par sa foi aux révélations divines (1). Mais, comme on le voit, nous avons tout bonnement rangé ces messieurs parmi les acataleptiques, parmi les *sceptiques*, il y a cinq ans. Nous avons fait mieux encore, nous les avons réfutés par cet argument sans réplique : Qu'en refusant à l'homme tout moyen d'être certain de la moindre chose par lui-même, comme les Lamennaisiens se mettaient dans l'impossibilité de connaître certainement l'existence du genre genre humain, et son témoignage, le *sens commun*, de même les Huctiens se placent dans l'impossibilité de connaître d'une manière

(1) Un jour, nous trouvant au milieu d'un certain nombre d'excellents laïques, nous développions, sur la demande qu'on nous en avait faite, la belle démonstration métaphysique de saint Thomas *sur l'immortalité de l'âme*, renfermée dans ce syllogisme : « Tout être indépendant de la matière, dans sa manière spécifique d'opérer, est aussi indépendant de la matière dans sa manière d'ÊTRE; or, l'âme humaine est indépendante du corps dans son opération spécifique, l'opération d'entendre (*intelligere*) (car, même dans le corps, l'âme n'entend point par le corps, mais par sa propre vertu); donc l'âme humaine EST indépendamment du corps, et par conséquent elle EST, même sans le corps, elle survit au corps, et elle est immortelle. » Notre auditoire paraissait content de cette démonstration. Mais il n'en fut pas de même d'un ecclésiastique qui était venu se mêler à la conversation. « Croyez-vous, nous dit-il, avoir par « là prouvé d'une manière certaine votre thèse? Ah! nous ne sommes certains « de l'immortalité de l'âme que par la révélation biblique! » Et en disant cela il disparut. C'était là, on le voit bien, un Huetien, un *sceptique religieux* pur sang. C'est le seul individu que nous ayons jamais rencontré de cette espèce; et il n'était pas *traditionaliste*, nous en sommes sûr. Nous ne savons pas ce qu'il était, et probablement il ne le savait pas plus lui-même!

certaine l'existence de l'Église et la révélation dont elle garde le dépôt. Tout cela, avons-nous dit, est aussi absurde qu'il *le serait de vouloir faire des nombres sans unité.*

Cette argumentation a été acceptée d'enthousiasme par toute l'école traditionaliste. Elle nous en a loué, et l'a défendue des inqualifiables attaques par lesquelles l'école semi-rationaliste, dans l'ardeur de son zèle, s'est crue obligée de la combattre. Par cela même, tous les traditionalistes ont dit, eux aussi, anathème aux sceptiques religieux, et ont solennellement séparé leur cause de la leur. En sorte qu'il n'y a jamais eu, il n'y a pas même à présent de traditionaliste qui ait soutenu ou qui soutienne encore *que l'homme ne peut être certain de rien si ce n'est par la révélation sacrée, et que la raison ne prouve rien et n'est rien.* La tradition n'a jamais donné dans cette folie. Ses écrits sont là pour l'attester. Pour elle, l'homme n'a besoin d'aucun témoignage extérieur pour être certain de son existence, de sa pensée, de ses sentiments et de l'existence du monde extérieur. Il peut avoir, par lui-même, la certitude de l'existence de ce monde aussi bien que des principes et des idées qu'il s'en forme par la vertu de l'*intellect agissant,* parce que, dans tout cela, l'esprit ne fait que *percevoir*, et, d'après la doctrine de saint Thomas : « l'intellect, tant qu'il ne fait que *percevoir*, est toujours vrai ; *Intellectus simpliciter percipiens semper est verus.* » Pour les traditionalistes, la révélation, la tradition ou l'enseignement des parents, ne sont nécessaires à l'homme que pour l'aider à former sa raison. Mais une fois sa raison formée, le traditionalisme lui reconnaît la puissance de démêler la vérité de l'erreur, d'éviter celle-ci, de prouver celle-là, de démontrer les préambules de la foi, de concevoir les grands dogmes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et des obligations de la loi avant et indépendamment de la révélation chrétienne. La tradition n'a jamais dit, n'a jamais pensé que l'homme étranger au christianisme ne peut y être amené que par la foi au christianisme, et que, pour lui aussi, la foi *théologique* doit précéder l'usage de la raison. On n'a jamais vu un traditionaliste essayant de réfuter l'incrédulité en lui démontrant la vérité de la religion chrétienne par la Bible.

Les semi-rationalistes savent très-bien tout cela, parce qu'ils lisent et relisent avec une attention sévère, sinon impartiale, tout ce qui sort d'une plume traditionaliste, dans l'espérance d'y trouver matière ou prétexte de nous attaquer. C'est donc volontairement qu'ils s'aveuglent sur notre compte, au point de nous attribuer de soutenir la doctrine *que la foi à la révélation chrétienne est la condition* SINE QUA NON *pour bien raisonner.* C'est gratuitement qu'ils nous reprochent cette doctrine, que personne parmi nous ne professe, n'a jamais

professée et contre laquelle la tradition, en masse, proteste de toutes ses forces, par toutes ses affirmations et par sa conduite.

QUATRIÈME ACCUSATION.

L'HYPOTHÈSE D'UNE FOI MÊME NATURELLE QUI, POUR LES TRADITIONALISTES, DOIT NÉCESSAIREMENT PRÉCÉDER LA RAISON EST CONTRAIRE A LA RAISON.

§ 42. *On commence à démontrer que le semi-rationalisme est injuste à l'égard de la Tradition de la seconde manière :* EN LUI REPROCHANT DE SUIVRE DES DOCTRINES QU'IL PROFESSE LUI-MÊME. *Ses fausses idées sur la foi. La foi n'a pas lieu au sujet des faits intérieurs de notre esprit. On n'apprend le langage qu'en croyant. Nouvelles preuves que rien n'est plus conforme à la raison que* LA NÉCESSITÉ D'UNE FOI NATURELLE PRÉCÉDANT LA RAISON. *Le semi-rationalisme admet lui-même, dans les termes les plus formels, cette doctrine. Il est inconséquent en établissant la* SENSATION *comme une condition nécessaire de la* MANIFESTATION DES IDÉES, *et en combattant le traditionalisme, qui établit, lui, l'*INSTRUCTION *non comme cause efficiente, mais comme condition du* DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON. *Encore deux sophismes du semi-rationalisme. Sa légèreté lui fait méconnaître le principe : « Que l'argument par lequel l'on peut bien* DÉMONTRER *une vérité « connue ne suffit pas toujours pour* DÉCOUVRIR *une vérité inconnue. » Il avoue encore que l'homme sans tradition est un* ÊTRE CHIMÉRIQUE. *Conséquences de cet aveu.*

La seconde manière dont l'erreur se montre injuste à l'égard des disciples de la vérité, c'est en leur faisant un crime de professer des doctrines qu'il avoue et soutient lui-même. Or, le semi-rationalisme est injuste, de cette manière aussi, à l'égard des traditionalistes. On vient de voir (§ 36) son effronterie de reprocher à la tradition, qui en est innocente, le tort de suivre la doctrine *de la nécessité de la parole pour penser*, qu'il suit lui-même. Or, même effronterie dans les accusations qu'il a formées contre nous à l'occasion de notre doctrine, qui est sa propre doctrine : *Que la foi naturelle et humaine précède toujours la raison*

« Vaine distinction, malheureux subterfuge! » nous réplique-t-il par l'organe de son nouveau chef. « Il n'est pas possible de croire sans « certaines idées et certains principes antérieurs à toute croyance. Je « ne puis pas croire sans avoir la conscience, l'idée de moi-même, « sans savoir que je crois et pourquoi je crois. Il n'y a donc pas un « état de pure croyance précédant la raison; la raison, au contraire, « est logiquement antérieure à la croyance... Il y a un état de « croyance naturelle, nécessaire, primordiale; mais cette croyance « n'est pas antérieure à la raison. Les maîtres ne sont que des *moni-« teurs;* c'est la vérité, la lumière divine qui enseigne au dedans. »

C'est ainsi que parle le semi-rationalisme par l'organe de la plus grande de ses illustrations; et par là il croit avoir fait justice de la proposition : QUE LA CROYANCE PRÉCÈDE NÉCESSAIREMENT LA RAISON ; *Nisi credideritis, non intelligetis.*

Mais triste condition du système semi-rationaliste de ne pouvoir articuler un seul mot sans faire connaître sa pauvreté en fait de logique, et sans tomber dans le sophisme, la contradiction et l'absurde! CROIRE, *ce n'est qu'adhérer au témoignage.* Or, ce n'est pas sur l'autorité du témoignage, mais c'est sur l'autorité du sens intime que nous sommes infailliblement certains de ce qui se passe *en nous-mêmes.* Et, être infailliblement certain d'une chose, par ce moyen, c'est la voir; c'est la sentir; ce n'est pas y *croire.* Car la matière de la croyance est objective, elle n'est nullement subjective; c'est-à-dire que la croyance se rapporte essentiellement aux faits extérieurs, et qu'elle n'a pas lieu dans les faits purement intérieurs. « Le sens intime, dit un philosophe semi-rationaliste allemand, n'est que l'âme même qui sent ce qu'elle sent et ce qu'elle est; *Sensus intimus sumus nosmetipsi qui sentimus* (*Storchenau*) (1). Dire donc que *nous ne pouvons pas croire sans avoir la conscience, l'idée que nous croyons, et pourquoi nous croyons*, c'est dire une banalité; c'est dire qu'avant de croire il faut ÊTRE et connaître qu'on EST. Mais, nous le répétons encore, *être* et connaître qu'on *est* et qu'on *opère*, ce n'est pas *croire.*

On nous dit aussi : « *Il est évident* que, dans le premier enseignement, qui est celui du langage, l'enfant est bien plus actif que « passif, puisque tant qu'il n'a pas donné lui-même, au moyen des « indications qui lui sont fournies, un sens aux mots, les mots ne sont « rien pour lui. » Or, c'est précisément le contraire *qui est évident.* Ce n'est pas *lui,* mais c'est sa mère qui, en lui indiquant, par exemple, la chose-pain, lui fournit en même temps le mot *pain*, et lui apprend *le sens de ce mot.* Sans cet *enseignement maternel,* revêtant, — lui et non pas l'enfant, — la chose du mot qui la désigne dans la langue du pays, l'enfant entendrait mille fois ce mot autour de lui sans jamais com-

(1) C'est pour cela que les scolastiques, plus forts logiciens que nos philosophes rationalistes modernes, ne comptent pas le sens intime parmi les critériums de la certitude. La vérité n'est pour eux que l'ÉQUATION ENTRE L'INTELLECT ET LA CHOSE, AUTRE QUE L'INTELLECT ; *æquatio rei et intellectus ;* et le critérium n'est que le témoin qui nous assure que la chose qui est hors de l'intellect est vraiment telle que l'intellect la perçoit. Mais quant aux opérations de l'intellect lui-même, pour les scolastiques cette puissance n'a besoin de rien qui les lui atteste; il les voit, il les sent. L'intellect qui pense n'a pas besoin de critérium pour s'assurer qu'il est pensant.

prendre ce qu'il signifie, et *ce mot ne serait rien pour lui*. S'il y a une chose par rapport à laquelle l'enfant est essentiellement *passif*, c'est dans *l'enseignement du langage*. C'est encore cela qui *est évident*.

Dire : *C'est la vérité qui enseigne en dedans*, c'est dire que la vérité enseigne la vérité ou s'enseigne elle-même. Ce qui est absurde.

La lumière divine, elle, *ne nous enseigne* pas plus au dedans que la vérité. La lumière divine, faut-il que nous le répétions toujours? ne fait autre chose, d'après saint Thomas, qu'élever l'intellect agissant et le rendre apte à voir l'universel par le particulier, ou à se former les idées; mais elle *ne nous enseigne pas plus la vérité au dedans* que la lumière matérielle ne met sous nos yeux les objets matériels. Le *Fides ex auditu*, de saint Paul, est une grande vérité, dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel.

Les maîtres sont véritablement *des moniteurs*, mais des moniteurs qui ne nous *avertissent* pas seulement de regarder aux objets : ce serait là le système des *causes occasionnelles* de Malebranche dans toute son absurdité. Ils nous révèlent en outre la signification des mots de la langue du pays, qu'il est impossible de connaître par un autre moyen, cette signification étant un fait de convention humaine; et, par surcroît, comme les sens nous révèlent le monde matériel, ces moniteurs, à l'aide du langage qu'ils sont parvenus à nous enseigner, nous révèlent aussi le monde spirituel et moral, encore plus impossible à connaître par d'autres moyens, parce que ce monde est éloigné de nous d'une distance infinie. Comme, aussitôt que les sens nous ont révélé le monde matériel, nous nous formons les idées des objets qu'il renferme et nous commençons à en raisonner, de même, aussitôt que nos *moniteurs* nous ont révélé le monde spirituel et moral, nous appliquons aux objets qu'il contient les idées que nous nous sommes précédemment formées, nous nous en formons de nouvelles idées plus épurées et plus élevées, et nous commençons à en raisonner aussi. Mais, comme avant d'adhérer au témoignage des sens, ou de *croire* aux sens, nous révélant le monde matériel, il nous est impossible de nous en former aucune idée et d'en raisonner, de même avant d'adhérer au témoignage de nos moniteurs, ou de croire à nos moniteurs, nous révélant le monde spirituel et moral, il est impossible de nous en former aucune idée et d'en raisonner. C'est ainsi que, par l'adhésion au témoignage, ou par la croyance, notre esprit est placé dans les conditions nécessaires pour raisonner, et que la raison se forme. Car la raison n'est que l'esprit ayant acquis toutes les conditions pour raisonner; et c'est ainsi que la foi précède toujours l'exercice de la raison. Tout cela est clair, est raisonnable, au lieu que tout ce que l'auteur semi-rationaliste vient de nous dire ici pour combattre cette doctrine si simple et si

naturelle n'est ni raisonnable ni clair. C'est un amas de mots qui n'ont pas de valeur logique et au sujet desquels les *moniteurs* de la logique auraient le droit de faire usage de la férule à l'égard de ceux qui se les permettent.

On ajoute encore : « Croyance, tradition, enseignement, auto-« rité de pères et de maîtres, quelle est la valeur de toutes ces choses « dans la formation de la connaissance humaine? sont-ils des *princi-« pes*, ou seulement des *conditions* du développement de l'intelli-« gence? Vous avez vu une école célèbre placer dans ces faits exté-« rieurs le principe et la règle des connaissances humaines. Rien, « selon nous, n'est plus opposé à la vérité que de faire dériver la lu-« mière naturelle qui nous éclaire d'un fait extérieur à l'homme. » Mais cela, encore, n'est dit qu'en dépit de la logique. D'après l'exposition de notre système, que nous vous avons mis tant de fois sous les yeux, vous avez dû voir que, pour nous, le principe de l'intelligence est sa sublime faculté de se former les idées ; et que, par conséquent, nous ne *faisons nullement dériver la lumière naturelle qui nous éclaire* D'UN FAIT EXTÉRIEUR A L'HOMME, mais d'une puissance innée, intime à l'esprit de l'homme. Vous avez pu voir que, pour nous, croyance, tradition, enseignement, autorité des pères et des maîtres ne sont pas les *principes*, mais *précisément les conditions du développement de l'intelligence* et de la formation de la raison. Quant à l'*école célèbre qui*, selon vous, *a placé dans ces faits extérieurs le principe et la règle des connaissances humaines*, elle n'est que l'école de M. de Bonald, dont vous venez de nous prouver que vous admettez toujours les doctrines par le fait, tout en les combattant par les mots, école qui *fut*, mais qui n'*est* plus, — la Tradition en ayant fait depuis longtemps justice; — et par conséquent il n'y a rien qu'elle soit moins que la Tradition. Tout ce que vous reprochez ici à la Tradition ne la regarde donc pas, et vous avez fait ici du zèle et de l'esprit en pure perte.

Mais voici le même auteur finissant par nous donner complétement raison même sur ce sujet. « Nous *avons trouvé*, dit-il, *la véritable « origine, la véritable nature des idées* et des principes de la raison, « source de ses connaissances (1). Mais, il faut en convenir, au sein « de cette lumière et de cette évidence, *il y a un fond de croyance* ; « *à côté* de la lumière qui jaillit des objets, *à côté* de la lumière

(1) On va voir à l'Appendice de cet ouvrage que l'excellent homme *n'a rien trouvé* de ce qu'il se vante ici d'*avoir trouvé*, si ce n'est la doctrine de Malebranche, condamnée par le sens commun et par l'Église, mais présentée par lui de manière à ce qu'il soit impossible à qui que ce soit et à l'auteur lui-même d'y rien comprendre.

« divine qui éclaire la raison, il y a l'*enseignement humain*, *l'autorité* « NATURELLE des pères et des maîtres. Notre nature porte dans son « fond une inclination *nécessaire* à la croyance; la croyance est l'une « de ses lois *primordiales* et *essentielles*. Je ne parle pas ici de cette « croyance au témoignage humain, un des fondements de la vie mo- « rale, sociale, civile. Je veux parler surtout d'un état de croyance « *beaucoup plus profond, plus primitif* et qui devient *le point de* « *départ* et l'*appui* des autres croyances purement humaines. Je veux « parler de *cette inclination générale à croire*, qui est un des *pre-* « *miers mouvements de l'esprit et la condition de toute éduca-* « *tion*. » Ainsi, de par le semi-rationalisme lui-même, l'*inclination générale*, *nécessaire à croire à l'enseignement de la tradition et à l'autorité des pères et des maîtres* est *un* PREMIER *mouvement de l'esprit; elle est la condition* DE TOUTE *éducation*, et par conséquent de la raison aussi, ayant elle-même besoin d'être *éduquée*. La croyance à l'enseignement de la tradition est *un fond* placé au SEIN et à COTÉ *de la lumière naturelle*, c'est-à-dire embrassant et envelop-pant cette même lumière de toute part; et, par conséquent, l'*enseigne-ment humain* et l'autorité *des pères et des maîtres*, à laquelle cette croyance s'arrête, par *une loi primordiale et essentielle*, sont *le point de départ* et l'*appui des autres croyances purement humaines* et de l'éducation de la raison. Mais tout cela est-il autre chose que répéter dans une longue périphrase et dans un style boursouflé ni plus ni moins que ce que la Tradition dit par ces deux mots : LA FOI PRÉCÈDE TOUJOURS L'EXERCICE DE LA RAISON? Était-ce donc la peine, de la part du semi-rationalisme, de la poursuivre avec tant de colère? C'est, du reste, un spectacle bien instructif et bien curieux que de voir le semi-rationalisme réfuter lui-même les injustes re-proches qu'il adresse à la Tradition, faire lui-même justice de sa pro-pre injustice et prouver ses propres erreurs!

Le traditionalisme vient de nous faire une concession bien plus im-portante encore. Après avoir dit que « l'*homme isolé de toute société*, « *dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition serait un* « *être* HORS DE SA NATURE, UN ÊTRE CHIMÉRIQUE, » il a ajouté ceci : « Mais le traditionalisme ne peut se prévaloir le moins du monde « du fait que nous reconnaissons ici, puisque nous avons établi que « *cette nécessité de l'enseignement et de la tradition* était une *con-* « *dition naturelle* de l'intelligence, et ne se référait nullement à une ré- « vélation extérieure et *surnaturelle*. » Mais, mon Dieu! le traditio-nalisme ne soutient pas autre chose. Il dit que l'esprit humain ne peut se former aucune idée du monde spirituel et moral qu'*à la condition* que ce monde lui soit révélé par l'instruction *humaine* des parents et

des maîtres, quelles que soient leurs croyances religieuses. Il ne proclame donc, lui aussi, la *nécessité* (*que vous avez établie*) *de l'enseignement et de la tradition que comme* UNE CONDITION NATURELLE *de l'intelligence*, et qui *ne se réfère nullement à la révélation extérieure* SURNATURELLE, que le catholicisme seul possède dans toute sa pureté et dans toute son intégrité. Comment donc et pourquoi ne pourrait-il, pour sa justification, *se prévaloir du fait que vous reconnaissez ici;* du fait que l'*homme dépourvu de tout enseignement et dénué de toute tradition serait un être hors de sa nature, un être chimérique?* L'homme *hors de sa nature,* l'homme *chimérique* n'est, vous en conviendrez, que l'homme sans intelligence et sans raison; car ce n'est que par la raison et par l'intelligence que l'homme est *dans sa nature* et *dans sa réalité.* Si donc, pour vous aussi, l'homme *dépourvu de tout enseignement*, *dénué de toute tradition* est un être sans intelligence et sans raison, comment et pourquoi aurions-nous tort de soutenir que l'intelligence ne se développe, que la raison ne se forme qu'à l'aide de l'enseignement et de la tradition? N'est-ce pas, en propres termes, votre propre doctrine, ou au moins la doctrine que vous venez d'exposer ici que nous suivons?

Plus loin, le même auteur semi-rationaliste a dit : « La *nécessité* « *de la tradition et de l'enseignement* est encore *un fait naturel* qui « ne décide rien, puisqu'on peut y voir seulement la *condition*, et « non la *cause* du développement de l'intelligence. La sensation, aussi, « *est une condition de la manifestation des idées et des principes,* « *lumière de l'esprit.* Faut-il en conclure que la sensation est la « cause des idées et des principes de la raison? » Eh bien! ni nous non plus, nous le répétons encore une fois, nous ne voyons dans *le fait de la nécessité de la tradition et de l'enseignement,* — que vous avez appelé avec tant de justesse un *fait naturel,* — que la CONDITION et NON la CAUSE du *développement de l'intelligence.* Pour nous, la *cause du développement de l'intelligence* n'est que dans l'intelligence elle-même; elle n'est que dans la sublime faculté de l'intellect agissant, par laquelle l'intelligence se forme elle-même les idées, est la cause efficiente de ses idées, et par conséquent de son développement. Nous ne réclamons *le fait naturel de la nécessité de l'enseignement et de la tradition* qui révèle à l'âme l'existence du monde invisible que comme une *condition* pour que l'intellect agissant puisse agir, et se former les idées des objets de ce même monde.

Vous-même ne réclamez-vous pas la *sensation* comme une *condition de la manifestation des idées et des principes, lumière de l'esprit?* Il est vrai que cette dernière phrase, que vous paraissez avoir retenue de votre lecture de Locke, est incompréhensible. Car qui pourrait

comprendre que *la sensation est la condition* DE LA MANIFESTATION DES IDÉES ET DES PRINCIPES, *lumière de l'esprit?*

Ou cette phrase n'a donc pas de sens, ou vous avez voulu dire par elle que l'esprit humain ne peut se former aucune idée du monde matériel, à moins que les sens ne lui en révèlent l'existence. Or, s'il en est ainsi pour le monde matériel, pourquoi n'en serait-il pas de même pour le monde spirituel ? Pourquoi serait-il absurde de dire que, comme la révélation du monde matériel *par la sensation* est une *condition* nécessaire pour se former les idées des objets matériels, de même la révélation du monde spirituel *par l'instruction* domestique est une *condition* nécessaire pour se former les idées du monde spirituel ? Et si ce n'est pas faire tort à la raison, si ce n'est pas humilier, dégrader la raison d'admettre, comme vous le faites, que la raison ne peut avoir la *manifestation des idées et des principes* du monde matériel sans la *sensation*, comment et pourquoi serait-ce faire tort à la raison, humilier, dégrader la raison que dire, comme nous le faisons, que la raison ne peut avoir la *manifestation des idées et des principes* du monde spirituel sans *instruction?* Vous avez donc eu tort de dire d'un ton si tranchant et si décisif : *La nécessité de la tradition et de l'enseignement est un fait naturel, qui ne décide rien.* On voit qu'au contraire *ce fait décide* TOUT, d'une manière péremptoire et en dernier ressort. Car, si c'est un fait NATUREL que l'enseignement et la tradition sont nécessaires comme *condition* du développement de l'intelligence, c'est-à-dire s'il est dans la *nature* de l'intelligence de ne pouvoir se développer *sans l'enseignement et la tradition*, il est évident que la tradition et l'enseignement sont nécessaires à la formation de la raison; car la raison n'est que l'intelligence développée ou pouvant raisonner. Voilà donc la vérité du traditionalisme admise, prouvée de la manière la plus rigoureuse et la plus concluante par le semi-rationalisme lui-même; et nous voilà plus en droit que lui-même de nous écrier, nous, à notre tour : « Était-ce donc la « peine de faire tant d'écrits et d'incriminer ces principes et ces mé- « thodes lorsque, en définitive, on est obligé d'y revenir ? » Il faut bien dire que votre envie d'être injuste à notre égard est bien grande, puisqu'elle vous engage à vous mettre dans une contradiction si manifeste avec vous-même !

S'adresant personnellement à nous, sans nous nommer, le même auteur a dit : « En reconnaissant à l'homme le pouvoir de se former « ses idées et ses principes, ils (les traditionalistes) lui refusent la « possibilité d'arriver, par lui-même, aux *connaissances*, c'est-à-dire « aux vérités de l'ordre religieux et moral. Ainsi l'homme a naturel- « lement des idées et des principes, mais il n'a pas naturellement le

« pouvoir de tirer des principes leurs conséquences nécessaires. Par « exemple, nous avons naturellement l'idée de *cause* et d'*effet*, et de « plus le principe : *Il n'y a pas d'effet sans cause ;* mais nous n'avons « pas naturellement la faculté d'appliquer au monde le principe de « causalité, et d'en déduire l'existence de Dieu. »

Cette objection n'est fondée que sur deux sophismes. Elle suppose, d'abord, que l'homme peut appliquer ses idées et ses principes à un ordre quelconque de choses avant d'en connaître l'existence, ce qui est contraire à ce grand axiome d'Aristote, admis par toutes les écoles et par le semi-rationalisme lui-même : QUE TOUTE DOCTRINE, OU TOUTE SCIENCE RATIONNELLE, EST FONDÉE SUR UNE CONNAISSANCE QUI LA PRÉCÈDE ; *Omnis doctrina omnisque rationalis scientia in antecedente cognitione fundatur* (*Analyt.*, lib. I). C'est-à-dire qu'on ne peut raisonner sans principes, et qu'on ne peut appliquer les principes et le raisonnement qu'à un ordre de choses préalablement connues.

L'objection suppose, en second lieu, qu'il existe entre le monde matériel et le monde spirituel de telles équations et de tels rapports que tout homme peut s'élever par lui-même de la connaissance du premier de ces mondes à celle de l'autre : équations et rapports qui, d'après saint Thomas, n'existent pas entre ces deux mondes (Voir ci-dessus, *page* 132). Or, dire que l'homme *peut bien se former par lui-même les idées et les principes, mais qu'il ne peut pas arriver par lui-même aux vérités de l'ordre religieux et moral*, c'est dire, en d'autres termes, que, comme l'homme ne peut par lui-même appliquer ses idées et ses principes à l'ordre matériel avant que cet ordre lui soit révélé par les sens, de même il ne peut pas appliquer ses idées et ses principes à l'ordre spirituel et moral avant que cet ordre lui soit révélé par l'instruction. C'est donc éviter les deux sophismes indiqués; c'est être logique.

Dès l'instant que l'enfant a atteint au développement, à la perfection nécessaires de ses sens pour bien distinguer les objets extérieurs, il se forme les idées et les principes, et il commence à raisonner sur *de tels objets*. Ce n'est pas sous l'empire de l'instinct, comme la brute, avons-nous dit ci-dessus, mais c'est sous l'empire de l'idée qu'un enfant de trois ans opère. Or, opérer sous l'empire de l'idée, c'est raisonner. A cet âge l'enfant fait donc de véritables raisonnements, il a la raison. Et cependant on ne le considère que comme l'homme ne raisonnant pas encore, n'ayant pas encore la raison. Pourquoi cela ? Parce que, à cet âge, la révélation domestique n'ayant pu lui faire connaître assez distinctement les objets du monde spirituel et moral, Dieu, l'âme, la vertu, le vice, pour qu'il puisse s'en former les idées et en raisonner, il ne raisonne pas, il ne peut pas raisonner

des choses d'un tel monde. Et comme, dans le langage humain, expression fidèle de la philosophie de la nature, raisonner c'est particulièrement discourir dans un tel monde, — ce qu'un enfant de trois ans ne fait pas encore et ne peut pas faire, — on dit : « Il ne raisonne pas, il n'a pas la raison. » Tant il est vrai que les deux mondes sont séparables, sont réellement distincts ; et que, de ce qu'on raisonne bien par rapport aux choses de l'ordre matériel, il ne s'ensuit pas qu'on peut raisonner aussi par rapport aux choses de l'ordre spirituel et moral.

Cette distinction est admise par le semi-rationalisme lui-même : « La « société, dit l'auteur de *la Valeur*, etc., peut former l'enfant à penser « et à raisonner, en ne prenant les vérités qu'elle lui enseigne *que* « *dans un ordre particulier* d'idées, sans lui parler des autres, qui « n'ont avec elles (saint Thomas l'a démontré) *aucun rapport immé-* « *diat*. Ainsi il serait possible que l'individu eût appris à penser et « à raisonner, qu'il eût une raison formée à un certain degré (c'est le « cas de l'enfant de trois ans, à qui on n'a pas fait connaître assez le « monde invisible), sans avoir rien appris de la société *sur Dieu et la* « *vérité religieuse*. Or, la question que nous posons est précisément « de savoir si l'homme vivant de la sorte, au sein de la société, peut « découvrir par lui-même *quelques vérités morales* ou religieuses, *qui* « *ne lui ont point été enseignées par la société*... Voilà, croyons-nous, « le véritable état de la question (*page* 341). » On ne pouvait s'énoncer en termes plus clairs (1).

Mais c'est admettre la distinction dont il s'agit, c'est reconnaître que, de ce que l'homme peut raisonner, c'est-à-dire *tirer des conséquences de leurs principes*, dans un ordre de choses qu'il connaît, il ne s'ensuit pas qu'il puisse raisonner aussi dans un ordre de choses qu'il ne connaît pas. Eh bien ! c'est là ce que nous soutenons, et ce n'est pas autre chose. Où est donc ici la contradiction dont on nous

---

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler ici la contradiction manifeste où cet auteur est tombé par la solution qu'il a donnée de cette question, qu'il avait si bien posée. Car, ainsi qu'il s'y était engagé (*ibid*), d'un côté *il a cru* avoir démontré que, même dans le cas *où la société n'eût enseigné à l'homme aucune vérité morale et religieuse*, il pourrait découvrir par lui-même au moins *les plus élémentaires vérités*; et, de l'autre côté, *il a prouvé et très-bien prouvé*, par le raisonnement et par l'histoire, que cette découverte coûterait à l'homme une *peine* infinie et qu'elle serait *insuffisante*. Ce qui, en d'autres termes, signifie que, dans le cas posé, l'homme peut et ne peut découvrir aucune vérité morale et religieuse, *pas même la plus élémentaire*. Car ne pouvoir découvrir ces vérités qu'avec une *peine* infinie et d'une *manière insuffisante*, c'est ne pouvoir les découvrir aucunement ; et en vérité une pareille découverte n'en est pas une.

accuse, de *refuser à l'homme le pouvoir de tirer des principes leurs conséquences nécessaires, après lui avoir accordé le pouvoir de se former les principes et les idées?*

L'exemple qu'on allègue pour prouver notre inconséquence n'est pas plus heureusement choisi. Pour nous, l'homme *a*, il est vrai, *naturellement*, c'est-à-dire l'homme se forme lui-même, préalablement à toute instruction, par son intellect agissant, l'idée de *cause* et *d'effet; il a de plus*, par le même procédé, *le principe :* QU'IL N'Y A PAS D'EFFET SANS CAUSE. Pour nous, il a, dans l'ordre matériel qui lui est connu par les sens, cette idée et ce principe dès son enfance, ainsi qu'il le donne à voir par tout ce qu'il dit et par tout ce qu'il fait; et *il en tire les conséquences nécessaires.* Mais suit-il de là que l'homme puisse appliquer cette idée et ce principe au monde spirituel et moral, — qui est si en dehors, si au-dessus des sens, — avant que quelqu'un lui en ait révélé l'existence? Tant que cette révélation n'a pas lieu pour lui, l'homme n'a que l'idée de cause et d'effet *matériels*, il n'a point le principe *qu'il n'y a de cause sans effet* si ce n'est dans l'ordre purement matériel. Or, s'ensuit-il qu'il peut renfermer l'univers dans l'immense conception d'un *seul* effet; se former la conception plus immense encore que cet univers n'a qu'une seule cause; que cette cause est spirituelle, incorporée, toute-puissante, infinie, éternelle; que cette cause est Dieu, et qu'il peut s'élever à la connaissance toujours plus immense de l'existence de Dieu?

Toutes les fois que la philosophie, ancienne et moderne, *s'isolant des croyances et des traditions universelles de l'humanité,* a prétendu expliquer par la raison la cause, l'origine du monde, elle n'a abouti qu'à ces trois systèmes : le DUALISME, ou le système de la matière aussi éternelle que Dieu même; le PANTHÉISME et l'ATOMISME (1).

Ainsi que le semi-rationalisme vient de le reconnaître, *ces trois grandes erreurs ont toujours clos les grandes époques de la philosophie.* Mais les deux premiers de ces systèmes sont l'athéisme masqué, et le dernier c'est l'athéisme sans masque. Loin donc qu'en *appliquant le principe de causalité au monde* les philosophes (*qui ont mis de côté l'enseignement traditionnel*) en aient déduit l'existence du Dieu unique, éternel et incorporel, ils n'en ont déduit que l'existence d'un Dieu corporel, coéternel à la matière, d'un Dieu tout, ou d'un Dieu purement nominal; en un mot, ils n'en ont réellement déduit

(1) Cette doctrine, nous l'avons exposée dans nos deux premières conférences sur la création; elles se trouvent au deuxième volume *de la Raison philosophique.*

que la *non-existence de Dieu*. Or, ce que *la raison isolée* des philosophes de tous les temps n'a jamais pu atteindre, quoique éclairée par la tradition de tous les peuples croyant à un Dieu unique, créateur et maître du monde, et quoique riche de toutes les ressources de la science, la raison, telle qu'on la suppose dans la présente discussion, la raison sans tradition, sans enseignement, sans science, la raison n'ayant aucune idée de l'existence d'un monde invisible et d'êtres vivants sans corps le pourrait-elle? Il faut être semi-rationaliste pour le croire! Car ce sont les docteurs de cette secte qui, ne marchant qu'à l'aide de l'abus des termes, du vague des idées, de l'absence des principes, de l'ignorance ou de l'oubli le plus complet des simples règles de la logique, confondent tout, n'expliquent rien, et traitent les plus hautes et importantes questions avec une légèreté inouïe!

Cette légèreté les abuse au point de méconnaître ce principe si simple : *Qu'autre chose est démontrer par la raison une vérité connue, et autre chose est découvrir par la raison une vérité dont on n'a pas la moindre idée et qu'on ne soupçonne même pas.* Dieu est connu par toute l'humanité. La preuve en est que toute l'humanité le nomme et l'invoque. Ceux même qui le nient constatent qu'il est connu. On ne nie pas ce qu'on ne connaît pas. Or, que la raison, connaissant Dieu par la tradition et par la religion, puisse, par des arguments solides en *démontrer* invinciblement l'existence et les principaux attributs, c'est incontestable. Mais que la raison, telle qu'on la suppose, *en dehors de tout enseignement et de toute tradition*, que la raison, n'ayant point reçu de la société la moindre idée de Dieu ni du monde spirituel où il est nécessaire de se transporter pour le trouver, puisse, rien qu'en *appliquant* au monde matériel le principe de la *causalité*, connaître Dieu, c'est là ce qui est impossible, c'est là ce qui est absurde. Or, que font-ils, les semi-rationalistes? Ils ne distinguent pas les divers états de la raison; ils attribuent à la raison, dans *tous ses états*, un pouvoir qu'elle n'a que dans *un certain état* et dans des conditions toutes particulières. Et, de ce qu'en appliquant le principe de causalité au monde la raison a le pouvoir de *prouver* de la manière la plus évidente et la plus certaine l'existence du Dieu qu'elle connaît, ils en concluent qu'elle peut, par l'application du même principe, *découvrir* aussi le Dieu qu'elle ne connaît d'aucune manière. C'est là la cause de leur erreur et de la guerre insensée qu'ils font au traditionalisme. Oui, *insensée*, c'est le mot. Car ce sont eux qui ont laissé tomber de leur plume ces deux grandes paroles qui renferment toute entière l'histoire de la raison humaine : 1° TOUTE RAISON EST ENSEIGNÉE; 2° L'HOMME DÉPOURVU DE TOUT ENSEIGNEMENT, DÉNUÉ DE

TOUTE TRADITION EST UN ÊTRE HORS DE SA NATURE, IL EST UN ÊTRE CHIMÉRIQUE. Or, tout le traditionalisme est dans ces deux paroles, et même il n'est que ces deux paroles. Car soutenir, comme il le fait, que la foi à l'enseignement social précède naturellement la raison; que la raison ne raisonne pas des objets du monde spirituel et moral avant que ce monde lui soit *enseigné*, et que l'enseignement et la tradition sont des conditions naturelles, nécessaires pour que la raison soit la raison et que l'homme soit l'homme, c'est soutenir, c'est répéter ni plus ni moins que *toute raison est enseignée*, et que l'*homme dépourvu de tout enseignement et dénué de toute tradition est un être hors de sa nature, un être chimérique.* Voilà donc, dans la guerre contre le traditionalisme, le semi-rationalisme ne combattant qu'une doctrine dont il professe les principes, dont il reconnaît et proclame tout haut l'évidence et la vérité. Or, rien n'est plus insensé que cela. Mais, preuves de son inconséquence et de sa folie, ces mêmes et siennes paroles sont encore deux témoins impitoyables de son injustice. Ainsi il est en même temps un criminel condamné par ses propres aveux et un ennemi achevé par ses propres armes.

CINQUIÈME ACCUSATION.

LA RÉVÉLATION QUE LES TRADITIONALISTES ADMETTENT COMME DEVANT NÉCESSAIREMENT PRÉCÉDER LA RAISON ET, QU'ILS APPELLENT « NATURELLE » N'EST, AU FOND, ET NE PEUT ÊTRE QUE LA RÉVÉLATION « SURNATURELLE. »

§ 43. *Étrange thèse établie par le semi-rationalisme : « Que toute révélation n'est que la révélation surnaturelle de la foi, et ne peut être crue « que d'une foi divine. » Ignorance de la théologie qu'il montre dans cette démonstration. Preuve de l'existence d'une révélation purement « naturelle, » crue d'une foi purement « humaine. » Le semi-rationalisme professant lui aussi cette même doctrine.*

Restait debout l'accusation contre la tradition *de vouloir annuler les motifs de crédibilité et les préambules de la foi,* que le semi-rationalisme avait formulée; or, il vient de la mettre lui-même au néant, par une sorte d'*ordonnance de non-lieu.* Car, avec toute la mauvaise grâce qu'un débiteur met à s'exécuter en présence de l'huissier, il vient d'annoncer qu'à la suite d'une longue discussion *un grand changement s'est opéré au sein de l'école traditionaliste, et qu'elle a renié presque toutes les doctrines contraires à une saine théologie.* Il a même poussé la générosité jusqu'au point de reconnaître qu'accablés par le poids de l'autorité des plus grands théologiens, qu'il a opposés aux traditionalistes, ces derniers ont enfin fait bon marché de la nécessité (qu'il n'ont jamais soutenue) d'*une* RÉVÉ-

LATION SURNATURELLE ET DE LA FOI, *pour que l'homme arrive à la connaissance de l'existence de Dieu et de plusieurs autres vérités de l'ordre religieux et moral.* « D'après les *dernières* ex« plications, a-t-il ajouté, çette révélation et cette tradition (*que les « traditionalistes défendent*) seraient *purement naturelles.* Il a fallu « en venir là lorsque la polémique vive des adversaires (*qui n'y a été « pour rien*) a placé le traditionalisme dans l'alternative d'une oppo« sition formelle (*on a vu que ce n'est que de la poésie*) à une doctrine « constante en théologie ou de la modification de ses principes (*qui « sont restés toujours les mêmes*). »

Mais, ne voulant pas renoncer à son habitude de chicaner, pour satisfaire son instinct de calomnier, tout en reconnaissant qu'à la vérité la révélation que les traditionalistes invoquent comme devant précéder la raison n'est qu'une révélation *naturelle*, il ne leur conteste pas moins le droit d'invoquer cette révélation *naturelle.* Car voici dans quels termes il continue cette insolente diatribe. « Mais la « situation du traditionalisme n'en est devenue que plus critique et « plus périlleuse. Une *tradition naturelle* des vérités fondamentales « de l'ordre religieux et moral suppose, dans le nouveau système, une « révélation naturelle de ces mêmes vérités. Mais qu'est-ce qu'une « révélation naturelle? » Et là-dessus il se met à démontrer qu'il n'y a pas de révélation naturelle à laquelle on puisse croire d'une foi *naturelle;* qu'il n'y a qu'une seule révélation, la révélation théologique, qui appartient à un ordre surnaturel et gratuit, à laquelle on croit d'une *foi divine* dont l'Église est dépositaire. Il en conclut de deux choses l'une, ou que le traditionalisme, en se fondant sur le principe d'*une révélation* et d'*une foi naturelles*, ne repose sur rien, ou qu'il fait de la révélation divine surnaturelle et gratuite la base de la raison naturelle, ce qui est absurde.

Nous n'avons pas le courage de réfuter en détail cette longue et étrange démonstration, qui ne *démontre* autre chose qu'un parti pris de chercher querelle, par tous les moyens, à de vrais catholiques, une grande envie d'avoir raison là où l'on a évidemment tort et une obstination aveugle contre une vérité évidente, contre toutes les notions reçues, contre tous les principes de la science, contre le fait le plus universel, le plus constant, le plus lumineux de l'humanité. Il nous est pénible, particulièrement à cause de l'écrivain estimable qui s'en est fait l'organe, de soumettre cette prétendue *démonstration* au scalpel impitoyable de la logique, pour y faire ressortir la fausseté des définitions (1), le vague des idées, l'arbitraire des suppositions,

(1) La révélation *divine* se définit généralement l'action *extérieure* de Dieu, ou

l'abus des principes, l'absurdité des conséquences, le luxe enfin des contradictions et des sophismes qu'elle renferme. Un écolier serait honteux d'y apposer son nom ; et elle porte un nom qui commande le respect ! C'est à ne pas y croire. On ne peut pas y reconnaître ce savant qui a écrit plus loin tant de pages éloquentes, si riches par le fond, si belles par la forme, où il a vraiment et victorieusement *démontré* la nécessité de la révélation ; où de la main puissante du théologien il a démoli lui-même, comme on va le voir, ce qu'il avait bâti contre la tradition de la faible main du sophiste. Nous ne ferons donc, sur cette démonstration, que les remarques strictement nécessaires dans l'intérêt de notre cause.

Dans tous les traités *de la foi*, les théologiens commencent toujours

---

l'action *extrinsèque* à Dieu, par laquelle Dieu manifeste aux créatures intelligentes ce qu'il a dans son esprit ; *Actio Dei* EXTERNA, *sive Deo* EXTRINSECA, *qua denuntiat creaturis intellectivis ea quæ habet in mente*. Or, il est évident que es mots *extérieur* et *extrinsèque* de cette définition n'ont qu'un *sens subjectif*, se rapportant à Dieu, qui révèle, et non pas un sens *objectif*, se rapportant à la créature, qui reçoit la révélation. Ces mots n'y sont employés que pour indiquer que la révélation n'est pas une des actions *ad intra*, mais une des actions *ad extra* de la nature divine ; mais ils ne signifient pas du tout que la révélation divine est une manifestation *essentiellement extérieure* et *sensible* par rapport à l'homme qui en est l'objet. *Deus*, remarque l'ANTOINE (*De fide*, sec. II), *proprie revelat et loquitur, non solum cum per se, vel per angelum aut hominem, vocibus humanis aut signis utitur ad manifestandam aliquam veritatem, sed etiam cum*, PER SE, *mysterii alicujus cognitionem imprimit* MENTI *prophetæ*. En sorte que, pour n'avoir rien d'*extérieur* et de *sensible*, cette *impression immédiate* de la connaissance d'un mystère que Dieu fait *à l'esprit du prophète*, aussi bien que toutes les manifestations que Dieu fait directement à l'esprit des Saints, sans rien faire entendre à leur oreille, n'en sont pas moins des révélations véritables, que le prophète et les Saints peuvent croire *d'une foi divine*. Ce sont des notions élémentaires en théologie. Or, l'auteur de la démonstration dont il s'agit, ayant trouvé les mots *externa* et *intrinseca* dans la définition de la révélation, les a pris au sens *objectif*, comme se rapportant à l'homme ; et, sans se douter de son erreur, il a dit et répété plusieurs fois que toute révélation divine, à l'exception de la révélation de la raison, n'est qu'une manifestation que Dieu fait à l'*extérieur* de l'homme par des *signes sensibles*, ou la cognition d'une vérité divine, qui arrive à l'homme *sensiblement du dehors*. C'est peut-être une distraction ; mais c'est une distraction bien singulière lorsqu'on est théologien. Or, toutes les définitions qui abondent dans cette argumentation ont la même exactitude, la même précision, la même force et la même vérité, ainsi que les applications qu'on en fait et les conséquences qu'on en déduit. C'est au point de donner raison aux mauvaises langues qui disent qu'enseigner une science ce n'est pas toujours une preuve certaine qu'on la connaisse !

par définir *la révélation :* « une action par laquelle tout être intelli- « gent manifeste à un autre être intelligent les actes intérieurs de « son esprit et de sa volonté ; *Revelatio est actio qua ens intellecti- « vum actus suos internos mentis et voluntatis manifestat alteri enti « intelligenti.* Et ce n'est qu'après avoir posé cette définition de la *révélation en général* qu'ils en viennent à la définition particulière de la *révélation divine* qu'on vient de lire. Donc, pour les thélogiens, outre la révélation *divine*, il y a des révélations angéliques ou humaines ; et ce n'est pas abuser du mot, mais c'est parler le langage reçu dans les écoles que d'appeler « révélation » toute manifestation de ses actes intérieurs qu'un esprit fait à un autre esprit, que tout homme fait à un autre homme. Pourquoi donc les traditionalistes auraient-ils tort d'admettre ce que tous les théologiens admettent, une révélation naturelle et humaine, distincte de la révélation surnaturelle et divine ? Pourquoi auraient-ils tort d'appeler « révélation » les manifestations de leurs pensées et de leurs volontés que les parents font à leurs enfants ? Pourquoi auraient-ils tort enfin de dire que l'enfant n'apprend que par la *révélation domestique* le langage et les notions du monde spirituel et invisible ? Il est donc faux qu'il n'y a d'autre révélation que la révélation théologique, divine, sacrée, biblique, ecclésiastique. Il est faux que *la révélation domestique se rattache à cette révélation essentiellement surnaturelle*, et que les tradionalistes, en disant que la raison ne se forme, en partie, que par la *révélation*, admettent la nécessité de la révélation supernaturelle et divine pour la formation de la raison, ainsi que l'impossibilité d'avoir la moindre notion de Dieu autrement que par une lumière surnaturelle. Et par conséquent il est faux, enfin, que le traditionalisme, ainsi qu'on le lui reproche, *établit la priorité logique de la foi* SURNATURELLE *à la raison* NATURELLE ; qu'il confond, *absorbe et identifie l'un dans l'autre l'ordre surnaturel* et *l'ordre naturel*, *la foi et la raison*, *la philosophie et la théologie*. Ces conséquences de la doctrine traditionaliste n'existent que dans le cerveau délabré des semi-rationalistes, qui la combattent sans vouloir la connaître. Jamais on n'a fait des imputations plus gratuites et plus niaises à ses adversaires !

L'auteur qui nous attribue de pareilles extravagances n'a-t-il pas mille fois répété dans tous ses ouvrages, ne répète-t-il pas toujours que les idées que Dieu donne directement à l'âme humaine en la créant et qui forment le fond de la raison sont une VÉRITABLE RÉVÉLATION, mais NATURELLE (sic) ? Seulement, par cette théorie, empruntée à Malebranche, et qui est la base de l'illuminisme, du protestantisme et du fanatisme, il admet que l'âme reçoit directement de Dieu les idées ; et le traditionalisme, en suivant saint Thomas, admet, ce qui est plus

raisonnable, plus sûr et plus conforme à la dignité de l'âme, que l'âme, dans sa création, ne reçoit de Dieu que *la puissance de se former les idées*, et non *les idées elles-mêmes;* que, comme elle ne connaît le monde corporel que par la révélation des sens, de même elle ne connaît le monde spirituel que par la révélation de l'enseignement; et que c'est à la suite de cette double révélation qu'elle se forme les idées des objets de ces deux mondes. Ainsi l'auteur que nous réfutons admet, lui aussi, en propres termes, que la raison se forme par *une véritable révélation*, mais *naturelle*. Pourquoi donc serait-il permis à cet auteur de faire usage des mots *révélation naturelle* en expliquant une théorie fantastique, et ne serait-il pas permis aux traditionalistes de faire usage des mêmes mots en expliquant une théorie fondée sur la vérité des faits?

Il est vrai que l'auteur a paru rétracter cette expression. « Il est « bien regrettable, nous dit-il, que des matières si importantes aient « été embrouillées de nos jours d'une manière si confuse (mais c'est « par l'ignorance du semi-rationalisme, si ce n'est point par sa ma- « lice). Nous-mêmes nous nous sommes servi *quelquefois* (vous vou- « liez dire toujours) du mot *révélation naturelle*, intérieure et exté- « rieure à la fois, pour expliquer l'*origine de la pensée* et de la « parole. Des études plus approfondies ont amené dans notre opinion « les modifications *dont cet ouvrage témoigne*. » Eh bien, le même ouvrage où se trouve ce correctif *témoigne* tout le contraire. Voici ce qu'il y est dit en toutes lettres et du ton le plus affirmatif et le plus tranchant : « IL N'Y A DE RÉVÉLATION NATURELLE QUE LA « RAISON ELLE-MÊME. Mais on ne peut l'appeler révélation que « d'une manière impropre et par une sorte d'abus de langage qu'il « faut éviter soigneusement aujourd'hui. Or, c'est précisément *cette ré-* « *vélation intérieure de la raison* que les traditionalistes nient (et ils « ont raison, car c'est l'illuminisme) pour lui substituer une révélation « positive qui se réduit à rien. » Et là-dessus d'entonner l'hymne de la victoire en ces termes : « Ou bien cette révélation est la révéla- « tion surnaturelle, et alors toutes les conséquences, tous les incon- « vénients, tous les dangers du traditionalisme absolu reviennent, et « l'incompatibilité d'un pareil système avec les doctrines certaines de « la théologie est palpable. Ou bien *cette révélation est la raison elle-* « *même*, et alors le traditionalisme s'avoue vaincu, puisqu'il ne s'est « armé que *pour déprécier cette raison* qui triomphe de ses vaines atta- « ques. Se mettre en opposition avec la théologie catholique, ou bien ne « rien dire de plus ni de moins que leurs adversaires catholiques, « telle est l'alternative qui reste aux traditionalistes modérés. »

On le voit donc, pour cet auteur, la raison est toujours une révéla-

tion naturelle, et tout en disant que c'est *par un abus de langage* qu'il a gratifié la raison de ce titre glorieux, il n'en persiste pas moins à dire qu'il *n'y a de révélation naturelle que la raison*. Il n'en répète pas moins, en vingt endroits de l'ouvrage, la même expression; c'est même là tout son système sur l'origine des idées. Ainsi l'*ouvrage ne témoigne pas* le moins du monde que *des études plus approfondies aient amené* sur ce sujet la moindre *modification dans son opinion*.

A part ce oui et non dans le même ouvrage et dans la même phrase, que nous aimons à attribuer à un défaut de mémoire, le passage qu'on vient de lire ne porte que sur un sophisme. L'auteur y suppose *vrai* ce qui non-seulement n'est point *vrai* du tout, mais ce qui est affirmé *faux* par lui-même. Il suppose vrai que la révélation extérieure n'est que la *révélation surnaturelle* et *théologique* et qu'il n'y a d'autre révélation naturelle que celle de la raison. Tandis que, outre la révélation surnaturelle théologique, qui est une vérité dont l'Église garde le dépôt, et la *révélation naturelle de la raison*, qui est une erreur que l'Église a condamnée dans les ouvrages de Malebranche, il y a une révélation naturelle humaine, qui forme l'héritage de l'humanité. C'est la manifestation de l'existence du monde des esprits et des devoirs, que toute mère fait à son enfant, et qui est une *révélation véritable*, mais *naturelle*. Elle est telle d'abord parce qu'elle a lieu même chez les peuples étrangers à la révélation positive et surnaturelle du christianisme, puis ensuite parce qu'elle aide au développement de la raison ainsi qu'à placer la raison dans ses conditions *naturelles*.

Du reste, cette révélation naturelle est, encore une fois, admise, comme existant partout, par le même auteur, qui l'a niée ci-dessus d'un ton si tranchant. « Dans cette recherche, a-t-il dit, il ne peut être ques-« tion de l'homme isolé de la société, dépourvu de tout *enseignement*, « dénué de toute *tradition*. L'homme ainsi dépouillé serait un être « *hors de sa nature, un être chimérique*. » Donc, pour notre adversaire, en dehors de l'*enseignement* et des traditions du christianisme, qui ne se trouvent que dans les sociétés chrétiennes, *tout homme* reçoit dans toutes les sociétés un *enseignement* et des *traditions*, c'est-à-dire une véritable révélation qui en fait l'homme *dans sa nature* et *dans sa réalité*, l'homme *naturel*. Voilà donc notre adversaire admettant, lui aussi, le fait d'une révélation, et *s'avouant vaincu, puisqu'il ne s'est armé que pour déprécier cette révélation qui triomphe de ses vaines attaques*.

Ainsi encore la condition des *traditionalistes modérés* n'est pas aussi malheureuse qu'on veut le faire croire. Ils ne sont nullement *dans l'alternative ou de se mettre en opposition avec la théologie catholique, ou bien de n'en dire ni de plus ni de moins que leurs adversai-*

res catholiques. D'une part, ils ne disent pas le moins du monde *ce que leurs adversaires catholiques disent* et répètent avec tant de légèreté : *Que la raison est une révélation naturelle*; et d'autre part, ils ne placent pas *dans la révélation surnaturelle l'origine de la raison*. Il leur reste donc une troisième chose *à dire*, et que *leurs adversaires catholiques* même sont obligés d'admettre : c'est qu'en dehors de tout cela il existe dans toute société humaine un *enseignement* et une *tradition*, aidant à placer l'homme dans sa nature, et qui est une véritable révélation naturelle.

§ 44. *Suite du même sujet. Réfutation de l'affirmation du semi-rationalisme : « Qu'une révélation purement naturelle est une* NOUVEAUTÉ. » *Des parents même non chrétiens révèlent à leurs enfants le monde spirituel, et cette révélation, de leur part, « est naturelle. » La révélation de la religion « surnaturelle » que les parents chrétiens font à leur fils n'en est pas moins, en même temps, une révélation « naturelle. » Le semi-rationalisme reconnaît, lui aussi, dans les termes les plus explicites, la même théorie. Nouvelle injustice, de sa part, d'en vouloir toujours aux traditionalistes pour de prétendues erreurs que, d'après ses propres aveux, ils ne soutiennent pas.*

« Une révélation naturelle, a dit le même critique, est une NOUVEAUTÉ. » Et cependant c'est encore lui qui a dit ceci : « L'homme « a possédé une religion pure et divine par le fait même de sa création. Il n'a donc pas été un seul instant sans lumière et sans loi ; « il n'a pas eu à chercher, à trouver, à fonder une *religion naturelle*. « Plus tard, les *vérités naturelles*, oubliées ou altérées par les hommes, « ont été rétablies et promulguées par une *révélation positive*. » Le voilà donc, ce critique, distinguant lui aussi, en propres termes, la révélation *naturelle* de la révélation *positive*, pour admettre l'une et l'autre comme existant dès la plus haute antiquité. Comment donc la révélation *naturelle* des traditionalistes serait-elle une *nouveauté?*

Encore, tous les théologiens ne distinguent-ils pas les trois états différents de la vraie religion en *loi de nature*, en loi *écrite* et en loi *évangélique?* N'appellent-ils pas constamment la religion, au premier de ces états, religion *naturelle* et révélation *naturelle?* Pourquoi donc ces mots, consacrés par l'usage de tous les théologiens, en passant par la bouche des traditionalistes, deviendraient-ils une *nouveauté* scandaleuse, contraire à l'enseignement de la théologie?

Il est vrai que, sous les noms *loi naturelle, religion naturelle* les théologiens entendent parler aussi de la révélation surnaturelle, divine, gratuite, que Dieu fit directement au premier homme ; révélation qui, par le langage et la tradition, s'est répandue et établie dans le monde et

qui plus tard, ayant été corrompue, altérée par les hommes, ne s'est conservée dans sa pureté et dans son intégrité que par les *révélations positives*, dont le dépôt, avant la venue du Messie, fut confié aux patriarches et à la Synagogue, puis après la venue du Messie à l'Église.

Il est vrai aussi que, même après les profondes altérations ou plutôt les *diminutions*, comme s'exprime le prophète (Diminutæ *sunt veritates a filiis hominum* (Psal.), qu'elle a subies chez différentes nations, elle est restée toujours et partout la même, *au moins quant à ses articles fondamentaux*, comme le patrimoine inaliénable de l'humanité. En sorte qu'il n'y a jamais eu, nulle part, de société et même de famille qui, par le moyen du langage et par l'enseignement, n'aient pu transmettre, à tout individu qui y a été élevé, les notions d'un Dieu créateur et maître de l'homme, de la spiritualité de l'âme, de la vie future et d'une loi divine, comme règle des actions humaines. Mais toujours est-il que, chez les peuples où cette révélation n'a été ou n'est transmise qu'en dehors de l'action divine de la Synagogue ou de l'Église, elle n'avait plus, elle n'a plus ses caractères divins d'intégrité, d'uniformité, de vérité et de certitude qu'elle eut au commencement et qu'elle a conservés, qu'elle conserve toujours dans les sociétés religieuses où Dieu en a établi le dépôt et qu'il a chargées de l'enseigner au reste des hommes. Toujours est-il que, chez ces peuples, elle ne se trouve plus qu'à l'état de tradition et d'enseignement humain. Précieux reflets, augustes débris de la révélation divine surnaturelle que Dieu fit, dès l'origine, au genre humain, les vérités fondamentales de l'ordre religieux que la tradition a transmises à ces peuples ne sont pas plus la révélation divine surnaturelle théologique que les pâles lueurs de la nuit ne sont la lumière du jour, ou les ruines d'un édifice l'édifice lui-même.

Or, ces vérités sont insuffisantes par elles seules à faire le salut de l'homme, à cause des erreurs auxquelles bien souvent elles se trouvent mêlées; mais elles sont suffisantes pour révéler à l'homme l'existence du monde spirituel, pour l'aider à s'en former les idées, et par là à compléter sa raison. Et ce sont elles que tout homme rencontre dans la société où il naît; ce sont elles que l'enseignement domestique lui transmet, ce sont elles enfin que le traditionalisme appelle une *révélation naturelle*, une *tradition humaine*.

Pour former et développer sa raison naturelle, la seule chose dont l'homme a besoin, c'est que quelqu'un lui révèle l'existence du monde spirituel en même temps que les sens lui révèlent l'existence du monde corporel. Et, comme toute mère raisonnant, ou toute mère dont la raison s'est formée dans la société, ne fût-elle pas chrétienne, connaît le monde spirituel, et que c'est elle, ou son mari, ou bien un

maître qui le révèle à son enfant, nous disons que la raison de l'homme se forme aussi par une *révélation naturelle.* Quoi de plus simple, de plus raisonnable et de plus vrai?

Dans la fureur aveugle de nous attaquer, on ne voit pas ou on fait semblant de ne pas voir deux faits dont la réalité évidente saute aux yeux de tout homme qui réfléchit sans passion : 1° qu'une société d'hommes n'ayant aucune notion du monde spirituel et moral ne saurait exister trois jours, et que même on ne pourrait la comprendre; 2° que l'homme n'ayant aucune notion du même monde et par conséquent n'ayant aucune idée des choses spirituelles et morales n'aurait pas la raison en acte, ou la raison développée et complète, qu'alors il ne serait pas même l'homme. En preuve de quoi, l'homme à qui l'on pardonne tout et à qui l'on n'impute rien à crime, c'est l'homme qui n'a pas encore les notions du monde des esprits et des devoirs, et dont par conséquent on dit : « Il n'a pas la raison. » La connaissance du monde spirituel est donc *très-naturelle* à l'homme, aussi bien qu'à la société; car rien n'est plus naturel à l'être que ce qui lui est absolument nécessaire pour être ce qu'il doit *naturellement* être.

L'état de *pure nature* est possible. En créant l'homme, Dieu n'était pas obligé de le destiner à l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire. Mais dans l'état de pure nature même Dieu ne devait pas moins se révéler lui-même à l'homme, il ne devait pas moins lui révéler qu'il avait une âme spirituelle et libre; il ne devait pas moins lui révéler certains devoirs pour règle de liberté. L'ayant créé être intelligent et libre, Dieu devait lui faire connaître tout ce qu'il devait savoir pour le développement de son intelligence et pour la règle de ses actions.

C'est par accident, *per accidens,* qu'ayant voulu, par sa bonté, destiner l'homme à l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire, Dieu, en le créant, lui révéla en même temps le monde spirituel et moral de l'ordre purement *naturel* et le monde spirituel et moral de l'ordre *surnaturel.* Et c'est aussi par accident que les parents et les maîtres chrétiens révèlent à l'homme enfant le monde spirituel et moral de ce double ordre. Mais de ce que, formés à l'école de l'Église et premiers ministres, en quelque sorte, de l'Église, les parents et les maîtres chrétiens révèlent à l'enfant tout ce qu'il doit savoir pour être, lui aussi, *chrétien*, il ne s'ensuit pas qu'ils ne lui révèlent pas aussi ce qu'il doit savoir pour être *homme.* Cette révélation, pour être la révélation des dogmes augustes et des grands devoirs du christianisme, n'en est pas moins la révélation des premiers dogmes et des premiers devoirs de la nature humaine. Cette révélation, pour comprendre tout ce qui éclaire la *foi,* ne comprend pas moins tout ce qui forme la *rai-*

son, et *sous ce rapport*, pour être surnaturelle, elle n'en est pas moins rigoureusement *naturelle* en même temps.

L'auteur à qui nous avons affaire en ce moment a dit encore : « Nous supposons la raison *dans les conditions naturelles de son déve-* « *loppement*. Or, ce développement *peut être plus ou moins complet*. « Les idées, les principes peuvent être plus ou moins confus, obscurs, « enveloppés. Du sauvage à l'homme civilisé la distance est grande. « Au sein même de la civilisation, elle ne l'est pas moins de l'enfant « à l'homme fait, de l'homme inculte à l'homme instruit, du pâtre au « philosophe. Il y a une différence immense entre des hommes qui « ont trouvé autour de leur berceau une tradition pure, une religion « sainte, un enseignement digne de Dieu, digne de l'homme, et ceux « qui n'ont reçu que des doctrines grossières, erronées, dégradantes. « Qui pourrait comparer le sort de l'enfant chrétien à celui du petit « infortuné enveloppé, dès son premier jour, des erreurs du poly- « théisme et des plus honteuses superstitions ? » Or, qu'est-ce que cela signifie? si ce n'est que les *conditions naturelles du développement plus ou moins complet de la raison* dépendent *des traditions* que l'*homme* rencontre *autour de son berceau* et des révélations de lumière *ou de ténèbres dont il* se trouve *enveloppé dès son premier jour*. Qu'est-ce que cela signifie? si ce n'est que la révélation que tout homme reçoit des auteurs de ses jours, qu'elle soit unie à la révélation surnaturelle, comme il arrive dans les familles chrétiennes, ou qu'elle en soit séparée, comme il arrive dans les familles infidèles, est avant tout et toujours une révélation naturelle, puisqu'elle forme toujours l'homme naturel en formant ou en ne formant pas l'homme chrétien. Qu'est-ce que cela signifie? sinon que ces deux espèces de révélations sont des choses bien distinctes entre elles, puisque si, parfois, l'une se donne conjointement avec l'autre, le plus souvent l'une se donne sans l'autre; et qu'indépendamment de la révélation surnaturelle, divine, théologique, qui, par l'enseignement domestique, se transmet et se perpétue dans toute société chrétienne, il existe une révélation naturelle humaine, nous dirions presque philosophique, qui, par le même moyen, se transmet et se perpétue dans toute l'humanité. Nier cela, c'est nier l'histoire du genre humain. Nous ne nous expliquons donc pas comment des hommes de sens, de talent et de savoir ont pu s'oublier au point de dire que *toute révélation est essentiellement surnaturelle et divine; qu'il n'y a pas de révélation naturelle*, *et que ces mots sont une nouveauté* dans la science et ne reposent *sur rien*.

Mais voici quelque chose de plus explicite. Plus loin, le même auteur a dit : « Vous comprenez que quand nous parlons de croyance

« et d'autorité nous ne pouvons désigner par ces mots, au point où « nous sommes, qu'une *croyance* et une *autorité humaine;* la foi « théologique et catholique, l'*autorité divine de l'Église* restent en « dehors des faits que nous voulons étudier aujourd'hui. » Ainsi pour notre adversaire il peut exister une tradition, et par là même une révélation *en dehors de la foi théologique et catholique, en dehors de l'autorité divine de l'Église*, n'ayant droit qu'à une croyance humaine. Comment donc *serait-il impossible au traditionalisme d'admettre une tradition, une révélation, à moins qu'elle ne soit la révélation théologique surnaturelle*, provenant de *l'autorité divine de l'Eglise?*

Le savant semi-rationaliste ajoute encore : « Une révélation ex« térieure et surnaturelle a sans doute existé dès l'origine de l'homme, « et sa lumière plus ou moins obscurcie se trouve dans la *tradition* « *humaine.* Ce n'est pas nous qui nierons cette vérité capitale. » Voilà donc le semi-rationalisme admettant, en propres termes, une *tradition humaine*, ou une *révélation naturelle*, résultant des débris de la tradition et de la révélation surnaturelle, et par conséquent bien distincte de cette révélation et de cette tradition surnaturelle; c'est-à-dire admettant lui-même ce que, selon lui, ce serait pour nous une impossibilité et un crime d'admettre. Quand on veut réfuter un système, il faut au moins avoir la mémoire de ce qu'on a dit en sa faveur, pour ne pas se trouver en contradiction avec soi-même. Du reste, comme on a dû le remarquer jusqu'ici, et on le remarquera encore dans la suite, l'une des choses les plus singulières, dans la présente discussion, c'est de voir le semi-rationalisme ne pouvoir faire un pas sans se trouver face à face avec la Tradition; sans être subjugué par sa lumière, et forcé de lui rendre hommage, de la confesser, tout en se présentant devant elle pour la combattre!

Au même endroit notre adversaire continue : « Toutes les idées *nais-* « *sent dans l'enfant* de l'action des objets, de son rapport immédiat « avec eux, de son attention dirigée sur eux par sa propre activité *et* « *par les soins* DE CEUX QUI L'ÉLÈVENT. » Mais c'est encore là toute la doctrine du traditionalisme résumée exactement en quelques mots. Car, selon nous aussi, l'*activité propre* à l'esprit humain n'est que dans la faculté de l'*intellect agissant*, par laquelle il se forme les idées des êtres corporels, dont les sens lui présentent les fantômes, et les idées des êtres spirituels et moraux, dont l'existence et *les particuliers* lui sont révélés *par les soins de ceux qui l'élèvent.* Seulement cette doctrine du traditionalisme, on la comprend bien, car elle est très-précise et très-claire, tandis que la doctrine renfermée dans les lignes qu'on vient de lire est vague, obscure, et, hors du sens que nous lui donnons,

elle n'a pas de sens et ne se comprend pas. Mais ce qui est impayable dans ces lignes, c'est la phrase : *Et par les soins de ceux qui l'élèvent.* Car dire qu'une *partie des idées naissent dans l'enfant* PAR LES SOINS DE CEUX QUI L'ÉLÈVENT, n'est-ce pas admettre que l'enfant doit une partie de ses *idées* à L'ENSEIGNEMENT et à LA TRADITION *de ceux qui l'élèvent?* Et puisque, par cet enseignement et par cette tradition, *ceux qui élèvent l'enfant* ne font que lui manifester leurs pensées et leurs volontés, voilà bien une véritable *révélation*. En outre, puisque cette révélation n'est relative qu'aux *idées qui* NAISSENT *dans l'enfant*, c'est-à-dire aux idées premières, qui forment sa raison ou mettent sa raison dans les conditions *naturelles de son développement*, elle n'a rien de *surnaturel*, rien de théologique et de divin ; mais c'est tout bonnement une révélation aidant la raison à se placer dans son état naturel, une révélation *naturelle*. Voilà donc notre auteur devenu traditionaliste et admettant, lui aussi, pour l'une des conditions de la formation de la raison *naturelle*, cette *révélation naturelle* dont il se montre si scandalisé et si effrayé lorsqu'elle est formulée par les traditionalistes !

Se laissant aller à toute la colère de son zèle désolé, le même auteur nous a encore adressé ce violent reproche : « La révélation naturelle ne repose donc sur *rien ;* et c'est pour introduire une opinion « qui *n'est pas justifiée*, une opinion *fausse* que les traditionalistes « bouleversent et embrouillent le langage et les notions théologiques, « au risque de faire le chaos dans la science et dans la pensée. » Or, on vient de voir que la *révélation naturelle repose*, au contraire, sur *quelque chose*, et que ce quelque chose est bien réel, est bien solide ; car c'est un fait, et le fait le plus constant et le plus universel de l'humanité. Ce n'est donc pas nous qui introduisons *une opinion qui n'est pas justifiée*, une *opinion fausse ;* mais c'est le semi-rationalisme qui, avec un acharnement non *justifié*, attaque et combat une opinion *vraie*. Ce n'est pas nous qui *bouleversons* et *embrouillons* le *langage* et les *notions théologiques ;* mais c'est le semi-rationalisme qui, vrai semi-pélagianisme de la philosophie, abuse impudemment des *notions théologiques*, qu'il comprend peu, et du langage philosophique, qu'il ne comprend point du tout, et qui a vraiment fait le chaos dans la théologie et dans la philosophie. Qu'il nous soit donc permis, en le parodiant, de lui dire à notre tour : « On le voit donc, « les preuves du *semi-rationalisme* roulent toutes sur l'équivoque. Il « suffit de distinguer les divers sens des propositions qu'il met en « avant comme des preuves pour leur ôter toute force. Allez au fond « des spéculations de l'école semi-rationaliste, vous n'y trouverez que « le grand fait de la tradition et de la révélation extérieure aidant à

« former la raison mal comprises et mal présentées. » Ce qui est en même temps profondément regrettable et évidemment injuste.

Voici enfin le même reproche formulé d'une autre manière par le même critique et avec une légèreté inexplicable de la part d'un savant si distingué : « La révélation que le traditionalisme invoque et prend « pour point de départ est la révélation théologique et surnaturelle, « puisqu'il a pris le mot « Révélation » dans son acception ordinaire, « tel qu'il est reçu dans les écoles, sans distinguer une révélation na- « turelle de la révélation surnaturelle. *Cette différence a été faite* « *plus tard*. Nous sommes donc dans la vérité historique en leur at- « tribuant la doctrine *qui place dans la révélation surnaturelle l'o-* « *rigine de la raison*. » Cette accusation contre le traditionalisme est du moins nettement formulée ! Heureusement il n'y est pas un seul mot de vrai ; il n'y est pas un seul mot qui ne soit une calomnie. *Le traditionalisme a bien pris le mot « Révélation » dans son acception ordinaire, tel qu'il est reçu dans les écoles.* Mais, dans l'*acception ordinaire de ce mot, tel qu'il est reçu dans les écoles*, toute manifestation de ses pensées et de ses volontés qu'un être intelligent fait à un autre être intelligent est *une révélation*. Si dans les *écoles des semi-rationalistes* le mot « Révélation » ne signifie que *la révélation théologique et surnaturelle*, il fallait en avertir *toutes les autres écoles*, et leur faire sentir leur erreur de prendre ce mot dans un sens plus général et plus étendu. Et, dans tous les cas, les traditionalistes ne sont pas à réprimander d'avoir ignoré ce que toutes les écoles ignorent, celles des semi-rationalistes exceptées. Donc de ce que les traditionalistes disent que la révélation est *pour quelque chose* dans la formation de la raison il ne s'ensuit nullement qu'ils *placent dans la révélation* SURNATURELLE *l'origine de la raison*.

Mais « *c'est plus tard qu'ils ont distingué la révélation naturelle de la révélation surnaturelle*. » La chose serait vraie, qu'on n'aurait pas le droit de leur en faire un reproche. L'Église elle-même n'a-t-elle pas introduit *bien tard* certaines distinctions de mots, c'est-à-dire lorsqu'elle y a été obligée par l'esprit de chicane et par la mauvaise foi des hérétiques ? Mais de ce qu'elle a adopté *plus tard* de nouveaux mots s'ensuit-il qu'elle a *plus tard* changé sa doctrine ? Si le traditianalisme n'avait donc fait que *plus tard* cette différence, c'est-à-dire depuis que le semi-rationalisme a osé lui attribuer l'énorme extravagance de *placer dans la révélation* SURNATURELLE *l'origine de la raison*, cela n'aurait rien d'étonnant, et cela ne prouverait guère qu'il ait changé de principes. Mais le fait est que la chose est évidemment fausse. A commencer par M. de Bonald, qu'on a tant tracassé sur ce point, au sujet duquel il était dans le vrai, *tous* les écrivains de l'é-

cole de la Tradition, en parlant de la révélation qui précède la formation de la raison, ont, dans *tous* leurs ouvrages, *toujours* employé les expressions : = Révélation primitive, = Révélation domestique, = Révélation sociale, = Révélation universelle, qui, par le langage et la tradition, s'est répandue par le monde et s'est établie dans toute l'humanité, = Révélation aussi *nécessaire* et *naturelle* à l'homme pour raisonner que la lumière lui est nécessaire pour voir.

Il y a bien des années que M. Bonnetty a dit ceci : « M. F... peut « faire prendre le change à ses lecteurs par un *mot ambigu*, en disant « que les traditionalistes soutiennent que toute notion vient à l'homme « par révélation. Les traditionalistes entendent par le mot *révéla-* « *tion* L'ENSEIGNEMENT, qui est une RÉVÉLATION NATURELLE, « faite par un moyen *naturel*, la parole (*Annales*, etc., tom. VII, sé- « rie IV, pag. 109). » On ne pouvait être plus explicite.

Or, par de pareilles expressions, les auteurs traditionalistes n'ont-ils pas distingué depuis trente ans et ne distinguent-ils pas toujours de la manière la plus nette, la plus formelle et la plus précise la révélation *naturelle* de la révélation *surnaturelle*? Voilà comment il est vrai que *cette différence n'a été faite par eux que plus tard*, pour échapper à une condamnation et couvrir leur défaite! Le semi-rationalisme n'est donc pas fondé à dire : *Nous sommes donc dans la vérité historique en attribuant aux traditionalistes la doctrine qui place dans la révélation surnaturelle l'origine de la raison.* Non, messieurs, vous n'êtes pas dans *la vérité*, mais dans le mensonge *historique*, en nous *attribuant cette doctrine*, qu'aucun de nous n'a jamais soutenue!

C'est à nous au contraire de dire que cette accusation de votre part n'a été imaginée que *plus tard*, lorsque vous vous êtes convaincus que toutes les autres n'étaient pas sérieuses et n'auraient abouti à rien; car c'est *tout récemment* que cette accusation a été mise en avant pour la première fois. C'est à nous de dire : *nous sommes donc dans la vérité historique* en *attribuant* à votre mauvais vouloir la calomnie que vous nous *attribuez*.

Mais, *plus tard*, autant que vous le voulez, les traditionalistes ont fait enfin, selon vous, leur acte de contrition d'avoir, toujours selon vous, *placé dans la révélation surnaturelle l'origine de la raison;* ils ont admis la distinction que vous demandiez, et, par là, ils vous ont donné raison et ont avoué leur tort. Pourquoi donc ne leur avez-vous pas pardonné leur péché? Pourquoi avez-vous fait revivre ce péché que, selon vous, la contrition aurait effacé? Pourquoi avez-vous écrit des pages si nombreuses et si violentes pour prouver qu'ils *placent toujours dans une révélation surnaturelle l'origine de la raison*? Pourquoi avez-

vous voulu présenter au public comme endurcis dans leurs fautes des pécheurs dont vous annoncez vous-mêmes au monde la conversion? Vous n'en avez pas agi avec la même sévérité avec les rationalistes et les incrédules, qui n'ont, eux, jusqu'ici *fait aucune distinction* et qui n'ont rien rétracté. Ah! vous avez accueilli comme des marques d'un repentir sincère leurs grimaces de respect pour la religion et les témoignages de rapprochement par lesquels ils se sont moqués de votre crédulité! Vous avez voulu les faire croire renouvelant *la grande joie qu'éprouvent le ciel et ses anges au sujet des pécheurs qui font pénitence de leurs péchés* (*Luc*), et vous avez invité toute l'Église à se réjouir, elle aussi, d'une conversion qui n'est pas même à l'état de germe, et dont malheureusement, selon toutes les apparences, les *fruits* se feront longtemps attendre (1). Vous avez donc deux poids et deux mesures! Pleins de douceur envers les plus grands ennemis du christianisme, vous ne réservez qu'à vos frères dans la foi votre amertume et vos colères! Libre à vous d'appeler une telle partialité « du zèle; » elle n'est que de l'injustice la plus palpable, la plus scandaleuse et la plus révoltante, l'injustice de la censure antique, amnistiant les corbeaux et ne persécutant que les colombes : *Dat veniam corvis, vexat censura columbas!*

SIXIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME AFFIRME, SANS LA PROUVER, L'IMPOSSIBILITTÉ QUE L'HOMME CONNAISSE AUCUNE VÉRITÉ RELIGIEUSE OU MORALE SANS LE SECOURS DE L'INSTRUCTION ET DE LA TRADITION.

§ 45. *Éclatant démenti que le semi-rationalisme s'est donné à lui-même au sujet de tout ce qu'il a dit sur les prétendues forces merveilleuses de la raison seule pour atteindre la vérité. Belle et triomphante démonstration qu'il a donnée, lui-même aussi, de la vérité de la thèse qu'il fait un crime à la Tradition de soutenir.*

Par des arguments tirés de la nature et de l'histoire de l'esprit humain, que nous venons d'exposer dans les précédents chapitres de cet ouvrage, les traditionalistes ont toujours et dans tous leurs écrits démontré jusqu'à l'évidence l'impossibilité pour l'homme qui n'a reçu aucun enseignement de deviner l'existence et les objets du monde spirituel et moral. Avec la bonne foi qui lui est propre, le

(1) On va se convaincre dans quelques instants de la vérité de cette affirmation.

semi-rationalisme n'a tenu aucun compte de ces démonstrations, et par l'organe de l'auteur de *la Valeur*, etc., il n'en continue pas moins à nous reprocher, comme on l'a entendu, *que nous affirmons, mais que nous ne prouvons pas l'impuissance de l'esprit humain, livré à lui-même, de s'élever à quelque vérité que ce soit touchant Dieu, la loi, l'âme et sa destinée.*

Pour repousser cette accusation nous pourrions nous contenter de rappeler ces mots du même auteur, qu'on a lus plus haut (page 134): « L'enfant ordinaire, privé de toute culture sociale, restera immanquablement dans un état de pauvreté intellectuelle et d'imperfection contraire à sa destinée. C'est ce que les traditionalistes ont rendu de plus en plus ÉVIDENT ET INCONTESTABLE (1); c'est une justice que nous aimons à leur rendre. » Car si, d'après cette belle confession, nous avons vraiment *rendu de plus en plus évidente et incontestable* l'impuissance radicale de l'esprit humain *isolé*, il ne saurait être vrai que nous *affirmons* cette impuissance *sans la prouver.* Pour repousser cette accusation nous pourrions nous borner à répéter ici ces deux grandes paroles du semi-rationalisme : « C'est un fait incontestable que toute raison est enseignée par la société, et que l'homme dépourvu de tout enseignement et dénué de toute tradition est un être chimérique. » Car de quel droit le semi-rationalisme nous accuserait-il *de ne pas prouver* un fait qu'il reconnaît lui-même comme *incontestable* et dont il a proclamé si haut la vérité?

Mais le semi-rationalisme nous fournit quelque chose de plus ex-

---

(1) Ce qui n'a pas empêché le même auteur d'adresser aux traditionalistes le gentil reproche que voici : « Ils n'ont pas prouvé, et nous leur signalons cet oubli, que la première *notion de l'enfant* soit une notion reçue de la société; ils n'ont pas prouvé non plus que l'enfant, après le premier exercice de la raison, peut acquérir des notions nouvelles (pag. 47). » Or, ceux qui ont lu les écrits des traditionalistes, et nos ouvrages en particulier (et l'auteur de ces lignes est de ce nombre), savent bien que les traditionalistes *n'ont pas oublié*, mais qu'ils ont prouvé, et bien prouvé, que la première *notion*, ou les premières *connaissances* des objets du monde spirituel, et notamment la première notion de Dieu, *est une notion reçue de la société.* Mais ils ne l'auraient point *prouvé*, que la chose n'en serait pas moins vraie, puisque leur adversaire lui-même vient de le reconnaître et de l'avouer ici d'une manière si formelle. Quant à l'*impossibilité que l'enfant, après le premier exercice de la raison, acquière par lui-même des notions nouvelles*, les traditionalistes n'ont pas prouvé, il est vrai, cette impossibilité; mais c'est par la raison toute simple qu'ils n'ont jamais... affirmé une pareille extravagance. Voilà donc, de la part du semi-rationalisme, de la contradiction et de l'impertinence toute gratuite contre les partisans de la méthode traditionnelle!

plicite, de plus formel et constatant encore davantage l'injustice du reproche qu'il nous adresse sur ce sujet ; car il a donné lui-même la démonstration que voici, la plus exacte et la plus complète de la vérité de la doctrine qu'il accuse la tradition de suivre *sans la prouver*.

Nous allons assister à un spectacle bien curieux. Jamais on n'a poussé plus loin les jeux d'imagination, la contradiction et la niaiserie d'une part, et la franchise de l'autre que ne l'a fait le semi-rationalisme sur ce sujet. Écoutons son plus éloquent organe.

Il avait commencé par répéter, dans des termes plus emphatiques encore, son dithyrambe obligé sur la *puissance de la raison à laquelle on n'a rien dit*, *rien enseigné*. Il nous avait présenté cette raison comme douée des idées de l'Infini, de l'Immatériel, de l'Éternel, du Parfait, etc., idées essentielles à sa nature et inséparables d'elle (*sic*); et, par là, il nous avait présenté cette raison s'élevant toute seule, par sa marche ascendante, aux premières vérités de l'ordre spirituel et moral. Il nous avait dit que la raison voit d'abord dans le monde un vaste ensemble de faits, liés les uns aux autres, dépendants les uns des autres, conspirant vers une même fin, formant un même ordre, offrant à l'œil observateur des preuves infinies de puissance, d'intelligence, de sagesse et de bonté. Il nous avait dit qu'en présence de ce magnifique spectacle la raison, obéissant à ses lois, prononce sans hésiter que la série des effets et des causes suppose nécessairement une cause première, une cause universelle, une cause unique, qui doit être la Puissance, l'Intelligence, la Sagesse, la Vérité elle-même. Il nous avait dit : qu'en prononçant cette grande conclusion la raison atteint à la connaissance de l'existence et des attributs de Dieu ; et que, voulant fortifier sa conviction et pénétrer plus avant dans cette connaissance de Dieu, elle n'a (*sic*) qu'à considérer l'idée de la *perfection qu'elle porte en elle-même ;* car elle trouvera que cette idée lui représente l'*Infini en toutes manières, l'Infini absolument infini, et que cette infinité lui découvre en Dieu un abîme de perfections* (textuel).

Il nous avait appris en outre que *la raison seule et à laquelle on n'a rien révélé*, après avoir connu Dieu et adoré son infinie perfection, rentre en elle-même, sonde sa conscience, y trouve le sentiment profond de la liberté et en même temps l'idée d'une loi qui en règle l'usage ; qu'alors le juste et le bien s'imposent à la conscience avec la même autorité que les vérités nécessaires à la raison même (*sic*).

Il nous avait assuré, enfin, que toujours la raison *sans tradition*, après avoir trouvé sa loi, découvre la destinée de l'homme avec la *même évidence*. Il est vrai que, pour le même auteur, ce n'est qu'à la suite d'une *étude approfondie de l'âme* que la raison reconnaît

dans l'âme un principe d'unité et de simplicité indécomposable, impérissable par sa nature, une inclination invincible qui la porte à s'associer la vertu avec le bonheur : ce qui lui impose la conviction d'une vie future, où le vice recevra son châtiment et la vertu sa récompense. Mais toujours est-il que rien que quelques principes évidents, quelques observations indispensables suffisent à la raison pour qu'elle s'élève à Dieu, s'explique l'âme et se donne la foi avec la plus grande évidence et la plus grande facilité, quoiqu'à la suite d'une *étude approfondie*. « Telle est, conclut-il, d'après la nature des cho- « ses et des lois d'une logique rigoureuse, *la puisance de la raison* « dans la sphère de la vérité ! »

S'il fallait prendre tout cela au sérieux, il s'ensuivrait, on ne peut assez le répéter, que la révélation n'est qu'une superfétation ; et que saint Thomas ne savait ce qu'il faisait lorsque, par son argumentation, qu'on a lue plus haut (§ 27), il a voulu prouver la nécessité (*oportuit*) que même les vérités accessibles à la raison fussent révélées et données à l'homme par mode de foi. Car quel besoin d'une révélation extérieure surnaturelle pour la raison humaine pouvant trouver en elle-même, par elle-même, dans sa révélation intérieure et naturelle, la *conviction certaine et évidente* de Dieu, de ses attributs et de l'adoration qui lui est due, des lois morales et de leurs obligations, de la spiritualité, de l'immortalité de l'âme, des châtiments et des récompenses de la vie future? N'est-il donc pas évident qu'aveuglé par ses préjugés rationalistes cet auteur a confondu, ici encore, les procédés de la raison FORMÉE par l'enseignement, éclairée par la révélation, développée et exercée par des études sérieuses avec les procédés de la raison A FORMER, *dépourvue de tout enseignement*, *dénuée de toute tradition?* N'est-il pas évident qu'il a attribué, ici encore, à la raison de l'*homme en dehors de sa nature*, *à l'homme chimérique* la puissance propre de la raison du théologien et du philosophe? N'est-il pas évident qu'il a pris la possibilité qu'il y a pour la raison riche de toutes les ressources de la vraie religion et de la vraie science de se rendre compte, de se *démontrer* des vérités connues pour la possibilité qu'il y a pour la raison dépouillée de ces ressources de *découvrir* des vérités tout à fait ignorées? Oui, c'est tout cela. Ainsi, le paroxysme du fanatisme rationaliste s'étant calmé dans son esprit, notre auteur a fait lui-même justice de ce boursouflage, de ces exagérations, de ces extravagances; et, par la démonstration la plus rigoureuse et la plus exacte de l'impossibilité pour l'esprit humain, *séparé* de tout enseignement et de toute tradition, de pouvoir atteindre à la vérité pure et certaine, il est tout bonnement revenu au traditionalisme, qu'il avait pris à tâche de combattre.

« Une philosophie vraie et pure, dit-il, est possible (1). Je la *sup-*
« *pose* réelle (2), sans m'inquiéter de savoir, pour le moment, si vé-
« ritablement elle existe quelque part (3) telle que je la fais (4).
« J'imagine (5) un philosophe qui, par les plus heureuses circons-
« tances, s'est préservé ou affranchi des plus graves erreurs, contre
« lesquelles nous avons vu échouer *les plus nobles esprits* LORSQUE
« LA BOUSSOLE DE LA FOI A CESSÉ DE DIRIGER LEUR MARCHE (6).
« C'est à l'égard de ce philosophe et de cette philosophie légitime et
« vraie que je veux poser la grande question de la *suffisance* ou de
« l'*insuffisance* de l'esprit humain.

« Que de nobles esprits, purs de tous ces honteux excès, éclairés
« des rayons de la *vérité naturelle*, veulent s'en tenir à elle, et se
« font de ses *pures lumières*, dont toujours *ils n'aperçoivent pas*
« *l'origine*, une sorte de *rempart contre le christianisme!* Nous som-
« mes donc en présence d'une philosophie *noble*, *élevée*, ne respirant
« que le *plus pur spiritualisme* (7), pleine de l'*enthousiasme plato-*
« *nique* (8) et faisant revivre toutes les traditions *des meilleures*

---

(1) Nous le croyons. Et c'est la philosophie qui *ne se sépare pas de la religion*.

(2) Ainsi nous sommes avertis que la philosophie dont vous allez nous entretenir n'est pas *réelle*, puisque vous la *supposez*.

(3) En effet, il n'en vaut pas la peine.

(4) Mais la philosophie *telle que vous* LA FAITES n'est pas la philosophie *telle qu'elle* EST ; et cependant c'est de cette dernière philosophie qu'il s'agit ici.

(5) Toujours de l'*imagination !* Mais que notre lecteur ne s'effraye pas de toutes ces circonstances ; car la conclusion que l'auteur va tirer de cette philosophie *faite* et *imaginée* par lui, dans *les circonstances les plus heureuses* pour trouver la vérité et sans qu'il puisse la trouver, n'en sera que plus triomphante.

(6) Fort bien ! les plus nobles esprits ont toujours échoué contre de graves erreurs toutes les fois que la boussole DE LA FOI *a cessé de diriger leur marche !* Nous autres traditionalistes ne disons ni plus ni moins que cela. Pourquoi donc nous en voulez-vous tant ?

(7) Lecteur, ne fatiguez pas votre regard à la recherche de cette philosophie *en présence* de qui l'on vous dit que vous êtes : philosophie *noble*, *élevée*, ne *respirant que le plus pur spiritualisme*, tout en ne s'en tenant qu'*à la vérité naturelle*, et se faisant *de ses pures lumières un rempart contre le christianisme !* L'auteur ne vous a-t-il pas prévenu que cette philosophie n'est que *supposée*, *faite* par lui, à l'aide de son *imagination* brillante, et qu'*il ne s'inquiète pas de savoir si elle existe quelque part ?* C'est vous dire que la *présence* de cette philosophie n'est qu'imaginaire, poétique, et n'a rien de *réel*. Vous seriez donc bien bon de vous désoler de ne la rencontrer *nulle part !*

(8) Cela s'adresse évidemment au dernier traducteur de Platon, M. Cousin,

« *écoles*. On ne nous accusera pas, certes, de lui faire une part en-
« vieuse (1). »

Cela posé, l'auteur se met sérieusement à prouver et démontre victorieusement, en effet, que la *noble philosophie platonicienne*, cartésienne, mais *pure* et *séparée* de l'enseignement religieux, 1° mêlerait presque toujours des erreurs aux vérités *qu'elle professerait* (non qu'elle *découvrirait*); 2° qu'elle ne prémunirait pas suffisamment l'esprit contre le danger du doute et de l'erreur, INSÉPARABLE, *nous dit-il*, DE LA SPÉCULATION RATIONNELLE; 3° que son enseignement offrirait des lacunes qu'il lui serait impossible de combler; et 4° que le genre humain presque tout entier échapperait à son action.

Nous regrettons de ne pouvoir pas reproduire ici tout entière, à cause de sa longueur, cette solide et brillante démonstation; mais nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter au moins quelques passages, en les accompagnant de quelques courtes observations.

Au sujet du premier des quatre points indiqués, l'auteur s'exprime ainsi: « Ne suis-je pas en droit d'invoquer l'expérience et les faits « que nous avons établis? Une expérience *aussi ancienne que l'his-* « *toire*, une expérience *universelle*, une expérience *qui s'est répétée* « A CHAQUE ÉPOQUE ET A CHAQUE SIÈCLE, une expérience « QUI NE S'EST JAMAIS DÉMENTIE ne révèle-t-elle pas UNE « LOI DE L'ESPRIT HUMAIN? Eh bien! cette expérience *antique*, « *perpétuelle*, *universelle*, *invariable* nous apprend que toute phi- « losophie qui a IGNORÉ, *repoussé* ou *méconnu* LA FOI est tou- « jours tombée dans quelque grave erreur sur la nature de Dieu et « sur celle de l'homme. Rappelons en quelques mots cette expérience « *solennelle*.

« La philosophie ancienne a jeté son grand éclat (2), a rendu les

---

noble esprit s'il en fut jamais, *plein d'enthousiasme platonique*, mais qui, malheureusement, *ne s'étant point aperçu de l'origine chrétienne de ses lumières*, et les ayant attribuées *aux rayons de la vérité naturelle*, *s'est fait*, pendant une quarantaine d'années, des prétendues lumières de cette vérité, *un rempart contre le christianisme*, apprenant, pendant tout ce laps de temps, à la jeunesse française à faire de même!

(1) Non, assurément; soyez tranquille là-dessus; et, si cette *noble* philosophie n'est pas contente de la part que vous lui faites ici, en vérité elle est bien difficile!

(2) Bien *sombre*, comme le même auteur a bien voulu nous l'apprendre ci-dessus (pag. 215).

« plus grands services à l'humanité (1), et, ce qu'il y a de plus grand « dans sa destinée, a été une préparation humaine à l'Évangile (2). « *Que d'erreurs* sont venues obscurcir, altérer les nobles vérités « qu'elle enseignait (3)! » Et, ici, l'auteur reproduit en miniature le triste tableau, qu'il a tracé plus haut, de la vanité, des extravagances, des platitudes, des erreurs que cette même philosophie, qui a *jeté un si grand éclat et rendu les plus utiles services à l'humanité*, a répandues sur l'humanité là où on l'a laissée faire; et cela *à chaque époque*, à chaque siècle, par une *expérience qui ne s'est jamais démentie*. Notre lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux cette miniature; elle est de main de maître.

« L'école ionique professe le MATÉRIALISME; celle d'Elée, l'IDÉA« LISME et le PANTHÉISME; celle d'Italie, la MÉTEMPSYCOSE; les so« phistes apprennent à la jeunesse *à douter de tout*. Le plus pur, le « plus élevé, le plus sublime des philosophes anciens, Platon, pro« fesse *un vrai* DUALISME. Aristote *nie la Providence;* le SENSUA« LISME renaît dans son école; le SCEPTICISME dans celle de Platon. « L'ATHÉISME relève la tête avec Épicure. Le PANTHÉISME ressus« cite avec les stoïciens et les alexandrins.

« Sous l'empire du christianisme, LORSQUE LA PHILOSOPHIE « SE SÉPARE DE LA RELIGION et VEUT SE SUFFIRE, « l'*expérience se réitère*. Les sectes philosophiques hétérodoxes qui « se forment dans le moyen âge aboutissent à des erreurs capitales, « les unes à un SENSUALIME qui doit se résoudre dans le SCEP« TICISME ou dans l'ATHÉISME, d'autres tombent dans un PAN« THÉISME FORMEL.

« A la renaissance, Vanini se déclare *athée;* Jordano Bruno, *pan« théiste*. Au milieu des travaux, des découvertes, des progrès de « la pensée chrétienne au dix-septième siècle, au sein de cette ma« gnifique lumière que la philosophie chrétienne fait briller sur le

---

(1) Que l'humanité n'a jamais *connus ni reconnus!*

(2) Comme une maladie est *une préparation* à l'action médicale, la pauvreté est *une préparation* à ce qu'on reçoive l'aumône, et la destruction d'une maison *est une préparation* à ce qu'on la bâtisse de nouveau.

(3) Et qui ne lui appartenaient pas en propre, comme il est bien convenu entre nous et les semi-rationalistes, et les anciens philosophes eux-mêmes. Ainsi *les nobles vérités qu'elle enseignait*, tout le monde les connaissait depuis longtemps, avant elle, mieux qu'elle et malgré elle. Elle n'a fait que les *obscurcir*, les *altérer* par de *graves* et *nombreuses erreurs*, ces *nobles vérités qu'elle enseignait;* c'est-à-dire qu'au fait elle n'*enseignait* que des erreurs! Que le lecteur se souvienne que c'est un semi-rationaliste qui écrit ici, et il ne s'étonnera pas de ces contradictions.

« monde (1), les plus *graves erreurs* ont leurs défenseurs et leurs « apôtres : Hobbes est celui de l'ATHÉISME, Spinosa celui du PAN- « THÉISME ; Bayle celui du SCEPTICISME (2).

« Mais le SCEPTICISME deviendra bien plus redoutable dans les « mains de Hume ou dans celles de Kant. Le PANTHÉISME arrivera « à sa forme la plus savante (3) et la plus complète avec Fichte, « Scelling et Hegel. Et notre philosophie française, si elle *a su se* « *préserver définitivement de tous ces excès* (4), n'a-t-elle pas eu « ses hésitations, ses obscurités, ses erreurs relativement aux dog- « mes les plus importants (5) ? Non, non, on ne citera pas UN SEUL « EXEMPLE d'une philosophie indépendante (6) tant soit peu pro- « fonde, tant soit peu étendue, d'une philosophie occupée des grands « problèmes de l'esprit humain qui *ne soit tombée dans de graves,* « *de trop graves erreurs.* »

« L'*universalité*, la *perpétuité*, la *constance* de ces phénomènes « ne nous fournissent-elles pas une indication décisive ? Le passé ne « nous apprendra-t-il pas ce que sera l'avenir ? Nous pouvons donc « assurer, *sans forcer les choses*, que la *philosophie séparée*, dont « nous avons admis, PAR HYPOTHÈSE, *la pureté* (7), parce que « cette pureté est absolument possible, ne s'y maintiendra pas tou- « jours, ne s'y maintiendra pas même longtemps, et qu'à un jour, « à une heure donnée elle tombera dans quelque erreur grave. »

Au sujet du second grief qu'il a formulé contre la philosophie *séparée*, à savoir qu'elle n'a pas de *préservatif certain* contre les dangers de la *spéculation rationnelle*, notre auteur fait ces remarques pleines de sens :

« Dans la spéculation philosophique, dans les travaux de la pensée « *indépendante*, l'esprit ne s'appuie que *sur lui-même*. Il n'a d'autre

---

(1) C'est au Cartésianisme que l'auteur fait allusion ici, qui, triste restauration du Platonisme, en a renouvelé toutes les erreurs, et a fait la nuit du dix-huitième siècle. C'est la seule *magnifique lumière* qu'il *a fait briller dans le monde.*

(2) N'oubliez donc pas Malebranche, qui a été *celui* de l'IDÉALISME, de l'ILLUMINISME et du FANATISME !

(3) Cette épitète n'est pas heureusement choisie, puisqu'il s'agit du *panthéisme.*

(4) Trait de flatterie que tout ce qui s'imprime sous nos yeux dément.

(5) Elle ne *s'est donc pas définitivement préservée de tout excès.*

(6) De la religion. Légitime indépendance !

(7) Bien dit ; car, en THÈSE, cette *pureté* ne se trouve pas dans la philosophie.... *séparée*, comme, du reste, l'*universalité*, la *perpétuité* et la *constance des phénomènes* le prouvent.

« règle de ses jugements que l'évidence, d'autre moyen pour conquérir « la vérité que le raisonnement, l'expérience, l'observation. Ces « moyens, sans doute, *sont bons*, ces instruments sont puissants (1); « ils mettent l'homme en possession de nombreuses et fécondes vé- « rités. Ce n'est pas assez dire. Ils sont nécessaires, leur emploi est « indispensable (2) et d'une continuelle application. La certitude hu- « maine repose, en définitive, sur l'évidence. = Nous ne nous ren- « dons, a dit un philosophe célèbre, qu'à l'autorité de l'évidence ou « à l'évidence de l'autorité. = Mais il faut convenir qu'en dehors « du cercle des vérités premières, et évidentes par elles-mêmes, il « est très-facile d'*abuser* de tous ces *grands moyens* de vérité et de « lumière, et qu'il est très-facile de faire un *mauvais emploi* de l'obser- « vation, du raisonnement, de l'évidence elle-même (3). On peut aisé- « ment prendre pour évident ce qui ne l'est pas. Vous croyez perce- « voir une lumière, vous la suivez. Enchantés, charmés, vous oubliez « toutes les considérations qui auraient pu faire naître en vous des » doutes, et vous vous abandonnez sans réserve à ce *fantôme de vérité* « qui *a séduit* votre esprit. N'est-ce pas l'histoire de *tous les systèmes* « *philosophiques*, qui ne sont que des *vues partielles incomplètes* et « *par conséquent erronées de la réalité?* Et plus l'esprit a de force « logique, plus il a de fermeté et de puissance de réduction, PLUS IL « VA LOIN DANS L'ERREUR (4).

« Mais, me direz-vous, contre ce mal il n'y a pas de remède, ou il « n'y en a que dans nos moyens naturels de connaître et de parvenir « à la vérité. A un mauvais raisonnement il faut opposer un bon rai- « sonnement, et la lumière d'une évidence trompeuse doit s'effacer « devant la véritable. — La philosophie *séparée* doit tenir ce lan- « gage (5); mais il n'en est pas moins certain que les moyens qu'elle

---

(1) Ah!... et de l'*universalité*, de la *perpétuité*, de la *constance des phénomènes* qui prouvent exactement le contraire, qu'en ferons-nous donc? Mais attendez; on va vous dire tout de suite qu'en vérité ces moyens ne sont ni *bons* ni *puissants!*

(2) Pas tout à fait; pas au moins pour tout le monde.

(3) Comme l'a remarqué Descartes lui-même, et comme il l'a confirmé par sa propre expérience.

(4) C'est déclarer en termes polis que, lorsqu'il s'agit de la *recherche de la vérité*, il vaut mieux être bête; et c'est donner raison à Rousseau, qui a dit : *L'homme qui pense est un animal dépravé.* La Tradition n'a jamais rien dit de pareil!

(5) Très-logique, du reste! comme tout ce que la *philosophie séparée* affirme!!! car c'est dire que le moyen sûr d'éviter les *mauvais raisonnements*

« propose, légitimes en eux-mêmes, ne réussissent pas souvent, et « que l'*erreur systématique* ne se rend guère *aux raisonnements* « qu'on lui oppose, à la *lumière* qu'on lui présente.

« L'esprit humain est donc toujours réduit à lui-même ; il n'a que « lui-même pour règle et pour point d'appui. Est-ce là une constitu- « tion de l'esprit humain tout à fait satisfaisante ? N'est-il pas permis « de désirer autre chose ? Une règle distincte, mais en même temps « reconnue pleinement, acceptée pleinement par lui, une règle di- « vine, vénérée comme elle, ne serait-elle pas un précieux secours pour « lui, un moyen assuré *de se préserver des erreurs presque insépa-* « *rables de la spéculation philosophique ?*

« Le raisonnement peut *démontrer* que l'homme a été créé, et « même créé adulte ; il peut *prouver* la spiritualité, l'immortalité de « l'âme. Il peut *établir* la souveraine perfection de Dieu ; il peut « *justifier* la nécessité d'un culte.

« J'ai accordé à la philosophie séparée toutes les vérités rigoureu- « sement *démontrables*. Mais il faut bien qu'elle reconnaisse que « plusieurs de ces vérités *lui sont venues fort tard* et *d'une lumière* « *qui ne se donnait pas pour être la sienne.* Je ne prends pour exemple « que la vraie notion de *la perfection divine*, impliquée dans celle « de la création. Cette notion *n'était pas dans le monde ancien* (1), « elle est dans le monde moderne par le christianisme, qui invoque « une origine divine. Il y a là une question bien grave à éclaircir ; et « s'il était certain que des vérités *démontrables* sont arrivées à la « raison par *une lumière distincte de sa propre lumière*, il n'y aurait « plus de difficulté à reconnaître qu'elle *a besoin de cette lumière* « pour parvenir à des vérités qui, de son aveu, ne sont pas suscepti- « bles d'une démonstration rigoureuse. »

Or, qu'on s'en souvienne, notre bon philosophe semi-rationa- liste ne dit tout cela que d'une philosophie *séparée de toute tradi- tion*, telle qu'elle a existé chez les anciens païens, et qu'elle existe tou- jours chez les païens modernes ; et de plus, *noble*, *élevée*, *pure de tout excès honteux, ne respirant que le spiritualisme le plus pur*, *pleine d'enthousiasme platonique*, *et faisant revivre toutes les tra-*

---

c'est d'en faire de *bons*, et le moyen sûr d'échapper aux *évidences trompeuses* c'est de s'en procurer de *véritables*.

(1) Pardon, Monsieur, ce que vous dites là n'est pas exact, à moins que par *le monde ancien* vous n'entendiez pas *le monde des philosophes*. Car, en dehors de ce monde, qui, seul, a nié la *notion de la création*, cette notion *était* vraiment dans le monde *des nations*, particulièrement chez les Juifs, qui l'avaient conservée dans toute sa pureté.

ditions des meilleures écoles, quoique la *boussole de la foi ait cessé de diriger sa marche.* Notre philosophe ne dit cela, en un mot, que d'une philosophie telle qu'elle n'a jamais existé nulle part et n'existe pas même aujourd'hui, mais telle qu'elle a été *supposée*, *imaginée*, *faite* par l'indulgent auteur, qu'on ne peut pas accuser de *faire à cette philosophie une part envieuse*. Et cependant il est évident pour cet auteur que même cette philosophie ne peut éviter l'erreur, ne peut s'assurer d'aucune vérité.

Et, s'il en est ainsi de la philosophie *séparée de toute tradition*, mais *hypothétiquement placée dans les meilleures conditions possibles*, qu'en serait-il de l'esprit humain *séparé de toute tradition*, et, pour comble de malheur, n'ayant point encore atteint son entier développement, étranger à toute science, à toute philosophie, à toute étude des choses intellectuelles et même à l'exercice du raisonnement et à toute raison? N'est-il pas évident, d'une évidence mathématique, que, d'après la doctrine établie ici par le semi-rationalisme lui-même, un tel esprit ne pourrait découvrir aucune vérité de l'ordre spirituel et moral, mais qu'il serait obligé de rester à l'état d'enfance perpétuelle, *assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort*, jusqu'à ce que les rayons de la tradition et de l'enseignement vinssent l'en tirer et l'initier aux lumières et aux réalités de la vie?

Qu'on efface donc des admirables passages qu'on vient de lire les mots *presque*, *plus souvent* et tous les autres lénitifs que ces passages renferment, qui ne sont là que pour la forme et auxquels un écrivain semi-rationaliste ne peut renoncer tout à fait sans s'exposer à se faire lapider par ses confrères, et il n'y restera plus que la *démonstration rigoureuse* des propositions suivantes :

1° Que la raison peut *démontrer*, *prouver*, *établir*, *justifier* les dogmes de la perfection souveraine de Dieu, de la création de l'homme, de la spiritualité, de l'immortalité de l'âme, de la nécessité d'un culte, de l'existence d'une loi morale et de la vie future après que ces dogmes lui auront été révélés; mais que, si personne ne les lui révèle, la raison ne saurait y atteindre par elle seule, et que de ce qu'on accorde à la philosophie *séparée* que ces dogmes sont *démontrables* par elle après qu'elle les a connus il ne s'ensuit pas qu'ils soient *trouvables* par elle avant qu'elle en ait eu la moindre idée.

2° Que les premières et les plus importantes notions du monde spirituel *n'arrivent à la raison que par une lumière distincte de sa propre lumière.*

3° Que l'esprit humain livré à lui seul n'a en lui-même aucun moyen de s'assurer d'aucune vérité touchant le monde spirituel et moral.

4° Que l'erreur et le doute, étant *inséparables de la spéculation*

purement rationnelle, c'est une loi de l'esprit humain, quelque *noble*, *élevé* et *pur* qu'il soit, de n'*aboutir qu'à l'erreur* et *au doute* dès l'instant que *la boussole de la foi cesse de diriger sa marche*, ou qu'il ait IGNORÉ, *repoussé* ou *méconnu la foi*; enfin que ce fait est constaté par une expérience *solennelle*, par une *expérience antique*, *universelle*, *perpétuelle*, *invariable*, aussi *ancienne que l'histoire*, par une expérience qui *s'est répétée à chaque époque*, *à chaque siècle* et QUI NE S'EST JAMAIS DÉMENTIE.

5° Qu'il est faux que l'homme non éclairé par aucune tradition trouve l'idée de la perfection de Dieu dans l'idée de sa propre perfection, la loi morale dans sa propre conscience et la conviction de la spiritualité, de l'immortalité et de la condition de l'âme après la mort dans l'étude approfondie de l'âme.

6o Que tout ce que le même auteur avait dit antérieurement sur les conquêtes merveilleuses que la raison, *séparée de toute tradition* (1), peut obtenir par elle seule doit être considéré comme non dit, comme n'ayant été dit que par condescendance pour certains préjugés ou par pure plaisanterie.

Mais c'est là, en propres termes, le traditionalisme le plus rigoureux, le plus absolu. Voilà donc le semi-rationalisme enseignant, défendant, professant lui-même, dans ses écrits, la nécessité, la vérité, l'importance de la méthode traditionnelle, qu'il combat avec tant d'acharnement dans les nôtres. Le voilà en disant plus que nous n'en disons nous-même. Le voilà évidemment contradictoire, grossièrement inconséquent, et par cela même souverainement injuste!

SEPTIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME A DÉJA ÉTÉ CONDAMNÉ PAR LE CONCILE D'AMIENS.

§ 46. *On commence à faire voir que le semi-rationalisme est encore injuste envers la Tradition de la troisième manière dont l'erreur est injuste envers la vérité, et à le réfuter à cet endroit. Décret du Concile d'Amiens, allégué par les semi-rationalistes comme condamnant la Tradition et indiqué par eux-mêmes comme n'y ayant aucun trait. Le traditionalisme ne professe aucune des doctrines condamnées par ce décret. Vraie portée de*

(1) Un autre savant semi-rationaliste, son collègue, en défendant l'auteur de ces morceaux, a prononcé cette belle parole, qui est l'apologie la plus complète du traditionalisme : « *En fait*, l'étude et la discussion des modernes systèmes de « philosophie prouvent avec une *suprême évidence* QU'EN S'ÉCARTANT DE « LA DOCTRINE TRADITIONNELLE de Dieu on aboutit INFAILLIBLEMENT « aux plus profonds abîmes. (FEPPEL, *Défense de MM.*..) »

ce même décret, favorable à la méthode traditionnelle. Approbation formelle de cette méthode et condamnation du semi-rationalisme résultant de différents passages remarquables de Bergier et du P. Perrone, cités par le même Concile, au commencement du décret, qu'on a analysé. Mauvaise foi du rationalisme d'avoir supprimé cette partie du décret.

La troisième manière dont l'erreur est injuste envers les disciples de la vérité consiste à les représenter comme professant obstinément des doctrines condamnées et faisant tort à la raison et à la religion, à l'homme et à Dieu. Or, le semi-rationalisme n'a pas omis d'user de cette troisième manière non plus pour témoigner son injustice à l'égard de la Tradition , et la rendre odieuse.

C'est, d'abord, l'auteur de *la Valeur de la raison* qui, avec ce sans-façon dont il fit preuve déjà en dix endroits de son ouvrage, affirme que le traditionalisme a été condamné par le dernier concile d'Amiens; ce sont ensuite tous les journaux de la secte, c'est enfin le dernier champion du semi-rationalisme, qui ont reproduit le décret du même concile et qui le présentent à leurs lecteurs comme confirmant le système semi-rationaliste et condamnant la méthode traditionelle.

On le voit donc, cette affirmation : *que le traditionalisme a été condamné par l'autorité ecclésiastique*, est répétée trop souvent et avec trop d'assurance, de la part de tous les maîtres et de tous les adeptes du semi-rationalisme, pour que nous ne nous croyions pas obligé de prouver ici que le mensonge le plus évident en est la base et que la mauvaise foi la plus insigne l'exploite pour tromper les simples.

Le voici donc, et avant tout, ce fameux décret, tel que nous le donnent nos adversaires.

« En attaquant le rationalisme, qu'ils prennent garde de réduire à « une sorte d'impuissance l'infirmité de la raison humaine. Que « l'homme *jouissant de l'exercice de la raison* puisse, par l'application de cette faculté, *concevoir* et même *démontrer* plusieurs vérités métaphysiques et morales, telles que l'*existence de Dieu, la « spiritualité, la liberté et l'immortalité de l'âme, la distinction « essentielle du bien et du mal*, etc., etc., c'est ce qui résulte de la « constante doctrine des écoles catholiques. Il est faux que la raison « *soit tout à fait impuissante à résoudre ces questions*, que les arguments qu'elle propose *n'ont rien de certain* et qu'ils soient *détruits par des arguments de même valeur*. Il est faux que l'homme « *ne puisse admettre naturellement ces vérités* qu'autant qu'il CROIT « D'ABORD A LA RÉVÉLATION DIVINE, PAR UN ACTE DE FOI SURNATURELLE; QU'IL N'Y A PAS DE PRÉAMBULES *de* LA FOI qui puis-

« sent être connus naturellement, ni de motifs de crédibilité par les-
« quels l'assentiment devient raisonnable. Ces erreurs ne fortifieraient
« pas assurément, elles compromettraient au contraire la réfutation
« du rationalisme. Si quelques-uns, sous le nom de *traditionalistes*
« ou *sous tout autre nom*, tombaient *dans ces excès*, ils s'égareraient
« certainement de la droite voie de la vérité... L'homme *jouissant*
« *de l'exercice de sa raison* peut *concevoir la vérité* au moins des
« préceptes de la *loi divine naturelle*, lors même qu'il n'a pas de
« connaissance *des monuments de la révélation* ou qu'il ignore
« *s'il y a eu une révélation;* mais il ne peut connaître les préceptes
« propres de la loi divine positive qu'autant qu'il connaît préalable-
« ment, à quelque degré, les documents de la révélation dont l'Église
« conserve le dépôt (cap. XVI, n° 3). »

Voilà ce que dit le concile d'Amiens sur la question qui nous occupe; et nous, non-seulement partageons-nous complétement l'*admiration* de nos adversaires touchant la *sagesse et la fermeté avec lesquelles le concile s'est prononcé dans ce décret*, mais nous en sommes enchanté. Ce décret, qu'on nous jette si souvent au visage comme une condamnation, n'est, au fond, pour ceux qui veulent bien le comprendre, qu'une confirmation éclatante de notre doctrine. Nous allons le prouver.

L'auteur de *la Valeur de la raison* lui-même a fait précéder l'insertion de ce décret dans son ouvrage par cette observation importante : « Il est à remarquer que, pour apprécier la *valeur de la raison*, le Concile s'est placé précisément au point de vue où nous « sommes en ce moment; c'est-à-dire qu'il a supposé la raison humaine FORMÉE, ou plus ou moins DÉVELOPPÉE, pour déterminer « ce qu'elle peut en cet état (*pag.* 397). » Mais, comme on vient de le voir par les objections mêmes de nos adversaires contre notre doctrine, aussi bien que par l'exposition que nous en avons faite nous-même, la question tout entière, entre les traditionalistes et les semi-rationalistes, est sur la manière dont la raison *se forme*, et non pas sur ce que peut la raison déjà *formée* et *développée*. La question tout entière est de savoir si, en dehors de toute révélation, de toute instruction et de tout enseignement domestique, la raison humaine peut ou ne peut pas se *former*, se *développer*, et deviner par elle seule l'existence du monde des esprits et des devoirs; mais la question n'est nullement de savoir si la raison FORMÉE et DÉVELOPPÉE peut ou ne peut pas atteindre et prouver des vérités qui ne surpassent pas sa portée. Il est donc aussi clair que le jour que le concile d'Amiens ne s'étant placé, de l'aveu de notre antagoniste, qu'au point de vue de la raison *formée* et *développée*, et ayant SUPPOSÉ la raison *dans*

CET *état*, il s'est placé en dehors de la question entre les traditionalistes et les semi-rationalistes, et que par conséquent tout ce qu'il dit dans ce décret n'a rien à faire dans la question de la raison à *former* et à *développer* ou de la raison SUPPOSÉE DANS TOUT AUTRE ÉTAT. Et il est aussi clair que le jour qu'en citant ce décret contre une doctrine avec laquelle, de l'aveu du semi-rationalime lui-même, le décret n'a pas le moindre rapport ce système se trouve dans le faux, et qu'il n'a pu compter que sur l'ignorance, la légèreté et les préjugés de ses lecteurs pour se faire pardonner une telle citation.

En second lieu, ce n'est pas à l'homme, quel que soit l'état ou le degré de développement de son esprit, mais c'est seulement à l'homme JOUISSANT DE L'EXERCICE DE SA RAISON (1) et faisant l'*application de cette faculté* que le concile reconnaît la *puissance de concevoir et même de démontrer plusieurs vérités métaphysiques et morales*. Mais l'homme *jouissant de l'exercice de sa raison*, au point de pouvoir *concevoir et même démontrer* ces vérités, n'est que l'homme possédant les principes sans lesquels, loin de pouvoir rien *démontrer*, il lui est même impossible de raisonner, et il n'a pas l'*exercice de sa raison*. Le concile ne parle donc que de l'homme qui s'est déjà formé toutes les idées ou les conceptions générales des choses corporelles sur les fantômes que lui en ont présentés les sens, et les conceptions générales des choses spirituelles sur les notions que lui en a fournies l'enseignement. Le concile ne parle que de l'homme ayant *formé* et *développé* sa raison avec le secours de la sensation et de l'instruction. Et par conséquent, loin de la mettre hors de cause, le concile suppose, comme ayant eu lieu déjà, dans l'homme *jouissant de l'exercice de sa raison* l'instruction traditionnelle, qui, de l'aveu du semi-rationalisme lui-même, est une des CONDITIONS INDISPENSABLES de la *formation*, du *développement* de la raison et de *son exercice*. Mais qu'est-ce que cela, si ce n'est une confirmation formelle du système traditionaliste?

Le concile réprouve, il est vrai, la doctrine qui refuse à l'homme JOUISSANT DE L'EXERCICE DE SA RAISON *la puissance de concevoir, et même de démontrer l'existence de Dieu, la spiritualité, la liberté, l'immortalité de l'âme, la distinction essentielle du bien et du mal, la vérité au moins des préceptes de la loi naturelle*. Le Concile réprouve aussi la doctrine qui proclame la raison *impuissante à résoudre tous les arguments contraires à ces vérités* et impuissante

---

(1) Qu'on remarque que, dans ce même décret, le concile revient deux fois sur cette expression : *L'homme jouissant de l'exercice de sa raison*; car toute la question est là, et non ailleurs.

à établir ces mêmes vérités d'une *manière certaine* et inébranlable. Mais le traditionalisme, comme on vient de le voir, n'a jamais et nulle part professé de telles doctrines. Bien plus, il professe et il met en pratique, avec plus de succès qu'aucun semi-rationaliste n'en a jamais obtenu, des doctrines tout à fait contraires. Dans ses luttes avec le rationalisme absolu et la philosophie incrédule, en suivant la méthode de saint Thomas, — qui est, du reste, la méthode de tous les apologistes du christianisme, — c'est par des arguments et par des raisons *purement rationnelles* qu'il *démontre* d'une manière certaine, invincible les dogmes fondamentaux de la religion et de la morale, les dogmes touchant Dieu, la création, l'âme, la vie future et la règle des devoirs. Et il n'a jamais dit, jamais pensé que la raison, éclairée par la vraie science, *est impuissante à résoudre ces grandes questions* que le philosophisme antichrétien soulève tous les jours contre ces dogmes importants.

Le décret rejette encore, avec raison, comme *fausse*, la doctrine que *l'homme ne peut admettre naturellement les vérités précitées qu'autant qu'il croit d'abord à la révélation divine par un acte de foi surnaturelle;* il rejette la doctrine *qui n'admet ni préambules de la foi qui puissent être connus naturellement, ni motifs de crédibilité par lesquels l'assentiment devient raisonnable.* Mais, encore une fois, le traditionalisme n'a jamais, ni nulle part, professé de pareilles énormités; il n'a jamais prétendu qu'il faut commencer par admettre les révélations de la Bible afin d'être certain de la divinité de la Bible, et qu'il faut croire d'une foi divine avant d'avoir connu l'enseignement divin de la foi. Ce sont là, comme on vient de le voir, les doctrines des Huetiens, que le traditionalisme regarde simplement comme de vrais sceptiques religieux. Si, en signalant ces erreurs, le concile a dit : « Si quelqu'un, sous le nom de traditionaliste ou « sous tout autre nom, tombait dans ces excès, » c'est qu'il y avait encore il y a quatre ans des Huetiens pur sang, qui se donnaient le nom et qui prenaient le masque de traditionalistes. Ce sont ces étranges apôtres du christianisme que le concile a voulu stigmatiser; c'est d'eux qu'il a pu dire et qu'il a dit, en toute vérité, que, par leurs erreurs, *ils compromettent la réfutation sérieuse du rationalisme*, qu'ils nuisent à la cause qu'ils veulent défendre et *s'égarent de la droite voie de la vérité.* Quant au traditionalisme véritable, complétement étranger à de tels excès et même les reniant solennellement dans tous ses écrits, ce décret du concile ne le regarde en rien, ne le touche en rien; et, loin de s'en inquiéter, il l'a admis, il l'a accepté il y a souscrit sans la moindre difficulté. Car c'est, ni plus ni moins, l'expression fidèle de ses opinions.

Qu'on se rappelle que ce concile a été présidé par le grand archevêque de Reims et par l'évêque d'Amiens lui-même ; et que le décret que nous examinons est spécialement leur pensée, leur inspiration et leur œuvre. Or, personne n'ignore que ces personages sont les plus illustres chefs, les défenseurs les plus zélés de ce qu'on se plaît à appeler *la nouvelle école*. A moins de dire donc que le traditionalisme a voulu se condamner lui-même, ce décret doit être considéré comme l'expression officielle de la doctrine traditionaliste. Le traditionalisme a voulu saisir cette occasion solennelle pour faire sa confession publique et pour l'environner des caractères les plus solennels d'autorité. Par conséquent ce décret dit, de la manière la plus éclatante, à qui veut l'entendre que ce qu'il condamne, le traditionalisme le condamne ; que ce qu'il approuve, le traditionalisme l'approuve; et que le traditionalisme renie, rejette, comme contraires à la *doctrine constante de toutes les écoles catholiques*, les extravagances, les opinions, les erreurs que le semi-rationalisme lui reproche avec tant d'impudence. Voilà ce que dit ce décret, et il ne dit pas autre chose.

Mais nous n'avons nul besoin de consulter les opinions particulières des illustres membres du Concile pour connaître au juste sa véritable pensée touchant le traditionalisme. Nous trouvons cette pensée nettement formulée dans la partie du même décret qui précède immédiatement celle que nous venons d'analyser. Car voici ce qu'on lit en toutes lettres dans cette partie du décret : « Autre chose est de « considérer spéculativement une opinion, et autre chose est de trans- « mettre la même opinion aux jeunes gens, dans les écoles, comme « une discipline capable de former leur esprit. Dans l'enseignement « de la jeunesse il faut prendre une grande précaution pour éloi- « gner toutes choses qui, attendu la disposition actuelle des esprits « et l'*influence des erreurs dominantes*, *peuvent devenir dangereu- « ses* ; il faut les remplacer par d'autres thèses, *capables d'éloigner « plus sûrement* TOUT *danger*. Comme il est certain que la PLUS « GRANDE séduction qui se fasse sentir de nos jours *est dans ce qu'on « appelle le rationalisme*, et comme les jeunes gens, quittant les éco- « les pour entrer dans le monde, sont poussés *de tous côtés* vers « cette *route funeste*, nous avertissons nos professeurs qu'ils doivent « choisir les opinions les plus propres *à fermer la voie du ratio- « nalisme*, et *éviter celle qui paraîtrait en faciliter l'entrée* (1). »

---

(1) « Aliud est opinionem speculative considerare, aliud eam adolescenti- « bus in scholis tradere tamquam disciplinam qua eorum mentes informandæ « sunt. In hoc magna cautela adhibenda est, ut semoveantur theses quæ, attenta « animorum propensione et *errorum grassantium influxu*, *inducunt in*

Or, il est évident, par la haine furieuse que les philosophes rationalistes portent aux partisans de la méthode traditionnelle, qu'il y a quelque chose d'incompatible et d'inconciliable entre le rationalisme et le traditionalisme, et que ce dernier système, qui place dans la révélation primitive, répandue dans le monde par la Tradition, la connaissance des premières vérités religieuses et morales, est le *plus propre à fermer la porte au rationalisme.* Il est évident, au contraire, par les sympathies les plus marquées que les philosophes rationalistes témoignent aux soi-disant rationalistes catholiques et par les éloges qu'ils leur adressent, qu'il existe de grandes affinités, autant par les doctrines que par le nom, entre le rationalisme absolu et le semi-rationalisme, et que ce dernier système, qui attribue à la raison particulière de chaque homme la puissance de découvrir les mêmes vérités, est le plus *capable de faciliter l'entrée du rationalisme.* Donc il est évident aussi que ce n'est pas le traditionalisme, mais bien le semi-rationalisme que l'assemblée d'Amiens a voulu frapper dans le passage qu'on vient de lire.

Et pour qu'il n'y eût pas le moindre doute sur cette intention du Concile, le même décret porte encore ceci : « Afin que nos professeurs « puissent plus sûrement accomplir cette tâche, nous leur indiquons « d'abord les arguments par lesquels le Docteur Angelique a démon« tré la nécessité qu'il y eût que les hommes reçussent, par mode de foi, « non-seulement les vérités qui sont au-dessus de la raison, mais cel« les aussi qu'on peut connaître par la raison (1). » Les arguments de saint Thomas, auxquels fait ici allusion le Concile, sont ceux que nous avons expliqués plus haut (§ 27); ceux par lesquels le saint docteur a établi, de la manière la plus évidente, la nécessité de la révélation primitive et de l'enseignement traditionnel pour que les hommes connussent *tous, facilement, certainement* et *sans mélange d'erreur* le dogme de l'existence de Dieu ; ceux par lesquels il a prouvé la complète ignorance où serait resté le genre humain touchant ce dogme si

---

« *periculum*, et illæ doceantur *quæ periculum tutius avertunt.* Cum autem « nostri temporis MAXIMAM SEDUCTIONEM in rationalismo, ut aiunt, sitam « esse constet, et adolescentes e scholis in mundum exeuntes in hunc *perver*« *sum tramitem undequaque impellantur*, nostros professores, monemus ut « opiniones *ad præcludendam rationalismo viam aptiores* seligant, vitantes « eas quæ *faciliorem istius viæ ingressum viderentur reddere.* »

(1) « Quod ut tutius præstent, indigitamus eis tum argumenta quibus Doctor « Angelicus ostendit necesse fuisse ut homines, per modum fidei, accipiant non « non solum ea quæ supra rationem sunt, sed etiam ea quæ per rationem co« gnosci possunt. »

Dieu avait laissé à *la raison* la tâche de le découvrir. Voilà donc le Concile proclamant par cette citation le principe fondamental du traditionalisme.

« En second lieu, continue le Concile, nous recommandons à nos » professeurs les preuves par lesquelles cet apologiste célèbre de la re- « ligion, au dernier siècle (BERGIER, *Traité de la vraie religion*), si « connu parmi nous, a démontré la nécessité de la révélation contre « les déistes et les athées (1). » Or, voici les passages de cet apologiste que le Concile a eus certainement en vue en le citant.

« Par la conduite de Dieu envers le genre humain, dès l'origine du « monde, par les égarements des peuples qui ont oublié la *révélation* « *primitive*, par les erreurs des philosophes anciens et modernes *il* « *est prouvé jusqu'à l'évidence* que *la raison seule* est trop faible et « qu'elle N'A JAMAIS SU DICTER A L'HOMME CE QU'IL DEVAIT « CROIRE ET PRATIQUER. »

« On n'établit pas le pyrrhonisme en *se fixant* A LA TRADITION » CONSTANTE, UNIFORME, UNIVERSELLE DE TOUS LES « PEUPLES, dans leur origine, qui attestent une révélation. C'est, au « contraire, *en suivant une route différente*, *en donnant tout au rai-* « *sonnement*, et RIEN A LA TRADITION, que les philosophes ont fait « naître le pyrrhonisme. Tous ceux qui veulent tenir la même méthode « aboutiront au même terme. DIEU A VOULU NOUS INSTRUIRE « PAR LA TRADITION ET PAR LA VOIE D'AUTORITÉ, ET NON « PAR LE RAISONNEMENT (*Traité de la vraie relig.*, t. I). »

« A parler exactement, l'homme n'a que des *lumières d'emprunt;* « Dieu l'a créé pour être FAÇONNÉ PAR L'ÉDUCATION ET LA « SOCIÉTÉ. Abandonné à lui-même, il serait presque réduit à *l'ani-* « *malité pure*. Il est *de la nature de l'homme* que la religion lui soit « *transmise par l'éducation* (*Ibid.*, t. IV). »

Voilà ce qu'a dit Bergier. Jamais aucun traditionaliste ne s'est expliqué d'une manière plus claire et plus énergique en faveur de la Tradition. Et voilà encore par cette citation le Concile d'Amiens recommandant la méthode traditionaliste !

En troisième lieu, le même Concile ajoute : « Nous vous signalons « enfin cette remarquable sentence d'un éminent théologien de nos « jours : Lorsque nous parlons de la faculté dont jouit la raison hu- « maine de connaître Dieu et de démontrer son existence, nous par- « lons de celle *qui est assez exercée et développée*, CE QUI se FAIT

(1) « Tum probationes quibus celebris, in præcedenti seculo, religionis apo- « logista apud nos vulgatissimus, adversus Deistas et Atheos, hanc revelationis « necessitatem adstruit. »

« PAR LE SECOURS DE LA SOCIÉTÉ, et des moyens qui se trou-« vent au milieu d'elle, secours que, certainement, *ne pourrait se* « *donner* celui qui est nourri et élevé hors du commerce des autres « hommes. Celui qui serait né dans les forêts non-seulement *devrait* « *au défaut de cet exercice et de ce développement de ne* « *point acquérir la connaissance de Dieu*, mais encore *n'aurait ni* « *la connaissance ni l'usage des autres choses qui concernent la* « *vie*, choses pourtant que tout le monde avoue pouvoir être ac-« quises par la raison seule (1). » Mais, on le voit, cette *sentence*, vraiment *remarquable*, du grand théologien romain, le P. Perrone, que le Concile a fait à cet auteur l'honneur de citer en entier, n'est que l'affirmation formelle de la doctrine : Que la raison humaine se forme *par l'enseignement social*; qu'autant il est possible, pour la raison formée, *exercée*, *développée* par cet enseignement, de *connaître Dieu et de montrer son existence*, autant il est impossible, pour la *raison seule*, pour l'homme *dépourvu de tout enseignement*, *dénué de toute Tradition*, d'atteindre à aucune vérité religieuse ou morale, fût-elle la simple idée vague de Dieu. Cette sentence n'est donc que la réfutation la plus péremptoire du semi-rationalisme et la confirmation la plus éclatante du système traditionnel. Voilà donc, encore une fois, par cette citation qu'il s'est appropriée, le Concile d'Amiens adoptant la doctrine de la nécessité de l'instruction sociale pour que l'homme puisse *jouir* de l'*exercice de sa raison;* le voilà sanctionnant et consacrant le traditionalisme!

Mais nos loyaux adversaires se sont bien gardés de reproduire cette partie si importante du décret, qui fait un tout avec celle qu'ils ont publiée. Voilà donc, ici encore, le décret d'un Concile tronqué, afin de détourner et de fausser la véritable pensée de ce Concile. Lecteur, vous avez là la mesure de la bonne foi que le semi-rationalisme a mise dans cette discussion, et vous savez à quoi vous en tenir sur la sincérité de son enthousiasme pour ce Concile et pour son décret.

---

(1) Tum denique notabilem illam eminentis theologi hodierni sententiam : Cum « loquimur de facultate qua pollet humana ratio Deum cognoscendi ejusque « existentiam demonstrandi, eam significamus satis exercitam atque evolutam, « quod fit ope societatis atque adminiculorum quæ in societate reperiuntur « quæque certe sibi comparare haud potest qui extra cæterorum consortium « nutritur et adolescit, etc. (*De Loc. Theol.*, part. III, sect. I, c. 1). »

HUITIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME A ÉTÉ AUSSI CONDAMNÉ DERNIÈREMENT PAR LA CONGRÉGATION DE L'INDEX DE ROME.

§ 47. *Une observation générale sur les quatre propositions de l'Index qu'on allègue comme ayant condamné la Tradition. Analyse de ces propositions, de laquelle résulte évidemment que le traditionalisme n'en est pas atteint. Conduite odieuse du semi-rationalisme à l'occasion des prétendues condamnations du traditionalisme de la part de l'autorité ecclésiastique. Combien il est triste de voir des prêtres marchant sur les traces des incrédules dans leurs attaques contre des auteurs catholiques !*

Il en est de même des quatre fameuses propositions par lesquelles on a aussi prétendu que Rome et l'Église elles-mêmes ont condamné le traditionalisme. Si nous pouvions, sans manquer aux égards que notre position nous impose, dire tout ce que nous savons d'une manière certaine touchant l'origine et les phases de ces propositions, nos lecteurs apprendraient de fort belles ou plutôt de fort laides choses, et qui les étonneraient sans les édifier. Ce que nous pouvons affirmer d'une manière positive et sans la moindre crainte d'être démenti, c'est que, comme nous l'avons dit au commencement de cet écrit (*pag.* 2), la Congrégation de l'Index, en renvoyant en France, avec la simple clause : *Nihil censura dignum invenitur*, ces propositions qu'on lui avait adressées de France, n'a voulu rien décider ni condamner personne, encore moins la méthode traditionnelle, qui n'est au fond que la méthode catholique.

On n'a, en effet, qu'à lire attentivement et sans passion ces propositions [pour se convaincre qu'elles ne contiennent pas un seul mot qu'on puisse traduire par une condamnation des traditionalistes, que le semi-rationalisme et les différents journaux ses échos ont prétendu y trouver.

La première de ces propositions est ainsi conçue : « Quoique la foi « soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais exister entre elles aucune « opposition, aucune contradiction, puisque toutes les deux viennent « de la seule et même source immuable de la vérité du Dieu très-bon et « très-grand, et qu'ainsi elles se prêtent un mutuel secours. *Ency-« clique de Pie IX, du 9 novembre* 1846. » Or, qui a jamais dit, parmi les traditionalistes, *qu'il se trouve de l'opposition ou de la contradiction entre la foi et la raison,* en d'autres termes que *la foi n'est pas raisonnable?* Qui a jamais nié, parmi les traditionalistes, que *l'auteur divin de la foi est aussi l'auteur de la raison*, et que la *raison*

prête secours à la foi en en démontrant la vérité, et de même que *la foi prête secours à la raison* en l'éclairant de sa divine lumière? La doctrine contraire à celle que cette proposition renferme n'est admise, n'est professée que par les rationalistes-philosophes et par les incrédules. Ce sont eux et ce ne sont qu'eux qui, dans tous leurs écrits, s'efforcent de faire croire que *la foi est contraire à la raison*, humilie, anéantit la raison en lui proposant de croire des dogmes absurdes, inadmissibles par la raison, et que ces dogmes n'ont pas, ne peuvent avoir pour auteur le Dieu auteur de la raison. Cette proposition n'a donc rien à faire avec le traditionalisme; elle n'est *dirigée* que contre le rationalisme absolu. Aussi elle est extraite de l'*Encyclique du pape Pie IX contre cette grande hérésie.*

La deuxième proposition est de la teneur suivante : « Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité « de l'âme, la liberté de l'homme. La foi est postérieure à la révélation; on ne peut donc pas convenablement l'alléguer pour prouver « l'existence de Dieu contre l'athée, pour prouver la spiritualité et la « liberté de l'âme raisonnable contre un sectateur du naturalisme et du « fatalisme. *Proposition souscrite par M. Bautain le* 8 *septembre* 1840. » Or, le traditionalisme, nous le répétons, a toujours et partout, par ses affirmations et par ses actes, professé qu'on peut, par le raisonnement, prouver d'une manière certaine l'existence de Dieu et la spiritualité, la liberté de l'âme; il n'a jamais enseigné qu'on peut convenablement alléguer la révélation pour prouver ces dogmes contre les matérialistes, les fatalistes et les athées, qui n'admettent pas la révélation. Une telle exagération ne se trouve que dans le symbole philosophique des partisans d'Huet. Aussi cette proposition n'est textuellement que l'une des propositions qu'à Rome on a fait signer à M. Bautain, qui avait donné dans l'erreur d'Huet. Et, à en juger par les éloges, fort peu flatteurs, que le *Journal des Débats* lui a adressés à l'occasion de sa belle profession de foi philosophique, il paraîtrait que ce savant distingué, ce grand apôtre de la foi se serait complétement converti à la cause de la *raison*. Dans tous les cas, nous le répétons, ce savant et respectable ecclésiastique n'a jamais été, n'est même pas à présent un traditionaliste. Cette seconde proposition ne regarde donc pas plus que la première les traditionalistes et la tradition.

La troisième proposition est celle-ci : « L'usage de la raison précède « la foi, et y conduit l'homme par le secours de la révélation et de la « grâce. *Proposition souscrite par M. Bautain le* 8 *septembre* 1840. » Il est vrai que, d'après le système traditionaliste, c'est la foi qui précède l'usage de la raison; car c'est un fait que c'est en croyant au témoignage de ses parents que l'enfant apprend l'existence du monde

spirituel et moral et se forme les idées et les principes qui lui sont nécessaires pour raisonner. Mais c'est ici une foi purement *naturelle* et *humaine*; c'est cette même foi par laquelle l'enfant apprend à parler et à marcher, tandis que la *foi* qui, d'après la proposition, *suit l'usage de la raison* n'est évidemment que la foi théologique, la foi surnaturelle et divine, œuvre de la grâce et à laquelle l'homme qui se trouve en dehors du christianisme n'est amené que par le raisonnement, lui faisant accepter la révélation et soumettant l'homme à l'action de la grâce. Le traditionalisme n'est donc nullement en opposition avec la doctrine de cette proposition. Il l'admet, et y souscrit de grand cœur. Il n'y a que le scepticisme huetien qui ne saurait s'y accommoder. Aussi cette proposition est-elle encore identiquement la même qu'on a fait signer, il y a seize ans, à M. Bautain abjurant la doctrine d'Huet à Rome, et n'a-t-elle aucun rapport au traditionalisme.

Enfin, la quatrième proposition porte ce qui suit : « La méthode « dont se sont servis saint Thomas, saint Bonaventure et les autres « scolastiques après eux, ne conduit point au rationalisme et n'a point « été cause que, dans les écoles contemporaines, la philosophie soit tom- « bée dans le rationalisme et le panthéisme. En conséquence, il n'est « pas permis de faire un crime à ces docteurs et à ces maîtres de s'ê- « tre servis de cette méthode, surtout en présence de l'approbation ou « au moins du silence de l'Église. *Proposition contraire à diverses « propositions de M. Bonnetty.* »

Effectivement, M. Bonnetty, connaissant aussi peu que ses adversaires la philosophie scolastique, s'est, à différentes reprises, comme il est dit à la fin de la proposition même, donné le tort d'en blâmer la méthode. Mais d'abord, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, à peine l'école traditionaliste (qui n'a jamais partagé, mais qui a réprouvé une semblable critique) en a-t-elle fait l'observation à M. Bonnetty, ce savant et zélé défenseur de la vérité, qu'avec une docilité digne des plus grands éloges il n'a point hésité un instant à reconnaître son tort et à le réparer. Il y a trois ans de cela. En second lieu, fervent traditionaliste autant qu'on le veut, M. Bonnetty n'est cependant pas, à lui seul, l'école traditionaliste; il s'en faut, et moins encore sa manière erronée d'apprécier la scolastique et ses grands maîtres est-elle la doctrine traditionaliste elle-même ou y a-t-elle le moindre rapport. Ainsi la juste censure que cette proposition renferme n'est que personnelle à M. Bonnetty, ne regarde qu'une seule de ses opinions à lui, et, fort évidemment, l'école et le système des traditionalistes entier n'y sont pour rien.

Ce sont là ces quatre propositions que le semi-rationalisme a fait, par ses trompettes, résonner si haut et si loin et dont il a fait un si

grand bruit, un si grand sujet de triomphe ! On le voit, elles n'ont trait qu'au rationalisme, au scepticisme huetien et à une opinion toute particulière de M. Bonnetty (1). L'école traditionaliste y est parfaitement étrangère. Elles ne contiennent pas un seul mot, une seule allusion à sa doctrine. Voyez combien les journaux des nouveaux semi-pélagiens sont dans le vrai en soutenant, avec tant d'obstination et d'affectation, que ces propositions *ont été dirigées contre le traditionalisme*, et que ce système s'y *trouve formellement condamné !*

Mais le rôle que le semi-rationalisme a joué au sujet des prétendues condamnations du traditionalisme par les conciles de France et par les décisions de Rome n'est pas seulement faux, il est odieux.

Dans un travail publié par le *Correspondant* sous ce titre : *la Philosophie et les Conciles*, l'auteur de *la Valeur de la raison*, forcé d'avouer que parmi les conciles provinciaux de France *deux seulement avaient jusqu'alors parlé du traditionalisme*, avait dit que ces conciles, *sans avoir signalé par son nom le traditionalisme*, *n'avaient adressé qu'à lui leurs paroles* de censure. Par ces mots il voulait flétrir M. Nicolas en particulier. Mais le papier où l'honnête semi-rationaliste avait consigné cette affirmation était encore humide que le vénérable président de l'un de ces deux conciles (celui de Rennes), Monseigneur l'archevêque de Tours, par une lettre publiée dans les journaux, lui donna un démenti public, solennel et complet. Il va sans dire que celui qui avait été l'objet d'un pareil soufflet s'est bien gardé d'en faire la plus petite mention dans la réimpression de son travail qu'on fit à part, sous un titre nouveau.

L'autre concile qui, d'après le même auteur, aurait condamné le traditionalisme, est celui d'Amiens, dont le décret, on vient de le

(1) Qu'on remarque aussi, 1° que, parmi les quatre propositions, la quatrième seulement est dirigée nominalement contre M. Bonnetty, preuve évidente que les trois autres ne l'atteignent pas; 2° que, dans cette proposition même, M. Bonnetty n'est admonesté que par sa manière particulière d'envisager la méthode scolastique, preuve évidente encore que la sacrée Congrégation de l'Index n'a nullement voulu censurer les autres doctrines de cet infatigable apologiste; 3° enfin, que le très-révérend Père secrétaire de l'Index n'a fait proposer à la signature les quatre propositions qu'à M. Bonnetty, parce que la quatrième le regardait personnellement, mais qu'il n'a fait proposer à signer les mêmes propositions à aucun autre des chefs du traditionalisme, preuve toujours évidente que les doctrines de ces savants philosophes, dans la mesure où ils les professent et les soutiennent, ont été mises complétement hors de cause et que rien dans ces propositions n'est à leur adresse. Voilà trois points de méditation pour messieurs les semi-rationalistes, qui devraient les avertir de rabattre un peu de la pieuse joie que ces propositions leur ont causée.

voir, non-seulement n'a atteint en rien et pour rien le traditionalisme, mais a paru le confirmer. Et cependant le même auteur n'en a pas moins dit ce qui suit : « Ce qu'il y a de *vraiment surprenant* (âme « simple !), c'est la conduite des auteurs mêmes de ces DOCTRINES « CONDAMNÉES (dans son cerveau). Ils ne peuvent s'empêcher d'atta« cher au moins quelque valeur à la décision d'un *concile*. Ce n'est pas « là une parole que l'on puisse *simplement mépriser*. Eh bien, ils n'ont « pas l'air *de s'en émouvoir le moins du monde* (et de quoi s'émouve« raient-ils?) et *semblent ignorer* que les conciles ont parlé d'eux « (sans doute en protestant qu'ils, *les conciles*, *n'ont point parlé « d'eux*). Ils débitent les *mêmes erreurs*, les *mêmes énormités* (que nos « lecteurs connaissent déjà) avec le même *calme apparent* et avec la « même *assurance*, comme s'ils n'avaient rien entendu (parce que « rien ne leur a été dit) ; ils ne parlent même pas de ces conciles « (dont ils ont cependant publié tous les actes), et paraissent adopter « contre eux la conspiration du silence, ravis peut-être qu'on vînt à « les oublier (comment le pourrait-on ? vous étant toujours là pour les « rappeler) et à les regarder comme non avenus (L'ÉGLISE ET LES « SYSTÈMES DE PHILOSOPHIE MODERNE, pag. 58). »

Voilà ce que, il y a six ans, le pieux et charitable auteur s'est permis de dire contre les traditionalistes, et voilà ce qu'il n'a jamais cessé de rappeler toujours contre eux avec un ton plus virulent encore, avec un esprit de malveillance et de haine que rien n'égale. On l'a entendu, plus haut, leur reprocher leur obstination *en présence des condamnations des conciles* (page 36), et chercher à les confondre par l'exemple de la docilité que la voix de ces conciles aurait rencontrée, même chez les philosophes incrédules (page 37) ! Ainsi le même auteur qui a caché à ses lecteurs la condamnation de faux qui avait vraiment été prononcée contre lui par le président d'un concile, le même auteur qui a dissimulé ce qu'un autre concile avait dit de favorable aux traditionalistes n'a pas cessé, pendant six ans, de fustiger toujours ces derniers comme dissimulant, eux, et cachant à leurs lecteurs des condamnations qu'aucun concile n'a vraiment prononcées contre eux ; il n'a pas cessé de les traiter comme des hérétiques sans conscience et sans pudeur, diaboliquement endurcis *dans leurs erreurs !*

Mais une pareille conduite ne nous étonne pas de la part d'un auteur dont la déloyauté littéraire dans la discussion, reconnue et signalée par ses amis autant que par ses ennemis, est devenue proverbiale (1). Ce qui nous étonne et nous peine en même temps, c'est de

(1) M. Bonnetty, qui a eu tant à faire avec cet auteur et qui l'a si bien réfuté

voir d'autres écrivains de la même école exploiter, eux aussi, ces prétendues condamnations du traditionalisme avec une impudeur à laquelle ils ne nous avaient pas accoutumé. L'un deux, dans un livre où il renouvelle l'illuminisme de Malebranche, le rationalisme de M. Cousin et les accusations insolentes de l'hérésie et de l'incrédulité contre saint Thomas et sa philosophie, l'un d'eux n'a-t-il pas eu le triste courage de dire que *la doctrine exposée dans ce livre est conforme aux quatre propositions romaines* que nous venons d'examiner; *que ce livre en est comme le commentaire*, *qu'il ne pouvait paraître dans des circonstances plus favorables* (!), et que la méthode exposée dans *ce livre pour démontrer la nécessité de la révélation est exactement celle de saint Thomas?* D'autres écrivains semi-rationalistes du nombre de ceux qui, au nom des *libertés de l'Église gallicane,* soutiennent toujours que les décisions des *congrégations romaines* ne font pas autorité en France et qui, au besoin, ne se font aucun scrupule de les critiquer et même de s'en moquer, ne se sont-ils pas empressés de publier, de commenter les quatre susdites propositions émanant d'une *congrégation romaine?* D'autres auteurs, enfin, de la même école, pour qui les condamnations de l'*Index* n'ont aucune importance, ne se sont-ils pas emparés avec bonheur de ces propositions de l'*Index?* ne les ont-ils pas imposées comme des décisions dogmatiques du saint-siége et de l'Église dans les mêmes séminaires où ils avaient cru pouvoir, sans blesser de hautes convenances, établir la philosophie de Descartes et de Malebranche, défendue par l'*Index?* Qu'on pense ce qu'on voudra sur notre compte. Nous avouons que nous ne nous sentons pas le courage de croire à la sincérité, à la bonne foi de pareils procédés. Ah! qu'il est triste de voir des prêtres catholiques ne suivre, dans leurs discussions avec leurs confrères, que les procédés des philosophes incrédules dans leurs discussions avec les apologistes du catholicisme, de ces philosophes incrédules dont M. de Maistre a dit avec tant de raison : « Je n'en connais point un seul qui mérite le titre d'hon-« nête homme! » Nous ne saurions donc pas que le semi-rationalisme est erreur et que le traditionalisme est vérité, que nous en serions convaincu rien que par la manière dont nos adversaires nous combattent. Car l'outrecuidance, l'injustice et le mensonge sont les

---

affirme *qu'on ne peut jamais être sûr de l'intégrité d'un texte cité par le P. C.*, tellement le brave semi-rationaliste a l'habitude de fausser les textes ou de les mutiler au moins. Dans son *Examen critique du rationalisme du P.C.* (*Annales*, IV[e] série, tom. V), M. Bonnetty l'a surpris ONZE FOIS en flagrant délit d'altérer les textes de ses adversaires!

armes favorites de l'erreur contre la vérité ! Et, véritable iniquité de l'esprit, l'erreur ment toujours à elle-même aussi bien qu'aux autres : *Mentita est iniquitas sibi* (Psal.)!

NEUVIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME DÉGRADE ET ANÉANTIT LA RAISON.

§ 48. *C'est, encouragé par le semi-rationalisme, que le rationalisme incrédule vient de reprocher à la Tradition d'en vouloir à la raison. Examen et réfutation de cet acte d'accusation. Seule, la doctrine traditionaliste élève l'âme jusqu'à Dieu, découvre en elle l'image du Dieu* UN ET TRINE *et lui assure la noble faculté d'être* CAUSE. *En refusant à l'âme le pouvoir de connaître le monde spirituel en dehors de l'enseignement, la même doctrine se borne à reconnaître que la raison ne peut opérer avant d'être formée, et que l'*HOMME *est l'homme et n'est pas l'*ANGE. *Les* TROIS POUVOIRS HUMAINS, *tous les trois* DIVINS ; et pourquoi ? *Admettre que l'âme ne peut connaître le monde spirituel sans l'instruction est aussi peu humiliant pour elle qu'il l'est d'admettre qu'elle ne peut connaître le monde matériel sans la sensation. Le* MÉDIATEUR DIVIN *des semi-rationalistes. Le traditionalisme est, sur ce sujet, aussi logiquement raisonnable qu'il est historiquement vrai.*

Le semi-rationalisme ne s'est pas contenté de crier avec la justice et la bonne foi que nous venons de faire connaître *que le traditionalisme a été condamné par l'Église ;* conjointement à ces déclamations, il en a calomnié plus impudemment encore la doctrine, afin d'accréditer la condamnation prétendue qu'elle a subie. Dans tous les passages tirés de ses écrits, et que nous avons reproduits dès le commencement de ce travail, on l'a entendu accuser, dans les termes les plus forts et les plus violents, la Tradition d'en vouloir à la raison, de *déprimer*, d'*humilier*, de *détruire* la raison et par là de *faire insulte* à Dieu, auteur de la raison (*sic*).

C'est donc d'après l'exemple et les encouragements qu'il en a reçus de la part des semi-rationalistes que le rationalisme incrédule, par le plus autorisé de ses organes, vient de dire, lui aussi, ce qui suit : « Avec la même justice et la même vérité, nous n'avons pas be-« soin d'exposer ici ni de discuter la doctrine du traditionalisme, *puis-« qu'elle est jugée et condamnée* (1). On sait que les deux principaux « articles de ce symbole nouveau, c'est l'impuissance absolue de

(1) On vient de voir ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation si tranchée.

« l'homme à penser et à parler par lui-même, c'est la révélation pri-
« mitive *d'un langage paradisiaque qui a donné tout faits à l'homme*
« *les idées et les mots*. Ainsi toutes nos connaissances, quelles
« qu'elles soient, dépendent de la tradition, et la raison humaine est
« une propriété capable de comprendre, ce n'est pas une faculté
« capable d'*inventer* (1). Contre cette hypothèse, car c'est une pure
« hypothèse (à moins que les traditionalistes n'aient des mémoires
« secrets (2) sur le paradis terrestre), nous ne ferons qu'une seule
« observation. Le traditionalisme est le dernier mot d'une école qui
« s'imagine glorifier le créateur *en avilisant la créature*. C'est mal
« servir, selon nous, la gloire de Dieu que de faire de l'homme aban-
« donné aux seules forces de sa raison (3) une sorte d'*animal stu-*

(1) L'un de vos amis, le plus savant parmi les semi-rationalistes et le plus acharné adversaire du traditionalisme, a dit : « Nous n'admettons pas l'*absurde* « pouvoir attribué à l'homme d'*inventer* la vérité. Il peut la concevoir, la dé- « couvrir, la démontrer; mais l'*inventer*, comme si elle *émanait de lui*, il ne « le pourrait que s'il était Dieu. » Ainsi le traditionalisme n'est pas seul à refuser à l'homme l'*absurde* pouvoir d'*inventer la vérité*. Dans tous les cas, ce ne sont pas les philosophes modernes qui pourraient nous prouver, par leur expérience, que l'homme a le pouvoir d'*inventer la vérité*.

(2) Oui, les traditionalistes ont des *mémoires* non *secrets*, mais publics et connus de tout le monde *sur le paradis terrestre*, et ce sont la Genèse, les Psaumes et l'Ecclésiastique. C'est là qu'ils ont appris que le don du langage, la révélation de toutes les vérités ont été pour l'homme simultanés à l'acte qui l'a créé. Car il a été créé raisonnant et parlant, connaissant, dès le premier instant, les lois de son être et sa destinée. En parlant donc comme d'une *hypothèse* de ce qui, d'après les Livres saints, est la *thèse* la mieux établie, nous dirons de deux choses l'une : ou vous n'avez pas lu les Livres saints, ou vous n'y croyez pas. Dans le premier cas vous ne *pouvez* pas, dans le second cas vous ne devez pas parler au milieu des chrétiens de ce qui s'est passé dans le *paradis terrestre*.

(3) Nous vous demandons pardon. La question n'est pas sur ce que *peut* ou sur ce qu'est l'*homme abandonné aux seules forces de sa raison*. Là-dessus les philosophes du dernier siècle et du nôtre ont assez édifié le monde. Et encore leur raison *n'était-elle pas abandonnée à ses seules forces*, puisqu'ils connaissaient le christianisme, qu'ils ont voulu renverser. La question est si vous, Monsieur, par exemple, avez eu la raison complète et développée, dont vous êtes si fier et dont vous faites un usage si édifiant, avant que madame votre mère vous eût révélé le monde des esprits et des devoirs. Avez-vous donc oublié qu'*avant* que vous eussiez reçu cette révélation, avant *cette époque*, on vous a pardonné bien des étourderies, d'après la considération que *vous n'aviez pas encore la raison?* Et pour l'homme supposé *isolé de la société*, *dépourvu de tout enseignement* et *dénué de toute tradition*, ne venez-vous pas d'entendre un de vos confidents, cité ci-dessus, vous dire que l'homme *ainsi dépouillé ne serait qu'un*

« *pide et muet au-dessous de l'animal même*; car la bête ne subit « pas du moins cette humiliation de croire qu'elle a une raison alors « qu'elle n'en a pas; la bête n'est pas exposée à se prendre pour une « créature pensante, pour un philosophe (1), au lieu que l'homme, « dans le système traditionaliste, est une dupe *qui croit penser* quand « tout au plus il se souvient. Ce qu'il appelle sa raison *n'est que sa* « *mémoire;* quand il se figure avoir produit une idée, c'est comme « si une page d'écriture croyait avoir écrit. Cette illusion met l'homme « *au-dessous de l'animal*, et Dieu n'y gagne rien. Puisque, selon « l'Écriture, Dieu a fait l'homme à son image, plus celui-ci paraît « petit, moins Dieu doit paraître grand. »

Voilà le violent réquisitoire que le rationalisme incrédule a formulé à la charge de la tradition; et afin qu'il ne reste le moindre doute que c'est sur les matériaux que les rationalistes catholiques lui ont fournis qu'il nous a dressé cet acte si odieux, il a ajouté :

« Les rationalistes catholiques, *qui ne se résignent pas à voir* « *l'homme*, *enfant de Dieu*, *au niveau d'un idiot dans un hôpital*, *ou* « *d'un animal dans une forêt* (2), ont combattu *vigoureusement* (3) « le traditionalisme. En France et en Belgique, des journaux religieux « et des écrivains dévoués à l'Église ont protesté contre la nouvelle « doctrine. Le *Correspondant* a défendu la raison avec beaucoup de « sens et de modération par la plume brillante de M. de B (4). Le P. C.

être hors de sa nature, *un être chimérique ?* Nous ne disons pas autre chose. Quant au reproche que vous nous faites de ravaler l'homme au-dessous de la brute, vous allez voir qu'il n'en est rien. Et, dans tous les cas, c'est plutôt l'homme de *votre* raison que l'homme de notre *foi* qui court le risque de devenir un animal non-seulement *stupide* et *muet*, mais funeste; ce qui est bien autrement grave.

(1) Vous avez parfaitement raison. Aussi on n'a jamais rencontré des bêtes *se prenant pour un être pensant*, *pour un philosophe*, au lieu qu'on ne peut faire deux pas aujourd'hui sans se trouver en face d'*êtres pensants* et de *philosophes se prenant* pour bêtes et agissant comme telles !

(2) Parmi tant d'autres brillantes qualités, les rationalistes de toutes les nuances possèdent tous celle d'être poëtes!

(3) Comme on vient de le voir aux chapitres III, IV et V de cet ouvrage.

(4) Et surtout avec *beaucoup* de justice, en ne tenant aucun compte des réponses de ses adversaires, se gardant bien de les reproduire et tronquant ou tordant leurs textes et ceux des Pères, pour leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit. Il a, du reste, appris ce procédé à l'école de l'auteur de *la Valeur de la raison*, le philosophe par excellence du journal, et qui, comme il s'en est vanté lui-même, est sur ce point la perfection du genre..... Qu'on nous pardonne ces petites malices! Cet homme fait trop de mal pour que ce ne soit pas une bonne action de le

« a composé contre le traditionalisme un livre *digne de convertir* (1) « les traditionalistes si le raisonnement (2) pouvait toucher les *enne-* « *mis de la raison* (les incorrigibles!). »

En rendant compte à ses affiliés des quatre propositions sur la question philosophique du jour, que nous venons d'examiner, le rationalisme philosophique n'en a paru pas trop enchanté. Il a trop d'esprit pour ne pas savoir que, par ces propositions, on n'a pas même tordu un seul cheveu à la Tradition et qu'elles n'ont pas la portée qu'on a voulu leur donner. « Nous ne nous exagérons pas, a-t-il dit, l'efficacité de cette dé- « claration, si opportune et si sage qu'elle soit. La raison n'en sera guère « plus respectée (la bonne déesse!) par ses adversaires, parce qu'en « général ils sont peu raisonnables (3). » Mais, le semi-rationalisme ayant donné à ces propositions l'importance d'une décision dogmatique contre la Tradition, le rationalisme n'en a pas voulu savoir davantage, et sans en rien croire il n'en a pas moins dit, lui aussi : « Voilà « le traditionalisme condamné par la seule autorité qu'il reconnaisse : « la Tradition. La Congrégation de l'Index, après avoir examiné la « question, s'est prononcée contre le traditionalisme. Elle a invité « son principal organe, le journal de M. Bonnetty, à renoncer à des « erreurs désavouées par l'Église (4). Rome, toujours prudente (5),

---

faire connaître pour ce qu'il est à Paris, à Rome et chez ses confrères. Il est fait pour accréditer la calomnie que la doctrine des *restrictions mentales* et le défaut de loyauté *dans la polémique* c'est vraiment la doctrine et le défaut de l'illustre corporation à laquelle il appartient. Qu'elle y prenne garde et qu'elle avise enfin ; car c'est bien grave !

(1) Par ses emportements, par ses calomnies, par ses contradictions et par ses absurdités : nous venons de prouver tout cela.

(2) C'est justement ce qui manque à ce livre ; car la *Revue des Deux Mondes* a dit : « Au milieu DES ERREURS DE CE LIVRE, on est heureux (dans « l'école du rationalisme incrédule) de voir l'auteur *s'efforcer de* faire une « part équitable à la raison humaine. » Or, un livre plein *d'erreurs* et dont l'auteur *s'efforce de faire*, mais ne fait pas ce qu'il veut faire, est un livre bien faible à l'endroit du *raisonnement*. Voilà donc un soufflet et une caresse également humiliants pour notre auteur, le soufflet parce qu'il lui est donné par une main amie, la caresse parce qu'elle lui est faite par la main impure de l'incrédulité.

(3) *Journal des Débats*, 12 janvier 1856. Et comment en serait-il autrement, puisque la raison les a tout à fait quittés pour aller trôner parmi les rationalistes de toutes les nuances ? ce qui explique pourquoi ils sont si raisonnables et même les seuls raisonnables.... comme on le sait !

(4) On vient de voir à quoi l'on doit s'en tenir sur cette invitation faite à M. Bonnetty à renoncer à de *telles erreurs*.

(5) Malheur à Rome si elle prenait au sérieux le compliment qui lui vient de ce

« n'a pas hésité à couvrir la raison humaine contre des attaques plus « compromettantes pour la religion que pour la raison. Ainsi le tradi- « tionalisme est DÉFINITIVEMENT CONDAMNÉ. » C'est nous dire que, familles de la même race, les rationalistes et les semi-rationalistes, malgré la légère nuance du nom, ont bien des choses en commun, comme ils ont le même sang et le même esprit. C'est nous dire que c'est aux archives du semi-rationalisme que le rationalisme philosophique est allé fouiller, et que c'est là le lieu où il a trouvé les pièces toutes prêtes pour calomnier, lui aussi, la Tradition.

Il est donc évident que c'est un parti pris, pour les rationalistes de toutes les nuances, de présenter les traditionalistes comme les ennemis les plus acharnés de la raison, de la dignité humaine et, par contre-coup, comme les blasphémateurs de Dieu, créateur de l'homme et auteur de la raison. Or, de pareilles imputations ne peuvent pas être laissées sans réfutation dans un travail tel que celui-ci. Nous allons accomplir cette tâche le plus brièvement et le plus nettement que possible. Après avoir démontré, jusqu'ici, combien la doctrine de la Tradition touchant la raison est raisonnable, solide, claire, on va voir maintenant combien elle est, en même temps, grande et élevée. On verra bien par là qui des deux, le semi-rationalisme ou le traditionalisme, rapetisse, outrage la raison et son Auteur.

On a vu déjà que la base de la magnifique et lumineuse doctrine de la philosophie chrétienne touchant l'âme humaine est dans ce principe : que *c'est par la vertu de l'intellect agissant, vertu innée, divine et formant son être intellectif, que l'âme se forme à elle-même les idées.* Or, le traditionalisme admet ce principe, et même, parmi les différents systèmes sur l'origine de la connaissance humaine, c'est le seul qui l'admette. Donc la doctrine scolastique de l'âme est, ni plus ni moins, sa doctrine. Et comment la seule doctrine philosophique qui, pendant une quinzaine de siècles, s'est trouvée unie au dogme chrétien et a été, en quelque sorte, consacrée par l'usage qu'en a fait l'Église, comment la seule doctrine philosophique traditionnelle ne serait-elle pas le symbole du traditionalisme ? Mais voici ce qui résulte de cette doctrine de grand et d'honorable pour l'esprit humain.

---

côté ! Qu'on en juge par les mots ironiques qui l'accompagnent et dont la malignité saute aux yeux : « Aujourd'hui que l'*Église gallicane* n'est presque plus « *qu'un souvenir*, l'autorité du Saint-Siége est *assez pleinement souveraine* « pour qu'il (le Saint-Siége) puisse signer sans inconvénient les quatre proposi- « tions de l'Index, *plus inoffensives* que les quatre articles de 1682 (*Journal* « *des Débats*, 12 janv. 1856 !) »

Saint Augustin a dit : « Celui qui peut comprendre ce qu'est dans l'homme *son verbe* ou sa parole non-seulement avant qu'il profère aucun mot du dehors, mais encore avant qu'il ait dans sa pensée l'image d'aucun mot sensible, celui-là peut se dire qu'il voit une ressemblance de ce VERBE, dont il est écrit : AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE (*De Trinit.*, *Lib.* XV, c. 19). Pour saint Augustin donc, admettre que l'homme engendre en lui-même son verbe, sa parole intérieure ou qu'il se forme l'idée, c'est reconnaître une ressemblance entre l'intelligence créée et l'Intelligence Increéee, entre la trinité de l'âme humaine et la Trinité divine.

Or, ainsi qu'ils nous l'ont appris eux-mêmes, les semi-rationalistes avec leurs théories platoniciennes, cartésiennes, malebranchiennes touchant l'origine des idées, dédaignent, parce qu'ils n'y comprennent rien, cette belle doctrine de saint Augustin, renouvelée et développée par saint Thomas (voir ci-dessus, p. 54), qui attribue à l'esprit humain la sublime faculté d'engendrer en lui-même, par une opération *ad intra*, son propre fils, son verbe, sa pensée, en se formant lui-même les idées. Cette belle doctrine ne se trouve nulle part, et n'est suivie par personne, en dehors de l'école traditionaliste. C'est nous et nous seulement qui, quoi qu'on en dise, admettons qu'au commencement l'homme pense sans mots, et que son verbe mental est d'abord indépendant de son expression, comme le Verbe de Dieu a existé de toute éternité indépendamment de son incarnation. Pour nous, la parole n'est nécessaire que *pour formuler* extérieurement l'idée ou la conception universelle, et non *pour la former ;* pour *parler*, et non pour *penser*. Une conception universelle, ou l'idée, ne trouvant rien d'équivalent dans la nature sensible, où tout est particulier, a besoin d'être représentée, exprimée par le mot. C'est par les mots que les idées ont cours parmi les hommes. Pour nous, la parole n'est pas l'idée elle-même; pour nous, la parole n'est que la MONNAIE DES IDÉES.

Dès que l'âme s'est formé les idées, elle les voit en elle-même, elle s'y plaît, et de là se produisent, en elle aussi, la propension ou l'aversion pour les objets qu'elle connaît dans les idées et par les idées, c'est-à-dire la volonté. En Dieu, c'est l'intelligence divine essentiellement féconde qui engendre en elle-même sa parole intérieure, son Verbe; et de l'intelligence et du Verbe procède le Saint-Esprit. En sorte que le Père est le principe (non la cause), le Verbe est le terme moyen, le Saint-Esprit est le terme dernier, le complément des opérations *ad intra* de l'Intelligence infinie. Et, dans l'âme aussi, l'intellect agissant, fécond par grâce, — car il est le reflet ineffable de la Lumière Increéee dans l'intelligence créée,—est le principe, l'idée est le

terme moyen, la volonté est le dernier terme des opérations *ad intra* de l'intelligence finie.

Tout entière une et indivisible en elle-même, la nature divine, sans se multiplier, se reproduit encore tout entière dans son Verbe, et se communique au Saint-Esprit, ce qui fait qu'en Dieu le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; mais comme l'unique et même nature divine est commune aux trois personnes, il n'y a pas trois dieux, mais il y a un seul et même Dieu, trine dans les personnes et un dans la nature. Et de même, d'après la doctrine de la *Tradition* touchant l'âme humaine, l'être de l'âme un et indivisible, qui est tout entier dans l'intellect agissant, se reproduit dans l'idée qui forme la raison et se communique à la volonté; ce qui fait que, dans l'âme, l'intellect agissant est l'âme, l'idée ou la raison est l'âme, la volonté est l'âme; mais, comme l'unique et même être de l'âme est commun à ces trois puissances, il n'y a pas trois âmes, mais il y a une seule et même âme, trine dans les puissances et une dans l'être.

On ne comprend pas ce profond mystère de l'unité et de la trinité de l'âme; mais est-ce qu'on comprend le profond mystère de l'Unité et de la Trinité de Dieu? Ce n'est donc pas par les théories fantastiques et absurdes de l'école cartésienne, par les théories de l'âme voyant tout en Dieu ou recevant tout faites de Dieu même les idées, mais c'est par la doctrine thomistique de l'intellect agissant, formant en lui-même les idées, que l'auguste image de Dieu un et trine, qui se trouve dans toutes les créatures, même irrationelles, par mode de vestige ou de trace (*In creaturis irrationalibus per modum vestigii*, S. Thom.), se rencontre dans l'homme par mode de ressemblance (*In rationalibus per modum similitudinis*. Id.), c'est-à-dire de la manière la plus complète et la plus parfaite, autant qu'une Réalité Infinie peut être représentée par une réalité finie. Ainsi voilà le traditionalisme, qui seul suit une telle doctrine, conservant lui seul, dans toute son intégrité et dans tout son éclat, l'image du Dieu un et trine dans l'homme, et l'expliquant aussi clairement que possible. N'est-ce donc pas toujours une calomnie manifeste que de dire que le *traditionalisme dégrade l'homme au point d'effacer de son front l'image de Dieu?*

La bonté divine, dit saint Thomas, est diffusive d'elle-même et aime à s'épancher, à se répandre sur ses œuvres. C'est pour cela que Dieu a voulu qu'à des degrés différents toutes les créatures lui ressemblassent non-seulement par rapport à l'*être*, mais encore par rapport à l'*opération; Ideo voluit ut omnia Ei similia essent non solum in esse, sed etiam in agere*. Cela nous explique pourquoi tous les êtres créés ont par grâce un être particulier à eux, et existent en eux-mêmes, comme leur Créateur existe en lui-même par la nécessité de

sa nature; et pourquoi, encore, tous ces êtres ont une action propre à eux, produisent de véritables effets, sont de véritables causes *secondes*, comme Dieu lui-même a une puissance propre à lui, produit de véritables effets et est la vraie et unique cause première de tout ce qui est ou peut être. Or, c'est par la sublime faculté de l'intellect agissant que l'âme humaine est une intelligence ayant un être distinct de l'être divin; qu'elle est une cause véritable, accomplissant l'œuvre la plus étonnante, l'œuvre de généraliser le particulier et de se former les idées; enfin qu'elle produit de véritables effets, et agit en dehors d'elle-même lorsqu'elle réalise ses idées et ses volontés au dehors d'elle-même. N'est-ce donc pas, encore une fois, une sotte calomnie que de soutenir que le traditionalisme, le seul système qui reconnaît à l'intelligence humaine l'individualité de son être et la prodigieuse fécondité de ses opérations, est un système dans lequel l'homme est absorbé en Dieu, un système effaçant l'homme, dépouillant l'homme de toute activité et le *réduisant à l'état d'un idiot dans un hôpital, d'un animal dans une forêt?* N'est-ce pas se moquer de ses lecteurs que de vouloir leur persuader que les semi-rationalistes ne combattent la Tradition que parce que, grands esprits et âmes tendres qu'ils sont! ils ne *peuvent pas se résigner* à voir l'homme si avili par la Tradition et dépouillé par elle de toute sa grandeur et de toute sa dignité?

« Les vérités de raison, nous dit l'un de nos adversaires, sont toutes « celles qu'une raison *ferme*, *éclairée* et *vertueuse* tire de soi par des « déductions évidentes. » Or, sauf les réserves qu'a faites sur ce sujet saint Thomas, le traditionalisme ne fait pas la moindre difficulté d'admettre qu'une raison *ferme*, *éclairé* et *vertueuse* puisse *tirer d'elle-même, par des déductions évidentes, de grandes vérités.* Ce que le traditionalisme conteste, c'est qu'il se puisse trouver une raison *ferme*, *éclairée* et *vertueuse* en dehors de tout enseignement traditionnel de la famille et de la société, où seulement toute raison se forme et acquiert ces premières notions du monde spirituel et moral qui lui sont indispensable pour *en tirer d'autres notions au moyen de déductions évidentes.* En quoi donc cette doctrine du traditionalisme blesse-t-elle la raison naturelle? Le semi-rationalisme lui-même ne reconnaît-il pas que toute raison, et, par conséquent, même *la raison naturelle* est nécessairement *enseignée*, et que l'homme *dépourvu de tout enseignement et dénué de toute tradition est un être hors de sa nature, un être chimérique?* Et par là n'est-il pas pleinement d'accord avec nous qui regardons l'homme naturel de Descartes, de Malebranche et l'homme idéal des philosophes modernes *comme un être de fantaisie?*

On nous réplique : « N'est-il pas vrai que le traditionalisme refuse à l'intelligence humaine toute *valeur* de découvrir, par elle seule, même quelques vérités de l'ordre spirituel et moral? Or, l'intelligence n'est qu'un être existant pour connaître, pour comprendre la vérité et en faire son aliment et sa vie. N'est-ce donc pas avilir la raison, l'annuler entièrement que de lui refuser la faculté de découvrir la moindre vérité, c'est-à-dire de réaliser sa faculté innée et d'atteindre sa fin? » Voilà ce que nous oppose le semi-rationalisme, et voici notre réponse :

« Si nous avions à discuter, » dit un auteur qui ne peut pas être suspect d'avoir donné dans les erreurs de MM de Bonald et Lamennais, qu'il a constamment combattus, le grand archevêque monseigneur Affre, « Si nous avions à discuter de la religion naturelle, « nous n'aurions pas de peine à prouver qu'elle est *positivement révé-* « *lée.* Nous l'appelons *naturelle*, non parce que *la raison a pu la* « *découvrir,* mais parce qu'une fois connue la raison suffit par la « *comprendre*, et le raisonnement pour la démontrer (cité par M. Bon- « netty, *Annales*, etc,, tom. XIII pag. 149). » Voilà toute la méthode traditionnelle résumée en deux mots de la plus grande clarté. Ce que cette méthode refuse à la raison *isolée*, c'est qu'elle *puisse découvrir la religion naturelle;* mais elle ne refuse pas à la raison instruite de cette religion par la tradition, qui se trouve partout et à laquelle, d'après le semi-rationalisme lui-même, aucun homme ne peut échapper, de pouvoir la *comprendre* et la *démontrer*. En quoi donc cette méthode avilit-elle la raison? Est-ce avilir une puissance que de lui apprendre *ce quelle ne peut pas faire,* de peur de la laisser s'attribuer un pouvoir qu'elle n'a pas, et qu'elle ne se livre à des entreprises qui la perdraient? Est-ce avilir la raison que de la mettre à l'abri de la présomption aveugle, le plus grand ennemi de la raison, ennemi qui l'égare, qui la déprime véritablement et finit par l'anéantir?

Non, non, nous ne refusons pas à l'intelligence *formée, développée* par les moyens naturels de sa formation et de son développement la faculté de connaître, de comprendre la vérité, même de la découvrir, et à plus forte raison de la démontrer. Seulement nous disons que l'intelligence n'est rendue apte à toutes ces opérations qu'après qu'elle s'est formée et s'est développée; qu'après qu'elle s'est formé les idées des objets du monde matériel sur la révélation qu'elle en a reçue par les sens, et les idées des objets du monde spirituel sur la révélation qu'elle en a reçue par l'instruction ; et que, tant qu'elle n'est pas arrivée au point d'être complétement ce qu'elle doit être, elle ne peut rien. Est-il donc absurde de dire qu'un être doit être ce qu'il lui convient d'être avant de pouvoir agir? Est-il absurde de dire que

nulle opération n'est possible à un être avant d'avoir acquis les conditions nécessaires pour opérer? Est-il absurde de dire que ce qui n'est pas encore n'opère pas?

Si l'intelligence humaine pouvait se former les idées du monde matériel avant d'en connaître l'existence par les sens, et du monde spirituel avant d'en connaître l'existence par l'instruction, elle ne serait plus l'*intelligence humaine*, mais l'*intelligence angélique*. Car ce n'est que l'ange qui connaît directement et sans intermédiaire l'universel, et dans l'universel le particulier. Dire donc que l'intelligence humaine ne peut atteindre à la connaissance de l'universel que par les fantômes et par les particuliers qui lui ont été révélés par les sens et par l'instruction, c'est dire que l'homme est homme, et non pas ange. C'est dire que Dieu, ayant créé l'ange, qui voit par sa nature l'universel, et la brute, qui par sa nature ne voit que le particulier, a voulu créer un être de milieu, un être intermédiaire : l'homme! l'homme capable deconnaître par sa nature l'universel et le particulier, mais à la condition de ne pouvoir connaître l'universel que par le particulier (car, sans cette condition, il ne serait qu'une répétition de l'ange), et avec la faculté de s'élever du particulier à l'universel (car, sans cette faculté, l'homme ne serait que la répétition de la brute). Voilà ce qui distingue essentiellement l'homme de la brute et de l'ange; voilà ce qui est vraiment l'homme. Est-elle donc absurde une doctrine qui ne fait de l'homme ni un ange, ni une brute, qui ne l'élève pas au-dessus, qui ne l'abaisse pas au-dessous de lui-même; qui l'affirme ce qu'il est vraiment, et le laisse à la place que Dieu lui a destinée dans la hiérarchie des êtres?

En créant le premier homme, Dieu exerça à son égard une triple fonction : 1° la fonction de Père en lui donnant en même temps la vie du corps par l'âme et la vie de l'âme par la vérité; 2° la fonction de Roi en lui imposant les lois de sa conservation et de la conservation de son espèce; et 3° la fonction de Prêtre en le sanctifiant par sa grâce. Or, ces trois fonctions que Dieu exerça directement, lui, à l'égard du premier homme, d'après l'ordre établi dès le commencement par sa Providence, il ne continue à les exercer que par l'homme même à l'égard des autres hommes. C'est par les parents qu'il *fait naître* à la vie les individus humains. C'est par les chefs des peuples, quel que soit leur nom, qu'il *conserve* les familles vivant en société; et c'est par les prêtres qu'il *sanctifie* les individus, les familles et les nations.

De là trois espèces de pouvoirs parmi les hommes : 1° le pouvoir paternel; 2° le pouvoir civil; et 3° le pouvoir sacerdotal. Et de là encore, pour le dire en passant, l'origine divine de ces trois pouvoirs

et leur droit à une obéissance divine, d'après la doctrine des Livres saints, qui disent en propres termes : « Tout pouvoir est de Dieu : « résister au pouvoir, c'est résister à l'ordre de Dieu, *Omnis potes-* « *tas a Deo est : qui potestati resistit Dei ordinationi resistit* (*Rom.*, « XIII). » Car comment ne serait-il pas divin le pouvoir paternel qui continue la fonction du Dieu CRÉATEUR ? Comment ne serait-il divin le pouvoir civil qui continue la fonction du Dieu CONSERVATEUR ? Et surtout comment ne serait-il divin le pouvoir sacerdotal qui continue la fonction du Dieu SANCTIFICATEUR ? Comment enfin ces pouvoirs n'auraient-ils pas droit à une obéissance divine; *Cum bona voluntate servientes sicut Domino, et non hominibus* (*Ibid.*), puisqu'ils sont les lieutenants de Dieu et exercent une fonction par elle-même divine à l'égard des hommes ?

Or, pour en revenir à notre sujet, le traditionalisme soutient qu'il appartient aux parents, chargés de continuer la fonction du Dieu *créateur*, non-seulement de faire naître les enfants à la vie du corps par la génération, mais encore de leur donner la vie de l'esprit par l'instruction. Le traditionalisme soutient que, comme en créant par lui-même le premier homme Dieu l'instruisit par lui-même des premières vérités qui formèrent sa raison, de même en continuant à créer, toujours lui, les autres hommes, mais par le ministère de l'homme, c'est par ce même ministère qu'il continue toujours, lui, à les instruire de ces mêmes vérités qui forment leur raison. Le traditionalisme soutient, enfin, que c'est par ses parents que tout homme reçoit la première révélation de l'existence du monde des esprits et des devoirs ; et que, par le même moyen par lequel l'homme reçoit la vie du corps, il reçoit aussi les premières et les plus importantes notions, les notions du monde spirituel et moral, qu'il ne saurait deviner par lui-même et par lesquelles il est initié à la vie rationnelle. Car c'est un fait qu'avant d'avoir reçu ces notions l'homme n'a pas la raison, du moins une raison complète, une raison parfaite, capable de lui servir de *lumière naturelle* et de règle immédiate de sa conscience et de sa liberté. C'est la doctrine traditionaliste (1).

---

(1) Le savant semi-rationaliste qui nous a tant aidé à réfuter le semi-rationalisme a fait aussi cette importante remarque : « Ce qui s'est passé au premier jour « *se renouvelle tous les jours*, mais avec des conditions différentes, et ces dif- « férences proviennent de ce que le premier homme *a été créé* et que l'enfant *naît*. « Dans le premier homme le développement a été instantané, parce qu'il a été « créé adulte ; il est *graduel, successif* dans sa race, parce que les hommes nais- « sent enfants. MAIS LA NATURE HUMAINE CONSERVERA TOUJOURS SA

Pourquoi donc le Dieu qui a voulu que l'âme humaine ne pût se former les premières idées du monde matériel qu'après en avoir connu l'existence par les sens n'aurait-il pas voulu, aussi, que la même âme ne pût se former les premières idées du monde spirituel qu'après en avoir connu l'existence par l'instruction? Et, si ce n'est pas une dégradation, si c'est une condition conforme à la nature de l'âme humaine de ne devoir qu'aux sens la première connaissance du monde matériel, comment serait-ce une dégradation pour cette âme, comment serait-il contraire à sa nature de ne devoir qu'à l'instruction la première connaissance du monde spirituel?

Or, nous le demandons au bon sens le plus vulgaire, une pareille doctrine n'est-elle pas simple, comme tout ce qui est naturel? n'est-elle pas claire, comme tout ce qui est vrai? ne sourit-elle pas à la raison, comme tout ce qui est raisonnable? N'est-ce donc pas calomnier le traditionalisme que de le dire une doctrine humiliant la raison et outrageant son divin auteur?

Par l'organe du plus illustre de ses docteurs, le semi-rationalisme vient de nous dire ceci: « Dieu est la lumière *directe* qui éclaire notre « intelligence. Mais la lumière divine n'éclaire notre raison qu'à l'*oc-* « *casion*, et à la *condition* des phénomènes de ce monde. En un sens, « le monde est donc un *intermédiaire entre Dieu et nous* (1). » Voilà

« PROFONDE UNITÉ. » Rien n'est plus vrai. Mais c'est reconnaître que, comme le premier homme reçut de Dieu le langage et la révélation du monde spirituel, les hommes enfants doivent recevoir les mêmes choses par leurs parents, que Dieu a mis à sa place pour continuer son action génératrice et institutrice, et que la nécessité de cette révélation pour la pleine éducation de l'enfant est une loi de la Providence et l'une des conditions par lesquelles l'*humanité conserve toujours sa profonde unité*. Otez la nécessité de la tradition sociale que soutiennent les traditionalistes pour que l'homme enfant puisse connaître le monde spirituel, et le fait qui *se renouvelle* sous les yeux de tout le monde, *le fait d'une si grande variété dans les premières croyances des enfants, malgré l'unité de la même nature,* devient inexplicable. Tournez et retournez la chose comme il vous plaît, vous êtes toujours obligé d'en revenir au traditionalisme pour vous expliquer l'homme et la société tels qu'on les voit.

(1) Cet illustre chef des semi-rationalistes paraît avoir emprunté à l'*illustre chef des rationalistes français* cette étrange expression: « Le *seul moyen*, « dit M. Cousin, qui nous soit donné *de nous élever* jusqu'à l'Être des êtres « sans éprouver d'éblouissement et de vertige, c'est de nous en rapprocher à « l'aide du *divin* MÉDIATEUR. Entre un être fini, tel que l'homme, et Dieu, « substance absolue et infinie, il y a le double INTERMÉDIAIRE et *de ce ma-* « *gnifique univers livré à nos regards* et de ces vérités merveilleuses que la « raison conçoit (DU VRAI, etc., *pag*. 13, *Edit*. de 1854). » Niez donc qu'entre

donc notre adversaire établissant, lui aussi, en principe, le besoin que, tout éclairée qu'elle soit par la lumière divine, notre intelligence éprouve d'un *intermédiaire* pour voir à la vérité. Mais nous ne disons pas autre chose. Seulement le semi-rationalisme admet dans l'âme humaine une lumière divine, lui donnant l'*acte* de la connaissance, que l'âme ne peut cependant réaliser sans l'*intermédiaire du monde*, ce qui ne se comprend pas ; tandis que le traditionalisme n'admet la lumière divine dans l'âme que comme lui fournissant la *faculté* de l'intellect agissant : *Intellectus agens est participatio quædam luminis divini*, ou la faculté de se former les idées, c'est-à-dire comme lui fournissant la cause *formelle* des idées, à la condition d'en avoir sous les yeux la cause matérielle, ou les fantômes des choses sensibles, et les particu-

---

des philosophes qui se font mutuellement de tels emprunts de doctrine il existe une grande sympathie de sentiments et une entente vraiment cordiale !

Mais cette même expression donne lieu à une remarque bien plus grave. Nous ne ferons pas à l'auteur qui en a fait usage l'imputation qu'à l'occasion du passage qu'on vient de lire monseigneur de Poitiers a faite à M. Cousin, *d'avoir nié la médiation de l'unique médiateur entre Dieu et l'homme*, le VERBE DE DIEU FAIT HOMME. Nous aimons à croire que, comme l'a supposé l'apologiste de M. Cousin, M. l'abbé Deschamps, les deux auteurs ont voulu parler ici d'une médiation purement naturelle et philosophique. Mais, même pris dans ce sens, le mot de *médiateur entre l'homme et Dieu* attribué au monde matériel n'en est pas moins une excentricité blâmable. D'abord, le *seul moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'Etre des êtres sans éprouver d'éblouissement et de vertige*, c'est de le regarder à travers l'HOMME-DIEU. Car, d'après Isaïe, l'une des fins de l'Incarnation a précisément été que l'homme pût fixer en Dieu son regard sans être troublé, et traiter avec lui en toute confiance (*Ecce Deus meus, fiducialiter agam, et non timebo*, etc.), et comme l'a dit Tertullien : Afin que l'homme pût traiter avec Dieu comme d'égal à égal (*Ut homo ex æquo agere cum Deo posset*). *L'univers livré à nos regards et les merveilleuses vérités que la raison conçoit* n'ont pas la vertu, il s'en faut, d'empêcher l'homme, voulant *s'élever jusqu'à l'Être des êtres d'éprouver de l'éblouissement et du vertige*. Ce sont là des mots vides de sens, s'ils ne sont pas un blasphème. Ensuite la même expression est fausse par la raison qu'entre le *monde matériel*, entre l'homme et lui-même Dieu a mis aussi le monde moral, la société dont il est l'auteur. La négation de cet *intermédiaire* c'est le protestantisme philosophique. Car le protestantisme religieux tout entier, à y bien réfléchir, n'est que dans la négation de la médiation de l'Église entre le chrétien et Dieu, n'est que dans l'individualisme humain, n'est que dans la pensée que l'homme doit communiquer *directement* avec Dieu et qu'il n'a pas besoin du ministère de l'homme pour recevoir la vérité et la grâce. Cette doctrine, si dangereuse en religion, ne l'est pas moins en philosophie ; et il n'est pas permis à un prêtre catholique de la partager, même par voie de plaisanterie !

liers des objets insensibles, ce qui se comprend très-bien. Seulement le semi-rationalisme fait du monde matériel un *intermédiaire entre Dieu et nous*, et une condition *sine qua non* pour que l'âme puisse s'élever à la première connaissance du monde spirituel, ce qui est trop plat et trop grossier; tandis que le traditionalisme place l'enseignement des parents, c'est-à-dire un moyen moral, intellectuel, comme intermédiaire entre Dieu et nous, pour que l'âme puisse s'élever à cette connaissance première du monde spirituel, ce qui est plus simple, plus naturel, plus conforme à la nature des choses, et surtout plus honorable pour la raison humaine. Seulement le semi-rationalisme affirme, ce qui n'est jamais arrivé, ce qui n'arrivera jamais, ce qui est une hypothèse arbitraire et fantastique, car on ne sait aucun homme qui, sans avoir reçu la moindre notion du monde spirituel et moral par la famille, soit parvenu par son propre esprit à découvrir l'existence de ce monde, à connaître distinctement les objets et à y croire, par la seule considération ou par l'*intermédiaire* du monde sensible; tandis que le traditionalisme soutient ce qui est arrivé dès l'origine du monde, et ce qui arrivera toujours jusqu'à sa fin, ce qui est une thèse fondée sur l'histoire constante et universelle de l'humanité. Car cette histoire nous apprend que l'homme n'est, toujours et partout, que ce que ses parents l'ont fait par rapport à l'esprit, aussi bien que par rapport au corps; que, touchant Dieu, l'âme, la vie future, le culte et les devoirs, l'homme ne sait ni plus ni moins que ce que ses parents lui ont appris dans son enfance; qu'il n'est juif ou chrétien, mahométan ou idolâtre, protestant ou catholique, que selon les parents qui l'ont *élevé*, comme il n'est blanc ou noir et d'une constitution chétive ou robuste que selon les parents qui l'ont *engendré*. Seulement, en un mot, tandis que le traditionalisme est raisonnable, le semi-rationalisme est absurde, en contradiction perpétuelle avec lui-même, et par conséquent sournoisement et ridiculeusement injuste d'en vouloir au traditionalisme de ne point partager ses utopies et ses extravagances, et plus injuste encore de le calomnier impudemment en affirmant que le traditionalisme *ravale l'homme au-dessous de la brute* et qu'il met l'homme en contradiction avec son instinct et sa persuasion *qui le portent à se croire un être intelligent?*

DIXIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME RENVERSE LA RELIGION PAR SA BASE.

§ 49. *En formulant cette accusation contre la méthode traditionnelle, le semi-rationalisme a élevé son injustice jusqu'à la folie. Nouvelle exposition de la doctrine traditionaliste. Ce n'est que par cette doctrine qu'on peut bien établir le dogme d'une révélation primitive, base de toute la religion, le plan divin de l'unité et de la perpétuité de la vraie religion, et l'expliquer. En admettant le principe fondamental de cette doctrine, tout esprit logique est amené au catholicisme.*[1] *Les motifs de crédibilité eux-mêmes ne sont fondés que sur le même principe. La méthode traditionnelle a été suivie par tous les apologistes de la religion, depuis saint Paul jusqu'à nos jours. Comme on ne peut rien prouver par la Bible contre les hérétiques qui ne croient pas à la tradition de l'Église attestant la divinité de la Bible, de même on ne peut rien prouver par la raison contre les philosophes qui ne croient pas à la tradition de l'humanité attestant la compétence la raison. La méthode traditionnelle est le seul moyen d'en finir avec toutes les erreurs. Les vraies bases de la religion selon saint Paul. Iniquité du semi-rationalisme accusant le traditionalisme de les ruiner.*

Les condamnations de la part de l'autorité ecclésiastique ne tombent, on le sait, que sur des doctrines erronées et dangereuses, avant tout, au point de vue théologique. Pour rendre, donc, plus raisonnable et accréditer la condamnation du traditionalisme de la part du concile d'Amiens et de l'Index de Rome, il était de toute nécessité de l'indiquer comme un système en opposition avec la théologie catholique et funeste au catholicisme. Le semi-rationalisme n'y a pas manqué; et tout en présentant le traditionalisme comme l'ennemi de la raison pour attirer sur lui les sarcasmes des philosophes, il a voulu aussi le présenter comme l'ennemi de la religion pour attirer sur lui les anathèmes des fidèles. Tout l'ouvrage de *la Valeur de la Raison* et tous les écrits récemment publiés par l'école semi-rationaliste ne sont, d'un bout à l'autre, que de violentes diatribes où le traditionalisme est peint sous les couleurs les plus odieuses auprès des catholiques et accusé de n'être qu'une nouveauté scandaleuse, tendant à renverser la religion par sa base. Mais, dans cette accusation, l'injustice du semi-rationalisme prend des proportions immenses. Ce n'est pas seulement un crime contre la morale, c'est un attentat et des plus dévergondés contre la logique, contre l'évidence, contre le simple bon sens, contre le sens conmun; c'est un attentat dont la perversité s'élève jusqu'à la folie. On va le voir.

Qu'est-ce que le traditionalisme? C'est un système ayant pour base

le principe de l'impossibilité que l'homme *dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition*, ou, selon le mot du semi-rationalisme lui-même, que l'*homme être en dehors de sa nature*, l'homme *être chimérique*, puisse découvrir, deviner le monde spirituel et moral. C'est par conséquent un système prenant pour point de départ le fait constant, universel (car il s'est toujours reproduit et se renouvelle toujours dans toute l'humanité) que l'homme ne connaît le monde des esprits et des devoirs, n'a les premières notions de Dieu, de l'âme, de la loi divine et de la vie future que par l'enseignement domestique, qui n'est, lui, à son tour, que l'écho de la TRADITION (1).

---

(1) Cette vérité, *que Dieu n'a été connu par l'homme que parce qu'il a daigné se révéler lui-même à l'homme*, vient d'être rappelée par N. S. P. le pape Pie IX, dans son dernier Bref aux évêques d'Allemagne. Après avoir dit qu'on peut se servir de la raison pour connaître de nouvelles vérités, pour cultiver l'esprit, pour découvrir les secrets de la nature et enfin pour arriver à la connaissance de Jésus-Christ (si on ne le connaît pas encore), le souverain Pontife continue ainsi :

« Qu'est-ce donc que l'Église ne tolère ni ne permet, et qu'elle reprend et « condamne absolument, en vertu de la mission qu'elle a reçue de garder le dé- « pôt qui lui a été confié? L'Église reprend fortement et elle a toujours condamné et condamne la conduite de ceux qui, abusant de la raison, ne rougissent ni ne craignent de l'opposer et de la préférer follement et criminellement à l'autorité de Dieu; qui s'élèvent insolemment; qui, aveuglés par leur « orgueil et par leur vanité, perdent la lumière de la vérité, et rejettent avec « un souverain mépris cette foi dont il a été écrit : *Qui ne croit pas sera condamné*. Pleins de confiance en eux-mêmes, ils nient *qu'on doive en croire « Dieu sur Dieu même, et accepter avec obéissance ce qu'il a voulu nous « faire connaître de sa propre nature*. A ces hommes l'Église ne cesse de « répondre que, lorsqu'il s'agit *de la connaissance même de Dieu*, C'EST DIEU « QU'IL FAUT CROIRE; que c'est DE LUI QUE VIENT TOUT CE QUE NOUS CROYONS SUR « LUI, PARCE QUE L'HOMME N'AURAIT PU LE CONNAÎTRE COMME IL EN A BESOIN SI « DIEU LUI-MÊME NE NOUS AVAIT COMMUNIQUÉ CETTE CONNAISSANCE SALUTAIRE. »

Le rationalisme ne tarit pas, comme on l'a vu, sur l'efficacité des lumières de la raison nous découvrant certaines vérités, sur la voix de la conscience nous rappelant le devoir. Mais d'abord cette lumière et cette voix, qui sont bien quelque chose de réel, après que, par l'enseignement et la révélation domestiques, l'homme *est parvenu à former sa raison et sa conscience*, ne sont rien avant cette époque; avant cette époque l'enfant ne voit aucune lumière, n'entend aucune voix. Cette lumière ne se fait dans sa raison, cette voix ne crie dans sa conscience qu'après que ses parents lui ont révélé Dieu, l'âme, le juste et l'injuste et l'obligation de pratiquer le bien et de fuir le mal en vue des récompenses et des châtiments de Dieu dans ce monde et dans l'autre. La preuve de cela est que tout enfant ne trouve dans sa raison et dans sa

Mais si l'homme enfant, possédant ces notions, n'a pu se les donner à lui-même, et s'il a dû les recevoir de ses parents et de ses maîtres, ceux-ci, à leur tour, n'ont pu se les donner eux-mêmes non plus, mais ont dû les recevoir de leurs parents et de leurs maîtres. Et il en serait de même de tous les parents, de tous les maîtres qui se sont succédé dans la suite des siècles. Ils n'auraient été *enseignants* que parce qu'ils auraient été *enseignés*. En remontant ainsi par tous les âges de l'humanité, vous arrivez à ses premiers parents, à ses premiers maîtres; vous arriverez à l'homme primitif qui, placé, lui aussi, par la condition de sa nature, dans la même impossibilité, où se sont trouvés tous ses descendants, de les *enseigner* sans avoir été *enseigné* lui-même, a dû, de toute nécessité, être *enseigné* par son auteur, par Dieu lui-même. Dès lors il devient évident que les dogmes de l'existence de Dieu, de l'existence d'une loi divine, — créant des obligations et des devoirs, — de la spiritualité, de l'immortalité de l'âme et de la vie future ne sont pas ce que l'incrédulité veut les faire croire, des inventions fantastiques de l'homme, mais des révélations de Dieu, et, par conséquent, de grandes et sublimes vérités que Dieu même aurait, dès l'origine, déposées au sein de l'humanité.

Comme, dès qu'on reconnaît l'impossibilité que l'homme se soit donné à lui-même la vie physique, on arrive nécessairement à la grande vérité d'un Dieu *créateur*, de même, dès qu'on reconnaît l'impossibilité que l'homme se soit donné à lui-même la vie intellectuelle par la découverte de la vérité, on arrive nécessairement à la vérité non moins grande d'un Dieu *révélateur*. Le système traditionaliste est fondé sur cette dernière impossibilité. N'est-ce donc pas se révolter contre l'évidence que d'affirmer que ce système qui, une fois admis, vous entraîne à admettre, de toute nécessité, la divinité et la vérité des dogmes fondamentaux de la religion, que ce système, dis-je, est subversif de la religion?

La religion n'est que l'expression des rapports que Dieu a établis entre lui et l'homme, entre l'homme et ses semblables et qui ont leurs profondes racines, leurs raisons cachées dans la nature de Dieu et de l'homme. Or, il n'y a qu'un seul Dieu vrai, toujours le même,

---

conscience, ni plus ni moins, que ce que ses instituteurs y ont déposé. Il y trouve le vrai Dieu ou un Dieu faux, Jésus-Christ ou Mahomet, la foi de l'Évangile, celle du Coran, de Xaca, de Fo, selon que ses maîtres auront été ou mahométans ou idolâtres; sa raison ne regarde comme vrais que les dogmes qu'on lui a révélés, et sa conscience n'éprouve de sympathies ou de remords que d'après la règle des devoirs qu'on lui a inculquée.

et une seule humanité vraie, toujours la même. Donc il n'y a, il ne peut y avoir, entre ces êtres, qu'un seul ensemble de rapports vrais, toujours les mêmes; qu'une seule religion vraie, toujours la même. Une religion nouvelle, avec un Dieu immuable par la perfection de sa nature et avec une humanité immuable, elle aussi, par la volonté et la providence de son auteur, serait une contradiction, un non-sens. Ainsi toute religion qui n'a pas commencé avec l'homme, qui n'a pas toujours été suivie par l'homme, dans son pèlerinage terrestre, toute religion nouvelle est nécessairement et essentiellement fausse.

« Le christianisme n'est vrai, disait saint Paul, que parce qu'il a toujours été, hier comme aujourd'hui, et qu'il embrasse tous les siècles passés par son origine et tous les siècles à venir par sa durée; *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in secula* (*Hebr.* XIII). » Saint Augustin n'a fait que commenter cette grande et belle parole de saint Paul, dans cet important passage de ses *Rétractations :* « Lorsque j'ai dit que « la religion chrétienne est la seule religion qu'on doit connaître et « suivre *dans les temps*, pour obtenir de la manière la plus sûre et « la plus certaine le salut, je n'ai voulu parler de la religion chré- « tienne, en tant que religion *nouvelle*, que par rapport *au nom*, et « non par rapport à la chose que ce nom exprime. Car il est cer- « tain que cette religion, qu'on appelle *chrétienne* aujourd'hui, a été « connue chez les anciens, et même dès l'origine du genre humain, « jusqu'à ce que Jésus-Christ fût venu dans la chair. Mais, pour avoir « depuis cette époque commencé à être nommée *chrétienne*, cette « religion n'en est pas moins l'unique et vraie religion qui a existé dans « tous les temps et toujours la même (1). » A l'exception près que les anciens croyaient en Jésus-Christ qui devait venir, et que nous croyons en Jésus-Christ qui est venu; à l'exception près que cette foi au divin Réparateur, qui est explicite chez les chrétiens, était, le plus souvent, implicite chez les gentils; à l'exception près que nous croyons comme s'étant accomplies les prophéties et les promesses faites à l'homme dès l'origine du monde, que les anciens croyaient comme devant s'accomplir dans un temps plus ou moins éloigné; à l'exception près, enfin, que les anciens avaient en figure et à l'état d'imperfection et

---

(1) « Item quod dixi : Ea est nostris temporibus christiana religio, quam co- « gnoscere et sequi securissima et certissima salus est, secundum hoc nomen di- « ctum est, non secundum ipsam rem cujus hoc nomen est. Nam res ipsa, quæ « nunc christiana religio nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio « generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne : unde vera religio « quæ jam erat cœpit appellari christiana (*Retract.*, lib. I, c. XIII). »

d'attente les mêmes rites et les mêmes sacrements (1) que nous possédons en réalité, en fait et dans toute leur perfection, pour tout le reste les justes des temps anciens et ceux de nos temps n'ont professé que la même foi, n'ont participé, plus ou moins abondamment, qu'à la même grâce, ne se sont sauvés que par le même Sauveur ; et la religion du Christ a été la seule religion vraie de tous les temps, de tous les lieux et de toute l'humanité; *Christus heri et hodie, ipse et in secula.*

Seulement, dans l'ordre établi par sa providence, pour la conservation de l'unité de l'espèce humaine (qui exigeait la réversibilité des qualités physiques et morales des parents sur leurs enfants), et pour laisser aux causes secondes la liberté de leurs actions, Dieu a pu permettre que la *création* primitive du corps de l'homme pût être viciée par la génération humaine, choisie comme le moyen de continuer l'opération créatrice, et que la révélation primitive, faite à l'homme, pût être altérée par la tradition humaine, chargée de perpétuer l'acte *révélateur*. C'est le *pourquoi* les défauts physiques des parents se reproduisent dans le corps et leurs erreurs dans l'esprit de leurs enfants. Mais ce double dégât de l'œuvre divine n'a pu être permis que par rapport aux accidents, et non par rapport à la substance de cette œuvre. Dieu a pu permettre l'équilibre des forces, des humeurs et des traits, dont l'harmonie fait la vigueur, la santé et la beauté du corps humain; mais il n'a point dû permettre le changement des parties essentielles qui en constituent la nature. Et de même, comme l'a remarqué saint Thomas, Dieu a pu permettre que certaines vérités, certaines lois, dont l'intégrité et la pureté font la perfection de la révélation; divine, fussent *diminuées* ou altérées par rapport à leurs formes et à leur application; mais il n'a point dû permettre la perte et la destruction des principes fondamentaux qui en constituent l'essence et la base. Ainsi des parents, hommes, peuvent, par la génération, donner une constitution plus ou moins robuste, plus ou moins chétive à leurs enfants; mais ils ne peuvent engendrer que l'homme. Et de même ils peuvent, par l'instruction, transmettre des erreurs plus ou moins grossières à leurs enfants touchant Dieu, l'âme, la vie future, le culte et les devoirs; mais ils leur donnent toujours les notions fondamentales de la révélation qui font la vie de l'homme religieux et de la société, les notions d'un Dieu créateur et maître de l'homme et de l'univers; d'une âme libre, spirituelle et immortelle;

---

(1) Voyez, dans notre troisième volume des *Conférences*, l'*Essai sur les Sacrements avant le Christ.*

d'une vie future, dont les punitions et les récompenses sont éternelles ; d'un culte dont l'essence est dans le sacrifice, dans l'expiation et la prière; d'une loi morale dont l'observance ou la violation font l'homme de bien ou le scélérat, justiciable dans ce monde et dans l'autre. Et en formant de leurs enfants des infidèles ou des hérétiques, ils ne peuvent s'empêcher d'en faire, en quelque sorte, des chrétiens.

Mais en outre, afin que la révélation primitive restât quelque part, sur la terre, dans toute son intégrité et dans toute sa pureté, Dieu, l'ayant renouvelée, en a confié le dépôt (de manière à ce qu'on ne pût y porter atteinte) à la Synagogue dans les temps anciens, et dans les temps modernes à l'Église. En sorte que, comme le judaïsme n'était que la révélation primitive renouvelée, l'unique et vraie religion divine que la tradition avait répandue par toute l'humanité, mais moins les fables et les superstitions de l'idolâtrie, de même le catholicisme n'est que cette même révélation primitive accomplie et perfectionnée, cette même unique et vraie religion universelle, connue et suivie quant à ses principes fondamentaux par toute l'humanité, mais moins, en même temps, les erreurs qu'y a mêlées le paganisme et les mutilations qu'y a faites l'hérésie.

Or, cette économie de la Providence touchant l'unité, la perpétuité, l'universalité de la vraie religion sur la terre ne peut être comprise, ne peut être expliquée sans cette hypothèse : Que l'homme ne peut connaître le monde spirituel et moral que par l'enseignement et par la tradition; qu'il n'en peut savoir que tout juste ce que l'enseignement et la tradition lui en apprennent, — sauf à s'en rendre compte ensuite par le raisonnement; — qu'ainsi que ce fut reconnu et affirmé par de grands théologiens catholiques et par le semi-rationalisme lui-même l'homme n'a été créé que sous la condition d'être façonné, dans tous les sens, *par la société;* que hors de la société il n'a point la raison développée ou l'usage de la raison; que *toute raison est enseignée* ou formée par l'enseignement; et que l'homme *dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition* n'est qu'un *être hors de sa nature, un être chimérique.* En un mot, le plan divin par rapport à la transmission et à la durée de la vraie religion dans le monde, sa condition de devoir être toujours la même quant aux principes, et de pouvoir être mêlée à des erreurs quant à son application et à ses formes, puis, enfin, le fait éclatant qu'on ne la trouve pure et entière que dans l'Église catholique ne peuvent être compris et expliqués que par le traditionalisme.

Remplacez ce système par le semi-rationalisme ; affirmez que l'homme n'ayant pas encore la raison découvre quelques vérités religieuses et morales par la raison, sauf à devoir en demander le

reste à la révélation, et l'unité essentielle de la vraie religion disparaît aussi bien que la nécessité de l'aller chercher là où elle se trouve pure et entière, telle qu'elle est sortie de la pensée divine. La nuit se fait sur son histoire; sa condition variable, parmi les hommes, devient incompréhensible et inexplicable autrement que par l'hypothèse rationaliste et socialiste du progrès indéfini, des créations et des manifestations successives de la raison humaine. N'est-ce donc pas le comble de l'injustice et de la fatuité de qualifier le traditionalisme comme renversant les bases de la religion, tandis que c'est lui, lui seul, qui les fait connaître et les affermit; tandis que c'est lui, lui seul, qui prouve à l'homme la nécessité de se réfugier dans l'Église, et lui indique le vrai chemin, le chemin le plus sûr et le plus court d'y arriver?

Fénelon a dit qu'entre le catholicisme et l'athéisme il n'y a pas de point d'arrêt *raisonnable*. Rien n'est plus vrai. Mais le choix entre ces deux croyances ne dépend que de l'acceptation ou de la négation d'une révélation, de la part de Dieu, à l'homme primitif. Si Dieu n'a point parlé au premier homme, s'il ne lui a pas dit, dès le commencement, ce que l'homme devait croire et devait pratiquer pour atteindre à sa fin; c'est-à-dire si, avec la vie organique, il ne lui a pas donné la vie intellectuelle et morale, s'il l'a livré à lui-même sans autre apanage que la nuit dans sa pensée, le vide dans son cœur; s'il l'a laissé sans foi et sans loi jusqu'à ce que, au moyen de la réflexion, du raisonnement et de longs et pénibles efforts, il ait deviné par lui-même le symbole de ses croyances et la règle de ses actions, Dieu n'a pas été le Dieu-Providence de l'homme. Or, ce dont Dieu n'est pas la Providence n'est pas la créature, n'est pas l'œuvre de Dieu. Si Dieu ne s'est pas révélé à l'homme dès le premier instant, il n'a donc pas fait l'homme. Si Dieu n'a pas créé l'homme, le monde en petit, il a moins encore créé le grand monde, l'univers. Si l'univers n'est pas l'œuvre de Dieu, mais s'il subsiste par lui-même de toute éternité, c'est le monde qui est Dieu, et Dieu n'existe pas. Ainsi, en niant la révélation primitive, un esprit logique est, de conséquence en conséquence, ou plutôt de chute en chute, entraîné jusqu'à l'athéisme.

Mais si Dieu a parlé au premier homme, et lui a révélé les vérités qu'il doit croire, le culte qu'il doit lui rendre, les œuvres qu'il doit pratiquer, en un mot la religion, cette révélation n'a pu être faite au chef des humains pour lui seul; elle a dû lui être faite aussi pour toute sa race, afin que cette race pût conserver son ineffable unité. Cette révélation, constituant la vie intellectuelle et morale de l'homme, n'a pu être transmise par le raisonnement individuel, elle dut l'être par l'enseignement et par la tradition sociale. Cette révélation, en passant

par l'esprit et par la langue de l'homme, a pu ressentir l'imperfection et les défauts de ce moyen de transmission ; elle a pu être altérée par l'action du temps et des passions humaines; mais son auteur divin devait à la dignité de sa parole, il se devait à lui même, au moyen d'une providence toute particulière, de la conserver, au moins quelque part, dans toute sa pureté et dans toute son intégrité. Et l'homme à qui sa raison, formée par la société, fait sentir l'absurdité ou les défauts de la religion qui a entouré son berceau, l'homme doit aller la chercher dans cet endroit, par le raisonnement, par l'étude, ou par le moyen à l'usage de tout le monde, la prière.

Les cultes païens ne sont que la révélation primitive, la vraie religion, la religion universelle, catholique, défigurée par les absurdités les plus grossières, par les obscénités les plus révoltantes. Le judaïsme n'est que cette même révélation, cette même religion restée à l'état de préparation, de figure et prophétie; il est cette même révélation, cette même religion, mais incomplète. Toutes les sectes hérétiques, le mahométisme lui-même, qui en est une, ne sont pas des religions positives; elles ne sont que des *protestations* ou des négations plus ou moins étendues du dogme chrétien. Ce sont donc la même révélation, la même religion mutilée. Il est donc évident que, parmi toutes les religions du monde, le christianisme est la religion primitive, seule pure et parfaite, et que, dans le christianisme, le catholicisme est la révélation primitive, seule pure et parfaite, et en même temps *entière*. C'est donc dans l'Église catholique, seulement, que se trouve la révélation primitive, la religion universelle de l'humanité, aussi pure et entière qu'elle est sortie de la bouche du Dieu créateur, et qu'elle a été restaurée et perfectionné par la mission du Dieu rédempteur.

Ainsi donc, en admettant une révélation primitive que Dieu aurait faite à l'homme en le créant, tout esprit logique est, de conséquence en conséquence, et en montant toujours, amené au catholicisme.

Mais le traditionalisme n'est qu'un système fondé sur la révélation que Dieu aurait faite dès l'origine du monde à l'homme et qui, par la tradition, se serait répandue dans l'humanité entière. Le traditionalisme n'est qu'un système affirmant, démontrant, soutenant seul, et contre tous les systèmes philosophiques, la nécessité et le fait de cette même révélation, qui est la première marche pour monter jusqu'à la hauteur du catholicisme, le premier anneau de la chaîne d'or (*Funes in præclaris*. Ps.) qui conduit tout homme de bonne foi et faisant un bon usage de la raison aux portes de la maison de l'Église. Comment ne serait-ce donc pas une injustice manifeste et un non-sens que de le dire un système funeste au catholicisme et préjudiciable à l'Église?

On nous réplique que, par le raisonnement seul et par l'examen des *motifs de crédibilité*, tout homme raisonnable peut se convaincre de la vérité et de la divinité de l'Église, et venir à l'Église. Nous le croyons bien, nous aussi. Mais nous croyons de plus, et tout esprit raisonnable doit le croire comme nous sous peine d'être anathématisé par la raison, qu'avant de se fier à la justesse des conclusions de la raison il faut, nous le répétons toujours d'après Descartes, établir la compétence de la raison. Et quel est le moyen d'établir qu'il y a un rapport naturel et nécessaire entre les conclusions de la raison droite et la vérité prouvée par la raison, à moins qu'on ne commence par croire que Dieu existe, qu'il est le créateur de l'homme, l'auteur de sa raison, ne lui ayant donné la raison que comme un moyen d'atteindre à la vérité intellectuelle ! Or, sur quoi l'homme se fonderait-il pour admettre ces vérités, formant la base de la raison, les titres de sa compétence et de son aptitude pour la démonstration de la vérité, et qui doivent précéder tout raisonnement, à moins qu'il ne les admette sur le témoignage de la tradition ? à moins qu'il ne commence par les croire sur la foi de l'humanité entière qui lui est transmise par l'enseignement ? Comment donc le traditionalisme ferait-il bon marché des *motifs de crédibilité* de la vérité et de la divinité de l'Église, tandis qu'au contraire il est le seul système qui assoit la raison sur une base solide, qui lui donne l'investiture du domaine de la démonstration et qui lui assure le droit de prononcer des arrêts valables en faveur de ces *motifs de crédibilité*, sur lesquels repose la preuve de la vérité et de la divinité de l'Église ?

Comment donc des hommes pour lesquels *toute raison est enseignée*, ce qui est dire qu'il n'y a pas de raison *sans enseignement*, et pour lesquels l'homme *dépourvu de tout enseignement*, *dénué de toute tradition n'est qu'un être hors de sa nature*, *un être chimérique*, ou l'homme n'étant pas l'homme ; comment des hommes reconnaissant et proclamant tout haut cette grande vérité ne seraient-ils pas énormément inconséquents et injustes en affirmant que le système qui fait de l'enseignement et de la tradition le point de départ et l'une des conditions de la raison empêcherait l'homme de devenir chrétien ?

On reproche à notre système d'être une nouveauté dans la polémique religieuse, une nouveauté qui n'est ni nécessaire ni opportune et qui ne peut qu'arrêter le mouvement des esprits vers la vérité catholique ! Ceux qui nous font ces reproches n'ont-ils donc pas lu ou ont-ils lu sans les comprendre les apologistes de la religion. Qui ne sait l'immense parti que le plus grand de ces apologistes, Tertullien, a tiré de l'usage de tous les peuples, même païens, de n'invoquer que DIEU, et

liers des objets insensibles, ce qui se comprend très-bien. Seulement le semi-rationalisme fait du monde matériel un *intermédiaire entre Dieu et nous*, et une condition *sine qua non* pour que l'âme puisse s'élever à la première connaissance du monde spirituel, ce qui est trop plat et trop grossier; tandis que le traditionalisme place l'enseignement des parents, c'est-à-dire un moyen moral, intellectuel, comme intermédiaire entre Dieu et nous, pour que l'âme puisse s'élever à cette connaissance première du monde spirituel, ce qui est plus simple, plus naturel, plus conforme à la nature des choses, et surtout plus honorable pour la raison humaine. Seulement le semi-rationalisme affirme, ce qui n'est jamais arrivé, ce qui n'arrivera jamais, ce qui est une hypothèse arbitraire et fantastique, car on ne sait aucun homme qui, sans avoir reçu la moindre notion du monde spirituel et moral par la famille, soit parvenu par son propre esprit à découvrir l'existence de ce monde, à connaître distinctement les objets et à y croire, par la seule considération ou par l'*intermédiaire* du monde sensible; tandis que le traditionalisme soutient ce qui est arrivé dès l'origine du monde, et ce qui arrivera toujours jusqu'à sa fin, ce qui est une thèse fondée sur l'histoire constante et universelle de l'humanité. Car cette histoire nous apprend que l'homme n'est, toujours et partout, que ce que ses parents l'ont fait par rapport à l'esprit, aussi bien que par rapport au corps; que, touchant Dieu, l'âme, la vie future, le culte et les devoirs, l'homme ne sait ni plus ni moins que ce que ses parents lui ont appris dans son enfance; qu'il n'est juif ou chrétien, mahométan ou idolâtre, protestant ou catholique, que selon les parents qui l'ont *élevé*, comme il n'est blanc ou noir et d'une constitution chétive ou robuste que selon les parents qui l'ont *engendré*. Seulement, en un mot, tandis que le traditionalisme est raisonnable, le semi-rationalisme est absurde, en contradiction perpétuelle avec lui-même, et par conséquent sournoisement et ridiculeusement injuste d'en vouloir au traditionalisme de ne point partager ses utopies et ses extravagances, et plus injuste encore de le calomnier impudemment en affirmant que le traditionalisme *ravale l'homme au-dessous de la brute* et qu'il met l'homme en contradiction avec son instinct et sa persuasion *qui le portent à se croire un être intelligent?*

DIXIÈME ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME RENVERSE LA RELIGION PAR SA BASE.

§ 49. *En formulant cette accusation contre la méthode traditionnelle, le semi-rationalisme a élevé son injustice jusqu'à la folie. Nouvelle exposition de la doctrine traditionaliste. Ce n'est que par cette doctrine qu'on peut bien établir le dogme d'une révélation primitive, base de toute la religion, le plan divin de l'unité et de la perpétuité de la vraie religion, et l'expliquer. En admettant le principe fondamental de cette doctrine, tout esprit logique est amené au catholicisme.*[1] *Les motifs de crédibilité eux-mêmes ne sont fondés que sur le même principe. La méthode traditionnelle a été suivie par tous les apologistes de la religion, depuis saint Paul jusqu'à nos jours. Comme on ne peut rien prouver par la Bible contre les hérétiques qui ne croient pas à la tradition de l'Église attestant la divinité de la Bible, de même on ne peut rien prouver par la raison contre les philosophes qui ne croient pas à la tradition de l'humanité attestant la compétence la raison. La méthode traditionnelle est le seul moyen d'en finir avec toutes les erreurs. Les vraies bases de la religion selon saint Paul. Iniquité du semi-rationalisme accusant le traditionalisme de les ruiner.*

Les condamnations de la part de l'autorité ecclésiastique ne tombent, on le sait, que sur des doctrines erronées et dangereuses, avant tout, au point de vue théologique. Pour rendre, donc, plus raisonnable et accréditer la condamnation du traditionalisme de la part du concile d'Amiens et de l'Index de Rome, il était de toute nécessité de l'indiquer comme un système en opposition avec la théologie catholique et funeste au catholicisme. Le semi-rationalisme n'y a pas manqué; et tout en présentant le traditionalisme comme l'ennemi de la raison pour attirer sur lui les sarcasmes des philosophes, il a voulu aussi le présenter comme l'ennemi de la religion pour attirer sur lui les anathèmes des fidèles. Tout l'ouvrage de *la Valeur de la Raison* et tous les écrits récemment publiés par l'école semi-rationaliste ne sont, d'un bout à l'autre, que de violentes diatribes où le traditionalisme est peint sous les couleurs les plus odieuses auprès des catholiques et accusé de n'être qu'une nouveauté scandaleuse, tendant à renverser la religion par sa base. Mais, dans cette accusation, l'injustice du semi-rationalisme prend des proportions immenses. Ce n'est pas seulement un crime contre la morale, c'est un attentat et des plus dévergondés contre la logique, contre l'évidence, contre le simple bon sens, contre le sens conmun; c'est un attentat dont la perversité s'élève jusqu'à la folie. On va le voir.

Qu'est-ce que le traditionalisme? C'est un système ayant pour base

dépourvu de tout enseignement et dénué de toute tradition surnaturelle ne seraient, comme on nous l'a dit encore, que des *êtres hors de leur nature*, *que des êtres chimériques ;* car on n'est homme ou chrétien que par *l'enseignement et par la tradition.*

L'homme qui est étranger à l'Église n'embrasse la foi de l'Église qu'après avoir, avec le secours secret de la grâce et l'examen rationnel des motifs de crédibilité, admis la vérité et la divinité de l'Église. C'est donc par le raisonnement qu'il arrive au christianisme. Mais, comme il n'y a pas de raisonnement possible avant d'avoir atteint l'usage actuel, le développement complet de la raison; comme on n'atteint cet usage et ce développement de la raison qu'après s'être formé les idées et les principes nécessaires pour raisonner; comme, enfin, on ne peut se former ces idées et ces principes qu'après avoir *cru* à l'existence du monde corporel sur le témoignage des sens et à l'existence du monde spirituel sur le témoignage de l'instruction, il s'ensuit que, tandis que la raison précède l'acte de la foi *surnaturelle* dans la formation du chrétien, c'est au contraire l'acte de la foi *naturelle* qui précède la raison dans la formation de l'homme. Mais tout cela n'est que le traditionalisme. Donc nécessité évidente, enfin, de la méthode traditionnelle pour le philosophe aussi bien que pour le théologien.

Le fait le plus éclatant qui résulte de l'histoire des aberrations de toutes les sectes philosophiques anciennes et modernes, c'est qu'ainsi que le semi-rationalisme lui-même vient de nous le démontrer, pièces en main, toute *philosophie séparée*, c'est-à-dire toute philosophie se mettant en dehors des traditions et des croyances de l'humanité, après s'être égarée dans la nuit de toutes les erreurs de la raison faussée, finit par s'abîmer dans le gouffre du scepticisme ou par nier toutes les vérités de raison. Et, de même, le fait le plus lumineux qui ressort de l'histoire des variations des sectes protestantes, c'est qu'ainsi que l'a prouvé Bossuet toute *théologie séparée*, c'est-à-dire toute théologie se mettant en dehors des traditions et des croyances de l'Église, après avoir extravagué dans les ténèbres de toutes les erreurs de la révélation corrompue par elle, finit par se jeter épuisée dans les bras du déisme ou par nier toutes les vérités révélées.

Il est vrai que le théologien peut et doit, dans l'exposition et la défense de la vérité révélée, s'appuyer sur la Bible; mais avant de citer la Bible il doit commencer par croire à l'authenticité et à la divinité de la Bible sur l'autorité de la foi constante et universelle de l'Église. Et, de même, il est vrai que le philosophe peut et doit, dans l'exposition et la défense de la vérité *naturelle,* s'appuyer sur la rai-

son; mais avant de citer la raison il doit commencer par croire à la compétence de la raison sur l'autorité de la foi constante et universelle de l'humanité en cette faculté.

C'est qu'il est impossible de s'entendre sur rien en philosophie à moins qu'on ne commence par croire qu'en créant l'humanité Dieu lui a parlé, et que les croyances universelles et constantes de l'humanité ne sont que l'écho immortel de la parole du Dieu créateur. C'est, encore qu'il est impossible de s'entendre en théologie à moins qu'on ne commence par croire qu'ayant fondé l'Église Jésus-Christ lui a parlé, et que les croyances universelles et constantes de l'Église ne sont que l'écho toujours vivant de la parole du Dieu rédempteur.

C'est que, dès l'instant où le philosophe, dédaignant toutes les traditions de l'humanité, se retranche dans ses conceptions *particulières*, puisées par lui dans sa raison, toute vérité rationnelle lui échappe, parce qu'il n'a plus le moyen de s'assurer de la compétence de la raison. Et c'est encore que, dès le moment où le théologien, méprisant toutes les traditions de l'Église, ne suit que ses interprétations *particulières* données par lui à l'Écriture, toute vérité révélée l'abandonne, parce qu'il n'a plus le moyen d'être certain de la divinité de l'Écriture.

Mais, au contraire, dès l'instant que le philosophe se décide à admettre comme vrai tout ce que l'humanité entière a toujours et partout admis comme vrai, et à regarder comme faux tout ce que l'humanité entière a toujours et partout regardé comme faux, d'abord il asseoit sa raison naturelle sur une base solide, sur la croyance que cette raison est un don que le Dieu créateur a fait à l'homme au profit de la vérité naturelle. — Car c'est là la première des croyances naturelles et constantes de l'humanité. — Ensuite il acquiert le droit de croire à sa raison, d'avoir confiance dans sa raison, s'appliquant à déduire, à démontrer les vérités naturelles. Et enfin, dans la résolution prise d'avance de rejeter toute conclusion de sa raison qui pourrait se trouver en opposition avec la raison de toute l'humanité, il se trouve en possession d'un moyen sûr et infaillible de ne pas se tromper dans ses recherches et dans ses travaux philosophiques. C'est ainsi qu'en ont agi les *vrais* philosophes chrétiens, en suivant les traces de saint Augustin et de saint Thomas; et c'est ainsi qu'ils ont évité toutes erreurs et développé toutes vérités, même de l'ordre naturel et humain.

Et, de même, dès le moment que le théologien se décide à admettre comme vrai tout ce que la chrétienté entière a toujours et partout admis comme vrai, et à regarder comme faux tout ce que la chrétienté entière a toujours regardé comme faux, d'abord il place sa foi surna-

turelle sur une base solide, sur la croyance que cette foi est un don que le Dieu rédempteur fait au chrétien au profit de la vérité révélée. — Car c'est la première des croyances universelles et constantes de la chrétienté. — Ensuite il acquiert le droit de croire à sa foi, d'avoir confiance dans sa foi, voulant pénétrer davantage et développer les vérités révélées. Et enfin, dans la loi qu'il s'est faite d'avance de renoncer à toute pensée de sa foi qui pourrait se trouver en désaccord avec la foi de l'Église, il a en son pouvoir le moyen sûr et infaillible de ne pas se tromper dans ses recherches et dans ses travaux théologiques. C'est ainsi qu'en ont agi les vrais théologiens catholiques, à la suite des Pères et des docteurs de l'Église ; et c'est ainsi qu'ils évitent toutes les erreurs et qu'ils expliquent et démontrent toutes les vérités de l'ordre surnaturel et divin.

Ainsi, comme le moyen le plus certain de mettre un terme à toutes les erreurs théologiques, qui sont le scandale et la honte de la théologie du protestantisme, et qui ont fini par y détruire toute théologie, c'est de persuader aux théologiens protestants de ne pas *se séparer* des traditions de l'Église, de même le moyen le plus certain de faire cesser toutes les erreurs philosophiques, qui sont le scandale et la honte de la philosophie du rationalisme, et qui ont fini par détruire toute philosophie, c'est de persuader aux philosophes rationalistes de ne pas *se séparer* des traditions de l'humanité. Comme toute question entre les catholiques et les protestants n'est au fond qu'une question de tradition chrétienne, de même toute question entre les philosophes chrétiens et les philosophes rationalistes n'est au fond qu'une question de tradition humanitaire. Comme la tradition de l'Église est le vrai point de départ de la vraie théologie et le moyen d'en finir avec tous les rationalistes de la religion, à savoir les hérétiques, de même la tradition de l'humanité est le vrai point de départ de la vraie philosophie et le moyen d'en finir avec tous les hérétiques de la philosophie, à savoir les rationalistes.

Comme tout système philosophique, tel que le semi-rationalisme, tendant à déprécier la tradition, à exalter outre mesure la raison et à persuader à la raison de se séparer de la tradition est erroné et également funeste à la vraie religion et à la vraie philosophie, de même tout système philosophique, tel que le traditionalisme, tendant à recommander, à affermir la tradition, à inspirer à la raison une juste défiance d'elle-même et à lui persuader de marcher toujours à la lumière et suivant le guide de la tradition est vrai et également utile à la vraie religion et à la vraie philosophie. Comme la tradition de l'Église est la mort du rationalisme religieux, qui est l'hérésie, de même la tradition de l'humanité est la mort de la grande hérésie philosophi-

que, qui est le rationalisme. Et c'est à juste titre que le concile d'Amiens recommande aux professeurs catholiques de s'en tenir aux doctrines de saint Thomas, de Bergier et du P. Perrone, établissant, dans les termes les plus formels et les plus énergiques, la doctrine de la nécessité de la tradition sociale pour la formation de la raison; c'est-à-dire que c'est à juste titre qu'après avoir recommandé ni plus ni moins que le traditionalisme il finit par ces graves et importantes paroles, que nos adversaires ont eu la bonne foi de supprimer :

« C'est en méditant ces considérations qu'ils comprendront pour« quoi et en quel sens on dit qu'une intervention de Dieu ou *un en« seignement divin a été nécessaire à l'homme.* Cette thèse une fois « établie, *l'erreur des rationalistes qui nient toute révélation est « détruite radicalement* (*radicitus*), autant qu'on peut le faire par « des arguments philosophiques. »

Qu'on se rappelle enfin que saint Paul ne reconnaît d'autre *base* à la vraie religion que « celle des Prophètes (dont le premier fut Moïse) « et des Apôtres, se reposant sur la souveraine pierre angulaire, Jé« sus-Christ ; *Super ædificati super fundamentum Apostolorum et « Prophetarum, ipso summo augulare lapide* Christo Jesu (*Ephes.*, « II, 20); » c'est-à-dire la base de la révélation primitive — touchant le divin Sauveur qui devait venir — attestée par Moïse et les autres prophètes et s'étant conservée intacte dans la synagogue et la base de la même révélation — accomplie, réalisée et complétée dans le même Sauveur divin, déjà venu, — attestée par les Apôtres et se conservant intacte dans l'Église; en un mot, la base de la Tradition qui a précédé et de la tradition qui a suivi la naissance du Rédempteur du monde. Or, le traditionalisme n'est autre système que celui qui fait appel à cette unique base du christianisme, à la tradition, et qui s'effore de son mieux d'en démontrer, *par des arguments philosophiques*, la vérité, la solidité, la nécessité et la divinité, pour la faire connaître à ceux qui ne la connaissent pas et y attacher de plus en plus ceux qui la connaissent. L'iniquité a-t-elle donc jamais menti plus impudemment à elle-même que lorsque, par l'organe du semi-rationalisme, elle a osé accuser le traditionalisme *de tendre à renverser la raison et la religion par leur base?*

ONZIÈME ET DERNIÈRE ACCUSATION.

LE TRADITIONALISME EST DANS UNE FAUSSE POSITION VIS-A-VIS DU RATIONALISME, ET NE PRODUIT AUCUN BIEN.

§ 50. *Preuves que la position du traditionalisme vis-à-vis du rationalisme est, au contraire, la seule position vraie et redoutable à prendre contre*

cette erreur. Évidents mensonges du semi-rationalisme sur ce sujet. Le mouvement actuel des esprits vers une philosophie spiritualiste n'est l'œuvre que des traditionalistes. De Bonald, Chateaubriand, de Maistre, Lamennais. Grands travaux des traditionalistes sur les traditions des peuples, et leur influence sur les études historiques de l'époque. Les Annales de philosophie chrétienne, l'Universalité catholiqhe, *les* Études sur le Christianisme, *de M. Nicolas. Grand bien produit par l'école traditionaliste, tandis que l'école semi-rationaliste n'a fait aucun bien. MM. Thierry et Lamartine ramenés au christianisme par la méthode traditionnelle. Appréciation générale de toutes les accusations de cette dernière école contre la Tradition.*

Mais voici, enfin, d'autres impertinences du semi-rationalisme à l'adresse des traditionalistes :

« Leur position, a-t-il dit, vis-à-vis du RATIONALISME devient plus « fausse encore. Ils ont cru trouver une nouvelle méthode pour le ré« duire au silence, et ils aboutissent à une théorie de la raison que le « rationalisme lui-même *pourrait avouer*. Le rationalisme ne s'ef« frayera jamais d'une *révélation naturelle*. Il ne sera vaincu que « lorsqu'on lui aura prouvé la nécessité et l'existence de la *révélation* « *surnaturelle*. C'est cette révélation seule qu'il nie; c'est elle qu'il « faut lui démontrer. Et on n'arrivera jamais à cette démonstration « que par les principes et la méthode des écoles catholiques. »

Lecteur, qu'en dites-vous de ce passage? Après ce que vous venez de lire touchant la doctrine de la tradition, sa nécessité, son efficacité et l'usage qu'on en a fait dans tous les temps contre les philosophes et contre les hérétiques, ne vous paraît-il pas que celui qui a tracé ces lignes s'est dépassé lui-même en légèreté et en impudence? Ne vous semble-t-il pas qu'il est impossible de se révolter d'une manière plus audacieuse contre la logique, contre l'évidence et la vérité?

On ne hait, on n'attaque, on ne persécute que ce qu'on craint; et on ne craint que ce qui nous fait du mal ou peut nous en faire. Or, le rationalisme absolu, philosophique, incrédule laisse tranquilles et même caresse de sa traître main les semi-rationalistes. Il est donc évident qu'il ne les craint pas et qu'ils ne lui font ni ne peuvent lui faire le moindre mal. Au contraire, il ne réserve qu'aux traditionalistes ses haines, ses attaques, ses persécutions et ses fureurs, — auxquelles, du reste, les semi-rationalistes prennent, comme on l'a vu (§ 7), une si large part! — Il est donc évident que ce sont les traditionalistes et que ce ne sont qu'eux qui le gênent, qui le vexent, qui le tourmentent, qui l'effrayent, puisque ce sont eux, puisque ce n'est qu'eux seuls qui le mettent en colère et le font crier.

Voyez donc, Monsieur, combien vous êtes dans le vrai en affirmant

d'un ton si tranchant : *Que la position des traditionalistes vis-à-vis du rationalisme est fausse!* Vous venez d'entendre le rationalisme vous adressant ses remerciements et ses félicitations du *plaisir*, de la *satisfaction* (sic) que lui ont causés vos derniers écrits ; il est donc évident que c'est votre position vis-à-vis du rationalisme qui est non-seulement *fausse*, mais encore insignifiante, niaise, ridicule, autant que la nôtre est non-seulement *vraie*, mais grave, sérieuse et redoutable.

Vous ne péchez pas moins contre l'évidence en disant avec le même aplomb que le traditionalisme *est une* méthode nouvelle, par laquelle nous avons cru (étourdis que nous sommes !) pouvoir *réduire le rationalisme au silence, tandis que nous aboutissions à une théorie de la raison que le rationalisme lui-même pourrait avouer!* Ah! en disant cela, vous ne savez pas assez ce que vous dites. Dès l'instant que le rationalisme *avouerait* la *théorie de la raison*, telle que le traditionalisme la formule; dès l'instant qu'il admettrait le fait dont vous avez vous-même constaté la vérité : Que la *révélation naturelle*, c'est-à-dire l'instruction sociale, précède toujours la formation et le développement de la raison ; que la raison ne peut par elle seule deviner le monde spirituel et moral, et qu'elle ne peut s'en former la moindre idée à moins que quelqu'un ne le lui révèle, dès cet instant il ferait bon marché de ses principes constitutifs : *Que l'homme devine tout par sa raison ;* qu'il *ne doit relever que de sa raison*, et *ne doit s'arrêter qu'à sa raison ;* il se suiciderait de sa propre main, il ne serait plus rien. C'est ce qui a fait dire au concile d'Amiens que la *théorie de la raison* du traditionalisme est le plus sûr moyen d'en finir RADICALEMENT, *radicitus*, avec le rationalisme. Notre *méthode* de la raison, que vous dites « nouvelle, » et qui est aussi ancienne que la raison elle-même, ne *réduirait* donc pas seulement *au silence le rationalisme*, elle le tuerait.

Le rationalisme, ajoutez-vous, *ne s'effrayera jamais d'une révélation naturelle. Il ne sera vaincu que lorsqu'on lui prouvera la nécessité et l'existence de la révélation surnaturelle. C'est cette révélation seule qu'il nie.* Voilà encore trois lignes renfermant autant d'erreurs que de mots! Il est si vrai que le rationalisme s'effraye même d'une *révélation naturelle* qu'il n'en veut pas entendre parler, et qu'il la combat de toutes ses forces. C'est que la révélation naturelle, dont le traditionalisme affirme et défend la *nécessité*, n'est, au fond, que la révélation primitive faite de Dieu au premier homme. Altérée par les couches humaines qu'elle a traversées, elle ne se renouvelle pas moins pour chaque homme quant à ses principes, par les moyens *naturels* du langage, de l'enseignement social et de la tradition ;

enfin, on ne la trouve pure, complète, perfectionnée et environnée de tous les caractères lumineux d'une révélation surnaturelle que dans l'Église. Si le rationalisme admettait donc cette révélation à son état naturel, il ne pourrait pas, sans être inconséquent, s'empêcher de la reconnaître à son état surnaturel. S'il admettait que l'enseignement traditionnel de la famille est nécessaire pour former l'homme, il ne pourrait plus nier que l'enseignement traditionnel de l'Église est nécessaire pour former le chrétien. Admettant la révélation en germe, en principe, il ne pourrait plus la rejeter dans son épanouissement, dans ses conséquences; il serait obligé de se faire catholique, ce dont il ne veut pas! Et de là son acharnement à persécuter la révélation sous tous les noms et sous toutes les formes. Et de là sa négation tranchante, absolue de la révélation naturelle, aussi bien que de la révélation surnaturelle; en un mot, de TOUTE révélation. C'est là un fait patent que tout le monde connaît et que vous connaissez ou devriez connaître mieux que tout autre homme, car vous avez accordé au rationalisme votre confiance et votre amitié. Il vous a donc fallu bien du courage pour formuler ce grand mensonge: *C'est la révélation surnaturelle seule que le rationalisme nie.*

Il ne sera vaincu, nous dites-vous encore, *que lorsqu'on lui aura prouvé la nécessité et l'existence d'une révélation surnaturelle.* C'est vrai. Mais le moyen de lui prouver avec succès la nécessité et l'existence d'une révélation surnaturelle si l'on ne commence par lui prouver la nécessité et l'existence d'une révélation *naturelle!* Si vous étiez assez heureux pour faire comprendre à un rationaliste la vérité de ces belles paroles sorties de votre école: *Toute raison est enseignée. — L'homme dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition est un être hors de sa nature, un être chimérique;* si vous parveniez à le faire convenir, comme les traditionalistes essayent de le faire, que la raison raisonnant sur le monde spirituel et moral ne se forme que par l'enseignement; que l'homme naturel, l'homme réel ne ressort que de la tradition, et que même la connaissance *naturelle* de Dieu, de l'âme, du devoir ne s'obtient que par l'enseignement et la tradition de la famille ou par une révélation naturelle; si vous pouviez, en un mot, lui persuader que la foi naturelle et la tradition sociale précèdent toujours la raison qui forme l'homme, vous n'auriez pas de grands efforts à faire pour lui persuader d'aller chercher dans la révélation surnaturelle de l'Église la certitude, le développement, le complément, la perfection de la révélation naturelle qu'on puise dans toute société. Vous n'auriez pas de grands efforts à faire pour lui persuader que la foi surnaturelle dans la tradition surnaturelle de l'Église doit toujours précéder la raison qui

forme le chrétien, et vous en auriez bientôt fini non-seulement avec le protestantisme philosophique, qui est le rationalisme, mais aussi avec le rationalisme religieux, qui est le protestantisme ; vous en auriez fini avec tout système d'erreur. Car toute erreur n'est que la négation d'une vérité de tradition soit naturelle, soit surnaturelle ; toute erreur n'est qu'un acte de rébellion de la raison contre la foi de l'humanité ou contre la foi de l'Église. Et dès lors, nous le répétons, tout système philosophique tendant à ramener les esprits à reconnaître la vérité et la nécessité de cette double tradition et à les y affermir est un système essentiellement propre à la destruction de toute erreur. Et dès lors le traditionalisme est la vraie méthode de reconduire facilement, nécessairement les esprits égarés aux croyances de l'humanité d'abord, et ensuite aux croyances de l'Église, à la foi de la vérité et à la vérité de la foi. Et dès lors, enfin, le semi-rationalisme est convaincu de calomnier le traditionalisme en l'accusant de se placer dans une *fausse position favorable au rationalisme*, et d'être impuissant à le combattre.

On nous dit enfin *qu'on n'arrivera jamais à démontrer au rationalisme la révélation surnaturelle que par les principes et la méthode des écoles catholiques*. Nous sommes parfaitement du même avis. Seulement on nous permettra de croire que, nous aussi, nous comprenons quelque chose *aux principes et à la méthode des écoles catholiques ;* on nous permettra de croire que des écoles où l'on professe les principes de la méthode de Malebranche et de Descartes, que toutes les *écoles catholiques*, d'accord avec le Saint-siége, ont condamnée, et des écoles dont la réputation est encore à faire au point de vue de la science de la *théologie catholique* ne sont pas, il s'en faut, à elles *seules, les écoles catholiques*.

Mais, commencée par la mauvaise foi, continuée par l'ignorance et par la déraison, l'accusation formée par le semi-rationalisme contre la Tradition, au point de vue de la religion, ne pouvait finir que par le délire. Elle n'y a point manqué. « Quel odieux, » dit enfin le même auteur, « quel *odieux* de pareilles doctrines, si jamais elles pouvaient « être prises au sérieux, si jamais on croyait trouver en elles l'ense- « gnement du clergé, ne jetteraient-elles pas sur la *théologie*, l'*Église*, « la *religion* elle-même ? Quel homme capable de penser et de raison- « ner *pourrait supporter les excès de ce système ?* Cette *négation ab-* « *solue de la raison* et de l'*homme lui-même* ne pourrait que le révol- « ter, que l'armer de *mépris* et de colère contre une *doctrine fatale à* « *la dignité de notre nature !* » Or, par l'exposé de la belle, la sublime et magnifique doctrine des *écoles* vraiment *catholiques* touchant la raison, que nous avons mise sous leurs yeux, nos lecteurs savent déjà à

quoi s'en tenir sur cette affirmation : Que la méthode traditionnelle est une *doctrine fatale à la dignité de notre nature* et qu'elle est la *négation absolue de la raison et de l'homme lui-même*. Par l'impression que cet exposé a dû produire dans leur esprit, et qui certainement ne les a ni *révoltés* ni *armés de mépris et de colère contre* cette méthode, ils ont déjà, en eux-mêmes, la mesure de l'*odieux* que *les doctrines traditionelles jetteraient sur la théologie, sur l'Église et la religion elle-même si on croyait trouver en elles l'enseignement du clergé ;* et, bien qu'ils soient des *hommes capables de penser et de raisonner,* ils doivent déjà s'être résignés à *supporter les excès du système traditionaliste*. Nous sommes donc dispensé d'analyser et de réfuter en détail ces lignes, tracées par la main d'un prêtre catholique contre des catholiques, et qui surpassent tout ce que le rationalisme incrédule s'est permis jusqu'ici de plus injurieux et de plus violent contre eux. D'ailleurs, on le voit, c'est ici le langage du fanatisme aveugle, de l'esprit de secte bien caractérisé ; ce sont les emportements de la haine s'élevant jusqu'à la démence. Or, on n'a que de la compassion pour des esprits malades à un tel degré ; on leur pardonne tout ; on se contente de les indiquer pour ce qu'ils sont ; mais on ne les réfute pas.

Quant à la stérilité et à l'impuissance du bien que le semi-rationalisme reproche au traditionalisme, nous prouverons tout à l'heure que c'est, au contraire, le semi-rationalisme qui mérite ces imputations, afin qu'il soit constaté, toujours davantage, que tout est fausseté et injustice dans ses affirmations contre ses adversaires. Pour le moment, nous nous contenterons de confirmer par l'expérience et par le fait la vérité des observations que nous venons de faire sur l'efficacité de la méthode traditionnelle pour la restauration de la vraie philosophie et de la vraie religion.

D'abord, il ne peut être douteux que pour vous, Messieurs les semi-rationalistes,—qui vous aveuglez avec tant de facilité sur tout ce qui se passe autour de vous,—que le mouvement des esprits, dans ces dernières années, vers la philosophie spiritualiste, ce mouvement dont vous attribuez, avec tant de légèreté, tout le mérite aux rationalistes incrédules vos amis et dont ces derniers se font un sujet de tant d'orgueil, n'est que l'œuvre du traditionalisme. Pendant que votre école, marchant à la suite de Laromiguière, ne travaillait qu'à rehausser la méthode et les mauvaises doctrines de Descartes, en laissant de côté les bonnes, ou en les assaisonnant de quelques théories de Locke ; pendant que votre école ne donnait à la France qu'une philosophie sans substance, sans solidité et sans couleur, une philosophie dont le mépris ou l'oubli firent justice aussitôt qu'elle parut au jour, et la tuèrent au berceau, que se passait-il? Les

traditionalistes,—eux seuls, notez-le bien,—dans l'intention de restaurer la philosophie et de la mettre en harmonie avec le christianisme, dans le *Conservateur* d'abord, puis ensuite dans des ouvrages d'une supériorité incontestable, les traditionalistes ont, au commencement de ce siècle, relevé cette science de la boue du matérialisme où le dernier siècle l'avait plongée et d'où ce n'est pas vous qui auriez pu la tirer. Ce furent les traditionalistes de cette époque qui, ayant combattu, pulvérisé toutes les théories sensualistes, ramenèrent les *chercheurs de la vérité* aux discussions spiritualistes. Si les Royer-Collard et les Cousin ont fait de la philosophie spiritualiste, c'est qu'ils y ont été obligés, ayant trouvé la lutte engagée déjà sur ce terrain par le génie des de Bonald, des Chateaubriand, des de Maistre et d'un Lamennais lui-même, tant qu'il ne déserta pas la cause de la tradition pour aller s'effacer dans les rangs du rationalisme (et dans l'apostasie de ce dernier vous avez joué un triste rôle)! Les rationalistes incrédules ont suivi ce grand mouvement spiritualiste; ils ne l'ont pas créé! Si, depuis, ainsi que vous venez de nous le dire, ils *se sont fait de leurs* (prétendues) *lumières un boulevard contre le christianisme avec le secours de Platon*, c'est qu'il leur était impossible d'en faire autant avec le secours d'Épicure, depuis que l'épicurisme avait été attaché au pilori de l'infamie et du ridicule par ces traditionalistes dont vous n'avez jamais cessé de décrier les ouvrages; ouvrages cependant qui, s'ils n'étaient toute la vérité, dans les circonstances exceptionnelles où ils parurent, ont rendu d'importants et incontestables services à la vérité.

En même temps, par l'organe de Dupuis, le génie du mal venait de jeter au milieu des nations chrétiennes une nouvelle infâme production contre le christianisme: le livre *de l'Origine des cultes*. Le but de cet ouvrage ténébreux, informe et difforme, c'est de prouver,—à l'aide de l'abus de l'histoire, du mensonge, du sophisme et de l'extravagance poussée au plus haut degré,—que le christianisme a tout emprunté au paganisme, et que le paganisme a tout puisé dans les aberrations de l'imagination et dans la corruption du cœur en matière de religion. C'était donc un ouvrage tendant à faire croire que toutes les religions sont des inventions de l'esprit humain. Il fut à ce point de vue l'ouvrage qui servit de base au *rationalisme*, au *naturalisme*, à *l'humanitarisme*, en un mot à tous ces systèmes soi-disant philosophiques de nos jours, systèmes aussi barbares par la chose que par le nom, dont la doctrine fondamentale est la doctrine du *progrès successif et indéfini de l'humanité*, ou la doctrine que toutes les religions ne sont que les différents épanouissements de la raison humaine!!! C'était donc un ouvrage dirigé tout particulièrement contre la révélation que le Dieu Créateur a faite au premier homme, dès l'origine du monde,

et que le Dieu Rédempteur a renouvelée et complétée au milieu des hommes, dans la plénitude des temps. C'était un ouvrage dirigé contre toute révélation divine, et par conséquent contre toute *tradition*, par laquelle cette révélation s'est propagée dans le monde et s'est maintenue dans l'humanité.

Or, la religion étant attaquée par cet ouvrage dans sa base, ce ne fut pas votre école, Messieurs les semi-rationalistes, mais ce fut l'école *traditionaliste* qui se mit à défendre, à cette occasion, la *tradition* pour défendre la révélation ; ce qui lui valut dès lors le nom de *traditionaliste*.

Ce sont donc les traditionalistes qui ont restauré les études historiques,—qui se trouvaient si négligées au commencement de ce siècle— et auxquelles la vraie science et la vraie religion ont tout à gagner et n'ont rien à perdre. Ce sont les traditionalistes qui ont rappelé les esprits sérieux à ces recherches approfondies, à ces longues et laborieuses études sur les traditions des peuples, sur la vrai *origine des* faux *cultes* et du culte véritable, sur les vrais rapports du paganisme avec la vraie religion : recherches et travaux qui ont répandu tant et de si précieuses lumières sur l'authenticité des récits historiques et sur les mystères de la Bible, et qui ont victorieusement vengé contre les attaques de l'ignorance et de la mauvaise foi l'unité, la perpétuité, l'universalité, la vérité, la divinité du christianisme.

Tandis que l'école semi-rationaliste n'a rien produit de remarquable et de digne de survivre à son auteur, le traditionalisme peut se vanter, avec un juste orgueil, d'avoir édité des ouvrages d'une grande valeur sur ces sujets. Les recherches philosophiques de M. de Bonald, malgré ce qu'elles renferment d'inexact et même d'erroné au point de vue de la métaphysique, ont au point de vue historique rendu à la religion et à la science des services que la religion et la science n'oublieront pas. Il en est de même du troisième et du quatrième livre *du Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de M. de Maistre, et surtout du troisième et du quatrième tome de l'*Essai* de M. de Lamennais. Les excentricités et la fausse théorie sur la certitude qui se trouvent dans le deuxième volume de cet ouvrage n'ôtent rien au vrai mérite des autres ; et l'apostasie déplorable de leur auteur n'empêchera jamais les hommes impartiaux et jaloux de ramasser ce qui est bien partout où ils le trouvent de regarder ces deux tomes, dans *leur partie historique*, comme le plus beau travail qui ait été fait, en ces derniers temps, sur cette thèse : Que *les quatre caractères essentiels de la vraie religion ne conviennent qu'au catholicisme*. On dirait qu'en sortant de l'Église cet auteur de brillante et lamentable mémoire lui a laissé une arme bien trempée pour se défendre contre tous ses nou-

veaux ennemis les rationalistes et contre M. de Lamennais lui-même.

Par les deux seuls ouvrages périodiques, les *Annales de philosophie chrétienne* et l'*Université catholique*, que vos tracasseries de tout genre et vos efforts pour les étouffer n'ont pas empêché de prospérer pendant vingt-six ans, et de former ensemble un recueil de quatre-vingt-deux volumes de recherches très-précieuses, le traditionalisme a fait mille fois plus de bien, dans une seule année, que tous vos ouvrages et vos journaux n'en auront fait dans un siècle. On dirait même que tout le bien qui s'est fait dans ces derniers temps, au moyen de démonstrations multipliées de la nécessité et de la vérité de la révélation divine, ne s'est accompli que par le zèle courageux et désintéressé et par les pénibles travaux des traditionalistes, que vous avez osé qualifier, avec une impudence et une injustice sans pareilles, comme préjudiciels à la religion. On dirait que ces travaux seulement ont été féconds; et ils l'auraient été davantage encore si votre mauvaise volonté ou du moins votre imprudence ne les avait toujours contrecarrés et si la persécution incompréhensible que vous organisez en secret et en plein jour contre ceux qui s'y livrent ne les avait empêchés d'être continués sur une plus grande échelle!

Le fait capital et immense d'une révélation divine primitive et la nécessité de l'enseignement traditionnel pour la formation de l'homme social n'ont été mis hors de toute contestation que par ceux que vous vous plaisez à ridiculiser et à rendre odieux. C'est vous-même qui l'avez avoué dans ces lignes que nous nous plaisons à répéter, parce qu'en nous défendant ils vous honorent: « L'enfant ordinaire, avez-« vous dit, est instruit et formé par la société. C'est un fait qui n'a pas « besoin de preuve. Privé de toute espèce de culture sociale, si on « suppose qu'il puisse vivre, il restera immanquablement dans un état « de pauvreté intellectuelle et d'imperfection contraire à sa destinée. « C'est ce que certains rationalistes pourraient seuls contester; et *ce « que les traditionalistes ont rendu de plus en plus évident et incon-« testable;* c'est une justice que nous aimons à leur rendre. »

Il est aussi de notoriété publique que le livre qui, dans ce moment, ramène le plus d'incrédules à la foi, c'est le livre d'un traditionaliste, c'est l'ouvrage intitulé : *Études sur le christianisme*, de M. Nicolas, que vous avez eu le triste courage de dénoncer au monde catholique comme renfermant de grandes erreurs, comme condamné par le concile de Rennes. Aussi l'illustre pontife président de ce concile, Son Éminence le cardinal archevêque de Tours, ne s'est-il pas contenté de le venger d'une pareille calomnie, mais il en a fait l'éloge le plus grand et le plus flatteur qu'on puisse faire d'un ouvrage de ce genre par ces paroles, prononcées au nom de ses vénérables collègues : « Nous faisons

« des vœux pour que ce travail (les *Études sur le christianisme*) « CONTINUE A PRODUIRE LE BIEN QU'IL A DÉJA OPÉRÉ, « et dont, pour ma part, j'ai eu *les preuves les plus consolantes* (*Let-* « *tres de l'archevêque de Tours à* L'AMI DE LA RELIGION). » Or, un livre sorti de l'école semi-rationaliste dont on puisse dire le même bien, sans mentir, est encore à paraître, et très-probablement il se fera encore longtemps attendre. Vous ne faites donc aucun bien, et vous jalousez et vous tracassez tout ceux qui le font. Voilà à quoi se réduit votre zèle pour la religion! Mais nous reviendrons bientôt sur cette stérilité radicale de vos travaux et sur la funeste *maladie* qui en est la cause.

Enfin, voici deux autres preuves de fait, et bien frappantes, de la supériorité de la méthode traditionnelle pour ramener les incrédules à la foi de l'Église.

Le plus grand peut-être des historiens français, M. Augustin Thierry, vient de nous fournir la première de ces preuves. Tout le monde sait que cette noble intelligence, cette âme d'élite, que les préjugés antichrétiens modernes avaient engagé, dès sa jeunesse, dans les sentiers de l'erreur, a passé sa vie presque entière dans l'incrédulité pratique. On sait que, près de mourir, il a abjuré toutes ses erreurs, il a commandé la correction de tous ses livres, et sincèrement et généreusement revint à la foi catholique qui, pour être la foi des âmes simples, n'en est pas moins la foi des grands esprits, tels que saint Augustin, saint Thomas et Bossuet. Mais tout le monde ne sait pas qu'*humainement parlant* cette belle conversion de M. Thierry, qui a réjoui les âmes catholiques affligées du spectacle de tant d'apostasies, a été le résultat de ses profondes études historiques. Par ses vastes connaissances de l'histoire des anciens peuples il a été conduit à ces grandes conclusions: Que ces peuples ont, toujours et partout, professé une seule et unique religion, partout et toujours la même quant à ses croyances universelles et communes à toute l'humanité, quoique défigurées par l'élément humain que la raison et les passions de l'homme y ont mêlé, élément différent et variable selon la diversité des temps et des lieux. Que ces croyances identiques et universelles ont toujours précédé l'origine des peuples. Que, conséquemment, ils ne les ont pas inventées, mais qu'ils les ont reçues de leurs ancêtres et ceux-ci des leurs, jusqu'au premier homme, qui les a reçues de Dieu lui-même. Et que, par conséquent encore, rien n'est plus historiquement certain que le fait d'une révélation primitive du Dieu créateur, que la tradition a répandue partout et établie dans l'humanité. Et de même, par sa connaissance également profonde de l'histoire des peuples modernes, il a été amené à se convaincre: Que les croyances des peuples catholiques actuels sont exactement les mêmes que les

croyances de tous les peuples chrétiens de tous les temps et de tous les lieux. Qu'elles remontent à l'origine du christianisme; et que, par conséquent, rien n'est plus historiquement certain que le fait d'une révélation plus explicite et plus développée du Dieu Rédempteur que la tradition a répandue partout où a pénétré l'Évangile, et qu'elle a établie dans l'Église.

Aussi, c'est par des raisonnements puisés dans l'histoire qu'il met à la raison les philosophes lorsqu'ils affirment que les croyances universelles de l'humanité sont des inventions de l'ignorance et de la barbarie des anciens temps, et les hérétiques lorsqu'ils prétendent que les croyances universelles de l'Église sont des inventions de l'ignorance et de la barbarie des temps modernes. « Non, non, affirme-t-il « à ces derniers, le moyen âge n'a rien ajouté à l'ancienne croyance « chrétienne; elle est aujourd'hui, ni plus ni moins, ce qu'elle a été il « y a dix-huit siècles. Ce sont au contraire les hérétiques qui ont « cherché, à différentes reprises, à en retrancher quelque chose, à « l'altérer et à la mutiler. » Or, le moyen, pour un esprit logique, cherchant sincèrement la vérité et parvenu à ces convictions, de ne pas accepter, dans toute sa plénitude, la foi de l'Église et de rester en dehors du catholicisme? C'est donc par la méthode traditionnelle que la grâce a ramené ce grand homme aux sentiments catholiques, qui ont fait le bonheur de ses derniers jours!

Nous devons à M. de Lamartine la seconde preuve récente, et sans réplique, en faveur de l'efficacité de la même méthode pour ramener les grands esprits à la foi. Nous laisserons parler ici un écrivain non suspect de partialité pour le traditionalisme, annonçant ainsi à ses lecteurs le grand et heureux changement qui vient de s'opérer dans cet *Ange déchu* et les moyens par lesquels il s'est opéré : « M. de Lamartine, dit-il, sortant enfin de sa personnalité, entrait dans la littérature promise; il y entrait en maître, en poëte, en *chrétien*, *la Bible à la main*, et sous ce regard, sous cette inspiration de Dieu qui l'avaient fait immortel dès son premier jour; car les *méditations* et les *harmonies* vivront autant que le monde : il y en a que les anges pourront redire, et qui sont faites pour l'éternité...

« Comment ne pas se réconcilier avec le malheur, l'*expiation*, *le repentir* et *le retour!* TOUT CELA, EN EFFET, SE TROUVE DANS LES BELLES PAGES QUE NOUS SOMMES RAVI de vous faire connaître, et de louer sans réserve dans leur principe et dans leur saint et grand désir : celui d'instruire, d'éclairer, d'élever les esprits et les âmes. Ici *commence enfin l'œuvre du grand poëte*, que Dieu veuille lui donner le temps et les forces de l'accomplir! » Ce vœu devient ardent quand on a lu ce qui suit :

« La première pensée de l'homme lettré, au milieu de la nature et « de la société, *est de chercher l'auteur de son être* pour lui porter « l'hommage d'amour, de terreur, d'adoration et de vertu qui lui « est dû.

« La théologie, science de Dieu et de l'âme, est la première et la « dernière de toutes les sciences, celle qui commence tout, celle qui « finit tout, celle qui contient tout. Les livres sacrés des grands peu- « ples *sont le dépôt de leur théologie* (LAMARTINE, *Cours fami-* « *lier*, etc.) »

« C'est là qu'il ira chercher le flambeau des lettres qu'il veut promener sur nos fronts. Il *commence cette marche par l'Inde*, qu'il regarde comme la nation la plus ancienne et *la première initiée à l'idée divine*, *initiation incomplète que les Hébreux accompliront.*

« Les philosophes de l'Inde, dit-il, sont spiritualistes, par excel- « lence. Ils ne ressemblent en rien aux philosophes matérialistes du « dernier siècle, ni aux philosophes *terrestres* de la perfectibilité in- « définie de l'homme sur le globe (de notre siècle). *Leur Éden*, « COMME CELUI DES CHRÉTIENS, *est dans le passé* (*Ibid.*). »

« Prêtez ici toute votre attention, voici une rencontre terrible, mais heureuse et providentielle, qui laissera l'erreur et le blasphème sur le terrain, sinon morts, au moins blessés, ce que Dieu a permis, par le glaive puissant qu'il remet de nouveau aux mains de son poëte :

« Il s'est formé depuis quelque temps, dit-il, dans notre Europe, « en Allemagne et *surtout* en France (malheureuse France!) une « école de philosophie *bien intentionnée* (trop poli, en vérité!), mais « *un peu* trop SUPERBE. On l'appelle la philosophie de la perfecti- « bilité indéfinie et continue de l'humanité ici-bas. Nous sommes bien « éloigné de nier la tendance organique et sainte du progrès en toute « chose, cette force centrifuge de l'esprit humain. Mais ces philoso- « phes de la perfectibilité indéfinie et *continue*, à force de vouloir « *grandir et diviniser l'humanité* dans ce qu'ils appellent l'*avenir*, « la dégradent et l'avilissent jusqu'à la condition de la brute *dans son* « *origine et dans son passé.* Si on considère l'idée qu'ils se font et « qu'ils veulent nous faire de l'homme au berceau, le véritable nom « de leur philosophie ne serait ni le spiritualisme, ni le déisme, ni « le panthéisme, ni même le matérialisme ; ce serait le *végétalisme* « (Oui, c'est cela même). »

« Séduits par quelques analogies scientifiques, encore très-douteuses, « qui leur montrent dans le travail souterrain des éléments qui com- « posent ce petit globe et dans quelques cadavres d'animaux antédi- « luviens des traces d'élaboration progressive de *ce perfectionne-* « *ment prétendu*, ces philosophes ont conclu de la matière à l'âme

« et de la pierre à l'homme. *Ils ont rêvé* qu'à l'origine des choses et « des êtres l'homme ne fut, lui-même, qu'une boursouflure de fange « échauffée par le soleil, puis douée d'un instinct qui le força au mou- « vement sans impulsion, puis de quelques membres rudimentaires « qu'une intelligence sourde et obtuse dégageait successivement de la « boue, pour se créer à elle-même des organes (Lisez M. Pelletan « dans la *Presse*). Singulier système qui, pour appuyer une théo- « rie de perfectibilité sans limites, commence la créature qu'elle « veut anoblir par la brute! qui déshérite Dieu de son œuvre la plus « divine! qui prend pour créateur, à la place de Dieu, une pelletée « de boue dans un marécage, un peu de chaleur putride dans un « rayon de soleil, un peu de mouvement sans but, emprunté aux « vents, aux vagues, puis un instinct emprunté à une sourde puis- « sance végétative, puis une intelligence empruntée au temps qui dé- « veloppe et qui détruit tout! Et tout cela pour se passer de Dieu, ou « pour reléguer Dieu dans l'abîme de l'abstraction et de l'inertie! « Ombres de rêves! » (*Ibid.*)

« M. Eugène Pelletan a répondu aussitôt en plusieurs colonnes dans la *Presse*. *A un homme tombé!* écrivait-il en tête de son article. Il appelait de ce nom l'homme *qui se relevait, révolté d'avoir vu Dieu offensé, méconnu dans ce qui fut son plus bel ouvrage et le complément de la création!* Il appelait *tomber* écrire ces belles et saintes paroles; il accusait le poëte de déserter la cause du progrès, de défaillir au moment où la vigueur était le plus nécessaire, d'abandonner Leroux pour croire à l'*Imitation*, que le philosophe du dix-neuvième siècle appelle les *miasmes méphitiques du moyen âge!* M. de Lamartine en fit prompte justice par un court *post-scriptum*, que l'on trouve à la fin du troisième entretien et où l'on remarquera ces mots foudroyants :

« Nous ne croyons point que l'homme ait commencé dans la fange « et dans la nuit (par la brute); nous croyons que les reflets de l'Éden « et de sa lumière ont resplendi longtemps sur son âme, avec plus de « lueurs d'*une révélation primitive que dans les âges les plus distants* « *de son berceau;* NOUS CROYONS QUE CETTE RÉVÉLATION « PRIMITIVE DATE DE LA CRÉATION, que Dieu est contempo- « rain de l'âme, qu'il créa pour l'entrevoir et pour l'adorer, et que, s'il « y a une plus éclatante effusion de lumière, c'est *à l'aurore du genre* « *humain* et non dans le crépuscule de sa caducité qu'il faut la cher- « cher... M. Pelletan, qui parle comme Platon (on dore la pilule) a « le droit de rêver comme lui de *beaux* rêves. Mais nous, hélas!... il « y a longtemps que nous sommes réveillés!... » (*Ibid.*)

« Notons ces dernières paroles : pauvre M. de Lamartine! il s'est

fait assez de bruit autour de lui pour rompre ce sommeil de cauchemar et de délire, qu'un mauvais génie lui avait versé; et, à son réveil *guéri, rafraîchi*, il a dit :

« Nous croyons plus beau et plus viril de regarder en face *le* MAL« HEUR SACRÉ *de notre condition humaine que de le nier* ou d'en « assoupir en nous le sentiment avec de l'*opium*. Ce suc de pavots, quel« que bien apprêté qu'il soit, et M. Pelletan l'apprête en grand poëte « (comme vous venez de le voir), n'est bon qu'à donner les *délires* de « la perfectibilité indéfinie et de la félicité sans limite, sur une terre qui « ne fut, *qui n'est*, *qui ne sera jamais qu'un sépulcre blanchi entre* « *deux mystères*. Du progrès local, relatif et borné, oui ! Du pro« grès indéfini et continu, non ! Rien n'est illimité dans notre petite « espèce, bornée à un éclair de durée, à un atome d'espace, à une pin« cée de poussière. De l'utopie avec les idées, passe encore (le grand « poëte en a fait), mais de l'utopie avec la nature ! Oh ! les éléments « même se moqueraient de nous ! » (*Ibid.*). Hélas ! ne dirait-on pas qu'ils l'ont fait (par les récentes innondations) !

« Nous bornons à regret nos citations, car jamais M. de Lamartine n'a été si brillant ni si fort. Il a trouvé des trésors dans les littératures primitives; il nous les jette par poignées, mêlées à l'or de ses propres mains, et termine par ces mots, écrasants pour la philosophie à la brute : « Y a-t-il rien dans ce *divin langage* et dans ces *théories* « *théologiques* et *morales, datant de quatre mille six cents ans*, qui « atteste sa prétendue barbarie et sa grossière superstition, que *cer*« *tains* philosophes ont besoin d'attribuer au vieux monde pour mo« tiver leur orgueilleux système ? N'y sent-on pas, au contraire, *ou la* « *sagesse d'un âge déjà très-avancé en foi et en vertu*, *ou le reflet* « *encore tiède et lumineux* d'une RÉVÉLATION PRIMITIVE, mal effa« cée de la mémoire des hommes ? Ne dirait-on pas, à la lecture de « *ces lignes sublimes*, qu'une racine pleine de la séve *morale du* « CHRISTIANISME FUTUR végétait dans les flancs du prêtre in« dien ? » (*Ibid.*)

Voilà ce que vient de reconnaître et d'avouer à la face du monde cette grande intelligence qui l'a autant scandalisé par sa chute qu'il l'avait ravi précédemment par ses chants célestes ! Mais, on le voit, M. de Lamartine n'en est, lui aussi, revenu à la confession claire, explicite qu'on vient de lire des dogmes *de la création du monde et de l'homme*, *d'une révélation divine primitive*, *de la chute originelle*, *de l'authenticité et la divinité de la Bible*, *de l'antiquité et de la vérité du christianisme* que par l'étude des croyances constantes et universelles des anciens peuples; en un mot, par la méthode traditionnelle.

Il est donc démontré, par les raisonnements aussi bien que par les faits qui se passent sous nos yeux, qu'en partant du principe : *Que l'homme tout seul n'a jamais découvert, n'a pu découvrir aucune vérité de l'ordre spirituel et moral; mais que tout ce qu'il sait sur ce sujet, il l'a appris par la tradition qui remonte jusqu'à l'origine du monde* ou *jusqu'à Dieu;* il est démontré qu'en partant de ce principe la méthode traditionnelle conduit nécessairement à admettre une révélation primitive du Dieu créateur, qui, à son tour, conduit à la révélation perfectionnée et complétée par le Dieu rédempteur. Une fois qu'à l'aide de cette méthode on s'est convaincu que Dieu a vraiment parlé à l'homme, et que le précieux dépôt de son auguste parole ne se trouve pur et complet que dans l'Église, il devient évident qu'on est dispensé de discuter un à un (long et pénible labeur!) les dogmes de l'Église, qu'il faut admettre dans leur ensemble et sans discussion. Car ces dogmes sont la parole de Dieu confiée à l'Église et enseignée par l'Église; et la parole de Dieu se croit, elle ne se discute pas; la parole de Dieu doit être admise par la raison lors même que la raison ne la comprend pas. Ainsi cette méthode, qu'on a osé présenter comme plaçant la raison humaine dans une fausse position vis-à-vis de l'erreur, est, en fait, la méthode par laquelle la raison peut le plus facilement se débarrasser de toute erreur, connaître et embrasser la vérité.

Enfin et par l'organe du plus accrédité de ses chefs, le semi-rationalisme a formulé aussi la même accusation contre le système traditionnel. « Dans ce système, a-t-il dit, *la révélation divine* SURNATURELLE « étant le principe des idées mères et de toutes les connaissances in- « tellectuelles, qui oserait, avec ce système, se flatter de pouvoir établir, « d'une manière certaine, la divinité du christianisme et de l'Église ? « Si l'autorité de l'Église est la véritable base de la certitude humaine, « dans l'ordre des connaissances naturelles, l'autorité de l'Église ne « peut être démontrée, puisqu'elle est un premier principe qui doit « démontrer tout le reste. Cette autorité doit donc posséder une évi- « dence immédiate et absolue, comme celle des premiers principes. « Qui pourrait admettre une pareille idée ? Et, quelque certaine que « soit l'autorité de l'Église, il est aussi évident que le jour qu'elle sup- « pose de nombreuses vérités qui la précèdent. Mais s'il n'y a aucun « moyen d'établir ces vérités, la foi raisonnable serait impossible. »

Mais, on le voit, cette accusation ne repose que sur l'hypothèse que les traditionalistes admettent la RÉVÉLATION DIVINE SURNATURELLE comme *le principe des idées mères et de toutes les premières connaissances intellectuelles;* hypothèse qui, comme nous venons de le prouver (§ 44), est formellement repoussée par les traditionalistes. N'ayant donc qu'une supposition gratuite, sophistique, calomnieuse

pour base, elle s'écroule d'elle-même comme un échafaudage qui n'a pas de support, et sans que nous ayons besoin de la réfuter. Quant au reproche qu'on fait encore au traditionalisme de vouloir détruire toute philosophie, nous en ferons justice dans le chapitre suivant.

Les voilà donc ces accusations que le semi-rationalisme a fabriquées avec tant d'astuce, qu'il a émises avec tant d'impudence et dont il a fait les titres de son triomphe contre la Tradition! Il n'en est pas une seule qu'il n'ait réfutée lui-même, ou dont il ne soit lui-même coupable. Il n'en est pas une seule qui ne soit fondée sur l'ignorance des vrais principes, sur l'abus des mots, sur la fausseté des idées, sur la légèreté ou sur la mauvaise foi. Il n'en est pas une seule qui ne soit un mensonge, un sophisme, une contradiction, une impertinence, une calomnie. En sorte que dans tout ce que le semi-rationalisme a accumulé de torts et de reproches contre la méthode traditionnelle il n'y a qu'une seule chose évidemment et incontestablement vraie; c'est que, ayant épuisé, à l'égard de la Tradition, tous les moyens, toutes les ressources de l'injustice auxquels l'erreur a toujours recours contre la vérité, il est, lui, le semi-rationalisme, il est SOUVERAINEMENT INJUSTE.

SEPTIÈME CHAPITRE.

DU MAL QUE FONT LES SEMI-RATIONALISTES. LE SEMI-RATIONALISME EST HORRIBLEMENT FUNESTE.

PREMIER GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME.

EN TANT QUE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE, IL OUVRE LA PORTE A TOUTES LES ERREURS, IL DÉGRADE ET ANÉANTIT LA RAISON HUMAINE.

§ 51. *On commence l'acte d'accusation contre le semi-rationalisme. Des trois systèmes possibles sur l'origine des idées, le semi-rationalisme est, en vertu de son principe, obligé d'admettre et admet en effet celui* DES IDÉES INNÉES, *qui l'entraîne au panthéisme. Son langage panthéiste. Le semi-rationalisme est aussi pour le système des* CAUSES OCCASIONNELLES, *et par là il fait encore du panthéisme, de l'idéalisme, de l'athéisme, du fatalisme; il est l'anéantissement de la raison, qu'il dit vouloir venger.*

Le mal n'est que ce qui est contraire à la nature des êtres et à leur perfection. Selon les ordres différents des choses, le mal prend des noms différents. Dans l'ordre physique, il s'appelle *défaillance, maladie* ou *mort;* dans l'ordre moral, *péché;* dans l'ordre intellectuel, *erreur*. Toute erreur est donc un mal, comme tout mal qui se rapporte à l'intelligence et à sa manière d'être est une erreur. Conséquemment toute erreur est contraire à la nature de l'intelligence, à l'harmonie de ses actes, dans ses rapports avec les êtres extérieurs, actes qui font sa vie et sa perfection. Dès lors aussi, comme toute vérité est utile, toute erreur est funeste.

Nous avons démontré déjà,—peut-être même au delà de ce qui était nécessaire,—que le semi-rationalisme est erreur et n'est qu'erreur. Et par cela même nous nous trouvons avoir établi déjà, au moins implicitement et en principe, qu'il est et doit être funeste. Nous n'avons donc qu'à donner un certain développement à cette triste conclusion, et la tâche que nous nous sommes imposée, de *dévoiler* les semi-pélagiens de la philosophie ou le semi-rationalisme, se trouvera accomplie.

Nous venons de prouver que ce que le semi-rationalisme reproche avec tant de légèreté et d'insolence à la méthode traditionnelle, au

point de vue de la raison et de la religion, n'est que déraison, calomnie, injustice. Maintenant nous allons changer de rôle. De défenseur de la tradition, que nous avons été dans le chapitre précédent, nous nous posons, dans celui-ci, en accusateur contre le semi-rationalisme, et nous allons démontrer que c'est vraiment lui qui est coupable des torts qu'il ose nous reprocher; à savoir, d'*humilier, de dégrader la raison*, de *compromettre sérieusement la religion*, et d'être aussi funeste qu'il est donné à une grande erreur de l'être.

On a vu (pag. 67) qu'il n'y a que trois systèmes possibles touchant l'origine des idées et les principes de la connaissance humaine.—Car celui que l'auteur de *la Valeur de la raison* est venu, avec tant de simplicité, offrir au monde philosophique, comme un quatrième système de son invention (p. 68), n'est tout bonnement qu'une grande sottise et une grande absurdité.—Ces trois systèmes sont: 1° d'après Descartes, Malebranche et Leibnitz, celui qui place exclusivement en *Dieu* la cause efficiente des premières vérités, lumière de l'intelligence humaine; 2° celui de Locke et de Condillac, qui attribue cette cause exclusivement aux *sens;* et 3° celui de saint Thomas, de Suarez, et de tous les philosophes restés catholiques en philosophie, qui reconnaît, exclusivement, l'*âme* même comme la vraie cause efficiente de ses idées et de ses connaissances.

Or, le principe qui sert de base au semi-rationalisme, c'est, comme on l'a vu, *que l'homme se suffit à lui-même pour découvrir les notions premières du monde spirituel et moral.* Mais si l'homme se suffit à lui-même pour découvrir ces notions-*conséquences,* à plus forte raison doit il se suffire à lui-même pour découvrir les idées-*principes* de ces mêmes notions, les idées par lesquelles on démontre ces notions et sur lesquelles ces notions reposent. Avec les semi-rationalistes, l'homme n'a donc besoin que de lui-même pour se former les conceptions générales de toutes les choses, ou les idées, et pour en tirer les conséquences qui l'assurent de l'existence du monde des esprits et des devoirs.

Mais, si l'homme n'a besoin que de lui-même pour se mettre en possession de ces idées et de ces notions, c'est qu'il les trouve toutes faites, au moins à l'état de germe en lui-même. S'il les trouve en lui-même, c'est que quelqu'un les a déposées en lui, et les a gravées dans son intelligence et dans son cœur. Ce quelqu'un n'est et ne peut être que Dieu. Dieu est donc, comme la philosophie de Lyon l'a déclaré en toutes lettres (voir ci-dessus, page 69), *la seule cause efficiente des idées*. Mais c'est là le système *des idées innées.* Voilà donc le semi-rationalisme obligé, en vertu de son propre principe, d'admettre le système des *idées innées.*

En effet, comme nous l'avons prouvé plus haut (§ 12), les semi-rationalistes — sans en excepter ceux, parmi eux, que renferme l'illustre corporation qui a toujours été le fléau de ce système, — tiennent tous, plus au moins explicitement, aux *idées innées*. Et d'ailleurs les semi-rationalistes sont trop catholiques pour suivre le sensualisme de Locke; mais ils ne le sont pas assez, et ils aiment trop les nouveautés philosophiques pour pouvoir se déclarer en faveur du traditionalisme ancien de saint Thomas. Il ne leur reste donc qu'à embrasser la théorie des *idées innées* d'après Descartes, Malebranche et Leibnitz; ce qui, d'une part, ne les brouille pas, à leur avis, avec l'Église, et, d'autre part, leur laisse le droit d'aspirer aux honneurs de la *philosophie du progrès*, pour lesquels ils ont une ambition bien prononcée.

Mais qui dit « idées innées » dit des idées que, par un procédé et par des moyens sur lesquels on n'a jamais été d'accord dans l'école semi-rationaliste, l'intelligence découvre existantes en elle-même, mais qu'elle ne se forme pas elle-même. Qui dit « idées innées » dit des idées dans l'origine desquelles l'*activité* de l'intelligence n'est pour rien, mais qu'elle reçoit directement de Dieu. Qui dit « idées innées » fait l'âme essentiellement *passive* par rapport à la plus essentielle de ses fonctions spécifiques. Car ce qui distingue notre âme de l'âme des brutes, c'est que nous avons l'intellect, que les brutes n'ont pas; *quibus non est intellectus;* et avoir l'intellect, ce n'est que concevoir l'universel en se formant les idées, ce que, dans le système des *idées innées*, l'âme ne fait pas. Dans ce système, comme nous l'avons remarqué plus haut (pag. 64), l'âme n'entend pas par elle-même; mais c'est l'intelligence divine, *seule* CAUSE *efficiente des idées* qui sont en elle et par elle, c'est Dieu seul, qui entend, parce qu'il n'y a que lui qui ait des idées, qu'il répand hors de lui et laisse tomber sur ses créatures qu'on appelle « intelligentes. » Et comme l'opération est la mesure de l'être, et qu'on n'EST que de la même manière qu'on OPÈRE; *operatio sequitur esse;* puisque, pour les partisans des *idées innées*, l'intellect humain n'entend pas par lui-même, il n'EST pas par lui-même. L'âme humaine n'a pas d'intellect qui lui soit propre, qui lui soit personnel; et au contraire, comme il n'y a que l'intellect divin qui entend, il n'y a que l'intellect divin, qui EST; il n'y a qu'un seul intellect dans l'univers, l'intellect divin qui se modifie différemment dans ses créatures intelligentes; un seul intellect impersonnel dans ces créatures, et personnel uniquement en lui-même. Mais c'est là le PANTHÉISME intellectuel!

De là ces expressions toutes panthéistes que la tradition et l'un de ses plus vaillants docteurs, M. Bonnetty en particulier, n'ont jamais cessé de reprocher aux semi-rationalistes, et qu'on rencontre à chaque

page dans tous leurs écrits. Car, pour eux, l'*homme participe de Dieu, qu'il a en lui-même;* la lumière qui l'éclaire *se confond avec la lumière* de Dieu, la voix qu'il entend *répète la voix de Dieu*, puisque cette lumière a un éclat divin, cette voix une puissance divine; et sa *raison s'identifie avec la raison divine*. Pour eux, la raison humaine n'est qu'une *entité écoulée de Dieu et surajoutée à l'âme;* elle n'est qu'un *rayonnement*, *une émanation de la raison divine*. Pour eux, c'est la *lumière divine* qui non-seulement nous éclaire (ce qui est vrai et que tout le monde admet), mais qui *réside en nous*, comme le soleil au milieu de notre système planétaire. Pour eux, enfin, c'est la *vérité elle-même qui parle en nous*, qui se révèle *à nous en nous-même*, *qui nous enseigne*, sauf à ce que la sensation soit de toute nécessité pour que *son* enseignement, *son* opération ou les idées, *lumières de l'esprit* nous soient rendues *manifestes*. Or, ces expressions et bien d'autres sont aussi platement fausses qu'elles sont incompréhensibles. Car, d'un côté, nous le répétons encore, comprend-on comment la raison divine découle dans la raison humaine? Peut-on comprendre comment les idées, *lumières* elles-mêmes *de l'esprit*, que la vérité divine fait rayonner en nous, ne peuvent être aperçues *que par la sensation?* Et, de l'autre côté, si, par rapport aux idées, le tout se fait en nous par le Dieu qui les forme et par la sensation qui les *manifeste*, n'est-il pas évident que notre intelligence n'y est pour rien; que notre intellect n'entend pas; que notre intelligence n'EST pas; qu'il n'y a qu'une intelligence, seule ÉTANT, parce qu'elle seule est OPÉRANT, l'Intelligence incréée dont les intelligences créées ne sont que des parcelles, ne sont que l'épanouissement, les modifications ou les moyens par lesquels l'Intelligence divine exerce et constate ses opérations? et voilà encore du PANTHÉISME.

Mais une fois admis que les créatures intelligentes ne sont que des modifications de l'intellect divin, on ne peut pas refuser aux êtres physiques l'honneur d'être, eux aussi, des modifications de la substance divine. Il n'y aurait donc, dans l'univers, qu'une substance unique, comme un intellect unique, se transformant, se modifiant l'une et l'autre en différentes manières; il n'y aurait qu'une seule réalité infinie, et les autres êtres ne seraient que des apparences trompeuses, des accidents, des rêves d'êtres, et non pas des êtres véritables; Dieu serait nécessairement le tout, et le tout ne serait qu'un seul et unique Dieu. Voilà donc le semi-rationalisme aboutissant d'une nécessité logique au panthéisme le plus complet!

En second lieu, il n'y a que trois systèmes touchant ce qu'on appelle le *commerce* de l'âme humaine avec son corps : 1° le système de l'*Influx physique* des sensualistes, d'après lequel l'âme agirait phy-

siquement ou par contact sur le corps, et le corps physiquement ou par contact sur l'âme. 2° Le système *de la forme substantielle* des scolastiques, le seul reconnu par l'Église, d'après lequel les opérations de l'homme ne doivent pas être attribuées à l'âme seule ni au corps seul, mais à tout le Composé, à tout le Conjoint (*actiones sunt Conjuncti*), à l'âme *incorporée* et au corps *animé*, aux deux substances, non *mêlées* ensemble, mais *substantiellement unies dans l'unité du même être.* D'après ce système, les mêmes opérations ne sont ni seulement spirituelles ni seulement corporelles, mais *spirito-corporelles*, c'est-à-dire du corps animé, ou de l'âme dans le corps. Par conséquent il n'y a pas de commerce entre l'âme et le corps, le commerce ne pouvant avoir lieu qu'entre deux substances ayant chacune *un être séparé*, ce qui n'a pas lieu dans l'homme, dans lequel l'être de l'âme sert de support au corps qu'elle anime, et est aussi l'être du corps, et dans lequel il n'y a que deux substances et un seul être (1). 3° Enfin le système *des causes occasionnelles* des soi-disant philosophes spiritualistes, qui ne sont que de vrais *idéalistes*, d'après lequel il n'y a aucun rapport réel entre les actes de l'âme et les mouvements du corps; mais, à leur sens, c'est Dieu qui, à l'occasion des idées qu'il glisse dans l'âme, produit des mouvements analogues dans le corps, et à l'occasion des modifications que les objets extérieurs causent dans le corps crée des idées, des pensées, des volitions dans l'âme. Et ce phénomène a lieu soit en vertu d'une opération *actuelle* modifiant *toties quoties*, dans chaque homme, l'état du corps selon l'état de l'esprit, et l'état de l'esprit selon l'état du corps (système Cartésien des *causes*

(1) Le tout, *à peu près*, comme en Jésus-Christ, dans lequel les opérations ne doivent point être attribuées à la divinité seule ni à l'humanité seule, mais au tout, au Dieu-Homme et à l'Homme-Dieu, aux deux natures, non *confondues*, mais *substantiellement unies dans l'unité de la même personne.* Par conséquent ces opérations ne sont en lui ni seulement humaines ni seulement divines, mais *théandriques* ou humano-divines, c'est-à-dire du Dieu fait homme et de l'homme assumé par la personne du Verbe, et par conséquent encore il n'y a pas de commerce entre l'humanité et la divinité de Jésus-Christ. Car ce commerce personnel ne peut avoir lieu qu'entre deux natures ayant chacune sa personnalité à part, ce qui n'a pas lieu en Jésus-Christ, où la personne divine du Verbe sert de support à l'humanité qu'elle a assumée, et est aussi la personne de l'homme, et où il n'y a que deux natures et une personne. On comprend par là la profondeur, l'immense portée de ces mots de saint Athanase, qui renferment toute la vraie philosophie, aussi bien que toute la vraie théologie, et que nous avons développés dans nos *Conférences* (tom. I, conf. VIII[e]) : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus* (Symbol. S. Athan.).

occasionnelles proprement dit); soit en vertu d'une harmonie établie dès le premier instant de l'existence de chaque homme entre les actes futurs de son esprit et les futurs mouvements de son corps (*harmonie préétablie* de Leibnitz). Par conséquent, d'après ce système, il n'existerait pas entre l'âme et le corps de l'homme une union substantielle, mais une union fictice, accidentelle, apparente, une union semblable, d'après l'expression de Platon, à celle qui existe entre le *moteur* et le *mû*, entre le *batelier* et son *bateau*, dont chacun a un *être* différent et existe par soi-même, indépendamment de l'autre.

Or, le premier de ces trois systèmes est trop grossier pour être admis par des philosophes qui se respectent. Les semi-rationalistes le repoussent donc à juste titre. Le second est trop sublime et suppose trop de connaissances profondes en philosophie pour qu'il puisse être suivi par des philosophes tels que les semi-rationalistes, éblouis par le clinquant d'une fausse philosophie et ne comprenant point les premiers mots de la philosophie véritable. Les semi-rationalistes le dédaignent, parce qu'ils l'ignorent. Il ne leur reste donc que le troisième système. Et, en effet, pour expliquer le prétendu commerce entre l'âme et le corps de l'homme, dont la nécessité n'a été imaginée que par l'ignorance de ce qu'est l'homme, ils s'arrangent du système des *causes occasionnelles* (dont la philosophie de Lyon, le vrai Talmud du cartésianisme, fait, bien à tort (1), Descartes l'inventeur), sans ou avec les modifications qu'y a introduites Leibnitz; et ils ne peuvent pas en faire autrement.

Selon la même *Philosophie de Lyon*, le système *des causes occasionnelles* que, d'après elle, Descartes aurait imaginé, que Malebranche aurait *illustré* et défendu vaillamment et que toutes les écoles carté-

---

(1) « Tandem excogitatum fui ta *Cartesio* systema quod vocatur *Causarum* « *occasionalium* (PHILOS. LUGDUN., *Metaphysiq. spec.*, part. II, dissert. II). » Mais, comme nous l'avons remarqué dans nos Conférences, ce système des *Causes occasionnelles*, dont la bonne *Philosophie de Lyon* attribue à Descartes l'honneur de l'avoir inventé, est tout bonnement, d'après saint Thomas, un système très-ancien, un système de la philosophie des mahométans, sur lequel est fondé le fatalisme du Coran. Car voici les paroles du saint docteur; elles ne peuvent être plus explicites ni plus claires : « Il y a de ceux, dit-il, qui, suivant « LA LOI DES MAURES, soutiennent que les causes créées n'agissent vraiment « pas, mais que c'est Dieu qui agit A L'OCCASION des causes secondes; *Sunt* « *quidam qui*, IN LEGE MAURORUM, *aiunt causas creatas revera non agere, sed* « *Deum agere* OCCASIONE *causarum secundarum* (*Quæst. Disput.*). » Voilà donc un autre argument prouvant que, loin d'avoir trouvé aucune vérité nouvelle, la philosophie moderne n'a pas même inventé aucune nouvelle erreur!

siennes expliquent et professent comme le *système le plus conforme à la vérité* (1), se réduit à ceci : « Qu'en vérité l'âme n'agit pas efficiemment sur le corps, ni le corps sur l'âme ; car qui pourrait comprendre le contact mutuel de ces deux substances (2) ? mais que les « pensées de l'âme ne sont que des *occasions que Dieu a librement instituées*, à l'aide desquelles le même Dieu produit certains mouvements dans notre corps ; et, pareillement, les mouvements variés « qui arrivent dans les organes des sens ne sont que de *vraies occasions*, à la suite desquelles Dieu lui-même crée certaines pensées « et certaines sensations dans notre esprit. Enfin tout cela ne se fait « pas d'une manière quelconque, mais d'après des lois générales et uniformes (3) » Voilà, d'après son commentateur officiel, ce qu'est le système cartésien des *causes occasionnelles*.

---

(1) « Systema *causarum occasionalium*, a Cartesio excogitatum et quod Malebranchius illustravit et strenue defendit, fusius evolvendum a nobis est, « utpote veritati magis consonum (*Ibid.*). »

(2) Dieu et les anges ne sont-ils pas de purs esprits ? et cependant personne, parmi les chrétiens, ne nie qu'ils agissent sur les corps. Pourquoi donc l'âme humaine, quoique pur esprit, elle aussi, ne pourrait-elle agir sur son propre corps ? Quant au contact mutuel de ces deux substances, qu'indiquerait l'action mutuelle de l'une sur l'autre, c'est une platitude qui n'existe que dans le cerveau des sensualistes. On ne peut pas *s'imaginer*, il est vrai, comment l'esprit agit sur la matière, par l'énergie de sa vertu, sans avoir besoin de toucher la matière. Mais, loin que l'action de l'esprit sur la matière implique contradiction, rien n'est plus raisonnable et plus facile à comprendre, — sans pouvoir se l'imaginer, ce qui est bien différent, — que l'action d'une substance supérieure, telle que l'esprit, sur une substance inférieure, telle que le corps. Et d'ailleurs de ce qu'on ne peut s'imaginer ni même comprendre *comment* un phénomène quelconque a lieu s'ensuit-il qu'il est impossible ? particulièrement lorsqu'il est un fait, et n'implique pas contradiction. Et, d'ailleurs encore, comprend-on davantage que les pensées *de l'âme ne sont que* des OCCASIONS, *que Dieu aurait librement instituées ?* Et connait-on quelqu'un qui se soit jamais exprimé, sur cette matière, d'une façon moins philosophique et plus absurde que le prétendu philosophe qui a écrit cette étrange phrase cartésienne dans la *Philosophie de Lyon ?*

(3) « Systema causarum occasionalium in eo situm est quod anima reipsa et « efficienter in corpus non agat, nec corpus in animam ; quis enim concipiat « utriusque illius substantiæ contactum ? Sed cogitationes animæ non sunt nisi occasiones a Deo libere institutæ, quarum interventu quosdam in corpore motus « ipse efficit ; pariter varii motus quibus commoventur sensuum organa veræ « sunt occasiones quibus positis nonnullas cogitationes vel sensationes in « mente Deus ipse procreat. Quæ omnia juxta leges generales et uniformes, non « quoquomodo perficiuntur (*Ibid.*). »

Or, en partant du principe *que l'esprit humain se suffit à lui-même pour découvrir le monde spirituel et moral, indépendamment de toute instruction*, le semi-rationalisme ne peut, sans se mettre en contradiction avec lui-même, répudier ce système. Bien plus, par cela même qu'il professe ce principe, il est déjà dans le système *des causes occasionnelles* jusqu'au cou.

Car, si l'homme n'a besoin ni de l'enseignement ni de la tradition pour se former certaines idées et atteindre à certaines vérités de l'ordre immatériel, il ne doit pas avoir besoin non plus des sens pour se former les idées et concevoir intellectivement (dans leur conception universelle) les objets du monde matériel. Et, en effet, par leur théorie des idées innées, — qu'ils suivent tous, sauf à ne pas s'entendre entre eux et à ne pas s'entendre eux-mêmes sur cette grande question, — les semi-rationalistes en sont absolument là. Pour eux, les idées de ces deux mondes se trouvent toutes faites dans l'esprit humain par l'action divine, indépendamment de toute sensation et de toute instruction. Mais, dès lors, il est évident que, pour eux aussi, il n'y a pas de rapport naturel, nécessaire, réel entre les opérations de l'esprit de l'homme et les phénomènes des corps et de son propre corps ; mais que les opérations de son esprit, aussi bien que les phénomènes de son corps, se développent, se succèdent en lui sur deux lignes parallèles, mais différentes et indépendantes l'une de l'autre.

Mais, quoique courant l'une à côté de l'autre et séparées l'une de l'autre, ces deux lignes n'en témoignent pas moins le parallélisme le plus exact, l'*harmonie* la plus parfaite entre les opérations de l'esprit et les phénomènes du corps. Et, puisque ni les volitions de l'esprit ne sont pour rien dans les mouvements du corps, ni les sensations du corps ne sont pour rien dans les conceptions de l'esprit, il s'ensuit de toute nécessité que ce parallélisme si exact, que cette *harmonie* si parfaite, qu'on aperçoit entre les modifications de ces deux substances, ne sont que l'œuvre de Dieu ; il s'ensuit que c'est Dieu, que c'est lui seul qui, à l'occasion des impressions que reçoit le corps, produit des sensations, des conceptions, des idées analogues et tout ce qui se succède dans l'esprit. Et c'est encore Dieu, à l'occasion des idées, des pensées, des désirs que, toujours lui seul, il fait naître dans l'esprit, qui excite des mouvements qui y sont conformes dans le corps. Voilà donc les semi-rationalistes de plain-pied dans le système des *causes occasionnelles*. Et, en vérité, toutes les expressions par lesquelles ils manifestent leur scrupule pharisaïque de faire intervenir pour la moindre chose, même comme *cause matérielle*, la sensation dans la formation des idées ; toutes les expressions par lesquelles ils témoignent leur zèle affecté de tout rapporter, sur ce sujet, *à la lumière divine*

qui nous éclaire, *à la vérité divine qui nous enseigne*, *à la révélation divine et immédiate qui forme notre conscience et notre raison*; toutes ces expressions, bien pesées, bien approfondies, ou n'ont pas de sens, ou n'indiquent que la complète inactivité de l'esprit humain et l'opération divine en nous et sans nous; en un mot, le système des *causes occasionnelles*.

Qu'on remarque aussi que *la Philosophie de Lyon*, — où ce système est, comme on vient de le voir, établi comme le seul *vrai système* pour expliquer *le commerce entre l'âme et le corps*, et développé dans toutes ses conséquences, — est le cours de philosophie le plus généralement suivi dans les colléges et dans les séminaires (1) dirigés par le semi-rationalisme. Oui, ce système, que la même *philosophie* renferme, est plus ou moins impudemment professé et publiquement enseigné par MM. les professeurs semi-rationalistes; le tout pour la plus grande gloire de Dieu, pour la plus grande édification de la jeunesse catholique et des élèves du sanctuaire, ainsi que pour le plus grand avantage du progrès scientifique et de la religion!

Mais rien n'est plus grossièrement faux qu'un tel système. Il n'y a pas d'erreur qui n'en puisse être légitimement déduite. C'est l'erreur mère de toutes les erreurs philosophiques.

Si, comme ce système l'affirme, toutes les modifications et les opérations de notre esprit ne dépendent d'aucune manière du corps, et n'ont aucun rapport avec le corps, à quoi bon un corps? Pourquoi l'homme aurait-il un corps? N'est-il pas plus logique d'affirmer que l'homme n'a pas de corps, qu'il n'est qu'esprit, et que les corps en

---

(1) La preuve que cette philosophie est très-suivie, c'est qu'elle est souvent réimprimée; car depuis un siècle on l'a réimprimée et on la réimprime toujours. Le passage qu'on vient de lire est extrait de l'édition de cette philosophie, publiée en 1852, par Périsse frères, *imprimeurs de N. S. P. le Pape*, et revêtue de l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Il est vrai que cette édition est accompagnée de notes fort judicieuses. Mais ces notes sont bien loin de neutraliser l'effet des faux et dangereux principes que le texte de ce pitoyable livre renferme! Elles sont bien plus loin encore d'empêcher les jeunes intelligences qui suivent ce cours de s'y former au rationalisme, d'y apprendre une philosophie fausse: heureux lorsqu'ils en sont quittes pour n'y apprendre aucune philosophie! Nous ferons remarquer encore que ces *notes* sont dues au zèle éclairé d'un savant traditionaliste, M. l'abbé Donney. Ainsi c'est un de ces philosophes que le semi-rationalisme se plaît à représenter comme un des ennemis de la raison qui a défendu, dans ces notes, la raison contre la doctrine de ce cours destructif de toute raison!

général et la matière dont ils se composent n'ont pas de réalité (1)? Voilà dès lors l'IDÉALISME.

Au contraire, si les modifications et tous les mouvements de notre corps ne dépendent d'aucune manière de l'esprit, s'ils n'ont aucun rapport avec l'esprit, à quoi bon un esprit? Pourquoi l'homme aurait-il un esprit? N'est-il pas plus logique d'affirmer qu'il n'a pas d'esprit, qu'il n'est que corps (2), et que l'esprit en général n'est qu'un mot? Voilà tout aussitôt le MATÉRIALISME et même l'ATHÉISME.

Si tout ce qui se fait en nous ne se fait que *d'après des lois générales et uniformes*, nous ne sommes pas plus maîtres des volitions de notre esprit que des mouvements de notre corps; nous ne sommes pas libres. Et voilà le FATALISME.

Toutes les opérations de l'âme humaine, en tant qu'être *intellectif*, même ses raisonnements, même ses volitions, ayant la pensée pour base, ne sont que des pensées. Donc, si c'est Dieu qui, à l'*occasion* des impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, crée *toute pensée*, toute sensation dans l'âme, comme c'est encore lui qui, à l'occasion de tout ce qu'il opère dans notre âme, excite des mouvements relatifs dans nos sens, il est évident que c'est Dieu qui pense en nous, qui raisonne en nous, qui veut en nous, qui sent en nous, qui parle, qui mange, qui marche, qui agit même extérieurement en nous, et que nous ne sommes pour rien dans tout ce qui se passe en

---

(1) On sait qu'en partant de ce système de Descartes Malebranche a nié que nous comprenions la matière et que nous puissions être certains de l'existence des corps autrement que par la Bible. Erreur immense, que la *Philosophie de Lyon*, admiratrice et panégyriste de Malebranche, n'a pu s'empêcher d'appeler *de l'audace*. *Audax Malebranchius*, *juxta cujus placitum sola revelatione divina nobis constare potest existere substantias corporeas* (Log., § IV).

Voilà donc le semi-rationalisme plaçant dans la révélation *divine extérieure, surnaturelle, biblique* le principe de la certitude de l'existence des êtres *matériels !* Vraiment, il lui sied bien d'accuser le traditionalisme, qui n'y a jamais songé, de placer dans cette même révélation le principe de la certitude de l'existence des êtres *spirituels!* Mais c'est là, dira-t-on, une des erreurs de Malebranche que les semi-rationalistes modernes ne partagent pas. Pourquoi donc enseignent-ils toujours, en propres termes, la doctrine de cet auteur touchant l'origine de nos idées, puisqu'elle conduit nécessairement à cette erreur? Pourquoi, pour eux, Malebranche est-il toujours le *grand Malebranche*, la *plus grande illustration de la* GRANDE PHILOSOPHIE !!!

(2) On sait aussi que c'est de l'école cartésienne que sont sortis les philosophes du dernier siècle, qui ont soutenu que l'homme n'est qu'une brute, marchant debout et ne se distinguant des autres brutes que *par une organisation plus parfaite* et *parce qu'il a des mains !*

nous. Il est évident que nous ne sommes que de vraies marionnettes dans les mains de Dieu, qui dispose de nous sans nous, qui s'amuse, qui joue à la comédie à nos dépens, selon son bon plaisir ou selon les lois d'une fatalité aveugle. Il est évident que, pour nous, nous n'avons rien de personnel, rien de réel, ni la raison, ni la liberté, ni le raisonnement, ni la sensation, ni la substance, ni la personne, ni le moi, ni l'être qui nous soient propres; que tout ce que nous sommes, aussi bien que tout ce que nous faisons, n'appartient en propre qu'à Dieu, n'est personnel que pour Dieu, n'est réel qu'en Dieu. Tout est donc Dieu en nous, et nous ne sommes que des phénomènes, des variations de l'Être infini. Voilà bien encore une fois le PANTHÉISME.

Cependant, nous nous croyons des êtres pensants, des êtres raisonnants, des êtres voulants, des êtres sentants, des êtres ayant une substance, une personnalité, un moi, un être qui nous appartiennent. Nous croyons être ce que nous sommes, nous croyons faire ce que nous faisons. Nous nous croyons nous-mêmes, tandis qu'il n'y a rien de vrai en tout cela, et que ce n'est que Dieu qui fait en nous ce que nous croyons faire, et qui est en nous ce que nous croyons être. Nous sommes donc dans une illusion complète, nous nous trompons grossièrement par rapport à nos faits intimes, à notre propre être. Pourquoi ne serions-nous donc pas aussi dans une illusion complète, pourquoi ne nous tromperions-nous donc aussi par rapport aux faits extérieurs et à tous les autres êtres? Rien n'est donc, rien ne peut être certain pour nous, qui sommes incertains de nous-mêmes. Et voilà le SCEPTICISME.

Mais si la certitude est une illusion, la vérité une impossibilité, la réalité un rêve, il est évident aussi que la substance n'est qu'un être de raison, que Dieu n'est qu'un mot, l'esprit un souffle, la matière un jeu, le monde une apparence, l'homme une chimère. Et voici le NIHILISME.

On le voit donc, par le principe qui sert de fondement au semi-rationalisme, le principe *que l'homme n'a besoin d'aucun enseignement et d'aucune tradition* pour s'élever *à la connaissance de la vérité du monde des esprits et des devoirs*, c'est-à-dire le principe que l'homme *hors de sa nature*, *l'homme-chimère* peut cependant, par ses efforts, se créer la raison, rentrer dans sa nature, et atteindre la réalité de sa raison et de son être; par ce principe, disons-nous, si contradictoire pourtant et si absurde en lui-même, on aboutit de toute nécessité aux systèmes des *idées innées* et des *causes occasionnelles*. Mais ces systèmes, comme on vient de le voir, ne sont à leur tour en eux-mêmes que le désaveu formel de toute activité de l'intelligence, de toute raison, de toute pensée, de toute volonté de

l'homme. Ces systèmes ne sont que la négation du moi, de la personnalité, de la substantialité humaine; ils ne sont que la négation de l'homme tout entier, comme être intelligent, comme être moral, comme être physique. Ces systèmes ne font de l'homme qu'un mode de Dieu, ou bien une apparence, une modification sensible de l'*entité absolue* des rationalistes, de leur prétendue *substance panthée de l'univers*, dans laquelle tout se concentre, tout s'absorbe, tout périt et dans laquelle tout être spirituel aussi bien que tout être corporel s'efface, disparaît à la suite de Dieu.

Par là il est mathématiquement évident que ce n'est pas le traditionalisme, mais que c'est le semi-rationalisme lui-même qui attaque outrageusement, qui tracasse petitement l'esprit humain, qui affaiblit outre mesure la raison et lui enlève toute puissance; que c'est au semi-rationalisme que s'appliquent, dans toute la rigueur des termes, les reproches que le philosophe des *Débats* a si impudemment adressés au traditionalisme; et qu'en retorquant contre le semi-rationalisme ce qu'il a prononcé contre nous, c'est nous qui avons le droit de dire de lui ceci : « Le semi-rationalisme est le dernier mot d'une école qui s'imagine glorifier le Créateur en avilissant la créature. C'est le « système qui fait de l'homme abandonné aux seules forces de sa « raison, une sorte d'animal stupide, muet, au-dessous de l'animal « même. Car la bête ne subit pas, du moins, cette humiliation de croire « qu'elle a une raison qu'elle n'a pas; la bête n'est pas exposée à se « prendre pour une créature pensante, pour un philosophe, au lieu « que l'homme, pour le semi-rationalisme, est une dupe qui croit « penser quand tout au plus il se souvient. Cette illusion nous met « au-dessous de la brute, et Dieu n'y gagne rien. Puisque Dieu a fait « l'homme à son image, plus celui-ci paraît petit, moins Dieu doit paraître grand. Les traditionalistes, qui ne se résignent pas à voir « l'homme, enfant de Dieu, au niveau d'un idiot dans un hôpital « ou d'un animal dans une forêt, ont donc eu raison de combattre « vigoureusement le semi-rationalisme. » C'est enfin aux traditionalistes à dénoncer les semi-rationalistes comme de grands coupables du crime de lèse-raison et de lèse-humanité, et même comme de vrais bourreaux de l'humanité et de la raison, puisque leurs principes et leurs systèmes ne sont pas seulement l'*humiliation* et la *dégradation*, mais qu'ils sont encore la négation, l'anéantissement de la raison et de l'humanité. Encore ces principes et ces systèmes sont-ils aussi, par surcroît, la négation, l'anéantissement de toute substance, de tout être, de toute réalité, de Dieu lui-même, de toute pensée et de toute vérité. Voilà donc, à ce titre, le semi-rationalisme convaincu d'être HORRIBLEMENT FUNESTE.

DEUXIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME.

CE SYSTÈME EST L'ENCOURAGEMENT ET LA SANCTION DU RATIONALISME ABSOLU.

§ 52. *On rappelle ce qu'est le rationalisme absolu et quelles sont les principales erreurs qu'il engendre. Son principe fondamental est la négation de toute tradition. Il en est exactement de même du semi-rationalisme. Basé sur le même principe, il professe presque toutes les mêmes conséquences. Le semi-rationalisme n'est que le rationalisme véritable avec la hardiesse de moins et l'inconséquence de plus; il ne fait que l'approuver et le défendre.*

Pour bien connaître, d'abord, combien le semi-rationalisme est dangereux et funeste dans ses rapports avec le rationalisme absolu, il faut encore une fois rappeler ici le principe qui sert de base à ce dernier système, à cette immense erreur et qui en fait la source, la mère de toutes les erreurs.

De par le rationalisme philosophique et absolu, l'homme, au point de vue intellectuel et moral, est son propre ouvrage, car c'est lui-même qui se serait formé non-seulement les idées, mais toutes les connaissances de l'ordre spirituel; qui se serait créé la raison, la liberté, le sentiment, le langage, la vérité, la justice, la religion. Mais admettre une telle théorie, c'est admettre qu'en tant qu'être intellectuel et moral l'homme n'a rien reçu de Dieu; n'a rien de commun avec Dieu; ne relève en rien de Dieu. C'est admettre que Dieu n'a rien dit à l'homme dont il puisse exiger la croyance, qu'il ne lui a rien commandé dont il puisse réclamer l'exécution. C'est admettre que la raison humaine ne doit reconnaître aucune raison supérieure, aucune loi, aucune autorité; et que l'homme est libre de croire comme il lui plaît et de vivre comme il croit. C'est admettre qu'étant à lui seul sa loi et sa raison l'homme ne doit relever que de lui-même, qu'il ne doit rendre aucun compte à Dieu pour tout ce qui touche à la raison et à la loi, et qu'il n'a ni châtiments à craindre ni récompenses à espérer de la part de Dieu. C'est admettre, en un mot, que, s'il existe un Dieu, il est parfaitement étranger à la conduite, à la destinée de l'homme et qu'il n'y a pas de Providence ni pour l'homme ni pour l'univers non plus. Et voilà le DÉISME.

On ne peut pas concevoir, sans faire violence à la raison, sans faire tort à la providence et à la bonté de Dieu, que, comme le prétendent même les rationalistes les plus modérés, en créant l'homme Dieu n'ait point parlé à l'homme et ne se soit lui-même révélé à l'homme; qu'il ne l'ait point instruit de son origine, de sa nature, de ses devoirs, de sa

destinée ; enfin qu'en lui ayant donné la vie physique, consistant dans l'union de l'âme et du corps, Dieu ait refusé de lui donner en même temps la vie intellectuelle, consistant dans l'union de l'intelligence et de la vérité. Autant vaudrait-il nier que Dieu ait créé l'homme, et que l'homme soit l'œuvre de Dieu. Mais, si Dieu n'a pas créé l'homme, et si l'homme n'est pas son œuvre, il serait donc né du hasard, ou de la combinaison fortuite des atomes ; ou de la végétation de la terre, comme les oignons ; ou de la corruption d'autres êtres, comme les insectes ; ou de l'énergie aveugle de la matière ; et voilà le MATÉRIALISME.

Si Dieu n'a pas créé l'homme, le MONDE-PETIT (*Microcosmon*), qui, esprit et corps, réunit, résume et représente en lui-même la substance spirituelle et la substance corporelle, tous les éléments, toutes les forces, toutes les vies, Dieu n'aurait pas créé non plus le *Grand-monde*, l'univers. Ayant été impuissant pour créer la partie, il l'aurait été bien plus pour créer le tout. Le monde existerait donc de lui-même, par lui-même, il serait le principe et la fin de lui-même ; il serait éternel, il serait Dieu ; il n'y aurait d'autre Dieu que le monde ; tout serait Dieu, ou rien ne serait Dieu, et il n'y aurait de Dieu point du tout : voilà le PANTHÉISME et L'ATHÉISME.

Mais les causes matérielles et stupides, à la puissance desquelles le rationalisme décerne la gloire d'avoir fait l'homme, n'ont pu établir un rapport, quel qu'il soit, entre la raison et le raisonnable extérieur. Le rationaliste conséquent ne peut donc, nous le répétons, être certain des opérations de son propre esprit, pas plus que de l'existence des êtres spirituels, hors de lui-même. Il ne peut pas affirmer qu'en raisonnant en lui-même et sur lui-même il raisonne vraiment, et qu'il ne rêve pas, qu'il n'est pas dans l'illusion. Il ne sait plus au juste ce qu'il fait, ni ce qui est. Il ne peut s'affirmer lui-même comme être réellement existant, et moins encore comme être raisonnant. Après avoir douté de tout ce qui est hors de lui, il est forcé de douter de lui-même. Après avoir nié la vérité de ses raisonnements, il est obligé de nier la réalité même de sa raison ; et rien n'est plus facile à rencontrer, en effet, que des *rationalistes* niant la *raison*, ne se regardant plus que comme des êtres sans raison, et sans intelligence ; *Quibus non est intellectus*, comme des individus de la grande famille des bipèdes mammifères, comme des singes civilisés ou des ourangs-outangs en paletot, et vivant comme eux. Ainsi, à y regarder de près, le rationalisme *philosophique* et *absolu* n'est à la raison que ce que le philosophisme est à la philosophie, ce que le libéralisme est à la liberté, ce que le sentimentalisme est au sentiment, ce que la religiosité est à la religion. C'est la négation complète de la raison lorsqu'il n'en est pas le masque ou la

caricature; et son nom, dont il s'est affublé et dont il est si hautain et si fier, ne lui convient, dirait M. de Maistre, qu'au même titre que le surnom de *Carthaginois* fut donné à Scipion, le destructeur de Carthage; son nom ne lui convient qu'en tant qu'il est le destructeur de la raison.

Et qu'on ne pense pas que ces tristes, ces hideuses conséquences, sortant des principes du rationalisme absolu, soient restées à l'état logique et purement spéculatif; dans toutes les écoles anciennes et modernes de ce rationalisme-là, ces conséquences ont toujours été, comme on vient de le voir, traduites dans la pratique et dans la réalité. Car c'est de ces écoles qu'est sortie, en effet, l'horrible cohorte des erreurs précitées, qui corrompirent les peuples, qui bouleversèrent le monde et qui faillirent ruiner l'humanité tout entière.

Mais il est évident, par cette analyse des erreurs que le rationalisme absolu professe plus ou moins explicitement et plus ou moins impudemment, que toutes ces erreurs n'ont qu'une seule et même cause logique : C'est *la négation*, de sa part, *que Dieu se soit dès l'origine révélé extérieurement à l'homme, et lui ait parlé pour lui apprendre sa nature, sa destinée et ses devoirs*. C'est, de la part du rationalisme, la négation *que la connaissance du monde spirituel et moral ait, pour la première fois, fait son entrée dans l'esprit humain seulement par une révélation primitive*. C'est, en un mot, de la part du rationalisme, la négation *de la tradition*. Oui, c'est de cette négation insensée, contre laquelle tout proteste, la raison publique aussi bien que l'histoire de l'humanité, que toutes les erreurs du rationalisme absolu découlent naturellement comme des ruisseaux de leur source, et qu'elles sortent nécessairement comme des conséquences de leur principe.

Un auteur semi-rationaliste vient de nous dire tout bonnement *que l'homme n'a besoin que de lui-même pour s'élever graduellement, avec le temps et la réflexion, aux* DERNIÈRES HAUTEURS *de la raison et de la science* (textuel). Nous avons entendu plus haut (pag. 50) l'auteur de *la Valeur*, etc., soutenir la même thèse et s'exprimer dans les mêmes termes. C'est donc là la doctrine de l'école semi-rationaliste. Mais c'est admettre que l'homme isolé n'a besoin d'aucun secours étranger pour se former et se développer. C'est admettre que le premier homme, jeté sur la terre à l'état d'ébauche, a pu se former de la sorte. C'est admettre qu'à plus forte raison plusieurs hommes, sortant de leurs repaires dans des conditions semblables, ont pu former une société complète, inventer le langage et les arts, conquérir la civilisation. C'est admettre qu'en créant l'homme Dieu a pu n'avoir point parlé à l'homme. C'est admettre la pos-

sibilité que le premier anneau de la chaîne du progrès humanitaire ne s'est trouvé que dans l'homme lui-même. Ces concessions sont immenses. Le semi-rationalisme n'affirme, il est vrai, que la *possibilité* d'une telle origine de la société humaine. Mais voici le rationalisme et ses diverses nuances, le naturalisme, le socialisme et le système du *progrès humanitaire indéfini*, qui, ne se croyant pas obligés d'admettre l'histoire de la Bible touchant l'état du premier homme, et affirmant que rien ne saurait prouver que l'origine de la société humaine *n'ait été en effet* telle que le semi-rationalisme dit qu'elle a *pu* être, heureux de cette concession, changent l'hypothèse en thèse, la *possibilité* en *fait*, s'y retranchent et s'y fortifient; et ce n'est pas le semi-rationalisme qui lui a cédé ce terrain, qui lui a fait cette position, qui pourrait l'en déloger!

Mais il est également évident que par son principe *que l'homme n'a besoin d'aucune révélation, d'aucun enseignement extérieur, mais que sa raison et sa concience lui suffisent pour s'élever à la connaissance ou de* QUELQUES VÉRITÉS *ou des vérités premières du monde spirituel et moral;* il est évident, disons-nous, que par ce principe, qui lui est propre, le semi-rationalisme nie lui aussi *que Dieu se révèle extérieurement à l'origine de chaque homme par l'organe de ses parents, pour lui apprendre sa propre existence et la nature, la destinée, le devoir de l'homme;* il est évident que par son principe le semi-rationalisme nie, lui aussi, *que la première connaissance des vérités du monde spirituel et moral fait, pour la première fois, son entrée dans l'esprit de chaque homme seulement par une révélation secondaire*. Il est évident, en un mot, que par son principe le semi-rationalisme nie, lui aussi, *la tradition* comme première source des premières connaissances spirituelles et morales de l'homme. C'est-à-dire que le semi-rationalisme se place, exactement, à l'égard de chaque homme, dans la position même où le rationalisme absolu se place à l'égard du premier homme. Car, d'après l'importante remarque qu'en a faite le semi-rationalisme lui-même (*Voy. ci-dessus, pag.* 383), pour quiconque admet le grand principe *de la profonde unité de la nature humaine,* il est de toute nécessité d'admettre aussi *que l'homme* QUI NAIT D'UN AUTRE HOMME *connaît par les mêmes moyens, par les mêmes procédés que* L'HOMME CRÉÉ DE DIEU *les vérités dont il s'agit; et que,* vice versa, L'HOMME CRÉÉ DE DIEU *a dû connaître les mêmes vérités par les mêmes moyens et par les mêmes procédés que* L'HOMME QUI NAIT D'UN AUTRE HOMME. Donc le semi-rationalisme, en affirmant *que l'homme qui naît* D'UN AUTRE HOMME *n'a besoin d'aucun enseignement, d'aucune révélation extérieure pour connaître le monde spirituel et moral*, est obligé d'affirmer aussi

qu'il en a été de même de l'homme créé DE DIEU; savoir, que ni l'homme créé de Dieu n'a eu besoin, lui non plus, d'aucun enseignement, d'aucune révélation extérieure, pour connaître ce même monde. Il est obligé d'affirmer par conséquent que Dieu ne s'est pas révélé extérieurement au premier homme; que Dieu ne lui a point parlé, pour lui apprendre sa nature, sa destinée et ses devoirs; il est obligé de nier la tradition et d'adopter, lui aussi, le principe qui sert de base au rationalisme absolu.

Et c'est précisément ce que le semi-rationalisme a fait; car, ainsi que nous l'avons prouvé par les passages les plus explicites et les plus formels des écrits de ses docteurs, le semi-rationalisme admet, lui aussi, l'ignoble hypothèse *de l'homme brute à son origine*, qui est le point de départ du rationalisme (§ 10, page 45); et, comme le rationalisme, il fait du système des idées innées son propre système (§ 13, page 69). Il soutient, tout autant que le rationalisme, que la parole est une invention humaine (§ 14, page 75). Il s'associe au rationalisme pour prêcher la doctrine scandaleuse *d'une morale obligatoire pour la conscience de l'homme*, *indépendamment de toute intervention divine* (§ 15, page 76, et § 17, page 102). Il professe, en un mot, tous les principes du rationalisme, il adopte toutes ses théories, il marche dans la même voie, parle le même langage, et témoigne la même haine contre les philosophes catholiques.

Permettez de vous rappeler que c'est vous, messieurs les semi-rationalistes, qui avez dit: « Tous les déistes invoquent la raison, « tous en appellent à sa lumière, à son autorité, et *ils ne sont d'ac-* « *cord sur rien*. Ils ne peuvent fonder *une même vérité naturelle*, et « ne sont pas même unanimes sur le principe de l'obligation mo- « rale. Nous avons autant de systèmes de *religion naturelle* que d'in- « dividus. *Ici disparaît toute idée de religion.* » Comment ne voyez-vous donc pas que, par votre doctrine que *l'homme dénué de toute tradition* peut *arriver à découvrir quelques vérités naturelles de l'ordre religieux et moral*, vous méritez ce même reproche que vous adressez ici aux déistes? Vous invoquez cette même raison, vous en appelez à cette même lumière, à cette même autorité de la raison, en suivant laquelle vous reconnaissez *que les déistes ne sont d'accord sur rien*. Vous attribuez le pouvoir de *fonder quelques vérités naturelles* et de créer dans une certaine mesure une morale à cette même raison dont vous constatez l'impuissance de *fonder*, *seule*, *une même vérité naturelle* et *de fixer le principe de l'obligation morale*? Comment ne voyez-vous pas que, par vos insolentes invectives contre la méthode traditionnelle, vous travaillez à affaiblir, à effacer la nécessité de la tradition, sans laquelle vous avouez, cependant, que la raison n'a d'au-

tre pouvoir que celui de *faire disparaître toute religion, même naturelle?* Comment ne voyez-vous pas enfin que, dans toutes vos imprudentes tirades en faveur de *la valeur et de la dignité de la raison* prétendant marcher seule, d'un côté vous êtes en contradiction flagrante avec le fait que vous constatez ici *de la faiblesse de la raison isolée*, et, de l'autre côté, vous donnez complétement raison aux déistes, qui n'invoquent que la raison, qui n'en appellent qu'à sa lumière et à son autorité. Car comment auraient-ils tort d'invoquer cette raison, d'en appeler uniquement à la lumière et à l'autorité de cette raison dont tous vos écrits exaltent tant la *dignité* et vantent si haut la *valeur?*

« Le rationalisme, dit l'auteur de *la Valeur*, etc., ne consiste pas « à interroger la raison, et à suivre constamment ses lumières; à ce « compte, nous voudrions tous être rationalistes. Mais il consiste à ne « reconnaître aucune lumière, aucune autorité supérieure à la raison; « ou bien à ne reconnaître d'autre lumière, d'autre autorité que la « sienne (LES TRADITIONALISTES, etc., page 57). »

Mais, pour ce même auteur, aussi bien que pour toute l'école semi-rationaliste, dont il est le chef, *l'homme*, indépendamment *de toute révélation, même naturelle, de toute tradition, même humaine, peut, par la raison seule, parvenir à la découverte de plusieurs vérités*. On l'a même entendu, lui et toute son école (1) (§ 15 et 17), proclamant la doctrine athée *qu'il n'est besoin d'*AUCUNE RÉ-

---

(1) Pour être juste, nous devons excepter de cette compagnie le plus brillant docteur de l'école semi-rationaliste; il a du génie, au moins comme écrivain, et un grand sentiment comme ecclésiastique; et il est ramené à la vérité par un noble instinct lorsqu'il s'en est éloigné par l'esprit. Il paraît donc repousser la doctrine téméraire d'*une loi naturelle sans Dieu;* car, tout plein d'estime qu'il est pour l'auteur de *la Valeur*, etc., le plus chaud prédicant de cette doctrine, qu'il loue et défend avec le zèle d'un confrère, et l'affection d'un ami, cependant il n'a pu s'empêcher de lui dire ceci au sujet de la *sanction* de la Morale: « Il faut obéir à Dieu, etc.; il faut être juste envers ses semblables. Tel est le « principe de toute justice, de tout ordre, de tout bien. Ce principe, vous ne « l'avez pas tiré de l'expérience, et vous ne l'avez pas fait. Il s'impose à vous « avec une autorité souveraine*; il existe donc indépendamment de vous et de « tous les esprits*. Reconnaissez ici le caractère des principes qui subsiste *dans « l'intelligence divine;* reconnaissez la loi de la liberté et de la volonté hu- « maines. SI DIEU EST LE PRINCIPE DE L'OBLIGATION MORALE, IL EN EST AUSSI LA « SANCTION. En lui se trouve donc la substance de la justice et du bien. » Qu'on apprenne encore par cette citation qu'il n'y a pas d'erreur affirmée par un semi-rationaliste qui ne soit combattue par un autre, et que cette secte n'est pas d'accord avec elle-même, et se réfute elle-même.

VÉLATION *pour savoir ce qui est bien et ce qui est mal, en vertu de la loi naturelle; et que cette loi primordiale est promulguée par la voix de la raison.* Or, affirmer *qu'indépendamment de toute révélation et de toute tradition l'homme peut, par la raison seule, découvrir les premières vérités de l'ordre spirituel et qu'il n'a besoin d'aucune révélation, mais qu'il lui suffit d'écouter la voix de la raison pour connaître le juste, l'injuste et la loi naturelle*, c'est (au moins par rapport à ces vérités et à cette loi) méconnaître en propres termes *toute lumière, toute autorité supérieure à la raison;* c'est n'admettre *que la seule lumière, que la seule autorité de la raison.* Mais, d'après notre adversaire, c'est là que consiste le rationalisme, et non ailleurs. Voilà donc le semi-rationalisme admettant, lui aussi, le principe constitutif du rationalisme, et avouant qu'il n'est, au fond, autre chose que le rationalisme absolu dans sa propre essence et dans sa propre nature. Il y a cette seule différence que le rationalisme rejette *toute lumière* et *toute autorité supérieure à la raison*, et *reconnaît la lumière et l'autorité exclusives de la raison* par rapport à *toutes* les vérités, au lieu que le semi-rationalisme ne fait tout cela que par rapport à *quelques* vérités seulement. Mais, comme nous l'avons remarqué déjà (page 44), ce n'est là qu'une question *de plus et de moins*, qui ne change pas la nature des choses; ce n'est qu'une inconséquence de plus en ce qui concerne le semi-rationalisme, l'inconséquence d'admettre la théorie même du rationalisme au commencement et de l'abandonner dans la suite, l'inconséquence d'admettre son principe même et d'en désavouer la conséquence. A cette exception près, qui fait autant de tort à la raison des semi-rationalistes qu'elle honore leur cœur; à cette exception près, qui fait de ces philosophes d'aussi mauvais logiciens qu'ils sont bons chrétiens, il est évident qu'en réalité les deux systèmes ne font qu'un seul et même système, partant du même principe, ayant la même nature et ne différant entre eux que par des nuances aussi insignifiantes dans le fait que dans le nom, et qui disparaissent devant les lois impitoyables de la logique. Voilà donc le semi-rationalisme protégeant, approuvant, sanctionnant le rationalisme absolu. Bien plus, le voilà maintenant toujours debout, en lui-même et par lui-même, le rationalisme absolu parmi les philosophes, puisque, comme nous l'avons prouvé aussi, le rationalisme soi-disant catholique n'est que la doublure du rationalisme incrédule, qu'il n'est que le rationalisme incrédule déguisé sous un voile de catholicisme, qu'il n'est qu'une seule et même doctrine, une seule et même hérésie (§ 18, pages 109 et 110). Comment ne serait-il donc pas, lui aussi, horriblement funeste?

TROISIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

CE SYSTÈME ADMIS, ON PEUT SE PASSER DE LA RELIGION RÉVÉLÉE.

§ 53. *Le semi-rationalisme admet, aussi bien que le rationalisme théiste, une révélation divine, intérieure, directe, naturelle. Il n'a pas le droit de dire* INSUFFISANTE *cette révélation et de prêcher la nécessité d'une seconde révélation divine, extérieure, indirecte, surnaturelle. Le* NATURALISME *des philosophes antichrétiens découle nécessairement des principes que leur accorde le semi-rationalisme. Aveux de ces philosophes : « Que c'est en vertu de ces principes qu'ils se croient autorisés à rejeter la révélation chrétienne. »*

« Le rationalisme, nous dit un écrivain semi-rationaliste, déduit « ses connaissances théologiques des principes constitutifs de la rai- « son humaine, *à l'exclusion de toute révélation positive ou surna- « turelle*, qu'il déclare inutile et même impossible. Pour le rationa- « lisme, tous les systèmes religieux ne sont que le produit de l'esprit « humain ; et jamais il n'y a eu de révélation distincte de l'acte par « lequel Dieu donne la connaissance à tout homme venant dans ce « monde. Voilà le rationalisme. »

C'est vrai. Mais ces affirmations impies, cette négation absolue de toute révélation positive ou surnaturelle, de la part du rationalisme, n'est, comme on le voit, que la conséquence de ce principe: *Que l'homme peut, par sa raison seule, concevoir la vérité qu'il lui importe de connaître.* Or, quoique avec une certaine réserve, qui n'est, nous le répétons, qu'une inconséquence de plus, le semi-rationalisme admet ce même principe. C'est là ce qui le distingue du traditionalisme, et le fait ce qu'il est, ou plutôt ce qu'il n'est pas; car, comme nous l'avons prouvé, s'il n'est pas le rationalisme pur ou le traditionalisme, il n'est rien. Il ne peut donc pas contester au rationalisme sa négation de toute révélation positive ou surnaturelle, puisqu'il admet lui-même le principe duquel cette négation découle. Il ne peut pas réfuter le rationalisme sur le terrain de cette négation ; il est même obligé, malgré lui, de lui donner raison à cet endroit.

Nous avons entendu le semi-rationalisme affirmer cette proposition : « Il y a une révélation directe intérieure, qui se renouvelle toutes les « fois qu'un homme naît à la vie intellectuelle et morale. Aussi nous « cherchons l'origine de ces vérités dans la conscience et dans la rai-

« son, qui est *une révélation véritable, mais naturelle*. Nous deman-
« dons Dieu à l'âme même. »

Ainsi, pour nos semi-rationalistes, la voix qui s'élève du fond de la conscience crie d'une manière assez distincte et uniforme; la lumière qui brille à la naissance de la raison est assez claire pour nous apprendre à connaître, à voir Dieu et l'âme, à l'exclusion de tout autre enseignement, de toute autre voix, de toute autre lumière positive, extérieure, surnaturelle.

Mais le rationalisme absolu le plus avancé ne dit rien de plus, et n'en demande pas davantage. « Puisque la communication directe, reprend-il, puisque la communication directe de Dieu à chaque homme est une chose naturelle, nous ne voyons pas la nécessité d'une révélation surnaturelle. Par cette communication l'homme écoute directement Dieu lui-même. Pourquoi donc aurait-il besoin d'écouter d'autres hommes, prétendant lui parler au nom de Dieu, puisque Dieu lui parle directement et puisque les hommes ne sauraient lui apprendre rien de plus, rien de mieux que ce que lui apprend Dieu lui-même? » Et voilà le rationalisme autorisé à se passer de la révélation chrétienne.

Les semi-rationalistes sont bien curieux. Ils mettent l'homme en communication directe et immédiate avec Dieu; ils lui disent que Dieu se révèle à sa raison, qu'il parle à sa conscience et qu'au moyen de cette révélation et de ce discours Dieu l'instruit des premières vérités de l'ordre spirituel et moral, des principes du bien et du mal, de sa destinée et de ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables; et puis ils viennent lui dire Qu'avec cette révélation naturelle et ce discours, avec ce secours immédiat et direct de Dieu l'homme ne saurait faire un seul pas qui ne soit marqué d'un doute ou d'une erreur (1); Que la révélation et le discours que Dieu a faits à l'homme dans l'intérieur de son esprit ne suffisent pas pour que l'homme sache ce qu'il doit savoir, ce qu'il doit faire, et

(1) « Les suites de la rupture avec le christianisme, dit un auteur semi-ratio-
« naliste, ont été un si *honteux échec, une chute si profonde* qu'il se révèle
« là *une des lois conservatrices* DE LA RAISON *de l'homme*, loi qui veut que
« la RAISON ne se maintienne *saine, intègre* et *pure* qu'autant qu'elle reste
« unie à la lumière supérieure et à la force divine qu'elle peut trouver DANS LE
« CHRISTIANISME. » Les auteurs de l'école semi-rationaliste, dans les moments d'intervalles lucides que leur laisse leur haine contre la Tradition, parlent tous dans le même sens et dans les mêmes termes sur l'impossibilité d'obtenir la vérité pure, complète et certaine en dehors de la *révélation* surnaturelle du christianisme.

qu'il ne peut obtenir le complément et la certitude de cet enseignement qu'au moyen d'une révélation surnaturelle, extérieure, à laquelle il doit de toute nécessité se soumettre.

« Mais comment, » répondent les athées, « en sa qualité de Créateur de l'homme, Dieu se révélerait-il directement à l'homme et parlerait-il immédiatement à l'homme sans que cette révélation soit complète et ce discours suffisant? De telle sorte qu'en dehors de cet enseignement divin naturel l'homme serait encore obligé d'aller chercher un autre enseignement divin surnaturel? Autant vaudrait-il dire que cette révélation n'a été qu'illusoire, que ce discours n'est que menteur, et que Dieu se joue de l'homme en se révélant à l'homme sans se faire assez connaître par l'homme, en parlant à l'homme pour ne le pas instruire assez ou pour ne l'instruire nullement de ce qu'il doit savoir! Or, cela ne pouvant être admis, il est plus sage de dire que Dieu n'a point parlé à l'homme, et même qu'il n'a pas créé l'homme, et même encore qu'il n'existe pas. » Et le moyen de trouver ce raisonnement absurde!

Quant aux rationalistes ou déistes, qui, n'osant pas nier formellement Dieu, daignent le laisser exister, au moins de nom, s'ils ne déduisent pas l'athéisme de l'immense concession que leur font les semi-rationalistes, ils n'en concluent pas moins en faveur du droit de persister dans leur négation de toute révélation positive et surnaturelle.

On ne saurait trop le répéter, dans la position qu'il a prise vis-à-vis du rationalisme absolu, le semi-rationalisme ne peut prouver la nécessité d'une *révélation positive*, *extérieure* et *surnaturelle* qu'en affirmant que la révélation directe, intérieure, naturelle faite, selon lui, de Dieu à chaque homme, par la raison, est *insuffisante*. En effet, ce que les semi-rationalistes affirment avec le plus d'unanimité et de persistance dans tout ce qu'ils disent et dans tout ce qu'ils écrivent, c'est que la raison seule suffit pour connaître, *jusqu'à un certain point,* Dieu, l'âme et les devoirs; mais que, pour avoir de ces mêmes objets une connaissance pure, certaine, développée, complète et parfaite, la raison seule ne suffit pas, et qu'il est nécessaire que l'homme aille demander cette connaissance à la révélation positive, extérieure, surnaturelle. Le semi-rationalisme n'est donc que l'affirmation de la suffisance de la raison à découvrir *quelques vérités* indépendamment de tout enseignement, et de l'insuffisance de la raison à découvrir, d'une manière certaine, *toutes les vérités* nécessaires de cet ordre en dehors de l'enseignement chrétien.

Or, nous le répétons encore, les rationalistes absolus sont fondés, de par la logique, à faire à cette étrange doctrine deux réponses: « Il est donc convenu, disent-ils d'abord, entre nous et les catholiques

(semi-rationalistes) que l'homme est en communication continuelle, directe, immédiate avec Dieu; que Dieu lui parle par sa raison et par sa conscience, et qu'au moyen de cet enseignement intérieur chaque homme apprend, *dans une certaine mesure*, à l'école de Dieu même, ce qu'il doit croire touchant Dieu, la nature, l'origine et la destinée de l'âme, et ce qu'il doit pratiquer par rapport à Dieu, à ses semblables et à lui-même. Or, cet enseignement, en venant de Dieu, ne saurait être trompeur ni insuffisant. Ce qu'il dit à l'homme ne peut être que vrai, certainement vrai, et doit lui suffire. S'il en était autrement, Dieu pourrait s'épargner la peine d'instruire ainsi directement l'homme, puisque cette instruction ne doit point lui suffire. Et d'ailleurs, ne serait-ce point ravaler ce discours, cette lumière, cette intervention de Dieu que de déclarer leur résultat *insuffisant?* Ne serait-ce pas faire injure à Dieu de penser que, daignant instruire directement sa créature, Dieu veuille ou puisse s'y prendre de manière à l'instruire mal ou à ne l'instruire qu'à moitié?

Pour nous, disent toujours les rationalistes, nous ne sommes ni assez insolents ni assez sacriléges pour oser faire une pareille insulte à l'action directe de Dieu sur l'homme. Nous laisserons les semi-rationalistes s'écrier *que cela ne suffit pas*. Pour nous, tout cela, venant immédiatement et naturellement de Dieu, nous suffit et au delà. Nous ne sommes pas assez difficiles pour ne pas nous contenter de ce que Dieu nous apprend lui-même. Nous laisserons encore nos adversaires nous appeler de mauvais logiciens, des fous et des impies. Nous croyons même avoir le droit de renvoyer ces reproches à ceux qui nous les adressent. Car rien n'est plus absurde, rien n'est plus insensé ni plus impie qu'affirmer que ce que Dieu nous apprend directement peut être faux ou insuffisant.

Mais, « soit, » disent en second lieu aux semi-rationalistes les rationalistes absolus, « soit que par la révélation immédiate que Dieu nous fait dans l'intérieur de notre conscience et de notre raison nous ne pouvons pas atteindre *à toutes* les vérités de l'ordre spirituel et moral, ni obtenir la connaissance absolument certaine, la connaissance complète et parfaite de la vérité. Qu'est-ce que cela nous fait? Nous n'aspirons pas à arriver à la certitude absolue des vérités de l'ordre spirituel et moral. Nous nous contentons d'une probabilité plus ou moins grande touchant ces vérités. Avec cela nous en avons assez pour agir. « Lorsque je m'embarque ici, à Gaëte, disait Cicéron, l'un « de nos pères, pour me rendre à Pouzzoles, est-ce que je suis cer- « tain d'y arriver? Je n'en ai qu'une probabilité plus ou moins grande « dépendant de la faveur du vent et de la solidité de mon navire; et « cependant je n'en entreprends pas moins mon voyage. L'homme

« n'est certain de rien ; il n'a que des probabilités sur le résultat de « ses opérations ; et cela ne l'empêche pas d'opérer (*Quæst. acad.*, lib. I). » Il en est de même par rapport à notre conduite morale. Nous n'avons pas besoin de la certitude absolue touchant la moralité de nos actes pour les accomplir, et le manque de cette certitude absolue ne nous empêche pas d'être honnêtes et vertueux. Nous n'avons non plus la prétention orgueilleuse d'atteindre à la vérité complète et parfaite. Nous nous contentons de la vérité imparfaite et incomplète. Nous ne voulons pas plus devenir des Anges par la connaissance de la vérité que des Saints par la pratique de la vertu. Nous laissons aux esprits, aux âmes d'élite à poursuivre ce double but par la croyance et la pratique de la révélation surnaturelle. Nous sommes satisfaits de la connaissance des dogmes naturels, des vertus naturelles, de la religion naturelle, que nous apprend la révélation naturelle. Nous nous y arrêtons, et nous vous abandonnons le reste : libre à vous de le rechercher et d'y tenir, à la condition de nous laisser tranquilles avec notre raison, notre conscience et notre philosophie. »

Voilà donc le parti que le rationalisme tire des concessions stupides que lui fait le semi-rationalisme. Nous n'inventons rien, nous n'imaginons rien ici ; c'est vraiment ce que pensent et ce que disent dans les termes les plus explicites les rationalistes absolus.

L'illustre évêque de Poitiers, dans *une instruction synodale* qui a fait tant de bruit, rapporte qu'un de ces philosophes s'est exprimé de la sorte avec lui : « Vous me parlez d'une vie supérieure et surnaturelle. « Vous développez tout un ordre surhumain, basé principalement sur le « fait de l'Incarnation d'une personne divine. J'admire cette hauteur de « vue et de spéculations. Mais si je rougis de tout ce qui m'abaisse- « rait *au-dessous de ma nature*, je n'ai non plus aucun attrait pour « ce qui tend à *m'élever au-dessus*. Ni si bas ni si haut ! Je ne veux « faire ni *la bête ni l'ange ;* je veux rester homme. D'ailleurs j'estime « grandement ma nature ; réduite à ses éléments essentiels et telle « que Dieu l'a faite, je la trouve *suffisante ;* je n'ai pas la prétention « d'arriver, après cette vie, à une félicité ineffable, à une gloire trans- « cendante, si supérieure à toutes les données de ma raison ; et sur- « tout je n'ai pas le courage de me soumettre ici-bas à tout cet « ensemble d'obligations et de vertus surhumaines. Je serai reconnais- « sant envers Dieu de ses généreuses intentions, mais je n'accepte- « rai pas des bienfaits qui seraient pour moi un fardeau. Je vivrai se- « lon les lois de *ma conscience*, selon les règles de *ma raison* et de la « *religion naturelle ;* et Dieu ne me refusera pas, après une vie hon- « nête et vertueuse, le seul bonheur éternel auquel j'aspire, la récom- « pense *naturelle* des vertus *naturelles*. »

Ainsi c'est en partant du principe du semi-rationalisme, *Que Dieu se manifeste assez à l'homme par la raison ;* ou, *Que la raison, par elle seule, suffit à l'homme pour lui apprendre la religion naturelle,* que ce rationaliste absolu a conclu au rejet et à la négation d'un état surnaturel, d'une révélation surnaturelle, d'obligations surnaturelles, de récompenses surnaturelles, au rejet et à la négation du christianisme !

Messieurs les théologiens du *Journal des Débats*, cet organe du rationalisme déiste, parlent toujours de la même manière : « Socrate et « Zénon, Cicéron et Sénèque, nous disent-ils, ont professé les princi- « pes *de la plus saine et de la plus pure morale* (1). Entre cette mo- « rale, à laquelle on donne le nom de *païenne,* et la morale chrétienne « quelle est donc la différence essentielle et caractéristique ? La mo- « rale de Socrate est la morale *humaine* par excellence, la morale de « ce monde et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale *sur- « humaine*, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour « but la vertu laïque, l'autre la perfection mystique ; l'une fait des « hommes, l'autre fait des Saints. Or, est-il écrit que tous les hommes « sont vases d'élection ? Sommes-nous prédestinés à vivre en odeur « de sainteté ? Non, c'est l'Évangile qui le dit : « Beaucoup d'appelés, « et peu d'élus. » La conséquence à tirer de là, c'est que l'éducation « commune a pour base nécessaire la *morale commune et naturelle.* « Aux laïques les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques les de- « voirs et les vertus mystiques (*Journal des Débats*, 30 avril 1852). »

Plus tard, les mêmes théologiens, recopiant Rousseau, se sont encore exprimés ainsi : « Ce qui importe, c'est que l'homme fasse le « bien ; qu'il le fasse au *nom de la raison et de la conscience*, ou qu'il « le fasse au nom *de la foi*, n'est-ce pas toujours le bien ? Et pourvu « que l'homme atteigne le but moral que la religion lui propose, la re- « ligion ne peut-elle lui pardonner d'y arriver par *la route de la phi- « losophie* (*Ibid.*, 3 mars 1855) ? Si nous vivions dans un de ces siè- « cles où la foi religieuse exerçait un empire incontesté sur les âmes, « il y aurait un motif plausible pour *empêcher la raison de disputer « à la religion* sa souveraineté séculaire et légitime. Mais aujourd'hui « que le mal est fait, aujourd'hui qu'on voit tant d'hommes éclairés, « tant de consciences honnêtes *gouverner leur vie par les seules lu- « mières de la raison naturelle*, quel intérêt y a-t-il à leur crier sur « tous les tons que cette lumière les trompe et les égare (*Ibid.*, 6 « avril 1855) ? »

(1) Dont saint Paul et tous les historiens de la philosophie ont fait le tableau qu'on a contemplé ci-dessus ! (§ 31, p. 105.)

Tout le livre que M. Simon vient de publier, à la grande satisfaction et aux applaudissements frénétiques du rationalisme, n'est que l'exposé de ces mêmes doctrines. S'inspirant de Rousseau et prétendant accomplir ce que le sophiste de Genève n'a fait qu'ébaucher, il a donné un code complet de la religion naturelle, qu'il oppose au christianisme en général et à la religion catholique en particulier; et cela, dit-il, « à « l'usage des esprits qui *ne sauraient admettre le principe de la ré- « vélation* et qui se livrent sans réserve à la philosophie. »

On le voit donc, à travers le langage profondément hypocrite, à travers les sophismes habilement arrangés de ces déclarations répétées des rationalistes incrédules perce toujours cette triste vérité: Que c'est en partant du principe de l'existence d'une prétendue *révélation intérieure naturelle, que chaque homme reçoit par la raison*, que tous ces malheureux se croient autorisés à rejeter toute révélation extérieure et surnaturelle présentée par la religion, à s'affermir dans le naturalisme à regarder le christianisme au moins comme inutile pour former l'honnête homme dans ce monde et lui procurer le salut dans l'autre, et à tolérer toutes les religions, ou plutôt à s'en moquer, pour ne s'en tenir qu'à la philosophie!

Or, comment le semi-rationalisme ne serait-il pas un système funeste, puisqu'il fournit les principes et les doctrines qui inspirent et encouragent de telles négations et de telles apostasies?

QUATRIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME:

IL AFFIRME LA DIVINITÉ DE LA RAISON AUX DÉPENS DE LA DIVINITÉ DE LA BIBLE.

§ 54. *La suprématie absolue de la raison est un dogme du rationalisme. Doctrine du semi-rationalisme :* QUE LA RAISON EST UNE SOURCE DE VÉRITÉS AUSSI DIVINE ET RÉVÉLÉE QUE L'ÉCRITURE. *Absurdité de cette doctrine au point de vue philosophique. Dieu source unique de toute vérité comme de toute vertu. Vains efforts du semi-rationalisme pour échapper aux conséquences fâcheuses de sa doctrine sur* LA DIVINITÉ DE LA RAISON. *Cette doctrine admise, il est impossible de refuser au rationalisme incrédule le droit qu'il réclame de la suprématie absolue de la raison, même à l'égard de l'Écriture. Ces inconvénients ne peuvent être évités qu'en se tenant à la doctrine traditionaliste d'une* RÉVÉLATION UNIQUE *et d'une source unique de vérités.*

« La philosophie, » nous disent les deux plus récents docteurs du rationalisme, MM. Simon et Saisset, « la philosophie conservera toujours « l'ambition *de tout dominer;* sa définition même renferme l'idée

« d'une *suprématie universelle*. Car il ne faut pas que le philosophe « *recoive* des leçons, mais il faut qu'il en *donne*.

« On ne peut croire, dans sa pensée, à la religion et rester libre. « Quiconque enchaîne sa raison à un système religieux l'enchaîne « tout entière. La philosophie ne peut souffrir qu'on la limite en « vertu d'une autorité étrangère (Saisset, *Essai sur la philosop. et la « relig.*, pag. 11 et 13). »

« Tout ce qui ne tombe pas sous notre entendement, tout ce qui « excède les limites de nos facultés est pour nous *comme s'il n'était « pas*, et à notre égard n'est rien (*Manuel de philosophie*, pag. 5 « et 6; *Essai sur la relig. et la phil.*, pag. 9, 11 et 13). »

Pour M. Cousin, « la philosophie consiste toujours *dans la liberté de penser ;* » tout symbole, *contînt-il toute vérité*, *exclut la philosophie*. Et il en est toujours à la COMPLÈTE *émancipation de la réflexion humaine*, DÉFINITIVEMENT *sortie des liens de l'autorité ;* émancipation qu'il célèbre depuis vingt-huit ans (*Cours de* 1828); car il n'a encore rien rétracté de ses maximes !

Tous, enfin, ces idolâtres de la raison ont continuellement sur leurs lèvres et au bout de leur plume ces mots insensés, échappés, dans le paroxysme de l'orgueil, au plus regrettable apostat de nos jours, et qui seuls expliquent sa chute et son endurcissement : *La raison ne peut être limitée que par elle-même* (LAMENNAIS, *Esquisse d'une philosophie*, tom. I, pag. 52). »

On le voit donc, le rationalisme absolu n'est que l'indépendance, la liberté et même la suprématie et la souveraineté de la raison vis-à-vis de la religion et de la foi !

Or, par leurs déclamations insensées sur la *valeur*, la *dignité*, la *puissance de la raison*, les semi-rationalistes font-ils autre chose qu'approuver, sanctionner, encourager ces prétentions sacriléges du rationalisme incrédule?

Mais les semi-rationalistes ne prêcheraient-ils pas, en vrais étourdis, la doctrine rationaliste *de la suprématie de la raison vis-à-vis de la révélation*, que cette doctrine n'en découlerait pas moins naturellement et nécessairement de leurs principes.

Nous les avons entendus affirmer, sans tant de façons, *qu'il n'y a que deux révélations divines*, *l'une intérieure*, *directe*, *surnaturelle*, *que Dieu fait à chaque homme, et c'est la révélation de la raison; l'autre extérieure, indirecte, surnaturelle*, *que Dieu aurait faite à l'Église, et c'est la révélation de la foi*. Et il n'en fallait pas moins pour soutenir le principe qui fait tout leur système : Que l'homme trouve facilement, clairement, certainement, dans sa conscience et dans sa raison, *quelques vérités* de l'ordre spirituel et moral, sauf à

devoir en demander le reste à l'enseignement surnaturel et public de l'Église.

Mais afin qu'il n'y eût point d'équivoque sur sa vraie pensée touchant la source immédiatement divine de toute vérité que l'homme trouve en lui-même, le semi-rationalisme a dernièrement encore, et par l'organe de son docteur par excellence, prononcé cette étrange sentence :

« Les vérités proviennent de deux sources, la RAISON et l'ÉCRITURE, « sources divines et révélées toutes les deux, mais l'une par une révéla« tion primitive, naturelle, intérieure, faite directement de Dieu à l'hom« me, l'autre par une révélation extérieure, surnaturelle, vérifiable. »

Au point de vue philosophique, cette sentence est déjà une grossière erreur. La *raison* n'est et ne peut-être, comme nous l'avons prouvé (pag. 114), que *l'esprit humain mis en possession de toutes les conditions nécessaires pour raisonner*. La raison, c'est donc l'esprit humain devenu apte à concevoir la vérité, à s'en rendre compte, à la démontrer; la raison n'est tout au plus qu'un *moyen* d'atteindre la vérité, et elle n'est pas une *source de vérité*.

C'est encore ici une de ces ambiguïtés de mots, une de ces confusions d'idées, enfin une profonde ignorance des choses dont ils osent parler; ce qui, comme on l'a vu, fait tous les frais de la polémique des semi-rationalistes. D'abord ils confondent ici la raison en *puissance* et la raison en *acte*, l'*exercice* d'une faculté avec la *faculté* elle-même, l'homme *raisonnant* avec l'homme *raisonnable*. La raison en *puissance*, ou la faculté de raisonner dans l'homme, est sans doute divine aussi bien que sa liberté. Car l'une et l'autre sont un don du Dieu créateur; c'est Dieu qui a fait l'homme un être raisonnable et libre. Mais la raison en *acte* ou l'*exercice* de la faculté de raisonner n'est pas plus divin que la liberté en *acte*, ou l'acte humain librement choisi. Sous l'un et l'autre rapport, la faculté seule est à Dieu ; l'acte est à l'homme. Et c'est ce qui fait que, malgré la faculté divine de raisonner, l'homme raisonnant n'est pas *infaillible*, comme, malgré sa faculté divine d'agir, l'homme agissant n'est pas *impeccable*.

En second lieu, les semi-rationalistes confondent ici le principe avec le moyen. Même considérée à l'état de *puissance* ou de *faculté*, la raison a été donnée à l'homme seulement comme un *moyen* d'arriver à la vérité inconnue, de la concevoir et de s'en rendre compte, comme la liberté ne lui a été donnée que comme un moyen d'agir avec mérite et de pratiquer la vertu. La raison n'est donc pas plus une *source* de vérité que la liberté n'est une *source* de vertu. La source de toute vérité, comme de toute vertu, n'est qu'en Dieu, n'est que Dieu. Et c'est pour cela qu'il est appelé, dans les Livres saints, LE DIEU DE

LA VÉRITÉ, aussi bien que LE DIEU DES VERTUS; *Deus veritatis*, (*Psal.*, XXX). *Dominus virtutum* (*Ibid.*, XXIII).

La vérité n'est que l'équation entre l'intellect et la chose, telle qu'elle est vraiment ou peut être, comme la vertu n'est que l'équation entre la volonté et l'acte vertueux. Cette double *équation* n'est naturellement, essentiellement et radicalement qu'en Dieu, comme dans sa *source*. En tant que les choses ne sont et ne peuvent être que telles qu'elles sont conçues par l'intellect divin, il y a équation complète et parfaite entre cet intellect divin et les choses; et en tant que tout acte vertueux n'est et ne peut être que tel qu'il est voulu par la volonté divine, il y a aussi équation complète et parfaite entre cette volonté divine et les vertus.

Quant à nous, la vérité ne nous appartient pas plus en propre que la vertu. Nous n'y participons que par grâce, par accident, par emprunt. Nous n'avons la vérité que lorsque l'équation entre l'intellect divin et la chose se reflète dans notre intellect, de même que nous n'avons la vertu que lorsque, par le bon usage qu'avec le secours de la grâce nous faisons de notre liberté, l'équation entre la volonté divine et l'acte vertueux descend dans notre volonté. Nous n'avons la vérité que par la conformité de notre intellect avec l'intellect divin dans notre manière de percevoir les choses, comme nous n'avons la vertu que par la conformité de notre volonté avec la volonté divine dans l'accomplissement *de nos actes*.

C'est ce qui fit dire à saint Thomas « Que rien n'est vrai que par la vérité divine, comme rien n'est bien que par la divine bonté; *omnia divina veritate vera sunt, sicut omnia divina bonitate bona sunt* (*passim*). Dieu donc, et Dieu seul, est la vraie *source*, la *source* unique de toute vérité comme de toute vertu; *Deus veritatis, Deus virtutum*. C'est à cette source innée, éternelle, inépuisable que boivent toutes les intelligences créées lorsqu'elles atteignent le vrai *par leur raison*, ou qu'elles font le bien par leur liberté. Et dire que la raison, ou le moyen d'atteindre la vérité, est une *source* de vérité est aussi absurde que dire que le sceau, ou le moyen de puiser l'eau, est une *source* d'eau! Voyez donc combien les semi-rationalistes se montrent plats, grossiers, et ignorants quant aux notions les plus élémentaires de la philosophie en faisant de la raison humaine une *source de vérités divines et révélées !*

La vérité, « comme tout autre don parfait, est d'en haut, et des« cend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement ni « ombre de vicissitude (1). » La vérité est lumière; et « la lumière

---

(1) « Omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum,

spirituelle n'est, selon saint Paul, que le reflet du visage du Dieu rédempteur (1), » comme, d'après la belle pensée de saint Ambroise, « la lumière corporelle n'est que le reflet du Dieu créateur (2). » La vérité est ce qui est (3); et, puisque DIEU EST CE QUI EST, ou l'ÊTRE par excellence (4), la vérité est Dieu lui-même : elle n'a donc et ne peut avoir qu'*une seule source, une source unique*, DIEU ; elle ne se trouve et ne peut se trouver que *dans toute parole qui procède de la bouche de Dieu* (*Matth.*, VI, 4) ; car la parole de Dieu n'est que l'écho de sa pensée et, en quelque sorte, l'épanouissement de sa nature. Et si l'ÉCRITURE est vraiment une source de vérité, c'est que l'Écriture ne renferme que la paroie de Dieu, c'est qu'elle n'est que la parole de Dieu, c'est-à-dire en quelque sorte que Dieu lui-même, en tant que *vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde* (*Joan.*). Voilà la vraie et sublime philosophie touchant la vérité, parce qu'elle jaillit de la *source* de l'ÉCRITURE ; et, par sa sentence que nous examinons en ce moment, le semi-rationalisme est convaincu de l'ignorer et d'y porter atteinte !

Mais ce n'est pas la première fois que nous surprenons le semi-rationalisme ne sachant pas ce qu'il dit et donnant comme des définitions exactes et de grandes vérités des propositions grossièrement erronées, fabriquées par l'imagination au moule de l'ignorance de toute philopsohie. Ce qui est pire est que cette sentence est l'approbation pure et simple des prétentions du rationalisme à l'indépendance de la raison de toute autorité et même à la suprématie de l'enseignement de la raison sur l'enseignement de la foi. Car si la raison est vraiment une *source de vérité* aussi *révélée* que la Bible, aussi *divine* que la Bible, elle est aussi une source de vérité à elle, une source de vérité elle-même, aussi indépendante de la Bible que la Bible l'est de la raison.]

Cette conclusion est admise par le semi-rationalisme lui-même ; car on n'a qu'à lire ses livres, qu'à entendre ses docteurs et ses maîtres pour se convaincre que c'est en partant du principe, Que la raison humaine, émanation de la raison divine, est divine elle-même, qu'il se croit autorisé d'accuser, avec tant d'acharnement, au tribunal de

« apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio. (JACOB., I, 17). »

(1) « Ad agnitionem scientiæ claritatis Dei, in facie CHRISTI JESU (II Corinth.). »

(2) « Deus vidit lucem et vultu suo illuminavit (EXAMERON, lib. I). »

(3) Veritas est id quod est. (S. THOMAS, *passim*, *ex* S. AUGUSTINO).

(4) « Ego sum qui sum... qui est misit me (EXOD.). »

l'opinion publique, le traditionalisme comme coupable du crime de lèse-raison, parce qu'il soutient que la philosophe est la servante de de la théologie, et que l'ordre naturel doit être soumis à l'ordre surnaturel, et la raison à la foi. Tant il est vrai qu'on ne peut admettre une *source de vérité* réellement *révélée* et *divine* sans la reconnaître *indépendante !*

Une fois donc qu'on a fait au rationalisme cette immense concession : *Que la raison est une source de vérité révélée et divine autant que la Bible*, dire que la raison doit se soumettre à la Bible, ce serait dire qu'une source *révélée* et *divine* de vérité ne serait ni *révélée ni divine*. De quel droit donc demanderait-on au rationalisme de soumettre la raison, *cette source révélée*, *divine* et *indépendante de vérités*, à la source de la Bible, fût-elle révélée, divine et indépendante elle-même? De quel droit lui reprocherait-on de s'en tenir à cette source révélée et divine de la raison, et de ne vouloir pas entendre parler de la source révélée et divine de la Bible? De quel droit lui ferait-on un crime de proclamer l'indépendance entière, complète de la raison à l'égard de la foi ? Voilà donc le semi-rationalisme fournissant lui-même au rationalisme absolu un titre naturel, légitime, sacré, divin de marcher seul, de s'affranchir de toute autorité extérieure en matière de croyance et de repousser tout enseignement positif, soit de l'Église, soit de la Bible?

Les semi-rationalistes protestent, il est vrai, dans ces termes contre cette conclusion qui, cependant, jaillit naturellement de la *source* de leurs principes : «En disant que la Vérité éternelle se révèle à nous « par les lumières de la raison, on n'exclut point par là les révéla« tions positives surnaturelles qu'il *aura plu* à Dieu de faire aux « hommes dans le cours des âges (*Défense de M. M....*). » Les semi-rationalistes nous préviennent, il est vrai aussi, qu'il existe une différence immense entre leur doctrine et la doctrine du ratiolalisme absolu; car ils nous disent encore ceci : « *Dieu* SE MANIFESTE *à* « *l'homme par les lumières de la raison.* — Dieu NE SE MANIFESTE « *à l'homme* QUE *par les lumières de la raison.* — N'y a-t-il pas « un abîme entre ces deux propositions? Ne voyez-vous pas une « énorme différence entre une théorie qui admet, d'une part, des « vérités de conscience et de raison, et qui affirme de l'autre que, sans « le secours divin de la révélation, on ne fait pas un seul pas dans la « carrière de la démonstration rationnelle *qui ne soit marqué par* « *quelque chute*, et une théorie qui rejette toute espèce de révélation « positive historique, parce que la raison se suffit parfaitement à elle« même (*Ibid.*)? »

Mais il ne s'agit pas de savoir ce que les semi-rationalistes affir-

ment; il s'agit de savoir ce qu'*ils ont le droit d'affirmer* sur ce sujet. La question n'est pas s'ils admettent oui ou non une révélation positive historique; mais la question est si, une fois admise, la révélation divine directe par la raison, comme une *source révélée et divine de la vérité*, ils ont oui ou non le droit d'admettre aussi la nécessité d'une révélation positive historique, et s'ils n'autorisent eux-mêmes par là les rationalistes absolus à nier la nécessité de se soumettre à toute autre révélation positive et historique. La question ainsi posée change aussitôt de face, et la logique, dont il n'est permis à personne, fût-il une notabilité semi-rationaliste, de se moquer, donne gain de cause au rationalisme absolu et même à l'athéisme.

Non, non, il n'est pas vrai qu'entre ces deux propositions : *Dieu se manifeste à l'homme par la raison*, — et *Dieu* NE *se manifeste à l'homme* QUE *par la raison*, IL Y AIT UN ABÎME. Et, si *abîme il y a*, on peut le franchir sans beaucoup de peine et d'un seul bond. Ces deux propositions se tiennent au contraire; la seconde est la suite logique de la première, et la philosophie moderne, en déduisant cette seconde proposition de la première, n'a fait que tirer une conséquence de son principe. « Car s'il est vrai, reprend tout philosophe rationaliste, s'il est vrai que Dieu se manifeste à l'homme par la raison, et que la raison est une source révélée et divine de vérités, de deux choses l'une : ou cette manifestation de la part de Dieu à la raison est vague, obscure, défectueuse, incertaine, et une telle manifestation n'en est pas une; elle n'est rien, et, loin qu'on puisse l'admettre comme une manifestation *divine*, on ne saurait l'admettre même à titre de manifestation purement humaine; elle serait indigne de Dieu, et le traditionalisme est dans le vrai en affirmant *Que Dieu ne se manifeste pas à l'homme par la raison, et que la raison n'est nullement une source révélée et divine de la vérité*. Ou cette manifestation est suffisamment déterminée, claire, certaine, parfaite, comme il convient à une manifestation divine de l'être, et elle nous en dit assez sur Dieu lui-même, sur l'homme, sur son origine, sur sa nature, sur sa destinée et sur ses rapports avec tous les êtres, en un mot, sur les vérités essentielles de l'ordre spirituel et moral; et dans ce cas nous n'avons pas besoin d'une nouvelle révélation, d'une nouvelle *source de vérité*, fût-elle, encore une fois, révélée et divine elle-même, et nous vous abandonnons votre révélation positive, historique, surnaturelle. Nous nous déclarons contents, avec Rousseau, de la religion naturelle, et nous ne savons que faire de votre religion révélée. En vain vous vous aviserez de nous répéter *Que sans le secours de cette révélation surnaturelle on ne saurait faire un seul pas dans la carrière de la démonstration rationnelle qui ne*

soit marqué par quelque chute! Sommes-nous donc des enfants; puisque vous pensez pouvoir nous attirer à la sacristie par de tels épouvantails?

« A moins donc qu'en vous donnant un démenti solennel à vous-mêmes vous ne disiez que cette manifestation de Dieu à l'homme par la raison, cette source *naturelle* de vérités révélée et divine n'est rien moins que sérieuse, n'est qu'une illusion et une plaisanterie, nous ne craignons guère *de tomber à chaque pas dans la carrière de la démonstration rationnelle* en ne suivant que les lumières de la raison, en ne nous en tenant qu'aux vérités que Dieu manifeste à chaque homme par la raison. Ne nous assurez-vous pas, non-seulement au nom de la raison, mais aussi au nom de la vraie théologie catholique et de la révélation surnaturelle elle-même, c'est-à-dire au nom des deux grandes autorités, des deux guides les plus sûrs de la raison, Que cette manifestation immédiate, directe que Dieu fait à chaque homme par la raison *est une révélation divine, elle aussi, et de plus, naturelle?* ce qui est nous dire que cette révélation est *conforme à notre nature*, au point que notre nature doit s'en contenter, sans s'inquiéter du reste. Quel besoin avons-nous donc d'une nouvelle révélation divine extérieure, nous arrivant par l'organe d'autres hommes qui peuvent bien l'avoir altérée, en nous proposant leurs propres paroles comme des paroles de Dieu, puisque nous avons une révélation intérieure qui, nous venant directement de Dieu, ne saurait être gâtée par aucun mélange humain? Quel besoin avons-nous d'une révélation *surnaturelle*, puisque nous avons une révélation naturelle ou en harmonie avec les besoins de notre nature? Non, non, avec une révélation divine et naturelle nous ne risquons rien. En la suivant et en ne suivant qu'elle nous ne faisons que suivre Dieu et la nature. En suivant ces guides on ne peut pas s'égarer; et personne n'a le droit de nous condamner de ce que nous n'écoutons pas des hommes prétendant nous imposer, au nom de Dieu, des croyances et des obligations en dehors et en dessus de celles que Dieu lui-même nous a directement révélées par la raison, et qui ne surpassent ni la portée de la raison ni les forces de la nature. »

Nous serions curieux de savoir ce que le semi-rationalisme pourrait répondre de raisonnable à un philosophe rationaliste qui lui tiendrait un pareil langage, et comment il pourrait se tirer de l'embarras où il s'est lui-même jeté en faisant de la raison *une source de vérité aussi révélée et divine que la Bible!*

Bien plus encore, par cette création monstrueuse, par cette affirmation hérétique, le semi-rationalisme n'a plus le droit de gourman-

der le rationalisme absolu de ce que non-seulement il déclare la raison indépendante de la foi, mais aussi de ce qu'il préfère la source révélée et divine de la raison à la source révélée et divine de la Bible, et affirme la suprématie de la révélation naturelle sur toute révélation surnaturelle. Car, si la raison est, autant que l'Écriture, une source *révélée de Dieu*, avec cette différence que celle de la raison l'est par une révélation *naturelle intérieure*, faite *directement* de Dieu à chaque homme; et celle de l'Écriture par une révélation *extérieure*, *surnaturelle*, VÉRIFIABLE, n'est-il pas évident qu'une révélation divine *intérieure*, et par cela même n'ayant nul besoin de *vérification*, est plus sûre qu'une révélation *extérieure* qui a besoin d'être *vérifiée?* N'est-il pas évident qu'une révélation que Dieu fait *directement*, lui, à l'homme est plus certaine qu'une révélation que Dieu lui ferait arriver *par l'organe d'autres hommes?* N'est-il pas évident qu'une révélation *naturelle*, c'est-à-dire conforme à la nature de l'homme, qui va elle-même à sa rencontre, est préférable à une révélation *surnaturelle* que l'homme est obligé d'aller chercher hors de lui-même, hors ou au-dessus de sa *nature*, au risque de ne la retrouver jamais ou du moins de ne pouvoir pas distinguer laquelle, parmi tant de révélations qui se disent toutes *surnaturelles* et *divines*, est la véritable? Il est donc évident qu'entre ces deux sources également révélées, également divines, celle de la raison et celle de l'Écriture, la première vaut bien plus que l'autre, et que, cette doctrine du semi-rationalisme étant une fois acceptée comme exacte, la suprématie que le rationalisme absolu attribue à la raison sur la révélation positive est une chose très-raisonnable, et dès lors tout à fait incontestable.

Tant qu'on admet deux révélations de la part de Dieu à l'homme, l'une *naturelle*, *intérieure*, *directe*, par la communication immédiate de la raison divine; l'autre *extérieure*, *positive*, *surnaturelle*, par l'enseignement de l'Église, et qu'on les affirme toutes les deux *divines*, on est obligé de les dire aussi toutes les deux *infaillibles* (*aucune source* DIVINE et RÉVÉLÉE de vérités ne pouvant pas être faillible). Et dès lors on ne peut s'empêcher d'accorder à la raison la même infaillibilité que la foi reconnaît à l'Écriture. Et dès lors on ne peut raisonnablement exiger de l'homme qu'il se défie de la première de ces révélations, pour ne s'en tenir qu'à la seconde. Et dès lors on ne peut le gourmander de se passer de la seconde et de se contenter de la première. Et dès lors enfin on ne peut pas en vouloir au rationalisme, système fondé sur la divinité et l'infaillibilité de la raison, de se retrancher dans la révélation directe, *intérieure*, *naturelle*, et de rejeter toute révélation *positive*, *extérieure* et *surnaturelle*.

Ces immenses inconvénients sont évités dans le système de la Tradition, et même ils ne peuvent être évités que dans ce système. D'après ce système, — excepté les cas de l'inspiration divine prophétique, telle qu'elle a eu lieu dans les Agiographes et dans les Saints,— Dieu ne parle pas directement à l'homme, il ne se révèle pas intérieurement à la raison et à la conscience de l'homme pour lui apprendre ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer; mais la connaissance même des premières vérités de l'*ordre spirituel* et *moral* ne lui arrive que du dehors par l'enseignement et la tradition de la famille, au milieu de laquelle il se développe et se forme comme être intelligent et moral aussi bien que comme être corporel et physique. Au point que, comme nous ne cesserons jamais de le répéter d'après les deux plus grands docteurs du semi-rationalisme eux-mêmes : *Toute raison est enseignée, et l'homme dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition est un être hors de sa nature, un être chimérique.* D'après le système de la Tradition, Dieu a parlé à l'homme dès le commencement du monde; il s'est révélé à lui d'une manière extérieure et sensible par le ministère des anges (1); et la connaissance de toutes vérités religieuses et morales, pour le genre humain, date de cette époque, et n'est que le reflet de cette révélation primitive. En abusant de sa liberté, l'homme a altéré, a corrompu cette même révélation; et c'est en quoi il s'est rendu inexcusablement coupable. Car, par sa raison et par le secours de la grâce que Dieu ne refuse jamais à la prière, il pouvait se préserver de toute erreur et garder pur et entier ce patrimoine divin qu'il avait reçu, par la tradition, de ses ancêtres. Plus tard Dieu a renouvelé en différentes manières aux patriarches par les prophètes sa révélation primitive, et enfin il l'a confirmée, complétée et perfectionnée en daignant parler au monde par son propre Fils : *Multifariam multisque modis loquens, olim Deus patribus in Prophetis, novissime locutus est nobis in* FILIO (*Hebr.*, I). Le dépôt

---

(1) C'est au moins l'opinion de saint Augustin, que les auteurs semi-rationalistes ont, à cet endroit, cité à faux, en en tronquant et en en dénaturant le texte que voici et qui ne peut être plus clair ni plus explicite : « *Quomodo locutus est* « *Deus?* utrum intus in mente, secundum intellectum, id est ut sapienter intel- « ligeret voluntatem ac præceptum Dei *sine ullis corporalibus sonis vel corpo-* « *ralium similitudinibus rerum?* SED NON SIC EXISTIMO PRIMO HOMINI « LOCUTUM DEUM. Talia quippe Scriptura narrat ut *potius credamus* sic esse « Deum locutum homini in paradiso sicut etiam postea locutus est patribus, sicut « Abrahæ, sicut Moisi, *id est in aliqua specie corporali*. Hinc est enim quod « audiverint ejus vocem ambulantis in paradiso, ad vesperam, et absconderint « se (*De Genes. ad litt.* l. VIII). »

de cette révélation divine primitive, toujours la même quant à son essence, avant la venue de ce FILS DE DIEU dans le monde a été confié à la Synagogue, et après sa venue à l'Église. Immuable, inaltérable, par rapport à ses principes, dans l'humanité entière, cette révélation ne s'est conservée et ne se conserve entière et pure de tout mélange humain, par rapport à son application, à ses conséquences et à ses formes, que dans la Synagogue et dans l'Église; et, se transmettant par la tradition humanitaire comme une révélation naturelle et humaine, c'est seulement dans l'enseignement de la Synagogue et de l'Église qu'elle conserve son unité, son intégrité, sa pureté, sa vérité, son infaillibilité, les éclatants caractères surnaturels d'une révélation divine. C'est là que l'homme doit, par le raisonnement et par la prière, aller la chercher pour faire son salut.

D'après la doctrine de la Tradition, il n'y a donc pas *deux révélations* également divines, l'une intérieure *par l'idée*, l'autre extérieure *par la parole;* c'est là l'hypothèse absurde et dangereuse du semi-rationalisme, donnant raison au rationalisme absolu, qui, satisfait de la révélation divine *par l'idée*, se moque de la révélation divine *par la parole*. Mais il n'y a qu'une révélation divine, unique, la révélation primitive, renouvelée à la Synagogue et complétée dans l'Église. La raison n'est pas une source de vérités *révélée* et *divine :* c'est encore là une hérésie du semi-rationalisme, frayant le chemin à la grande hérésie du rationalisme absolu, qui se fonde sur ce principe de *la révélation divine* de la raison, pour se débarrasser de la révélation divine de l'autorité. Elle n'est que le moyen d'arriver à l'unique source divine et révélée de toute vérité, la Parole de Dieu, transmise ou écrite, dont est gardienne l'Église. Par la doctrine de la tradition, enfin, on comprend quel a été, dès l'origine du monde, le plan divin touchant la connaissance de la vérité pour l'homme; on comprend aussi qu'il n'a pas changé, et que c'est le même VERBE DIVIN, LA VRAIE LUMIÈRE qui, toujours, par l'enseignement extérieur, humain ou divin, selon qu'il est transmis par la société humaine ou par l'Église, *éclaire tout homme venant dans ce monde*. Otez cette doctrine si simple, si naturelle, si conforme aux faits les plus généraux de l'humanité, et l'on ne comprend plus rien ni à l'histoire des variations de l'erreur ni à l'histoire de l'immutabilité, de l'universalité, de l'unité de la vérité, avec les défauts humains dans l'humanité, avec ses caractères divins dans l'Église. Otez cette doctrine, et la nuit se fait dans la philosophie et dans la théologie; et l'on ne peut plus s'expliquer ni Dieu, ni l'homme, ni la société humaine, ni l'Église, ni la science, ni la religion; tout devient incertain dès que tout est inexplicable; et l'on doit douter de tout, ou nier tout. Ce serait le résultat le plus logique, le plus

certain du système des semi-rationalistes, si jamais ils arrivaient à faire prévaloir leurs principes et à triompher dans la guerre sacrilége et insensée qu'ils font à la Tradition.

CINQUIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

CE SYSTÈME MÈNE TOUT DROIT A L'ILLUMINISME ET AU PROTESTANTISME

§ 55. *Prétention des philosophes d'être considérés comme des Messies. La doctrine semi-rationaliste* DE L'INSPIRATION DIVINE IMMÉDIATE *est l'appui de cette prétention sacrilége, et donne raison à tous les fanatiques et à tous les illuminés. Le protestantisme n'est que* LE MÉPRIS DE LA TRADITION, SE RETRANCHANT SUR LA DIVINITÉ DE LA RAISON ET DE LA BIBLE. *Le semi-rationalisme, professant exactement la même doctrine, n'est que le protestantisme inconséquent, mais réel. De là les sympathies marquées des semi-rationalistes pour les protestants aussi bien que pour les auteurs païens et pour les philosophes.*

Parmi les grands scandales que la licence et le délire de la raison ont enfantés de nos jours, il en est un qui, pour n'être pas assez remarqué, n'en est pas moins révoltant, hideux et qui n'en serait pas moins en même temps ridicule s'il n'était satanique. C'est le scandale de tant de faux Messies qu'on voit surgir de toute part depuis qu'on a nié le Messie véritable. En France, Saint-Simon, Fourier, Towiasky, Mykievitz, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Considérant, Cousin, Lamennais, Lamartine, Proudhon, Dupotet ne se sont-ils pas donnés pour des hommes inspirés, chargés d'en haut de révéler au monde une religion nouvelle et une société nouvelle, de sauver l'humanité et de lui faire faire de nouveaux pas dans la voie du progrès indéfini? Ne se sont-ils pas, en un mot, donnés tout bonnement pour des Messies? L'Italie a aussi ses Messies, comme l'Angleterre, comme les États-Unis, la Russie, l'Allemagne et la Suisse ont les leurs.

Afin de se faire plus facilement admettre en cette qualité, ils ont eu la précaution d'apprendre aux hommes qu'il est dans la loi du *progrès continuel* de l'humanité et de l'*épanouissement successif* de son *activité* de se résumer tout entière, de temps en temps, dans un seul homme, et que cet homme est Messie. A les entendre, Moïse, Bouddha, Fo, Confucius, Socrate, Platon, Jésus-Christ, Arius, Pélasge, Mahomet, Wicleff, Luther, Calvin, Weichaupt, Voltaire, Cagliostro n'ont été tous également que les Messies du passé; et par là ils se sont flatté qu'en considération de la supériorité du génie qu'ils se décernent à eux-mêmes le monde ne ferait pas difficulté de les accepter comme les Messies des temps présents.

On attribue à l'un de ces nouveaux sauveurs du genre humain, que la France a le bonheur de posséder, et qui, comme on le sait, l'ont tant de fois sauvée et l'ont faite si heureuse (!), d'avoir dit : « Jésus-Christ « n'a été que l'homme le plus remarquable de son temps, comme je « le suis du mien. » C'est, comme on le voit, la démence élevée à sa plus haute puissance ; le blasphème prononçant son dernier mot ; l'impiété parvenue à l'extrémité de ses excès ; c'est l'orgueil de la créature intelligente atteignant son apogée et capable d'exciter la jalousie de Satan lui-même. Car Satan s'est contenté d'aspirer à la *ressemblance* de Dieu : *Similis ero altissimo* (*Isa.*) ; tandis que nos Messies ont voulu prendre la place de Dieu, se substituer à Dieu, et comme de nouveaux hommes-dieux s'imposer aux adorations de l'univers. C'est l'ANTHROPOLATRIE moderne dont l'un des docteurs du semi-rationalisme nous parlait, en la déplorant, tout à l'heure (pag. 227). Et cependant cet immense délire, ce comble de la perversité et de la scélératesse humaines ne sont que le produit logique des principes que le semi-rationalisme professe depuis près de deux siècles !

En effet, ayant enseigné et enseignant toujours que Dieu se manifeste à chaque homme par la raison, que la raison est une révélation naturelle, intérieure, directe de Dieu, une émanation de l'entité, de la raison divine, n'est-ce pas la chose la plus simple que ceux qui ont ou qui croient avoir une raison plus puissante et plus élevée que les autres hommes s'imaginent que Dieu s'est plus largement manifesté à eux ; qu'ils connaissent en plus grand nombre et avec plus de clarté et de certitude les vérités de l'ordre spirituel et moral qu'il est donné à chaque homme de connaître par les seules lumières de la raison ; et que leur raison est une émanation plus parfaite de l'entité et de la raison de Dieu, une identification plus complète avec elle ? Et, par cela même, n'est-ce pas la chose la plus simple qu'ils se croient chargés de répandre autour d'eux les lumières qu'ils ont reçues en si grande abondance et de faire à l'humanité des révélations nouvelles ? N'est-ce pas la chose la plus simple, enfin, qu'ils se persuadent être des hommes exceptionnels, des hommes supérieurs, des hommes divins, des Messies ?

Vous avez beau faire ; vous avez beau prêcher « que la théologie « doit rester toujours la ligne normale des développements philosophi- « ques, et qu'on doit rejeter tout ce qui ne se trouve pas en harmo- « nie avec la révélation de la Bible et n'est pas éclairé de son rayon lu- « mineux ; » vous n'obtiendrez jamais d'un homme à qui vous aurez fait croire que sa raison est une révélation aussi divine que l'Écriture qu'il *captive sa raison dans l'hommage de la foi* à l'Écriture. Vous n'obtiendrez jamais d'un homme à qui vous aurez fait croire qu'il re-

çoit une révélation *intérieure*, *directe*, *naturelle* de Dieu qu'il y renonce, ou du moins qu'il la soumette à une révélation *extérieure*, *indirecte*, *surnaturelle*. Vous n'obtiendrez jamais d'un homme à qui vous aurez fait croire qu'il est en communication *immédiate* avec Dieu qu'il est plus sage et plus sûr de communiquer avec Dieu *par le moyen de l'Église* ni qu'il accepte l'enseignement de l'Église. Aussi tous les enthousiastes, les fanatiques, les illuminés, les imposteurs qui, aux différentes époques de l'humanité, ont surgi dans le monde, ce n'est que d'après la persuasion sincère, ou par eux imposée au public, qu'*ils étaient inspirés* de Dieu qu'ils se sont mis en état de révolte contre les croyances du genre humain, contre l'enseignement et la foi de l'Église; c'est ainsi qu'ils ont trompé les ignorants, les niais, les peuples, après s'être trompés eux-mêmes; c'est ainsi qu'ils ont fait des schismes et ont persécuté l'Église! Voilà donc le semi-rationalisme convaincu de pousser, par ses doctrines, les esprits faibles au fanatisme et à l'illuminisme!

Nous pouvons affirmer avec plus d'assurance encore qu'enseigner, comme le fait le semi-rationalisme avec tant d'impudence et de hardiesse, que *les vérités proviennent de deux sources, la* RAISON *et l'*ÉCRITURE, et *que ces deux sources sont également divines, également révélées*, c'est donner raison au protestantisme, c'est y adhérer, c'est y souscrire; et que cette sentence n'est pas seulement une absurdité, mais qu'elle est de plus une hérésie.

Personne n'ignore que, considéré dans sa formule la plus générale, le protestantisme n'est que la *Bible* interprétée par la *raison* de chaque chrétien.

Par cette doctrine, qui est son constitutif essentiel, le protestantisme rejette la TRADITION DE L'ÉGLISE, qui, pour nous autres catholiques (des professeurs de théologie devraient le savoir), est *une source de vérité* aussi autorisée, aussi infaillible, aussi divine que la Bible elle-même. Car, pour nous, la tradition est, elle aussi, LA PAROLE DE DIEU TRANSMISE, *verbum Dei traditum*, comme la Bible est LA PAROLE DE DIEU ÉCRITE, *verbum Dei scriptum*. Pour nous, la tradition est maintenue toujours pure de toutes erreurs par la même providence de Dieu qui a maintenu la Bible toujours intacte de toute altération; et pour nous, enfin, Dieu lui-même est l'auteur de l'une et de l'autre. C'est pour cela que nous les acceptons avec la même docilité et que nous les vénérons avec le même respect. D'après la foi et la théologie catholiques, *les vérités viennent donc de deux sources*, et qui ne sont point la *Raison* et l'*Écriture*; car ce serait là le protestantisme dans toute sa rigueur; mais ces deux sources sont la *Bible* et la *Tradition*, c'est-à-dire la Bible expliquée par la tradition ou par la foi

constante et universelle de l'Église. En d'autres termes, d'après la foi et la théologie catholiques, les sources de la vérité ne sont que la parole de Dieu *écrite*, expliquée par la parole de Dieu *transmise* (1). En un mot, ce sont deux témoignages divins venant à l'appui l'un de l'autre, s'expliquant l'un par l'autre, pour le maintien de l'unité des mêmes vérités ; et c'est ce qui fait le fondement de la certitude divine avec laquelle la vraie Église, infaillible dans ses jugements, juge les questions bibliques.

Mais, comme toute loi écrite, la parole de Dieu *écrite*, ou la Bible, ne peut pas se passer d'une autorité vivante qui l'explique dans son sens légitime et mette fin aux controverses qui s'élèvent parmi les chrétiens au sujet de ce sens. Or, le protestantisme, ne voulant pas admettre la *tradition* dont est dépositaire et l'interprète suprême et infaillible l'Église, comme l'unique autorité que Dieu même a établie pour expliquer la Bible et trancher toute question au sujet de la Bible, le protestantisme a dû, de toute nécessité, y substituer la *raison*.

Mais, encore, il n'y a qu'un interprète divin qui puisse expliquer infailliblement la parole divine. Ayant donc remplacé la *tradition* par la *raison* dans l'interprétation du vrai sens de la Bible, le protestantisme a été obligé, par la contradiction la plus flagrante et la plus grossière, par le trait de démence le mieux caractérisé, d'attribuer à la raison *particulière* de chaque chrétien lisant la Bible l'autorité divine, l'infaillibilité qu'il a refusée à l'Église et à la tradition de l'Église, c'est-à-dire à la raison catholique (*universelle*) de tous les chrétiens croyant à l'Église. Il a été obligé de reconnaître la raison comme une *source de vérité* aussi *divine* que la Bible. Et de là la formule qui résume toute sa doctrine : Qu'il n'y a que deux sources de la vérité révélée, la RAISON et la BIBLE (2).

---

(1) « Ecclesia.... orthodoxorum Patrum exempla secuta, omnes libros tam « veteris quam novi Testamenti, cum utriusque unus Deus sit auctor, nec non « traditiones ipsas, ad fidem tum ad mores pertinentes, TANQUAM ORETENUS « A CHRISTO, VEL A SPIRITU SANCTO DICTATAS, et continua successione in « Ecclesia catholica conservatas, PARI pietatis affectu ac reverentia suscipit « ac veneratur. (*Concilium Trident.*, § 4, decr. de lib. Canon.) »

(2) Nous n'avions pas fini d'écrire ce qu'on lit ici qu'il nous est tombé sous la main une brochure intitulée : *Considérations sur la* PUISSANCE DE LA RAISON, *chapitre extrait d'un ouvrage sur la conciliation rationnelle du droit et du devoir, par Henri* DISDIER ; Genève, 1856. C'est un nouveau dithyrambe en l'honneur de la *divinité* et de l'*infaillibilité* (sic) de la raison par un rationaliste achevé. On ne se contente pas, dans cet écrit, aussi pitoyable au point de vue de la philosophie que de la religion, de faire de la raison *une source de vérité*, et de *diviniser* la raison à l'égal de la Bible ; on y préfère la

Mais c'est, en toutes lettres, la formule du semi-rationalisme. Pour lui aussi, on vient de l'entendre, *il n'y a que deux sources de vérités,* LA RAISON *et* L'ÉCRITURE, *toutes deux révélées, toutes deux divines.* Voilà donc le semi-rationalisme convaincu encore de parler exactement le langage du protestantisme et de professer le principe fondamental qui lui sert de base.

Voici encore deux traits bien frappants de ressemblance entre le semi-rationalisme et le protestantisme. En partant du principe « qu'en « fait de religion le chrétien ne doit s'en tenir *qu'à sa raison et à « la Bible,* » tout vrai protestant rejette comme trompeur, ou du moins comme inutile, tout enseignement et tout jugement de l'Église touchant la vérité *révélée.* Et de même, en partant du principe « que

---

raison à la Bible ; car on y cite (pag. 36) avec les plus grands éloges un théologien protestant (M. Colani) affirmant « qu'en cas de contradiction entre la raison et la conscience ou l'Évangile, C'EST L'ÉVANGILE QUI AURAIT TORT. » On y trouve aussi cette note : « Nous recommandons à nos lecteurs les sept articles « de l'auteur *de la Profession de foi du dix-neuvième siècle,* publiée dernière- « ment dans *la Presse* (de Paris) et adressée à M. Lamartine (à l'occasion de sa « profession de foi à peu près catholique, qu'on vient de lire). M. Pelletan n'a « pas besoin de nos éloges *pour être ce qu'il est,* c'est-à-dire une *intelligence « d'élite*; mais nous regretterions de ne pas profiter de l'occasion pour lui « faire parvenir cette expression du *plaisir que ses écrits nous procurent tou- « jours.* Et, puisque nous avons cité *la Presse,* nous ne saurions terminer cette « note sans ajouter que nous désirerions que M. Girardin et M. Peyrat ne nous « tinssent pas à la ration ; ils ont une *trop belle intelligence* pour lésiner « avec elle ! Qu'ils prennent exemple plutôt sur la *phalange des spirituels « écrivains des Débats,* en se relayant tour à tour pour tenir *toujours en éveil « l'esprit de leurs abonnés.* Nous en dirons autant des écrivains du *Siècle, « toujours lucides,* mais qui semblent, à quelques exceptions près (tout n'est « donc pas perdu), n'être plus animés de la même ardeur qu'autrefois (pag. 23). » Ainsi, pour ce fanatique rationaliste, chez lequel il ne reste plus rien du chrétien même protestant, *la Presse* et *le Siècle* ne sont ni assez zélés, ni assez ardents, ni surtout aussi persévérants que les *spirituels écrivains des Débats* (le journal panégyriste du semi-rationalisme) à établir le règne de la raison sur les dernières ruines de la foi chrétienne en France !... Et le semi-rationalisme, que fait-il en présence de cette horrible conspiration des rationalistes de tous les pays et de toutes les nuances, se louant, s'encourageant les uns les autres dans la guerre satanique qu'ils font à l'Église ? Ce qu'il trouve avoir de mieux à faire, c'est d'affirmer que la raison est une *source de vérités aussi divine et aussi révélée que la Bible ;* c'est d'imprimer des livres sur *la valeur de la raison,* sur la *dignité de la raison,* et de mêler sa voix aux hymnes que le rationalisme incrédule chante en l'honneur de la PUISSANCE DE LA RAISON ! En vérité, le moment de dire de pareilles choses et de faire de tels travaux ne saurait être mieux choisi... *Ad majorem Dei gloriam !*

« l'homme, *rien que par sa propre raison*, connaît certaines vé-
« rités, parce que la *raison* est une *source de vérités aussi divine et*
« *aussi révélée que* l'Écriture, » le semi-rationalisme rejette comme trompeur, ou du moins comme inutile, tout enseignement et tout jugement de la famille, de la société et même de l'humanité entière touchant la vérité *naturelle*. Et en effet, tout en reconnaissant et en proclamant bien haut « que toute raison est enseignée, et que l'homme
« dépourvu de tout enseignement, dénué de toute tradition est un
« être hors de sa nature, un être chimérique; » et tout en se mettant en contradiction flagrante avec une telle doctrine, qui est sa doctrine, le semi-rationalisme n'en fait pas moins la guerre la plus acharnée au traditionalisme, parce que celui-ci soutient la nécessité d'un enseignement et d'un jugement domestique, social, humanitaire, pour que l'on puisse connaître l'existence du monde spirituel et moral, et croire avec la certitude de la foi, au moins naturelle, à Dieu, à l'âme, à la vie future et aux devoirs. Le semi-rationalisme ne veut donc pas d'*intermédiaire;* il refuse le ministère de la famille, de la société, de l'humanité dans la connaissance des vérités rationnelles, de même que le protestantisme ne veut pas d'*intermédiaire*, et refuse le ministère de l'Église dans la connaissance des vérités révélées. Le semi-rationalisme prétend que la connaissance des premières vérités religieuses et morales naturelles, qui complète la raison de l'homme, n'est que l'effet d'une communication *immédiate*, *directe* de l'homme avec Dieu *par la raison;* de même que le protestant prétend que la connaissance des premières vérités religieuses et morales révélées, qui forme la raison du chrétien, n'est que l'effet d'une communication *immédiate*, *directe* du chrétien avec Jésus-Christ, ou avec le Saint-Esprit *par la Bible*.

C'est donc le même principe, la même doctrine qui sert de base aux deux systèmes : et le semi-rationalisme n'est qu'un vrai protestantisme dans l'ordre naturel, préparant la voie et tendant la main au protestantisme dans l'ordre surnaturel.

En second lieu, le protestant n'est que le chrétien s'attribuant le droit de protester, au nom de sa raison, contre l'enseignement traditionnel de l'Église. Fût-il donc *mitigé* et se contentât-il, en vertu de ce prétendu droit, de protester, par exemple, contre les sacrements et contre le pape seulement, il est reconnu qu'il ne peut pas condamner tout protestant *absolu* qui, en vertu du même droit et en poussant plus loin l'exercice de ce droit, proteste encore contre la divinité de Jésus-Christ, contre le dogme de la Trinité et contre Dieu même. De même le rationaliste n'est que l'homme s'attribuant, au nom de sa raison, le droit de raisonner en dehors de l'enseignement et de la tra-

dition de l'humanité. Fût-il donc *modéré* ou semi-rationaliste, et se contentât-il, en vertu de ce droit, de raisonner en dehors de l'enseignement traditionnel de l'humanité, seulement par rapport à *quelques vérités*, il ne peut condamner tout rationaliste *absolu* qui, en vertu du même droit et en poussant plus loin l'exercice de ce droit, prétend raisonner en dehors de l'enseignement de l'humanité, sans aucune réserve, et par rapport à *toutes les vérités* morales et religieuses.

Comme donc tous les protestants, quelle que soit l'extension de leurs protestations contre l'Église, sont obligés de se regarder comme membres de la même famille, de se tolérer les uns les autres et de se pardonner mutuellement leurs négations respectives du symbole catholique, de même tous les rationalistes, quelle que soit l'extension de leurs raisonnements ou plutôt de leurs déraisonnements en dehors de l'humanité, sont obligés de se regarder comme des frères, de se tolérer les uns les autres et de se pardonner mutuellement leurs écarts respectifs de la méthode traditionnelle.

C'est ce qu'on voit en effet. Les protestants de toutes dénominations schismatiques, luthériens, calvinistes, intolérants jusqu'à la cruauté à l'égard des catholiques, non-seulement se tolèrent les uns les autres et se pardonnent mutuellement leurs différentes croyances religieuses, mais ils se montrent unis entre eux par les liens d'une charité tout évangélique, — d'après *l'Évangile réformé*, bien entendu. — Et de même les rationalistes de toutes nuances, mitigés ou absolus, catholiques ou philosophes, en un mot les semi-rationalistes et les rationalistes pur sang, intolérants jusqu'à la haine et à la persécution à l'égard des traditionalistes, non-seulement se tolèrent les uns les autres et se pardonnent mutuellement leurs différentes opinions philosophiques, mais, comme nous l'avons fait remarquer au commencement de cet écrit, ils aiment à se trouver toujours ensemble, dans le même salon, à la même table, et rien n'est plus touchant que leur entente cordiale.

Et puisque le protestantisme lui-même n'est qu'une nuance du rationalisme, nos semi-rationalistes ont des sympathies et même de la tendresse pour les protestants. Ils les traitent avec les plus grands égards; ils les laissent non-seulement vivre tranquilles, mais se propager. Cette loi d'enseignement, qui a *fusionné* dans les conseils suprêmes de l'instruction publique les évêques avec les ministres protestants et les rabbins, protestants, eux aussi, mais d'un autre genre; cette loi est leur œuvre. Que voulez-vous? du sang protestant et même païen coule dans leurs veines; et le sang n'est pas de l'eau! En étudiant de près la nature semi-rationaliste, on s'aperçoit que c'est un mélange de paganisme, de rationalisme et de protestantisme.

Ainsi, lorsque vous vous rencontrez avec un catholique, soit en paletot, soit en soutane ou en camail, mais enthousiaste pour les philosophes et les littérateurs païens jusqu'à l'engouement, lorsque vous le voyez courtois avec les rationalistes jusqu'à la bassesse, tolérant envers les protestants jusqu'à affecter de l'indifférence en matière de religion, et surtout lorsque vous l'entendez déclamer contre le traditionalisme et contre la cour de Rome, dites : « C'est un semi-rationaliste que celui-là, » et vous ne vous tromperez pas.

Le semi-rationalisme, c'est donc du protestantisme, comme c'est du paganisme et du rationalisme. C'est du protestantisme en action comme en principe. Car le principe « que la raison est une source de vérités « aussi divine et révélée que l'Écriture » n'est ni plus ni moins que l'hérésie même, le principe fondamental du protestantisme.

Seulement il est, par bonheur, contradictoire avec lui-même, et repousse les conséquences de ce principe. Il daigne admettre que le chrétien doit sacrifier la divinité de sa raison à la divinité de la Bible, ce que le protestantisme ne fait pas ou ce que du moins il ne fait pas toujours. Donc le semi-rationalisme n'est que le protestantisme inconséquent, le protestantisme pour moitié, le protestantisme juste-milieu, le SEMI-*protestantisme*, comme il est le SEMI-*paganisme*, le SEMI-*rationalisme*, le SEMI-*pélagianisme* de la philosophie, qui, tôt ou tard, aboutit au SEMI-pélagianisme de la religion. Le moyen donc de douter qu'il soit, par sa nature, essentiellement et souverainement funeste!

SIXIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

IMPUISSANT CONTRE LE RATIONALISME ABSOLU, IL EN NIE LES PROGRÈS, AFIN D'ÊTRE DISPENSÉ DE LE COMBATTRE.

§ 86. *Fausse position du semi-rationalisme vis-à-vis du rationalisme incrédule. Preuve que ce dernier n'en fait aucun cas. Pourquoi le semi-rationalisme ne peut pas le réfuter sérieusement. Impudente affirmation de sa part « Que, dans ce moment, plusieurs erreurs disparaissent. » Il ne cherche par là qu'à s'endormir et à jouir de son bien-être matériel.*

Mais, si funeste par ses doctrines, le semi-rationalisme ne l'est pas moins par ses actes. Car voici ce que c'est que le semi-rationalisme à l'œuvre.

On vient d'entendre le semi-rationalisme prenant en pitié les traditionalistes et les plaignant *de la fausseté de la position qu'ils ont prise vis-à-vis du rationalisme;* on vient aussi de nous voir lui renvoyant cet acte de compassion insolente, dont nous n'avons nul besoin. N'ayant rien de commun avec le rationalisme, notre méthode

différant de la sienne de toute la différence qui existe entre le jour et la nuit, entre le oui et le non ; le tout et le rien , le vrai et le faux, la grâce et le péché, *la position que nous avons prise vis-à-vis du rationalisme* est, nous l'avons prouvé, une position franche, tranchée, une position haute, une position *vraie*, sûre, solide. De cette hauteur, nous pouvons le combattre, comme nous le combattons, et avec ce succès que le rationalisme constate lui-même par ses cris, par ses colères et par ses fureurs. Mais le semi-rationalisme ayant adopté ses mêmes principes, ses mêmes doctrines, ses mêmes théories, et sympathisant avec lui de la manière la plus prononcée (Voy. ci-dessus, §§ 51 et 52); étant en communauté d'esprit et de nom avec lui et identifié en lui, c'est au contraire lui qui *a pris, vis-à-vis du rationalisme*, une position évidemment *fausse*, parce qu'elle est une position incertaine, indéterminée, précaire et même ridicule; position où il est plus en état de recevoir ses coups que de lui en porter; plus en état d'en être battu que de le battre.

Ah ! Messieurs les semi-rationalistes, vous aurez beau vouloir faire la guerre, quoique à de rares intervalles et d'une main timide, au rationalisme absolu. Tant que, en vous mettant en contradiction avec vous-mêmes, comme vous le faites depuis plusieurs années, vous accorderez au rationalisme que l'esprit humain n'a besoin que de lui-même pour découvrir le monde spirituel et moral, et que l'homme ne puise qu'en lui-même la révélation de l'existence de ce monde pour s'en former les idées et atteindre aux conditions constitutives de sa raison, vous ne parviendrez jamais à persuader au rationalisme absolu que la raison, si puissante en elle-même et qui l'aurait si bien servi au commencement, n'est que faible dans la suite et ne saurait plus lui servir jusqu'au bout, en sorte que la révélation surnaturelle lui soit absolument nécessaire. Il fera valoir, — ainsi qu'il nous le prouve dans tous ses écrits — il fera valoir contre la nécessité de votre révélation surnaturelle les mêmes raisons qui vous donnent le triste courage de combattre la nécessité d'une révélation naturelle; vos raisonnements n'auront aucune valeur; vos coups ne porteront que dans le vide; c'est en l'air que votre zèle s'épuisera; et vous en serez pour la bonté de vos intentions, pour l'inutilité de vos œuvres. C'est que la contradiction, l'inconséquence et la lâcheté, qui font bon marché des principes, ne sont pas des moyens propres à triompher de l'erreur!

La vérité de ces observations vient de recevoir une confirmation éclatante par le fait de votre propre expérience. Votre injustice à notre égard ne nous empêchera jamais de vous rendre justice là où vous y avez droit. Votre impertinence à nous refuser jusqu'à l'*analogue de la raison*, qu'on ne refuse pas même aux brutes, ne nous fera pas vous

refuser le talent. Nous nous plaisons donc à reconnaître que, de nos jours, on n'a rien écrit qui vaille les belles et magnifiques pages dans lesquelles vous avez démontré la nécessité, la vérité, l'existence de la révélation surnaturelle.

Mais d'abord vous n'avez pu le faire qu'en réfutant vous-mêmes tout ce que vous vous étiez permis de dire contre la Tradition, en adoptant et en rappelant à chaque instant tous ses principes et toutes ses doctrines. Ensuite, comme ces rétractations éclatantes n'ont pas suffi à effacer tout ce que vous avez dit de faux, d'injurieux et d'outrageant contre la Tradition, non plus que les malheureuses concessions que vous avez faites au rationalisme dans le même ouvrage, votre éloquente apologie de la religion révélée n'a point fait, — vous devez bien le savoir, — la moindre impression sur l'esprit des rationalistes, que vous vouliez convertir (1). Peut-être ne vous ont-ils pas même lus; et dans tous les cas, vous ne les avez pas empêchés de vous jeter à la figure leur ouvrage sur la *Religion naturelle*. Ne vous faites donc pas illusion. Tant que vous jouerez à la bascule; tant que vous boiterez des deux côtés; tant que vous serez moitié catholiques et moitié philosophes; tant que vous voudrez persuader la nécesssité d'une révélation surnatuelle à la raison, que vous aurez affranchie de la nécessité d'accepter une révélation naturelle, vous réjouirez les rationalistes, vous leur causerez une vraie *satisfaction*, comme ils vous l'ont eux-mêmes déclaré, mais vous ne les changerez pas; et la stérilité de tous vos travaux et l'impuissance de tous vos efforts vous prouveront toujours que ce n'est pas *notre position*, mais la vôtre *qui est fausse vis-à-vis* DU RATIONALISME.

Et comment le semi-rationalisme pourrait-il combattre avec succès le rationalisme? Il le voudrait qu'il n'en aurait pas le courage, et les armes lui tomberaient des mains, comme au soldat qui, marchant contre un ennemi, se trouve face à face de son frère!

On ne peut pas faire la guerre à un système dont on partage, à quelque degré que ce soit, les intérêts, les principes et les doctrines! Le semi-rationalisme, nous l'avons démontré déjà (chap. II), n'est au fond que le rationalisme *voilé*, n'est que le rationalisme moins la franchise et la logique; il n'est que le rationalisme juste-milieu, voulant sauver la chèvre et le chou et craignant de compromettre ses intérêts et sa béatitude! Les semi-rationalistes ne peuvent donc faire ni plus ni moins ce qu'ils font contre le rationalisme, c'est-à-dire : NÉANT.

Ils ont quelquefois l'air d'attaquer les philosophes; mais, bienveil-

(1) Cette étrange illusion, que le semi-rationalisme se fait à lui-même, de pouvoir, par ses lâches concessions et ses bienveillants procédés, *convertir les rationalistes incrédules*, se trouve détruite dans l'APPENDIX de cet Ouvrage.

lants avec eux jusqu'à la bassesse, ils ne tirent qu'à poudre sur eux; ils semblent les caresser, au lieu de les frapper; ils poussent la politesse à leur égard au point de n'oser même les louer sans leur permission (historique). Tandis qu'impitoyables jusqu'à la brutalité avec les vrais chrétiens, ils tirent sur eux à balle, les égards même qu'ils affectent envers eux ne sont que des impertinences, les louanges qu'ils leur adressent que des soufflets.

Et, d'ailleurs, si nos zélés et pieux semi-rationalistes étaient assez *imprudents*, assez *fanatiques* pour prendre feu, dans le moment actuel, pour la défense du divin Sauveur blasphémé et de sa religion sainte foulée aux pieds par l'incrédulité, cela ne les signalerait-il pas à la rage de l'enfer et aux violences de tout genre de la part des satellites de Satan? Cela ne les exposerait-il pas aux haines d'un parti puissant qui dispose de la renommée, aux sarcasmes d'un cynisme impie et à toutes les calomnies de la part de l'ignorance et de la mauvaise foi? Or, leur dévouement ne va pas jusqu'à leur inspirer le courage de braver de tels dangers. Ils en prennent donc bravement leur parti; ils font de la *sagesse*, de la *modération*, du *savoir-vivre* au profit..... de la philosophie, aux dépens.... de la religion.

Indifférents en présence de tant d'erreurs et de scandales qui pervertissent les âmes, impassibles en présence de tant de misères qui abîment le corps, ils ne s'occupent que d'exploiter les positions avantageuses que la bassesse, l'intrigue, la partialité, l'injustice, un mérite imaginaire et des réputations usurpées leur ont procurées. A les voir, à les entendre, on dirait que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Le *Bonum est nos hic esse*, que l'Évangile reproche à saint Pierre, et le *Quærunt quæ sua sunt*, stigmatisé par saint Paul, sont leur devise et leur règle. Ils n'aiment à rien voir, à rien entendre qui puisse troubler la béatitude matérielle dont ils jouissent ou interrompre le repos qu'ils goûtent dans les bras d'un optimisme trompeur!

Aussi nient-ils le mal pour ne pas être obligés de faire le bien; *Noluerunt intelligere, ut bene agerent* (*Psal.* 35). En doutez-vous? Mais ne les entendez-vous pas appeler *prophètes de malheur, injustes détracteurs de leur pays et de leur siècle* les hommes zélés qui essayent d'attirer leur attention sur les maux de tout genre qui nous entourent et sur ceux encore plus grands qui nous menacent? En doutez-vous encore? Lisez donc ceci : — c'est toujours l'un des chefs du semi-rationalisme, l'auteur de *la Valeur*, etc., qui l'a écrit.—

« A ces coups (des conciles provinciaux de France), toutes les er-
« reurs n'ont pas disparu : qui pouvait l'espérer? Mais *plusieurs*
« *disparaissent* et s'effacent, et l'*on s'aperçoit* que les *libres pen-*

« *seurs ont réfléchi.* S'ils ont été salutairement effrayés par les évé-
« nements du dehors, ils ont pu être éclairés par *les enseignements de*
« *l'Église*. La crainte leur a ouvert les yeux, et l'Église leur a pré-
« senté la lumière (p. 455). »

Ainsi, pour cet auteur, *on se serait aperçu que les libres penseurs* vont revenir par la *réflexion* à la vraie sagesse, tandis qu'à l'exception des semi-rationalistes, leurs amis, personne *ne s'est* encore *aperçu* de ce retour de leur part et que le monde ne s'en doute même pas ! Ainsi, grâce à cet auteur, *les libres penseurs* auraient été *salutairement effrayés par les événements du dehors*, tandis qu'ils sont rassurés plus que jamais, et que, si on les laissait faire, ils seraient tout prêts à recommencer et à plonger leur belle patrie dans de nouveaux malheurs ! Ainsi, pour cet auteur, la peur *aurait fait ouvrir les yeux aux libres penseurs;* elle les auraient rapprochés de l'Église pour entendre ses enseignements et profiter de sa lumière, tandis qu'il est de notoriété publique que *les libres penseurs de nos jours* repoussent plus que jamais l'enseignement, ferment plus que jamais leurs yeux à la lumière de l'Église, ne veulent pas de l'Église et font à l'Église une guerre aussi ouverte qu'acharnée. Ainsi, pour cet auteur, en ce moment, *plusieurs erreurs disparaîtraient et s'effaceraient*, tandis que rien n'est plus sensible, en ce moment, qu'une nouvelle recrudescence de haine de toutes les erreurs contre la vérité catholique, et que tout ce qui a de la foi gémit de ce que, sur ce sujet, on en est exactement où l'on en était dans les dernières années de la Restauration.

Quelle serait, en effet, l'erreur qui, de nos jours, *aurait disparu* et *se serait effacée?* Est-ce, par exemple, le PROTESTANTISME, qui, ne comptant que six chapelles il y a vingt-cinq ans, en compte maintenant trois ou quatre fois de plus dans la seule ville de Paris, et va gagnant toujours du terrain, dans les hautes classes au nom de l'*indifférence*, et dans le peuple par les moyens de la corruption ? Est-ce le RATIONALISME, qui se dresse toujours plus fier, plus prétentieux et plus menaçant dans les écrits de MM. Saisset et Saint-René Taillandier? Est-ce le NATURALISME, qui vient d'être formulé en nouvelle morale et en nouvelle religion dans les ouvrages de M. Simon sur le *Devoir* et sur *la Religion naturelle?* Est-ce le PANTHÉISME, que, dans son livre *Ciel et Terre*, M. Renaud vient de présenter à son tour comme la seule vraie religion du genre humain? Est-ce enfin le MATÉRIALISME et l'athéisme, que, dans ses prétendues *Études philosophiques*, avec un cynisme inconnu même au dix-huitième siècle, un jeune insensé vient de proclamer comme le seul moyen d'assurer le bonheur de l'homme et de faire progresser l'humanité ?

Toutes ces erreurs n'ont-elles pas de prétendus savants qui les pro-

fessent, des commentateurs qui les exposent, des littérateurs qui les vantent, des journaux qui les propagent avec un éclat, un dévergondage qui seraient le comble du scandale si l'on n'avait à déplorer un scandale encore plus grand, celui de l'indifférence avec laquelle l'opinion publique assiste à ces impudentes manifestations de l'impiété! Comment donc ose-t-on dire que *plusieurs erreurs ont disparu et se sont effacées?* Comment, tandis qu'on les voit affichées, EN TOUTES LETTRES, dans les annonces qui remplissent toutes les feuilles périodiques et qui tapissent toutes les rues? La religion et ses dogmes, sa morale et son culte, l'Église et ses Saints, ses solennités et ses ministres, la piété, ses ferveurs et ses pratiques ne sont-ils pas signalés tous les jours à l'incrédulité sauvage des masses, comme des objets dignes d'exécration et de mépris? Y a-t-il rien de chrétien, d'honorable, de vertueux, de sacré qui échappe aux attaques de l'astucieuse hypocrisie des *Débats,* au persiflage du *Charivari,* aux raisonnements captieux de la *Presse,* aux déclamations furibondes du *Siècle?* En admettant donc, comme nous voulons bien l'admettre, que notre auteur n'ait pas voulu en imposer à ses lecteurs, n'est-ce pas pousser au suprême degré la simplicité, la bonhomie, l'illusion qu'oser présenter au public comme toutes prêtes à se convertir l'hérésie et l'incrédulité, dans un temps où elles se montrent plus que jamais obstinées dans leur haine contre l'Église, contre la foi et contre toute vérité?

En rendant compte de *la Religion naturelle* de M. Simon, le savant M. Lherminier, qui, en vrai philosophe, ayant cherché sincèrement la vérité, a fini par la retrouver, a fait ces sages, mais navrantes réflexions:

« Cette résurrection de la *Religion naturelle* nous a surpris, nous « ne le cacherons pas. Nous étions loin de nous attendre qu'au milieu « du dix-neuvième siècle on fît la tentative de *reprendre* et de *raccommoder* cette machine de guerre du dix-huitième... Nous trouvons « dans la *Religion naturelle* de M. Jules Simon la preuve que des hommes distingués, *au lieu de marcher en avant dans la recherche de* « *la vérité, se replient sur le dernier siècle* et lui demandent des « arguments, des armes. M. Jules Simon nous dit aussi qu'il écrit pour « les esprits qui ne sauraient admettre le principe de la révélation et « qui se livrent sans réserve à la philosophie. Il veut encore marquer « d'une main ferme la limite qui sépare ce que nous pouvons connaître de ce que nous ne saurions comprendre. Mais alors que devient « l'unité de la vérité? Quoi! nous avons travaillé pour en approcher « le plus possible; tous les esprits éminents dans l'ordre religieux et « dans l'ordre philosophique se sont proposé comme but, comme

« récompense de leurs efforts l'accord des croyances et des idées, de « la foi et de la raison, de la tradition et du progrès légitime, *et on « vient recommencer aujourd'hui une scission mauvaise, inféconde « entre les parties intégrantes de la vérité, qui est essentiellement « une!* Qu'il s'en soit plus ou moins rendu compte, M. Jules Simon, « par sa *Religion naturelle, nous fait rétrograder de cent ans; il « nous replace au milieu du dix-huitième siècle*; il pose de nouveau « les problèmes comme on les posait alors; et tout le travail par le- « quel les grandes questions religieuses ou philosophiques ont été non « pas résolues, mais du moins mieux définies et embrassées dans leur « étendue, *semble comme perdu, comme effacé.* »

Ainsi, pour M. Lherminier, nous serions retournés aux plus mauvais jours de la philosophie du dernier siècle. Point de progrès dans la polémique philosophique en faveur de la religion révélée; nous nous trouverions en présence des mêmes erreurs, des mêmes blasphèmes que nos pères, sauf que, à chaque production impie qu'alors l'enfer vomissait sur la terre, les philosophes vraiment catholiques, nos pères, jetaient un cri d'alarme, d'indignation et de douleur, et que de nos jours nos philosophes, soi-disant catholiques, y restent tout à fait indifférents! N'est-ce donc pas le comble de l'aveuglement, si ce n'est le délire du mensonge, qu'oser dire au public vraiment catholique, gémissant de pareils scandales: Vous avez tort de vous plaindre de la situation d'aujourd'hui, car beaucoup d'*erreurs ont disparu et se sont effacées?*

Mais on croit difficilement ce qui n'est pas commode à croire. Si le semi-rationalisme croyait ou donnait à entendre qu'il croit aux pertes et aux dangers de la religion, par un reste de sentiment du devoir, ou du moins par un reste de pudeur, il serait obligé de changer la vie douce et commode qu'il s'est faite contre une vie de mouvement, d'action, de préoccupations, de sollicitudes, de peines et de sacrifices. Il serait obligé de s'exposer aux violences, aux persécutions de certains partis qui, furieux de ne pouvoir faire de l'opposition sur le terrain de la politique, s'en dédommagent en faisant de l'opposition sur le terrain de la vérité religieuse, et qui se consolent de la guerre qu'ils ne peuvent faire aux hommes d'État par la guerre qu'ils font aux ministres fidèles, aux défenseurs zélés de la religion. Or, c'est précisément ce que le semi-rationalisme ne se soucie pas trop de faire. Pour se dispenser donc de travailler à conjurer le danger, il le nie; pour éviter de s'engager dans de rudes et pénibles combats contre le mal, il dit que tout va bien, et se livre à un scandaleux *far-niente; Noluerunt intelligere, ut bene agerent.....*

SEPTIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

IL FAIT UN MAL IMMENSE A LA RELIGION EN NE COMBATTANT QUE SES VRAIS DÉFENSEURS.

§ 57. *Le semi-rationalisme n'a du zèle et de l'activité que contre le traditionalisme. Manière indigne dont il a traité M. Donoso Cortès. Deux de ses nouveaux champions signalant leur entrée dans le parti par d'incompréhensibles attaques contre les traditionalistes. Sa troisième levée de bouclier contre* L'UNIVERS. *Il divise et neutralise les forces des écrivains catholiques, au grand avantage de l'incrédulité, qui, aujourd'hui, se dresse menaçante plus que jamais. Il ne se fait de bien en France que par les traditionalistes. Loin de favoriser ce bien, le semi-rationalisme ne fait que l'empêcher ou l'arrêter.*

Nous nous trompons, le semi-rationalisme ne dort pas; il se donne beaucoup de mouvement, beaucoup de peine et il fait beaucoup contre... les vrais catholiques, les traditionalistes. Nous avons signalé plus haut ses horribles procédés à leur égard (§ 8); mais nous n'avons pas tout dit, nous n'en avons pas dit assez. Au scandale qui frappe les yeux de tout le monde, de laisser tranquilles, de caresser même les incrédules, il ajoute le scandale, plus révoltant encore, de persécuter, par tous les moyens, les hommes de foi et de ne persécuter qu'eux! C'est contre eux qu'il emploie toutes ses forces, tout son crédit, toute son influence, toute son autorité. Il ne censure que leurs doctrines, il ne déprécie que leur talent, il ne calomnie que leur personne, il n'attaque que leurs ouvrages, il ne s'oppose qu'à leurs entreprises, il ne combat que leurs projets de bien. Les efforts, les inventions et les industries de leur zèle et de leur charité n'échouent, le plus souvent, que devant les obstacles de tout genre que leur créent sa haine, son injustice et sa jalousie!

La belle entreprise d'une *Bibliothèque catholique populaire*, pour citer un exemple, qui eût, en quelque manière, neutralisé le mal des doctrines vénéneuses que répandent des bibliothèques *populaires* de tout autre genre et qui eût produit un immense bien, n'a été arrêtée dans son développement que par les critiques insensées que le semi-rationalisme s'est permises des ouvrages qui la composent. On se souvient avec quelle rage il s'est rué sur le beau livre de M. Donoso Cortès, *Essai sur le Catholicisme*, qui avait, à juste titre, obtenu la première place dans cette collection. C'était au moment où l'on répandait, par centaines de milliers d'exemplaires en France, le livre du plus stupide déisme, la *Confession du Vicaire savoyard*, de Rous-

seau, dont l'*Assemblée constituante* de 1848 avait ordonné la réimpression aux frais de l'État, pour *moraliser le peuple*. Eh bien, le semi-rationalisme, qui était alors puissant au point de vue politique, ne trouva pas dans son zèle pour la vraie religion un seul mot à dire, une seule observation à faire sur ce grand scandale. Apparemment parce qu'à ses yeux la religion du peuple français n'avait rien à craindre de la propagation de cette apologie de l'indifférentisme religieux, et qu'au contraire l'*Essai sur le Catholicisme* pouvait sérieusement la compromettre!!! Il laissa donc Rousseau renouveler et continuer paisiblement son œuvre de la destruction du catholicisme en France, et il ne s'attacha qu'à signaler comme hérétique le successeur de M. de Maistre, l'un des plus beaux génies et des plus grands catholiques de nos jours. Le rationalisme absolu attaqua, lui aussi, cette gloire de l'Église; mais ce fut le semi-rationalisme qui l'emporta, dans ses journaux, par l'excès de la violence, de l'injustice et de l'impudeur.

Et ne voit-on pas se renouveler tous les jours le scandale de chrétiens sincères et même fervents, — mais semi-rationalistes au point de vue philosophique, — qui, muets, inactifs, indifférents à l'égard des philosophes, ne s'émeuvent et ne vocifèrent que contre les vrais catholiques, les traditionalistes! Voyez tout ce qui sort de la presse semi-rationaliste, livres, brochures, revues, journaux. A l'exception près des belles pages en faveur de la révélation divine que nous venons de mentionner, vous y chercherez en vain des réfutations solides, sérieuses contre la grande hérésie du jour, le rationalisme incrédule. Vous n'y trouverez que des diatribes plus ou moins injustes, plus ou moins acrimonieuses, plus ou moins insolentes contre le traditionalisme, comme si c'était du côté du traditionalisme qu'on eût à craindre la ruine entière de l'ordre social et la destruction de ce qui reste encore de christianisme en France!

Dernièrement, des hommes aussi honorables par le caractère qu'ils sont dépourvus des principes du vrai savoir, écrivains aussi distingués qu'ils sont pauvres philosophes, n'ont signalé leur entrée dans la rédaction d'une Revue — qui avait besoin de s'appuyer de leur nom et qui dans ce moment ne vit qu'aux dépens de leur réputation — que par des articles qu'on peut résumer dans ces deux mots : *Tous les maux dont le catholicisme a dans ce moment à se plaindre ne sont imputables qu'aux imprudences et aux excès des écrivains catholiques.*

Pour l'auteur du *Coup d'œil sur la Controverse religieuse du jour*, si *la Presse*, par exemple, *le Siècle*, *les Débats*, *le Charivari*, *la Revue des deux Mondes* et toute la coterie voltairienne attaquent avec tant de rage, blasphèment avec tant de fureur et traînent tous les jours dans la boue tout dogme, toute morale, tout culte, le catholicisme,

l'Église, Jésus-Christ et Dieu lui-même, la faute n'en est qu'à *l'Univers*, aux *Annales de philosophie chrétienne*, aux *Études sur le christianisme*, voire même aux *Annales du Bien* et au *Journal de la Charité*. Ce sont les *violences* de ces feuilles, de ces livres catholiques qui auraient excité les susceptibilités religieuses de l'incrédulité! Pour le noble auteur de l'incompréhensible écrit sur le *parti catholique*, c'est aussi ce parti qui est cause de tous les maux de la religion, voire même de cette triste loi sur l'enseignement, dans laquelle l'indifférence en matière de religion a été établie en principe, et la plus précieuse des libertés, réclamée depuis tant d'années par le catholicisme, immolée aux exigences et aux intrigues du parti voltairien de la main d'orateurs catholiques. Et remarquez bien que tout cela a été dit dans une feuille dont quelques rédacteurs ne se refusent pas toute espèce de violence et d'injustice dans la discussion!

Ah! vraiment, il est navrant de voir des hommes religieux, si pleins de douceur, de courtoisie et d'égards pour les démolisseurs de la religion, ne réserver leur colère, leurs invectives et leurs emportements que pour les défenseurs de leur propre foi! Mais que voulez-vous? c'est une nécessité *de la position qu'ils ont prise.* Ils se sont convertis au semi-rationalisme; et, dans cette communion philosophique, comme la réfutation du rationalisme est une impossibilité, un non-sens, la persécution du traditionalisme devient une nécessité.

Au moment même où nous écrivons, le semi-rationalisme, qui n'a jamais rien entrepris, qui ne fait et ne dit rien contre tant de livres et de journaux impies répandant partout et si loin l'impiété, en est à sa troisième croisade contre *l'Univers;* il vient de l'attaquer par un violent libelle anonyme (1). Or, malgré ses défauts, qu'il reconnaît et avoue lui-même, *l'Univers* est au fond l'unique organe de l'opinion catholique, le plus sérieux et le plus redoutable défenseur du catholicisme dans la presse périodique européenne. Combat-

(1) Voici comment le journal le plus orthodoxe, le plus indépendant, le plus sensé et le plus répandu de tous les journaux de la province, *le Messager du Midi* (du 7 août 1856), vient de flétrir la mauvaise foi, l'injustice et les intrigues du semi-rationalisme, à l'occasion de cette brochure : « Un de nos cor-« respondants de Paris nous signalait dernièrement l'apparition d'un pamphlet « intitulé *l'Univers jugé par lui-même,* qu'on a *distribué gratis* aux princi-« paux membres du clergé et dans lequel, avec *une mauvaise foi insigne,* on « a rapproché quelques passages extraits çà et là de la collection entière de « l'*Univers,* pour en faire un acte d'accusation contre M. Veuillot. Ce sont là « des *procédés odieux* et que n'emploient pas les écrivains *les moins délicats* « sur le choix des armes de la polémique. On s'étonne donc de les voir mis en « œuvre par une coterie qui *se prétend* religieuse, catholique, parlementaire et

tre donc ce journal, ce n'est pas, il s'en faut, du zèle catholique (1).

Ce sont des moyens indirects, si l'on veut; mais il est impossible de calculer le mal que, par ces moyens, les semi-rationalistes causent à la religion! Ce même journal, *l'Univers*, et dans ce journal un seul homme d'un talent exceptionnel ne fait-il pas passer de mauvais quarts d'heures à tous les organes de l'impiété? Que serait-il si tous les hommes de talent et de doctrine, si tous les grands écrivains que, grâce à Dieu, le catholicisme compte en si grand nombre, au lieu d'être divisés et de se déchirer entre eux par des querelles intestines, par la guerre civile, étaient unis en un corps d'armée compacte contre tous les ennemis extérieurs du catholicisme? Ah! ils leur feraient un bien mauvais parti! Ils porteraient dans leur rang le trouble, la consternation, le découragement, ces avant-coureurs de la défaite! ils les chasseraient de toutes les positions avantageuses qu'ils occupent; ils leur feraient éprouver des pertes qu'ils ne pourraient réparer. Ils leur enlèveraient les chefs les plus habiles, les combattants les plus généreux. Ils réduiraient toutes leurs batteries au silence. Ils les obligeraient à se cacher ou à fuir; et lors même qu'ils

---

« même *académique*. Nous avons dit cent fois que nous ne partagions pas « toutes les opinions de *l'Univers;* par conséquent nous ne trouvons pas extraor- « dinaire qu'il soulève des discussions vives. Mais on ne peut s'empêcher de « reconnaître que cette petite et courageuse phalange d'écrivains rangés autour « de M. Veuillot ne soit composée d'hommes honnêtes, désintéressés, convain- « cus, dévoués et par conséquent respectables. C'est ce que déclare très-nette- « ment aujourd'hui M. l'évêque d'Arras, dans une lettre adressée à *l'Ami de la* « *Religion*, petit journal ecclésiastique qui se met à la tête de la *coalition* « contre *l'Univers*, parce qu'il compte *sur sa succession*. Nous ne reproduisons « pas la lettre de monseigneur d'Arras, mais nous revendiquons avec lui la « liberté pour des écrivains consciencieux, et *nous dénonçons*, comme lui, *à* « *l'indignation des gens de bien les pitoyables intrigues* à l'aide desquelles « on s'efforce *de tuer un journal* qui a rendu plus de services, remué plus « d'idées et déployé plus de courage *que tous ceux qui l'attaquent avec tant* « *d'acharnement et d'injustice.* »

(1) Monseigneur l'évêque de Saint-Claude, l'un des évêques les plus distingués de France qui, dans ce démêlé contre *l'Univers*, ont pris fait et cause pour cette feuille, a dit : « Si *l'Univers* se jetait *dans l'opposition*, on lui pardonnerait bien des torts. » C'est une grande parole que celle-ci. Elle nous apprend que ce n'est pas le zèle de la religion, mais que c'est le zèle à faire triompher une *certaine opinion politique* qui arme en ce moment le bras du semi-rationalisme contre *l'Univers*. En effet, si on voulait s'en rapporter aux bruits qui courent, les principaux chefs de *cette opinion*, ecclésiastiques et laïques, auraient contribué, chacun pour sa part, à la confection de ce pamphlet, de cette Babel philosophique!.....

n'en auraient pas complétement raison, il est certain qu'au moins les ennemis de la vérité catholique ne feraient pas tant d'horribles ravages, n'obtiendraient pas tant de déplorables succès et surtout qu'ils n'auraient ni tant d'insolence ni tant d'orgueil!

Ah! si nos ennemis ne sont forts que de notre faiblesse, nous ne sommes faibles que de nos divisions! Mais ces divisions et cette faiblesse, dans la grande armée catholique, ne sont l'œuvre que des semi-rationalistes.

Au lieu de s'unir aux talents disséminés dans les rangs des écrivains catholiques pour former avec eux une association puissante qui, sans aucun doute, aurait bientôt raison de toutes les erreurs et sauverait le christianisme en Europe et la foi en France, ils se sont formés en une coalition funeste qui détruit les principes de la polémique religieuse et qui, méconnaissant les intérêts et les besoins de l'Église, compromet sa cause. Ils se sont engagés dans une voie où les vrais défenseurs du catholicisme ne sauraient les suivre. De là, parmi ces beaux talents, cette division qui les arme les uns contre les autres quand elle ne les neutralise pas les uns par les autres. De là l'affaiblissement de leurs forces contre l'erreur. De là les déviations de tant d'âmes d'élite, qui sont à chaque instant enlevées à la cause catholique pour être jetées dans l'incertitude des opinions, dans un état qui n'est ni l'incrédulité ni la foi. De là enfin ce mouvement rétrograde qui, arrêtant les progrès de la religion, efface toujours davantage son action et son influence sur l'esprit des peuples!

Les traditionalistes ont été provoqués, ils n'ont jamais été provocateurs. Ce sont les semi-rationalistes qui, sous prétexte de défendre la vraie philosophie et la vraie religion, ont, les premiers, semé, nourri et fomenté la discorde parmi les défenseurs les plus courageux et les plus dévoués de la vraie religion et de la vraie philosophie. Ce sont eux qui, les premiers, ont fait feu sur leurs frères d'armes, et les ont forcés à épuiser, en se défendant contre leurs propres frères, les forces qu'ils avaient ramassées contre l'ennemi commun. Ce sont les semi-rationalistes qui, laissant tranquilles les vrais hérétiques et les vrais incrédules, ne se sont occupés qu'à faire passer pour incrédules et pour hérétiques des chrétiens à qui on ne pouvait reprocher qu'un dévouement peut-être excessif envers l'Église! En imitant et même en surpassant les procédés propres aux vieux partisans de l'erreur et en les tournant contre les vrais disciples de la vérité, ils ont accablé ces derniers de toute espèce d'injures; ils les ont vexés par toute espèce d'attaques, ils ont tenté de les anéantir par toute sorte de persécutions. Ennemis secrets du gouvernement et de tout ce qui est Romain, ils se sont appliqués, par des grimaces d'un dévouement

hypocrite et par d'indignes bassesses, à rendre suspects même au gouvernement, même à Rome les personnes d'un attachement à toute épreuve à l'ordre public et à Rome. Ils ont provoqué contre eux des mesures politiques qu'ils blâment dans toute autre occasion, des condamnations ecclésiastiques dont ils se moquent ou qui, du moins, n'ont à leurs yeux aucune importance! Par la corruption et par l'intrigue, par le mensonge et par la calomnie, par d'obscures manœuvres et par des agressions à ciel ouvert, ils ont cherché à les éloigner de toutes les places, à tourner contre eux tous les organes de la publicité, à les priver de tout moyen de défense, à leur ôter toute parole, à leur faire interdire l'eau et le feu.

Dans cette position difficile, réduits à la nécessité de défendre à tout instant leur foi contre d'incompréhensibles attaques, comment les traditionalistes pourraient-ils se livrer aux grands combats contre l'incrédulité? On comprend donc pourquoi, dans ce moment suprême pour le catholicisme en Europe et particulièrement en Italie et en France, la polémique catholique languit, et l'impiété est presque demeurée seule maîtresse du camp.

Ah! nous le répétons, par d'horribles productions de tout genre l'esprit d'incrédulité se propage, s'infiltre toujours davantage dans les masses et les pénètre de lui-même. Nous ne croyons pas exagérer en affirmant que, dans ce moment, il y a moins de foi dans le *peuple* des villes et des campagnes en France qu'il n'y en avait à la fin du dernier siècle. Pour quelques individus de la classe moyenne qui reviennent à la foi, des populations entières l'abandonnent ou croupissent dans l'incrédulité pratique ou dans l'indifférence... Non, ce n'est pas exact. Car, indifférent pour la vérité, le peuple se passionne toujours davantage pour l'erreur. Témoin l'empressement avec lequel, dans les dernières classes, particulièrement à Paris et même parmi les paysans des environs de Paris et du centre de la France, on s'arrache des mains les livres, les romans, les journaux les plus hostiles au catholicisme et aux mœurs : ce qui donne à *la Presse* et au *Siècle* seuls plus de souscripteurs que n'en ont tous les autres journaux ensemble; ce qui fait l'horrible succès de ces livres en petit format qu'on donne au peuple plutôt qu'on ne les lui vend (1); et c'est cette nourriture empoisonnée que le peuple préfère!

(1) On lit dans le *Journal de Bruxelles :* « La littérature française est l'une « des grandes plaies de ce temps. Au lieu d'aider le malheureux à porter plus « légèrement le poids de la vie en lui montrant les perspectives infinies que la « religion nous ouvre au delà de ce monde, elle semble n'avoir au contraire « d'autre but que de river l'homme à la terre et d'éveiller dans son cœur de

On en fait un reproche au gouvernement, qui n'y peut rien. Nous savons d'une manière certaine que, dans tous les nouveaux contrats qu'il a passés avec les entrepreneurs des travaux publics, le gouver-

---

« stériles et dangereuses convoitises. Rien ne trouve grâce devant *le cynisme* « *brutal* et *la verve libertine* des romanciers du jour. Et cependant ce sont « là les véritables instituteurs du peuple !

« Un moment on a pu croire que nous allions être délivrés de cette lèpre des « mauvais livres. L'abolition de la contrefaçon des ouvrages français paraissait « devoir amener ce résultat ; mais, la spéculation aidant, nous avons conservé « l'avantage de *pouvoir nous empoisonner à bon marché. Jamais la France* « *n'a déversé chez nous autant d'immondes productions.*

« Pour s'assurer le marché belge, la librairie parisienne en est venue à livr « à des prix fabuleux ces ignobles publications, où le crayon vient en aide « l'imagination en délire pour fasciner et corrompre plus sûrement la jeunesse.

« Ces ouvrages *illustrés*, auxquels on ne saurait donner le nom d'œuvres « littéraires, se vendaient déjà à raison de *quatre sous* la feuille, c'est-à-dire « l'équivalent d'un in-8° ordinaire. Eh bien, il paraît que c'était encore trop « cher.

« La librairie française n'avait pas dit son dernier mot, et, en attendant qu'ils « se donnent pour rien, les chefs-d'œuvre de George Sand, d'Eugène Sue et « *tutti quanti* sont tombés à cinq centimes : cinq centimes, un sou, comme la « panacée de Fontanarose. En outre, pour rendre la chose plus séduisante, « c'est sous forme de *journal illustré* qu'elle s'offre au public blasé, et, à en « juger par les titres, il y en a pour tous les goûts : l'*Omnibus*, le *Journal pour* « *rire*, le *Dimanche*, l'*Ami de la maison*, etc., etc., etc. L'étiquette, comme « on voit, a un certain air d'honnêteté, mais il n'en est pas de même de la « drogue qu'elle couvre ; celle-ci est de la pire espèce, et nous croyons de notre « devoir de prémunir les familles chrétiennes contre le danger de ce nouveau « genre de publications. »

« Nous avions entendu dire, ajoute ici une feuille française, que les évêques « réunis à Paris, il y a trois semaines, pour le baptême impérial, avaient fait « une démarche pour obtenir du gouvernement deux choses : l'observation de « la loi du dimanche, au moins dans les travaux publics, et la surveillance de « cette presse à cinq centimes, qui va porter les romans de M. Sue et de ma- « dame Sand jusque dans les derniers rangs du peuple des villes et des cam- « pagnes ; de ces journaux illustrés que leur bon marché met à la portée de toutes « les bourses, que les plus pauvres n'ont besoin d'emprunter ni de louer, qu'ils « achètent ; que les enfants peuvent ainsi ramasser et lire quand les adultes n'en « veulent plus, et qui corrompent jusqu'aux illettrés ; car les images suppléent « au texte pour ceux qui ne veulent pas le lire.

« Cependant le travail du dimanche n'a pas même été interrompu, et la litté- « rature à cinq centimes fait rage.

« Évidemment la démarche qu'on a racontée n'a pas eu lieu, car elle n'aurait « pas pu, si elle avait été faite, ne pas obtenir un plein succès. »

nement a fait insérer, comme l'une des conditions essentielles, le respect du repos du dimanche. Cela pouvait se faire, et cela a été fait. Mais ce n'est guère par des ordonnances de police ni par la censure qu'on peut arrêter le mal de la mauvaise presse. La *Restauration*, qui eut recours à de tels remèdes, ne fit que l'aggraver et rendre le catholicisme odieux. Le moyen le plus sûr et le plus efficace de neutraliser le poison des mauvais livres, c'est d'en faire et d'en propager de bons. C'est d'imiter le zèle infernal de l'impiété et de s'unir, de s'entendre, de se concerter, se dévouer pour adopter contre elle ses propres moyens, et de la combattre par ses propres armes.

Le traditionalisme ne demanderait pas mieux. Non-seulement il en a la pensée, mais, dans la mesure qu'il lui a été possible de le faire, il l'a réalisée. C'est lui qu'on a toujours trouvé et qu'on trouve encore toujours sur la brèche et aux premiers rangs parmi les defenseurs de la cause catholique. Tous les livres, comme nous l'avons remarqué plus haut, qui dans ces derniers temps ont donné le plus à mordre au philosophisme incrédule et à l'hérésie ne sont sortis que de son école. Tout ce qui se fait de bien (et, Dieu merci, il s'en fait encore beaucoup) en France et par la France, c'est par ces traditionalistes qu'on accuse de renverser la religion par sa base qu'il se fait, et nous dirions presque qu'il ne se fait que par eux. C'est particulièrement par eux que cet esprit de prosélytisme religieux, l'un des éléments de la nature française et qui distingue et honore tant la France catholique, se perpétue dans l'Église, se propage par le monde et renouvelle, avec les travaux, les prodiges des plus beaux siècles du christianisme.

Voyez toutes ces nouvelles fondations pieuses qui se multiplient en France comme par enchantement et par lesquelles le zèle catholique, parcourant toute la terre, explore tous les coins, embrasse toutes les nations, et, semblable à la Grâce dont il est l'œuvre, prend toutes les formes (*multiformis gratia Dei.* Petr.), parle tous les langages et se plie à toutes les situations. Voyez, il catéchise l'infidèle, il confond l'incrédule, il gagne l'hérétique, il instruit l'ignorant; il convertit le pécheur, il satisfait tous les besoins de l'âme, il guérit toutes les plaies, relève toutes les faiblesses, il accueillit tous les repentirs, il sauve tous les désespoirs, il porte à la connaissance de Dieu et répand partout les bienfaits et les consolations de la grâce et de la vérité. Regardez tous ces établissements charitables, toutes ces associations du dévouement qui surgissent à chaque instant et en si grand nombre sur ce beau sol de France, et par lesquels, sous les noms les plus touchants, par les combinaisons les plus ingénieuses, par les industries les plus délicates et par l'esprit de sacrifice poussé aux dernières limites de l'héroïsme, la charité catholique multiplie et répand selon toutes les

nuances de la misère les divisions du secours. Voyez-la donc « élever l'enfance du pauvre dans la crèche, dans l'asile et dans l'école, payer et protéger son apprentissage, adopter l'orphelin, délivrer le prisonnier, visiter le malade, ouvrir des refuges à des existences brisées, réhabiliter le désordre, encourager le repentir, essuyer toutes les larmes, compatir à toutes les douleurs, aider sans l'humilier la pauvreté qui se cache, ajouter à l'aumône la parole qui console et qui fortifie. » Eh bien, toutes ces œuvres de zèle et de charité qui font connaître et bénir l'esprit de la vraie religion et qui honorent la France, c'est, avant tout, au traditionalisme qu'on les doit. Elles sont sa pensée. Et comme c'est lui qui les imagine par sa science et qui les accomplit par son énergie, c'est encore lui qui les défend par son courage, qui les nourrit par sa générosité, qui les soutient par sa persévérance et les fait prospérer par son dévouement. Et ce qui est bien remarquable encore, tandis que ceux qui se pavanent du titre de *Gallicans* n'ont travaillé qu'à déconsidérer la France, à amoindrir, à annuler la prépondérance légitime qu'il lui appartient d'exercer parmi les nations au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue religieux, ce sont les traditionalistes, ces hommes qu'on cherche à flétrir du nom d'*ultramontains*, qui se montrent les plus zélés pour la prospérité et pour la gloire de la France. Ce sont eux qui, par des livres publiés dans tous les formats et adaptés à toutes les intelligences, ce sont eux qui, par des inventions toujours nouvelles pour améliorer les âmes et soulager les corps, font partout admirer et chérir le nom et le caractère français.

Or, toutes ces entreprises si catholiques des traditionalistes, loin de rencontrer l'encouragement, la faveur, le concours auxquels elles auraient droit, ne rencontrent que des oppositions de tout genre de la part des semi-rationalistes, qui se donnent pour les défenseurs zélés du catholicisme!

Le semi-rationalisme fait directement, lui, un grand mal par ses doctrines. Abusant de l'autorité de deux grands noms, il ne fait, par son prétendu catholicisme selon Bossuet, il ne fait, dis-je, du catholicisme, autant qu'il lui est possible, que sans le pape et contre le pape; et par sa prétendue philosophie selon Descartes il ne fait de la philosophie, autant qu'il lui est possible, que sans la religion et contre la religion. Mais ce mal qu'il fait par les mauvais livres qu'il produit (1) est

(1) Il est bien rare qu'un livre qui sort de l'école semi-rationaliste soit tiré à un grand nombre d'exemplaires ou reçoive les honneurs d'une deuxième édition. Ses journaux ont bien de la peine à vivre; le nombre des abonnés de *tous* ses journaux ensemble n'arrive même pas à la moitié du nombre des abonnés d'*un seul* journal de la Tradition, *l'Univers*. C'est peut-être parce que tout ce qui sort

moins grand que celui qu'il fait par les bons livres auxquels il fait exclusivement la guerre et qu'il empêche de se propager et même de naître. Que ce soit par impuissance ou par paresse, il est incontestable que le semi-rationalisme ne fait aucun bien. Cela l'humilie, le rend furieux; et pour se consoler du bien qu'il ne fait pas il s'acharne contre ceux qui le font ou qui voudraient et pourraient le faire. Il paralyse le zèle des vrais catholiques; il met des obstacles à leurs bonnes œuvres; il discrédite tous leurs desseins; il désarme leur courage, il dissipe leurs forces, il rend impossibles leur union, leurs combats énergiques et suivis contre les ennemis de la foi. Niez donc qu'à ce point de vue encore il soit horriblement funeste.

HUITIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

IL FORME DANS SES ÉCOLES DE FAUX PHILOSOPHES ET DE VRAIS ATHÉES.

§ 58. *Études logiques sur l'enseignement philosophique du semi-rationalisme. Grand nombre d'athées qui sort de ses écoles. Ce fait déplorable n'est que le résultat logique de la méthode qu'il suit en enseignant la philosophie. Procédé par lequel la méthode traditionnelle, en formant le philosophe, fortifie le chrétien. La formule du R. P. Gratry. La méthode du semi-rationalisme, au contraire, en commençant par le doute cartésien et en donnant la raison pour base unique des plus importantes croyances, rend elle-même inefficaces les preuves qu'elle fournit de ces mêmes vérités; elle détruit, dans l'esprit des jeunes gens, le chrétien sans former le philosophe, et leur donne le droit d'être athées. Le semi-rationalisme en fait des athées en puissance; les circonstances en font des athées en actes. Ce qui arriverait si l'on comprenait les affreux ravages que fait le semi-rationalisme.*

Mais nulle part le semi-rationalisme n'est plus funeste que dans les écoles de philosophie qu'il dirige ou qu'il inspire.

Nous demandons à nos lecteurs la permission de faire ici des études logiques un peu approfondies sur l'enseignement philosophique du

---

d'une plume semi-rationaliste ne brille que par l'absence du vrai, du sérieux, du solide en matière de doctrine, et que la contradiction, l'absurde et la mauvaise foi en font presque tous les frais. Quelque grand que soit donc le bruit qui accompagne l'apparition de telles productions; quelque grand que soit le nombre des trompettes qui les annoncent et les recommandent à l'admiration publique; quelque grand que soit le zèle des patrons et des compères pour les imposer bien plus que pour les indiquer du haut de la chaire ou du confessional, tout cela ne saurait leur donner l'importance et l'intérêt qu'elles n'ont pas et qu'elles ne peuvent avoir.

semi-rationalisme. Car rien n'est plus propre à *dévoiler* toute la portée pernicieuse de ce système et à faire toucher du doigt les avantages, la vérité et l'importance de la méthode traditionnelle.

Nous savons bien, et nous aimons à le répéter toujours, que les semi-rationalistes ne sont ni *idéalistes*, ni *matérialistes*, ni *fatalistes*, ni *panthéistes*, ni *sceptiques*, ni *athées*. Mais c'est par une heureuse inconséquence; c'est parce qu'ils s'arrêtent à mi-chemin, c'est parce qu'ils reculent devant les conséquences légitimes, naturelles, nécessaires de leurs propres principes. La logique vient de nous donner toutes les conséquences renfermées dans les principes, dans la méthode du semi-rationalisme (§ 81); et ces conséquences sont les erreurs les plus graves, les plus grossières, erreurs destructives de toute vérité, de toute certitude, de toute liberté, de toute science, de toute morale et de toute religion.

Ils ont donc beau repousser, combattre ces erreurs par les mots, puisqu'ils les admettent toutes par le fait, au moins implicitement, dans le système qu'ils suivent et d'où elles découlent nécessairement; et ils ne pourront empêcher d'y voir tomber l'immense majorité des malheureux qu'ils élèvent d'après ce système. « La logique est « une force supérieure à celle de l'homme, fût-il doué des dons du « génie. »

Cela explique le phénomène lamentable que nous avons indiqué et sur lequel nous avons gémi plus haut : que de certains établissements, dirigés par des ecclésiastiques respectables, il sort plus d'incrédules que de vrais chrétiens. Comment en serait-il autrement ? Si, dans ces établissements, l'enseignement littéraire est souverainement païen, l'enseignement philosophique y est païen au suprême degré. Car le semi-rationalisme qu'on y professe, qu'on y enseigne n'est, comme on l'a vu que le cartésianisme; le cartésianisme n'est à son tour que le philosophisme païen de Platon, renouvelé et implanté depuis deux siècles dans les écoles chrétiennes; et le principe fondamental de ce philosophisme n'est que LA SOUVERAINETÉ DE LA RAISON affranchie du frein de toute autorité; il n'est que le rationalisme plus ou moins conséquent, plus ou moins hardi, plus ou moins masqué, plus ou moins développé.

Et qu'on ne s'y trompe pas, ces incrédules improvisés ne sont ni plus ni moins que de véritables athées, soit à la manière de M. Dolfus, qui, comme on vient de le voir (pag. 227), a, sans tant de façons, déclaré *que Dieu n'est pas;* soit à la manière des théologiens du *Siècle*, de *la Presse* et du *Journal des Débats*, qui admettent Dieu, mais sans la Providence, comme ils admettent le Christ, mais sans la Divinité. Car, ainsi qu'ils viennent de nous l'apprendre

par leurs critiques irrévérencieuses contre les mandements des évêques à l'occasion des dernières inondations, le Dieu de ces messieurs est le Dieu qui ne se mêle pas des choses humaines ; il est le Dieu également indifférent pour ceux qui l'honorent et pour ceux qui l'outragent; il est le Dieu *qui n'a aucun pouvoir sur les lois immuables de l'univers* (sic); il est, en un mot, le Dieu d'Épicure, le Dieu, d'après Cicéron, « affirmé par le mot, et nié par le fait. » Or, si le nombre des athées de cette dernière espèce est malheureusement plus grand qu'on ne le pense, c'est que, dans ses écoles prétendues catholiques, le semi-rationalisme, sans en avoir l'intention, en fabrique à chaque instant et à peu de frais tout autant et avec la même facilité que le rationalisme absolu dans ses écoles prétendues philosophiques.

Mais pour bien comprendre le mécanisme de cette détestable fabrication, par lequel le semi-rationalisme forme des philosophes athées, il faut le comparer au mécanisme par lequel le traditionalisme forme des philosophes chrétiens.

La philosophie traditionaliste commence par établir dans l'esprit de ses élèves les faits suivants, dont la vérité est incontestable :

1° Que toutes les vérités concernant Dieu, la création, la spiritualité et l'immoralité de l'âme, la loi morale et la vie future, même en tant qu'elles appartiennent à l'ordre naturel et qu'elles ne sont point au-dessus de la portée de la raison, ont été révélées au premier homme au moment même de sa création, qu'elles lui ont été confiées, et qu'elles ont été acceptées par lui, *per modum fidei*, comme celles qui étaient de l'ordre surnaturel ; et que, comme saint Thomas l'a invinciblement démontré (voir plus haut, § 27, pag. 168), il était nécessaire (*oportuit*) que Dieu en agît ainsi ;

2° Que, dès le commencement, ces mêmes vérités ont été transmises et qu'elles le sont toujours de génération en génération par voie d'enseignement et de tradition. En sorte que, ce que Dieu révéla lui-même au premier homme, afin qu'il le crût d'abord sur sa parole (foi), sauf à en comprendre ensuite une partie et à s'en rendre compte par sa raison (science), l'Église, les parents, les maîtres l'enseignent ou le révèlent aux enfants, afin qu'ils le croient à leur tour sur l'autorité de leur témoignage, toujours *per modum fidei* (foi), sauf à le comprendre ensuite, en partie, à l'aide de la réflexion et du raisonnement quand et autant qu'ils en seront capables (science);

3° Que les connaissances ci-dessus ne sont point entrées dans le monde par le fait de l'enseignement philosophique, mais qu'elles ont, au contraire, toujours et partout, précédé l'existence de la philosophie et des philosophes ; qu'elles n'ont conservé leur certitude entière et pure de toute erreur que là où elles étaient soutenues par la révéla-

tion qu'on appelle *positive*, existant simultanément à la révélation historique et traditionnelle, comme cela est arrivé jadis chez les Juifs et plus tard chez les chrétiens; et que, par conséquent, elles ont une certitude indépendante de toute démonstration rationnelle, une certitude basée sur le témoignage et l'enseignement de l'Église, de la famille ou de la société humaine tout entière; qu'en un mot elles ne reposent pas sur la certitude philosophique;

4° Que tout homme qui vient en ce monde apprend d'abord à croire en Dieu, connaît la création, la spiritualité de l'âme, etc., par voie d'enseignement et de tradition; et que cet enseignement est investi de toutes les conditions d'une certitude véritable. Car c'est Dieu qui a voulu que ces connaissances fussent d'abord transmises par ce moyen, *per modum fidei*, afin que *tous* puissent y participer *facilement*, *sans mélange d'erreur* et *avec une certitude inébranlable* (*omnes*, *de facili*, *sine miscela erroris*, *fixa certitudine*. Saint Thomas), ce qui eût été impossible par le moyen du raisonnement ou de la philosophie.

D'où il suit que, régulièrement parlant, la philosophie n'a pas à démontrer ces vérités pour en donner la *connaissance*,— car elles sont connues par d'autres moyens, — ni pour en donner la certitude, — car elles reposent sur un autre fondement; — mais bien pour en justifier, par des raisons prises dans sa sphère propre, la foi et la croyance déjà existantes. Car, en effet, le genre humain n'a pas besoin de la philosophie pour connaître Dieu et croire en lui avec toute certitude. « Dieu, a dit très-bien Cornélius à Lapide, a donné à l'homme d'abord la *foi* et ensuite la *science*. L'homme doit donc commencer par croire en Dieu, sauf ensuite à s'expliquer les œuvres divines par la *science*, sauf à se confirmer et à progresser par la considération de ces œuvres dans la connaissance de Dieu, afin de le louer et le glorifier (1). »

Voilà ce qu'enseigne à la jeunesse la philosophie de la Tradition; et rien n'est plus simple, ni plus naturel, ni plus conforme à la nature de l'homme et à l'histoire de l'humanité et de la religion qu'un pareil enseignement.

Cet enseignement commence donc par bien poser ce point essentiel: Que le but de la philosophie n'est pas de découvrir, par la raison, les vérités mentionnées ci-dessus, — qui sont connues partout par la tradition avant de l'être par la philosophie, et indépendamment d'elle; —

(1) Deus dedit homini fidem et scientiam : fide ergo credat in Deum, et « scientia contempletur opera ipsius, ut ex eis eum agnoscat, laudet et glori« ficet (*In cap*. XVII ECCLI.). »

ni d'en établir la certitude, — dont elles jouissent par le témoignage de la croyance unanime et perpétuelle du genre humain, avant toute démonstration rationelle, et indépendamment d'elle ; — mais que le but de la philosophie est de justifier cette croyance et de l'affermir.

Ce point essentiel une fois posé, la philosophie traditionnelle s'applique à démontrer à ses élèves les mêmes vérités par toutes les lois et tous les principes qui règlent le raisonnement humain dans les choses et dans les sciences de l'ordre naturel. Elle s'applique surtout à prouver qu'avec l'idée de Dieu, telle que la fournit l'enseignement traditionnel, on rend parfaitement raison de l'existence du monde, de l'ordre qui y règne, de tout ce qui s'y passe, en un mot, au moral comme au physique, et que sans cette idée rien ne demeure intelligible. Et de ces démonstrations elle fait jaillir ces conclusions : Que nul n'a le droit, aux yeux de la raison, de repousser de son cœur la croyance en Dieu ; Que celui qui l'a repoussée l'a fait contre la raison, et qu'il est obligé par la raison d'y revenir et de s'y rattacher, sous peine de renoncer à tous les principes et à toutes les lois qui président à ses raisonnements.

Or, quel est, quel peut et doit être le résultat d'une telle méthode? Pour les jeunes gens qui la suivent, mais qui, par défaut de moyens intellectuels ou d'application, n'ont pu saisir toute la portée et la force de ces démonstrations touchant les vérités dont il s'agit, ces vérités n'en sont pas le moins du monde ébranlées dans leur esprit. Car ne leur a-t-on pas appris, dès le commencement, que ces vérités n'ont, pour la première fois, rayonné dans le monde par le fait de la raison humaine, mais par le fait de la révélation divine, qui a précédé non-seulement l'usage, mais la formation et la naissance de la raison? Ne leur a-t-on pas appris, dès le commencement, que la certitude de ces vérités, basée sur la foi traditionnelle, est indépendante de toute démonstration rationnelle ; que les démonstrations rationnelles, servant merveilleusement à en justifier la croyance, ce n'est pas elles qui l'ont fondée, et que, loin que la foi au Dieu créateur, par exemple, repose uniquement sur le témoignage de la raison, on ne peut reconnaître aucune compétence, aucun droit à la raison si l'on ne commence par croire au Dieu créateur et auteur de la raison (voir ci-dessus, pag. 143)? Quelle que soit donc l'impression que les preuves purement rationnelles des vérités dont il s'agit auront produite dans l'esprit de ces jeunes gens, leur foi en elles demeure dans toute sa solidité. Elle est même accrue et raffermie, chez eux, par le témoignage de ceux, parmi leurs compagnons, qui, ayant une plus forte tête qu'eux et plus capables de comprendre la puissance des raisonnements les plus abstraits, jugent les démonstrations de ces

vérités vraiment triomphantes, et y adhèrent avec un assentiment inébranlable.

Quant aux jeunes gens de cette seconde catégorie, il est évident que l'étude de la philosophie d'après une telle méthode fait d'eux de vrais philosophes. Elle le fait sans diminuer le moins du monde, mais en fortifiant, au contraire, en éclairant en eux toujours davantage la foi du chrétien, en lui fournissant des armes bien solides et bien trempées pour se défendre contre toutes les attaques de la fausse science ou de l'incrédulité, auxquelles, en sortant des mains de ses instituteurs, cette foi pourra se trouver exposée. C'est ainsi que la méthode traditionnelle, traduite en pratique dans les écoles de philosophie, forme des hommes capables de faire progresser la science et crée des athlètes pour la défense de la religion.

Mais il n'en est pas ainsi de la méthode que le semi-rationalisme suit dans l'enseignement de la philosophie. Lors même qu'il ne pousse pas la stupidité au point de proposer, *explicitement*, à des intelligences de quinze ans le doute cartésien comme le vrai point de départ de cette science, il ne peut s'empêcher de les y engager, du moins implicitement, en vertu de ses principes. Pour le semi-rationalisme, l'homme n'a besoin que de sa raison et de sa conscience pour connaître Dieu et ses principaux attributs, le monde et son origine, l'homme et sa destinée, la vie future et son éternité, la morale et ses principales obligations, en un mot les premiers dogmes et les premiers devoirs. La révélation ne lui est nécessaire et utile que pour acquérir une connaissance plus complète et plus parfaite de ces mêmes dogmes et de ces mêmes devoirs. Or, réduite, façonnée en méthode philosophique, cette doctrine se transforme nécessairement dans les principes que voici et qui, comme nous venons de le remarquer, sont, en effet, formellement et sans mystère, professés et enseignés dans toutes les écoles semi-rationalistes de philosophie : « 1° Que ce n'est pas en commençant par croire qu'on arrive à bien raisonner, mais que c'est en commençant par bien raisonner qu'on arrive à bien croire. 2° Que pour bien philosopher il faut donc commencer par mettre de côté la raison de l'autorité, et lui substituer exclusivement l'autorité de la raison. Et 3° enfin, Qu'il faut faire abstraction de tout ce qu'on a admis précédemment comme vrai sur le témoignage de la foi, et n'admettre rien comme vrai que sur le témoignage du raisonnement. » N'est-ce point là le doute cartésien dans toute sa rigueur?

Quelles sont les conséquences de ce doute, que les professeurs semi-rationalistes prêchent, plus ou moins explicitement, aux malheureux jeunes gens qui leur sont confiés et qu'ils parviennent, sans trop de peine, à glisser et à établir dans leur esprit? Les voici. D'abord ce

doute les met en état de défiance de ce qu'on leur a précédemment enseigné, et ébranle horriblement en eux, lors même qu'il n'arrive pas à la détruire tout à fait, la foi des vérités qu'ils ont sucées avec le lait et crues dès leur première enfance. Dès cet instant cette foi n'est plus à leurs yeux un principe, elle n'est qu'une habitude..... incommode, dont le temps, les mauvaises lectures et l'esprit de la société où ils vont être lancés les aideront à se débarrasser complétement.

En second lieu, le propre du doute cartésien c'est d'inspirer aux jeunes gens à qui on l'a inoculé une grande confiance en eux-mêmes, une présomption sans bornes dans leur raison à peine sortie du maillot et un immense orgueil. Cet orgueil, ils le traduisent par l'air de compassion, de dédain et même de mépris avec lequel, dès les premiers jours de leur entrée en philosophie, ils regardent le vulgaire, les femmes, leurs propres parents, enfin tout ce qui n'est pas philosophe, se moquant de la *simplicité* de leur foi et de leur religion.

Mais l'effet le plus funeste du doute cartésien c'est qu'en engageant le philosophe qui en fait son point de départ à ne tenir aucun compte des croyances universelles et perpétuelles du genre humain, à ne rien croire, à ne croire pas même en Dieu avant qu'il s'en soit directement démontré l'existence, le doute cartésien déplace dans son esprit la base de la certitude des premières et plus importantes vérités. Ces vérités ne seraient plus certaines pour lui, parce que c'est Dieu qui les a révélées dès l'origine du monde et parce que cette révélation, à laquelle l'humanité entière n'a jamais cessé de croire, lui est attestée et présentée, pure de toute erreur, exempte de toute mutilation et à l'état de développement complet, par l'enseignement de l'Église. Elles ne seraient certaines pour lui qu'en tant que la démonstration rationnelle les lui aurait rendues telles. C'est-à-dire qu'il ne se croira obligé de les admettre qu'autant qu'on les lui aura démontrées par la raison; et qu'au lieu de la base large et inébranlable de la révélation divine, attestée par le témoignage général de l'humanité et de l'Église, elles n'auront pour lui que la frêle base de la conception humaine, s'appuyant sur le témoignage de l'évidence individuelle, principe de toute incertitude et de toute erreur.

Admettons que les preuves rationnelles de ces vérités, telles qu'on les donne dans les écoles du semi-rationalisme, aient toute la puissance dont elles sont capables pour subjuguer la raison et commander son assentiment (ce qu'elles n'ont pas et ne peuvent pas avoir dans ces écoles, la philosophie semi-rationaliste n'étant qu'ignorance des vrais principes philosophiques et de raison); qu'est-ce que cela fait?

Il arrive souvent que ces preuves ne soient point comprises, ou qu'elles le soient peu, par ceux à qui on les propose. Saint Thomas

dit positivement que l'esprit des jeunes gens, tiraillé en sens divers par le mouvement des passions, n'est pas apte à la connaissance scientifique d'une vérité si haute que l'existence de Dieu (1). Le même grand docteur a affirmé aussi que l'une des raisons pourquoi il *a été nécessaire* que la vérité, touchant l'existence et les attributs de Dieu fût donnée aux hommes par révélation par mode de foi, et non par raisonnement, c'est parce que, lors même qu'on fût parvenu à demontrer effectivement cette vérité par les arguments les plus solides, on ne l'aurait point mise, pour cela, à l'abri de toute incertitude. Car il y a bien des choses qui, bien et dûment démontrées, n'en demeurent pas moins incertaines chez ceux qui ne comprennent pas la puissance de la démonstration, particulièrement s'ils voient que ceux-ci enseignent le contraire de ce que ceux-là affirment être démontré (2).

Ajoutons à cela, dit le docte évêque de Montauban, que « le P. Gratry, dans un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit et qui a reçu une infinité d'éloges, prétend que les preuves ordinaires que l'on donne de l'existence de Dieu (3) sont, sous quelques rapports, *insuffisantes* ou *incomplètes*, *parce que la conclusion en est* TOUJOURS *plus forte que les prémisses;* et *qu'il faut absolument les rapporter* TOUTES à *la formule nouvelle qu'il propose* si on veut qu'elles soient rigoureusement démonstratives (4). Mais cette

(1) « Tempore juventutis, dum diversis motibus passionum anima fluctuat, « non est apta ad tam altæ veritatis cognitionem (*Summa cont. gentil.*, lib. I, « cap. IV). »

(2) « In dubitatione remanerent ea quæ sunt verisssime demonstrata, dum « vim demonstrationis ignorant, et præcipue cum videant a diversis diversa « doceri... Et ideo *oportuit* per viam fidei, fixa certitudine, ipsam veritatem de « rebus divinis (*ad quam ratio pertingere potest*) hominibus exhiberi « (*Ibid.*). »

(3) Il devait ajouter : *Dans les écoles du semi-rationalisme;* car dans les écoles du traditionalisme il en est bien autrement.

(4) Nous regrettons sincèrement que cet auteur si savant et si pieux, et que nous avons épargné dans cet ouvrage, à cause du respect que la pureté de ses intentions et la sincérité de son zèle nous inspirent, se soit laissé halluciner par le semi-rationalisme au point de s'en faire le plus chaud partisan et d'affirmer une pareille énormité, dont la conséquence serait que ni les preuves si solides et si magnifiques que saint Thomas a données de l'existence de Dieu dans ses deux *Sommes* ni celles non moins magnifiques ni moins solides que Fenelon a données de cette grande vérité dans son *Traité de l'existence de Dieu* ne sont ni suffisantes ni complètes, et que, si le P. Gratry n'eût daigné naître et donner *sa nouvelle formule* sur cet important sujet, le genre humain n'aurait

formule est tellement élevée et subtile qu'elle ne peut être à la portée que de bien peu d'intelligences. » On doit donc s'attendre à ce que la grande majorité des étudiants en philosophie ne saisisse pas toute la valeur réelle de ces preuves.

Mais, dans ce cas, que deviendra-t-elle la croyance en Dieu de ces eunes gens, auxquels on a appris qu'ils ne doivent croire en Dieu qu'autant que leur raison le leur a démontré par des preuves qu'ils ne comprennent pas? Et que leur dira-t-on pour les ramener à la croyance de cette grande vérité, si dans la suite ils sont parvenus à en douter ou même à l'abandonner? Leur dira-t-on qu'ils sont toujours obligés de croire en Dieu, et qu'ils sont coupables devant Dieu, et même devant la raison, de rester dans leur doute ou dans leur incrédulité par rapport à Dieu, lors même qu'ils n'en auraient pas été persuadés et convaincus par les démonstrations philosophiques qu'on leur a données? Mais c'est leur dire qu'il faut croire en Dieu, re-

---

jamais eu sur l'existence de l'Être souverain des preuves *suffisantes, complètes, et rigoureusement démonstratives !* C'est par trop fort, comme on le voit, et point n'est besoin de le réfuter. Nous nous bornerons donc à prier le vénérable père de vouloir bien nous dire comment la doctrine semi-rationaliste (qui fait tout le fond de son livre *sur la connaissance de Dieu*) « *Que l'homme a toujours pu par sa raison seule arriver à découvrir Dieu,* en d'autres termes, à se *démontrer Dieu,* » serait une doctrine vraie, si pour lui, avant qu'il eût révélé au monde sa *nouvelle* FORMULE, l'homme n'a jamais eu de preuves *suffisantes, complètes et rigoureusement démonstratives* que Dieu est. Voilà comment ce bon semi-rationaliste aussi se réfute lui-même, ainsi que tous ses collègues, *par ses propres doctrines !* Mais nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici cet autre semi-rationaliste, que nous avons entendu plus haut (§ 37) nous assurer avoir trouvé dans sa raison toutes les idées de l'Incréé, de l'Éternel, de l'Indépendant, de l'Absolu, de l'Infini, du Parfait, en un mot le Dieu vivant; et, dans l'idée de la perfection de sa propre nature, l'idée de la perfection divine; et à qui rien que le principe : *Point d'effet sans cause*, a suffi pour se *démontrer rigoureusement*, par sa raison, l'existence du Dieu qu'il avait découvert dans sa raison. Et nous demanderons encore à cet honorable semi-rationaliste ce qu'il pense de ce bon père, son collègue dans le même enseignement; qui, à son tour, vient de nous assurer ici que depuis l'origine du monde et avant l'an de grâce 1856 (qui restera toujours mémorable par la découverte de la *nouvelle formule* pour prouver Dieu) l'homme n'avait jamais trouvé par sa raison aucune preuve *suffisante*, *complète* et *rigoureusement démonstrative* pour se démontrer le Dieu connu par la tradition. Ce qui est affirmer que, moins encore, l'homme a jamais pu découvrir par sa raison le Dieu inconnu à sa raison. La contradiction entre ces deux chefs de la même école est ici formelle et palpable. Voilà encore comment le semi-rationalisme est d'accord avec lui-même !

venir à la foi de Dieu par de tout autres motifs, puisque ceux qu'on leur a fournis ne les ont pas convaincus et ne les convaincront peut-être de longtemps. C'est leur dire qu'il faut toujours croire en Dieu sur le témoignage de Dieu lui-même, attesté par la tradition et par l'Église, lors même qu'on ne peut y croire sur le témoignage des preuves rationnelles, parce qu'on ne les comprend pas.

Or, parler de la sorte à ces jeunes gens, c'est d'abord vouloir ramener par la *foi* des esprits qu'on a égarés par le raisonnement ; c'est vouloir, en un mot, revenir à la méthode traditionnelle, en reconnaître et en avouer la vérité, la nécessité et l'importance.

Ensuite ce n'est qu'à des jeunes gens enseignés par la méthode traditionnelle qu'on a le droit de tenir ce langage. Car cette méthode est la seule qui, en voulant bien que la foi en Dieu puisse être appuyée, défendue et fortifiée par la raison et par le raisonnement, cependant établit en principe que cette foi ne dépend pas et ne peut pas dépendre de la raison ni du raisonnement, comme de sa cause première et principale. Cette méthode est la seule qui, en voulant bien qu'on démontre aux jeunes philosophes l'existence de Dieu, le veut de telle sorte qu'il soit bien entendu d'avance que, s'ils n'en comprennent pas les preuves, ou si elles ne les convainquent pas, cela ne leur donnera nullement le droit de rester en suspens relativement à cette vérité, mais qu'ils devront seulement reconnaître que leur esprit leur fait défaut et que leur pénétration est insuffisante pour comprendre la force de ces démonstrations.

Mais il n'en est pas, il n'en peut pas être de même, d'après la méthode philosophique du semi-rationalisme. Cette méthode, en apprenant à la jeunesse, à laquelle on l'enseigne en philosophie à se placer en dehors de tout enseignement, de toute tradition et de toute foi ; en lui apprenant que la raison, seule, doit précéder la foi, la former, l'engendrer, et que toute vérité, même la connaissance de l'existence de Dieu, ne doit être que l'œuvre et la conquête de la raison ; cette méthode, disons-nous, n'a pas le droit d'imposer à cette même jeunesse une pareille croyance indépendamment de la raison, malgré la raison, et lors même que la raison ne comprend pas les preuves rationelles qu'on lui en a fournies.

Sous peine donc de se mettre en contradiction manifeste avec elle-même, cette triste méthode est obligée d'admettre que tout jeune homme de quinze ans est innocent, devant Dieu et la raison, de ne pas croire en Dieu, de rester dans le doute et dans l'incrédulité par rapport à Dieu tant qu'il n'en aura pas été persuadé par des démonstrations philosophiques. Elle est obligée d'admettre que, dans le cas où l'on ne comprend pas les preuves de l'existence de Dieu, le doute

et l'incrédulité quant à cette vérité sont légitimes jusqu'à ce que la philosophie soit parvenue à les détruire par la force et l'efficacité de ses démonstrations. Elle est obligée d'admettre contrairement à toute raison et à la doctrine de l'Église, — comme Bossuet l'a si bien démontré dans ses conférences avec Claude, — qu'il y a ou qu'il peut y avoir dans la vie de l'homme, et même du chrétien, un temps où il lui est permis de dire : « Je ne crois pas en Dieu, » sans que cet aveu soit un crime !

C'est, nous le répétons, par la seule et unique méthode traditionnelle que la foi en Dieu est sauvegardée contre toutes les obscurités, les faiblesses, les défaillances et les incertitudes de la raison, parce que seule elle appuie cette foi sur l'autorité du témoignage traditionnel, d'où elle tire son origine. Mais, d'après la méthode semi-rationaliste, qui ne donne à cette foi que le raisonnement et les preuves rationnelles pour base, cette foi auguste et fondamentale, cette foi principe de toute vie intellectuelle, de toute vie morale et même de toute raison; cette foi sans laquelle l'homme ne sait plus rien, ne comprend plus rien, ne peut plus rien s'expliquer, ne se comprend, ne s'explique pas lui-même, ne raisonne pas et n'est plus même l'homme; cette foi reste à la merci des conceptions variables, des efforts impuissants, des fausses lumières, des caprices de la raison. Et dès lors est-il étonnant de voir cette foi s'évanouir, se dissiper, périr dans l'esprit des jeunes gens qu'on a ainsi enseignés dès l'instant qu'elle se trouve en contact avec l'esprit d'incrédulité, d'indifférence et d'athéisme pratique du siècle ? C'est le contraire qui serait étonnant et même miraculeux. Aussi ce contraire n'arrive-t-il pas, si ce n'est que dans des cas bien rares et par des raisons purement exceptionnelles. Les choses en sont à ce point que, de nos jours, un jeune homme conservant la foi maternelle, la foi pure, ferme, active, efficace en Dieu, en Jésus-Christ et en la vie future, après la sortie d'un collége où l'on n'enseigne que la philosophie du semi-rationalisme, est un vrai phénomène, un vrai prodige !

Ce n'est pas, nous le répétons encore, que les professeurs semi-rationalistes de philosophie soient des athées, enseignant ou voulant enseigner l'athéisme. Il y a parmi eux des hommes dont rien n'égale le zèle sincère à bien établir dans l'esprit de leurs élèves la foi et la religion. Mais la pureté de leurs intentions ne suffit pas à neutraliser les vices de la méthode dont ils font usage en enseignant la philosophie.

Par cette méthode ils ne forment pas le moins du monde *le philosophe;* et, sans s'en douter, ce sont vraiment eux qui tuent, dans l'esprit des jeunes gens, *le chrétien; Currente rota, urceus exit.* Qu'importe

s'ils leur fournissent quelques arguments en faveur des plus importantes vérités de l'ordre religieux et moral, puisqu'ils leur administrent en même temps le principe de toutes les erreurs, le rationalisme? Ces arguments, dont, après tout, les jeunes gens ne comprennent pas généralement la force et la portée, sont bientôt oubliés par eux, et ne laissent pas la moindre trace dans leur esprit, tandis que la doctrine rationaliste, par laquelle on a faussé leur raison, y reste toujours debout, pour leur rendre suspectes toutes les preuves de la foi et pour leur faire regarder comme un droit de la raison la pensée, aussi sacrilége que stupide, de se former à elle seule la religion!

Le semi-rationalisme n'est que le rationalisme en *puissance;* et, dans les conditions actuelles de la société, il est impossible que la jeunesse qui en a été imbue ne le traduise plus ou moins promptement *en acte.* La philosophie que les semi-rationalistes lui enseignent est essentiellement et radicalement fausse; et il est impossible que cette fausse philosophie, fortifiée par l'ignorance, par l'orgueil, par l'esprit du siècle, ne triomphe pas de ces vagues idées, de ces faibles principes, de cette instruction si superficielle de la religion, et de ce vernis de christianisme par lesquels les semi-rationalistes s'imaginent former une jeunesse religieuse et chrétienne.

En parlant de ces malheureux chrétiens qui, pendant la persécution, retombaient dans l'idolâtrie, saint Cyprien disait : « Il faut en gémir, mais il ne faut point s'en étonner. Ce n'est pas la persécution qui en a fait des apostats; la persécution n'a fait que prouver que, depuis longtemps, ils n'étaient plus chrétiens. » On peut dire la même chose de cette immense multitude de jeunes gens qui, en mettant le pied hors du collége ou du séminaire deviennent incrédules, ou athées. Le contact avec le monde ne les a pas gâtés, il n'a fait que les faire connaître. La conversation avec les incrédules et avec les athées ne les a pas faits ce qu'ils n'étaient pas, elle n'a fait que découvrir ce qu'ils étaient vraiment : des chrétiens chimériques, et de vrais incrédules, et de vrais athées. Leur apostasie avait commencé au collége et par les mêmes maîtres qui ne voulaient d'abord que leur inspirer la foi et les y maintenir, mais qui, dans le fait, n'ont planté que l'incrédulité en *puissance*, en germe, en principe dans leur esprit, incrédulité que le temps, les mauvaises compagnies et les mauvaises lectures ont déduite en *acte*, ont développée et mise au grand jour.

Que voulez-vous! une philosophie moitié incrédule et moitié catholique s'est, depuis deux siècles, établie dans les écoles chrétiennes. En tant qu'incrédule, elle n'a cessé et ne cesse, d'enseigner qu'au moyen *des idées innées*, ou des *intuitions directes de Dieu*, ou des

participations immédiates de la lumière et de la raison divine, l'homme peut découvrir Dieu et ses perfections, l'âme humaine, sa nature et sa destinée, les principes du juste et de l'injuste, du bien et du mal; la loi naturelle, en un mot, et ses obligations. Et, en tant que catholique, cette même philosophie n'a cessé et ne cesse d'enseigner aussi que, *au contraire*, cette révélation *véritable*, directe et *naturelle* du Créateur à sa créature ne suffit pas à l'homme; qu'elle est défectueuse, incertaine, qu'elle n'a son complément et sa perfection que dans la révélation divine, extérieure, surnaturelle, dont l'Église est dépositaire; que l'homme, enfin, doit aller demander à l'Église cette révélation, et se laisser guider par elle, sous peine de ne posséder jamais ni la vérité certaine ni toute la vérité.

Mais « pardon », a dit à cette imprudente philosophie à demi catholique la philosophie totalement incrédule; « pardon, mille fois pardon. N'est-ce pas vous qui m'avez appris que, par des moyens que jusqu'ici vous n'avez su préciser assez bien, il est vrai, Dieu se manifeste à l'homme, et que cette manifestation est une révélation *véritable, mais naturelle?* N'est-ce pas vous qui m'avez appris que Dieu parle à chaque homme dans l'intérieur de son esprit, et qu'il l'instruit des vérités premières qui lui servent de guide à sa première entrée dans le monde des êtres intelligents? Comment donc cet enseignement divin, qui suffisait au commencement, ne suffirait-il plus dans la suite, et aurait-il besoin d'un autre enseignement divin? Allons donc, ce que vous dites là n'est pas raisonnable. » Et en disant ces mots, la philosophie incrédule, persuadée d'en avoir assez de la révélation naturelle, tourne le dos à cette philosophie prétendue catholique, et l'envoie promener; ou bien elle l'envoie enseigner dans les sacristies, aux femmes et aux enfants, aux imbéciles, aux esprits enthousiastes du merveilleux, aux âmes passionnées pour le mysticisme, pour le fanatisme et la superstition; elle l'envoie, disons-nous, enseigner le complément, la perfection de la vérité qui ne se trouve que dans la révélation surnaturelle. C'est, en deux mots, l'histoire de l'enseignement philosophique du semi-rationalisme. Jugez donc s'il n'est pas un système, un enseignement funeste!

En sortant des écoles de philosophie, la jeunesse se trouve exposée, ainsi que le concile d'Amiens en avertit les professeurs catholiques, à toutes les séductions du rationalisme, aux inondations des erreurs qu'il renferme et qui débordent de toute part. On ne saurait pas assez prémunir cette jeunesse contre ces dangers qui l'attendent à son entrée dans le monde. On ne saurait pas assez lui inculquer le grand principe « que c'est par la foi naturelle que commence et se forme la raison, » ni l'y affermir. C'est le seul principe capable d'engager la rai-

son dans sa voie naturelle et par conséquent sûre, et de prévenir tous ses écarts. Au lieu de cela, que fait-on dans toutes les écoles du semi-rationalisme? On commence par dire à des intelligences de quinze ans que l'homme n'a besoin que de lui-même pour atteindre à un certain nombre de vérités de l'ordre spirituel et moral. On ne leur parle que de la *valeur* et de la *dignité* de la raison (1), au lieu de leur parler de la *nécessité* et de l'*autorité* de la foi. On leur persuade que leur raison a des forces qu'elle n'a pas véritablement. On les accoutume à se gonfler d'orgueil par une sotte confiance en elles-mêmes. On les encourage à tout soumettre à leur raison, à tout décider sur la seule autorité de leur raison, y compris les principes fondamentaux de la religion, et à ne les accepter qu'autant qu'ils paraissent vrais ou raisonnables à leur raison. C'est-à-dire qu'on les met dès la première heure en défiance, on les arme contre toute foi et toute autorité; on les pétrit de présomption et d'orgueil; on leur administre les principes du rationalisme; on leur en donne les allures, on leur en apprend la méthode, on leur en inspire les sentiments.

Or, est-il étonnant de voir tomber un oiseau qu'on excite à voler avant d'avoir des ailes ou lorsqu'il n'en a que de factices? Est-il étonnant de voir se développer et croître une plante dont on a jeté quelque part le germe et qu'on a soigneusement cultivée? Est-il étonnant de voir s'évanouir *dans leurs pensées* des esprits à qui on a dit de ne se nourrir que de leurs propres pensées? Est-il étonnant, en un mot, de voir de jeunes intelligences si mal façonnées et si bien formées dès la première heure au moule du rationalisme devenir à vingt ans des rationalistes achevés?

En vain leurs professeurs de philosophie, d'une orthodoxie irréprochable, travaillent avec tout le zèle possible, et font les plus louables efforts pour les affermir dans la croyance aux grands dogmes de l'existence de Dieu, de la création du monde, de la spiritualité et de l'im-

---

(1) Récemment, encore, à l'occasion d'un travail philosophique qu'un savant semi-rationaliste, excellent prêtre d'ailleurs, aurait fait sur l'*ontologie*, on lui a adressé ce compliment, que nous nous abstenons de qualifier : « Vous avez res- « titué à la raison humaine TOUTE SA VALEUR. Votre ouvrage est mieux qu'un « livre, c'est l'introduction *féconde à une bonne philosophie*, que vous avez « *reçu la mission* de propager (!!!). » On ne lui a pas dit d'où ni de qui il aurait reçu *la mission de propager* cette *bonne philosophie*. Nous aimons à croire que ce modeste ecclésiastique n'aura pas pris ces mots au sérieux, et qu'il voudra bien se rappeler que toute philosophie qu'on dit « bonne » n'est pas toujours LA *bonne philosophie*, particulièrement si cette *bonne philosophie* n'est tout bonnement que le malebranchianisme condamné par l'Église...

mortalité de l'âme, de la vie future et de l'origine divine d'une *législation primitive*. Car, en vrais semi-rationalistes, ils ne donnent pas à ces dogmes pour base la révélation divine, mais le raisonnement humain; ils ne les assoient pas sur la tradition, mais sur la raison; ils ne représentent point la raison comme le moyen propre à les *démontrer*, mais comme le procédé naturel pour les *découvrir*, comme le principe sur lequel ils reposent et comme la *source* d'où ils découlent. Par cela donc ces professeurs étourdis ne bâtissent l'édifice de ces importantes vérités dans l'esprit de leurs élèves que sur le sable, que sur le terrain mouvant des conceptions humaines. C'est-à-dire que pendant qu'ils cherchent à les y établir d'une main ils les y démolissent de l'autre; que, tout en les leur inculquant, ils leur fournissent les moyens de s'en débarrasser plus tard, et qu'en leur indiquant les arguments par lesquels on peut les démontrer ils leur donnent aussi le droit de les juger et de les nier.

Par un aveuglement incompréhensible, les semi-rationalistes ne voient donc pas tout le mal qu'ils font! Mais ce sont vraiment eux qui, sans en avoir la moindre intention à coup sûr, font tout le mal que nous voyons se faire autour de nous. C'est dans leurs écoles que la jeunesse se forme au rationalisme ou à l'incrédulité, à laquelle elle finit par s'attacher. C'est chez eux que se préparent ces innombrables victimes, ces horribles hécatombes d'âmes que le génie du mal renouvelle tous les jours, sur l'autel de la science, aux dieux infernaux. C'est chez eux que les jeunes gens apprennent à mal raisonner sur tout, et en finissent par douter de tout et par tout nier.

Ah! si l'on comprenait généralement les effrayants ravages que font les semi-rationalistes! Eux-mêmes n'auraient pas assez de larmes pour effacer le crime de trahison dont ils se rendent coupables à l'égard de la jeunesse chrétienne, des familles, de l'Église et de la société. La jeunesse n'aurait pas assez d'imprécations pour les maudire, les parents n'auraient pas assez de reproches à leur faire, l'Église n'aurait pas assez d'anathèmes pour les frapper, la société n'aurait pas assez de châtiments pour les punir; et il serait évident pour tout le monde que le semi-rationalisme est horriblement funeste!

CONCLUSION.

Maintenant, pour nous résumer, nous devons, pendant quelques instants encore, en revenir aux semi-pélagiens de la théologie.

Ces sectaires, nos lecteurs doivent s'en souvenir (voir ci-dessus, pag. 31), avaient la prétention de passer pour les seuls théologiens catholiques de leur époque, se tenant à une égale distance, disaient-ils, des exagérations des disciples de saint Augustin touchant la nécessité et l'action de la grâce et des impiétés des partisans de Pélage touchant les droits de la nature. Ils donnaient leur système théologique pour le seul système raisonnable dans cette grande controverse, pour le seul système propre à concilier les deux doctrines opposées et à ramener la paix dans l'Église. Mais l'Église n'en pensa point ainsi. Elle ne vit dans les semi-pelagiens que de nouveaux et de vrais hérétiques, fils légitimes et naturels des pelagiens, mais plus timides, plus niais, ou bien plus hypocrites, et partant plus dangereux. Ainsi ils furent condamnés par les souverains pontifes Célestin Ier et Boniface II, à la suite du concile d'Orange.

Eux-mêmes, sentant bien que leur position, entre deux, n'était point tenable, se retirèrent de la lutte et se dispersèrent. Une partie d'entre eux, levant le masque, se déclara ouvertement pélagienne; le reste revint tout bonnement à la vraie doctrine de l Église.

Il y a toute apparence qu'il en sera de même des semi-rationalistes, les vrais *semi-pélagiens de la philosophie*. Ils ont, comme on l'a vu (*ibid.*), la prétention de passer pour les seuls philosophes catholiques de notre époque, se tenant à égale distance, disent-ils aussi, des exagérations des traditionalistes touchant la nécessité et l'influence de la révélation et des impiétés caractérisées des rationalistes touchant les droits de la raison. Ils présentent, eux aussi, leur système philosophique comme le seul système raisonnable dans cette grande question, comme le seul système apte à rapprocher les deux opinions extrêmes et à ramener la paix dans les écoles.

Mais, très-probablement, les écoles catholiques ne penseront pas de même. On finira par comprendre, dans ces écoles, que les semi-rationalistes ne sont, au fond, que les enfants naturels et légitimes des rationalistes, mais plus inconséquents, plus simples ou moins sincères que leurs pères, et par là même plus funestes. Et, dans l'intérêt non-seulement de la science, mais aussi de la foi, qu'ils compromettent,

on provoquera et l'on obtiendra peut-être contre eux des condamnations bien autrement sérieuses que celles qu'ils ont provoquées contre les traditionalistes *sans avoir pu les obtenir*.

Peut-être qu'eux-mêmes, sentant que leur position, entre les deux armées belligérantes, est des plus fausses et des plus critiques, se résigneront à quitter le camp où ils ne sont qu'un embarras de plus pour tout le monde. Les hypocrites du parti, désespérant de se cacher plus longtemps sous de menteuses apparences de catholicisme, s'avoueront franchement rationalistes. Ceux dont un faux zèle, fils de l'ignorance, aura trompé la bonne foi, ouvriront les yeux désillusionnés, et re-reviendront tout bonnement à la méthode traditionnelle. En sorte que le semi-rationalisme, vrai *semi-pélagianisme* de la philosophie, et ayant marché sur ses traces, finira comme lui.

De compte fait, la secte des semi-pélagiens, pendant la courte période de son existence, avait divisé les forces des théologiens catholiques qui, réunies, auraient eu bien plus tôt raison de la grande hérésie de cette époque-là, le pélagianisme. Elle avait tenté, par de sottes calomnies, de décourager et d'étouffer le zèle des vrais défenseurs de la grâce. Enfin, par de déplorables sophismes, elle avait réussi à prolonger, au lieu de la faire cesser, la lutte gigantesque qui existait alors entre le *Naturalisme* et le *Surnaturalisme*.

Et de même, de compte fait, la secte des semi-rationalistes a, elle aussi, pendant sa durée de cent cinquante ans, semé et fomenté la discorde entre des frères. Elle a eu, pendant si longtemps, le triste avantage de diviser les forces des philosophes catholiques qui, réunies, auraient bientôt raison de la grande erreur du jour, le rationalisme. Elle a tenté, par son opposition insensée jusqu'à la folie et féroce jusqu'à la persécution, de décourager les vrais défenseurs de la révélation chrétienne. Par ses déclamations furibondes, appuyées sur la sottise, le mensonge et l'impudence, elle a réussi a éterniser, au lieu de la conduire à terme, la lutte plus gigantesque encore qui, depuis le protestantisme, se trouve engagée entre la raison de l'homme et la révélation de Dieu. Enfin, elle s'est rendue coupable du crime, plus grand qu'on ne pense, d'avoir entraîné des prêtres catholiques à plaider la cause de la raison au préjudice de la cause de la foi, à multiplier le nombre et à doubler les forces des ennemis du catholicisme. Tout ce qu'on a lu jusqu'ici dans cet ouvrage a dû, nous l'espérons, convaincre les amis et les patrons du semi-rationalisme que cette manière de l'apprécier, de notre part, n'est pas une calomnie, et que nos prévisions à son égard ne sont pas mal fondées.

Mais le mal immense que les semi-pélagiens firent jadis à l'Église ne fut pas sans compensation. Leurs argumentations sophistiques,

leurs objections fallacieuses mirent les docteurs catholiques en demeure de mieux approfondir et, à l'aide de l'Écriture et de la tradition, de mieux préciser le grand mystère de la grâce. Et c'est à ces argumentations et à ces objections que nous devons un grand nombre de savants écrits qui parurent à cette époque-là et dans lesquels la vraie doctrine catholique sur cet important sujet se trouve affermie par de nouvelles preuves et environnée d'une plus grande lumière. En sorte qu'en le retardant les semi-pélagiens ne firent que rendre, sans y penser, plus éclatant le triomphe de la vraie doctrine catholique touchant la grâce. Par là ils contribuèrent, autant peut-être que les pélagiens purs, eux-mêmes, à prouver la vérité de cette importante remarque de saint Augustin : « Que le mal que fait la perversité des hérétiques produit toujours ce bien qu'il sert à un plus « grand développement et à l'affermissement de la vraie doctrine « de l'Église : *Improbitas hæreticorum ostendit quid habeat sana « doctrina.* »

De même le mal plus grand encore que les semi-rationalistes font de nos jours au double point de vue de la science et de la foi n'aura pas, lui non plus, été sans dédommagement et sans profit. Les sophismes, les mensonges, les impostures, les impertinences qu'ils se permettent avec tant d'assurance contre les traditionalistes et les persécutions scandaleuses qu'ils ourdissent contre eux obligeront ces derniers à se resserrer davantage, à mieux s'entendre entre eux, à développer plus amplement, à formuler avec plus de clarté et d'exactitude leur doctrine sur la grande question de l'origine des connaissances humaines. Leur système et leur profession de foi sur ce grand sujet y gagneront en précision et en solidité ; et le triomphe de la méthode traditionnelle, qui n'est, au fond, que la méthode catholique et à laquelle le triomphe de la grande cause de la révélation chrétienne est intimement lié, n'en sera que plus éclatante et plus assuré.

C'est le but que, pour notre part, nous avons voulu atteindre. En combattant l'erreur, nous avons visé à augmenter les forces de la vérité en la faisant mieux connaître. — Car, la vérité est d'autant plus forte qu'elle est mieux connue. — En *dévoilant* le semi-rationalisme, en l'exposant dans toute sa nudité, dans toute sa difformité, dans tout son grotesque, à la risée et au mépris publics, nous avons tâché de débarrasser le portrait de la Tradition des couleurs étrangères dont la main ennemie du semi-rationalisme l'avait surchargé pour le défigurer ; nous avons tâché de le restaurer et de lui rendre sa fraîcheur, sa beauté, son importance, sa grandeur et sa dignité. Aux mêmes endroits où nous avons prouvé, pièces en mains, la ressem-

blance du semi-rationalisme avec le semi-pélagianisme (*chap.* I) ; son identité parfaite, malgré ses déguisements, avec le rationalisme incrédule (*chap.* II) ; la contradiction et l'absurdité de ses principes et de ses doctrines (*chap.* III) ; la stupidité de ses affirmations (*chap.* IV) ; la fausseté, le mensonge et le ridicule de ses bases historiques (*chap.* V) ; sa duplicité, son injustice révoltante à l'égard du traditionalisme (*chap.* VI) ; et enfin le mal énorme qu'il a fait et qu'il fait toujours à la philosophie elle-même, à la religion et à l'Église (*chap.* VII) ; aux mêmes endroits, disons-nous, où nous avons fait ainsi justice du semi-rationalisme nous avons donné, ce nous semble, une exposition claire, nette, raisonnée et approfondie, autant que nous avons pu le faire, de la méthode traditionnelle. Nous avons démontré l'ancienneté de son origine, l'intimité de ses rapports avec les fondements du catholicisme, la solidité de sa base dans la nature même de l'homme, la simplicité de ses principes, la vérité de ses doctrines, la logique de ses déductions, l'importance de ses conséquences et de son application pratique dans la philosophie et l'immense avantage qu'on en a toujours tiré et qu'on peut en tirer encore pour la défense du christianisme. En même temps que nous avons découvert l'ignorance phénoménale du semi-rationalisme touchant les éléments mêmes de la raison et de toute science et la misère, la contradiction, l'incohérence, le vague, le néant, le faux, les aberrations et les effets funestes de sa philosophie, nous avons, d'après saint Thomas, donné la vraie théorie sur l'origine des idées, sur la nature, les constitutifs et l'usage de la raison, et ses rapports avec la tradition et la foi ; sur la loi éternelle, base de la loi naturelle ; sur la vérité et les moyens naturels de la connaître ; sur l'âme et ses facultés intellectuelles. Nous avons, en un mot, présenté à nos lecteurs un résumé, à peu près complet, DE LA VRAIE PHILOSOPHIE, que les grands hommes de l'Église avaient créée pour l'usage et dans l'intérêt de l'Église philosophie qui, pendant quatorze siècles, a été la seule acceptée par les nations catholiques et le boulevart le plus solide du catholicisme.

Ce travail, que nous sachions, n'avait pas été fait encore *de nos jours*, où cependant il était si nécessaire ; du moins il n'avait pas été fait de manière à mettre à la portée de tout le monde, à populariser ce que la philosophie dite scolastique renferme de plus profond et de plus sublime et qui est de l'importance la plus grande et la plus générale pour la science et pour la religion. C'est donc un service que leur aura rendu cet ouvrage, service d'autant plus certain que ce n'est pas une doctrine à nous, une doctrine nouvelle que nous y avons développée ; c'est la doctrine de saint Thomas, qui n'est elle-même que la doctrine des docteurs de l'Église qui l'ont précédé et

qui a fait, pendant tant de siècles, la force et la gloire de toutes les écoles chrétiennes.

Or, engagé dans d'autres travaux, nous n'aurions pas même pensé à faire un tel livre si messieurs les semi-rationalistes n'avaient poussé au dernier excès l'oubli de toute justice, de toute convenance et de toute pudeur dans leurs attaques *provocatrices* contre la Tradition; s'ils n'avaient osé vouloir faire passer pour des hérétiques dangereux les écrivains catholiques les plus sincères et les plus dévoués; s'ils n'avaient eu la hardiesse de mettre sur le rang de doctrines approuvées par l'Église de grossières erreurs, de plates extravagances que l'Église a toujours réprouvées. Ainsi le bien, quelque petit qu'il soit, que cet ouvrage fera ou pourra faire, par la réfutation qui s'y trouve de ces extravagances et de ces erreurs et par le nouveau développement qu'il offre de l'ancienne doctrine, c'est encore l'insolence des semi-pélagiens de la philosophie qui l'aura procuré; *Improbitas hæreticorum ostendit quid habeat sana doctrina.*

Mais nous croyons connaître trop la race irritable de nos fougueux adversaires, de ces poëtes de mauvais goût qui prétendent passer pour des philosophes; *genus irritabile vatum*, pour nous faire illusion sur l'impression que ce livre va produire dans leur esprit.

Saint Augustin ne cessait, dans sa vieillesse, de regretter d'avoir trop loué Platon et les philosophes académiciens ses descendants. « Comment, » disait-il, « ai-je pu tant exalter des hommes notoire-« ment impies, dont les erreurs sont si graves, et contre lesquels « nous avons tant à lutter, pour défendre la religion chrétienne (1) ! »

Nous voudrions bien espérer que, désillusionnés et accablés de honte et de douleur, nos semi-rationalistes se frapperont la poitrine et se repentiront d'avoir, eux aussi, tant loué Platon et les néoplatoniciens de nos jours, qui sont, ni plus ni moins, ce qu'ils étaient du temps de saint Augustin, les ennemis les plus acharnés du catholicisme. Mais nous n'osons nous livrer à cette espérance. A des exceptions près, leurs doctrines et leurs habitudes rationalistes les ont trop blasés pour que le sens catholique puisse se réveiller dans leur cœur et y produire le repentir! En présence de la démonstration évidente, croyons-nous, que nous avons mise ici sous leurs yeux, et fondée sur leurs propres aveux, du vide de leur doctrine, de la fausseté de leurs principes, de la grossièreté et de la malignité de leurs

(1) « Laus quoque ipsa, qua Platonem, vel Platonicos, sive Academicos philo-« sophos tantum extuli, quantum *impios homines* non oportuit, *non immerito* « *mihi displicuit;* præsertim contra quorum errores magnos defendenda est « christiana doctrina (*Retract.*, lib. 1, cap. 1). »

erreurs, ils s'aveugleront encore davantage, et tomberont sur nous avec la rage propre aux sectaires qu'on a blessés dans le vif et qu'on a dévoilés.

La circonstance même que ce sont eux qui ont provoqué cet ouvrage, cette circonstance même, qui devrait leur donner à réfléchir, les rappeler à la prudence et à la modération, les rendra plus furieux, de la furie de la pire espèce, la furie du dépit. Ils soulèveront une tempête contre nous; ils tâcheront d'indisposer contre nous les évêques et le pape lui-même; ils provoqueront contre nous l'interdit et l'anathème; ils nous attaqueront par des écrits avoués et par des pamphlets *anonymes*, nouveau moyen qu'ils viennent d'adopter, mais moyen fort peu goûté en France, de se faire agresseurs et de défendre leur cause; ils exciteront et tourneront contre nous tous les organes de la publicité.

En notre qualité d'étranger, nous avons cru ne devoir nous déclarer pour aucun des partis religieux ou politiques qui divisent la France. Nous avons assisté à leurs luttes en spectateur, conservant l'indépendance de notre opinion, sans prendre aucune part à leurs démêlés. Si cette fois-ci nous sommes sorti de la ligne de conduite que nous nous étions tracée en mettant le pied sur le sol français, c'est que la question entre le semi-rationalisme et le traditionalisme a pris, comme on devait s'y attendre, des proportions immenses. D'une qnestion française elle est devenue une question catholique, et, partant, une question dans laquelle le silence nous était impossible.

Mais cette réserve que nous avons gardée jusqu'ici ne nous aura servi de rien auprès de ceux que nous avons cru de notre devoir de *dévoiler*. Ils profiteront même, comme de circonstances qui pourront plus facilement leur donner raison contre nous, DE NOTRE ÉLOIGNEMENT VOLONTAIRE de notre patrie de notre isolement, et de la difficulté que nous devons nécessairement rencontrer dans le maniement d'une arme étrangère pour notre défense, dans l'usage d'une langue qui n'est pas la nôtre. Car, hautains avec ceux qu'ils croient plus faibles autant que rampants avec ceux qu'ils croient plus forts qu'eux, la générosité française n'est pas la vertu qui les distingue le plus. Le fanatisme de l'erreur a, chez eux, altéré les sentiments autant que les idées; ils ne sont pas plus Français par le caractère que par les doctrines. Nous savons par notre propre expérience que, dans le désir de tourmenter ou, selon leur expression favorite, « d'écraser » ceux qui leur font ombrage, ils sont gens qui ne reculent devant aucun moyen; et que, pour satisfaire leur rage, ils sont prêts à compromettre jusqu'à leur réputation et leur dignité.

C'est pourquoi nous nous attendons à tout de leur part, et nous sommes résigné d'avance. Au demeurant, ils ne nous feront pas plus

de mal que Dieu ne leur permettra de nous en faire. Et d'ailleurs nous savons aussi, depuis longtemps, que quiconque combat l'erreur doit payer de sa personne ; que tout apôtre de la vérité, quel qu'il soit, en devient plus ou moins le martyr ; que Dieu n'accorde enfin qu'à ces conditions l'honneur de défendre la doctrine catholique et l'intérêt de son Église.

Cependant, par ce même ouvrage, qui les *dévoile* aux yeux du public, trompé par eux d'une manière si déplorable depuis un si grand nombre d'années, nous entendons les dénoncer, qu'ils le sachent bien, et nous les dénonçons, en effet au Saint-Siége à l'épiscopat entier, à tous les vrais catholiques, à l'Église entière. Nous dénonçons en eux des chrétiens professant et enseignant, quelques-uns par ignorance et de bonne foi, d'autres par faiblesse, d'autres enfin par calcul et par méchanceté, des *doctrines hérétiques.*

La *Civiltà cattolica* de Rome, après avoir fait un effrayant tableau des erreurs du rationalisme incrédule, se tournant vers le rationalisme soi-disant catholique, prononce : « A côté de cet abominable sys« tème surgit une espèce de *semi-rationalisme ;* c'est celui de quel« ques *faux catholiques* modernes, pour la plupart *Italiens* (de bonne « ou de mauvaise foi, nous ne le cherchons pas). Sans se faire les secta« teurs ou les promoteurs des aberrations du premier système, *ils ont « bien des points de contact avec lui*, et sèment des doctrines qui, *pres« sées par une logique rigoureuse*, MÈNERAIENT INFAILLIBLE« MENT à ces horribles égarements que nous avons mentionnés. « Ceux-ci ne divinisent pas, *du moins en termes explicites*, LA RAI« SON ; mais ils lui attribuent une *dignité* souveraine, et tout en disant « qu'ils veulent *la concilier avec la foi* ils lui accordent une *supré« matie absolue* sur elle. Ils admettent, en *paroles*, les deux ordres « *surnaturel* et *naturel ;* mais, en les expliquant, ils *les confondent « ensemble*, les identifiant l'un avec l'autre. Ils ne nient pas le péché « originel, mais, dans la pratique, *ils en désavouent les effets.* »

Nous savons bien que l'auteur de ce petit résumé, plein de sens et de vérité, n'a voulu y peindre que le semi-rationalisme *italien ;* mais, sans en avoir eu la pensée, il y a peint aussi, au naturel, ce rationalisme français dans lequel, malheureusement, — il nous est bien pénible de le lui dire, — sont tombés plusieurs de ses confrères ! Mais, quoi qu'il en soit de cette apostasie, dont nous n'avons pas à nous occuper, les semi-rationalistes français sont cela, et ne sont que cela.

Nul doute, d'abord, que, *sans se faire les sectateurs du rationalisme absolu*, les semi-rationalistes français *ont des points de contact avec cette erreur ;* car, nous l'avons prouvé au troisième chapitre de cet ouvrage, non-seulement toutes leurs sympathies, tous leurs égards

sont pour le rationalisme pur, mais ils professent au fond ses mêmes principes et ses mêmes doctrines.

Nul doute non plus qu'*ils sèment des doctrines qui, pressées par une logique rigoureuse,* MÈNERAIENT INFAILLIBLEMENT *aux horribles égarements* du même rationalisme. Car, *pressées par une logique rigoureuse*, comme nous venons de le faire dans notre septième chapitre, *les doctrines qu'ils sèment* nous ont donné l'Idéalisme, le Matérialisme, le Fatalisme, le Déisme, le Panthéisme, l'Atheisme, le Scepticisme, le Nihilisme; en un mot, toutes les monstruosités du rationalisme antichrétien !

Il est également certain que, *sans diviniser, la raison, du moins en termes explicites, ils lui attribuent une dignité souveraine,* et que, *tout en disant qu'ils veulent la concilier avec la foi*, *ils lui accordent une suprématie absolue sur celle-ci;* car, comme on vient de le voir ci-dessus (pag. 234), ils *attribuent* à la raison *la valeur*,— c'est leur expression,— propre à conquérir la connaissance de toutes les perfections de Dieu, de la nature et des destinées de l'âme, et de tous les devoirs, indépendamment de tout enseignement, de toute tradition et de toute révelation, même naturelle. Ils *divinisent*, *même en termes explicites, la raison* en disant (p. 394), *que la raison* est une source de vérités aussi *révélée, aussi* DIVINE *que l'Écriture.* Ce qui est affirmer que la raison n'a besoin d'aucun secours extérieur pour connaître d'une manière précise et certaine tout ce qu'il importe à l'homme de connaître; qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle est indépendante en elle-même! partant, *c'est lui attribuer une dignité souveraine.* Ils nous parlent sans cesse, eux aussi, de *vouloir concilier la raison avec la foi;* mais la conséquence nécessaire, logique de leur doctrine étant que la raison est *tout* sans la foi, et que la foi n'est rien sans la raison, mais doit *servir à la raison* (page 139), ils accordent une *suprématie absolue à la raison sur la foi.*

Il est évident, aussi, qu'*en admettant, en paroles*, le *naturel* et le *surnaturel* non seulement ils les *confondent et les identifient*, mais, comme nous l'avons fait toucher du doigt à nos lecteurs (§ 50), qu'ils donnent le droit à l'incrédulité de rejeter le *surnaturel* pour s'en tenir au *naturel;* ce qui est faire bon marché de ce premier en faveur du second.

Il est incontestable, enfin, qu'à voir comment ils parlent de la *valeur*, de la *puissance*, de la *dignité* de la raison ils donnent à entendre, ainsi qu'on l'a vu dans le cours de cet ouvrage, que, contrairement à la doctrine du concile de Trente, pour eux, la raison n'aurait pas été atteinte par la faute du premier homme. *Sans donc nier le péché originel, ils en désavouent les effets dans la pratique.*

Voilà donc les semi-rationalistes français convaincus d'être, eux aussi, ni plus ni moins que les *semi-rationalistes italiens*, de vrais rationalistes (de même que les jansénistes sont de vrais calvinistes), mais cachés, mais inconséquents, et, — sauf exceptions, — hypocrites, ce qui les rend plus dangereux. Car, par leur apparence de zèle pour la religion, par le voile qu'ils empruntent au catholicisme, par la peau d'agneau dont plusieurs d'entre eux couvrent la rapacité du loup, ils restent au milieu des catholiques ; ils en imposent plus facilement aux jeunes gens, aux âmes simples ; ils perpétuent la mauvaise philosophie parmi les élèves du sanctuaire ; ils maintiennent la division dans le clergé ; ils paralysent le courage et neutralisent les forces de la phalange catholique combattant l'impiété ; ils sont, dans toute la rigueur du mot, LE RATIONALISME AU SEIN DU CATHOLICISME ; ils sont l'ennemi dans la place ; ils sont ceux par lesquels nos ennemis ont des intelligences, des alliés, des auxiliaires, des défenseurs, des panégyristes parmi nous, et qui font mieux les affaires du rationalisme que le rationalisme lui-même.

Ajoutons que, toujours comme les jansénistes, nos semi-rationalistes ne se sont pas assez cachés pour qu'on n'ait pu les deviner et les connaître ; et que, soit par imprudence, soit par légèreté, soit par un reste de franchise, plusieurs d'entre eux ont laissé échapper de leurs lèvres ou de leur plume des propositions tout à fait hérétiques, condamnées par les souverains Pontifes et par les Conciles. Dans le cours de cet ouvrage (1), nous avons enregistré quelques-unes de ces propositions qu'ils professent tout haut, au grand scandale des oreilles vraiment catholiques ! Nous les avons fidèlement extraites de leurs livres ; il n'y a pas moyen de douter de leur authenticité. Ce sont leurs propres mots que nous avons rapportés. Mais il n'y a pas moyen non plus de les interpréter dans un sens orthodoxe. Ce sont, en propres termes, des propositions formulées à différentes époques par les Pélagiens, les Panthéistes, les Protestants, les Illuminés, les Idéalistes, les Fatalistes, les Matérialistes, les Rationalistes, les Athées ; propositions que l'Église a condamnées dans les ouvrages de Pélage, de Scott Érigène, de Bruno Jordano, de Luther, de Calvin, de Spinoza, de Descartes, de Malebranche, de Bayle, de Hermès et de Cousin.

En voilà donc assez, croyons-nous, pour que l'Église tourne son attention du côté du semi-rationalisme et le rappelle à la raison, quand et comment elle croira devoir le faire, avec cette maturité de conseil, avec cette sagesse qui inspirent et accompagnent tous ses actes.

---

(1) Voyez en particulier les paragraphes 13, 15, 17, 22, 37, 38, et tout le septième chapitre.

On aura peut-être trouvé trop acerbes le ton que nous avons pris, les paroles dont nous avons fait usage dans cette longue discussion. Mais d'abord le mal est si grand et l'indifférence avec laquelle on le regarde est si profonde que ce n'est qu'en frappant fort qu'on peut espérer y faire prendre garde et déterminer à faire quelque chose pour l'arrêter.

Ensuite ce ton et ces paroles qu'on nous reprochera peut-être, on les a pardonnés avec une bien grande facilité à nos adversaires, qui les ont employés avec tant de luxe contre les partisans de la méthode traditionnelle ! Ce ton et ces paroles, disons-nous, et Dieu nous en est témoin, sont moins l'expression de ressentiments personnels, que de la vive douleur éprouvée par nous en présence du scandale d'ecclésiastiques faisant, sans y penser, cause commune avec les hérétiques et les incrédules ; car ils combattent avec un infatigable acharnement le principe traditionnel, qui est la base du catholicisme, ils font l'apothéose du principe rationaliste, qui est le point de départ, la source de toute hérésie et de toute incrédulité. Ah ! la postérité aura un jour de la peine à croire ce fait étrange et incompréhensible, cet immense scandale dont nous sommes témoins : de bon nombre d'ecclésiastiques qui, oubliant leur mission et leur caractère sacré, cherchent, par tous les moyens, à flétrir la philosophie de la foi, pour réhabiliter la philosophie de la raison, et qui font des livres pour exalter la VALEUR, la DIGNITÉ de la RAISON. Malheur à jamais déplorable dans un temps où la *raison* protestante travaille plus que jamais à la destruction du catholicisme ; où la *raison* philosophique fait des efforts suprêmes pour anéantir toute religion, toute raison et toute philosophie ; où la *raison* socialiste en veut aux bases et à l'existence de la société ; où le monde, enfin, est menacé de sa dernière ruine par l'orgueil, l'aveuglement, la licence et le délire de la RAISON.

Quel que soit donc le traitement que les semi-rationalistes nous réservent, dans l'intérêt mal déguisé de leur passion, nous ne nous repentirons point de la bonne action que nous croyons avoir faite ici en *dévoilant* les semi-rationalistes et en apprenant au public que ce sont des êtres amphibies, moitié croyants et moitié incrédules ; que ce sont des philosophes monstrueux, catholiques de langage et d'apparence, mais au fond et par nature rationalistes. Un mot enfin les décrit ; ils sont les SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE.

FIN.

AVIS.

Ce volume étant déjà assez fort, et s'étant bien fait attendre, on a pensé de publier, dans un petit volume à part qui va paraître avant la fin de l'année, L'APPENDICE auquel on fait allusion en différents endroits de cet ouvrage-ci.

Cet APPENDICE aura pour titre : LE SEMI-RATIONALISME ACHEVÉ, parce que c'est d'abord la réfutation de la manière injuste, scandaleuse et impudente dont le semi-rationalisme a, tout récemment, osé juger saint Augustin et saint Thomas, au point de vue philosophique, en faisant du PLUS GRAND DES PÈRES un *rationaliste*, et du PLUS GRAND DES DOCTEURS un *sensualiste*.

C'est, en second lieu, l'exposition de la belle et magnifique doctrine scolastique sur l'AME, à laquelle le semi-rationalisme est convaincu de ne rien comprendre, et c'est pourquoi il l'attaque.

C'est enfin une justice complète qu'on y fait de l'étrange illusion dont le semi-rationalisme se berce en travaillant à ce qu'il appelle l'*alliance de la philosophie et de la religion*, et en rêvant pouvoir, lui, convertir le rationalisme incrédule.

Or, tout cela finissant de faire connaître ce que c'est vraiment que le semi-rationalisme, il y a tout lieu à espérer que ce sera son coup de grâce ; et qu'alors il n'y a plus qu'à lui souhaiter que ses extravagances, ses erreurs et les torts qu'il s'est donnés vis-à-vis de la vraie religion et de la vraie philosophie, lui soient légers.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

MOTIFS ET PLAN DE CET ÉCRIT.

PREMIER CHAPITRE.

LA QUESTION ET SON IMPORTANCE. LES SEMI-RATIONALISTES SONT LES SEMI-PÉLAGIENS DE LA PHILOSOPHIE.

DEUXIÈME CHAPITRE.

TRAITS DE RESSEMBLANCE ENTRE LES RATIONALISTES CATHOLIQUES ET LES RATIONALISTES PHILOSOPHES. LE SEMI-RATIONALISME N'ET QUE LE RATIONALISME DÉGUISÉ.

TROISIÈME CHAPITRE.

LES DÉRAISONNEMENTS ET LES CONTRADICTIONS DU SEMI-RATIONALISME. LE SEMI-RATIONALISME EST LOGIQUEMENT ABSURDE.

QUATRIÈME CHAPITRE.

LES PRINCIPAUX PASSAGES DE L'ÉCRITURE ET DES PÈRES QUE LE SEMI-RATIONALISME OPPOSE AU TRADITIONALISME. LE SEMI-RATIONALISME EST GROSSIÈREMENT OBTUS.

CINQUIÈME CHAPITRE.

DES PREUVES DE LEUR SYSTÈME QUE LES SEMI-RATIONALISTES PUISENT DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. LE SEMI-RATIONALISME EST HISTORIQUEMENT FAUX.

SIXIÈME CHAPITRE.

ACCUSATIONS QUE LES SEMI-RATIONALISTES FORMENT CONTRE LES TRADITIONALISTES. LE SEMI-RATIONALISME EST SOUVERAINEMENT INJUSTE.

PREMIÈRE ACCUSATION

LES TRADITIONALISTES SOUTIENNENT QUE L'ENSEIGNEMENT TRADITIONNEL EST NÉCESSAIRE POUR PENSER.

DEUXIÈME ACCUSATION :

TOUS LES TRADITIONALISTES SUIVENT LES FAUSSES ET DANGEREUSES DOCTRINES DE M. DE BONALD SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET DE LA PASSIVITÉ DE L'AME.

TROISIÈME ACCUSATION :

LE TRADITIONALISME, AFFIRMANT QUE LA FOI DOIT PRÉCÉDER LA RAISON, NIE LES PRÉAMBULES DE LA FOI, ET EST EN OPPOSITION AVEC L'ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE.

SEPTIÈME CHAPITRE.

DU MAL QUE FONT LES SEMI-RATIONALISTES; LE SEMI-RATIONALISME EST HORRIBLEMENT FUNESTE.

PREMIER GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

EN TANT QUE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE, IL OUVRE LA PORTE A TOUTES LES ERREURS, IL DÉGRADE ET ANÉANTIT LA RAISON HUMAINE.

DEUXIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

CE SYSTÈME EST L'ENCOURAGEMENT ET LA SANCTION DU RATIONALISME ABSOLU.

TROISIÈME GRIEF CONTRE LE SEMI-RATIONALISME :

CE SYSTÈME ADMIS, ON PEUT SE PASSER DE LA RELIGION RÉVÉLÉE.

FIN DE LA TABLE.



